

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
FASCICULE CENT-SOIXANTE-QUATRIÈME

A CRÈTE DÉDALIQUE

ÉTUDES
SUR LES ORIGINES D'UNE RENAISSANCE

PAR

PIERRE DEMARGNE

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Ancien membre de l'École Française d'Athènes
Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg
Docteur ès Lettres

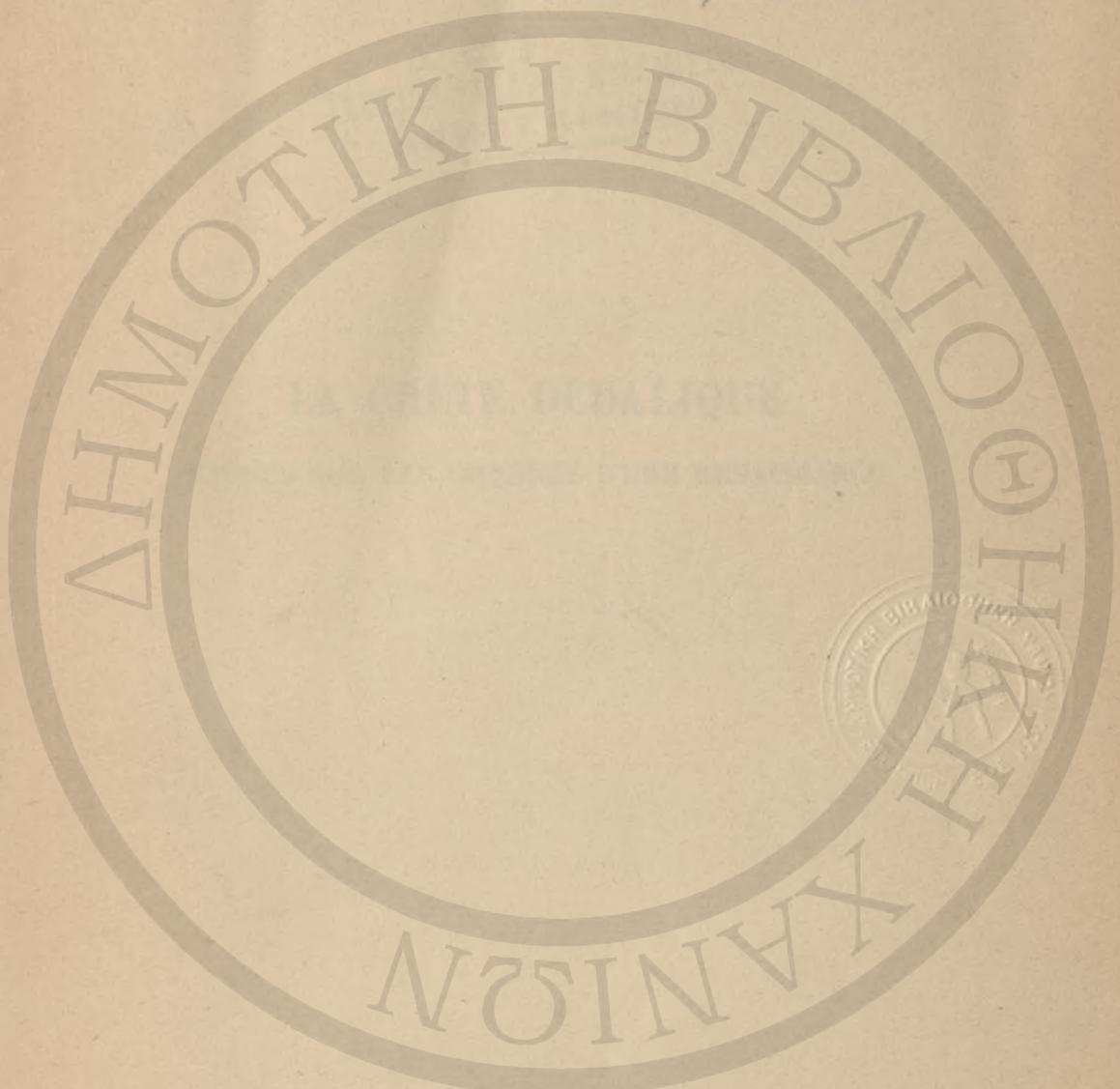
PARIS

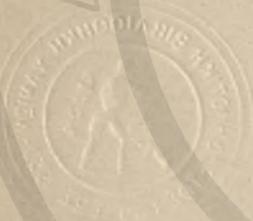
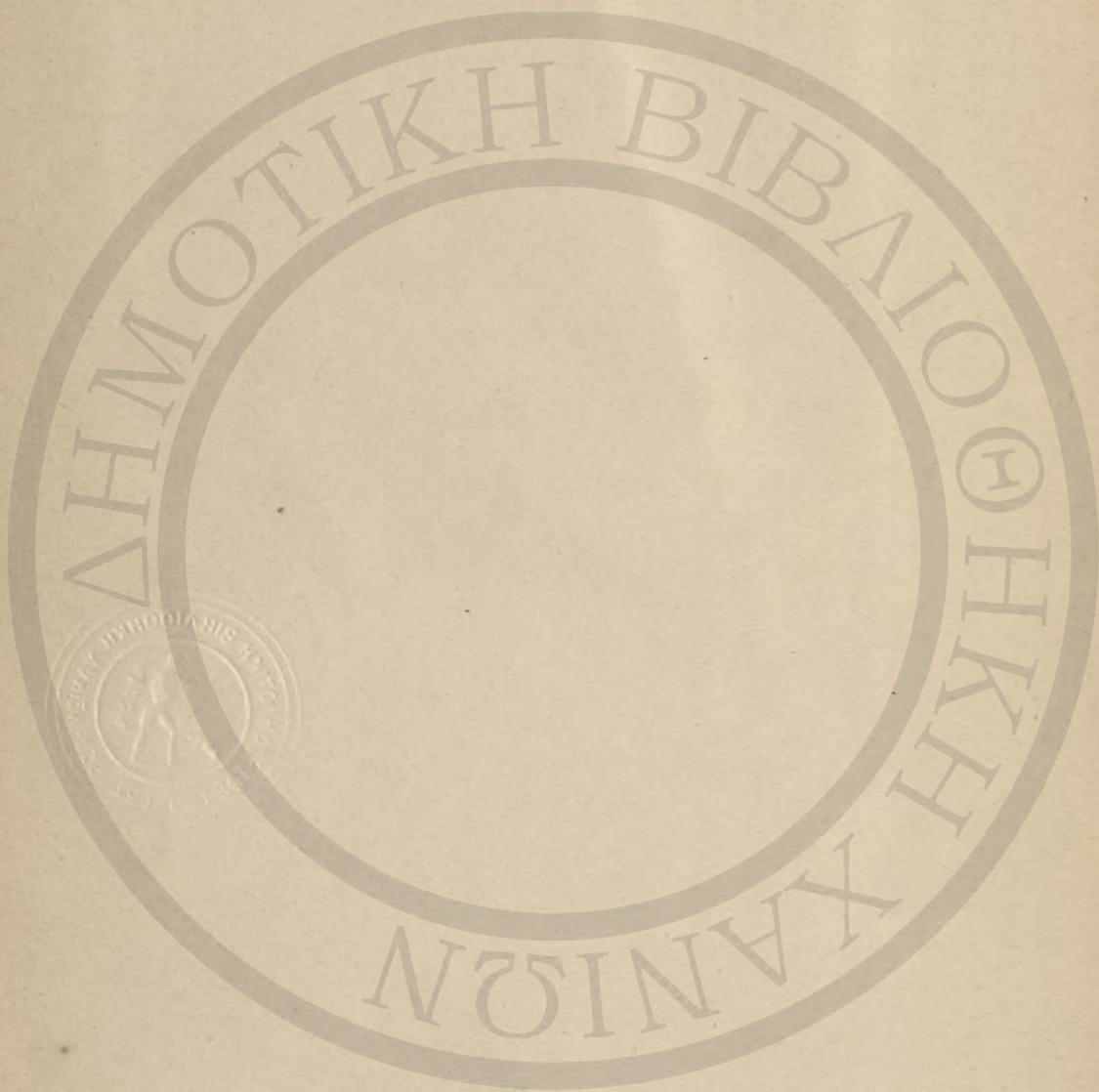
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1

1947



ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
— ΧΑΝΙΩΝ —
Αρ. βιβλ. 4655
Χρονιά, Ημερ. 3-3-1958
Είδος 70. εγ. βιβλ.
Αριθ. 938. Ρ. 1000





ΔΩΡΕΑ
ΤΑΜΕΙΟΥ ΕΦΕΔΡΩΝ ΠΟΛΕΜΙΣΤΩΝ
ΝΟΜΟΥ ΧΑΝΙΩΝ

LA CRÈTE DÉDALIQUE

ÉTUDES SUR LES ORIGINES D'UNE RENAISSANCE

ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΧΑΝΙΩΝ

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME

FASCICULE CENT-SOIXANTE-QUATRIÈME

ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

— ΧΑΝΙΩΝ —

Αρ. έπιθ. 4655

Χρονολ. Είσαγ. 3-3-1958

ΕΙΔΙΚΕΤΗΣ 161. 20x. 404/4

Αριθ. 828. 9/12/58

LA CRÈTE DÉDALIQUE

ÉTUDES

SUR LES ORIGINES D'UNE RENAISSANCE

PAR

PIERRE DEMARGNE

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Ancien membre de l'École Française d'Athènes
Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg
Docteur ès Lettres

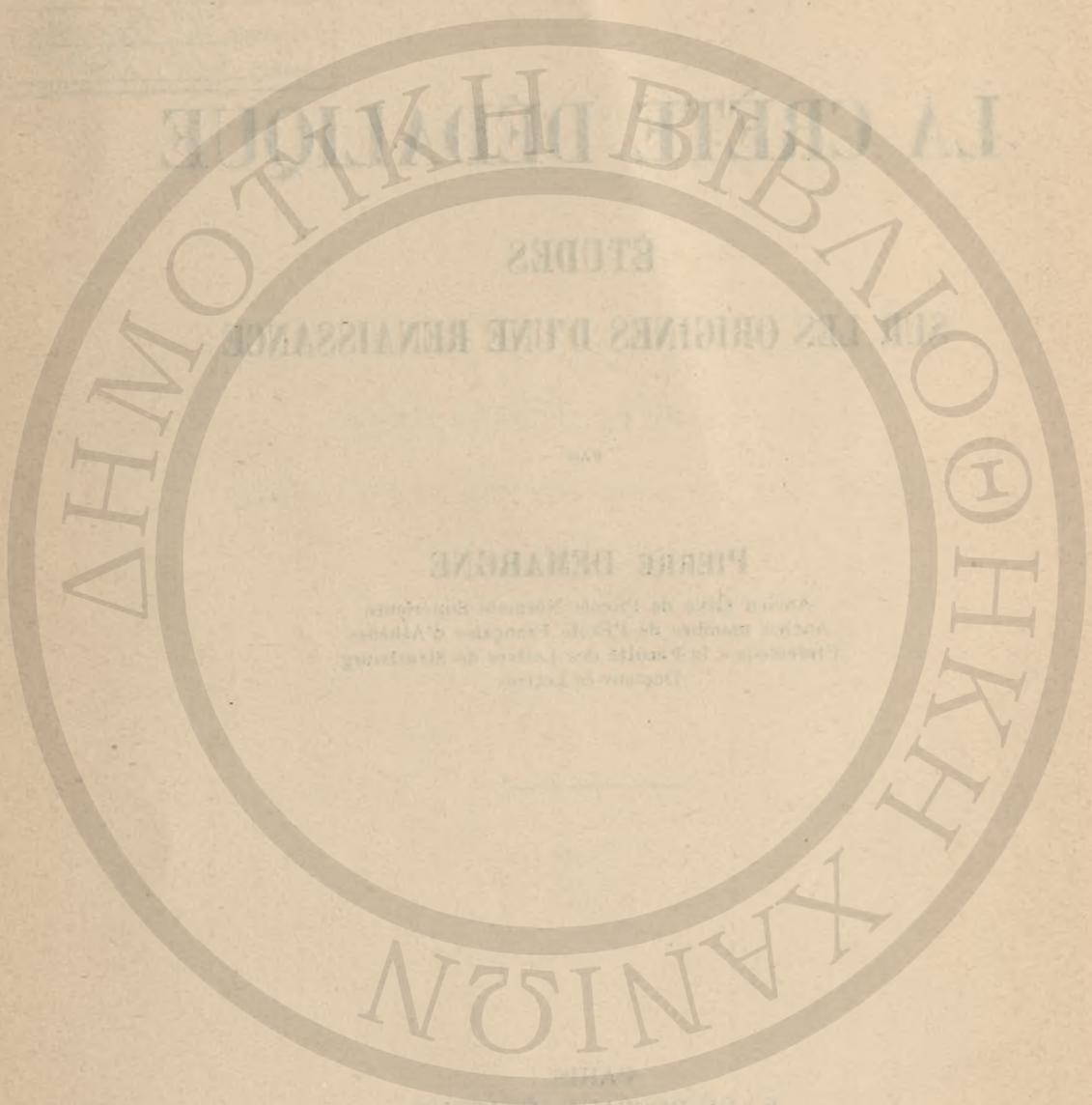
PARIS

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR

1, RUE DE MÉDICIS, 1

1947

BIBLIOTHEQUE DES BOCCAS FRANCAISES D'ORIENT ET DE SEORIE



PIERRE THIBAUD
Études sur les origines d'une renaissance
Paris, Librairie de la Sorbonne, 1907

LE BUREAU DE LA BIBLIOTHEQUE
DES BOCCAS FRANCAISES D'ORIENT ET DE SEORIE

1907

ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΑΘΗΝΩΝ

A MA FEMME

Athènes-Grenoble-Strasbourg.

BIBLIOGRAPHIE

A) Découvertes et théories

a) QUESTION MYCÉNIENNE

1870-1899.

1. — Découvertes de H. SCHLIEMANN à Hissarlik, 1870 sq., et à Mycènes, 1874 sq.
2. — H. SCHLIEMANN, *Trojanische Alterthümer*, Leipzig, 1874.
3. — Fouilles de Tello (Lagash) par E. DE SARZEC, 1877 sq.
4. — H. SCHLIEMANN, *Mykenae*, Leipzig, 1878.
5. — A. FURTWÄNGLER-G. LÖSCHCKE, *Mykenische Thongefässe*, Berlin, 1879.
6. — A. MILCHHOEFER, *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, Leipzig, 1883.
7. — W. HELBIG, *Das homerische Epos aus den Denkmälern erläutert*, Leipzig, 1884 ; ²1887 ; trad. française, Paris, 1894.
8. — Ed. MEYER, *Geschichte des Altertums*, Stuttgart, I, 1884 ; II, 1893 ; 2^e édition, II, 1, 1928 ; II, 2, 1931 ; III, 1937.
9. — E. DE SARZEC et L. HEUZEY, *Découvertes en Chaldée*, Paris, 1884-1912.
10. — A. FURTWÄNGLER-G. LÖSCHCKE, *Mykenische Vasen*, Berlin, 1886.
- 10 bis. — Découverte des « Lettres d'Amarna », 1887 ; début des grandes fouilles de Tell el Amarna, 1891-92, cf. *infra*, n° 193.
11. — Fouilles de Sendjirli par F. VON LUSCHAN, 1888-1890.
12. — FLINDERS PETRIE, *The Egyptian bases of Greek history*, *JHS*, 1890, p. 271-7 ; *Notes on the antiquities of Mykenae*, *JHS*, 1891, p. 199-205.
13. — S. REINACH, *Chroniques d'Orient*, I, 1883-1890, Paris, 1891 ; II, 1891-1895, Paris, 1896.
14. — A. S. MURRAY, *Handbook of Greek archaeology*, London, 1892.
15. — S. REINACH, *Le mirage oriental in L'anthropologie*, 1893, p. 359-578 et 699-732.

16. — J. BELOCH, *Griechische Geschichte*, I, Strasbourg, 1893 ; 2^e édition, I, 1, 1912 ; I, 2, 1913.
17. — J. BELOCH, *Die Phöniker am aegaeischen Meer, Rhein. Museum*, 1894, p. 111-132.
18. — V. BÉRARD, *De l'origine des cultes arcadiens*, Paris, 1894.
19. — A. EVANS, *Primitive pictographs and a prae-phoenician script from Crete and the Peloponnese*, *JHS*, 1894, p. 270-372.
20. — G. PERROT, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, VI, Paris, 1894.
21. — W. HELBIG, *Sur la question mycénienne* (Acad. des Inscriptions et Belles Lettres : mai-juin 1895), *Mémoires de l'Acad.*, XXXV, Paris, 1896.
22. — Ed. POTTIER, *Musée du Louvre, Catal. des vases antiques de terre cuite*, I, Paris, 1896.
23. — Découverte de la nécropole mycénienne d'Enkomi, à Chypre, 1896 (*JHS*, 1896, p. 341).
24. — Fouilles de J. DE MORGAN à Suse, 1897 sq.
- 1900-1918.
25. — Fouilles de Cnossos, par A. EVANS, 1900 sq. (*BSA*, VI, 1899-1900 sq.).
26. — A. S. MURRAY, etc., *Excavations in Cyprus*, London, 1900.
27. — A. EVANS, *Mycenaean Cyprus as illustrated in the British Museum excavations*, *Journal of the anthrop. institute*, XXX, 1900, p. 199-220.
28. — H. R. HALL, *Oldest civilization of Greece*, London, 1901.
29. — Ed. POTTIER, *Revue de Paris*, 1902, II, p. 169 sq.
30. — V. BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris, 1902-3.
31. — Ed. MEYER, *Ägyptische Chronologie*, Berlin, 1904.
32. — A. EVANS, *Essai de classification des époques de la civilisation minoenne*. Congrès d'archéologie à Athènes : 10 avril 1905 ; éd. révisée, Londres, 1906.
33. — Fouilles de Bogaz-Köy, par H. WINCKLER, 1906 sq.
34. — R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*, Paris, 1910 ; 1914.
35. — R. VON LICHTENBERG, *Einflüsse der aegaeischen Kultur auf Aegypten und Palästina*, *Mitteil. der vorderasiatischen Gesellschaft*, 1911, 2.
36. — Ed. POTTIER, *Mém. de la Délégation en Perse*, XIII, Paris, 1912, p. 27-103.
37. — Ed. MEYER, *Reich und Kultur der Chetiter*, Berlin, 1914.
38. — Recherches préhistoriques en Corinthe par C. W. BLEGEN, 1914 sq. (BLEGEN, *AJA*, 1920, p. 1-13 ; 1923, p. 156-163 ; Korakou, *A prehistoric settlement near Corinth*, Boston-New York, 1921 ; WACE and BLEGEN, *BSA*, XXII, 1916-7 et 1917-8, p. 175-189).

39. — C. SCHUCHHARDT, *All Europa*, Berlin-Leipzig, 1918; ²1926; ³1935; ⁴1941.

1919-1939.

40. — Nouvelles fouilles de Mycènes par A. J. B. WACE, 1920 sq. (WACE, *BSA*, XXIV, 1919-20 et 1920-1, p. 185 sq. et XXV, 1921-2 et 1922-3, p. 1 sq.).
41. — C. AUTRAN, *Phéniciens. Essai de contribution à l'histoire antique de la Méditerranée*, Paris, 1920.
42. — G. KARO, *Orient und Hellas in archaischer Zeit*, *AM*, 1920, p. 105-156.
43. — Fouilles de P. MONTET à Byblos, 1921 sq. (P. MONTET et divers, *Syria*, 1921 sq.).
44. — A. EVANS, *The Palace of Minos at Knossos*, I-IV, London, 1921-1935.
45. — G. GLOTZ, *La civilisation égéenne*, Paris, 1923; éd. mise à jour par Ch. PICARD, Paris, 1937.
46. — G. GLOTZ, *Histoire grecque*, I, Paris, 1925.
47. — W. DÖRPFELD, *Die altgriechische Kunst und Homer*, *AM*, 1925, p. 77-111.
48. — A. EVANS, *JHS*, 1925, p. 74-5; 264; A. J. B. WACE, *JHS*, 1926, p. 110-120 (Controverse sur la date des tombes à coupole de Mycènes).
49. — V. BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssee*, 2^e édit., Paris, 1927.
50. — P. MONTET, *Byblos et l'Égypte*, Paris, 1928.
51. — C. W. BLEGEN, *The geogr. distribution of prehist. remains in Greece*, *AJA*, 1928, p. 146 sq.
52. — Fouilles de Cl. SCHAEFFER à Ras Shamra, 1929 sq. (Cl. SCHAEFFER et divers, *Syria*, 1929 sq.).
53. — A. EVANS, *The shaft graves and bee-hive tombs of Mykenae*, London, 1929.
54. — R. DUSSAUD, *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*, Paris, 1930.
55. — A. MOORTGATT, *Die bildende Kunst des alten Orients und die Bergvölker*, Berlin, 1932.
56. — C. SCHUCHHARDT, *Die Indogermanisierung Griechenlands, Die Anlike*, 1933, p. 303-319.
57. — W. DÖRPFELD, *Alt Olympia*, Berlin, 1935.
58. — P. MONTET, *Les reliques de l'art syrien dans l'Égypte du Nouvel Empire*, Paris, 1937.
59. — Fouilles de L. WOOLLEY à Tal Atchana, 1937 sq. (WOOLLEY, *The antiquaries journal*, XVIII, 1; XIX, 1).
60. — P. DEMARGNE, *Crète-Egypte-Asie, Annales de l'École des hautes études de Gand*, II, p. 31-66, Gand, 1938.

61. — Cl. SCHAEFFER, *Ugaritica*, I, Paris, 1939.
 62. — A. J. B. WACE-C. W. BLEGEN, *Pottery as evidence for trade and colonisation in the Aegean Bronze age*, *Klio*, 1939, p. 131-147. 1940 sq.
 63. — B. HROZNY, *Die älteste Geschichte Vorderasiens und Indiens*, Prague, 1941 ; ²1943.

b) LE PROBLÈME DE LA CRÈTE GÉOMÉTRIQUE ET ARCHAÏQUE
 1884-1899

64. — Voyages et découvertes de F. HALBHERR en Crète, 1884 sq. : Inscription de Gortyne, 1884 ; grotte de l'Ida, 1884 (*Museo italiano di antichità classica*, I, 1885, p. 233-287 ; II, 1888, p. 689-904).
 65. — C. ROBERT, *Archäologische Märchen (Philol. Untersuchungen, X)*, Berlin, 1886, *Die Daidaliden*, p. 1-27.
 66. — M. COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque*, I, Paris, 1892.
 67. — L. MARIANI, *Antichità cretesi*, *Mon. ant.*, VI, 1895, col. 153 sq.
 68. — F. HALBHERR etc., *AJA*, 1896 sq. (*The Cretan expedition of the American institute*).
 69. — Fouilles de Lato, par J. DEMARGNE, 1899-1900 (*J. DEMARGNE, BCH*, 1901, p. 282-307 ; 1903, p. 206-232).

1900-1918

70. — G. PERROT, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, VIII, Paris, 1903.
 71. — F. POULSEN, *Eine kretische Mitra*, *AM*, 1906, p. 373-391.
 72. — Fouilles de Prinias, par L. PERNIER, 1906-8 (L. PERNIER, *Bollettino d'Arte*, agosto 1907, p. 28-30 ; 1908, p. 441-462).
 73. — M. COLLIGNON, *Statuette féminine de style grec archaïque*, *RA*, 1908, I, p. 153-170.
 74. — Ed. POTTIER, *Le problème de l'art dorien*, *Annales du Musée Guimet, Bibl. de vulgarisation*, XXIX, 1908, p. 123-187.
 75. — E. LÖWY, *Typenwanderung*, *Oest. Jahreshefte*, XII, 1909, p. 243-304 ; XIV, 1911, p. 1-34.
 76. — F. POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, Leipzig, 1912.
 77. — M. COLLIGNON, *La statuette d'Auxerre*, *Mon. Piot*, XX, 1913, p. 5-38.
 78. — L. PERNIER, *Templi arcaici sulla paleta di Prinias*, *Contributo allo studio dell'arte dedalica*, *Annuario*, I, 1914, p. 18-111.

1920-1939.

79. — K. Fr. JOHANSEN, *Les vases sigyoniens*, Paris-Copenhague, 1923 (éd. danoise, *Sikyoniske Vaser*, Kobenhavn, 1918).
 80. — Fouilles d'Arkadès par DORO LEVI, 1924 (*DORO LEVI, Liverpool annals*, 1925, p. 3 sq.).

81. — V. MÜLLER, *Minoisches Nachleben oder orientalischer Einfluss*, *AM*, 1925, p. 51 sq.
82. — G. GLOTZ, *Histoire grecque*, I, Paris, 1925.
83. — A. RUMPF, *Gnomon*, I, 1925, p. 328-9 (c. r. de E. PFUHL, *Malerei und Zeichnung der Griechen*).
84. — H. PAYNE, *Early Greek vases from Knossos*, *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 224-298.
85. — A. RUMPF, *Daidalos*, *Bonner Jahrbücher*, 1930, p. 74-83.
86. — DORO LEVI, *Arkades, Una città cretese all'alba della civiltà ellenica*, *Annuario*, X-XII (1927-9), Bergamo, 1931.
87. — E. KUNZE, *Kretische Bronzereliefs*, Stuttgart, 1931.
88. — H. PAYNE, *Necrocorinthia*, Oxford, 1931.
89. — L. KJELLBERG, *Panionismus oder Pankretismus, Symbolae philologicae O. A. Danielsson dicatae*, Uppsala, 1932.
90. — A. RUMPF, *Zu den klazomenischen Denkmälern*, *Jahrb.*, 1933, p. 55-83.
91. — DORO LEVI, *I bronzi di Axos*, *Annuario*, XIII-XIV, 1933, p. 43-146.
92. — Fouilles de Dréros, par P. DEMARGNE-H. VAN EFFENTERRE, 1933, 1936 (*BCH*, 1933, *Chron.* p. 299-300; Sp. MARINATOS, *Le temple géométrique de Dréros*, *BCH*, 1936, p. 214-385; P. DEMARGNE et H. VAN EFFENTERRE, *Recherches à Dréros*, *BCH*, 1937, p. 5-32 et 333-348; 1938, p. 194-5; H. VAN EFFENTERRE, *Rev. de Philologie*, XX, 1946, p. 131-8).
93. — Découvertes de Cnossos, 1933, 1935, 1939 (*JHS*, 1933, p. 288-292; *AA*, 1933, col. 304-312; *JHS*, 1935, p. 166-8; *AA*, 1940, col. 298-9).
94. — P. DEMARGNE, *Un nouvel aspect de l'archéologie crétoise: la Crète et la Grèce archaïque*, *REA*, 1934, p. 500-512.
95. — M. GUARDUCCI, *Inscriptiones Creticae*, Roma, I, 1935; II, 1939; III, 1942.
96. — R. J. H. JENKINS, *Dedalica, A study of Dorian plastic art in the seventh century*, Cambridge, 1936.
97. — FR. MATZ, *Gnomon*, 1937, p. 401-414 (c. r. de JENKINS, *Dedalica*).
98. — E. LANGLOTZ, *Eine eteokretische Sphinx*, *Corolla L. Curtius*, p. 60-62, Stuttgart, 1937.
99. — Découvertes sur l'acropole de Gortyne, 1939 (*Annuario*, *Nuova serie*, I-II (1939-1940), 1942, p. 235-8).

B) La Crète

a) GÉNÉRALITÉS

100. — G. KARO, *RE*, XI, 1922, col. 1784-99, s. v. *Kreta*; Supplementband VI, 1935, col. 584-615, s. v. *Mykenische Kultur*.
102. — E. KIRSTEN, *RE*, XVII, 1937, s. v. *Oaxos*; XIX, 1938, s. v. *Phaistos*; Supplementband VII, 1940, s. v. *Amnisos, Dreros, Eltynaia, Lato, Lyttos, Mitatos, Rhizenia*; 2^e Reihe, VII A 2, 1943, s. v. *Tylissos*.
103. — J. D. PENDLEBURY, *The archaeology of Crete*, London, 1939.

b) CRÈTE MYCÉNIENNE

104. — J. D. PENDLEBURY, n° 103, p. 237-266; Liste des sites, p. 261-6; Carte n° 12, p. 238.
105. — *Cnossos* :
- 1° Palais : A. EVANS, *The Palace of Minos, passim*, et partic. II, p. 335-344; IV, p. 734-6; M. HARTLEY, *BSA*, XXXI, 1930-1, p. 77-8;
 - 2° Ville : D. G. HOGARTH, *BSA*, VI, 1899-1900, p. 70-81, *passim*; A. EVANS, *Archaeologia*, LXV, 1914, p. 59-94 (Little palace); M. HARTLEY, *BSA*, XXXI, 1930-1, p. 89-91 (Little palace);
 - 3° Nécropoles : D. G. HOGARTH, *BSA*, VI, 1899-1900, p. 11-3; A. EVANS, *Prehistoric tombs of Knossos, Archaeologia*, 59, 1906, p. 391-525 (Zafer Papoura); A. EVANS, *ibid.*, p. 526-562 (Isopata); A. EVANS, *Archaeologia*, LXV, 1914, p. 1-59 (The tomb of the double axe, Isopata); *AJA*, 1939, p. 128-9, fig. 5-7 (Isopata); E. J. FORSDYKE, *BSA*, XXVIII, 1926-7, p. 243 sq. (Mavro Spelio).
106. — *Phaistos* :
- 1° Palais : L. PERNIER, *Mon. ant.*, XII, 1903, col. 7 sq.; XIV, 1904, col. 313 sq.; *Annuario*, I, 1914, p. 357-364;
 - 2° Nécropoles : L. SAVIGNONI, *Mon. ant.*, XIV, 1904, p. 505-627 (Kalyvia); 627 sq. (Liliana).
107. — *Hagia Triada* :
- 1° Palais : F. HALBHERR, *Mon. ant.*, XIII, 1903, col. 5 sq.; *Mem. Ist. lombardo*, 1905, p. 235 sq.;
 - 2° Nécropoles : R. PARIBENI, *Mon. ant.*, XIV, 1904, col. 710 sq.
108. — *Psychro* : D. G. HOGARTH, *The Dictaeon cave, BSA*, VI, 1899-1900, p. 94-116.

109. — *Gournia*: H. B. HAWES, etc., *Gournia*, Philadelphia, 1908, pl. X.
110. — *Zakro*: D. G. HOGARTH, *Excavations at Zakro*, BSA, VII, 1900-1901, p. 121-149.
111. — *Palaiastro*: R. C. BOSANQUET, R. M. DAWKINS, etc., BSA, VIII, 1901-2, p. 286-316; IX, 1902-3, p. 274-387; X, 1903-4, p. 192-231; XI, 1904-5, p. 258-297; XII, 1905-6, p. 1-8; XIV, 1907-8, p. 429; *The unpublished objects from the Palaiastro excavations*, I, London, 1923, p. 77 sq.; II, in BSA, XL, 1939-40 (1943), p. 38-56, *passim*.
112. — *Tylissos*: J. HAZZIDAKIS, *Tylissos à l'époque minoenne*, Paris, 1921; *Tylissos, Villas minoennes*, Paris, 1934 (*Etudes Crétoises*, III).

c) CRÈTE SUBMYCÉNIENNE, PROTOGÉOMÉTRIQUE
ET GÉOMÉTRIQUE

113. — J. D. PENDLEBURY, n° 103, p. 303-315 (submycénien et proto-géométrique): Liste des sites, p. 313-316; Carte des sites, n° 17, p. 304; p. 316-326 (géométrique): Liste des sites, p. 323-326; Carte des sites, n° 18, p. 317.
114. — B. SCHWEITZER, *Untersuchungen zur Chronologie der geom. Stile in Griechenland*, I, Karlsruhe, 1917; II, AM, 1918, p. 1-152.
115. — F. SCHACHERMEYR, *Materialien zur Geschichte der ägäischen Wanderung*, AM, 1916 (1928), p. 375-426.
116. — F. SCHACHERMEYR, *Etruskische Frühgeschichte*, Augsburg, 1929.
117. — *Cnossos*:
1° Palais: A. EVANS, *The Palace of Minos*, II, p. 128 sq. (Spring chamber); BSA, XXXI, 1930-1, p. 75-89, 91-3.
2° Nécropoles: A. EVANS, *ibid.*, II, p. 154; IV, p. 1018; BSA, VI, 1899-1900, p. 83-5; XXIX, 1927-8, p. 224 sq., 267-277; XXXI, 1930-1, p. 56-69, 97-8, 98-108; JHS, 1933, p. 288-9; AA 1933, col. 304-312; JHS, 1935, p. 166-8.
118. — *Erganos, Panagia, Courlès (Messara)*: F. HALBHERR, *Three Cretan necropoleis*, AJA, 1901, p. 259-314.
119. — *Karphi (Lassithi)*: BSA, XXXVIII, 1937-8 (1940), p. 57-145.
120. — *Vrokastro*: E. H. HALL, *Excavations in eastern Crete, Vrokastro*, Philadelphia, 1914.
121. — *Kavousi*: H. A. BOYD, *Excavations at Kavousi, Crete, in 1900*, AJA, 1901, p. 125-157.
122. — *Mouliana*: St. Xanthoudidis, 'Εφ. ἀρχ., 1904, col. 21-56.

d) CRÈTE ORIENTALISANTE ET ARCHAÏQUE

123. — J. D. PENDLEBURY, n° 103, p. 327-344 : Liste des sites, p. 340-44 ; Carte des sites, n° 19, p. 328.
124. — M. GUARDUCCI, n° 95, notices sur les villes.
125. — E. KIRSTEN, *Das dorische Kreta*. I, *Die Insel Kreta im 5^{ten} und 4^{ten} Jahrhundert*, Leipzig, 1942.
126. — *Cnossos* :
 1° Région du palais : A. EVANS, *The Palace of Minos*, II, p. 5-6 ; M. HARTLEY, *BSA*, XXXI, 1930-1, p. 75-99.
 2° Nécropoles, *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 224 sq., 277-98 ; XXXI, 1930-1, p. 98-108 ; *JHS*, 1933, p. 288-292 ; *AA*, 1933, col. 304-312 ; *JHS*, 1935, p. 166-8 ; *AA*, 1940, col. 298-299 ; 1942, col. 195.
127. — *Arkadès* : cf. n°s 80 et 86.
128. — *Azos* : *Rendiconti Lincei*, 1899, p. 537 sq. ; 1900, p. 311-12 ; cf. n° 91.
129. — *Dréros* : S. XANTHOUDIDIS, *Ἀρχ. Δελτ.*, 1918, παρ., I, col. 23 sq. ; cf. n° 92.
130. — *Gortyne* :
 1° Pythion : F. HALBHERR, *Mon. ant.*, I, 1890, col. 8 sq. ; D. COMPARETTI, *Mon. ant.*, III, 1892, col. 1 sq. ; *Annuario*, *Nuova serie*, I-II, 1942, p. 234-5.
 2° Agora : L. PERNIER, *Annuario*, VIII-IX, 1929, p. 1 sq.
 3° Acropole : cf. n° 99.
131. — *Ida* : cf. n°s 64 et 87. — *AM*, 1885, p. 59-72 ; 1935-6, p. 218-233 ; *AJA*, 1945, p. 313-329.
132. — *Lato* : cf. n° 69 ; P. DEMARGNE, *BCH*, 1929, p. 382-429.
133. — *Milalos (Anavlochos)* : P. DEMARGNE, *BCH*, 1930, p. 195-209.
134. — *Palaikastro* : R. C. BOSANQUET, *BSA*, XI, 1904-5, p. 298-308 ; XV, 1908-9, p. 339-365 ; XL, 1939-40 (1943), p. 60-77 ; R. W. HUTCHINSON, etc., XL, p. 40-1, 51-6.
135. — *Phaistos* : L. PERNIER, *Mon. ant.*, XII, 1903, col. 21 ; *Saggi di storia antica dedicati a G. Beloch*, Roma, 1910, p. 241 sq.
136. — *Praisos* : R. C. BOSANQUET and others, *BSA*, VIII, 1901-2, p. 231-281 ; X, 1903-4, p. 148-153 ; XI, 1904-5, p. 243-257 ; XII, 1905-6, p. 63-70 ; XL, 1939-40 (1943), p. 41-3, 56-9. — F. HALBHERR, *AJA*, 1901, p. 371-392 ; J. DEMARGNE, *BCH*, 1902, p. 571-580.
137. — *Prinias* : cf. n°s 72 et 78 ; L. PERNIER, *Mem. Ist. lombardo*, XXII, 1910, p. 53 sq. ; XXIV, 1912, p. 213 sq.

C) Etudes comparatives : par régions

ARGOLIDE ET CORINTHIE

138. — *Mycènes*: H. SCHLIEMANN, n° 4; Chr. TSOUNTAS, Μυκῆναι, Athènes, 1893; Ἐφ. ἀρχ., 1888, col. 119-180; 1891, col. 1-44; 1896, col. 1-22; G. RODENWALDT, *Der Fries des Megarons von Mykenai*, Halle, 1921; A. J. B. WACE, *BSA*, XXIV, 1919-20 et 1920-1, p. 185 sq.; XXV, 1921-2 et 1922-3, p. 1 sq.; *Chamber tombs at Mykenae*, *Archaeologia*, LXXXII, 1932; G. RODENWALDT, *Melope aus Mykenai*, *Corolla Curtius*, p. 63-66.
139. — *Tirynthe*: H. SCHLIEMANN, *Tiryns*, Leipzig, 1886; *Tiryns*, I-II, Athènes, 1912; III, Augsburg, 1930.
140. — *Dendra*: A. W. PERSSON, *The royal tombs at Dendra near Midea*, Lund, 1931; *New tombs at Dendra near Midea*, Lund, 1942.
141. — *Asiné*: O. FRODIN-A. W. PERSSON, *Asine*, Stockholm, 1938.
142. — *Argos*: C. W. BLEGEN, *Prosymna*, *The Helladic settlement preceding the Argive Heraeum*, London, 1937; *AJA*, 1939, p. 410-444; WALDSTEIN, *The Argive Heraeum*, Boston, 1902-1903.
143. — *Corinthie*: C. W. BLEGEN, *Korakou, a prehistoric settlement near Corinth*, Boston-New-York, 1921; K. FR. JOHANSEN, n° 79; H. PAYNE, n° 88; H. PAYNE and others, *Perachora*, *Architecture, bronzes, terracottas*, Oxford, 1940.

PÉLOPONÈSE :

144. — *Sparte*: R. M. DAWKINS, *The sanctuary of Artemis Orthia at Sparta*, London, 1929.

GRÈCE CENTRALE :

- 144 bis. — *Delphes*: *Fouilles de Delphes*, particulièrement tome V, P. PERDRIZET, *Monuments figurés*, Paris, 1908.

CYCLADES :

145. — *Mélos*: *Excavations at Phylakopi in Melos*, London, 1904.
146. — *Théra*: *Thera*, II, *Theraische Gräber*, Berlin, 1903; E. PFUHL, *Der archaische Friedhof am Stadtberge von Thera*, *AM*, 1903, p. 1-290.
147. — *Délos*: *Exploration archéologique de Délos*: Ch. DUGAS, X, *Les vases de l'Héraion*, Paris, 1928; XV, *Les vases pré-*

helléniques et géométriques, Paris, 1934 ; XVII, *Les vases orientalisants de style non mélien*, Paris, 1935.

148. — Ch. DUGAS, *La céramique des Cyclades*, Paris, 1925.

149. — *Egine*: A. FURTWÄNGLER, *Aigina*, München, 1906 ; G. WELTER, *Aigina*, Berlin, 1938.

RHODES :

150. — *Ialysos*: A. MAIURI, *Annuario*, VI-VII, 1923-4, p. 83 sq. ; G. JACOPI, *Annuario*, XIII-XIV, 1934, p. 253-345 ; A. MAIURI, *Clara Rhodos*, I, 1928, p. 60-82 ; G. JACOPI, *ibid.* III, 1929 ; L. Laurenzi, *ibid.*, VIII, 1936, p. 7-208 ; G. MONACO, *ibid.*, X, 1941, p. 41-183.

151. — *Camiros*: G. JACOPI, *Clara Rhodos*, IV, 1931 ; VI-VII, 1932-3, p. 1-365.

152. — *Lindos*: C. BLINKENBERG, *Lindos, Fouilles de l'acropole* (1902-1914), I, Berlin, 1931 (les petits objets).

153. — *Vroulia*: K. F. KINCH, *Fouilles de Vroulia*, Berlin, 1914.

154. — *Corpus vasorum antiquorum*, *British Museum*: fasc. 5 (III A) ; *Rodi*: fasc. 1-2.

CHYPRE :

155. — A. S. MURRAY, cf. n° 26.

156. — H. B. WALTERS, *Catal. of the Greek and Etruscan vases in the British Museum*, I, 2, London, 1912.

157. — J. L. MYRES, *Cesnola collection of antiquities from Cyprus*, *Metropol. Mus.*, New York, 1914.

158. — E. GJERSTAD, *Studies on prehistoric Cyprus*, Uppsala, 1926.

159. — E. SJÖQVIST, *Some Cypriote Iron age tombs*, in *Corolla archaeologica*, p. 189-201, Lund, 1932.

160. — *The Swedish Cyprus expedition* (1927-1930), Stockholm, I, 1934 ; II, 1935.

161. — Cl. F. A. SCHAEFFER, *Missions en Chypre* (1902-1935), Paris, 1936.

162. — St. CASSON, *Ancient Cyprus*, London, 1937.

163. — M. RUTTEN, *Deux vases chypriotes au musée du Louvre*, *Mélanges syriens*, Paris, 1939, p. 435-448.

164. — E. SJÖQVIST, *Problems of the late Cypriote Bronze age*, Stockholm, 1940.

165. — *Corpus vasorum antiquorum*, *Louvre*, fasc. 4-5 ; *British Museum*, fasc. 1-2 (II C).

SYRIE CÔTIÈRE :

166. — *Ugarit*: Cl. SCHAEFFER, cf. n°s 52 et 61 ; R. DUSSAUD, *Les découvertes de Ras Shamra*, Paris, 1937 ; 1941.

167. — *Byblos*: P. MONTET, cf. n^{os} 43 et 50; M. DUNAND, *Fouilles de Byblos* (1926-1932), I, Paris, 1939; M. DUNAND, *Byblia grammata*, Beyrouth, 1945.

EMPIRE HITTITE :

168. — *Bogaz-Köy*: O. PUCHSTEIN, *Boghas köi, Die Bauwerke*, Leipzig, 1912; K. BITTEL, *Die Kleinfunde der Grabungen, 1906-1912*, Leipzig, 1937; BITTEL-GÜTERBOCK, *Bogaz-Köy, Neue Untersuchungen in der hethitischen Hauptstadt*, Berlin, 1935.
169. — A. GÖTZE, *Kleinasien*, in *Kulturgeschichte des alten Orients*, München, 1933.
170. — F. SCHACHERMEYR, *Hethiter und Achäer*, Leipzig, 1935.
171. — A. GÖTZE, *Helhiter, Churriter und Assyrer*, Oslo, 1936.

SYRIE INTÉRIEURE :

172. — *Sendjirli*: F. VON LUSCHAN, etc., *Ausgrabungen in Sendschirli*, 5 vol. Berlin, 1893-1943.
173. — *Saksche Gözü*: J. GARSTANG, *Liverpool annals*, I, 1908, p. 97 sq.
174. — *Carchemish*: D. G. HOGARTH-L. WOOLLEY, *Carchemish*, I, 1914; II, 1921; *Liverpool annals*, VI, 1914, p. 94 sq.
175. — *Arslan-Tash*: F. THUREAU-DANGIN, etc., *Arslan-Tash*, Paris, 1931.
176. — *Tell Halaf*: VON OPPENHEIM, *Der Tell Halaf*, Leipzig, 1931; trad. française, Paris, 1939; *Tell Halaf*, I, Berlin, 1943.
177. — *Qatna*: DU MESNIL DU BUISSON, *Le site archéologique de Mishrifé-Qatna*, Paris, 1935.
178. — *Tal Atchana*, C. L. WOOLLEY, cf. n^o 59.
179. — *Malatya*, L. DELAPORTE, *Malatya-Arslantépé*, I, Paris, 1940.
180. — *Hama*: H. INGHOLT, *Rapport préliminaire sur sept campagnes de fouilles à Hama en Syrie* (1932-1938), Kobenhavn, 1940.
181. — E. W. ANDRAE, in *Handbuch der Archäologie*, I, 1939, p. 698-724.
182. — G. CONTENAU, *La glyptique syro-hittite*, Paris, 1922.
183. — A. MOORTGAT, cf. n^o 55.
184. — A. GÖTZE, cf. n^o 170.
185. — V. CHRISTIAN, *Untersuchungen zur nordsyrisch-hethitischen Kunst*, AfO, IX, 1933-4, p. 1 sq.
- 185 bis. — H. FRANKFORT, *Cylinder seals*, London, 1939.
186. — A. MOORTGAT, *Vorderasiatische Rollsiegel*, Berlin, 1940.

PALESTINE :

187. — L. H. VINCENT, *Canaan d'après l'exploration récente*, Paris, 1907.
188. — L. DESNOYERS, *Histoire du peuple hébreu, des Juges à la captivité*, Paris, I, 1922 ; II-III, 1930.
189. — C. WATZINGER, *Denkmäler Palästinas*, I, 1933 ; II, 1935.
190. — C. WATZINGER, in *Handbuch der Archäologie*, I, 1939, p. 797-848 (Phönikien und Palästina. Kypros).
- 190 bis. — A. G. BARROIS, *Manuel d'archéologie biblique*, I, Paris, 1939.
- 190 ter. — *Beth-Shan*. — A. ROWE, *The four Canaanite temples of Beth-Shan*, I, Philadelphia, 1940 ; G. FITZGERALD, II, Philadelphia, 1930.
191. — *Megiddo* : G. SCHUMACHER-C. WATZINGER, *Tell el Mutesellim*, I, 1908 ; II, 1929 (Nous n'avons pu prendre connaissance des publications de l'Institut oriental de Chicago).
- 191 bis. — FLINDERS PETRIE, *Beth-Pelet*, I (Tell Fara), *British School of Archaeology in Egypt*, London, 1930.

ASSYRIE :

192. — *Assour* : W. ANDRAE, *Die jüngeren Ischlar-Tempel in Assur*, Leipzig, 1935 ; *Das wiedererstandene Assur*, Leipzig, 1938.

ÉGYPTE :

193. — *Tell el Amarna* : FLINDERS PETRIE, *Tell el Amarna*, London, 1894 ; PEET, etc., *The city of Akhenaten*, London, I, 1923 ; II, 1933 ; FRANKFORT, *The mural painting of El-Amarneh*, London, 1929 ; J. D. S. PENDLEBURY, *Les fouilles de Tell el Amarna et l'époque amarnienne*, trad. française, Paris, 1936 ; F. VON BISSING, *Der Fussboden aus dem Palast des Königs Amenophis IV zu El Hawata*, München, 1941.
194. — F. VON BISSING, *Der Anteil der ägyptischen Kunst am Kunstleben der Völker*, München, 1912.
195. — J. D. S. PENDLEBURY, *Aegyptiaca*, Cambridge, 1930 ; *JEA*, 1930, p. 75-92.
196. — P. MONTET, cf. n° 58.

D) **Études comparatives : par matières**

ÉCRITURES :

197. — A. EVANS, *Scripta Minoa*, I, Oxford, 1909 ; *P. of M.*, IV, p. 666-769.
198. — W. LARFELD, *Griechische Epigraphik*, München, 1914, p. 190-267.
199. — J. SUNDWALL, *Der Ursprung der kretischen Schrift*, *Acta acad. Aboensis*, 1920.
200. — F. CHAPOUTHIER, *Les écritures minoennes au Palais de Mallia*, Paris, 1930 (*Études crétoises*, II).
201. — P. DHORME, *Langues et écritures sémitiques*, Paris, 1930.
202. — K. SETHE, *Der Ursprung des Alphabets*, *Nachr. der Gött. Ges.*, 1916, p. 88-161.
203. — A. W. PERSSON, *Some inscribed terracotta balls from Enkomi*, Uppsala, 1932.
204. — R. CARPENTER, *The antiquity of Greek alphabet*, *AJA*, 1933, p. 8-29 ; 1938, p. 58-69.
205. — F. VON BISSING-A. REHM, in *Handbuch der Archäologie*, I, 1939, p. 147-166 et 191-206.

ARCHITECTURE :

206. — O. PUCHSTEIN, *Die ionische Säule*, Leipzig, 1907.
207. — E. et R. WÜRZ, *Die Entstehung der Säulenbasen des Altertums*, Heidelberg, 1925.
208. — C. WEICKERT, *Typen archaischer Architektur*, Augsburg, 1929.
209. — R. DEMANGEL, *La frise ionique*, Paris, 1932, particulièrement p. 92-257.
210. — PRZYLUCKI, *RA*, 1936, I, p. 3-15.

CÉRAMIQUE :

211. — P. ORSI, *Note on a Mycenaean vase and on some geometric vases of the syllogos of Candia*, *AJA*, 1897, p. 251-265.
212. — S. WIDE, *Nachleben mykenischer Ornamente*, *AM*, 1897, p. 233-258.
213. — S. WIDE, *Geometrische Vasen aus Griechenland*, *Jahrb.*, 1899, p. 35-43.
214. — J. H. HOPKINSON, *Note on the fragment of a painted pinax from Praesos*, *BSA*, X, 1903-4, p. 148 sq.

215. — J. P. DROOP, *Some geometric pottery from Crete*, BSA, XII, 1905-6, p. 24-62.
216. — B. SCHWEITZER, cf. n° 114.
217. — E. PFUHL, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, München, 1923, I, p. 86-9 et 101-2.
218. — P. L. H. VINCENT, *La céramique palestinienne*, Syria, 1924, p. 81-107, 186-202, 294-315.
219. — E. SAUSSEY, *La céramique philistine*, Syria, 1924, p. 169-185.
220. — E. J. FORSDYKE, *Catal. of vases in the British Museum*, I, 1, *Prehistoric Aegean pottery*, London, 1925.
221. — H. PAYNE, cf. n° 84.
222. — M. HARTLEY, *Early vases from Crete*, BSA, XXXI, 1930-1, p. 56-114.
223. — Ed. POTTIER, *L'art hittite*, II, Paris, 1931.
224. — *Corpus vasorum antiquorum*, Oxford, Ashmolean Museum (fasc. 2), p. 53-7, *Hellenic Cretan*, by H. G. G. PAYNE, Oxford, 1931.
225. — P. DEMARGNE, *Céramique de la Crète préhellénique (Classifications des céramiques antiques, n° 15)*, p. 15-19.
- 225 bis. — M. B. MACKEPRANG, *Late Mycenaean vases*, AJA, 1938, p. 537-559.
226. — P. DEMARGNE, *Sur un alabastré crétois de l'époque orientalisante*, Mém. Radet, REA, 1940, p. 106-110.
227. — E. BUSCHOR, *Griechische Vasen*, München, 1940, p. 47-50.
- 227 bis. — ARNE FURUMARK, I, *The Mycenaean pottery, analysis and classification*, particul. p. 166-213; II, *The chronology of Mycenaean pottery*, particul. p. 103-109, Stockholm, 1941.
228. — DORO LEVI, *Early Hellenic pottery of Crete*, Hesperia, 1945, p. 1-32.

IVOIRES :

- Cf. nos 26, 27, 50, 58, 61, 105 (EVANS, *Prehistoric tombs*), 131 (E. KUNZE), 138 (TSOUNTAS, 'Εφ. ἀρχ., 1888, col. 162-6), 144, 166, 172 (V, p. 124-135), 175, 176, 178, 180.
229. — *British Museum. Excavations at Ephesus, The archaic Artemisia*, by D. G. HOGARTH, London, 1908, p. 178-185.
230. — R. D. BARNETT, *The Nimrud ivories and the art of the Phoenicians, Iraq*, 1935, p. 179 sq.
- 230 bis. — J. W. et G. M. CROWFOOT, *Early ivories from Samaria*, London, 1938.
231. — G. LOUD, *The Megiddo ivories*, Oriental Institute Publications, LII, Chicago, 1939.
232. — G. RICHTER, AJA, 1945, p. 261-9.

BRONZES :

- Cf. nos 64 (Ida), 71, 87, 91.
 233. — F. VON BISSING, *Jahrb.*, 1898, p. 28-56; 1910, p. 193-9; 1923-4, p. 180-241.
 234. — G. LAMB, *Greek and Roman bronzes*, London, 1929.
 234 bis. — S. BENTON, *BSA*, XXXIX, 1938-9, p. 52-64 (*The date of the Cretan shields*); XL, 1939-40, p. 51-9 (*Bronzes from Palaikastro and Praesos*); 78-82 (*The dating of helmets and corselets in early Greece*).

PIERRE, TERRES-CUITES, OR :

- Cf. nos 73, 75, 77, 78, 85, 86, 92, 96-9, 132-3, 136.
 235. — A. MINTO, *Terrecolle cretesi*, *Ausonia*, 1911, p. 109-115.
 236. — F. COURBY, *Les vases grecs à reliefs*, Paris, 1922, particulièrement p. 1-53.
 237. — W. DEONNA, *Dédale*, II, Paris, 1931, p. 141-5.
 238. — F. STUDNICZKA, *Ein frühgriechischer Bronzekopf in Karlsruhe in Antike Plastik*, Berlin-Leipzig, 1928, p. 245-253.
 239. — A. VON SALIS, *Theseus und Ariadne*, Berlin, 1930.
 240. — E. KUNZE, *Zu den Anfängen der griechischen Plastik*, *AM*, 1930, p. 141-162.
 241. — V. MÜLLER, *Frühe Plastik in Griechenland und Kleinasien*, Augsburg, 1929.
 242. — E. H. DOHAN, *Archaic Cretan terracottas in America*, *Metropol. Museum Studies*, III, 1931, p. 209-228.
 243. — Ch. PICARD, *Manuel d'archéologie grecque. La sculpture*, I, Paris, 1935, p. 77-154, 444-452.
 244. — V. MÜLLER, *The beginnings of monumental sculpture in Greece*, *Metropol. Museum Studies*, V, 1936, p. 157-169.
 245. — P. KNOBLAUCH, *Studien zur archaisch-griechischen Tonbildnerei in Kreta, Rhodos, Athen und Böotien*, Diss. Halle, 1937.
 246. — Sp. MARINATOS, *Αἱ μινωϊκὰ θεὰ τοῦ Γάζι, Ἔφ. ἀρχ.*, 1937, p. 278-291.
 247. — W. REICHEL, *Griechisches Goldrelief (Schriften zur Kunst des Allertums, 5)*, Berlin, 1942.

TABLE DES ABRÉVIATIONS

- AA = *Archäologischer Anzeiger, Beiblatt zum Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 1889 sq.
- AASOR = *The annual of the American schools of Oriental research.*
- AJO = *Archiv für Orientforschung*, 1923 sq.
- AJA = *American journal of archaeology*, 1885 sq.
- AM = *Mitteilungen des (kaiserlich) deutschen archäologischen Instituts, Athenische Abteilung*, 1876 sq.
- Annales de Gand* = *Annales de l'École des Hautes Études de Gand*, I, 1937 ; II, 1938.
- Annuario* = *Annuario della R. scuola archeologica di Atene e delle missioni italiane*, 1914 sq. ; Nuova serie, 1939-40 (1942) sq.
- Antike Plastik* = *Antike Plastik, W. Amelung zum 60^{sten} Geburtstag*, Berlin-Leipzig, 1928.
- Arkadès* = *Annuario*, X-XII (1927-1929), Bergamo, 1931 : DORO LEVI, *Arkades, una città cretese all'alba della civiltà ellenica.*
- 'Αρχ. Δελτ. = 'Αρχαιολογικὸν Δελτίον τοῦ Ὑπουργείου τῶν ἐκκλησιαστικῶν καὶ τῆς δημοσίας ἐκπαιδεύσεως, 1915 sq.
- ARW = *Archiv für Religionswissenschaft*, 1898 sq.
- BCH = *Ecole française d'Athènes. Bulletin de correspondance hellénique*, 1877 sq.
- Berlin. Ph. Woch. = *Philologische Wochenschrift*, 1881 sq.
- BIFAO = *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 1901 sq.
- BM Cal. = *Catalogue (of sculpture, of the vases, etc) in the British Museum*, London.
- BSA = *The annual of the British school at Athens*, 1894-5 sq.
- Contenau, Manuel = G. Contenau, *Manuel d'archéologie orientale*, Paris I-III, 1927-31.
- CRAI = *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1857 sq.
- CVA = *Union académique internationale. Corpus vasorum anti-quorum.*

Delphes = *Ecole française d'Athènes. Fouilles de Delphes.*

'Εφ. ἀρχ. = 'Εφημερίς ἀρχαιολογική ἐκδομένη ὑπὸ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἐταιρείας, περίοδος III, 1883 sq.

GBA = *Gazette des Beaux-Arts*, 1859 sq.

Götting. GA = *Göllingische gelehrte Anzeigen.*

Hesperia = *Hesperia, journal of the American school of classical studies at Athens*, 1932 sq.

Ill. London news = *The illustrated London news.*

Jahrb. = *Jahrbuch des (kaiserlich) deutschen archäologischen Instituts*, 1886 sq.

JEA = *The journal of Egyptian archaeology*, 1914 sq.

JHS = *The journal of Hellenic studies*, 1880 sq.

JS = *Journal des savants.*

Liverpool annals = *Annals of archaeology and anthropology, issued by the Liverpool Institute of archaeology*, 1908 sq.

M. u. Z. = E. PFUHL, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, 1923.

Mélanges syriens = *Mélanges syriens offerts à M. René Dussaud*, Paris, 1939 (*Haut Commissariat de la Rép. française en Syrie et au Liban, Service des antiquités, Bibl. archéologique et historique*, tome XXX).

Mem. Ist. lomb. = *Memorie del R. Istituto lombardo di scienze e lettere, Classe di lettere e scienze morali e storiche.*

Metrop. Mus. Studies = *Metropolitan museum studies.*

Mon. anl. = *Monumenti antichi pubblicati per cura della reale Accademia dei Lincei*, 1889 sq.

Mon. Piot = *Fondation Eugène Piot. Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1894 sq.

Museo italiano = *Museo italiano di antichità classica, diretto da Domenico Comparetti*, 1885-1890.

Oest. Jahresh. = *Jahreshefte des oesterreichischen archäologischen Instituts in Wien*, 1898 sq.

Oriental institute publications = *The University of Chicago, Oriental Institute publications.*

P. of M. = A. EVANS, *The Palace of Minos at Knossos*, London, I-IV, 1921-35.

PEF QS = *Palesline exploration fund, Quarterly statement*, 1869 sq.

Ch. Picard, Manuel = Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque. La sculpture*, 1935 sq.

- RA* = *Revue archéologique*, 1844 sq.
RB = *Revue biblique*, 1892 sq.
RE = *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*. Neue Bearbeitung, 1894 sq.
REA = *Revue des études anciennes*, 1899 sq.
REG = *Revue des études grecques*, 1888 sq.
RHR = *Revue de l'histoire des religions*, 1880 sq.
RM = *Mitteilungen des (kaiserlich) deutschen archäologischen Instituts, Roemische Abteilung*, 1886 sq.
- SB Heidelberg* = *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse*, 1910 sq.
SB München = *Sitzungsberichte der (königlichen) Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-philologische und historische Klasse*, 1871 sq.
-

AVANT-PROPOS

Nous commençons à bien connaître les civilisations préhelléniques, de mieux en mieux aussi les civilisations archaïques de la Grèce, mais le passage des unes aux autres demeure des plus confus : on devine de longs siècles pleins de migrations et de transformations, d'abaissements et de renaissances. Cette étude est une thèse au sens propre du mot : nous voudrions, dans le cadre d'une province grecque, proposer une solution à un des problèmes les plus importants de l'histoire et de l'archéologie, celui des relations dans le temps entre l'âge mycénien et l'âge archaïque, par dessus l'âge obscur que l'on qualifie de géométrique ; nous voudrions dire le rôle que tint alors la Crète. Il est des ressemblances étonnantes à des siècles d'intervalle, un intervalle qu'on ne saurait réduire ; il est des motifs trop analogues pour qu'on admette une création indépendante, celui par exemple du lion attaquant et dévorant sa proie ; il est des trouvailles qu'on a longtemps hésité à dater, celles d'Enkomi entre tant d'autres, qu'on hésite même encore à dater comme le trésor d'Égine. Personnage historique enfin ou figure symbolique, le Dédale de la tradition travailla-t-il pour le roi Minos, ou fut-il le père de la sculpture grecque ? Qualifier de « dédalique » l'archaïsme crétois, c'est à nos yeux en souligner d'abord le caractère « renaissant ».

Seule une enquête immense pourrait prétendre résoudre définitivement ce problème chronologique, d'autant plus que la solution en est évidemment liée, on s'en rendra vite compte, à la question passionnante, mais si complexe des influences orientales à la naissance de l'art grec : relation dans l'espace aussi bien que relation dans le temps. L'ouvrage de Fr. Poulsen, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*,

paru en 1912, demeure un des plus intelligents sur ce grand sujet, celui qui excite le mieux l'esprit. Nous n'avons pas songé à reprendre ce livre, à le mettre au courant des découvertes innombrables faites depuis lors en ce domaine. Nous avons en effet volontairement limité l'enquête à une seule province du monde grec, la Crète, terrain de choix, puisque, après avoir été le centre principal de la civilisation préhellénique, elle redevint un des grands centres du plus haut archaïsme, puisqu'encore elle occupe une place privilégiée au carrefour des grandes routes maritimes de la Méditerranée orientale ; nous avons dû toutefois quitter souvent la Crète pour instituer les comparaisons ou rapprochements indispensables, pour suppléer aussi par analogie aux lacunes de notre connaissance. Des enquêtes du même ordre pourraient être étendues à d'autres provinces du monde grec, Chypre, Rhodes ou l'Argolide : en chacune le problème serait différemment nuancé. Si nous avons limité l'enquête dans l'espace, nous avons cru par contre indispensable de la faire très large dans le temps. Fr. Poulsen justement ne prétendait traiter que des origines orientales de l'archaïsme grec. Nous croyons nécessaire de comprendre dans notre perspective sinon la Crète préhellénique, du moins celle des temps mycéniens, la Crète du dernier âge du Bronze : en faisant d'elle le point de départ de notre étude, nous éclairerons un aspect du problème qui demeurerait obscur et nous approcherons, croyons-nous, d'une solution.

Est-il besoin de dire que cette étude n'est pas une publication de documents ? et pourtant, combien nous manquent encore de bonnes publications concernant tant la Crète mycénienne que la Crète archaïque ! Toutes deux ont souffert de l'intérêt passionné qu'a éveillé la Crète minoenne. La Cnossos mycénienne nous est fort mal connue, et tout autant Phaistos ; les céramiques du MR III sont mésestimées au profit de celles de l'helladique, peut-être seulement parce qu'elles sont enfouies dans les maisons de fouilles et les magasins des musées ; nous ignorons la petite plastique de la même époque, à part quelques échantillons. L'ensemble de l'Ida, un des plus précieux qui soit pour le haut archaïsme, ne nous est connu que par des publications excellentes, mais partielles : que savons-nous des bijoux, répartis entre les musées d'Athènes et de Candie ? La publication d'un *Corpus*

de la céramique géométrique s'impose avant qu'on puisse déclarer que les Crétois n'avaient pas le sens du géométrique.

S'il reste tant à publier, il reste sans doute beaucoup à trouver. Nous sommes ici en terrain de fraîche recherche ; il est de beaux jours encore pour l'archéologie crétoise ! L'exploration de la Crète occidentale et centrale demeure toujours à l'état de projet. Même dans les provinces mieux connues il a suffi de quelques sondages ou fouilles rapides sur des sites secondaires pour révéler des documents inestimables : Prinias et Dréros en sont la preuve. La Gnosso grecque, la Gortyne archaïque demeurent encore quasi-inconnues, Lato attend la reprise des recherches jadis ébauchées, Lyttos est un terrain vierge.

Nous croyons pourtant disposer de documents en nombre suffisant pour tenter une explication de la Renaissance crétoise, de la floraison qu'elle a connue et de son brusque arrêt. Retarder l'achèvement de ce livre jusqu'au jour où la documentation apparaîtrait exhaustive serait le retarder sans limites. Après six ans de guerre et de captivité, en un temps où la Crète demeure encore peu accessible, où les relations scientifiques ne sont qu'à peine renouées et les bibliothèques mal tenues au courant de la production anglo-saxonne, nous préférons, sans tarder davantage, livrer les résultats auxquels nous croyons être parvenu : la bibliographie, sauf exception, s'arrête à 1939 ; elle est poussée jusqu'à 1946 pour les livres que nous avons pu consulter tant à Strasbourg qu'à Paris. Du moins, si nos arguments parviennent à convaincre le lecteur, l'hypothèse sera valable pour d'autres cas que nous n'avons pu envisager. Cette enquête demeurera forcément incomplète, ouverte à toutes les rectifications, à tous les compléments. Nous-même comptons bien la retoucher quand des documents nouveaux auront été produits, et n'hésiterons pas à indiquer au passage les directions de recherche où nous n'avons pu nous engager.

Le plan de cette étude sera le suivant. Dans les deux premières parties nous chercherons à définir deux milieux historiques, celui de la Crète mycénienne et celui de la Crète géométrique, dans leurs relations avec le monde égéen et avec le monde oriental. Dans la troisième nous interrompons cette étude historique pour tenter une étude comparative

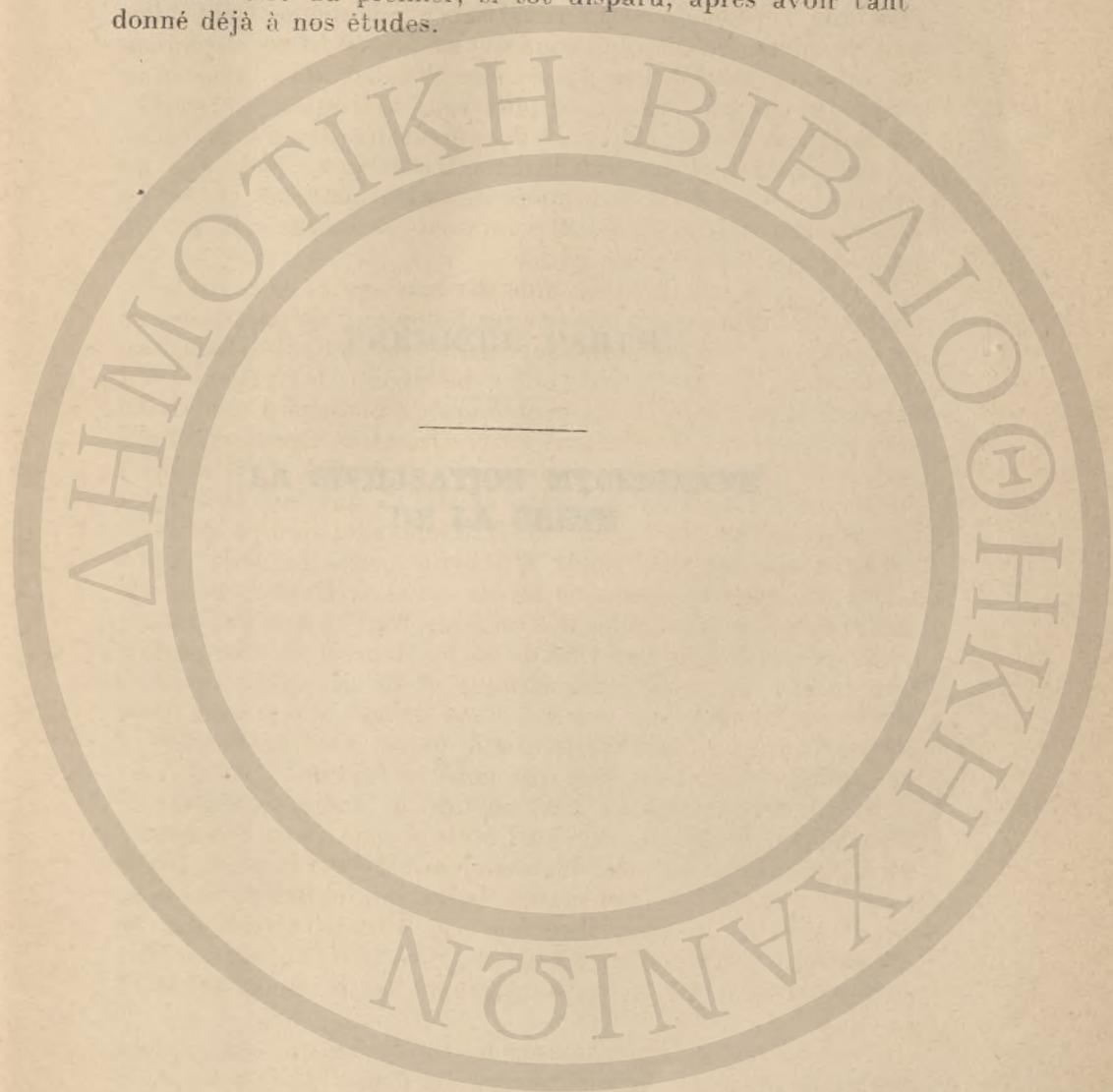
de quelques séries de documents à travers les âges. Notre quatrième partie nous ramènera à une présentation historique de la Crète du haut archaïsme, au temps de la Renaissance « dédalique », si éclatante, si tôt arrêtée. On jugera peut-être que l'étude de cette renaissance elle-même tient bien peu de place : c'est que nous avons prétendu en expliquer les origines, plutôt que la décrire. Faut-il dire aussi que nous n'avons pas adopté ce plan sans hésitation ? Logiquement l'étude comparative et documentaire devrait précéder les hypothèses et les conclusions historiques. Mais elle ne s'éclaire en fait qu'à la lumière de ces hypothèses et de ces conclusions : il sera toujours possible de commencer la lecture par celle de la troisième partie.

A tous ceux qui nous ont aidé par leur appui, leurs conseils, ou leur exemple, nous devons un hommage de gratitude, et d'abord aux directeurs successifs de l'École française d'Athènes. M. Ch. Picard, entre beaucoup de travaux, n'a cessé de s'intéresser à ces problèmes de passage d'une civilisation à l'autre, de relations entre Orient et Occident, il est lui aussi un « Crétois » convaincu : c'est dire qu'il a suivi de près l'élaboration de cette étude et que ses avis nous furent toujours fructueux. M. R. Demangel nous a procuré l'aide financière de l'École d'Athènes, sans laquelle il eût fallu renoncer à l'impression de cet ouvrage. Et nous pouvons dire, aujourd'hui qu'hélas il n'est plus, tout ce que les « Athéniens » doivent à la direction de M. P. Roussel, le plus parfait témoignage de probité scientifique et de discipline intellectuelle : si nous avons réussi à nous diriger à peu près droit sur un terrain aussi difficile que le nôtre, c'est assurément à un exemple comme le sien que nous le devons.

Notre reconnaissance va encore à notre collègue de Strasbourg, M. H. Baulig, qui nous a aidé pour l'établissement des cartes, à nos dessinatrices, M^{lles} Sauer et Brini, enfin à ceux qui nous ont permis de reproduire des documents, notre ami H. Seyrig, directeur de l'Institut français de Beyrouth, l'émir Maurice Chéhab, directeur du service des antiquités libanaises, les professeurs A. B. Cook et Doro Levi.

Nous ne saurions mentionner ici tous ceux qui ont exploré ces mêmes régions, les chercheurs « crétois » et « asiatiques ». Nous avons déjà dit combien nous servit au début de nos

recherches le livre de Fr. Poulsen. Les ouvrages de H. Payne, E. Kunze et Doro Levi n'ont cessé d'être ouverts sur notre table de travail : qu'il nous soit permis de rendre ici hommage à la mémoire du premier, si tôt disparu, après avoir tant donné déjà à nos études.



ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΧΑΝΙΩΝ

PREMIÈRE PARTIE

LA CIVILISATION MYCÉNIENNE
DE LA CRÈTE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT S'EST POSÉE ET COMMENT SE POSE LA « QUESTION MYCÉNIENNE »

L'histoire d'une science jette parfois un jour lumineux sur les problèmes mêmes que pose cette science : tel argument présenté jadis à l'appui d'une thèse abandonnée, dépassée ou méconnue, garde encore sa valeur, que nous essaierons de peser. C'est pour quoi nous dirons rapidement comment on vit naître la question mycénienne, entre 1880 et 1900, comment en modifièrent les termes les découvertes de Crète, d'abord, puis celles qui se multiplièrent depuis la grande guerre en Asie.

Le problème chronologique se posa de façon fort intéressante, et pour nous fort utile encore, aussitôt après les premières découvertes¹. Alors que Flinders Petrie établissait entre objets égyptiens et mycéniens les synchronismes qui ont fini par prévaloir, faisant de la civilisation mycénienne la contemporaine des XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties (1400-1100)², plusieurs savants dont l'autorité n'était pas négligeable, alléguaient la continuité frappante entre les objets mycéniens et les objets grecs orientalisants, pour rabaisser au-dessous de l'an 1000 la civilisation mycénienne.

(1) Cf. par ex. les exposés d'Ed. Pottier dans son *Catalogue des vases antiques*, I (1896), p. 201-210, et dans la *Revue de Paris*, 1902, II, p. 169 sq. Cf. aussi les *Chroniques d'Orient* de S. Reinach pour la période 1883-1895.

(2) *JHS*, 1890, p. 271-7; 1891, p. 199-201 (*Chron. d'Orient*, II, p. 30-1); *Kahun, Gurob and Hawara* (1890), p. 40-5; *Mahun, Kahun and Gurob* (1891), p. 8-11. Cf. Furtwängler, *Berlin. Ph. Woch.*, 1890, p. 921, 1255. On signalait aussi certains rapports avec les bas-reliefs hittites de Sendjirli (Winter, d'après *Chron. d'Orient*, I, p. 693-4).

W. M. Ramsay comparait la Porte aux lions à des monuments phrygiens et la datait de 800-700, époque des rois doriens d'Argos¹. Cecil Torr, rappelant qu'on avait trouvé à Camiros des vases grecs du VIII^e siècle avec des scarabées au nom de Thoutmès III, soutenait que les objets égyptiens de Mycènes devaient être rabaissés à l'époque de la renaissance saïte et polémiquait longuement à ce sujet avec Fl. Petrie². A. L. Frothingham rapprochait un lion des poignards de Mycènes, d'un lion bondissant sur un des boucliers de l'Ida, qui venaient d'être découverts ; il en concluait à l'origine crétoise de l'art mycénien, mais rabaissait celui-ci au VIII^e siècle³. Stillman comparait aux bijoux mycéniens un vase et des bijoux « ukrainiens », associés à des poteries grecques qu'il rapportait à l'art de Panticapée (650-480)⁴. A. S. Murray enfin suivait la même voie, quand il soutenait que la civilisation mycénienne précédait immédiatement l'art ionien du VII^e siècle, se fondant sur l'analogie entre les gemmes insulaires et les plus anciennes monnaies⁵. Il reprenait cette théorie, en 1900 encore, dans ses *Excavations in Cyprus*, relevant des concordances frappantes entre les ivoires d'Enkomi d'une part et d'autre part les ivoires de Nimroud ou tels motifs de bols cyprophéniciens⁶.

Toute cette controverse que l'on peut suivre, de 1883 à 1895, dans les *Chroniques d'Orient* de S. Reinach est aujourd'hui encore fort instructive. On a renoncé maintenant à la solution qui consistait à faire descendre au VIII^e siècle la civilisation mycénienne⁷ ; les synchronismes avec l'Égypte sont depuis longtemps acceptés par tous. Nous n'en devons pas moins retenir et si possible expliquer toutes ces analogies

(1) *Chron. d'Orient*, I, p. 391-2 = *RA*, 1887, II, p. 356 ; et surtout p. 573-6 = *RA*, 1889, II, p. 134-6 ; et p. 654-5 = *RA*, 1890, I, p. 295-6 ; d'après Ramsay, *JHS*, 1888, p. 350 sq. ; 1889, p. 147 sq.

(2) *Classical Review*, 1892, p. 127-131 ; *Chron. d'Orient*, I, p. 420 et 464, n. 1 ; II, p. 153-5 = *RA*, 1888, I, p. 80 et 372-3 ; 1893, I, p. 75-7.

(3) *Chron. d'Orient*, I, p. 550-1, d'après *AJA*, 1888, p. 431 sq.

(4) *Chron. d'Orient*, I, p. 621-2 = *RA*, 1890, I, p. 269-70.

(5) *Handbook of Greek archaeology*, 1892, p. 16 sq.

(6) Evans a réfuté ces théories de Murray dans un article du *Journal of the anthropological Institute*, 1900, *Mycenaean Cyprus*..., p. 199-220 ; de même Fr. Poulsen, *Jahrb.*, 1911, p. 215 s.

(7) Inversement on avait pu considérer comme mycéniens les groupes du lion et du taureau à l'Acropole d'Athènes, Belger, *Berlin. Ph. Woch.*, 1895, p. 59 ; 1896, p. 1087.

ou coïncidences entre art mycénien et art grec archaïque, que reconnaissait S. Reinach et qui se sont multipliées depuis lors.

Écartons aussi la solution ingénieuse qu'a défendue avec âpreté et ténacité W. Dörpfeld, qui consiste à supprimer purement et simplement l'hiatus entre fabrications mycéniennes et orientalisantes, non plus en faisant descendre la civilisation mycénienne, mais en faisant remonter l'art protocorinthien, et en général la civilisation grecque archaïque, jusque vers 1100. Art mycénien et art protocorinthien, tous deux étrangers, tous deux issus de Phénicie — nous y reviendrons —, auraient fleuri parallèlement au géométrique indigène, le géométrique primitif, peu à peu refoulé par le mycénien envahisseur, s'étant prolongé cependant ici et là jusqu'à la fin des temps mycéniens, tandis que le géométrique du Dipylon se développait parallèlement au mycénien et à l'orientalisant¹.

La stratigraphie archéologique s'oppose décidément à ces théories de W. Dörpfeld, toujours réaffirmées², car si la chronologie mycénienne est fermement fixée grâce aux synchronismes égyptiens, la chronologie archaïque ne l'est pas moins à partir du VIII^e siècle, grâce à d'autres synchronismes et par le parti qu'on a pu tirer des dates de fondation des colonies grecques en Sicile et en Grande Grèce³. Tout cependant n'est pas faux dans ces théories, pas plus que dans celles des prédécesseurs de W. Dörpfeld. Pour certains monuments, le trésor d'Égine, le vase des guerriers de Mycènes, d'autres encore, on continue d'hésiter entre l'attribution mycénienne et l'attribution archaïque. Retenons de cette longue controverse :

1° Qu'un hiatus demeure, de plusieurs siècles, qui correspond à la phase géométrique ;

2° Que des filiations et des ressemblances étonnantes sont trop nettes dans beaucoup de cas, par-dessus cette coupure,

(1) *AM*, 1925, p. 79, 85, 97 ; *All Olympia*, p. 289, 376 sq. On trouve dans ce livre de Dörpfeld un historique de la « question mycénienne », p. 354 sq.

(2) Sur cette stratigraphie, cf., après Furtwängler, G. Karo, *AM*, 1920, p. 106 sq., qui maintient fermement l'hiatus entre mycénien et orientalisant.

(3) Sur ces théories cf. en dernier lieu M. Nilsson, *Homer and Mycenae*, 1933 ; Ch. Picard, *Manuel*, I, p. 123-7. Sur les fondations de colonies occidentales, cf. surtout B. Schweitzer, *AM*, 1918, p. 8 sq.

pour qu'on puisse invoquer une concordance due au hasard. Il faut trouver un trait d'union, soit qu'on admette une continuité à travers le géométrique, soit qu'on reconnaisse des survivances sur place, ici ou là, soit enfin qu'on accepte l'action à deux reprises d'une même influence étrangère.

Si le problème chronologique s'est assez vite simplifié, parce que les données en sont devenues claires, il n'en est pas de même encore du problème des rapports entre la civilisation créto-mycénienne et les civilisations voisines : ce fut longtemps une question brûlante, âprement discutée autour de 1895.

Sur le témoignage des Grecs eux-mêmes, on avait considéré les Phéniciens comme les éducateurs de la Grèce archaïque ; l'originalité de l'hellénisme ne fut que peu à peu reconnue, au cours du XIX^e siècle. Quand furent découverts les vestiges de la civilisation mycénienne, les savants se partagèrent assez vite en partisans et adversaires des Phéniciens, occupant plus volontiers, en cette controverse, les positions extrêmes que les modérées. Parmi les « Européens » ou « Occidentaux », S. Reinach, après d'autres¹, dénonça le *Mirage oriental*² et défendit l'originalité de l'art européen avec autant d'habileté que de passion : pour lui la civilisation mycénienne est « entièrement européenne d'origine », « elle s'est seulement orientalisée à la surface ». Il admet bien qu'en Grèce, dans l'Archipel et sur la côte d'Asie mineure « les influences européennes, asiatiques et égyptiennes se soient rencontrées et aient mélangé leurs éléments »³ ; ailleurs il parle « du contact bienfaisant de l'Égypte et du monde sémitique »⁴ ; mais il cherche évidemment à réduire au minimum ce que Mycènes

(1) Newton, dès 1878 (*Chron. d'Orient*, II, p. 542-4), Furtwängler, l'adversaire de Dörpfeld, qui attribuait les trésors de Mycènes aux Achéens (*Mykenische Vasen*, 1886, p. ix), Milchhofer, qui songeait aux Cariens (*Die Anfänge der Kunst*, p. 109-113), Tsountas, etc. (*Chron. d'Orient*, II, p. 558-9.)

(2) Ce mémoire parut d'abord dans l'*Anthropologie* en 1893 et fut réimprimé en 1896 dans les *Chroniques d'Orient*, II, p. 509-565, d'après lesquelles nous le citons.

(3) *Ibid.*, p. 540.

(4) *Ibid.*, p. 565.

doit à l'Orient, tandis qu'il signale avec plaisir cette « action en retour du monde grec sur le monde oriental » que L. Heuzey avait constatée dès 1882¹.

Le *Mirage oriental* fit scandale et suscita des disciples, qui, moins nuancés que leur maître, créèrent à leur tour un « mirage occidental ». De son côté, en Allemagne, J. Beloch, dès 1893, soumettait à la critique la plus sévère et la plus injuste toutes les traditions grecques relatives au rôle des Phéniciens, dont il ne voulait entendre parler avant le VIII^e siècle².

On devine que les découvertes de Crète, à partir de 1900, apportèrent de nouveaux arguments aux « Occidentaux ». L'origine de la civilisation mycénienne était en Crète comme l'avaient soupçonné, à la suite des premières trouvailles, A. Milchhofer, dès 1883, et à sa suite S. Reinach, G. Perrot, Ed. Pottier³, ces derniers après les études d'A. Evans sur les pierres des îles⁴. Dès lors on célébra sur tous les tons l'originalité de cette civilisation sortie de terre ; S. Reinach se demandait quels pouvaient être les points de contact de la civilisation ainsi révélée avec l'Égypte, la Babylonie et la Syrie, et n'en trouvait point⁵. A. Furtwängler, A. Evans, D. G. Hogarth, ne voyaient dans l'art phénicien qu'un art crétois décadent⁶. R. Dussaud, pourtant orientaliste de formation, dans son livre classique sur les *Civilisations préhelléniques*, déclarait que « l'intermédiaire phénicien n'a joué aucun rôle dans la Méditerranée avant le XII^e siècle », que les Keftiou des monuments égyptiens sont sans aucun doute des Crétois, que « loin d'avoir suscité la civilisation mycénienne, les

(1) *Cat. des figurines du Louvre*, p. 82. Heuzey ne datait du reste ce choc en retour que de l'époque archaïque.

(2) Le premier volume de la *Griechische Geschichte* parut en 1893 ; mais cf. surtout à ce sujet l'article du *Rheinisches Museum*, 1894, p. 111-132 : *Die Phöniker am aegaeischen Meer*. Beloch n'a pas changé d'opinion dans la seconde édition de son ouvrage, I, 2 (1913), p. 65-76.

(3) *Die Anfänge der Kunst*, p. 125 sq. ; *Mirage oriental*, p. 565 ; *Histoire de l'art*, VI, p. 84 et 451 sq. (avec revue des découvertes fragmentaires faites à cette date) ; *Cat. des vases du Louvre*, I, p. 173-7. Déjà B. Haussoullier avait signalé, *BCH*, 1880, p. 124-7, la découverte de vases mycéniens à Cnossos.

(4) Le premier mémoire d'Evans, *Primitive pictographs and a prae-phoenician script from Crete and the Peloponnese*, parut en 1894 dans le *JHS*, p. 270-372 ; cf. *Chron. d'Orient*, II, p. 464-7.

(5) *L'anthropologie*, 1900, p. 519-520.

(6) *Ant. Gemmen*, III, p. 16 ; *Scripta Minoa*, I, p. 80 ; *Ionia and the East*, p. 91, etc. Cf. encore tout récemment C. Schuchhardt, *All Europa*³, p. 312.

Phéniciens ont été influencés par elle » ; il abaissait enfin l'art phénicien devant l'art chypriote, plus occidental, et soulignait l'action exercée par les Égéens en Égypte, en Syrie et dans la Méditerranée occidentale¹.

On a continué longtemps d'être injuste pour les Phéniciens, en raison même des prétentions excessives de leurs avocats. V. Bérard a signalé l'étrange théorie de C. Autran qui faisait des Phéniciens purement et simplement des Égéens (mais celui-ci n'était-il pas parti en guerre contre *les Phéniciens et l'Odyssée* ?)² ; il a souligné les lacunes et insuffisances des ouvrages de G. Glotz, de sa *Civilisation égéenne* et encore de son *Histoire grecque*, touchant le rôle des Phéniciens et des Orientaux en général³. Chose curieuse, les « Occidentaux » mettaient l'Égypte dans leur camp pour mieux reléguer l'Asie dans l'ombre. Même un A. Evans avait tendance, en ses premiers ouvrages, à retarder le plus possible l'ouverture de relations directes entre la Crète et le monde asiatique et à ne faire entrer en ligne de compte que les seules influences égyptiennes⁴. V. Bérard a raillé à juste titre l'hypothèse trop audacieuse de Jondet, adoptée par Evans et Glotz⁵, d'un immense port minoen en eau profonde, situé vers l'île de Pharos, là où devait être Alexandrie. Cette conception aventureuse est très caractéristique d'un temps, aujourd'hui révolu, où les « Occidentaux » ne savaient rien refuser aux Crétois. Avant 1914 on apercevait partout sans discernement l'influence de la Crète ou de Mycènes, depuis l'Europe de Hallstatt jusqu'au Caucase et à l'Extrême Orient⁶.

(1) *Civilisations préhelléniques*² (1914), p. 199, 282 sq., 303 sq.

(2) C. Autran, *Phéniciens, Essai de contribution à l'histoire antique de la Méditerranée*, 1920 ; cf. V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*², II, p. 30-33.

(3) *Ibid.*, I, p. 20, n. 1.

(4) Sur ce point, cf. P. Demargne, *RA*, 1936, II, p. 80 ; l'influence d'Evans est demeurée considérable à ce sujet sur les savants anglais. Cf. l'attitude de Beloch, *o. l.*, I, I, p. 105 et 116-117, qui écarte à peu près l'influence babylonienne et souligne l'influence égyptienne ; de même Dussaud, *o. l.*, p. 80.

(5) *P. of M.*, I, p. 292-297 ; *Civil. égéenne*, p. 221 ; cf. V. Bérard, *o. l.*, I, p. 56, n. 1 ; II, p. 173-175.

(6) Cf. par ex. J. Déchelette, *Manuel d'arch. préhistorique*, II, 1, (1910) p. 2, 66, 81-2, etc. ; Piganiol, *Essai sur les origines de Rome* (1917), p. 13, 26, 49, 51, etc. ; O. Münsterberg, *Influences occidentales dans l'art de l'Extrême Orient, Revue des études ethnographiques et sociales*, 1909. Encore en 1929 (*Syria*, 1931, p. 292) à propos d'un trésor d'argent trouvé en Volhynie, on imagine une influence mycénienne exercée sur l'art sassanide par l'intermédiaire de l'art gréco-scythique des rives de la mer Noire.

Les découvertes d'Asie, dont nous dirons un mot tout à l'heure, ont remis la Crète à sa juste place. Retenons toutefois ce qui nous paraît incontestable dans cette argumentation, à savoir :

1° Que l'art créto-mycénien a son originalité, qu'il ne peut être confondu avec les arts voisins ;

2° Qu'il a exercé une influence certaine sur les pays environnants de la Méditerranée occidentale et surtout de la Méditerranée orientale.

* * *

Si certains « occidentalistes » se sont laissé aller à exalter sans mesure l'indépendance de la civilisation créto-mycénienne, certains « orientalistes » l'ont abaissée jusqu'à lui refuser toute originalité. Ils n'avaient du reste, disions-nous, qu'à suivre les traditions grecques pour retrouver partout en Grèce ces courtiers d'Orient que furent les Phéniciens. Schliemann et les premiers commentateurs des trouvailles de Mycènes leur trouvèrent, note S. Reinach¹, « l'aspect éminemment asiatique ». Ed. Meyer, dans le premier volume de sa *Geschichte des Altertums*², soutenait que tous les objets de métal découverts à Troie et à Mycènes, étaient phéniciens, que le style géométrique lui-même était d'origine phénicienne. Ed. Pottier, en 1894, distinguait des fabrications locales les objets importés et rangeait dans cette classe la plupart des bijoux, y compris les gobelets de Vaphio, les ivoires, etc. ; dans son *Catalogue de vases*, en 1896, il imaginait une catégorie proto-syrienne ou proto-phénicienne pour ces œuvres d'art³. Il revenait à d'autres moins mesurés de systématiser la théorie orientalisante : W. Helbig, dans son mémoire sur la *Question mycénienne*⁴, aussi fameux que le *Mirage oriental*

(1) *Mirage oriental*, p. 542. Le mot est de O. Rayet, *GBA*, 1874, p. 480, à propos des trouvailles de Troie.

(2) Paru en 1884, p. 245-6. Mais dès son second volume paru en 1893, p. 128-183, et particulièrement p. 131, Meyer nuancait cette affirmation, tout en affirmant la profonde influence sur l'art mycénien des Phéniciens et des Hittites.

(3) *REG*, 1894, p. 120-5 ; *Cal.*, I, p. 201-9. G. Perrot au contraire, tout en reconnaissant des influences étrangères encore difficiles à préciser, affirmait l'originalité de l'art mycénien, *o. l.*, VI, p. 862-876, 1006-9.

(4) Paru en 1896 dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* ; la discussion à l'Académie est de mai-juin 1895 (*Chron.*, II, p. 442-3).

de S. Reinach, développa brillamment cette thèse que l'art mycénien « n'est qu'une phase de l'art phénicien », une phase ancienne dont l'art phénicien du VII^e siècle représente une phase récente ; il insistait naturellement sur les traditions grecques relatives au rôle des Phéniciens, soulignait l'importance des apports phéniciens en Grèce, le caractère phénicien de techniques raffinées comme celle de l'incrustation, les analogies enfin entre art mycénien et art phénicien du VII^e siècle. Les Keffiou sont pour lui des Phéniciens, comme sont Phéniciens les navigateurs qui apportent des objets « mycéniens » en Égypte, en Asie Mineure et en Occident. Il escompte que des fouilles ultérieures en Phénicie donneront des objets analogues aux objets mycéniens, et déjà mentionne la trouvaille à Sidon de vases mycéniens, donc pour lui phéniciens¹.

La tentative hardie de W. Helbig trouva des imitateurs : en France, V. Bérard défendit les thèses phéniciennes à l'aide d'arguments géographiques et linguistiques, car il manifestait quelque méfiance devant les reconstructions des archéologues : aux marins étrangers il aurait volontiers attribué même les fabrications les plus barbares des Mycéniens². En Allemagne, W. Dörpfeld, dont nous avons déjà analysé le hardi système chronologique, définissait, en face des styles géométriques indigènes, l'art « mycénien » comme l'art phénicien du II^e millénaire, l'art proto-corinthe comme celui du I^{er} millénaire, sous l'action de la conquête assyrienne. Parallèlement O. Montelius voyait dans la civilisation mycénienne une très ancienne phase de la civilisation orientale introduite en Europe, la civilisation étrusque en étant une phase récente et pénétrant plus loin vers l'ouest³.

Le hasard des découvertes tour à tour déçut et excita les

Mais cette théorie est déjà soutenue dans la première édition de *Das homerische Epos*, en 1884, p. 24-5, 43 sq.

(1) *Sur la question mycénienne*, p. 32, 40, 48, etc.

(2) La thèse de V. Bérard, parue en 1894, sur les *Origines des cultes arcadiens*, fait dépendre la religion grecque des religions sémitiques ; ses *Phéniciens et l'Odyssée* (1902-3) retrouvent dans l'Odyssée une géographie de navigateurs phéniciens. La seconde édition de cet ouvrage (1927) n'est trop souvent qu'une œuvre de polémique.

(3) *AM*, 1922, p. 32 sq. ; 1925, p. 77 sq. ; *All Olympia*, p. 349 sq., 376 sq. ; c'est vers 1100 la conquête assyrienne de Tiglatpileser I^{er} qui expliquerait le passage d'un style à l'autre, *ibid.*, p. 405 ; Montelius, *Journ. anthrop. Institute*, 1897, p. 260.

partisans des Phéniciens. Les fouilles de Crète, nous l'avons vu, fournirent d'arguments leurs adversaires; un modéré, comme Pottier, comprit que de tels raffinements avaient leurs antécédents en Crète¹. Toutefois on s'aperçut vite que ces découvertes élargissaient le problème, loin de le supprimer : si l'art crétois était bien antérieur à l'art phénicien, il était en revanche contemporain des vieilles civilisations orientales, qui, avant 1400, avant 2000 peut-être, étaient entrées en rapports avec lui. Tandis que les « occidentalistes » tenaient pour une indépendance quasi absolue du monde égéen, sauf à l'égard de l'Égypte, les « orientalistes », Ed. Meyer et Ed. Pottier par exemple, et d'autres à leur suite, appelaient l'attention sur les relations entre la Crète et le monde hittite ressuscité, entre la Crète et l'antique Mésopotamie². Pendant un temps, à la suite des fouilles de Bogaz-Köy, la mode fut aux Hittites dont on exagéra singulièrement les rapports avec le monde égéen, parce qu'on distinguait mal encore l'empire cappadocien de ses provinces syriennes, dites syro-hittites. Un temps aussi, mais cette fois chez les « occidentalistes », les Philistins jouèrent leur petit rôle qu'on voulut artificiellement grossir parce que ces envahisseurs, débris des peuples de la mer, apportaient en plein pays sémitique un élément crétois ou indo-européen³. L'entre-deux-guerres vit la multiplication des découvertes en Asie. Les Phéniciens eurent leur revanche avec les étonnantes trouvailles de Byblos, saluées avec joie par W. Dörpfeld comme par V. Bérard⁴; R. Dussaud rendit justice à cet art phénicien du second millénaire, rameau d'un grand art syrien qui de tout temps

(1) *Revue de Paris*, 1902, II, p. 175-6.

(2) Ed. Meyer, *Gesch. des Alt. I.*, 2, p. 680 sq.; Ed. Pottier, *o. l.*, p. 179 sq.; *BCH*, 1907, p. 121 sq.; *Mém. Délég. en Perse*, XIII, p. 86-94; Helbig, *Oest. Jahresh.*, 1909, p. 27 sq.; A. Della Seta, *Rendiconti Lincei*, 1907, p. 699-715, et 1908, p. 399-444, publiant des trouvailles de Hagia Triada et de Phaistos, marquait les rapports entre civilisation chaldéenne et civilisation crétoise, les différences fondamentales entre civilisation égyptienne et civilisation crétoise; cf. encore L. Curtius, *SB München*, 1912, p. 65 sq.; K. Müller, *Jahrb.*, 1915, p. 282, n. 3.

(3) Par ex. Prinz, *AM*, 1910, p. 164 sq., insiste surtout sur les rapprochements hittites; Poulsen, *Der Orient* (1912) écarte l'influence phénicienne avant la fin du second millénaire, mais met en relief l'influence hittite par la Syrie, p. 74-6. Sur la question philistine, cf. *infra*, p. 173-5. Les Philistins sont pour R. Herbig des pionniers « illyriens » en pays sémitique, *Jahrb.*, 1940, p. 66-7.

(4) *AM*, 1925, p. 89; *Ph. et Od.*, 1, p. 14-6, 21-22.

servit d'intermédiaire entre l'Égée et l'Asie intérieure¹. Depuis quelques années le second rameau de cet art nous a été révélé dans cette civilisation hourrite, tant à la mode aujourd'hui, bloc syrien de l'intérieur derrière la façade phénicienne de la côte². Désormais on s'attacha à faire plus juste part à chacun : A. Evans ne cessa d'accorder davantage aux influences orientales dans les volumes successifs du *Palais de Minos* ; Ed. Pottier fit la preuve de sa traditionnelle justesse de vue avec sa double compétence d'helléniste et d'orientaliste ; Ed. Meyer apprécia en historien les rapports entre peuples et civilisations³. Faut-il croire que le temps des mirages soit passé ? Un mirage nordique nous a menacés quelques années, accentuant à des fins politiques la part du composant européen dans la civilisation mycénienne⁴. De leur côté les heureux fouilleurs de Syrie auraient tendance à rabaisser à nouveau plus qu'il ne convient le rôle du facteur égéen⁵. Nous-même, il y a quelques années, sous l'impression des découvertes syriennes, avons peut-être posé de façon trop systématique le problème des relations entre Crète, Égypte et Asie, retardé à l'excès l'ouverture de rapports directs entre le monde minoen et le delta du Nil⁶. Tout dernièrement enfin, le déchiffreur du hittite, B. Hrozný a paru vouloir inclure la Crète dans l'Asie antérieure, la définissant comme le sixième centre de civilisation de l'Orient à côté de Sumer-Akkad, de l'Égypte, de Chatti, de l'Inde et de la Chine, situant *a priori* la langue crétoise entre le hittite

(1) *Syria*, 1923, p. 301-2 ; 1925, p. 195.

(2) Sur cette civilisation hourrite, cf. entre autres, A. Moortgat, *Die bildende Kunst des alten Orients und die Bergvölker*, 1932, p. 93-5 ; A. Götze, *Hehiter, Churriter und Assyrer*, 1936 ; l'originalité en est affirmée aux dépens des Assyriens comme des Hittites.

(3) *P. of M.*, II, p. 264-6, 654-5 ; III, p. 261 ; IV, p. 93, 124-5, 422-5, 496-7, etc. ; *Syria, passim* ; *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), p. 97-9 ; II, 2, (1931), p. 61 sq. De même Ch. Picard, *JS*, 1929, p. 101, 106-10, 170 ; 1932, p. 22, 29 ; *Note additionnelle* à G. Glotz, *La Civilisation égéenne*, 1937, p. 474-485.

(4) C. Schuchhardt, *Alt Europa*² (1935), p. 260-263, 312.

(5) P. Montet, *Byblos et l'Égypte*, 1928, p. 220-4, et la réplique de F. Chappouthier, *REA*, 1930, p. 209 sq. ; et encore P. Montet, *Les reliques de l'art syrien*, 1937, p. 1-2, 135-7, 158-161. Par contre l'identification Crétois-Keftiou est acceptée sans discussion, p. 117 sq.

(6) P. Demargne, *Annales de Gand*, II, 1938, p. 31 sq. ; R. Dussaud, *Iraq*, 1939, p. 55 sq., a justement réaffirmé l'importance du facteur égyptien, repris aussi la thèse « anatolienne » qu'il avait développée en 1930 dans *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*.

hiéroglyphique et le hittite cunéiforme¹ ! On risque ainsi à nouveau de méconnaître l'originalité de la civilisation créto-mycénienne en face de l'Asie.

Les excès mêmes des « orientalistes », passés et présents, ont leurs bons côtés ; nous retiendrons ceci au moins de leur argumentation :

1° Que l'influence orientale est évidente sur la civilisation créto-mycénienne, mais non pas absolue ni sans réaction adverse ;

2° Que les Phéniciens furent les agents de cette influence, et dès le second millénaire, mais non pas seuls et que l'étude des rapports entre Égée et Orient doit être singulièrement élargie et nuancée.

(1) *Die älteste Geschichte Vorderasiens und Indiens*², 1943, p. 8-10, 83-4, 139, 151, 182, 231-46. Cf. les remarques critiques de W. Otto sur la première édition de l'ouvrage de Hrozný, *SB München*, 1941, II, 3, p. 9-12. C'est dans le même esprit que Hrozný vient d'entreprendre le déchiffrement du crétois : *Archivum orientale pragense*, XIV, 1943, p. 1 sq. ; *Archiv orientální*, XV, 1946, p. 158 sq. Ces études nous parviennent pendant la correction des épreuves.

CHAPITRE II

LA CRÈTE MYCÉNIENNE : DONNÉES GÉOGRAPHIQUES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

Nous venons de dire en quels termes se pose selon nous à l'heure actuelle la question mycénienne ; il est temps de limiter notre sujet, de nous demander quelle place tient la Crète dans cette civilisation mycénienne, avec quels traits particuliers.

Il nous paraît opportun de situer d'abord la Crète mycénienne dans son cadre de géographie et d'histoire. On a dit trop souvent les avantages permanents de la position de la Crète pour qu'il soit nécessaire d'y revenir bien longuement¹. Elle est au carrefour des grandes voies de la Méditerranée orientale ; qu'on aille de Grèce en Asie mineure et réciproquement, comme Ménélas ou Ulysse², de Syrie en Italie comme saint Paul³, on aborde ou on échoue en ses ports, tout au moins on longe ses côtes. Rappelons-nous qu'aux marines primitives la Crète offre les escales désirées et nécessaires. Qu'en fonction de données historiques sur lesquelles nous aurons à revenir, la Crète ait été tantôt le siège d'une thalassocratie puissante, tantôt la possession convoitée par les puissances voisines, tantôt le repaire d'où les pirates vont écumer les côtes et les îles, son importance ne décroît guère, elle attire toujours le regard au centre de la mer. La Crète minoenne revit dans le « Regno di Candia », citadelle et pièce maîtresse de la puissance vénitienne en Méditerranée. Les pirates que

(1) Par exemple Glotz, *Civilisation égéenne*, p. 33-4.

(2) *Odyssée*, III, 276-300 ; XIX, 172-202.

(3) *Actes*, XXVII, 12-14.

furent les Crétois préhistoriques ont leurs descendants dans ceux que les consuls de Rome mirent si longtemps à détruire, dans ceux qui, aux temps arabes, ravagèrent la mer byzantine. Les convoitises enfin, qui, à propos de la Crète, divisèrent les puissances hellénistiques, reparaissent entre Byzantins et Arabes, entre Vénitiens et Turcs, entre l'empire ottoman et l'Égypte, pour ne pas parler de rivalités plus récentes. La baie de la Sude, refuge des flottes modernes, a remplacé les plages primitives, la Crète demeure indispensable à qui veut dominer la Méditerranée orientale¹. Qu'à certains moments elle subisse une éclipse, comme au vi^e siècle et au temps de la Grèce classique, le fait devra être expliqué, il demeure exceptionnel.

Aux temps mycéniens nous atteignons précisément une époque de relations particulièrement actives, telles qu'on n'en connaîtra probablement plus avant le iv^e siècle. Soit sous forme d'expéditions militaires, soit sous forme de relations diplomatiques ou commerciales, la circulation est incessante dans cet étroit bassin qu'est la Méditerranée orientale. Les rapports avec l'Égypte qui, selon nous, ont été longtemps indirects² sont évidemment à cette époque devenus courants et faciles, témoin les courses que l'Odysée attribue à Ulysse et Ménélas ; quelques relations commencent à se nouer entre le monde égéen et la côte occidentale de l'Asie mineure, entre le monde égéen et la Grande Grèce, mais la grande artère des relations méditerranéennes demeure assurément celle qui, depuis le Moyen-Bronze au moins, mène des ports syriens, par Chypre et la côte sud de l'Asie mineure, jusqu'à Rhodes et à la Crète et de là au continent grec, où des ports comme Nauplie et Égine durent être plus fréquentés qu'ils ne l'avaient encore été.

Il est évident que des relations directes finirent par se nouer entre Rhodes et le continent grec, sans passer par la Crète, mais nous ne croyons pas pour cela qu'elle fut tenue à l'écart, elle resta au contraire dans le circuit des relations méditerranéennes. Dans cette communauté agrandie et

(1) Sur les réalités permanentes de la géographie crétoise, cf. V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odysée*², II, p. 269 sq. Sur l'importance, à la fin du Moyen âge, des trois îles de Crète, Rhodes et Chypre, cf. J. Calmette, *L'élaboration du monde moderne* (*Clio*, 5), p. 125-6.

(2) *Annales de Gand*, II, p. 40-1, 62-6.

largement ouverte sur l'extérieur, le groupe des trois grandes îles, Chypre, Rhodes, Crète, tient une place qu'il retrouvera par exemple au Moyen âge. Sans modifier évidemment les données géographiques, celles de l'histoire donnent une valeur accrue à la position de la Crète.

Rien n'est plus délicat, on le sait, que d'interpréter historiquement les données de l'archéologie¹ ; on peut constater, à un moment donné, la destruction quasi contemporaine des palais de Cnossos, Phaistos et Hagia Triada² ; les historiens sont à peu près unanimes à dater cette destruction de 1400 environ, grâce aux synchronismes égyptiens³. Mais tandis que la plupart attribuent cette ruine brutale aux Achéens, venus du continent⁴, d'autres, insistant sur la continuité de la culture qui se maintient en Crète après la destruction des palais, expliquent ce cataclysme, moins violent d'ailleurs qu'on ne l'a souvent dépeint⁵, soit, comme

(1) V. Bérard a raillé l'histoire à la mode des archéologues et en effet on a eu parfois tendance à romancer l'histoire des Préhellènes. Pourtant on peut se demander comment l'histoire des périodes anciennes pourrait être faite par d'autres que par des archéologues : sur le délicat travail du protohistorien, cf. les réflexions de F. Schachermeyr, *Helthier und Achäer*, p. 1-7.

(2) On a essayé d'échelonner dans le temps ces destructions, sous prétexte que tel site ne connaît pas le style du palais MR II : ainsi c'est vers 1450 que le palais de Phaistos aurait été détruit (Glotz, *Civil. égéenne*, p. 52-3) ; mais le style du palais ne représenterait-il pas, comme le Camarès du MM II, une fabrication propre à Cnossos, tandis que se prolongerait sur d'autres sites le MR I ? comme nous le signalions ailleurs pour le MM (*Nécropoles de Mallia*, I, p. 68), il convient par suite d'admettre certains chevauchements. Evans commençait du reste à les admettre pour le MR II (*P. of M.*, IV, p. 322) considérant que le MR II est particulier à Cnossos, avec quelques exportations à Mycènes, quelques imitations locales à Argos et à Thèbes (*ibid.*, p. 333-4 et 358) ; de même serait particulière à Cnossos la fabrique céramique du MR IIIa. Cependant dans le monde égéen — et sans doute aussi sur les sites crétois autres que Cnossos — une phase de décadence, dite maintenant MR Ic (*ibid.*, p. 288-9, 292-5, 358, 371) relierait directement le MR Ib au MR IIIb. Evans traduisant, peut-être à tort, cette donnée archéologique en termes historiques, imagine une division temporaire du monde égéen en deux sphères, suivie d'une réunification au cours du MR III (*ibid.*, p. 371 et 746-7).

(3) Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*², II, 1, p. 238 ; Glotz, *Histoire grecque*, I, p. 58-9 et 83 ; Beloch, *Griech. Geschichte*², I, 1, p. 126 et n. 1 (au cours du XIV^e siècle) ; Evans, *P. of M.*, IV, p. 747 (vers la fin du XV^e siècle).

(4) Ed. Meyer, *ibid.* ; Glotz, *ibid.* ; Beloch, *o. l.*, I, 1, p. 126 sq., fait lui aussi commencer l'invasion grecque en Crète au XIV^e siècle, confondant du reste en une seule invasion la vague achéenne et la vague dorienne.

(5) Sur la continuité de culture en Crète entre le dernier âge du palais et les trouvailles de Zafer Papoura et du Temple tomb, cf. Evans, *P. of M.*, II, p. 550-551 ; IV, p. 356, 373, 944.

H. R. Hall, par l'attaque d'un ennemi inconnu¹, soit, comme A. Evans, par un tremblement de terre ou des révolutions intérieures² : les premiers éléments grecs ne s'infiltreraient dès lors en Crète qu'à la fin du XIV^e siècle, ou même dans le cours du XIII^e.

A quelque époque que soient arrivés les Achéens, quelles que soient les étapes de la conquête³, la Crète fait désormais partie de la communauté mycénienne, « koiné » artistique⁵ et peut-être aussi « koiné » politique, si du moins nous croyons à l'existence de cet empire achéen que font revivre aujourd'hui les interprètes des archives de Bogaz-Köy⁶. Mais quelle place la Crète tenait-elle dans cet empire ? Tel est le problème que nous posons au début de ce chapitre. On admettra avec Evans lui-même que Mycènes en était la capitale, que les centres principaux en étaient sur le continent (Sparte, Pylos, Thèbes, etc.) et à Rhodes. La Crète assurément est alors déchue de son hégémonie, les arts y sont en décadence, ses

(1) *Civilization of Greece in the Bronze age*, p. 198-9, 212, 247-8.

(2) *P. of M.*, IV, p. XXIII, 356, 944-6.

(3) Hall, *o. l.*, p. 246, fait arriver les Achéens à la fin du XIII^e siècle et ne leur attribue que le submycénien (p. 260) ; Evans soit, comme Hall, à la fin du MR III (*P. of M.*, III, p. 133-4), soit à la fin du MR IIIa, dans la première moitié du XIII^e siècle, en un temps où s'arrête le culte funéraire au Temple tomb. Schachermeyr (*Etruskische Frühgeschichte*, p. 22) placerait lui aussi l'invasion achéenne vers 1300, mais, dans son dernier livre (*Helhiter und Achäer*, p. 16), il revient à la date de 1400.

(4) Beloch a essayé de décrire ces étapes (*Griech. Geschichte*², I, 1, p. 128, 132) : les Grecs auraient commencé la conquête par les villes de l'ouest, puis auraient passé en Messara où fut fondée Gortyne, puis dans la Crète centrale où fut fondée Lyttos et occupée Cnossos ; l'occupation se serait faite ensuite plus clairsemée vers l'est, et serait venue mourir à l'isthme d'Hierapetra, laissant l'extrémité orientale aux Étéocrétois. Nous ne pensons pas que l'état actuel des connaissances archéologiques permette de vérifier l'exactitude de cette description ; peut-être les fouilles, toujours attendues dans l'ouest de la Crète, apporteront-elles du nouveau sur cette question (*infra*, p. 52, n. 3). Nous ne pouvons pour le moment que dresser la carte des sites qui ont fourni des tessons MR III. On utilisera maintenant le répertoire et la carte donnés par Pendlebury, *The archaeology of Crete*, p. 261-6 et carte n° 12, p. 238.

(5) On a abusé sans doute de ce terme de « koiné » mycénienne, opposée à la multiplicité des écoles géométriques et archaïques, et Wace-Blegen ont raison dans l'art. déjà mentionné (*Klio*, 1939, p. 132 sq.) de demander qu'on essaie d'apprécier les variétés locales. Ils reconnaissent toutefois eux-mêmes qu'il y a plus d'uniformité dans le mycénien que dans le géométrique : c'est l'évidence même. Quant à Furumark, dans sa *Mycenaean pottery, Analysis and classification* (*infra*, p. 55, n. 3), p. 9-10, il ne distingue guère, à côté du minoen et de l'hellado-mycénien, que le levanto-mycénien et le rhodo-mycénien.

(6) Sur « l'empire achéen », cf. en dernier lieu le livre de Schachermeyr, *Helhiter und Achäer* (1935), p. 20 sq.

palais ne seront pas reconstruits ; on aurait tort toutefois de la croire irrémédiablement affaiblie, sans rayonnement ni influence. Les lignes consacrées par G. Glotz ou Ed. Meyer à la Crète de cette époque¹ donnent, croyons-nous, une impression tout à fait fautive, contre laquelle A. Evans a eu raison de réagir². Nous dirons tout à l'heure du point de vue archéologique que la Crète joua encore son rôle dans la grande expansion de la civilisation mycénienne ; du point de vue de l'histoire nous remarquons immédiatement qu'au catalogue des vaisseaux — qui, en attendant la découverte d'archives nouvelles, donne encore le meilleur tableau du monde égéen d'alors³ — la Crète aux cent villes figure pour une contribution de quatre-vingts navires, autant que les gens d'Argos ou de Tirynthe, plus que les Béotiens ou les Lacédémoniens (respectivement 50 et 60 navires) ; seules Mycènes et Pylos en amenèrent davantage (100 et 90)⁴. Sans attacher à ces chiffres une importance excessive — Rhodes, grand centre mycénien, ne fournit que neuf navires⁵ —, reconnaissons que le poète se représentait encore comme une grande puissance la Crète d'Idoménée ; celui-ci est du reste fréquemment nommé dans les poèmes homériques (soixante-quatorze fois dans l'Iliade, trente-trois dans l'Odyssée), et Agamemnon semble le tenir en particulière estime⁶ ; toutes indications qui ne sont pas indifférentes ! Qui dira la part prise par les Crétois dans l'expansion colonisatrice de ce temps ? Dans quelle mesure l'inspiration artistique seule était-elle crétoise, dans quelle mesure Crétois aussi les colons ? La tradition veut que les Crétois aient colonisé la Lycie et la Pisidie, donné son nom à Milet, se soient unis à d'autres colons, tant à Chios

(1) G. Glotz, *Hist. Grecque*, I, p. 59 ; Ed. Meyer, *o. l.*, II, 1, p. 236-8. Wace-Blegen à leur tour (*l. c.*, p. 137 sq.) dénie à la Crète, cette fois pour des raisons archéologiques, toute importance dans le trafic Asio-Égée de la dernière phase du Bronze. Pour hasarder cette affirmation, connaît-on assez bien la Crète mycénienne d'une part, est-on assez sûr, d'autre part, de l'attribution aux fabriques argiennes ou rhodiennes ou chypriotes des trouvailles mycénienes de Syrie ou d'Égypte ?

(2) Par exemple *P. of M.*, IV, p. 754-5, à propos de la diffusion du linéaire B sur le continent.

(3) Allen, *The homeric catalogue of ships*, p. 36-8, 101, 168 sq.

(4) Iliade, II, 652 (Crète) ; 568 (Argos, Tirynthe, etc., sous les ordres de Diomède) ; 509 (Béotiens) ; 587 (Lacédémoniens) ; 576 (Mycènes) ; 602 (Pylos).

(5) *Ibid.*, v. 654.

(6) Iliade, I 145, II 645-652, III 230-3, etc. (Index, éd. Mazon, *s. v.*) ; Odyssée, XIX, 190-1, etc.

qu'à Erythrées¹. On ne voit pas à quelle époque attribuer cette colonisation préionienne de l'Asie mineure, sinon à l'époque mycénienne, qu'il s'agisse d'ailleurs de Crétois fuyant leur pays, ou associés aux entreprises des Achéens. Que penser aussi de cette légende qui fait de Minos un roi achéen du XIII^e siècle, tentant de dominer l'Attique et la Sicile², de cette autre qui, au temps des « nostoi », conduit les Crétois d'Idoménée dans la péninsule salentine³ ? La première transpose sans doute dans la Crète du XIII^e siècle les prétentions de celles du XVI^e; et toutefois les Crétois ne purent-ils servir de guides sur les routes de l'ouest comme sur celles de l'est ?

Nous nous représenterions volontiers la Crète des XIV^e et XIII^e siècles comme une puissance assez forte encore, malgré ses races mélangées, telle que l'a dépeinte l'Odyssée, cette Crète belle et grasse, dont les monts neigeux sont connus de tous les marins⁴; les éléments grecs s'y infiltrent peu à peu parmi la population minoenne⁵, peut-être en petit nombre, car il n'a jamais dû s'agir d'invasion en masse, civilisés du reste par les Minoens sur le continent. Si l'on parle déjà grec en Crète, comme le font croire les traces d'un parler « arcadien » ou « achéen » subsistant dans le crétois dorien⁶, on l'écrit sans doute dans la vieille écriture crétoise; et même

(1) G. Glotz, *Hist. grecque*, I, p. 88-9. Cf. de même la participation légendaire de Crétois et de Chypriotes à la colonisation de la côte syrienne.

(2) G. E. Mylonas, *Athenian studies presented to W. Scott Ferguson*, p. 27 sq., insiste comme nous sur l'importance de la Crète dans Homère, mais pour attribuer à la Crète postmycénienne (ou géométrique, ou même archaïque) les raids prétendus minoens contre Athènes.

(3) Cf. en dernier lieu, sur les légendes crétoises en Grande Grèce, J. Berard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile*, p. 437 sq.

(4) Odyssée, XIX, 175 sq. Toutefois la mention des Doriens est évidemment postérieure; cf. *infra*, p. 94.

(5) « Very gradual intrusion », même au MR IIIb, dit Evans, *P. of M.*, II, p. 351.

(6) Sur ce point, cf. Ed. Meyer, *o. l.*, p. 237, n. 1, et surtout Solmsen, *Rhein. Museum*, 63, 1908, p. 332; Thumb-Kieckers, *Griech. Dialekte*, I, p. 146-9; et la dissertation de Kieckers, *Die lokalen Verschiedenheiten im Dialekte Kretas*, p. 93-94; selon lui ce sont les dialectes de la Crète centrale qui présentent le plus d'éléments prédoriques, « achéens », tandis que ceux de la Crète orientale seraient d'un dorien plus pur; quant aux dialectes de la Crète occidentale ils sont fort mal connus pour l'époque archaïque. Bechtel, *Griech. Dialekte*, II, p. 797, signale de son côté les rapports qui existent selon lui entre le crétois et le pamphylien, lui-même apparenté au groupe arcado-cypriote (Meillet, *REG.*, 1908, p. 413 sq.).

la langue étéocrétoise ne fut que très lentement refoulée, puisqu'on la parlait encore quelques siècles plus tard à Dréros et à Praisos¹. Politiquement, tandis que déjà des chefs grecs étaient maîtres de l'ouest, Cnossos resta peut-être un temps résidence d'un prince minoen, puisqu'Idoménee nous est présenté tantôt comme un descendant de Minos, tantôt comme un prince achéen².

Retenons en tout cas que la Crète, au même titre que les villes du continent, représente bien la « koiné » d'alors, dans ses tendances artistiques, mêlant à l'héritage minoen, plus vivant ici qu'ailleurs, ces influences nouvelles qui donnent à la « koiné » sa couleur originale. Nous l'étudierons en Crète comme nous aurions pu l'étudier ailleurs.

C'est peut-être là que notre développement risque de paraître quelque peu arbitraire ; nous ne connaissons encore que très imparfaitement la Crète mycénienne : légitimement elle a moins intéressé que la Crète pré-mycénienne, moins aussi que l'Argolide contemporaine dans la dépendance de laquelle elle se trouve. Sur le site de Cnossos comme sur d'autres, le niveau MR III est beaucoup moins connu que les précédents, la Crète occidentale commence tout juste d'être explorée³. Il nous paraît que l'exploration et l'étude de la Crète mycénienne seraient à reprendre pour elle-même et pourraient causer des surprises. La base de notre étude est donc relativement étroite et le restera tant qu'on n'aura pas poussé davantage l'étude de cette période en Crète ; ceci nous obligera à chercher ailleurs, sur le continent grec, les faits qui nous manquent en Crète, mais qu'on y peut à bon droit supposer analogues, puisque la « koiné » mycénienne a progressivement réduit les différences provinciales, sans les abolir aussi complètement qu'on l'a cru (*supra*, p. 49, n. 5).

(1) *Infra*, p. 102-3.

(2) Iliade, XIII, 450-3. J. D. S. Pendlebury fait de lui un prince minoen, confirmé par le grand roi d'Achaïe, *BSA*, XXXVII, 1936-7, p. 197 ; XXXVIII, 1937-8, p. 140, n. 2.

(3) On souhaiterait assurément que fussent entreprises des fouilles dans la Crète centrale et occidentale ; profitant des circonstances, les Allemands avaient commencé quelques recherches en 1942 ; la plus importante (AA, 1943, col. 332-4), à Monastiraki, près du couvent Hag-Asomaton, sur les pentes ouest de l'Ida, a révélé une grande installation du MM (magasins dépendant d'un palais ?). Jusqu'à nouvel ordre il nous paraît cependant bien vain, comme à W. Dörpfeld (*All Olympia*, p. 363 et 369), de chercher en Crète occidentale le berceau de la civilisation mycénienne, ainsi que le faisaient, il y a trente ans déjà, G. Rodenwaldt (*Tiryns*, II, p. 198) et K. Müller (*Jahrb.*, 1915, p. 336).

De cette « koiné » quels sont les caractères, quel est le sens, du point de vue qui nous occupe ? Nous nous tiendrons à des généralités, puisque nous devons étudier dans des chapitres particuliers tel ou tel groupe de documents. Cette « koiné » est issue de la civilisation crétoise, de même que la « koiné » hellénistique repose d'abord sur la civilisation attique. Quels que soient les éléments nouveaux, il y a évidemment une continuité dans l'esprit même de la civilisation, la tradition iconographique par exemple est celle de l'art crétois. Les survivances sont aussi nettes que possible dans le domaine religieux comme en architecture, comme dans les arts plastiques¹. En Crète même *a fortiori* : dans ce temps sans doute la Crète à l'intérieur de la « koiné » garde un caractère « étéo-crétois ».

Et cependant il y a des éléments nouveaux. Quand on parlera de survivances préhelléniques dans l'art postérieur, sub-mycénien ou archaïque, il ne faudra pas oublier que c'est la civilisation du dernier âge du Bronze qui est en cause, non pas celle des premiers ou des seconds palais crétois. Sur ce point une grave erreur historique est souvent commise, quand on envisage par exemple l'influence de la polychromie de Camarès sur la polychromie archaïque à plus de mille ans d'intervalle. Ce n'est pas entre l'art minoen et l'art archaïque qu'il est des recommencements à expliquer, mais entre l'art mycénien et l'art archaïque. On peut parler désormais d'un esprit nouveau. Qu'on ne se hâte pas du reste de qualifier de décadence ce qui est changement d'esprit, apparition d'un autre style, d'une autre forme d'expression.

Dans cette évolution et cette transformation il y a sans doute à faire leur part à des éléments européens, nordiques si l'on veut. Ce n'est pas parce qu'une propagande politique a abusé de cette explication, qu'il y faut renoncer totalement. Un certain géométrisme fait alors son apparition dans la civilisation méditerranéenne, le goût de la stylisation ; la liberté absolue de l'esprit crétois disparaît alors². L'ivoire

(1) C'est le point de vue toujours affirmé de A. Evans, de G. Karo, de Furumark en dernier lieu. Mais des tendances nouvelles se font jour, accordant davantage aux composants helladiques : cf. par ex. J. F. Daniel, *AJA*, 1943, p. 262-4, qui critique le « pan-minoanisme » de Furumark.

(2) On ne peut pas ne pas rapprocher de documents « européens » de toutes les époques (de l'art scythe par exemple, Schuchardt, *All Europa*², pl. XL) la

découvert à l'Aréopage (*infra*, p. 194) soumet la liberté et le mouvement minoens à une très nouvelle géométrie des formes (pl. III). Nous nous bornerons à rappeler qu'en Crète même l'architecture accueille des formes fixes comme le mégaron, peut-être aussi les chapelles isolées du temps de la « réoccupation »¹; que la petite plastique imite les formes continentales²; que certains types de céramique sont empruntés au continent. Il y eut assurément alors des importations et des imitations, le continent rendant à la Crète ce que celle-ci lui avait prêté au MR I. Les découvertes crétoises — et la personnalité d'Evans — ont longtemps valu à la Crète un prestige et un rôle hégémonique que n'ont contestés qu'assez tard les représentants de l'helladique, Wace et Blegen en particulier. Il est temps là aussi de faire à chacun sa juste place.

Mais plus que les éléments nordiques, c'est le contact avec le monde oriental qui donne sa couleur à la civilisation mycénienne. Toutes les grandes phases de l'art préhellénique ont été en rapport avec l'Orient, mais jamais à ce point. Le mycénien est la phase la plus orientalisante du préhellénique, au même titre que seront plus tard orientalisantes telles phases archaïques ou hellénistiques³. C'est là ce qui explique les anciennes théories, ce qu'elles ont de partiellement juste, à travers leurs exagérations; c'est là qu'est sans doute le principe d'explication de notre problème, dans la formation d'un milieu où des interactions vont donner naissance, surtout en certains domaines, à un art mêlé, composite. Pourquoi est-ce alors que la liaison se fait plus intime avec l'Est? N'y a-t-il pas de prime abord quelque chose de surprenant à voir les Achéens du continent dépasser les Crétois dans cette intimité avec l'Orient, pousser plus loin qu'eux

très curieuse stylisation des animaux sur un objet bien connu des tombes de Mycènes (Karo, *Schachtgräber*, pl. CXLIII-CXLIV, 808-811).

(1) Oelmann, *Jahrb.*, 1912, p. 38 (Gournia); *BSA*, VIIII, 1902-3, p. 95 sq.; *P. of M.*, II, p. 335 sq.

(2) *Ibid.*, fig. 192-3 et *infra* p. 245.

(3) Sur ce point nous sommes arrivé à la même conclusion que Wace et Blegen, *Klio*, 1939, p. 142-3: la route des Mycéniens vers la Syrie et l'Égypte est celle de la première colonisation grecque vers l'est, c'est celle par où arrivent en Grèce les produits orientaux; ce même commerce oriental fut repris ou plutôt continué à l'époque archaïque. Bien de plus juste, croyons-nous, mais nous faisons sa place à la Crète sur la route mycénienne comme sur la route archaïque.

leurs expéditions, leurs colonies ? C'est bien pourquoi nous imaginions tout à l'heure que les Crétois leur servirent de guides. En tout cas le fait est là, maintenant solidement attesté. Au long des routes maritimes et terrestres, de plus en plus fréquentées, les guerriers et les marchands vont circuler, des centres artistiques se fonder dont les uns seront ruinés par les invasions, dont les autres seront des conservatoires du passé où l'avenir va se préparer. Deux démarches nous semblent nécessaires : nous devons d'abord nous placer en Crète au MR III. Nous y reconnaitrons, croyons-nous, une civilisation « orientalisante » ; nous devons nous placer ensuite dans les divers centres du monde oriental où nous reconnaitrons parallèlement une civilisation « mycénisante », ces deux termes n'impliquant assurément pas que soit aboli le caractère traditionnel de chacune. Auparavant il nous paraît utile, ne pouvant étudier tous les sites crétois du MR III, de présenter en appendice une analyse de celui de Gnosso.

La division par Evans de cette période en deux phases, MR III a et MR III b, correspond certainement à une réalité, du moins sur les sites des palais, car la division de la Crète en centres progressistes et centres conservateurs doit sans doute être maintenue pour cette période aussi, malgré le caractère universaliste, en Crète comme ailleurs, de la « koiné » mycénienne. Nous ne reprendrons pas ici la discussion chronologique sur le début et la fin de cette phase MR III, elle nous importe assez peu¹. Il n'est pas particulièrement aisé de se faire une juste idée de ce que fut cette période au palais de Gnosso, étant donné d'abord le caractère du *Palais de Mino* qui ne peut passer pour une publication des fouilles de Gnosso. Nous croyons aussi que l'exploration de la Gnosso mycénienne reste à faire par un archéologue qui accepterait de détourner les yeux de la Gnosso minoenne². En face des découvertes faites sur le continent et des études qu'elles ont permises³, la Crète reste singulièrement en retard pour cette période.

(1) Sur ce problème cf. par exemple Doro Levi, *Arkadés*, p. 683 sq.

(2) Les nécropoles de Gnosso en particulier, Zafer Papoura et Isopata, n'ont été explorées que partiellement et il y a bien longtemps.

(3) L'ouvrage monumental de Arne Furumark ne comporte encore que deux volumes, parus à Stockholm en 1941 : cf. bibliographie, n° 227 bis. Le

1° Le MR III a représenté à Cnossos une phase extrêmement caractérisée, même si les limites n'en sont pas bien précises, phase qui prolonge sans rupture aucune le style du palais MR II. Il est certain que la catastrophe, quelle qu'elle soit, qui ruina le palais, ne rompit pas la tradition. La Crète suit encore son chemin propre, les influences continentales ne viendront qu'ensuite¹. Cette phase est représentée au palais, bien que beaucoup de documents demeurent encore inédits, dans des maisons voisines, dans le dépôt tardif du « Temple tomb », où est ainsi attestée la perpétuité du culte, au Petit Palais, et surtout dans les cimetières de Cnossos, à Zafer Papoura, à Isopata, d'ailleurs très partiellement fouillés².

Ces derniers ensembles, comparables aux cimetières contemporains de Phaistos³, ont l'avantage de nous révéler autre chose que la seule céramique. Plusieurs faits sont à souligner : d'abord l'évidente liaison, nous l'avons dit, avec la civilisation des seconds palais, sans que l'influence continentale altère encore l'esprit crétois. L'architecture des tombes, comme la bijouterie, comme la céramique, sont encore dans la ligne traditionnelle. La Crète n'a pas rejoint les tendances du continent, ni Rhodes qui suit le continent⁴. La liaison d'autre part est frappante avec l'Orient égyptien ou asiatique, et ceci intéresse au premier chef notre sujet. C'est ainsi que la tombe d'Isopata a pu servir de modèle à

troisième volume annoncé sera synthétique et consacré à l'histoire de la céramique mycénienne. La céramique crétoise du MR III est longuement étudiée pour comparaison : *Analysis*, p. 169-213 ; *Chronology*, p. 103-9. Signalons les comptes rendus importants qu'ont donnés de cet ouvrage F. Matz, in *Gnomon*, 1943, p. 225-242 ; F. Schachermeyr in *Klio*, 1943, p. 127-9 ; J. F. Daniél in *AJA*, 1943, p. 252-4. — Avant Furumark, Mackeprang avait consacré quelques pages, *AJA*, 1938, p. 546-551, à la céramique MR III, dans une étude d'ensemble sur les vases du Mycénien récent.

(1) Sur cette continuité, cf. Evans, *P. of M.*, II, p. 550-551 ; IV, p. 236, 356.

(2) *P. of M.*, IV, p. 334-5, 1015-17 ; M. Hartley, *BSA*, XXXI, 1930-1, p. 89 ; Evans, *Archaeologia*, LIX, 1906, p. 391-562 ; LXV, 1914, p. 1-94. La découverte en 1938 d'une tholos à Isopata, *AJA*, 1939, p. 128, fig. 5-7, est de la plus haute importance : c'est la première tholos crétoise comparable à celles du continent.

(3) Cimetière de Kalyvia, *Mon. ant.*, XIV, 1904, p. 505-627. Malheureusement presque toutes les trouvailles des palais de Phaistos et Hagia Triada demeurent inédites pour cette période (*Mon. ant.*, XII, 1903, p. 115 sq. ; XIII, 1903, p. 5 sq. ; *Mem. Ist. lomb.*, 1905, p. 235 sq.).

(4) Schachermeyr, *Klio*, 1939, p. 271.

celles de Ras Shamra¹. Un ivoire caractéristique apparaît à Zafer Papoura (fig. 23), analogue à ceux du continent, et si nous ne disposons encore que d'un exemplaire, on peut croire que de nouvelles fouilles en accroîtraient le nombre (*infra*, p. 189-190). Dans la céramique on note une correspondance avec l'art d'Amarna, mais aussi avec les arts de l'Orient (*infra*, p. 166 sq.). Nous croyons que A. J. B. Wace et C. W. Blegen font erreur en restreignant à l'excès le rôle de la Crète au MR III².

2° La seconde phase est dite MR III b. Nous croyons impossible, en l'état actuel de la recherche, d'introduire des subdivisions. A Cnossos cette phase est représentée au palais par des dépôts de la période dite de « réoccupation », à la villa royale, au cimetière de Mavro Spélio³. Il est évident que l'influence continentale s'affirme alors et que les fabrications diverses ressemblent de plus en plus aux modèles courants de la koiné. On a essayé, s'inspirant des subdivisions proposées pour le mycénien continental, d'établir un certain classement⁴. A la fin du xv^e et au début du xiv^e siècle le MR III a avait gardé, disions-nous, sa couleur originale. Les niveaux suivants (Zygouriés-style à métopes-Granary class) seraient représentés en Crète comme sur le continent et nous conduiraient au submycénien⁵.

(1) *P. of M.*, IV, p. 771-6; Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 92 (mais il faudrait faire aussi leur part aux traditions locales).

(2) A. Furumark, *o. l.*, *Analysis and classification*, p. 166, 569-570, admet un renouveau d'influence minoenne non seulement sur son Mycénien III A, autour de 1400, mais sur son Mycénien III C 1 (1230-1200).

(3) *P. of M.*, II, p. 335 sq.; *BSA*, IX, 1903-4, p. 153; XXVIII, 1926-7, p. 243 sq. Beaucoup là encore reste à publier.

(4) A. Furumark, *o. l.*, *Chronology*, p. 109 (synchronismes MR et Mycénien); F. Schachermeyr, *Klio*, 1939, p. 270-2; 1943, p. 129; Matz, *Gnomon*, 1943, p. 235 sq. Mackeprang, *AJA*, 1938, p. 548-9, n'arrive pas à délimiter les deux catégories MR III b et MR III c qui n'apparaissent donc que pour faire pendant aux séries continentales.

(5) Le style à métopes nous paraît fort bien représenté en Crète, comme ailleurs, mais correspond-il réellement à une phase distincte? Cf. *infra*, p. 170.

CHAPITRE III

L'ORIENT « MYCÉNISANT » DU BRONZE RÉCENT

Nous avons dit dans un chapitre précédent comment s'était posée la question mycénienne et comment à notre sens elle devait se poser en fonction de données géographiques permanentes. Sans rappeler ici ce que furent les rapports entre la Crète, l'Égypte et l'Asie aux époques plus anciennes¹, nous voudrions montrer comment ils devinrent de plus en plus étroits dans la dernière phase de l'âge du Bronze et tout particulièrement au MR III : des textes encore bien rares, égyptiens ou asiatiques, viennent ici et là confirmer ce que nous apprennent d'abondants documents archéologiques. Considérant successivement les diverses régions qui bordent la Méditerranée orientale, nous nous demanderons dans quelle mesure chacune d'elles fut touchée par l'influence égéenne ; il s'agit surtout de distinguer celles qui, dès avant la fin de l'âge du Bronze connurent une civilisation mycénienne ou mixte, celles qui ne furent touchées qu'au temps des migrations, celles enfin qui ne furent touchées qu'accidentellement.

1° *La côte occidentale de l'Asie mineure.* On croirait, à lire certains, que cette côte connut une civilisation mycénienne particulièrement brillante, mieux enracinée qu'ailleurs, qu'aux ports de la future Ionie aboutissaient déjà les grandes voies par où parvenaient les produits de l'empire hittite².

(1) Sur ce sujet cf. P. Demargne, *Annales de Gand*, 11, p. 44-66.

(2) Ainsi c'est à tort, selon nous, que G. Glotz nous dit que l'œuvre des Mycéniens en Asie mineure devait être plus féconde qu'en Syrie, parle d'une civilisation mixte à l'ouest de l'Asie mineure, imagine que les produits hittites, cylindres, sphinx, etc., parvenaient au monde égéen par la voie de la future Ionie (*Civilisation égéenne*, p. 65 ; *Hist. grecque*, I, p. 87-8). Cette perspective

Sans préjuger de l'avenir, nous dirons que les fouilles faites jusqu'ici n'ont rien révélé de ce genre. Au temps où Troie II servait de débouché à une Asie mineure non encore indo-européenne, les relations avaient été intenses entre cette région et le monde égéen¹. Nous croirions volontiers qu'avec l'invasion hittite la situation changea du tout au tout : l'empire hittite était continental, tourné vers le sud et non plus vers l'ouest ; le jour où des rapports, du reste beaucoup moins étroits qu'on ne l'a dit, se nouèrent entre cet empire et l'Égée, les ports syriens, beaucoup plutôt que les ports anatoliens, devaient servir d'intermédiaires ; c'est ce qu'on a en général méconnu (*infra*, p. 68-9). Nous connaissons du reste aussi mal que possible ce que devinrent les provinces occidentales de l'Asie mineure au cours du deuxième millénaire, nous ne savons au juste dans quelles relations elles se trouvaient avec l'empire de Bogaz-Köy². Il semble bien que la côte occidentale ait perdu de son importance à cette époque, nous ignorons tout d'une civilisation mixte mi-égéenne, mi-asiatique qui se serait développée en ces lieux avant la fin de l'âge du Bronze : rien qui permette de les comparer à Chypre ou à la Syrie côtière.

Hissarlik est sur cette côte le seul point qu'on ait soigneusement fouillé : or autant les importations de l'Helladique ancien y sont abondantes, correspondant à l'importance de Troie II et des villes suivantes, autant celles de l'Helladique moyen sont réduites³. Ce n'est qu'à Troie VI et à Troie VII a

nous paraît relever du « panionisme » d'avant l'autre guerre, étroitement lié au « panhelvétisme » ; on la retrouve un peu partout, chez R. Dussaud par exemple qui met lui aussi en rapport les Hittites et l'Égée par l'intermédiaire de l'Ionie (*Civil. préhelléniques*², p. 204), et estime considérable le rôle des provinces occidentales de l'Asie mineure (*La Lydie et ses voisins aux hautes époques*, 1930 ; *Iraq*, 1939, p. 75 sq.) ; chez A. J. Reinach qui considère Éphèse comme le centre de transmission des influences égéennes vers la Mésopotamie (*RHR*, LXI, 1910, p. 375 sq.) ; chez Ch. Picard qui surestimait autrefois l'influence égéenne sur la côte d'Asie mineure en même temps que l'apport hittite sur cette même côte (*Éphèse et Claros*, p. 540 sq., 575 sq.) et reconnaît lui-même avoir un peu trop insisté sur l'importance de l'art hittite en face de l'Occident (*REA*, 1934, p. 245) ; chez G. Contenau qui récemment encore suggérait que les Hittites et les Égéens communiquaient entre eux par l'Ionie (*La civilisation des Hittites et des Mitanniens*, p. 257-9).

(1) P. Demargne, *l. c.*, p. 48, 57, 65.

(2) Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*², II, 1, p. 584-5 ; c'est là précisément que la thèse de R. Dussaud sur la Lydie nous paraît excessive, dans la mesure où elle transpose au 2^e millénaire ce que nous savons pour le 1^{er}.

(3) *AJA*, 1937, p. 595.

que les importations reprennent avec une certaine abondance¹. Si cette région, peut-être à cause de son importance comme lieu de passage, fut relativement touchée par l'influence égéenne², la partie centrale de la côte ne fut qu'effleurée par celle-ci : sur quelques points seulement, à Milet, à Colophon, et aussi dans les îles de Chios et de Samos ont été trouvés des documents mycéniens³; nulle part la civilisation mycénienne n'entame le continent; aucune trouvaille mycénienne sûre ne provient de l'intérieur de l'Asie mineure⁴. C'est beaucoup plus tard, au temps des migrations provoquées par l'invasion dorienne, que les Grecs vinrent s'installer en masses sur cette côte. Ainsi s'expliquerait, selon M. Nilsson⁵, que les légendes mycéniennes, telles qu'elles apparaissent dans les poèmes homériques, ne soient jamais localisées en Ionie. Celle-ci n'a vraiment aucun titre particulier à recueillir plus tard, comme on l'a prétendu, l'héritage mycénien.

2° *Rhodes*. Nous arrivons au tournant de la côte d'Asie mineure. A Rhodes il ne semble pas que la pénétration égéenne se soit faite avant le Minoen récent; il est même curieux qu'on n'ait pas encore trouvé dans cette île si proche de la Crète et située sur la grande voie de Crète en Syrie des documents attestant des rapports antérieurs. Quoi qu'il en soit, des fouilles déjà anciennes auxquelles ont succédé les nouvelles fouilles italiennes⁶ ont révélé à Rhodes un centre important de la civilisation mycénienne qui s'est installée

(1) Fimmen, *Kret.-myk. Kultur*, p. 95-6; pour les nouvelles fouilles américaines, cf. *AJA*, 1932 sq. Une note de C. W. Blegen, *BSA*, XXXVII, 1936-7 (1940), p. 8-12, nous donne un nouveau schéma chronologique, d'après ces fouilles, terminées en 1938 (Troie II = 2600-2300; Troie VI = 1900-1300).

(2) Cf. pour Lesbos, Fimmen, *o. l.*, p. 15; G. Karo, *RE*, Suppl. band VI, col. 612; ajouter F. Schachermeyr, *Helhiter und Achäer*, p. 96. A Larisa, *Larisa am Hermos*, I, p. 16; III, p. 3-6, la cité préhistorique est remarquablement imperméable à toute influence extérieure.

(3) Fimmen, *o. l.*, p. 15-16; 96; Karo, *o. l.*, col. 612; Schachermeyr, *o. l.*, p. 100-101, voit dans les établissements de Milet, Samos et Colophon des dépendances de Rhodes. Sur l'importance de l'établissement mycénien de Milet, cf. C. Weickert, *Internationaler Kongress für Archäologie*, Berlin, 1939, p. 326 sq. (fouilles de 1938); comme à Rhodes, l'influence crétoise du MR 1 y précède l'influence mycénienne.

(4) Schachermeyr, *AM*, 1916, p. 396; *Helhiter und Achäer*, p. 101-2.

(5) *The Mycenaean origin of Greek mythology*, p. 54-5, 59.

(6) Rendant compte des dernières fouilles italiennes à Jalysos, G. Monaco a donné une bibliographie du sujet dans *Clara Rhodos*, X, 1941, p. 41 sq., et longuement défini la position de Rhodes dans le monde mycénien, p. 162 sq.

là dans la dernière phase du Bronze, celui-là même dont l'Iliade souligne l'opulence (II, 670)¹. Rhodes n'a certes point l'originalité de Chypre parce qu'elle n'a pas eu, à la différence de celle-ci, de civilisation caractérisée avant la mycénienne. Nous distinguons trop mal encore les divers centres d'art mycénien pour qu'on puisse attribuer à Rhodes ses traits propres ; pratiquement céramique et bijouterie ressemblent fort à celles du continent. On a cru toutefois reconnaître les produits rhodiens ici et là en Syrie² ; cette découverte concorderait avec l'indication selon laquelle Rhodes aurait eu des comptoirs phéniciens dès l'époque mycénienne et commercé avec Tyr³. L'art mycénien se dégradera à Rhodes comme ailleurs⁴ ; il n'y survivra pas plus qu'ailleurs, moins qu'à Chypre assurément, moins même qu'en Crète. Le fait que Rhodes servira de terme à l'invasion dorienne au temps des migrations, la rapprochera de la Crète en même temps qu'elle la distinguera de Chypre : son importance future lui viendra de sa place en un carrefour de routes, aux confins du monde achéen, du monde ionien, du monde dorien⁵ (cf. *infra*, p. 331 sq.).

Au voisinage de Rhodes les îles de Cos, Calymnos et Carpathos furent touchées également par l'importation mycénienne, tandis que sur la rive d'Asie, en Carie, seule l'influence submycénienne est attestée dans la nécropole d'Assarlik⁶.

3° *La côte méridionale de l'Asie mineure.* Bien des légendes homériques sont localisées dans l'une quelconque des régions

(1) Monaco, *ibid.*, p. 165-7 et *passim*, montre que l'influence crétoise remonte à Rhodes au MR I, qu'au MR III c'est l'influence du continent grec qui s'affirme. Une tradition voulait que Rhodes eût reçu des colons de Crète (Strabon, XIV, 2, 7), mais à quelle date ?

(2) Par exemple à Chypre et en Asie à Qatna, Ras-Shamra, Gezer, Ain Shems (Monaco, *ibid.*, p. 171, 175).

(3) *Syria*, 1928, p. 133-4, d'après Ezechiel, 27, 15.

(4) Sur cette décadence du mycénien à Rhodes, cf. Doro Levi, *Arkadès*, p. 654 sq.

(5) Sur les traits qui distinguent Rhodes de Chypre, cf. St. Casson, *Ancient Cyprus*, p. 63-4, 115, 138, 159. L'importance de Rhodes comme centre mycénien a suggéré à Hrozný l'hypothèse selon laquelle Rhodes correspondrait à l'Achaïe des textes de Bogaz-Köy (Schachermeyr, *o. l.*, p. 129-32).

(6) Fimmen, *o. l.*, p. 16 et 96. Une mission suédoise (A. W. Persson) a commencé en 1938 des recherches dans la région de Mylasa, et déjà atteint un niveau contemporain du mycénien tardif (*RA*, XIII, 1939, I, p. 133). Les travaux n'ont pu continuer en 1939, mais A. W. Persson escompte pour plus tard d'importantes découvertes : la Carie a pu être le siège d'une civilisation mixte (*New tombs at Dendra*, p. 1 et 131-2).

côtières, Lycie, Pamphylie et Cilicie¹. On peut penser que toutes furent touchées à un moment quelconque par l'influence mycénienne²; mais à vrai dire l'exploration archéologique n'est encore assez poussée dans aucune pour qu'on puisse se prononcer, pour qu'on puisse surtout distinguer fabrications mycéniennes et fabrications submycéniennes. Dans le cas de la Pamphylie c'est une raison d'ordre linguistique, la parenté du pamphylien et de l'arcadien³, qui fait supposer une communauté de langue à l'époque achéenne; mais jusqu'ici on n'a guère trouvé de restes mycéniens dans ce pays⁴. La Cilicie de son côté a depuis longtemps attiré l'attention, en raison sans doute de son importance géographique, parce qu'aussi Mallus, Tarse et d'autres cités se donnaient pour d'anciennes colonies grecques, antérieures même aux villes de la côte ionienne. Ainsi H. R. Hall, depuis longtemps déjà, imaginait un art « cypro-cilicien » auquel il attribuait un groupe de jaspe provenant d'Amarna, au British museum; d'autres faisaient de la Cilicie le pays des Keftiou mi-asiatiques, mi-égéens⁵; A. Evans, à son tour, soulignait les rapports qui avaient dû exister entre la Crète et la côte cilicienne où il situait des « colonial outposts » de la civilisation minoenne: un tesson recueilli aux environs de Tarse lui suffisait à imaginer un art « Minocilician » à l'extrême fin de l'âge minoen⁶ (*infra*, p. 172 et fig. 14). Il ne semble pas que les recherches encore limitées qu'on a faites en Cilicie aient vérifié ces hypothèses séduisantes⁷. Si E. Gjerstad a découvert des tessons mycéniens en Cilicie, s'il est tenté de mettre en rapport l'art mycénien de Chypre avec cet art cilicien supposé⁸, la seule exploration

(1) Nilsson, *Mycenaean origin*, p. 59-62.

(2) Ed. Meyer, *o. l.*, II, 1, p. 545-550; Schachermeyr, *o. l.*, p. 117-118; pour l'hypothèse Achæne = Pamphylie, *ibid.*, p. 124-5. La colonisation achéenne de Cilicie peut être issue de Chypre, Casson, *o. l.*, p. 117-120.

(3) A. Meillet, *REG*, 1908, p. 413 sq.

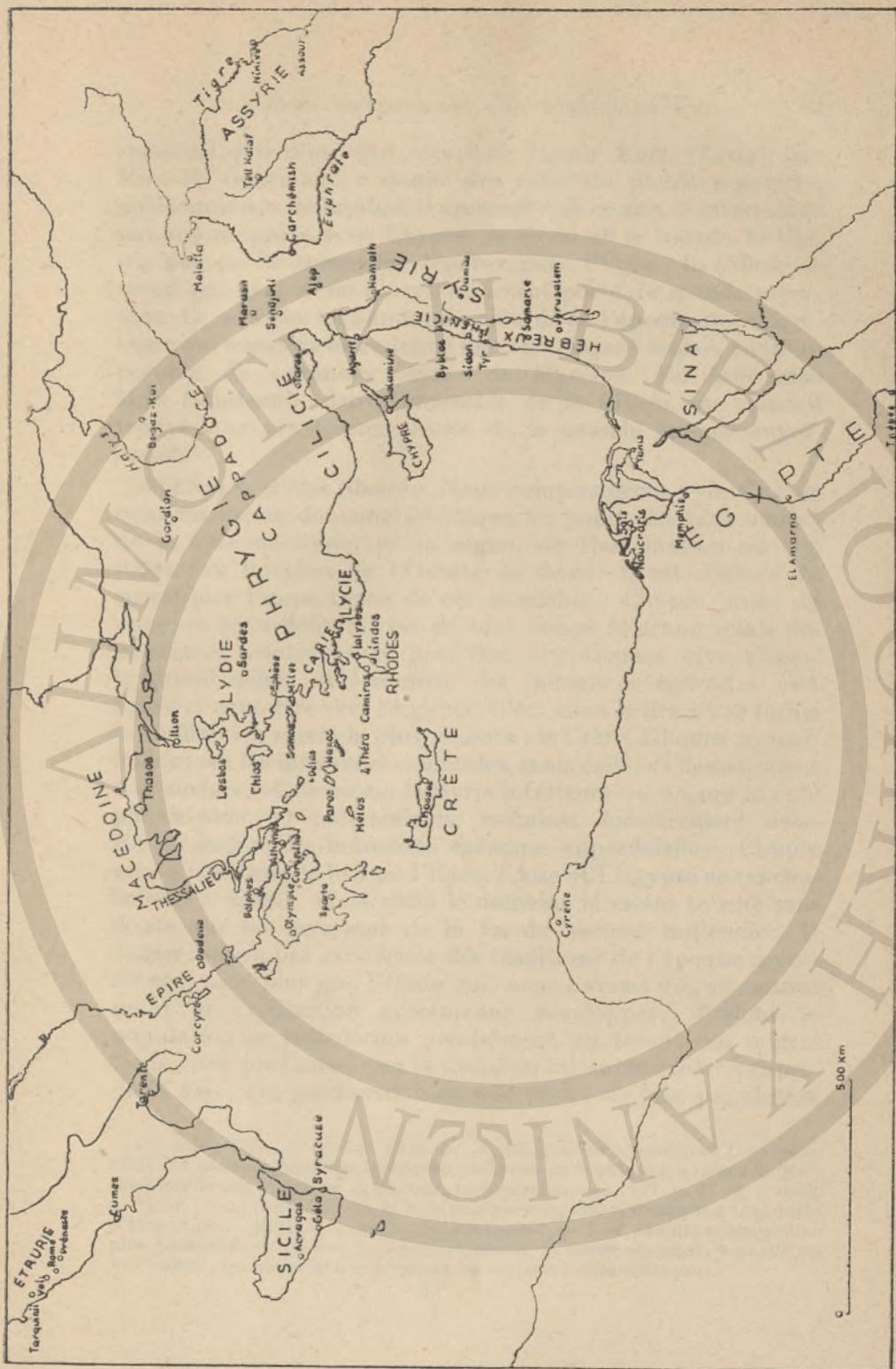
(4) Cf. toutefois l'exploration rapide de Gjerstad en Pamphylie, *RA*, 1934, I, p. 198, n. 1.

(5) *JEA*, XI, 1925, p. 159, pl. XVII; Wainwright, *Liverpool annals*, 1913, p. 24 sq.

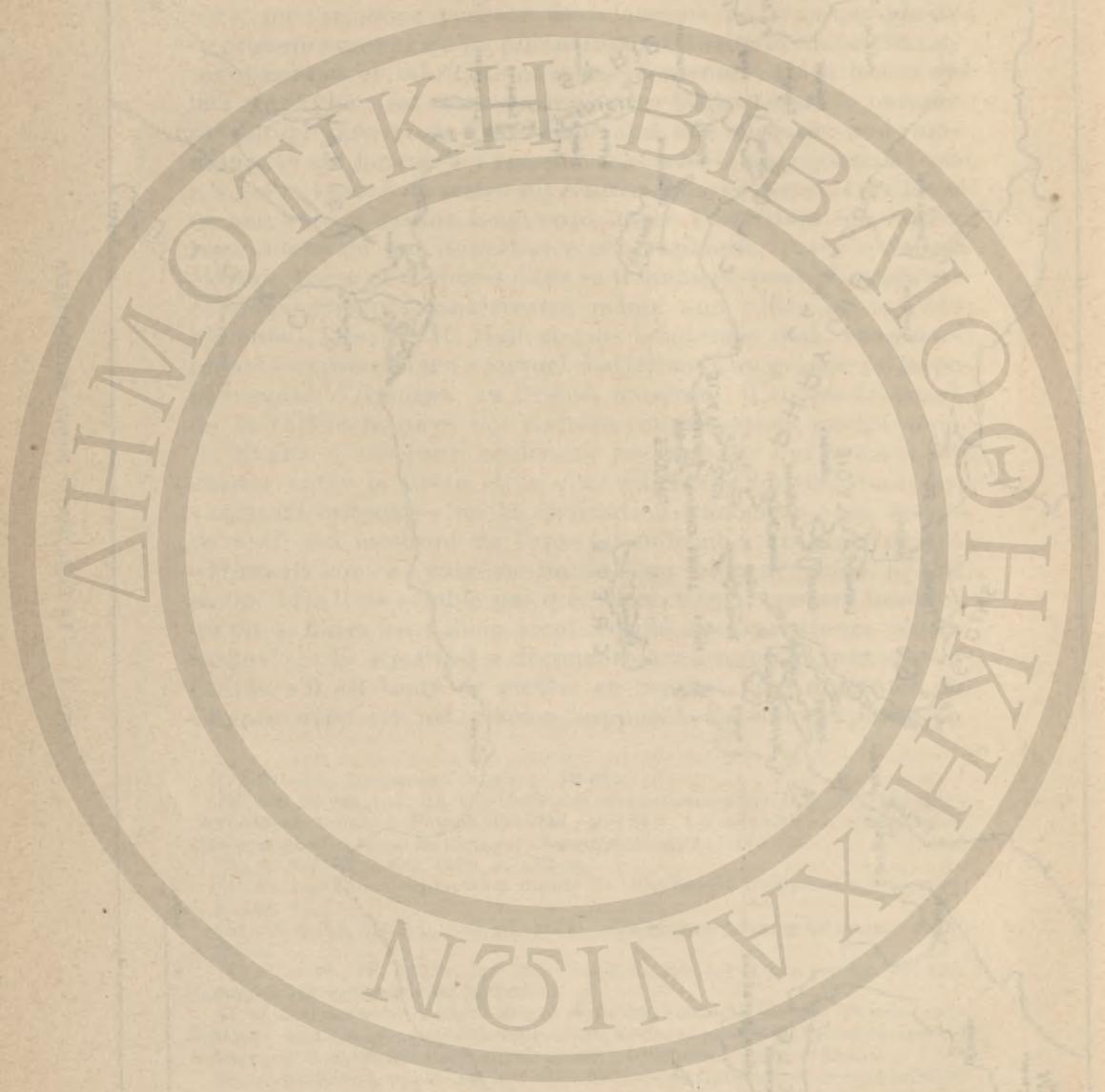
(6) *P. of M.*, IV, p. 534, fig. 485; tesson du MR III et non pas du MM III, comme le dit la légende de la figure.

(7) J. Garstang fait de la Cilicie le centre de contact entre les diverses civilisations de l'époque préhistorique (*Mét. syriens*, p. 763-6). Jusqu'à nouvel ordre c'est la Syrie qui nous paraît surtout répondre à cette définition.

(8) *RA*, 1934, I, p. 155 sq. Sur cette théorie de Gjerstad, cf. Schachermeyr, *o. l.*, p. 173-4.



Carte A. — La Grèce dans le monde méditerranéen



systématique d'un site, celui de Gözlü Kulé (Tarse) par Miss H. Goldmann a donné des résultats plutôt négatifs : après trois ans de fouilles, il apparaît que ce site, si intéressant par ses rapports avec Chypre, la Syrie et le monde hittite, n'a pas eu de commerce régulier avec l'Égée ; la Cilicie ne serait pas comme on l'a cru un avant-poste du monde mycénien. Ce seraient les bandes de pillards de l'époque des migrations qui auraient abandonné une céramique tardive, contemporaine du « granary style » de Mycènes. En fait selon Miss Goldmann, dans l'ensemble de la Cilicie, on n'aurait trouvé que des tessons isolés de la grande époque mycénienne¹.

4° *Chypre et Ras Shamra*. Nous comprendrons avec Chypre dans un même domaine artistique les points les plus voisins de la côte de Syrie, de la région de Ras Shamra au sud jusqu'aux bouches de l'Oronte au nord. Il est difficile de surestimer l'importance de cet ensemble : Chypre (avec ses annexes ainsi définies) fut de tout temps le grand relais des influences asiatiques et peut-être égyptiennes vers l'Égée, le grand relais inversement des influences égéennes vers l'Asie et peut-être vers l'Égypte. C'est aussi le lieu où se forma la civilisation mixte la plus poussée : la Crète, Rhodes accueilleraient bien les influences orientales, mais celles-ci demeureraient à la surface, et de même la Syrie intérieure ou encore la côte phénicienne ou palestinienne restaient foncièrement asiatiques malgré les influences égéennes superficielles ; Chypre est au contraire le lieu où l'Égée, l'Asie et l'Égypte se rencontrèrent à égalité. C'est enfin le domaine le moins touché sans doute par les invasions de la fin du second millénaire, le conservatoire par excellence des traditions de l'époque mycénienne, bien plus que l'Ionie qui, nous l'avons vu, ne connut point de civilisation mycénienne développée, et dont la population se transforma précisément au temps des migrations, bien plus aussi que la Crète ou tel autre centre proprement grec, qui gardèrent bien une partie de leur population

(1) *AJA*, 1938, p. 30-54 ; 1940, p. 76, 82 (toutefois quelques tessons de l'HR III ancien). Résultats analogues sur le site de Soguksutepe (ouest de Mersine) fouillé par Garstang et Burkitt, *Liverpool annals*, 1937, p. 71 sq. ; 1939, p. 38 sq. ; *AA*, 1940, col. 276-7. Mais le niveau mycénien commence tout juste d'être exploré : déjà J. Garstang, in *AJA*, 1943, p. 1-14, semble indiquer une plus grande abondance de poterie mycénienne et submycénienne, à partir du xiii^e siècle ; les importations grecques ne cesseront désormais plus.

et de leurs traditions, mais les virent refouler par les Doriens envahisseurs¹.

Chypre du reste n'est entrée qu'assez tard en contact avec le monde grec. A l'époque du Bronze ancien elle est encore toute tournée vers l'Anatolie². Mais dès la fin de cette période, avant le terme du troisième millénaire, commencèrent ces relations étroites avec la Syrie et la Palestine qui ne cesseront même pas avec les grandes migrations, un millier d'années plus tard ; en même temps s'ouvraient, semble-t-il, des relations directes avec l'Égypte³. En revanche on a cru longtemps que Chypre était demeurée sans contacts avec l'Occident tout au long du Chypriote moyen⁴. Nous avons cru pouvoir montrer au contraire que les relations entre Chypre et le monde égéen s'étaient déjà établies à la fin du troisième millénaire vers le même temps où elles s'ouvraient avec l'est, Chypre faisant étape sur la grande voie est-ouest des bouches de l'Oronte aux îles occidentales : c'est probablement au rayonnement de l'empire mésopotamien sous Hammourabi qu'est due cette transformation des rapports entre les divers pays de la Méditerranée orientale ; des cylindres de l'époque d'Hammourabi ou même antérieurs à lui, jalonnent à Ras Shamra, à Chypre, en Crète, cette vieille route d'échanges⁵. Le monde égéen dut recevoir, avec ces documents asiatiques qui élargissaient singulièrement son horizon artistique et religieux⁶, le cuivre chypriote, quelques vases aussi du Chypriote moyen⁷ ; il exportait en retour ses meilleures fabrications, « light on dark » du MA III déjà à Lapithos, « Camarès » à Curium, « egg shell » à Ras Shamra, où elles venaient voisiner avec les produits asiatiques⁸.

(1) Les caractères propres que valent à Chypre sa situation géographique et son insularité surtout ont été justement définis par St. Casson *Ancient Cyprus*, chap. 1, et en particulier, p. 3-8 (rôle des survivances à Chypre). Cf. *infra*, p. 328.

(2) Gjerstad, *Studies...*, p. 297-302.

(3) *Ibid.*, p. 302-3. G. Hill, *A history of Cyprus*, I, p. 27, 29, affirme lui aussi la dépendance de Chypre à l'égard de la Syrie.

(4) Gjerstad, *o. l.*, p. 308-10 et 325-6 ; Casson, *o. l.*, p. 35 ; Hill, *o. l.*, p. 30, 83.

(5) *Annales de Gand*, II, 1938, p. 49-50. Pour Chypre, cf. G. Hill, *A history of Cyprus*, I, p. 27, n° 3. Pour Ras Shamra, cf. Cl. F. A. Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 17-8.

(6) Cf. P. Demargne, *Mélanges syriens*, p. 124-7.

(7) Casson, *o. l.*, p. 38 (Théra, Argolide, Athènes).

(8) V. Grace, *AJA*, 1940, p. 10 sq., fig. 1 et pl. I a, n° 16 ; *Annales de Gand*, II, p. 63-4, n. 1 ; Schaeffer, *Jahrb.*, 1937, p. 139, 141 ; *Ugaritica*, I, p. 54-60.

Peut-être les vases de Camarès qui parvinrent en Égypte jusqu'à Abydos, mêlés parfois à des importations syriennes, passèrent-ils par cette voie détournée¹; cette céramique égéenne se trouva imitée dans des ateliers locaux d'Asie et d'Égypte². Chypre occupe ainsi de très bonne heure une place des plus importantes dans le cabotage de Crète vers la côte syrienne, qui se prolongeait peut-être jusqu'à la côte égyptienne. Comment, sans ces contacts remontant au Bronze moyen, et maintenus au temps des Hyksos, expliquer que les relations commerciales entre l'Asie intérieure et l'Égée se soient nouées dès le temps d'Hammourabi ?

Les relations de Chypre avec l'Occident se développèrent évidemment au début du Bronze récent (MR I-II = Chypriote récent I). Si les importations de céramique demeurent encore extrêmement rares à Chypre et plus encore à Ras Shamra³, tels bronzes du meilleur style naturaliste crétois en provenance de Chypre, tel type d'épée à Ras Shamra⁴ confirment que Chypre et son annexe de la côte syrienne se tournent résolument vers l'Ouest avec lequel le contact était déjà pris, sans pour cela rompre le moins du monde avec l'Orient ni avec l'Égypte qui sont alors inondés de poteries chypriotes⁵. On a pu supposer que les rapports de Chypre avec les Cyclades et le continent grec avaient été beaucoup plus importants qu'avec la Crète propre⁶ : nous croirions pourtant que seule la Crète des seconds palais fut capable d'exercer une influence sérieuse sur Chypre au début du Bronze récent. Il convient en tout cas d'admettre que dès les débuts de la XVIII^e dynastie était établie une certaine

(1) *Annales de Gand*, II, p. 63 ; au contraire St. Casson, *o. l.*, p. 41, se demande encore à la suite d'Evans si ces tessons MM II ne sont pas venus à Chypre par l'Égypte.

(2) *Ugaritica*, I, p. 60 sq.

(3) Pour Chypre, cf. Gjerstad, *o. l.*, p. 210-1 et 324-6 ; pour Ras Shamra Schaeffer n'admet pas la présence de céramique mycénienne avant le XIV^e siècle, *Jahrb.* 1937, p. 142 ; *Ugaritica*, I, p. 72 ; d'autres ont fait remonter la nécropole aux XV^e-XIV^e siècles plutôt qu'aux XIV^e-XIII^e (*RB*, 1932, p. 639 ; Dussaud, *Syria*, 1928, p. 135 ; Schachermeyr, *H. und A.*, p. 109, n. 1) ; dans ce cas on attribuerait au XV^e siècle le rhyton aux poulpes (*Syria*, XIII, pl. IV, 2) ou encore le vase à étrier (*ibid.*, pl. VII, 1) qu'on prendrait pour un vase crétois de la période MM III b-MR Ia, avec ses spirales blanches sur fond sombre.

(4) Myres, *Cesnola collection*, p. 478, n° 4703 ; *P. of M.*, II, p. 505, fig. 309 et p. 652-3, fig. 418 ; *Jahrb.*, 1937, p. 141-2, fig. 2.

(5) Gjerstad, *o. l.*, p. 310 sq.

(6) Casson, *o. l.*, p. 41.

communauté entre l'Égée, Chypre et l'Orient : les Keftiou qui apparaissent aux parois des tombes égyptiennes dès le xv^e siècle ne font-ils pas voisiner produits syriens et produits égéens ?

Nous arrivons enfin à la dernière phase du bronze qui correspond au « late Cypriote II » selon la terminologie courante. Cette fois des rapports extrêmement étroits sont noués entre l'Est et l'Ouest, Chypre est devenu un centre commercial et politique de premier ordre, l'Alasia des textes égyptiens et hittites¹, en relations suivies avec tous les pays de la Méditerranée orientale. C'est dans cette Alasia que vinrent s'installer les Grecs achéens² qui, après avoir établi des colonies importantes à Chypre, poussèrent encore jusqu'à Ras Shamra, à l'est, jusqu'en Cilicie, au nord; ils apportèrent à Chypre leur langue (on sait que le chypriote est apparenté à l'arcadien; c'est comme lui un débris de ces parlers achéens qui ailleurs furent recouverts par l'apport dorien); ils apportèrent aussi l'écriture qu'eux-mêmes avaient empruntée aux Crétois et qui devait servir à noter tant le grec que les vieux parlers indigènes³. Il organisèrent ces royautes achéennes⁴ qui devaient se maintenir à Chypre plus tard que partout ailleurs. Les rapports que ces nouveaux habitants de Chypre maintinrent avec l'Égypte et l'Asie, avec la Syrie tout particulièrement, où le port de Ras Shamra leur servait d'avant-poste, expliquent fort bien comment naquit la très curieuse civilisation mixte dite cypro-mycénienne, ou cypro-minoenne (fig. 27 et 56), caractérisée par sa céramique, ses bronzes, ses ivoires, ses bijoux, civilisation qui rayonne à son tour dans toutes les directions, vers l'Asie et vers l'Égypte qui ne connaissent souvent l'influence égéenne que sous sa forme chypriote, vers le monde égéen lui-même qui très tôt

(1) Schachermeyr, *H. und A.*, p. 69; Casson, *o. l.*, p. 110 sq.; G. Hill, *o. l.*, p. 36 sq.; Bossert, *Altkreta*², p. 50-51, 63-71; la localisation des Abhiava à Chypre est fort peu vraisemblable, Schachermeyr, *o. l.*, p. 122-3.

(2) Sur cette colonisation achéenne, cf. Ed. Meyer, *o. l.*, II, 1, p. 552-5; Schachermeyr, *o. l.*, p. 102-107; ce dernier imagine qu'une seconde vague de colons atteignit Chypre à l'époque submycénienne; l'une et l'autre seraient issues du Péloponèse. Au temps de la colonisation achéenne, Chypre aurait été dans la sphère d'influence des Hittites, Casson, *o. l.*, p. 111-2.

(3) Sur l'écriture chypriote, cf. en dernier lieu Evans, *P. of M.*, IV, p. 758 sq.; Casson, *o. l.*, p. 72 sq. et surtout J. F. Daniel, *AJA*, 1941, p. 249-282.

(4) Casson, *o. l.*, p. 144 sq.

subit une sorte de choc en retour. Cette civilisation se développe dans les centres chypriotes, Enkomi par exemple¹, elle a son plein épanouissement au MR III = LC II, mais se prolonge et prolonge son action parallèlement à la civilisation submycénienne d'Argolide ou de Crète, au LC III, alors que la Grèce propre est déjà touchée par l'invasion dorienne : dès lors commence le rôle conservateur de Chypre ; par elle aux premiers temps de l'âge du Fer, l'influence égéenne détachée de la Grèce propre, se maintient et même s'étend vers l'est (*infra*, p. 115-6) : c'est là un cas analogue à celui de la civilisation dite philistine, mais il s'agit d'un art autrement riche.

Ras Shamra, nous l'avons dit, doit être considéré comme un avant-poste de Chypre sur la côte syrienne, qui fut peut-être même occupé par une colonie chypriote s'installant en pays sémitique². En tout cas les ressemblances de l'art de Ras Shamra avec celui d'Enkomi sont frappantes, à ceci près qu'il prend fin brusquement vers 1200. Aux XIV^e et XIII^e siècles on constate une importation massive de céramique mycénienne dont une partie dut venir de Chypre, une autre de Rhodes ou du continent, ou encore de Crète³, on rencontre surtout les témoignages de la même civilisation mixte qu'à Enkomi (fig. 32), mêlant pareillement éléments égyptiens, éléments asiatiques, éléments égéens. Là non plus les rapports de cette civilisation avec l'art crétois de la grande époque ne sont pas très nets, les tombes de Ras Shamra rappelleraient la tombe crétoise d'Isopata plus que les tombes d'Argolide⁴ ; peut-être, avons-nous dit, s'est-on trop hâté de

(1) Fimmen, *o. l.*, p. 96-7 : liste à compléter avec les résultats de l'expédition suédoise et des missions postérieures, française à Enkomi et autres lieux, américaine à Curium. La meilleure étude sur cette civilisation est maintenant celle d'E. Sjöqvist, *Problems of the late Cypriote Bronze age*, Stockholm, 1940. Sur les problèmes relatifs à la céramique mycénienne, importée pour les uns, fabriquée sur place pour les autres, cf. *infra*, p. 166.

(2) Sur cette question, cf. en dernier lieu Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 67-9 ; par contre Schachermeyr, *o. l.*, p. 113-14, n'admet qu'un commerce mycénien dans le port de Ras Shamra et non pas une colonisation.

(3) S'il est encore prématuré de distinguer les ateliers de fabrication à l'intérieur de la « koiné », il apparaît du moins que l'influence mycénienne prolonge à Ras Shamra les traditions égéo-minoennes, Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 76.

(4) Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 90-2. On pourrait attendre des précisions de nouvelles fouilles menées à Isopata par des archéologues « syriens » et « crétois » ; ces recherches amorcraient cette exploration générale de la Crète mycénienne dont nous avons dit la nécessité.

déclarer la Crète déchuë de toute influence dans la formation de la « koiné » mycénienne.

5° *Empire hittite*. A Ras Shamra nous avons pris terre en Syrie : avant d'en explorer les diverses parties, il convient de dire un mot de l'empire hittite, à l'écart derrière le Taurus. Sur les relations entre les Hittites et l'Égée on n'a parlé en général que de façon bien vague, sans distinguer suffisamment entre les époques et les lieux¹. L'empire hittite n'a jamais été un ; tout ce qui dans cet empire se trouve au sud du Taurus et appartient en fait à la Syrie du nord, est un monde ouvert, situé sur une des grandes voies de communication entre l'Est et l'Ouest. Au contraire l'empire proprement anatolien de Bogaz-Köy nous semble être resté, quoi qu'on en ait pensé², beaucoup plus à l'écart des influences égéennes. Aujourd'hui mieux connues, les fouilles de Bogaz-Köy ne nous semblent avoir rien révélé qui témoignât d'une communauté quelconque avec Mycènes ; ni Bogaz-Köy, ni Alishar, ni aucun site de Cappadoce n'a fourni le moindre tesson mycénien³ ; l'architecture hittite d'autre part ne paraît présenter avec l'architecture égéenne que des ressemblances banales⁴. Sans doute les Achéens étaient connus des souverains hittites et purent leur adresser quelques présents ; sans doute aussi un certain commerce, soit avec l'Égée, soit avec des régions touchées elles-mêmes par l'apport égéen, a pu s'établir irrégulièrement par l'intermédiaire de la Cilicie ou de la Syrie, bien plutôt que par l'ouest de l'Asie mineure : ainsi telle forme d'encensoir, appartenant à l'art mixte du temps, a pu se retrouver à la fois en Égypte, à Mycènes, à Ras Shamra, à Bogaz-Köy⁵. Sans doute aussi, dans les temps préhittites, quand Troie II servait d'intermédiaire entre l'Asie et l'Égée, une céramique aux formes métalliques fut commune à l'une

(1) Ainsi encore Contenau, *Civil. des Hittites et des Mitanniens*, p. 257-259.

(2) Contenau, *Rev. d'Assyriologie*, 1919, p. 97 ; *Manuel*, p. 935.

(3) Schachermeyr a souligné ce qu'avait de douteux la trouvaille de tessons mycénien près de Konia et en général à l'intérieur de l'Asie mineure : *AM*, 1916, p. 196, n. 1. Par contre Evans croit à des relations entre Mycéniens et Hittites par Amisos (Eski Samsun) : *P. of M.*, IV, p. 764-9.

(4) Quoi qu'en dise V. Müller, *AM*, 1917, p. 166-8.

(5) Przeworski, *Syria*, 1930, p. 133-145. Cf. encore Bittel-Güterbock, *Bogaz Köy, Neue Untersuchungen in der hethitischen Hauptstadt*, p. 30, pour un type d'épée longue venue de l'Égée en Égypte et en Asie au XIV^e siècle, et en particulier via Ras Shamra, à Yazili kaia.

et à l'autre¹. Tandis que la céramique égéenne évoluait de son côté, cette céramique se maintenait à peu près telle quelle en Asie mineure et ce fait peut expliquer des analogies entre la céramique hittite conservatrice et une céramique crétoise antérieure de quelques siècles. Nous ne croyons pas que les rapports aient été fréquents entre Cappadoce et Égée au temps de l'empire hittite : celui-ci n'a point participé à la « koiné » de la fin de l'âge du Bronze.

6^o *Syrie intérieure ou Syrie « hourrite »*. De la Cappadoce redescendons dans ce que nous appellerons Syrie intérieure, par opposition à la Syrie côtière, la Phénicie. On a appelé ce pays « syro-hittite », parce qu'il fut dans la dépendance politique des Hittites, mais c'est en fait un très vieux pays au caractère original, un des plus anciens centres de civilisation du Proche Orient : on y a vu en particulier le siège de la civilisation dite tantôt soubaréenne, tantôt hourrite, trop longtemps confondue avec la civilisation hittite ou l'assyrienne². C'est un pays de passage par excellence qui s'étend de la basse vallée de l'Oronte, face à Chypre, par la région d'Alep, jusqu'aux gués de l'Euphrate, à Carchemish, et à ces confins syro-mésopotamiens et syro-assyriens d'entre Euphrate et Tigre. Il pousse des ramifications et vers le sud par la moyenne et la haute vallée de l'Oronte et vers le nord par celles qui remontent en direction de l'Anatolie. C'est une très vaste région, assez hétérogène, qui, croyons-nous, ne joue pas un moindre rôle que la côte phénicienne pour les échanges entre l'Égée et l'Asie intérieure. Par là sont venues jadis les vieilles influences mésopotamiennes qui remontent au moins à l'époque d'Hammourabi³ ; par là, en

(1) *Annales de Gand*, II, p. 44 sq. Les fouilles turques de la vallée de l'Halys fournissent maintenant les intermédiaires attendus entre la Cappadoce et Troie. Certaines des trouvailles d'Alaca Höyük sont reproduites dans Bossert, *All Anatolien*, par ex. pl. 64, fig. 313-4.

(2) Sur la découverte de la civilisation hourrite, cf. *supra*, p. 44 et n. 2.

(3) P. Demargne, *Annales de Gand*, II, p. 56 sq. On a eu depuis cet article connaissance par les archives de Mari des relations de commerce qui unissent par cette voie la Mésopotamie et l'Égée, *Syria*, 1939, p. 97 sq. Le palais de Mari, à l'époque d'Hammourabi, pose le problème des rapports entre Mésopotamie et Crète au début du second millénaire (architecture, peinture). A Tal Atehana dans la basse vallée de l'Oronte, un palais de la même époque pose les mêmes problèmes ; je ne connais encore cette découverte, faite en 1939, que par le bulletin de F. Schachermeyr, *Klio*, 1942, p. 11-12, qui se réfère à III.

sens inverse, celles du monde égéen viennent imprégner vers le milieu du second millénaire le monde hurrite, unifié alors pour un temps très court sous la forme politique du Mitanni, partagé ensuite entre les dominations étrangères de l'Égypte, de l'Assyrie et des Hittites. Les problèmes que pose cette civilisation sont loin d'être résolus encore. Ainsi Sendjirli, Alep, Carchémish qui seront les centres d'un art autonome dans le premier âge du Fer concourent sans doute un art composite dès la dernière période du Bronze. Il ne semble pas qu'aucun monument connu remonte à cette période et soit antérieur à 1200 ; il est vrai que la chronologie des états successifs de Sendjirli et de Carchémish par exemple est encore des plus mal fixées. En attendant de fouilles nouvelles des données plus précises, c'est par des petits monuments et en particulier par la glyptique dite « syro-hittite », qu'on peut se faire une idée de l'art de ces régions : cette glyptique vulgarise d'antiques motifs anatoliens ou mésopotamiens, tout en admettant des motifs égéens d'ailleurs secondaires, ou en acceptant la forme particulière qu'a donnée l'Occident à tel vieux thème asiatique comme le griffon¹. Notre planche IV reproduit un cylindre inédit du musée de Beyrouth, provenant de la Syrie du nord² : il nous paraît un des meilleurs exemplaires de la production syrienne du Bronze récent, soumise à l'influence égéenne : l'égorgement du lion, celui du griffon, vieux motifs d'Asie, sont traités à la mode nouvelle, les bouquetins et les oiseaux des champs dans l'esprit des ivoires d'Enkomi et de Mycènes. Les cylindres « syro-hittites » ne se rencontrent que fort peu en Asie mineure,

London news, 2 et 9-12, 1939 et par le compte rendu de l'*A/o*, XIII, 1941, p. 257-261. A première vue je ne me hâterais pas de conclure comme lui à l'influence minoenne ; à cette époque c'est plutôt dans l'autre sens que jouent les influences et l'on aurait avantage à expliquer ainsi les premiers palais crétois par des modèles mésopotamiens et syriens.

(1) Contenau, *La glyptique syro-hittite*, p. 138 sq. ; A. Moortgat, *Vorderasiatische Rollsiegel* (Staatliche Museen zu Berlin), p. 50-6. Mais on se reportera maintenant de préférence à l'ouvrage de H. Frankfort, *Cylinder seals*, London, 1939, p. 252-291, qui répartit les cylindres syriens en trois séries chronologiques de 2000 à 1200.

(2) Le cylindre porte au musée de Beyrouth le n° provisoire 1544, avec la seule indication de provenance « Syrie du Nord ». Il fut acheté avant la guerre par H. Seyrig, alors directeur du Service des Antiquités, qui nous en communiqua très amicalement une photographie. Nous le remercions ici, lui-même et son successeur, l'émir Chéhab, qui nous ont autorisé à la reproduire.

mais surtout en haute Syrie, sur la côte et dans le Hauran ; quant à l'influence égyptienne, elle s'exerce surtout sur des cylindres de la Syrie moyenne et plus encore sur les cachets de Palestine¹. C'est donc de quelque centre de la haute Syrie que seraient issus plusieurs cylindres qui parvinrent alors dans le monde égéen, côte à côte avec des cylindres chypriotes (*infra*, p. 80-2). On peut s'attendre à rencontrer un jour, comme à Chypre, comme à Ras Shamra, un centre d'art mixte, à la fin de l'âge du Bronze, peut-être dans la région d'Alep qui fut alors un centre politique important² : jusqu'ici, en dehors des cylindres et cachets, on ne peut attribuer à ce centre hypothétique que de petits bronzes (*infra*, p. 83-4), mais sans doute aussi des ivoires et des fabrications métalliques analogues aux patères de Ras Shamra. D'autres régions du domaine hourrite sont dès maintenant mieux connues. Si l'on remonte la vallée de l'Oronte par cette route sur laquelle s'affrontèrent Égyptiens et Hittites, on rencontre des témoins mycéniens à Hama, à Qatna, à Qadesh³. Jusque dans la région du Hauran la céramique mycénienne est imitée⁴ ; dans la Béka et aussi dans cette région de Damas qui prendra de l'importance aux siècles suivants, ce sont des tessons chypriotes qui représentent l'Égée⁵. Mais surtout les plus récentes découvertes permettent de jalonner la grande voie des caravanes qui s'en va de la Méditerranée jusqu'au Tigre. Ras Shamra ne fut sans doute pas le seul point de la côte syrienne qui subit avec cette intensité l'influence de Chypre toute proche⁶. Aux bouches mêmes de l'Oronte qui est évidemment la meilleure voie d'accès vers l'intérieur, au lieu dit Al Mina, sir Leonard Woolley

(1) Contenau, *o. l.*, p. 132. Bons exemples dans la publication récente d'A. Rowe, *The four Canaanite temples of Beth-Shan*, pl. XXXVII-XL.

(2) Dhorme, *Syria*, 1927, p. 34 sq. ; cf. un bas-relief trouvé par Ploix du Rotrou dans la citadelle d'Alep : *Syria*, 1931, p. 95. Sur le tell d'Alep, J. Sauvaget, *Mélanges syriens*, p. 59 sq.

(3) *Syria*, 1928, p. 133 ; 1930, p. 158 ; du Mesnil du Buisson, *Le site de Mish-rifé-Qatna*, p. 34-5 et 104, n. 1 (là encore la question de l'origine des importations se pose ; origine rhodienne ? *Syria*, 1928, p. 133-4) ; Pezard, *Qadesh*, p. 49 sq., 58. Cf. encore les trouvailles de Chan Scheichun, entre Hama et Alep : *Syria*, 1932, p. 178.

(4) Schachermeyr, *o. l.*, p. 173 (vases du musée de Damas).

(5) Gjerstad, *o. l.*, p. 311.

(6) Ainsi Bordj islam, à 7 kilomètres au nord de Ras Shamra, a fourni des tessons mycéniens : *Syria*, 1933, p. 126-7.

n'a encore rien retrouvé qui remonte plus haut que le IX^e ou le VIII^e siècle, mais ces relations reprises avec l'Occident dès l'époque géométrique, quand se fut calmée la tourmente des invasions, ne font très probablement que continuer des relations antérieures arrêtées vers 1200 : en effet à quelques milles en amont, sur la colline de Sabouni, les tessons recueillis remontent à l'époque mycénienne¹. Plus haut dans la vallée, Tal Atchana (Alalakh) a fourni pour les XVI^e-XV^e siècles, sinon plus tôt, une céramique étonnante qui combine aux motifs crétois du MM III les plus vieilles traditions de l'Asie (fig. 5) ; un palais, second palais comme en Crète, superposé à celui du Bronze moyen, pose les mêmes problèmes que la céramique. L'art mixte commence ici comme ailleurs dès les débuts du Bronze récent². Aux niveaux supérieurs de Tal Atchana (XIV^e-XIII^e siècles) la poterie mycénienne et chypriote, des ivoires égyptisants ou asiatiques, suffisent à montrer que cet art mixte s'y est implanté aussi profondément qu'à Ras Shamra³. Or nous sommes là au coude de l'Oronte, à un carrefour de routes de première importance, d'où l'influence égéenne peut diverger dans toutes les directions, vers le nord et les vallées anatoliennes, vers le sud, la Syrie creuse, la Palestine et l'Égypte, par un trajet indépendant, notons-le, de la côte phénicienne, vers l'est enfin et les confins assyriens et mésopotamiens⁴. Suivons cette dernière direction : il y a toutes chances qu'on retrouve un jour sur l'Euphrate même, à Carchemish ou à Mari, les témoignages de l'apport occidental. Car au delà de l'Euphrate, Tell Halaf, capitale des Subaréens et des Mitanniens, dont von Oppenheim, toute discussion chronologique mise à part, a justement souligné l'importance à toutes les époques, est, semble-t-il, d'après une publication encore rudimentaire, tout pénétré d'influences mycéniennes ou submycéniennes

(1) *JHS*, 1938, p. 1-5 et 8-9 (Sabouni) ; 1940, p. 2 sq. (Al Mina).

(2) Sur la céramique de Tal Atchana, qui a déjà suscité un vif intérêt, cf. *JHS*, 1936, p. 125-134 ; Schaeffer, *Syria*, 1938, p. 30-37. Sur l'ensemble des trouvailles, les divers niveaux et ce second palais, cf. L. Woolley, *The antiquaries journal*, 1939, p. 1-37. Dans le recueil de Bossert, *Art Anatolien*, sont reproduites, d'après les *Ill. London News* de 1939, de très curieuses sculptures, en particulier des lions gardiens de portes qui seraient aux XV^e-XIV^e siècles les ancêtres des lions de Sendjirli (p. 139, fig. 577-580).

(3) Woolley, *l. c.*, p. 3-5, 27.

(4) *Annales de Gand*, 11, p. 42-3.

au XII^e siècle, au temps du roi araméen Kapara, influences qui remontent certainement plus haut (pl. V, 2)¹. C'est là le grand centre de diffusion de la civilisation hourrite qui ne se confond certes pas avec la « koiné » mycénienne, mais qui a dès lors des contacts étroits avec elle et dont le rayonnement apparaît de plus en plus grand à mesure qu'on l'étudie. De cette civilisation et de ces contacts on trouve le témoignage représentatif dans cette céramique dite hourrite qui, du XV^e au XIII^e siècle, se retrouve de Tal Atchana, où nous l'avons rencontrée d'abord, jusqu'à Hama dans la vallée de l'Oronte, et vers l'est, en passant par les sites de la Djéziréh, entre Habour et Balih, jusqu'aux sites assyriens du Tigre, Assour et Ninive, et jusqu'à la vallée du Zab².

7^o *Assyrie*. Car il apparaît incontestable aujourd'hui que par l'intermédiaire des Hourrites l'apport occidental a contribué à donner son aspect original à l'art dit « assyrien moyen » entre 1500 et 900. Ed. Meyer avait déjà montré que l'art assyrien avait eu besoin de cet apport pour se dégager de la routine babylonienne ; A. Evans avait suggéré qu'il devait son naturalisme à certains souvenirs lointains du naturalisme égéen³. Des recherches récentes, comme celles de E. Herzfeld, ont montré qu'il en était bien ainsi, mais précisé par surcroît le rôle de l'intermédiaire syrien⁴ ; l'imprégnation qui se prolonge après 1200 commence bien avant : déjà parviennent à Assour, dans le temple d'Ishtar, les fameuses faïences « cypro-minoennes » qui sont probablement syriennes du XIII^e siècle, comme celles de Ras Shamra⁵ ; déjà les sceaux

(1) Von Oppenheim, *Tell Halaf*, p. 240, pl. XXXIX, 4. E. Herzfeld, *Arch. Mitt. aus Iran*, 1934, p. 111 sq., défend encore contre une opinion quasi unanime la date haute des sculptures de Tell Halaf.

(2) Sur cet ensemble, cf. E. Herzfeld, *ibid.*, 1937, p. 146-160, pl. IV-XI ; M. E. L. Mallowan, *White painted Subartu pottery, Mélanges syriens*, p. 887 sq. ; H. Ingholt, *Rapport sur sept campagnes de fouilles à Hama en Syrie*, p. 68, pl. XX, 5 (niveau G : 1550-1450).

(3) *Geschichte*², II, 1, p. 542-3 ; *P. of M.*, IV, p. 530, 534-5, 547-8.

(4) E. Herzfeld, *l. c.*, 1937, p. 131 sq., 160.

(5) Andrae, *Die jüngeren Ishtar-tempel in Assur*, p. 76 sq. ; *Das wiedererstandene Assur*, p. 113 et pl. 52, a-b : date et lieu d'origine sont contestés. Evans croit que ces faïences remontent au XV^e siècle et les rapproche de l'art crétois qui aurait exercé son influence sur l'art assyrien par l'intermédiaire d'Enkomi et de Ras Shamra (*P. of M.*, IV, p. 779-781) ; Sp. Marinatos croit au contraire à l'origine assyrienne des faïences d'Enkomi (*AA*, 1928, col. 533 sq.) ; enfin Dussaud (*Syria*, 1935, p. 407) et Hall (*JHS*, 1928, p. 64 sq.) songent à une

assyriens s'enrichissent d'un répertoire nouveau, et si la présence de tessons égéens à Samarra demeure hypothétique, celle de vases hourrites subissant l'influence égéenne est parfaitement attestée, nous l'avons dit, sur le Tigre et au-delà (fig. 6) ; le butin des premiers conquérants assyriens comprit par ailleurs des objets abondants de fabrication syrienne. En plein cœur de l'Asie, jusqu'en Babylonie, d'une part, jusqu'au Louristan et au Nehawend d'autre part, les influences de l'Ouest ont pu filtrer par ce moyen.

8° *Syrie côtière : Phénicie et Palestine.* Combien plus restreint qu'on ne l'avait cru apparaît par contre le rayonnement de l'étroite bande côtière, domaine des Phéniciens ! Du moins apporte-t-il à la civilisation du temps une note originale en donnant l'accent au composant égyptien, sans exclure pour cela les éléments asiatiques ou égéens. La chose est bien connue par les fouilles de Byblos. Byblos, sensible dès le Bronze moyen à certains contacts égéens¹, ne manque pas d'accueillir au Bronze récent céramique chypriote et céramique mycénienne² ; là comme à Ras Shamra les influences se combinent, l'égyptienne y prenant le dessus³. A Beyrouth, à Sidon, des tessons égéens sont signalés⁴ : le nombre ne pourra que s'en accroître. La Palestine, côtière ou intérieure, est le prolongement de la Syrie. La côte palestinienne put être touchée d'assez bonne heure par le cabotage égéen ; de fait à Beth Shemesh, en retrait de la côte, un tesson MM aurait été trouvé⁵. Chypre naturellement était dès lors en rapports assez étroits avec la Palestine, rapports qui se

origine chypriote, Bissing de son côté à une fabrication dans la Syrie du nord ou la Cilicie du sud (*Berlin. Phil. Woch.*, 1935, col. 1153). L'une de ces deux dernières opinions et la date du XIII^e siècle nous paraissent le plus vraisemblables.

(1) Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 191 sq. ; E. Pottier, *Syria*, 1922, p. 298-301.

(2) *Ibid.*, p. 218 sq. ; M. Dunand, *Fouilles de Byblos*, I, pl. CLXXVI-CLXXVII (le fragment 2986, p. 191, nous paraît franchement MM I-II ; c'est le premier tesson de cette époque qui se rencontre à Byblos ; quant au fragment 6543, cf. *infra*, p. 118, n. 2).

(3) Montet, *ibid.*, p. 287 sq.

(4) Schachermeyr, *o. l.*, p. 115 ; Contenau, *Syria*, 1920, p. 120, 122-3, 215.

(5) *PEF, QS*, 1911, p. 141 ; dès 1924 le P. Vincent signalait qu'à son avis on pouvait s'attendre à trouver d'autres tessons MM sur la côte syro-palestinienne (*Syria*, 1924, p. 309, n. 1). Dans sa *Classification de la céramique palestinienne*, p. 12-14, *passim*, il marquait aussi dès le Bronze moyen les débuts de l'influence chypriote et égéo-crétoise sur cette céramique.

développèrent au début du Bronze récent et préparèrent les voies à l'apport proprement mycénien ; celui-ci se répandit sur la Palestine comme sur la Syrie. L'importation de produits chypriotes et mycéniens (pour lesquels se pose une fois de plus le problème de l'atelier de fabrication) est signalée partout, que ce soit sur la côte qui plus tard formera le domaine des Philistins, à Tell Abu Hawam, à Ascalon, à Beth Pelet¹ ; dans la zone des collines, à Gezer, à Beth She-mesh, à Tell Duweir, à Tell el Hesi, à Tell Beit Mirsim² ; dans la plaine d'Esdrelon, à Tell el Muteselim (Megiddo), à Tell Taanek, à Beisan³ ; dans la vallée du Jourdain, à Tell es Sultan (Jéricho)⁴. Naturellement, ici comme ailleurs, les influences égéennes filtrèrent dans tous les domaines de l'art, à travers une civilisation mixte elle aussi, mais sensiblement plus égyptisante qu'en Syrie. Sur tous les sites cette pénétration égéenne ne se fit massive qu'à la fin du xv^e siècle ou au début du xiv^e, donc vers le même temps qu'à Ras Shamra. Comme à Chypre l'influence mycénienne se maintiendra quelque temps sur la côte après la fin du Bronze, dans un domaine qui dépasse largement les limites du pays occupé par les Philistins.

(1) Pour ces sites palestiniens, la bibliographie donnée par Fimmen, *o. l.*, p. 98, est naturellement dépassée ; nous renverrons à celle de Monaco, *Clara Rhodos*, X, 1941, p. 174 sq., n. 3 à 13. Notons que la stratification d'Ascalon fut utilisée pour la classification de la poterie chypriote : Gjerstad, *o. l.*, p. 277 sq. Pour Beth Pelet, cf. Fl. Petrie, *Beth Pelet*, I, p. 6 et pl. XII (mycénien et chypriote).

(2) Sur le site de Tell Beit Mirsim où les couches ont été très soigneusement observées, l'importation mycénienne se fait essentiellement au niveau C 2 = 2^e partie de la 18^e dynastie et 19^e dynastie = xiv^e-xiii^e siècles.

(3) Le développement des fouilles américaines de Megiddo a fourni un très riche matériel egyptomycénien ou d'imitation mycénienne, d'après *Klio*, 1943, p. 123 (les publications nous sont actuellement inaccessibles). Sur les ivoires de Megiddo, cf. *infra*, p. 200-1. La publication de Beth-Shan, par A. Rowe, *The four Canaanite temples of Beth-Shan*, Philadelphia, 1940, donne une excellente stratigraphie des installations culturelles ; les rapprochements égéens sont signalés pour chacune.

(4) C'est à propos de la céramique de Jéricho que la discussion chronologique a été particulièrement vive ; pour Garstang la ville a été détruite vers 1400 et la céramique égéenne y est contemporaine du MR I ; *PEF, QS*, 1930, p. 123 sq. ; 1931, p. 104 sq., 186 sq. ; 1932, p. 149 sq. ; *Liverpool annals*, 1932, p. 3-22 ; 35-54 ; 1933, p. 3-42 ; cf. R. Dussaud, *Syria*, 1930, p. 390 sq. (céramique contemporaine du 2^e niveau de Ras Shamra). Au contraire le P. Vincent considère que la ville et la céramique se prolongent jusqu'à l'extrême fin du Bronze III : *RB*, 1930, p. 432 ; 1932, p. 268 ; 1935, p. 583 sq.

9^o *Égypte*. Les relations du monde égéen avec l'Égypte ont été longtemps considérées comme très étroites dès la plus haute antiquité : MA et époque prédynastique ; nous croyons avoir montré ailleurs que l'ancienneté de ces rapports avait été fort exagérée, et que ceux-ci durent même utiliser longtemps la voie indirecte du cabotage syrien¹. Reconnaissons toutefois qu'avec le Nouvel Empire ces relations deviennent plus fréquentes, et certainement directes. J. D. S. Pendlebury s'est attaché à montrer ce que furent ces relations dans une première phase (MR I et II = XVI^e-XV^e siècles) puis dans une seconde (MR III = XIV^e-XIII^e siècles)².

a) Pour la première période on trouve un grand nombre d'objets égyptiens dans les grands centres de Crète, non pas, chose curieuse, dans le palais de Cnossos, mais dans les nécropoles de Cnossos et Phaistos et à Hagia Triada³. Parallèlement à ces exportations égyptiennes quelques vases crétois de cette période ont été trouvés en Égypte, mais seulement du MR I et non du MR II, qui dut représenter une fabrique limitée⁴. Avec la chute des palais crétois la situation changea, aucun objet du MR III n'aurait été trouvé en Égypte selon Pendlebury⁵ : il est vrai que la distinction est souvent malaisée à faire entre céramique minoenne et céramique helladique. Deux objets égyptiens seulement sont associés de façon sûre aux trouvailles crétoises du MR III, l'un à Isopata, l'autre à Zafer Papoura⁶ : le contact semble relâché entre la Crète et l'Égypte ;

b) Le rapport est inverse si l'on considère l'ensemble du monde égéen. A l'HR I et II des objets égyptiens ne se rencontrent qu'en petit nombre et sur les seuls sites que pénètre l'influence minoenne, à Mycènes, à l'Héraïon d'Argos, à Vaphio, si bien que plusieurs ont pu être importés de Crète en même temps que des objets proprement crétois⁷ ;

(1) *Annales de Gand*, II, p. 45 sq.

(2) Pendlebury, *Aegyptiaca*, p. xviii-xix ; *JEA*, 1930, p. 75 sq.

(3) *Aegyptiaca*, p. xviii et p. 114 ; nos 9-10, 19-20, 35-45 ; cf. aussi Fimmen, *Kret.-myk. Kultur*, p. 173 sq.

(4) *Aegyptiaca*, p. 111-13, mais *JEA*, 1930, p. 83-4. Cf. aussi Fimmen, *o. l.*, p. 98, 99 et 160-161 ; *P. of M.*, IV, p. 266 sq.

(5) *Aegyptiaca*, p. 4 et 111, *JEA*, 1930, n^o 84.

(6) *Aegyptiaca*, n^o 46-7.

(7) *Aegyptiaca*, p. xviii et 53 et tableau p. 114 ; *JEA*, 1930, p. 86.

de même les objets de l'HR I et II sont plus que rares en Égypte et trouvés dans des contextes douteux¹.

La situation change de toute évidence avec le règne d'Aménophis III ; à partir de ce moment le contact s'accroît entre l'Égypte et le continent². Le dernier objet qu'on puisse dater exactement en Crète est le sceau de la reine Tiye : c'est précisément sous ce règne que sur le continent les objets égyptiens commencent à se répandre, évidemment sans l'intermédiaire de la Crète, et cela non seulement en Argolide, à Mycènes, à Asiné, à Dendra, mais encore à Calaurie, à Ménidi, à Chalcis d'Eubée³ et aussi à Rhodes⁴. Mais plus frappant encore est le nombre des vases HR III découverts en Égypte, qui va sans cesse s'accroissant⁵ : le palais d'Aménophis III à Thèbes, mais surtout le palais et la ville construits par Aménophis IV-Akhénaten à Tell el Amarna (1370-1340) en ont fourni de très grandes quantités. D'après Pendlebury toute cette céramique appartiendrait à la première partie de l'HR III et aucun tesson de l'HR III b n'aurait été trouvé en Égypte⁶ ; d'autre part elle viendrait tout entière du continent grec, de Rhodes et de Chypre⁷. Toutefois l'exportation de poterie égéenne en Égypte semble bien continuer jusqu'à la fin de la XIX^e dynastie, puisque

(1) *Ibid.*; toutefois Wace-Blegen (*Klio*, 1939, p. 141 et 145-6) attribuent à l'helladique des vases considérés jusque-là comme minoens. D'autre part A. W. Persson, *New tombs at Dendra*, p. 141-6, 176 sq., cherche à démontrer l'ancienneté des rapports directs entre l'Argolide et l'Égypte, dès le XVI^e siècle et la fondation du Nouvel Empire.

(2) Les cartes données par Pendlebury, *JEA*, 1930, pl. 21-22 et 23-24 (avant et après la chute de la Crète) illustrent fort bien ce changement.

(3) *JEA*, 1930, p. 88-9; cf. aussi Fimmen, *o. l.*, p. 174-177.

(4) *JEA*, 1930, p. 88-9.

(5) Fimmen, *o. l.*, p. 98-9 et 162-167; *Aegyptiaca*, p. 111-13; *JEA*, 1930, p. 87-8 et cartes pl. 24. Les fouilles de Tell el Amarna continuent d'en fournir, et d'une façon générale toutes les fouilles égyptiennes des XIV^e et XIII^e siècles, côté à côté avec de la céramique syrienne.

(6) *JEA*, 1930, p. 87, n. 1; 1931, p. 235-6; *The city of Akhenaten*, II, p. 110. On a beaucoup discuté sur la date des tessons trouvés à Amarna. On les a attribués d'abord au MR III b, Evans a suggéré que même cette date était trop haute car on a trouvé la même poterie à Chypre avec des scarabées de Ramsès II : il a suggéré une réoccupation du site d'Amarna. La question a été réexaminée lors des nouvelles fouilles. Seul Newton a paru se prononcer pour une réoccupation du site sous Seti I^{er} et rapporterait les tessons à ce règne (*JEA*, 1924, p. 293-4); mais en général on s'est prononcé pour la date ancienne et le règne d'Aménophis IV (*JEA*, 1921, p. 182 sq.; 1922, p. 69), et l'attribution par Pendlebury à l'HR III a s'accorde mieux encore avec cette solution.

(7) *Aegyptiaca*, p. 111 et n. 5.

au XII^e siècle, sous la XX^e, on imite encore en Égypte les produits égéens. Tout au long de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie on peut suivre la pénétration d'éléments égéens dans l'art égyptien : nous aurons l'occasion de nous en rendre compte à propos des bronzes ou des ivoires de cette époque. Ceux-là mêmes qui insistent sur le fait que l'art d'Amarna ne rompt point avec le passé égyptien, admettent bien, je pense, que les influences étrangères atteignent alors leur apogée¹. Il restera toujours à les doser, à apprécier ce qui dans ces influences étrangères relève d'un art mycénien lui-même orientalisé, d'un art chypriote ou d'un art syrien eux-mêmes mycénisés : un ouvrage de P. Montet a permis de mesurer l'importance d'un problème quasi-insoluble² : nous ne pouvons songer à le reprendre ici.

(1) C'est à propos des fresques amarniennes que le problème a été particulièrement étudié. En dernier lieu von Bissing a défendu la thèse de la continuité de l'art égyptien, contre H. Frankfort qui selon lui avait surestimé les influences crétoises : *Der Fussboden aus dem Palast des Königs Amenophis IV zu el Hawata*, 1941, p. 38-44.

(2) *Les reliques de l'art syrien dans l'Égypte du Nouvel Empire.*

CHAPITRE IV

LA CRÈTE « ORIENTALISANTE » DU MR III

Tandis que l'influence égéenne s'exerçait sur l'Égypte du Nouvel Empire, sur la Palestine et la Syrie, remontait même par les routes de caravanes à l'intérieur de l'Asie, l'influence orientale, — et nous comprenons sous ce terme et l'influence égyptienne et les diverses influences asiatiques, souvent fondues du reste, — s'intensifiait vers l'Occident : par bien des côtés l'art mycénien est à ce point pénétré d'influences orientales qu'il a lui-même l'apparence d'un art oriental — et ceci excuserait les théories les plus audacieuses des « orientalistes » —, c'est tout au moins un art orientalisant, qui ressemble par là aux arts de la Grèce archaïque : nous sommes ici, on le sent, au cœur du problème qui nous occupe¹.

Nous ne pouvons prétendre encore convaincre le lecteur ; il lui faudra se reporter à notre troisième partie (*infra*, p. 139 sq.) ; qu'il s'agisse d'ivoires, de céramique, de petite plastique, il y eut échange, pénétration réciproque d'un art par l'autre. Pour prendre deux exemples, le sphinx d'ivoire de Zafer Papoura (fig. 13), la larnax d'Anoja (fig. 23) sont tous deux œuvres crétoises, mais à notre sens orientalisantes. Nous nous bornerons ici à noter les importations orientales en Crète au MR III : elles sont à la fois témoins et agents d'une influence beaucoup plus générale et significative.

(1) Pour F. Schachermeyr, *Zur Rasse und Kultur im minoischen Kreta*, p. 7-8, les influences orientales sont alors si profondes qu'elles altèrent l'essence même de la civilisation, comme aux temps hellénistiques. Dans un livre, à vrai dire trop teinté de préoccupations « racistes », *Indogermanen und Orient*, p. 75, le même auteur parle de « levantinisation ».

A) LES CACHETS

On sait la facilité qu'ont à se répandre les petits objets, et que c'est souvent par les bibelots qu'une civilisation fait d'abord connaissance avec les arts étrangers. Entre tous, les cachets sont d'exportation facile ; or ils rassemblent quantité de motifs qui seront reproduits directement ou transposés dans un autre style par les graveurs indigènes, puis passeront de la glyptique aux autres arts. On a pu signaler dès la fin du MA et dans les périodes suivantes l'apparition en Crète de cachets étrangers¹ ; ils deviennent plus fréquents encore avec le MR III.

Il ne semble pas que l'Égypte ait fourni grand'chose : un seul scarabée est signalé dans le catalogue de J. D. S. Pendlebury², il provient de Zafer Papoura. De plus ces scarabées égyptiens n'ont probablement pas eu grande influence sur l'iconographie crétoise.

Par contre la Syrie du nord (*supra*, p. 70-1) apparaît comme le point de départ principal des exportations de sceaux : un cylindre, forme orientale par excellence, provenant de Tyliossos³, a été qualifié de hittite par J. Hazzidakis et attribué par lui à la première époque de Tyliossos (MM I) ; G. Rodenwaldt, s'appuyant sur l'autorité de A. Moortgat, le restitue avec raison à l'art syrien de la deuxième moitié du deuxième millénaire et peut-être du XIV^e siècle⁴. Comme l'a remarqué R. Legrain, cité par J. Hazzidakis⁵, ce cylindre présente des caractères nettement « hittites », et copie librement le meilleur style babylonien : inspiration babylonienne et adaptation syrienne parviennent ainsi au monde égéen. A. Evans signale

(1) Pour la période MA III-MM I, cf. P. Demargue, *Annales de Gand*, II, p. 49-50 et 57. On notera les réserves de R. Dussaud, *Iraq*, 1939, p. 59 sq. : les Minoëns empruntent des techniques beaucoup plus que des images. H. Frankfort, *Cylinder seals*, p. 300-4, replace les cylindres crétois, à la suite des cylindres asiatiques, dans un groupe indépendant.

(2) *Aegyptiaca*, n° 47 du catalogue ; Evans, *Prehistoric tombs of Gnosso*, p. 479 et fig. 101, n° 99 a 1.

(3) *Tyliossos, villas minoennes*, p. 106-8, pl. XXX, 3 h et fig. 19.

(4) *Gnomon*, 1935, p. 331-2.

(5) La description de Legrain ne semble pas avoir été clairement interprétée, du point de vue chronologique, par J. Hazzidakis, qui rapproche à tort du cylindre de Tyliossos un autre cylindre du musée de Candie (*Tyliossos*, pl. XXX, 3 a ; publié aussi par Evans, *P. of M.*, II, p. 265, fig. 158) : ce dernier est purement babylonien de l'époque d'Hammourabi.

dans un dépôt de la dernière époque du palais de Cnossos (vers 1400) le fragment d'une empreinte d'un cylindre syro-hittite¹. De nouvelles fouilles mycéniennes révéleraient sans doute d'autres cylindres².

Avec ces cylindres syro-hittites (qu'aujourd'hui on qualifie de « hourrites ») parvient en Crète une influence orientale non pas pure, mais faite de divers éléments, souvent même de ces éléments égéens que la glyptique, comme tout l'art syrien, admettent volontiers à cette époque³. Le dosage du groupe syro-hittite est toutefois à prédominance asiatique ; avec ce qu'A. Evans appelle la glyptique cypro-minoenne nous arrivons à une forme d'art mixte dont les centres sont à



Fig. 1. — Développement d'un cylindre cypro-minoen d'Astrakous, près Cnossos

Chypre (Enkomi) et sur la côte syrienne (Ras Shamra), et dans laquelle les éléments minoens balancent parfois les éléments orientaux. Un cylindre cypro-minoen a été trouvé à Astrakous, aux environs de Cnossos⁴, il présente des motifs fort intéressants, orientaux d'origine, mais déjà adaptés : déesse nue aux boucles hathoriques entre animaux antithétiques, chariot attelé d'un griffon etc., qu'il propose à l'art minoen du MR III (fig. 1). Un autre cylindre cypro-minoen⁵

(1) *P. of M.*, IV, p. 598, fig. 593.

(2) La forme du cylindre peut être adoptée par la Crète du MR III, sans qu'elle emprunte du même coup le répertoire oriental. Ainsi d'un cylindre de Mallia, publié par F. Chapouthier, *Ép. ég.*, 1937, p. 321 sq., mais pourquoi admettre entre le modèle et les imitations un intervalle de plusieurs siècles? L'importation des cylindres ne s'arrête pas au MM I.

(3) Sur les éléments égéens dans la glyptique syro-hittite, cf. G. Contenau, *La glyptique syro-hittite*, p. 138-157; Frankfort, *o. l.*, p. 288.

(4) *P. of M.*, IV, p. 425-6, fig. 351 ; ce cylindre est suspecté par R. Dussaud, *Iraq*, 1939, p. 59, n. 6, mais accueilli par Frankfort, *o. l.*, p. 304.

(5) *P. of M.*, IV, p. 459-460, fig. 383.

présente une de ces figures de démons animaux, si fréquents en Crète au MR.

Les cachets importés sont parfois servilement et maladroitement imités (fig. 2 et 3) ; des imitations de ce genre sont signalées dans les cimetières de Cnossos, à Zafer Papoura¹ et à Mavro Spélio², ainsi qu'à Palaikastro³ ; ces trois exemplaires peuvent passer pour des copies inhabiles d'objets orientaux. Les cylindres cypro-minoens eux-mêmes ont pu être imités en Crète, si l'on en croit A. Evans.

Naturellement les autres centres du monde égéen ont fourni eux aussi des importations et des imitations directes⁴. Donnons les exemples qui nous sont connus : importations syro-



Fig. 2. — Cylindre crétois de Hagia Pelagia



Fig. 3. — Cylindre crétois du port de Cnossos

hittites ou orientales à Mycènes⁵, à Tirynthe⁶, à Vari⁷ ; syriennes ou chypriotes à Mycènes⁸. Elles sont imitées à

(1) Evans, *Prehistoric tombs*, p. 461-2, fig. 81 b. Evans considère ce cylindre, en falence, comme d'imitation égyptienne, peut-être originaire de Palestine (type analogue à Lachish) ; Karo, *AM*, 1930, p. 126, et Matz, *Frühkretische Siegel*, p. 100, n. 3, comme une imitation orientale.

(2) *BSA*, XXVIII, 1926-7, pl. XIX, p. 262 et 287-8 (cylindre de marbre ; imitation orientale).

(3) *BSA*, VIII, 1901-2, p. 302, fig. 18 ; cf. Matz, *o. l.*, p. 100, n. 1.

(4) Frankfort, *o. l.*, p. 301, signale à Amorgos un cylindre du Cycladique ancien qui imiterait un cylindre syrien de l'époque de Djemdet Nasr.

(5) Wace, *Chamber tombs at Mycenae*, p. 203-204, pl. XX, n° 16 (seeau à inscription cunéiforme, mais non hittite ?) ; Furtwängler, *Anlike Gemmen*, III, p. 34, rem. 1.

(6) Karo, *AM*, 1930, p. 126 et 139-140, pl. II, 6 (cylindre syro-hittite, environ 1350-1200).

(7) *P. of M.*, IV, fig. 339, p. 409 (collection Vlasto).

(8) Wace, *o. l.*, p. 197, pl. XXXV, n° 32 et fig. 28, syrien ou chypriote ou cilicien (date : LH II) ; hourrite, disent maintenant Wace et Blegen (*Klto*, 1939, p. 137). Un nouveau cylindre « hourrite » est signalé à Mycènes par Wace, *JHS*, 1939, p. 210.

Mycènes¹, à l'Héraion d'Argos², à Kakovatos³, à Ialysos⁴.

Plus que les imitations directes, rares et maladroites, il serait intéressant pour nous d'étudier, à l'intérieur même des séries de sceaux minoens, l'influence toujours plus grande au MR III des modèles orientaux sur quantité de thèmes. Mais il serait arbitraire d'étudier cette influence dans la seule glyptique; mieux vaudrait envisager une étude d'ensemble de l'influence orientale sur les techniques et sur l'iconographie minoenne. Plutôt que d'aborder cette question nous devons en finir avec les importations ou imitations directes d'objets orientaux.

B) LES STATUETTES DE BRONZE AU TYPE DU DIEU RESHEPH

W. Helbig, dès 1895⁵, attribuait à l'art phénicien des statuettes de bronze au type d'un dieu oriental dont certains exemplaires avaient été trouvés sur la côte phénicienne ou à Chypre, d'autres dans le monde égéen. A. de Ridder hésitait à appeler ces statuettes hittites, syriennes ou phéniciennes⁶. R. Dussaud, en occidentaliste convaincu qu'il était alors⁷, imaginait un prototype égyptien imité d'abord par les Mycéniens, puis transmis par les Chypriotes aux Phéniciens chez qui le type se serait perpétué. Je crois que nous devons résolument adopter avec A. Evans la théorie inverse⁸: c'est l'art syrien qui a combiné, pour former ce type, des éléments babyloniens, hittites, égyptiens. Un exemplaire ancien (XV^e-XIV^e siècles), qui manquait à Helbig et à Evans, vient d'être trouvé à Ras Shamra, où il figure un Baal local, le dieu syrien de la

(1) *Ep. ἀρχ.*, 1888, pl. X, n° 38; pour Matz, *o. l.*, p. 100, n. 6, ce serait une importation et non une imitation. — *JHS*, 1901, p. 140 sq., fig. 24. — Furtwängler, *o. l.*, III, p. 47, fig. 24; cf. Matz, *o. l.*, p. 100, n. 4.

(2) Inédit, signalé par Karo, *AM*, 1930, p. 126.

(3) *Münchener Jahrb.*, X, 1916/8, p. 225.

(4) *Annuario*, VI-VII, 1923-4, p. 127, fig. 47. « Evidently a peripheral Anatolian or Syrian seal », Frankfort, *o. l.*, p. 302, n. 2.

(5) *La question mycénienne*, p. 15-19.

(6) Collection de Clercq, *Les Bronzes*, p. 127-9.

(7) *Civilisations préhelléniques*², p. 323-6.

(8) *P. of M.*, III, p. 477-9; précédemment, *JHS*, 1901, p. 125 et 126. Evans tenait, semble-t-il, pour l'autonomie des deux groupes. — V. Müller (*Frühe Plastik*, p. 112-7) étudie longuement ce type et le localise dans le domaine asiano-syrien.

lumière, Resheph¹ ; probablement par l'intermédiaire de Chypre² des exemplaires durent être exportés en Grèce, ou encore, comme le veut Evans, on en imita le type. La Crète en possède un, provenant de la grotte d'Hermès Kranaios (à Patso près de Sybrita)³. D'autres exemplaires proviennent de Tyrinthe, de Mycènes et du site thessalien de Nézéro, ce dernier en argent, métal asiatique par excellence⁴.

On comprend aisément que le type se soit maintenu, simplifié et dégénéré, en Phénicie et dans la Syrie du nord⁵, pendant de longs siècles ; nous noterons avec un intérêt tout particulier que la Phénicie exporta à nouveau ce même type, à l'époque grecque archaïque, où on le retrouve à Lindos de Rhodes⁶ : exemple assez rare d'une exportation renouvelée à plusieurs siècles de distance.

C) TECHNIQUES DIVERSES

Nous ne croyons pas qu'il y ait en Crète d'ivoires importés ; nous dirons par contre plus loin à quel point l'influence orientale est sensible sur les ivoires travaillés de l'âge mycénien : c'est une des séries qui manifestent le mieux les caractères de l'art mixte de cette époque.

Les trouvailles d'ivoires travaillés ont été, on le sait, beaucoup plus abondantes sur le continent. Parmi ceux-ci G. Karo et E. Kunze⁷ considèrent comme importée d'un atelier syrien la curieuse corne de Mycènes sur laquelle nous aurons à revenir (*infra*, p. 193-4 et pl. I). Le centre de fabrication des autres ivoires est en général cherché à Mycènes même ; seul, Sp. Marinatos soutient que l'ivoire de Ras Shamra, figurant la déesse de la fécondité, est de fabrication

(1) *Syria*, 1936, p. 145-6, fig. 25, pl. XXI ; Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 113 et pl. XXV.

(2) Liste des exemplaires trouvés à Chypre dans Dussaud, *o. l.*, p. 324, n. 1 ; sur la part prise par Chypre à la diffusion de ces images du dieu syrien, cf. Evans, *P. of M.*, III, p. 480.

(3) *Ibid.*, p. 477, fig. 331 b.

(4) *Ibid.*, p. 477, fig. 331 a, c. d.

(5) Aux exemplaires cités par Dussaud on peut ajouter : *P. of M.*, III, fig. 334 (Beyrouth) et 335 (Syrie du Nord). Ce type divin se retrouve naturellement sur des cylindres de la même région (*ibid.*, fig. 333).

(6) Blinkenberg, *Lindos*, I, n° 1572, pl. 64 et col. 395-9.

(7) Karo, *RE*, XI, s. v. *Kreta*, col. 1787 ; Kunze, *AM*, 1935-6, p. 226, n. 1.

mycénienne coloniale (Chypre ? côte syrienne ?) tout comme son pendant de Mycènes¹. Nous reviendrons sur cette question.

Les tombes MR III de Cartéros ont fourni — en est la trouvaille principale — un superbe vase de verre multicolore²; Sp. Marinatos a pu reconstituer aussi une gourde de verre provenant de la nécropole de Phaistos³; il reconnaît en outre des vases de verre aux mains de personnages, sur des fresques de Cnossos et de Thèbes, un décor imité de la technique du verre sur un vase du palais de Cnossos. Il y a là tout une technique raffinée dont Sp. Marinatos ne croit pas qu'on puisse faire honneur à la Crète; il rappelle que les vases de verre remontent en Égypte à la XVIII^e dynastie, qu'un atelier de verrerie a été découvert à Amarna. C'est toutefois l'origine syrienne qui lui paraît la plus probable; les Phéniciens avaient du reste une industrie du verre réputée: la découverte, à Ras Shamra, d'un flacon en verre multicolore, a fourni l'exemple qui manquait jusque-là⁴. Chypre comme d'habitude a pu transmettre au monde égéen cette technique syrienne: les objets de verre sont abondants parmi les trouvailles d'Enkomi⁵.

(1) *Αρχ. Δελτ.*, 1928, p. 86, n. 3.

(2) *Ibid.*, p. 81-7 et pl. III, 19.

(3) *Ibid.*, fig. 8 et 9.

(4) *The city of Akhenaten*, I, p. 24, pl. XII, 3 et 7; *Syria*, 1933, p. 106.

(5) Murray, *Excavations in Cyprus*, p. 23-4, fig. 63, 1052-6; Myres, *Cesnola coll.*, p. 503-4; *Swedish Cyprus exped.*, I, pl. CL.

CONCLUSIONS DE LA PREMIÈRE PARTIE

Les chapitres précédents ne donnent qu'une idée incomplète de l'interpénétration des civilisations dans le dernier âge du Bronze ; on voudra bien se reporter aux chapitres comparatifs de la troisième partie de cet ouvrage, et, dans chacun de ces chapitres, aux premiers paragraphes consacrés aux fabrications de cette époque. Cette première partie ainsi complétée, on en retirerait une idée très fautive si l'on pensait que nous voulons revenir aux vieilles thèses unilatérales des « occidentalistes » ou des « orientalistes ». Dans un pays comme dans l'autre les civilisations de ce temps s'inscrivent dans la ligne des traditions indigènes. Et la civilisation mycénienne s'explique d'abord par l'évolution interne de la crétoise — avec un apport indo-européen plus marqué sur le continent —, et la civilisation égyptienne d'Amarna prolonge celle du Nouvel Empire, et la civilisation hourrite dépend des plus vieilles traditions asiatiques. Mais il est vrai que dans ce Proche Orient méditerranéen se sont constitués au Bronze récent des secteurs de civilisation mixte : la formation en a été progressive, car les relations entre les pays du Proche Orient ne sont pas nouvelles. L'action de l'Orient sur l'Égée, de l'Égypte aussi, remonte au Bronze ancien. Au Bronze moyen s'ouvre une période d'échanges dont les manifestations deviennent de plus en plus visibles, mais sans que les civilisations se compénétrèrent encore profondément. Cette compénétration ne devient effective qu'au MR III, dans le dernier âge du Bronze. Alors, de Mycènes et de Cnossos à Ras Shamra et aux rives d'Égypte, avec des prolongements dans les arrière-pays, une unité de civilisation tend à se créer, un peu extérieure sans doute, car elle n'exclut pas les différences profondes, mais suffisante pour être le support d'arts et peut-être de pensées analogues. Quoi qu'il en soit, on est parvenu à un état de relations assez étroites :

1^o pour que les importations se multiplient d'un pays à l'autre ;

2^o pour que des fabriques communes à plusieurs civilisations s'instituent dans les terrains privilégiés de rencontre : c'est le cas de la céramique dite « levanto-helladique », des ivoires « mycéniens », qui sont peut-être chypriotes ou syriens, des faïences « cypro-minoennes » et ainsi de suite (*infra*, p. 165 sq., etc.) ;

3^o pour qu'enfin l'aspect général des civilisations, tout en demeurant, disions-nous, dans la ligne nationale de chacune, prenne un facies exotique : il n'y aurait pas de style amarnien sans le contact de la Syrie ni de l'Égée, ni de style mycénien sans apport oriental. Le hourrite, le phénicien de la fin du Bronze, ne seraient pas ce qu'ils sont sans l'Occident et sans l'Égypte. A la veille des migrations du début de l'âge du Fer, il est indispensable à la solution du problème que nous étudions de poser le fait de cette civilisation mixte, de cette « koiné ». En qualifiant celle-ci de mycénienne, on y a parfois sous-estimé la valeur des composants orientaux ; c'est parce qu'elle est également orientalisante qu'elle présentera tant d'analogies avec une autre phase orientalisante, celle de l'archaïsme.

Faut-il redire ce que la Crète mycénienne représente dans cette « koiné » ? Nous la considérons comme très mal connue encore : pas de fouilles systématiques, pas de publications exhaustives. Une exploration orientée dans ce sens peut réserver de très grosses surprises. Mais on établirait même définitivement que la Crète en cette période est à la remorque du continent, qu'il n'en resterait pas moins que l'élément égéen de la « koiné » repose en dernière analyse sur l'héritage crétois.

Nous tournant maintenant vers l'Orient, nous reconnaissons à Chypre un centre plus nettement mycénisant, tandis que la Phénicie et la Palestine sont égyptisantes. L'Égypte et la Syrie propre ont derrière elles un passé trop riche pour céder aussi facilement au goût de l'étranger ; elles sont pourtant gagnées elles aussi. Déjà nous apparaît l'importance primordiale de la Syrie du nord, intermédiaire par excellence entre la Méditerranée et les vieilles civilisations de l'Asie. Plus que la Phénicie adossée à la montagne elle sera le laboratoire d'une évolution décisive dans les siècles suivants.

ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
DEUXIÈME PARTIE
—
PROBLÈMES DE L'AGE GÉOMÉTRIQUE
ΝΩΤΙΟΝ

CHAPITRE PREMIER

MIGRATION ÉGÉENNE ET INVASION DORIENNE

Le dernier âge du Bronze est une ère d'équilibre relatif : les archives de Bogaz-Köy nous montrent le Proche Orient divisé en royaumes, dont les grands Rois se considèrent comme frères, dans les intervalles de leurs guerres. L'un de ces grands rois aurait été Agamemnon l'Achéen, et Idoménée le Crétois, l'un des plus puissants parmi ses vassaux. Voici qu'à partir de 1200 et dans les siècles qui suivent cet équilibre se rompt : un grand mouvement de peuples commence, la migration égéenne, pour employer le terme dont se sert F. Schachermeyr¹. C'est là un fait historique, bien que tout juste mentionné par les sources égyptiennes, une poussée analogue à tant d'autres qui l'ont précédée ou suivie, suite elle-même des grandes migrations du deuxième millénaire, contemporaine aussi de la poussée araméenne dans le domaine sémitique. En gros cette migration se dirige du nord vers le sud, de l'Europe centrale et balkanique² vers la Grèce et l'Asie mineure, mais elle entraîne des contre-coups d'ouest en est, de la Grèce et des îles vers la côte asiatique, Asie mineure, Syrie, Palestine, et vers la côte égyptienne ; des remous et des tourbillons aussi, Philistins s'agitant d'une côte à l'autre dans le bassin oriental de la Méditerranée, Asianiques refluant vers l'ouest.

(1) Fr. Schachermeyr a consacré plusieurs chapitres de son *Etruskische Frühgeschichte*, 1929, p. 27 sq., à l'étude de la migration égéenne ; on complètera sur des points de détails par un article du même auteur, *AM*, 1916 (paru en 1928), p. 375 sq., *Materialien zur Geschichte der ägäischen Wanderung*.

(2) Nous laissons ici de côté le problème soulevé encore récemment par Krahe du composant «illyrien» dans le fait «dorien», *Welt als Geschichte*, 1940, p. 54 sq., d'après *Jahrb.*, 1940, p. 66-7.

Il faut se représenter ce temps de la migration égéenne comme une période troublée qui en certains lieux mit des siècles à s'apaiser. Des bandes déferlaient dans toute la Méditerranée orientale, pillant et brûlant¹. On se gardera de donner à ce phénomène des contours trop délimités dans le temps. Déjà des Danuna sont mentionnés dans la correspondance d'Amarna comme attaquant Byblos au xiv^e siècle, donc au temps de l'empire achéen, et les archives de Bogaz-Köy commencent tout juste à nous éclairer sur la forme exacte que revêtirent ces poussées achéennes. Les mêmes assaillants reparaissent au nombre des peuples de la mer qui attaquèrent l'Égypte sous Ramsès III en 1195 et 1192. Selon Ed. Meyer, au ix^e siècle encore ils inquiéteraient Kalamu, roi de Samal (Sendjirli) qui contre eux invoquait le secours assyrien. Si ce dernier fait est exact — et nous devinons d'autre part une pression d'éléments grecs jusqu'en Cilicie où Mallus et Tarse se donnent, avons-nous déjà dit, pour de très vieilles colonies grecques —, on saisit l'ampleur de ce mouvement qui déborda singulièrement le xii^e siècle. Or il paraît bien qu'il en fût de même pour ces Asianiques ou Indo-Européens qui, dès le xiv^e siècle, inquiétèrent périodiquement les souverains hittites et les princes syriens et qui finirent par ruiner au xiii^e siècle l'empire de Bogaz-Köy, après lui avoir servi de mercenaires. De même encore les Araméens, ces errants auxquels se rattachent les Hébreux, harcelèrent les sédentaires très tôt dans le deuxième millénaire et ne se stabilisèrent que très lentement (au point que vers l'est ils ne cesseront jamais d'inquiéter les souverains assyriens), remplaçant au cours des x^e et ix^e siècles à Damas des princes amorrites, à Tell Halaf des Hourrites, ailleurs encore, à Hamath, à Sendjirli, à Arslan Tash, à Marash, des roitelets hittites². Qui sait enfin si l'énigmatique migration étrusque d'Asie vers l'Italie n'a pas duré des siècles, du xiii^e au viii^e, pas plus longtemps après tout que les invasions germaniques ou slaves³ ?

(1) F. Schachermeyr donne un tableau des sites grecs ou asiatiques, en montrant que tous sont brûlés à la même époque, *o. l.*, p. 32 sq.

(2) Sur tous ces faits, cf. Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*², II, 2, p. 366-375, 425-436.

(3) Sur l'état du problème étrusque, cf. entre autres Schachermeyr, *o. l.*, p. 87 sq. et A. Piganiol, *Rome (Clío)*, 3, p. 7 sq., 20 sq.

Il faut donc, croyons-nous, se représenter ces migrations comme des phénomènes beaucoup plus amples qu'on ne croyait jadis, mais aussi sans doute plus dilués dans le temps et moins révolutionnaires dans leurs effets. Ne tend-on pas aujourd'hui, d'une façon générale, à atténuer l'importance des mouvements migratoires et des invasions, à mettre en relief au contraire la continuité des civilisations — en dépit des invasions —, le maintien des valeurs représentées par les vaincus. Pourquoi ce qui est vrai de l'invasion celtique en Gaule, des invasions germaniques dans l'empire romain, ne vaudrait-il pas pour celles qui marquent la fin du Bronze ?

Nous ne prétendons évidemment pas traiter dans le détail de ce grand phénomène migratoire, mais seulement en apprécier les répercussions dans le domaine et sur les problèmes qui nous intéressent. Quelle forme prit-il en Grèce, et particulièrement en Crète ? S'y réduisit-il à la seule poussée doriennne, et quelle fut la portée du fait dorien ? La rupture de la « koiné » mycénienne a-t-elle été totale et immédiate, les relations avec le monde oriental ont-elles été brusquement interrompues ?

Sauf J. Beloch¹, les historiens actuels de la Grèce reconnaissent l'existence d'une invasion doriennne, seconde vague distincte de l'invasion achéenne, qui correspond au légendaire retour des Héraclides². La Crète fut dorisée au moins partiellement à ce moment. Mais une fois admis le fait d'une invasion doriennne, plusieurs problèmes se posent, celui de la date à laquelle elle se produisit, celui du trajet qu'elle suivit, celui enfin de la liaison entre cette invasion et la grande migration égéenne qui mit fin à l'âge du Bronze dans tout le Proche-Orient. En dernier lieu F. Miltner a étudié tout particulièrement la question du trajet de l'invasion³. Devons-nous admettre que, partis de la région du Pinde, les Doriens aient gagné par voie de terre le Péloponèse, trois générations après une première tentative manquée, qu'ensuite, et sans doute assez tard, vers 1100 au plus tôt, ils aient pris la mer en direction des îles, Cyclades occidentales, Crète, Rhodes⁴ ?

(1) *Griech. Geschichte*², I, 2, p. 76 sq.

(2) Sur la présence d'Héraclides en Crète, cf. Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*², III, p. 234, 243-4.

(3) *Klio*, 1934, p. 54 sq.

(4) C'est la théorie qu'acceptent par exemple G. Glotz, *Hist. grecque*, I,

La thèse inverse fait passer les Doriens vers 1200 de leur domaine primitif dans les îles et d'abord en Crète, d'où par un choc en retour ils seraient revenus vers 1100 seulement sur le continent, Argolide et Péloponèse¹. Dans cette hypothèse la Crète aurait été touchée de très bonne heure par les Doriens, elle aurait joué pour eux le rôle de principale étape dans leurs conquêtes : ils auraient pris la mer, à la suite de leur premier échec pour conquérir le Péloponèse, soit au golfe Maliaque², si leur habitat était dans la Thessalie du nord, soit à l'ouest, en Épire³. F. Miltner a fait valoir les raisons qui justifient cette hypothèse au premier abord illogique. Nous n'invoquerons pas les passages homériques qui signalent en Crète et à Rhodes, et nulle part ailleurs encore, la présence d'éléments doriens ; ces passages sont considérés en général, sauf par Ed. Meyer, comme des interpolations, pour l'unique raison du reste que les Doriens y apparaissent plus tôt qu'on ne s'y serait attendu⁴. Mais on expliquerait beaucoup plus aisément, dans cette seconde hypothèse, que la Crète ait passé pour avoir donné ses lois à Sparte, son culte à Delphes ; F. Miltner admet que fut d'abord occupée par eux la partie orientale de l'île où le dorien était parlé avec le plus de pureté⁵. Quoi qu'il en soit, une fois installés en Crète, les Doriens seraient d'une part revenus vers le continent grec, occupant au passage Théra et Mélos dont le caractère dorien est selon la tradition très ancien ; d'autre part, ils auraient poussé vers Rhodes et la Carie : c'est peut-être même dans cette direction qu'ils s'ébranlèrent d'abord ; les traditions doriennes sont très anciennes à Rhodes, à Cos, à Halicarnasse, et, de plus, il semble que la colonisation ionienne se soit

p. 97-8 ; Schachermeyr, *Etrusk. Frühgesch.*, p. 52, n. 3, etc. ; cf. références données par F. Miltner, *l. c.*, p. 55, n. 4.

(1) C'est la théorie soutenue par Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*², III, p. 247-252, et par Miltner lui-même, *l. c.*, p. 55, n. 5, 63 sq.

(2) Meyer, *o. l.*, II, 1, p. 572-7 ; cf. aussi, semble-t-il, Wade-Gery, *Cambridge ancient history*, II, p. 528.

(3) Miltner, *l. c.*, p. 63. Wilamowitz, *Glaube der Hellenen*, I, p. 70, semble admettre des débarquements à la fois en Crète et en Argolide ; il reconnaît toutefois la haute antiquité de l'établissement des Doriens en Crète.

(4) L'interpolation remonte au VI^e siècle ou au plus tôt à la fin du VII^e siècle, dit Wilamowitz, *o. l.*, p. 72, n. 1.

(5) Miltner, *l. c.*, p. 64 ; cette théorie nous paraît d'ailleurs en contradiction avec la force des survivances étéocrétoises dans l'est de l'île (*infra*, p. 96 et 102-3).

heurtée en Asie mineure à un établissement dorien déjà solide, en pleine force d'expansion¹.

Quelle que soit la date adoptée pour l'invasion doriennne, entre 1200 et 1000, quel que soit le trajet qu'on lui assigne, nous nous demanderons maintenant si à elle seule elle représente en Grèce toute la migration égéenne, si l'on doit mettre à son compte, comme on l'a fait jadis², toutes les innovations caractéristiques de ce temps.

Fr. Schachermeyr refuserait même de ranger les Doriens parmi les peuples envahisseurs de 1200³. Ils n'auraient pas ruiné, dit-il, la civilisation mycénienne de leurs frères de race. Il songe plutôt aux Philistins, aux Teucriens, qui, venant d'Asie mineure, auraient au passage ruiné l'empire achéen et occupé la Crète. Ce n'est qu'après le départ de ces envahisseurs que les Doriens, demeurés tranquilles dans leurs montagnes, en une infiltration lentement continuée jusque vers l'an 1000, auraient peu à peu occupé le pays. Cette thèse nous paraît excessive, et bien inattendu ce respect des envahisseurs pour la civilisation mycénienne. D'autres historiens de cet âge obscur ont insisté au contraire sur la parenté possible des Doriens et des Philistins⁴. Mais nous retiendrions volontiers que, dans ce grand remous des débuts du Fer, les Barbares du nord n'ont pas forcément tout apporté de ce qui apparaît alors.

Il fut un temps sans doute où l'on attribuait ici aux Doriens, là aux Philistins, sans chercher davantage, les grandes nouveautés qui modifièrent la civilisation à la fin du second millénaire : c'étaient les Philistins qui avaient apporté en Palestine leur céramique mycénisante, c'étaient les Doriens qui avaient apporté le fer, la céramique géométrique, l'usage de l'incinération. Fr. Schachermeyr a montré combien il fallait nuancer cette théorie, que les Doriens par exemple ne peuvent avoir introduit le fer en Grèce, puisqu'il était avant 1200 bien moins connu encore dans les Balkans qu'en

(1) Miltner, *l. c.*, p. 65, 67.

(2) Glotz, *o. l.*, I, p. 102, attribue aux Doriens l'incinération et autres innovations et toutefois reconnaît que c'est d'Asie que l'industrie sidérurgique passa dans l'Égée au XII^e siècle.

(3) *Etrusk. Frühgeschichte*, p. 50 sq.

(4) R. Herbig, *Jahrb.*, 1940, p. 58 sq. Les preuves paraissent à vrai dire faibles.

Grèce, que celui-ci est évidemment venu d'Asie mineure où les Hittites l'ont connu avant tout autre peuple¹; que l'incinération ne peut davantage avoir été apportée par les Doriens chez qui elle n'est pas plus représentée qu'ailleurs, qu'en Crète en particulier elle a paru d'abord dans la partie orientale de l'île, la moins dorisée². On sait encore la difficulté qu'il y a à lier trop étroitement populations doriennes et céramiques géométriques. Parfois l'envahisseur n'a pas apporté telle connaissance nouvelle de son premier habitat, mais l'a empruntée sur son trajet et l'a propagée plus loin. C'est ainsi sans doute que viendraient d'Asie mineure, grâce à la migration égéenne, et l'usage du fer et le rite funéraire de l'incinération et la technique de la peinture bichrome³.

Nous sommes frappé du fait que les caractères de l'époque submycénienne ou protogéométrique s'expliquent de moins en moins par le phénomène même de la migration. Dans un compte rendu, B. Schweitzer a montré très justement que le protogéométrique est étroitement lié dans le temps et dans l'espace à la culture mycénienne, qu'il s'épanouit aux mêmes lieux, en Crète comme ailleurs — et ceci va déjà contre sa liaison avec le fait dorien —, qu'il est sensiblement le même d'un bout à l'autre de l'ancien domaine mycénien, que c'est encore une « koiné ». La véritable coupure sera bien plutôt entre le protogéométrique et le géométrique qui lui se brisa en styles locaux : H. Payne l'a justement noté pour Cnossos⁴.

Quelle est l'importance de ces conclusions pour notre problème ? D'abord nous noterons qu'en effet la céramique

(1) Schachermeyr suppose qu'en détruisant le contrôle des rois hittites la migration permit la diffusion du fer, *AM*, 1916, p. 409-417 ; mais les Hittites ont pu recevoir cette connaissance et cette technique des Mitanniens, Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 116-7. Cf. sur cette question : *Reallexikon für Assyriologie*, s. v. *Eisen* ; Wainwright, *The coming of iron, Antiquity*, 1936, p. 1 sq., etc.

(2) Schachermeyr, *AM*, 1916, p. 388, note 2, cite Vrokastro, Mouliana, Kavousi ; il ajoute Courtès, mais qui n'est pas en Crète orientale ! Sp. Marinatos, *AM*, 1931, p. 112 sq., signale à Tylissos un fait d'incinération qui serait le plus ancien en date. Cf. encore Doro Levi, *Arkadès*, p. 543-4. Sur l'apparition de l'incinération dans la dernière période de Troie VI, cf. *AJA*, 1935, p. 26-30 ; sur le curieux rituel d'incinération, utilisé vers 1400 pour les rois de Bogazköy, et qui ressemble de façon si frappante au rituel homérique, cf. Otten-Bittel, *Mit. der deutschen Orient-Gesellschaft*, n° 78, mai 1940, p. 3 sq.

(3) Schachermeyr, *AM*, 1916, p. 393 sq. (origine de la technique bichrome) ; *infra*, p. 159 sq.

(4) B. Schweitzer, *Gnomon*, 1934, p. 339-340 ; Payne, *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 229, 267 sq.

submycénienne, type « granary class » de Mycènes, partout analogue dans ses procédés, a une extension au moins aussi grande que la mycénienne. Cette céramique, dite philistine sur certains sites, est, nous le verrons, commune en fait à tout l'ancien domaine de civilisation mixte de la fin du Bronze, elle le déborde même, en Cilicie par exemple (*supra*, p. 63, n. 1). Sans que les envahisseurs y soient sans doute pour rien, puisqu'ils se sont bornés à adopter les fabrications antérieures à leur arrivée (ceci est très net pour les Philistins), le « koiné » mycénienne suit son évolution normale dans le sens de la stylisation et d'une certaine géométrisation des formes. Les vieilles relations entre l'Orient et l'Égée subsistent au moins partiellement : comment expliquer autrement la diffusion du fer ? Entre Chypre et la Crète tout au moins le contact n'est point rompu (*infra*, p. 329-330).

Vint un temps toutefois où se disloqua l'ancienne communauté, plus tard qu'on ne le dit souvent et moins brutalement. Nous distinguerions volontiers trois zones, dans lesquelles l'héritage mycénien aura des destinées très diverses :

a) Dans les marches orientales du vieux monde achéen, à Chypre, sur la côte syrienne, cet héritage demeure ; là sont les vrais conservatoires du passé : nous ne croyons pas que nulle part en Grèce, ni même en Crète, on rencontre les mêmes survivances ni les mêmes capacités de renouvellement. Les fabrications de luxe ne se maintiennent que là (bijouterie, travaux de l'ivoire et du métal), là seulement continue d'être féconde la vieille civilisation mixte qui remonte à l'âge du Bronze ; là se fait le joint entre l'orientalisant mycénien et l'orientalisant archaïque.

b) Ailleurs aussi le submycénien se perpétuera, mais en ne cessant de s'appauvrir, sans que rien fasse présager une renaissance quelconque. Combien de cantons reculés de la Crète se sont figés dans une civilisation rudimentaire, sans connaître, sinon par de rares importations, le géométrique qui s'affirmait en des centres plus ouverts ! De là vient qu'on a souvent pu prétendre que la Crète tout entière avait ignoré le géométrique. Ce n'est vrai que de ces sites de l'intérieur ; l'on y peut bien parler de survivances mycénienne, mais, sans impulsion extérieure, elles auraient été bien incapables à elles seules de susciter la renaissance orientalisante.

c) Ailleurs enfin apparaît un style géométrique, en opposition avec ce qui précède et ce qui suit. Quand même le géométrique admet comme à Cnossos des survivances mycéniennes, la rupture est nette avec le mycénien. Des influences étrangères sont nécessaires pour expliquer et cette première rupture et celle qui mettra fin au géométrique. Lesquelles ? Tout le problème du géométrique est là, qui nous paraît encore insoluble, qui est au moins en dehors de nos perspectives actuelles. Il se peut que le géométrique crétois ne soit pas sans attaches avec un géométrique d'Asie, dont nous aurons à parler : ces attaches et quelques survivances mycéniennes lui donneraient sa couleur propre. Elles ne suffisent sûrement pas à en rendre compte, et il faudra alors poser à nouveau le problème dorien, le problème de cet esprit nouveau qu'est l'esprit grec.

APPENDICE

DEUX SITES, CRÉTOIS, VROKASTRO ET CNOSSOS

A) Vrokastro¹, site écarté de la Crète orientale, nous paraît très représentatif de ces petites villes à la vie somnolente pendant des générations. Sans doute il est impossible de distinguer des couches bien nettes, comme le fait justement remarquer Doro Levi, mais il nous paraît erroné d'en conclure comme lui que l'établissement fut de courte durée, qu'il correspond uniquement aux débuts de la civilisation postmycénienne. Sur ces sites où les innovations successives des grands centres restèrent à peu près inconnues, la vie put demeurer la même pendant des siècles. Essayons cependant de distinguer quelques moments dans l'existence de Vrokastro :

1° La tombe V est strictement submycénienne ; il serait facile de montrer que les formes et le décor de la céramique dérivent uniquement de l'âge mycénien², mais déjà paraît

(1) E. Hall, *Vrokastro* ; Doro Levi, *Arkadès*, principalement p. 551-558 et fig. 614-15.

(2) *Vrokastro*, p. 149-151.

un couteau de fer¹ ; l'incinération voisine avec l'inhumation. Cette période de la vie de Vrokastro correspond à celle du « spring chamber » de Cnossos.

2^o La tombe I (Karakovilia) atteste un goût géométrique dans le submycénien, bien que les traditions mycénienes demeurent très vivantes. A côté d'objets de fer apparaissent des témoins intéressants, peut-être arrivés là par l'intermédiaire de Cnossos : un trépied de bronze, sans doute chypriote d'origine, dont nous reparlerons plus loin (*infra*, p. 239), des sceaux égyptiens ou égyptisants, peut-être phéniciens (*infra*, p. 112). Selon E. Hall nous serions encore au XII^e siècle, mais cette date nous paraît bien haute : la fabrication de ces trépieds se prolongea assurément après cette date².

3^o Puis les tombes III, VI, IV, nous offrent une céramique de plus en plus géométrique. Doro Levi ne va pas plus loin, prétendant que l'établissement de Vrokastro s'arrête au début de la phase géométrique. Nous avons l'impression contraire, certains ensembles, ayant un caractère nettement postérieur à celui des ensembles précédents. Doro Levi note lui-même que bien des objets sont tout proches de ceux d'Arkadès³. Ne serait-ce pas que cette céramique protogéométrique s'est en fait prolongée durant tout le géométrique, jusqu'aux approches de la période orientalisante ? Du reste le vase de la planche XXVI dans la publication de Vrokastro est une importation attique, du géométrique développé, de même que le cratère de la figure 106 ; les tessons aux guerriers de la figure 53 seraient, eux, des imitations de la poterie attique⁴. Il est donc évident que l'établissement de Vrokastro se prolonge en pleine période géométrique, rien ne s'opposant à ce que le géométrique indigène y soit extrêmement retardataire : qui peut dire la date des exemplaires des figures 60 et 84 (ville), des planches XXVII, 2 ; XXVII, 4 (tombe III) ?

(1) Le fer apparaît alors en Crète un peu partout : *Vrokastro*, p. 138 sq. ; Kavousi, *AJA*, 1901, p. 133 ; Mouliana, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1904, col. 49 ; Courtès, *AJA*, 1901, p. 290 sq. ; Cnossos, Spring chamber, *P. of M.*, II, p. 138 et fig. 70.

(2) De même à Courtès, tels vases plastiques suggèrent que le contact avec Chypre n'a pas été perdu, *AJA*, 1901, fig. 1, 7, 8 ; *Arkadès*, p. 503, pl. VIII, 4, et fig. 596.

(3) *Arkadès*, p. 557-8.

(4) Blinkenberg, *Fibules grecques et orientales*, p. 159-160, signale à Vrokastro (VIII, 1 a et b, 2 a et b) des fibules du groupe attico-béotien.

4^o Quant à la figure 97 (« bone enclosure » IV) il nous paraît évident que si 97 a est un type de toujours, la forme élégante de 97 b, le motif de 97 c, suggèrent la période orientalisante. Cette date (fin VIII^e-VII^e siècle) est d'ailleurs proposée par E. Hall¹.

Nous voyons donc ce qui fait l'originalité du site de Vrokastro : le submycénien s'y attarde pendant des siècles, concurremment avec quelques importations qui demeurent sans influence sur les fabrications indigènes. Il nous paraît impossible que sur ce site sans vitalité la civilisation ait fait un nouveau départ, sans incitations extérieures.

B) Le site de Cnossos nous offre une histoire toute différente. Nous avons noté déjà ailleurs que l'opposition entre ce centre plus ouvert aux influences du dehors, et les centres provinciaux semble avoir été une donnée fondamentale de l'histoire de l'art en Crète à toutes les époques². Sinon on est conduit à d'évidentes erreurs chronologiques par le désir de faire marcher toutes les provinces au même pas, quand par exemple on veut retrouver partout des fabrications propres au seul palais de Cnossos (MM II, MR II). Miss Hartley considère que le site de Cnossos (Palais et nécropoles), mais aussi ceux d'Arkhanès, Anopolis et Stavrakia³ sont à réunir dans un même groupe du centre-nord de l'île, dont Cnossos est évidemment la capitale. Là les transformations se font plus vite qu'ailleurs ; les relations avec l'Orient, à supposer qu'elles aient jamais été rompues, se renouent plus tôt⁴ et exercent une influence plus profonde sur les fabrications indigènes. C'est ce groupe qu'il faut nettement distinguer des sites provinciaux sur lesquels on a trop longtemps jugé le géométrique crétois⁵ ; cette distinction permet de mettre un peu d'ordre dans des productions crétoises qui commencent à se multiplier. Nous distinguerons dans la vie du site de Cnossos :

(1) *Vrokastro*, p. 161-2, d'après Dragendorff, *Thera*, II, p. 312 et n. 27.

(2) *REA*, 1940, p. 107, n. 3 ; *Nécropoles de Mallia*, I, p. 65-6.

(3) *BSA*, XXXI, 1929-30, p. 102-3.

(4) Schachermeyr, *Etrusk. Frühgesch.*, p. 64, n. 1, admet que le commerce et l'industrie reprirent plus tôt qu'ailleurs en Crète et à Rhodes.

(5) H. Payne, *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 271. La distinction n'est guère faite dans les précédentes études sur le géométrique crétois (bibliographie dans Pfuhl, *M. u. Z.*, I, p. 86).

1^o La période proprement submycénienne, représentée par le « spring chamber », probablement aussi par les fragments du palais et du petit palais¹. La tradition mycénienne est là encore très forte bien que le fer soit apparu.

2^o La période protogéométrique des tombes Hogarth et de la nécropole de Zafer Papoura². Elle a un caractère encore fortement mycénien : la plupart des formes de vases ne seront pas gardées par le géométrique (certaines du reste sont venues d'Orient dans le dernier âge du Bronze). Le décor est un héritage mycénien, mais fortement géométrisé : ainsi dans les trouvailles de 1933, un cratère de la fin du protogéométrique est décoré de bouquetins qui descendent directement de ceux du « goats crater » de Mouliana³. Mais la présence dans ce cratère d'une coupe de bronze renfermant un anneau de faïence décoré d'hiéroglyphes atteste la prolongation ou la reprise des relations avec l'Orient, tout comme certains types de vases plastiques⁴. Ce protogéométrique nous mènerait jusqu'au début du ix^e siècle.

3^o La période géométrique. H. Payne se refuse à y distinguer une évolution, jugeant les subdivisions arbitraires, car un style géométrique relativement simple et peu imaginaire comme celui-ci n'en comporte guère⁵. La coupure est totale selon Payne avec le protogéométrique ; s'il est des rapprochements de détails avec le mycénien, le style est tout différent. Le nombre des formes de vases venues de Chypre, la trouvaille d'un trépied chypriote dans la tombe Hogarth n^o 3, prouvent le contact avec l'Orient bien avant la période orientalisante. Cette époque géométrique recouvrirait à Cnossos le ix^e siècle et la première moitié du viii^e.

4^o Les débuts de la phase orientalisante ou subgéométrique, dans la seconde moitié du viii^e siècle⁶.

(1) *P. of M.*, II, p. 128 sq. ; *Arkadès*, p. 568-570 ; *BSA*, XXXI, 1929-30, p. 75 sq.

(2) *BSA*, VI, 1899-1900, p. 84, tombe 6 (trouvailles de 1899) et XXIX, 1927-8, p. 224 sq., *passim*, en particulier p. 267 sq. (trouvailles de 1907 à 1927).

(3) *JHS*, 1933, p. 288-289.

(4) *BSA*, XXXI, 1929-30, p. 58, n. 37.

(5) *BSA*, XXIX, 1927-28, p. 274 ; *BSA*, VI, 1899-1900, p. 83.

(6) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 275, fig. 7, 8, par exemple. On sait que la chronologie du protocorinthien est la seule encore dont dépendent toutes les chronologies du haut archaïsme.

CHAPITRE II

LE PROBLÈME ÉTÉOCRÉTOIS

Dans un passage de l'Odyssée qui semble peindre l'état de la Crète après l'invasion dorienne¹ apparaissent les « Étéocrétois », « Crétois authentiques », à côté des Achéens et des Doriens, envahisseurs successifs de la Crète, des Cydoniens aussi et des Pélasges qui demeurent plongés dans le mystère. On a admis que ces Étéocrétois représentaient dans la Crète hellénique le vieil élément indigène, préhellénique, qu'ils se soient trouvés mêlés aux Grecs ou qu'ils aient été refoulés par eux dans les régions moins favorisées ou moins accessibles de l'île. E. Kirsten a justement noté que les sites occupés se sont multipliés vers la fin du mycénien et à l'époque proto-géométrique : on se mit à habiter de préférence des acropoles qui durent être successivement les refuges des Étéocrétois devant les Achéens, des Achéens devant les Doriens, la conquête ne s'achevant que très lentement². On a admis que l'extrémité orientale de la Crète avait offert un refuge aux Préhellènes ; la raison principale en est la découverte à Praïsos de textes préhelléniques rédigés en caractères grecs, dont deux au moins remontent au VI^e siècle, dont trois

(1) XIX, 175-177 ; Staphylos, in Strabon, X, 475, 478 ; Diodore, V, 64. Cf. M. Guarducci, *Inscriptiones Creticae*, III, vi (Praïsos), p. 134-5.

(2) *Die Antike*, XIV, p. 308 sq. Pendlebury de son côté (*The archaeology of Crete*, p. 303 et pl. VI, 1-3) donne d'excellentes photographies de ces refuges de montagne : lui-même a fouillé Karphi, sur le Lassithi qui servit peut-être d'abri aux habitants de Lyttos, Minoens et Achéens, fuyant l'invasion, et ceci y expliquerait le mélange des traits « subminoens » et « achéens », à l'exclusion du proto-géométrique ; le site fut occupé de 1100 à 900 : *BSA*, XXXVII, 1936-7 (1940), p. 197-8 ; XXXVIII, 1937-8 (1940), p. 134-141. L'Anavlochos dut recueillir pareillement les habitants de Milatos, *BCH*, 1931, p. 365 sq.

autres descendent jusqu'au IV^e et au III^e siècle ; la découverte d'un nouveau texte étéocrétois du VI^e siècle à Dréros atteste que sur ce site, beaucoup plus voisin du centre de l'île, la population était mêlée et bilingue¹. Peut-être un mélange de population à proportion variable était-il assez général dans toutes les villes de Crète, à Cnossos par exemple, qui dut garder une bonne part de sa population antérieure aux invasions.

Les historiens de la Grèce sont de plus en plus portés à considérer la survivance des Préhellènes et de leur civilisation comme un élément primordial de l'hellénisme ; *a fortiori* on a pu définir l'histoire de la Crète comme une « explication » entre l'élément grec et l'élément préhellénique².

Cette survivance d'éléments indigènes, qui pouvaient même former une majorité soumise à une aristocratie d'envahisseurs, est seule capable d'expliquer les survivances religieuses ou linguistiques. Ainsi se multiplient dans la science contemporaine les faits légendaires ou mythologiques, dont on ne peut rendre compte dans le cadre de la religion grecque elle-même. Ces faits sont particulièrement nombreux dans le domaine des mythes et des cultes crétois³. Sans traiter de cette question qui ne nous entraînerait qu'à des redites, nous y ferons allusion dans notre chapitre d'« Iconographie comparée » (*infra*, p. 264 sq.). Ainsi s'explique non seulement le maintien de la vieille langue en divers lieux de l'île, mais aussi l'importance des éléments linguistiques non indo-européens qui apparaissent de mieux en mieux dans la langue grecque et plus particulièrement dans un dialecte comme le crétois.

De même, dans le domaine artistique, maints faits s'expliqueront par des survivances de l'art préhellénique, sous sa forme mycénienne ; dans la pratique toutefois, étant donné l'importance des influences orientales dans l'art mycénien, on aura souvent à se demander si un motif doit être considéré comme survivance préhellénique ou comme produit d'une nouvelle influence orientale.

(1) *Inscriptiones Creticae*, III, vi, n^{os} 1-6 (Praisos) ; H. van Effenterre, *Rev. de Philologie*, XX, 1946, p. 131-8 (Dréros) ; M. Guarducci a cru retrouver enfin des mots étéocrétois dans une inscription grecque d'Arkadès, *Inscr. Creticae*, I, v, 23.

(2) E. Kirsten, *Das dorische Kreta*, I, p. 3.

(3) M. Nilsson, *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 281 sq., *passim*.

Une civilisation ne meurt pas totalement, et, puisqu'on ne cesse de relever des survivances préhelléniques dans la langue et dans la religion, pourquoi n'en trouverait-on pas aussi dans l'art ? En fait la théorie des survivances sur place est encore aujourd'hui la plus courante pour expliquer les recommencements de l'époque orientalisante. Ces survivances existent certainement, soit sous la forme matérielle d'objets conservés pendant des siècles, soit sous la forme d'une tradition perpétuant certaines aptitudes. Que des objets mycéniens se soient conservés aux époques postérieures, c'est une évidence : les témoins d'une civilisation ne disparaissent pas tous avec elle. Il en est ainsi pour les pierres gravées : à la grotte de l'Ida, dans un milieu tout orientalisant, le seul monument mycénien est une pierre gravée souvent reproduite et étudiée, en qui survit, avec l'art ancien, la vieille religion de la Déesse Mère¹ ; à Praïsos, site étéocrétois, on rencontre une pierre gravée préhellénique, jusque dans une tombe du iv^e siècle². Si les circonstances de la découverte de ces pierres étaient mieux connues, il est probable qu'on en devrait souvent constater la présence dans des couches bien postérieures à l'époque de leur fabrication.

Mais la survivance de constructions minoennes à l'époque archaïque n'est pas improbable non plus : G. Rodenwaldt suggère que l'archaïsme argivo-corinthien a pris pour modèles à la fois les colonnes de façade et les frises des tombes mycéniennes toujours visibles³. On admet volontiers encore la survie de certaines statues préhelléniques, surtout dans les cantons inaccessibles aux migrations, et ce sont elles qui auraient servi de modèles aux *xoana* archaïques⁴. On peut s'attendre à retrouver un jour quelque idole minoenne dans un temple grec de Crète⁵. Qui sait enfin si la vue des vieilles

(1) *Mon. ant.*, VI, 1896, p. 178, fig. 12 ; Furtwängler, *Ant. Gemmen*, III, p. 47, fig. 22 ; Bossert, *Allkreta*², 323 a ; cf. Kunze, *Kretische Bronzereliefs*, p. 42.

(2) *BSA*, XII, 1905-6, p. 65 sq. ; Karo, *RE*, XI, s. v. *Kreta*, col. 1795 ; cf. à Sparte, *Artemis Orthia*, p. 18-19 et 378-9.

(3) *Korkyra*, II, p. 151.

(4) C'est Evans, *P. of M.*, III, p. 522 sq., qui suppose maintenant l'existence de statues préhelléniques. Sur l'imitation de celles-ci par les *xoana*, cf. Casson, *Technique of early Greek sculpture*, p. 50 sq. ; Ch. Picard, *CRAI*, 1935, p. 12 du tirage à part, à propos des découvertes de Dréros.

(5) Sp. Marinatos tenait avant guerre un fichier des objets préhelléniques, retrouvés dans des couches postérieures.

fresques ne réveilla pas un jour la peinture endormie¹ ?

Ces survivances d'objets ou même de monuments n'ont pas de quoi nous surprendre. Il en a été de même à toutes les époques, mais survivance n'entraîne pas forcément copie, départ d'un art d'imitation ; il y a là deux faits distincts. Le Moyen-Age a vu longtemps des monuments romains et des statues antiques, sans avoir l'idée de les imiter, et la Renaissance à l'antique ne s'est produite qu'après bien des siècles. C'est que la survie matérielle des objets importe moins que la survivance d'un esprit, d'un style. Cet esprit demeure-t-il ? Tout le problème est là.

C'est une explication facile qui consiste à retrouver partout les modèles préhelléniques ; elle a été volontiers systématisée, autrefois surtout, quand après les trouvailles de Mycènes on put considérer l'art orientalisant comme un prolongement direct de l'art mycénien : point de vue « occidentaliste » qui éliminait au maximum l'influence orientale. Elle est encore adoptée, quoiqu'avec plus de nuances, par un savant comme Doro Levi, peut-être parce que le point de départ de ses recherches est à Arkadès, dans une cité quelque peu arriérée, probablement aussi parce qu'il considère surtout les documents céramiques. L'explication par les survivances préhelléniques reste certainement valable dans un grand nombre de cas, surtout dans les cités étéocrétoises, à la condition toutefois qu'on puisse suivre sans interruption la forme ou le motif en cause, du mycénien à travers le géométrique jusqu'à l'archaïque. On comprend qu'une étude détaillée soit dès lors nécessaire dans chaque cas et qu'on ne se contente plus comme autrefois de rapprochements approximatifs. Jadis S. Wide répartissait les vases géométriques de Crète en une série à décor géométrique prépondérant et une autre caractérisée par la survivance de motifs mycéniens². Il est vrai que le géométrique crétois, nous y reviendrons tout à l'heure, a une place à part dans le géométrique grec : mais la doit-il aux survivances mycéniennes ou déjà au contact de l'Orient ? La solution suppose une enquête immense qui n'est que partiellement faite ; on risque toujours d'aboutir à des discussions sans fin, on se décide presque fatalement en

(1) E. Pfuhl, *M. u. Z.*, I, p. 160, 490.

(2) *Jahrb.*, 1899, p. 35 sq.

fonction d'une hypothèse d'ensemble. Tantôt cependant une véritable continuité apparaîtra, comme pour telle forme d'objet cultuel, les « snake tubes » par exemple¹, ou pour tel thème iconographique gardant à travers les siècles des traits minoisants, ainsi celui de Thésée tuant le Minotaure sur une pierre d'époque grecque². Par contre pour deux motifs d'Arkadès (pl. X, 1) (sphinx ; déesse tenant des tiges de plantes), V. Müller a montré, contre l'opinion de Doro Levi, qu'il n'y avait pas continuité, mais rupture, que ces motifs étaient inexplicables sans intervention de modèles orientaux³. E. Kunze de même, à propos de la collection des bronzes de l'Ida, signale que tel motif mycénien se meurt dans le style géométrique et qu'il devra revenir d'Orient ; pour lui le rôle des survivances mycénienne est très mince, la coupure est la règle générale⁴.

Nous nous bornerons ici à quelques indications, nous réservant de revenir sur ce problème dans nos chapitres comparatifs, surtout à propos de la plastique archaïque. Nous voudrions relier nos conclusions à celles du chapitre précédent. Il nous semble que les traditions préhelléniques se maintiennent sur les sites étéocrétois, à titre de survivances, mais sans avoir la force de donner naissance à un style nouveau. C'est dans l'est, à Vrokastro, à Kavousi, que se rencontrent et les statuettes retombées au stade de l'essai informe et les vases grossièrement décorés de motifs puérils : il y a là quelque chose qui s'éteint comme s'éteignent peu à peu les traces du vieux parler. On aura tout loisir de dénoncer sur ces sites les survivances mycénienne ; ils ne connaîtront ni style géométrique développé, ni non plus style orientalisant.

A Cnossos au contraire, que nous considérons comme le site le plus ouvert aux courants nouveaux, se forme un géométrique dont H. Payne note, nous l'avons dit, qu'il est vraiment coupé du protogéométrique. Si un motif évoque l'âge du Bronze, un examen attentif révèle souvent qu'il

(1) *P. of M.*, IV, p. 138 sq. On sait toutefois que ces objets cultuels se retrouvent en Asie, sous l'influence égéenne, jusqu'au temps de Ramsès III ; cf. en particulier A. Rowe, *The four Canaanite temples of Beth-Shan*, p. 36 sq., *passim*.

(2) *Ibid.*, p. 18, fig. 9.

(3) *AM*, 1925, p. 51 sq.

(4) *Kretische Bronsereliefs*, p. 113-4, 126, 130-1, 220, n. 72.

revient de l'est, inclus par exemple dans une composition chypriote, amalgamé à des traditions asiatiques : qu'on se reporte au chapitre comparatif sur la céramique (*infra*, p. 179-181). C'est dans cette disposition à renouer plus aisément et plus tôt avec Chypre et le monde oriental que consisterait le caractère étéocrétois de la céramique de Cnossos, dans la résistance qu'elle oppose à l'esprit du géométrique attique, dans la facilité enfin qu'elle a de se muer en céramique orientalisante. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point, quand nous serons plus avancé dans notre enquête. Il est temps de nous tourner à nouveau vers l'Orient.

CHAPITRE III

LE MONDE ORIENTAL APRÈS LA MIGRATION ÉGÉENNE

Si le Proche Orient est tout entier touché par la migration égéenne, s'il passe tout entier de l'âge du Bronze à l'âge du Fer, il est des régions dont la civilisation est alors profondément transformée, tandis que d'autres, la tourmente passée, maintiennent la leur sans rupture. Parmi les premières nous rangerons la Grèce d'une part qui passe de la civilisation mycénienne à une civilisation géométrique toute différente, malgré quelques survivances, et qui aura besoin, croyons-nous, d'accueillir des influences étrangères pour retrouver quelque chose de son propre passé ; nous rangerons aussi l'Asie mineure où l'empire hittite de Cappadoce, complètement ruiné, fait place à une civilisation phrygienne que nous connaissons mal encore mais qui semble aussi de caractère géométrique. Grecs et Phrygiens sont les seuls parmi les envahisseurs à fonder des états durables, comme en avaient déjà fondé du reste leurs prédécesseurs de l'an 2000, Achéens et Hittites. Ailleurs il put y avoir des ruines et aussi des installations provisoires d'envahisseurs comme les Philistins, mais ceux-ci et d'autres sans doute dont on a perdu le souvenir, furent assimilés assez vite par les populations établies : nulle part, sauf en Grèce et en Asie mineure, il n'y eut rupture avec le passé. La période de 1200 à 800 environ, si obscure dans ces deux pays, se présente ailleurs comme un prolongement sans heurt de l'époque précédente ; en Palestine, en Phénicie, en Syrie c'est même une période d'apogée. Là se conservera et prendra figure nouvelle la civilisation mixte étudiée dans notre première partie.

1° L'ASIE MINEURE

Nous ne mentionnerons qu'en passant la côte occidentale de l'Asie mineure où les Ioniens s'installent en ce temps. On a vu longtemps dans l'Ionie le conservatoire par excellence du passé mycénien, qui n'aurait pas connu de période géométrique. Il se peut que des découvertes révèlent un jour en Ionie un centre particulièrement important pour notre époque de transition. Il n'y paraît pas jusqu'ici : l'Ionie, avons-nous dit, ne semble pas avoir eu une civilisation mycénienne particulièrement développée : par contre la phase géométrique y est maintenant bien attestée ; nous nous demanderons plus loin à quelle date y apparaît un art orientalisant et quelle en est la nature. L'Ionie est désormais devenue terre grecque. Quant à Rhodes, ce fut, sur le chemin de la Syrie, un centre mycénien de premier ordre ; nous reviendrons plus loin sur son rôle ultérieur. De la côte méridionale de l'Asie mineure nous ne savons à peu près rien pour cette époque sinon que la céramique submycénienne apparaît dans la région de Tarse, probablement grâce à des poussées égéennes comme en pays philistin ; mais le fait semble sans lendemain.

A l'intérieur de l'Asie mineure la civilisation phrygienne qui succède à la hittite à Bogaz-Köy, Alishar et autres sites, paraît demeurer plus à l'écart encore que celle-ci du monde égéen ; elle est essentiellement rurale, incapable de donner le branle à une civilisation orientalisante. S'il y a eu communication entre elle et ses voisines, c'est à travers la Syrie ou la Lydie et de façon sans doute intermittente. Avec la Crète les rapports de la Phrygie semblent négligeables¹.

(1) Sur la civilisation phrygienne, cf. entre autres A. Götze, *Kleinasiens in Kulturgeschichte des alten Orients (Handbuch der Altertumswissenschaft)*, p. 189-192 ; sur la liaison entre niveaux hittites et phrygiens, Bittel-Güterbock, *Bogaz Köy, Neue Untersuchungen*, 1935, p. 7 sq. (tableau p. 27) ; sur les caractères de la civilisation phrygienne, cf. V. Christian, *AfO*, IX, 1933-4, p. 278. On trouvera une illustration dans Bossert, *All Anatolien*, pl. 280 sq. M. Ch. Picard m'a fait remarquer à la soutenance de ma thèse que j'avais négligé les découvertes de Pazarli, les plus riches, disent les savants turcs, pour la période comprise entre le XII^e et le VIII^e siècle. Mais les plaques de terre-cuite aux reliefs polychromes, si semblables à celles de la Lydie et de l'Ionie, nous apparaissent et à M. Picard, très sensiblement postérieures à ces dates (VII^e-VI^e siècles ?) : Ch. Picard, *RA*, XIII, 1939, I, p. 134-5 ; *AA*, 1939, col. 136-143. Dans un article récent, *AJA*, 1945, p. 578-581, G. M. A. Haufmann cherche à montrer

2^o L'ÉGYPTE

L'Égypte, plus à l'abri que tout autre pays, avait repoussé sous Ramsès III l'attaque des peuples de la mer ; elle va poursuivre sa civilisation traditionnelle malgré tant de discordes intestines. Elle avait toutefois renoncé à ses relations directes avec le monde égéen, la mer étant infestée de pirates ; elle les maintenait sans doute de façon intermittente et indirecte, grâce à l'intermédiaire syro-palestinien, car Ramsès III garda ou rétablit une certaine autorité sur Canaan jusqu'aux pentes sud du Liban, tandis que les Philistins colonisaient la côte¹. Au temps même où l'unité de l'Égypte se brisa une fois de plus entre Thèbes et Tanis, il faut admettre que jamais les échanges avec l'Asie ne cessèrent, soit que l'Égypte du Delta, sous les dynasties tanites, ait été accessible à la pénétration asiatique², soit que des Pharaons, plus énergiques et plus heureux, aient renouvelé en Canaan les interventions de leurs prédécesseurs³ : même au XI^e siècle les rapports demeurent entre Byblos et l'Égypte⁴ ; au X^e, aussitôt après la scission du royaume israélite, Sheshonq I^{er}, vers 930, pillait Jérusalem et occupait Canaan jusqu'à la Galilée⁵ : l'archéologie atteste, à Megiddo, à Samarie, à Byblos, et cela jusque vers 850, l'influence du pouvoir et de l'art égyptiens. Jamais, même aux temps les plus troubles, l'Égypte ne renonça à ses vues sur Canaan,

que l'art lydien — et celui de l'Asie Mineure en général —, bien loin d'avoir une influence sur la Grèce, ne se développe que tard (VII^e siècle), et dans la dépendance de l'art grec. Point de vue analogue de J. Boehlau et K. Schefold, *Larisa am Hermos*, III, p. 5-6 : aucune communication entre la côte d'Eolide et la Phrygie, jusqu'au moment (VII^e siècle) où des relations s'ouvrent par la Lydie hellénisée.

(1) A. Moret, *Hist. de l'Orient*, p. 586. On a retrouvé des monuments des règnes de Ramsès III à Beth Shan, de Ramsès VI à Megiddo. Pour Beth-Shan, cf. A. Rowe, *The four Canaanite temples of Beth-Shan*, p. 1-5 et 22-35.

(2) Moret, *ibid.*, p. 587 sq. ; cf. les noms asiatiques de certains Pharaons de cette époque. Les découvertes de P. Montet à Tanis renouvellent complètement ce problème (*Tanis*, p. 170) : y trouvera-t-on un jour quelque souvenir du roi Salomon ?

(3) L'un d'eux par ex., de la XXI^e dynastie, s'emparait de Gezer (Moret, *ibid.*, p. 647) ; cf. le relief trouvé par P. Montet en 1939 : un Pharaon écrase un ennemi armé de la double hache (philistine ?) : *Tanis*, p. 102-3, fig. 26.

(4) Cf. à Byblos le voyage d'Oun Amon, puis les monuments des règnes de Sheshonk I^{er} et de Osorkon I^{er}, Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 280-3.

(5) Moret, *o. l.*, p. 651 et 667-8 ; Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*³, II, 2, p. 46-9.

aidant tantôt l'un, tantôt l'autre, contre l'envahisseur assyrien, jusqu'au moment où elle succomba elle-même en 671¹.

Quoi qu'il en soit du détail des événements, il faut bien se représenter que l'Égypte reste moins à l'écart qu'on ne l'a dit. A la grande communauté méditerranéenne, « amar-nienne », des temps passés s'est substituée une communauté réduite dans laquelle l'Égypte et l'Asie ne cessent de se mêler l'une à l'autre. Quant à l'Égée, sans doute elle n'expédie plus rien en Égypte où les dernières importations mycéniennes ne dépassèrent pas le XIII^e siècle et où ne parvint à notre connaissance aucun vase géométrique, mais, dans une certaine mesure, un art submycénien, coupé de sa source, y est attesté au XII^e siècle²; surtout l'art asiatique, sous sa forme syro-phénicienne, fait pénétrer en Égypte bien des souvenirs de la communauté précédente qui renforcent ceux de l'art d'Amarna. Un grand nombre de documents égyptiens, peu étudiés encore, vases de faïence, albâtres, bronzes, ivoires, ne font que prolonger les tendances artistiques du Nouvel Empire; toutefois l'élément asiatique tend à se renforcer; la plupart de ces documents sont antérieurs à la période saïte³. A l'arrière-plan de l'art phénicien, en communication constante avec lui, il ne faut pas oublier cet art égyptien trop méconnu, puisqu'on a eu tendance à rattacher directement l'art saïte à celui du Nouvel Empire. Ajoutons que par voie indirecte, phénicienne ou chypriote, des objets égyptiens ont pu parvenir dans le monde égéen, bien avant la reprise des relations directes sous la XXVI^e dynastie (après 663)⁴. De même que le vase de Bocchoris, travail égyptien de 715 environ⁵, put parvenir à Corneto en Étrurie

(1) Moret, *o. l.*, p. 683, 687, 693-4; Ed. Meyer, *o. l.*, III, p. 27-8, 77-84.

(2) Des vases à étrier sont figurés aux murs de la tombe de Ramsès III; une coupe, du type de Vaphio dégénéré, dans une tombe thébaine vers 1140, ne serait que la reproduction d'une peinture antérieure: Hall, *Civil. of Greece*, p. 238 et n. 2.

(3) Bissing, *Jahrb.*, 1923-4, p. 191 sq. A. Scharff, in W. Otto, *Handbuch der Archäologie*, I, p. 606, considère la période des 21^e-24^e dynasties comme une suite du Nouvel Empire.

(4) Nous proposerions donc pour cette période la même explication que pour le Bronze ancien et le Bronze moyen: relations indirectes via Syrie, *supra*, p. 76.

(5) Bissing, *ibid.*, p. 197; Karo, *AM*, 1920, p. 108-9; *Mon. ant.*, XXXVI, 1937, col. 222. Bissing a donné dans les *Studi etruschi*, III sq. des catalogues d'objets égyptiens ou orientaux parvenus en Étrurie: mais un classement chronologique s'imposerait.

par les Phéniciens, de même divers objets, de faïence surtout, parvinrent grâce à eux en Grèce à l'époque protogéométrique ou géométrique : malheureusement ni la date de fabrication n'en est toujours bien certaine, ni le caractère purement égyptien n'en peut toujours être affirmé¹. Donnons quelques exemples pour la Crète. On rencontre à Vrokastro, dans un milieu submycénien, des sceaux de faïence apparentés à des sceaux des dynasties XX à XXII². Une trouvaille analogue est signalée à Eleutherne, mais le contexte n'en est pas connu³. De même, dans des milieux protogéométriques de Cnossos, se sont rencontrés des sceaux et un anneau de faïence, mais qui peuvent bien être des imitations⁴. A Psychro une statuette de bronze figurant Amon Ra aurait été dédiée vers 900 seulement bien qu'elle remonte à la XVIII^e ou à la XIX^e dynastie ; de Kavousi enfin proviennent divers fragments de faïence⁵. Dans le reste de la Grèce et particulièrement à Rhodes et à Perachora⁶ sont pareillement parvenus, bien antérieurement à la fondation de Naucratis, dans des milieux géométriques ou orientalisants anciens, des produits égyptiens analogues, qu'il n'est pas toujours facile de distinguer de leurs imitations phéniciennes. Nous reviendrons un peu plus loin sur celles-ci.

Ces exportations égyptiennes vers la Grèce demeurèrent en somme assez limitées et sans influence profonde⁷. Et toutefois on réduirait à l'excès les possibilités d'influence égyptienne sur la naissance de l'art grec si l'on ne se rappelait que de

(1) Le répertoire de Pendlebury, *Aegyptiaca*, ne donne pas sur ce point les éclaircissements désirables ; souvent du reste les circonstances des trouvailles ne permettent pas de précisions.

(2) Pendlebury, *o. l.*, Vrokastro, nos 58-65 ; il s'agit de sceaux en forme de coquilles et non de scarabées comme le dit Doro Levi, *Arkadès*, p. 478.

(3) *Ἐφ. ἀρχ.*, 1907, p. 163, pl. VI, n° 42 ; Pendlebury, *o. l.*, p. XIX, n. 3.

(4) *P. of M.*, II, p. 137, fig. 70, 12 ; *JHS*, 1933, p. 289.

(5) *BSA*, VI, 1899-1900, p. 107, pl. X ; Pendlebury, *o. l.*, Psychro, n° 15 ; *AJA*, 1901, p. 146.

(6) A Perachora, au milieu d'un dépôt géométrique ont été trouvés 750 scarabées, figurines, etc., soit égyptiens, soit chypriotes ou syriens (*JHS*, 1933, p. 277). Seule Rhodes a fourni plus d'objets égyptiens ou égyptisants, par ex. *Lindos*, I, col. 333 sq., mais ni la date (avant ou après la fondation de Naucratis), ni l'origine (égyptienne, phénicienne, locale) ne sont faciles à établir : ainsi un scarabée au nom de Sheshonk 1^{er} (X^e siècle) a pu être importé à Lindos à une date postérieure, une pièce analogue se retrouvant à Naucratis (*ibid.*, col. 372-3). Pour l'époque géométrique, Théra, Sparte, Éleusis, Athènes entrent encore en ligne de compte.

(7) Kunze, *Kret. Bronzereliefs*, p. 263.

nombreux objets phéniciens ou chypriotes ou rhodiens sont parvenus en Grèce dans le même temps, lui transmettant des éléments égyptiens déformés.

3^o SYRIE ET PALESTINE

A) *Point de vue historique*

Alors que la migration égéenne a ruiné les empires achéen et hittite, refoulé aussi l'empire égyptien, alors que la poussée araméenne ne cesse d'entraver la montée de l'Assyrie, les petits états de la région syro-palestinienne, jouissent d'une indépendance qu'ils ne retrouveront jamais plus : c'est le temps de la « Kleinstaaterei », selon l'expression d'Ed. Meyer, entre la migration égéenne et la conquête assyrienne (XIII^e-VIII^e siècles)¹.

En allant du sud au nord, nous rencontrons d'abord en Palestine, sur la côte, les Philistins dont le cas est particulier, puisqu'ils sont une épave de l'invasion indo-européenne : installés vers 1190, réduits à l'impuissance par David vers l'an 1000, ils demeureront sur la côte, mais se fondront peu à peu dans la population sémitique². Les Hébreux, de nomades devenus lentement sédentaires, sont au temps des rois (1025-935) à l'apogée de leur puissance : ils dominent Canaan de Damas à l'Égypte, ils sont les amis des rois phéniciens. Même divisée, la monarchie israélite demeure puissante : bien que les deux royaumes soient en rivalité entre eux et avec leurs voisins de Damas, bien que l'Égypte se montre de nouveau agressive, bien que le péril assyrien apparaisse dès 854, seule la prise de Samarie en 722 réduira les Hébreux à l'insignifiance³. Passons aux ports phéniciens : ils connaissent très tôt après l'invasion un renouveau de splendeur : Sidon et Tyr en particulier vont jouer de 1100 à 700 en Méditerranée le grand rôle qu'on a vainement cherché à abaisser ; leur puissance et leur rayonnement résisteront

(1) Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*², II, 2, p. 3-4.

(2) Moret, *o. l.*, p. 585, 640-642 ; sur le problème philistin, cf. l'exposé de L. Desnoyers, *Hist. du peuple hébreu des Juifs à la captivité*, I, p. 26-63 ; sur les rapports des Philistins et des Phéniciens entre eux et avec les peuples voisins, surtout les Égéens, cf. O. Eissfeldt, *Philister und Phönizier (Der alte Orient)*, 34/3, 1936).

(3) Moret, *ibid.*, p. 628-660.

longtemps aux entreprises assyriennes ; même Sidon détruite en 676, Tyr, tributaire, continuera de remplir sa mission. Dans la Syrie intérieure c'est l'époque des petits royaumes hittites et araméens. Damas est un certain temps, sous les « rois de Aram », une puissance politique rivale de la royauté israélite et qui se mesura longtemps à la puissance assyrienne avant de succomber en 732¹. Dans la moyenne vallée de l'Oronte Hama passe d'une dynastie hittite à une dynastie araméenne². C'est enfin la grande époque des principautés « néo-hittites » de la Syrie du Nord où des éléments envahisseurs, araméens d'une part, phrygiens ou apparentés de l'autre, se sont mêlés aux Hittites survivant de l'âge du Bronze et aux vieilles populations indigènes du pays hourrite. Tell Halaf, Carchemish, Alep, Samal (Sendjirli), pour ne citer que les principales, eurent alors une importance politique en rapport avec leur importance archéologique. Si ces cités sont inquiétées par l'Assyrie dès le ix^e siècle, elles mènent une vie encore indépendante jusqu'à Sargon, à la fin du viii^es. Plus on remonte vers le nord, vers Marash et Malatya, plus la prépondérance des éléments envahisseurs se fait grande : nous rejoignons ce royaume phrygien dont nous avons dit qu'il était demeuré à l'écart des courants commerciaux, plus encore que le vieil empire de Cappadoce.

Chypre enfin, bien que son histoire soit moins claire que celle des pays asiatiques, semble avoir gardé son indépendance entre l'invasion des peuples de la mer et la conquête assyrienne sous Sargon en 709. Fait unique dans l'histoire de la Grèce, les royautes chypriotes semblent s'être maintenues sans interruption de l'époque mycénienne à l'époque classique⁴ malgré le passage des peuples migrants, malgré les établissements phéniciens dans l'île⁵.

(1) Moret, *ibid.*, p. 601-613, 691-3 ; Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*², 11, 2, p. 269, 342-6.

(2) Ed. Meyer, *ibid.*, p. 342-3 ; cf. R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie*, p. 233 sq.

(3) Sur l'histoire de ces principautés, cf. Ed. Meyer, *ibid.*, p. 366-436, *passim* ; leur histoire est loin d'être connue dans ses détails, en particulier leurs rapports avec l'Égée : ainsi l'inscription de Kalamu, roi de Samal au ix^e siècle, mentionne la pression du roi des Da(na)nim, contre lesquels il appelle les Assyriens ; serait-ce un reste des Peuples de la Mer, ou une pointe de la colonisation grecque ? (*ibid.*, p. 375 et 430). Sur la topographie, R. Dussaud, *o. l.*, p. 467 sq.

(4) Casson, *Antient Cyprus*, p. 130 sq., 144 sq. ; cf. *infra*, p. 328-9.

(5) L'importance de ces établissements semble du reste avoir été fort exagérée.



Carte B. — Le Proche Orient

3^o SYRIE ET PALESTINEB) *Point de vue archéologique*

Voilà donc un vaste domaine allant des frontières de l'Égypte au Taurus, un domaine qui fut par excellence celui de l'art composite du Bronze récent. Alors qu'en Grèce et en Asie mineure les transformations causées par les invasions sont si profondes que la civilisation postérieure à celles-ci semble étrangère à la civilisation antérieure, ici la vie se prolonge, la même civilisation se développe et évolue, mais sans rupture. Sans doute sur certains points les survivances mycénienes sont plus fortes ou plus durables, à Chypre par exemple, tandis qu'ailleurs, dans la Syrie du nord, les éléments nouveaux modifient plus sensiblement l'état antérieur. En Phénicie enfin, un nouvel art composite se rattache de la façon la plus étroite à l'ancien. Nous aurons à revenir dans les chapitres suivants, à propos de telle série de documents (bronzes, ivoires, etc.), sur le rôle joué par l'art de ces régions ; nous ne voudrions que caractériser celui-ci de façon très générale, pour mieux apprécier ensuite le détail.

a) Considérons la *Palestine* d'abord, plus étroitement liée à l'Égypte que toute autre région. A la migration égéenne elle doit la connaissance du fer et, comme toutes les civilisations de cette époque, un grand développement de la métallurgie¹ ; elle doit aussi l'installation sur sa côte des Philistins auxquels on a attribué de façon trop exclusive la prolongation de l'influence égéenne. Mais par ailleurs l'âge du Fer prolonge sans aucune rupture l'âge du Bronze. La céramique submycénienne de Palestine dont nous reparlerons (*infra*, p. 173 sq.) se maintiendra jusqu'au x^e siècle : elle mêle d'ailleurs beaucoup plus d'éléments asiatiques qu'on ne l'a dit aux éléments mycéniens ; elle s'éteint d'autre part trop tôt, à la différence d'autres fabrications, pour exercer une influence sur la renaissance orientalisante en Grèce². C'est Chypre qui remplace

(1) Barrois, *Manuel d'archéologie biblique*, 1, p. 368 sq.

(2) Notons qu'un oiseau philistin se retrouve sur un vase orientalisant crétois (*infra*, p. 174 et 185) ; mais il s'agit justement dans cette céramique « philistine » non pas d'un motif submycénien, mais d'un vieux motif asiatique.

l'Occident plus lointain et représente en Palestine comme ailleurs un apport égéen vers le début du premier millénaire : c'est ainsi que les fibules parviennent de l'ouest en Palestine vers le x^e siècle, au moment même où disparaissent les influences proprement submycéniennes ; avec la céramique chypriote du premier âge du Fer la céramique palestinienne présente aussi quelques analogies, de forme surtout¹.

Beaucoup plus qu'à travers ces influences submycéniennes ou chypriotes, c'est dans les monuments indigènes ou importés d'Égypte ou de Syrie que se marque la continuité entre les deux âges. Ainsi un art local, très humble, continue de mêler dans les mêmes proportions les diverses tendances étrangères². D'Égypte, la Palestine continue d'importer, en moins grand nombre toutefois qu'au temps du Nouvel Empire, les vases d'albâtre ou les bibelots de faïence³. C'est au grand courant d'art phénicien et syrien qu'au temps de la monarchie israélite se rattachèrent de préférence les Hébreux dont les capacités artistiques ne furent jamais très hautes, pas plus d'ailleurs que celles de leurs prédécesseurs cananéens. Ce sont des modèles phéniciens ou syriens de la région de Damas que durent avoir sous les yeux les architectes auxquels Salomon confia la construction du temple et du palais de Jérusalem et les rois d'Israël celle du palais de Samarie : la Bible nous garde d'ailleurs le nom de l'un d'eux, Hiram de Tyr⁴. Le mobilier de ces édifices, les divers éléments de la décoration relèvent pareillement du style composite syro-phénicien, qu'il s'agisse des chapiteaux de colonnes du temple de Jérusalem ou des objets rituels en bronze de ce même temple ou

(1) Watzinger, *Denkmäler Palästinas*, I, p. 111 et 115.

(2) Cf. par exemple les terre-cuites palestiniennes de l'époque des Rois dont certaines imitent les monuments hittites, Watzinger, *ibid.*, p. 117. [A la soutenance de ma thèse, M. Ch. Picard a justement souligné l'intérêt de ces terre-cuites : beaucoup sont de provenance « philistine », mais non pas toutes (Beth-Shan)].

(3) *Ibid.*, p. 111-112.

(4) Sur ces ensembles architecturaux, cf. surtout Watzinger, *ibid.*, p. 86 sq., et aussi Contenau, *Manuel*, p. 1379-1382. Watzinger estime que dans cette architecture d'inspiration phénicienne ou syrienne apparaissent des éléments « nordiques », dus à l'influence des envahisseurs indo-européens, *o. l.*, I, p. 93, 102. Les temples de Beth-Shan, au niveau de Ramsès III, ont pu subsister jusque vers l'an 1000 ; leur structure et leur mobilier culturel nous intéressent donc tout particulièrement, cf. A. Rowe, *The four Canaanite temples of Beth-Shan*, p. 22-25, restaurations, fig. 5 et 9.

des fameux ivoires du palais rival de Samarie¹. Dans la plaine de Jezréel le vieux site cananéen de Megiddo offre à notre recherche un niveau particulièrement riche et abondant correspondant à l'époque qui nous intéresse². Selon les époques, selon aussi les ateliers fournisseurs (Tyr, Damas, d'autres peut-être), cet art composite pouvait prendre tel ou tel aspect. C'est ainsi qu'un des meilleurs connaisseurs des monuments de la Palestine, C. Watzinger, attribue à un art plus proprement tyrien, de date assez haute encore, où l'influence mycénienne se mêle à celle de la Syrie du nord, le fameux « mékonoth » du temple (dont nous nous ferons une idée grâce à des pendants chypriotes) (*infra*, p. 242) ou encore l'autel en terre cuite de Tell Taannek. Au contraire un support de lampe est tyrien également, mais d'une époque plus tardive où se mêlent des éléments égyptiens récents et des éléments assyriens. Enfin, parmi les ivoires de Samarie, Watzinger croit pouvoir distinguer un groupe fortement égyptisant qui a pu être fabriqué à Tyr, tandis qu'un autre groupe pourrait provenir de Damas, parce qu'il présente les mêmes traits syro-hittites que les ivoires d'Arslan Tash³.

b) Venons-en à l'art *syrien* ; comme au second millénaire, il a deux pôles, dont l'un est sur la côte, à Tyr et à Sidon, l'autre dans la vallée de l'Oronte et la région d'Alep.

L'art *phénicien*, celui de la côte, nous est encore bien mal connu, faute de documents suffisants. S'il l'était mieux, on verrait sans doute cet art, composite par excellence, accueillir successivement les influences égyptiennes, actives de tous temps, mais plus particulièrement sous le Nouvel Empire, et de nouveau à l'époque saïte ; les influences égéennes entre le XIV^e et le XII^e siècle d'abord, puis, de nouveau, lorsque l'art grec eut retrouvé toute sa force d'expansion, à partir du VI^e siècle ; celles de la Syrie du Nord, lorsque les villes

(1) Watzinger, *o. l.*, I, p. 112-4. Ces emprunts se poursuivent pendant des siècles ; Achaz encore, vers 710, fait copier pour Jérusalem l'autel de Damas (*II Reg.*, XVI, 10-11).

(2) Les publications de l'Institut oriental de Chicago nous sont malheureusement inaccessibles.

(3) Sur ces divers objets, cf. Watzinger, *o. l.*, I, p. 105 sq. ; sur les ivoires, cf. *infra*, p. 206-7. Notons immédiatement que Crowfoot, *Early ivories from Samaria*, p. 49-53, ne songe qu'à un seul atelier, soit en Phénicie, soit vers Damas ou Hama ; il insiste avant tout sur le caractère égyptisant de ces ivoires, dû à l'influence de la XXII^e dynastie (cf. *supra*, p. 110-1).

néo-hittites furent à leur apogée, soit entre le XII^e et le VIII^e siècle; les influences assyriennes enfin, dès le règne d'Assurnasirpal au IX^e siècle, mais surtout sous les Sargonides, au VIII^e. On verrait ainsi succéder à la période « amarienne » de la fin du Bronze (XIV^e-XIII^e siècle), à la fois égyptisante et mycénisante (*supra*, p. 74-5), — une seconde période (XII^e-VIII^e siècle) où se mêlent à des éléments sub-mycéniens et chypriotes les tendances artistiques de la Syrie du nord, pour quelques siècles prépondérantes, — une troisième période enfin (à partir du VIII^e siècle) où se combinent à leur tour éléments assyriens et éléments égyptiens de l'époque saïte qui donneront son originalité propre à cette période de l'art phénicien jusqu'au jour où s'exercera de nouveau l'action de l'art grec archaïque et classique. De ces trois périodes, la première, nous l'avons vu, est en rapports étroits avec l'art mycénien, la seconde est contemporaine du géométrique grec et, dans une certaine mesure, tend à l'orientaliser, la troisième enfin renoue d'étroits rapports avec la Grèce dans sa phase justement nommée orientalisante.

Si les fouilles de Byblos et de Ras Shamra nous ont bien fait connaître la Phénicie de l'âge du Bronze, celle de l'âge du Fer ne nous est guère connue que par des textes bibliques et homériques qui célèbrent la gloire artistique et le rayonnement commercial de Tyr et de Sidon¹. Mais les fouilles faites sur la côte phénicienne ne nous ont rien donné qui nous éclaire sur la Phénicie d'entre l'âge mycénien et l'époque perse². C'est par les trouvailles faites en dehors de la Phénicie, dans le monde mésopotamien, en Palestine, en Grèce, en Italie et dans la Méditerranée occidentale que nous connaissons quelque chose de l'art phénicien de cette période inter-

(1) Par exemple, Ézéchiel, XXVI-XXVIII; Iliade, VI, 289-292; XXIII, 741-5; Odyssée, IV, 615-9; XV, 415 sq., etc.

(2) Souhaitons que les fouilles reprises à Sidon par M. Dunand en 1940 nous renseignent un jour sur cette période. A Byblos la vie du sanctuaire continue sans interruption (Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 283), et on trouverait sans doute bien des documents de cette époque dans les *Fouilles de Byblos*, I, de M. Dunand, mais nous ne pouvons ni ne voulons préjuger des conclusions chronologiques de l'auteur et devons attendre le volume de synthèse annoncé. Indiquons seulement au passage que le tesson n° 6543 (p. 421 et pl. CLXXVI-CLXXVII) n'est évidemment pas mycénien, mais chypriote de l'âge du Fer, avec ses métopes en noir et rouge, son décor d'oiseaux et de fleurs et boutons de papyrus.

médiaire. Nous ne ferons ici qu'apprécier l'influence des Phéniciens sur la Grèce, sur la Crète en particulier, et signaler les exportations qui ont transmis cette influence.

Nous avons dit comment on avait tour à tour surestimé et sous-estimé l'action des Phéniciens. On ne croit plus guère aujourd'hui que les Phéniciens se soient installés en Grèce de façon durable, comme ils le firent à Chypre et dans l'Ouest méditerranéen, ni qu'ils aient pénétré la Grèce de leur influence religieuse¹. Mais ils nous paraissent vraisemblable, comme l'a montré de façon brillante V. Bérard, à grand renfort d'étymologies et rapprochements historiques, que les Phéniciens eurent dans l'Archipel, à Rhodes, en Crète, dans les Cyclades, aux isthmes continentaux, comme plus tard les Francs, des comptoirs maritimes, à la fois entrepôts et « réservoirs »². On peut en effet se représenter assez bien l'activité commerciale des Phéniciens dans les îles et sur les côtes grecques, à la lumière des textes homériques et par analogie avec les récits de voyageurs du XVII^e ou du XVIII^e siècle de notre ère. Hanos qui reçut une garnison ptolémaïque a toutes chances d'avoir été pareillement aux mains des Phéniciens : « toute thalassocratie levantine », dit V. Bérard, « dut avoir ici un point de relâche, de guette, et d'appui »³. Il faut sans doute se garder de croire que les Phéniciens pénétrèrent dans l'intérieur des terres et transformèrent toute la civilisation grecque, mais ils s'assurèrent certainement le contrôle des côtes et des îles et leurs marchandises, des points de débarquement, durent pénétrer plus ou moins loin dans le haut pays. La méfiance qu'éprouvent certains historiens pour l'action des Phéniciens est demeurée telle toutefois que G. Glotz considérait leur part dans la formation de l'hellénisme comme nulle ou peu s'en faut. « On ne connaît pas », disait-il, « d'œuvres phéniciennes dont se soit inspiré l'art

(1) L'opinion même des savants comme Hall et V. Bérard est devenue beaucoup plus mesurée à ce sujet dans l'espace de vingt ou trente ans ; on opposera tel passage de Hall : *Oldest civil. of Greece*, 1901, p. 227 sq., à un autre du même auteur, *Civil. of Greece*, p. 269-70 ; et de même les théories excessives soutenues par Bérard dans ses *Origines des cultes arcadiens* en 1894 et sa deuxième édition des *Phéniciens et l'Odyssée* en 1927. Seul Dörpfeld est demeuré fidèle jusqu'au bout à sa théorie, *All Olympia*, p. 384-7 et 406-9.

(2) V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*², *passim*, et surtout I, p. 219 sq., II, p. 271 sq.

(3) *Ibid.*, II, p. 335. Toutefois rien ne le prouve encore, cf. A. Reinach, *RHR*, LX, 1909, p. 169 et n. 2.

grec à ses origines »¹. Théorie d'autant plus paradoxale que G. Glotz est bien obligé d'admettre l'emprunt de l'alphabet phénicien : pourquoi dès lors cet emprunt et aucun autre ? Cette méfiance est d'autant plus fâcheuse à notre point de vue qu'elle conduit G. Glotz à reléguer de même à l'arrière plan celles des îles grecques qui seraient sur le trajet des influences phéniciennes, par lui réduites à leur plus simple expression, soit Chypre, Rhodes, la Crète et les Cyclades doriennes² ; seules comptent à ses yeux « celles qui, au centre, marquaient les routes suivies par les navires ioniens »³. On reconnaît là le préjugé ionisant de toute une génération de savants.

Une réhabilitation des Phéniciens et, par contre coup, des Crétois de l'époque archaïque est nécessaire, sans qu'il faille naturellement aboutir de nouveau aux excès du XIX^e siècle⁴. Nous prendrons nos exemples en Crète, signalant seulement au passage des rapprochements essentiels ; nous nous demanderons ce que les Phéniciens ont apporté aux Grecs et à quelle date, nous rappelant une fois de plus que les marchandises qu'ils apportent sont singulièrement mêlées et qu'entre leurs mains celles de l'Égypte voisinent avec celles des différents centres syriens ; nous réserverons aussi le cas du commerce et de l'importation chypriotes, car il fut toujours difficile de distinguer exactement entre Chypre et la côte d'Asie ! Donnons ici une vue générale des apports phéniciens, avant de revenir dans d'autres chapitres sur les catégories d'objets les plus importantes :

L'écriture alphabétique d'abord, élaborée en Phénicie à partir du XIII^e siècle, dut parvenir en Grèce dès le IX^e siècle au plus tard ; parmi les alphabets les plus primitifs, les plus proches du modèle phénicien, on signale ceux de la Crète, de Théra et de Mélos (*infra*, p. 148-9).

Les *lissus* phéniciens, sidoniens surtout, que vantent à la fois Homère et Ezéchiel⁵, ont dû exercer sur la transformation

(1) *Hist. grecque*, I, p. 145-6.

(2) *Ibid.*, p. 262, 289-91.

(3) *Ibid.*, p. 290, cf. aussi p. 557, 589 : tout le réveil orientalisant est attribué à l'Ionie. Sur cette attitude, *infra*, p. 308 sq.

(4) Ainsi von Zimmermann, *Berlin. Ph. Woch.*, 1933, col. 510-11, suggère que les Phéniciens pourraient avoir occupé la Crète pendant la période post-minoenne : l'expression est évidemment abusive.

(5) Sur ces tissus cf. V. Bérard, *o. l.*, I, p. 372-79 et les dissertations de E. Buschor, *Beiträge zur Geschichte der griechischen Textilkunst*, p. 31, 35,

de l'art géométrique et la naissance de l'art orientalisant une action sensible¹, très semblable à celle qu'exercèrent, à la naissance de l'art roman, les tissus orientaux, byzantins, égyptiens, syriens et sassanides². Comme ceux-ci dans les trésors de nos cathédrales, les tissus orientaux étaient dans l'antiquité conservés dans les trésors des temples³, mais nous ne pouvons plus qu'en deviner l'importance. Ajoutons que les Phéniciens n'apportèrent pas seulement en Grèce leurs propres tissus, mais aussi ceux de l'Égypte, de l'Arabie, de la Mésopotamie, dont Ézéchiél nous dit que Tyr les rassemblait chez elle. Ces tissus que décoraient des fleurs, des animaux réels ou fantastiques, peut-être aussi des scènes entières à personnages, ne pouvaient manquer de fournir des motifs nouveaux aux peintres qui désiraient assouplir la sévérité géométrique : ainsi doivent s'expliquer sur tous les sites géométriques, mais d'abord sur ceux de Chypre, de Rhodes et de la Crète, tel ou tel motif encore isolé parmi les constructions linéaires⁴. Ajoutons que les terres cuites crétoises, comme aussi certains vases et certaines statues, nous offrent des exemples de vêtements dont le riche décor brodé est incisé à la pointe ou tracé au pinceau, ou encore apparaît en relief sur l'argile⁵.

Nous avons dit que les *scarabées et sceaux* égyptiens ne pouvaient toujours être aisément distingués de leurs imitations. La plupart de celles-ci durent être phéniciennes, mais il serait bon qu'un spécialiste les étudiât d'ensemble. L'analyse que donne Fr. von Bissing d'un scarabée d'Arkadès est en effet particulièrement précieuse⁶ : il s'agit d'un travail probablement phénicien, du IX^e siècle ou du début du VIII^e, qui con-

44-5 ; et de H. F. Lutz, *Textiles and costumes among the peoples of the ancient Near East*, p. 90 sq. ; cf. encore Perrot, *Histoire de l'art*, III, p. 875 sq. ; Contenau, *Manuel*, p. 1188. Les Sémites figurés sur des plaques de faïence à Médinet-Habu, au XII^e siècle, portent des vêtements bigarrés et richement décorés : Bossert, *Handb. des Kunstgewerbes*, IV, p. 151.

(1) Elle est reconnue par exemple par E. Kunze, *Kret. Bronzereliefs*, p. 263.

(2) E. Mâle, *L'art religieux du XII^e siècle*, p. 341 sq.

(3) Buschor, *o. l.*, p. 38-9.

(4) Buschor, *o. l.*, p. 51, donne l'exemple d'un palmier au milieu d'un décor géométrique sur un vase rhodien ; ce ne fut certes pas un exemple isolé.

(5) Buschor, *ibid.*, p. 49-50 (la plaquette de terre cuite trouvée à Égine pourrait bien être crétoise et non chypriote, *infra*, p. 350, n. 5) ; Collignon, *Mon. Piot*, XX, 1913, p. 12-18 ; P. Demargne, *BCH*, 1929, p. 392.

(6) Arkadès, p. 477, n. 6.

serve la tradition du Nouvel Empire ; les rapprochements les plus nets sont fournis par des scarabées d'environ 800 provenant de Megiddo. Dans beaucoup de cas, soit en Crète, soit dans le reste du monde grec, on aboutirait sans doute à des conclusions analogues ; est-on bien sûr par exemple que les divers sceaux de Vrokastro soient réellement égyptiens, avec leurs hiéroglyphes inintelligibles (*supra*, p. 99, 112)¹ ? A vrai dire on pourrait songer aussi, au second degré, à des imitations crétoises, comme le suggère H. R. Hall². Le même problème délicat ne cesse de se poser pour chaque catégorie d'objets : il n'est pas toujours facile de choisir dans la gamme des imitations successives, phéniciennes, chypriotes, rhodiennes, crétoises, de plus en plus éloignées de l'original égyptien.

Nous nous poserons cette même question à propos des *objets de faïence*, faits d'une fritte siliceuse recouverte d'un émail blanc, vert ou bleu³. Là encore, après les avoir tous attribués à la Phénicie, on a au contraire cherché à éliminer complètement la fabrique phénicienne⁴, pour en faire honneur soit à Rhodes, soit à Naucratis, qui d'ailleurs ne doit entrer en ligne de compte que dans la seconde moitié du VII^e siècle. Ce fait oblige à attribuer une autre origine aux faïences trouvées dans les couches géométriques ou orientalisantes anciennes. Bien que la Phénicie n'ait elle-même guère fourni de ces objets il serait, croyons-nous, parfaitement illogique de la dépouiller totalement au profit de Rhodes. Rappelons-nous que nous ignorons tout de Tyr et de Sidon pour cette époque — il faut dès lors tenir compte des raisons théoriques, à savoir que la Phénicie dut apprendre la technique de la faïence aux Grecs, alors qu'ils n'avaient pas encore de contacts directs avec l'Égypte —, qu'on a dû reconnaître le caractère phénicien de bronzes et d'ivoires qui n'ont pas été davantage trouvés en Phénicie ; qu'enfin la Phénicie de l'âge du Bronze avait déjà connu la fabrication des frites émaillées (*supra*, p. 73). Concluons donc qu'il dut y avoir des ateliers

(1) E. H. Hall, *Vrokastro*, p. 136.

(2) D'après E. H. Hall, *ibid.*

(3) Sur cette faïence égyptienne cf. Perrot, *o. l.*, III, p. 407 ; Ch. Boreux, *Musée du Louvre, Antiquités égyptiennes*, p. 553 sq.

(4) Bissing, *Der Anteil der ägyptischen Kunst*, p. 59

à Tyr ou à Sidon¹ pour distribuer ces objets de faïence dans toutes les directions, en Assyrie, en Palestine², en Grèce.

Venons-en aux exemplaires trouvés en Crète : des objets ou fragments de faïence proviennent à peu près de tous les sites archaïques, Cnossos, Arkadès, l'Ida, Praisos, Amnisos, etc³ ; nous nous attacherons particulièrement aux plus anciens. Les trouvailles de l'Ida sont sans doute les premières, mais ne peuvent être toujours classées chronologiquement de façon sûre ; elles sont de plus très insuffisamment publiées. Dans le nombre on rencontre une statuette d'homme adossé à un pilier qui porte des hiéroglyphes purement décoratifs⁴ ; ce personnage a la jambe gauche portée en avant et les deux bras (un seul est conservé) sans doute allongés le long du corps ; la tête manque ; une tresse de cheveux dans le dos se recourbe en spirale à la manière hittite ainsi que le note Bissing⁵ pour qui la statuette n'est pas égyptienne. Il nous semble que, comme une statuette de Sparte pareillement adossée à un pilier⁶, celle-ci est phénicienne. Ed. Pottier, publiant des statuettes analogues qui seraient de fabrique rhodienne⁷, a bien montré quelle influence elles ont pu avoir sur la formation des types plastiques grecs, et comment par elles une influence égyptienne sur la Grèce a pu précéder la reprise des contacts directs ; le fait nous intéresse en particulier pour la formation du type du couros.

Deux têtes de sphinx de l'Ida, dont malheureusement aucune reproduction n'est donnée⁸, sont rapprochées par les éditeurs des têtes de femmes à la fenêtre qui décorent des ivoires de Nimroud que nous savons aujourd'hui phéniciens. Un lion allongé⁹ a d'autant plus de chances lui aussi d'être phénicien que sa pose rappelle celle d'un lion trouvé à Megiddo¹⁰ ; nous verrons plus loin que le lion dans l'art

(1) C'est aussi l'opinion de V. Müller, *Frühe Plastik*, p. 141-2.

(2) Watzinger, *o. l.*, I, p. 111-12 (Megiddo) ; Barrois, *Manuel*, I, p. 456.

(3) Doro Levi, *Arkadès*, p. 460.

(4) *Museo italiano*, II, col. 758-760.

(5) *Jahrb.*, 1923-4, p. 213.

(6) Poulsen, *Der Orient*, p. 64 et fig. 64 ; *Artemis Orthia*, p. 385, fig. 145 et pl. 206, 4, 5, 13.

(7) *Mon. Piot*, XXV, 1921-2, p. 391-400.

(8) *Museo italiano*, II, col. 757.

(9) *Ibid.*, col. 757-8, et *Arkadès*, fig. 588.

(10) Watzinger, *o. l.*, I, p. 111 et pl. 40, fig. 92.

crétois archaïque dérive des lions hittites de la Syrie du nord, par un intermédiaire qui ne peut guère être autre que phénicien. A l'Ida encore se rencontre une statuette de Bès, et celle d'un petit joueur de flûte¹ qui ne sont pas sans doute d'une époque bien haute et peuvent provenir cette fois de la fabrique de Naucratis.

A Arcadès un chien accroupi est trop abîmé pour qu'on puisse en dire quoi que ce soit². Mais une pyxis³ décorée d'une frise de taureaux dans un décor végétal et d'une autre de gazelles poursuivies par des lions (pl. XII), se rattache assurément à une tradition égyptienne qui remonte à l'art amarnien et que prolonge la fabrication du début du premier millénaire (*supra*, p. 111). Ces objets ne sont pas revendiqués pour l'Égypte même ; l'attribution à une fabrique rhodo-milésiennne est aujourd'hui, semble-t-il, la plus courante⁴, parce que beaucoup de ces objets viennent de Camiros⁵, parce qu'aussi ils ont sans doute préparé la naissance du rhodien orientalisant. La chose n'est pas impossible, puisqu'en Crète même et dans la tombe où se trouvait cette pyxis sont parvenus justement des vases rhodiens orientalisants. Mais Fr. von Bissing et Doro Levi ne manquent pas de dénoncer certaine ressemblance avec la série des bronzes phéniciens⁶ et peut-être faudrait-il revenir à la vieille théorie phénicienne soutenue jadis couramment⁷ : il s'agirait dans ce cas de la dernière période phénicienne, celle qui fut soumise à une influence assyrienne et égyptienne.

C'est à cette dernière phase aussi qu'appartiennent sans doute les trouvailles récentes d'Amnisos⁸ : statuettes de divinités égyptiennes assises, statuettes de Bès ; la présence d'une Aphrodite au type de la Vénus pudique a l'intérêt de souligner l'origine orientale de ce thème⁹. Doit-on attribuer

(1) La première, *Museo italiano*, II, col. 757-8 ; la seconde mentionnée seulement par Bissing, *Jahrb.*, 1923-4, p. 213.

(2) *Arkadès*, p. 460 et fig. 442.

(3) *Ibid.*, p. 317-8, fig. 414 ; p. 459-60 et pl. XXI ; p. 670.

(4) Bissing, *o. l.*, p. 60-61 ; *Arkadès*, p. 460.

(5) Perrot, *Hist. de l'Art*, III, pl. V.

(6) Bissing, *ibid.*, p. 61 ; *Arkadès*, p. 459.

(7) Perrot, *o. l.*, III, p. 674-684 ; Pottier, *Cat. vases du Louvre*, I, p. 150-152, 166-7.

(8) *AA*, 1934, col. 247 ; 1935, col. 245 ; *BCH*, 1934, p. 273 ; 1935, p. 304 et fig. 55.

(9) V. Müller, *Frühe Plastik*, p. 207-8.

tous ces objets à des ateliers orientaux ? De même qu'on parle couramment d'atelier rhodien, plusieurs savants ont envisagé l'hypothèse d'ateliers de faïence en Crète même, faisant pendant aux ateliers de bronziers, comme eux s'inspirant de modèles étrangers¹ ; la découverte à l'Ida de fragments d'une matière colorante, le kyanos, tendrait à appuyer cette hypothèse ; elle reste toutefois peu sûre tant qu'on ne connaît pas de faïences au style proprement hellénique².

Aux *ivoires* et aux *bronzes* nous consacrerons un chapitre particulier. Il semble que pour ces deux catégories d'objets le rôle des Phéniciens soit particulièrement clair. Bronzes et ivoires, qu'ils soient fabriqués sur la côte phénicienne ou dans les villes de la Syrie intérieure, héritent de toutes les traditions du second millénaire auxquelles ils combinent des influences nouvelles, d'abord plus proprement syriennes, ensuite assyro-égyptiennes.

Les *statuettes* de terre-cuite ou de bronze durent parvenir en assez grand nombre en Grèce, bien qu'on n'en ait signalé jusqu'ici qu'à Samos³ ; il semble qu'à la naissance de la plastique dédalique l'exemple de certaines statuettes phéniciennes ait commandé telle ou telle attitude, suggéré telle ou telle mode (*infra*, p. 246-7). Il est toutefois difficile de distinguer nettement statuettes phéniciennes et statuettes syriennes.

Les bijoux. Comme pour tant d'industries phéniciennes, c'est par des voies indirectes qu'on essaie de retrouver trace de ce que fut la bijouterie des Phéniciens, en particulier à travers les industries qui l'ont prise pour modèle. Le chapitre qu'a consacré G. Perrot à la bijouterie phénicienne n'a que le tort d'emprunter de toutes parts des documents, puisqu'aucun ou presque n'a été trouvé en Phénicie même⁴, le tort aussi de ne pas tenter un classement chronologique : des bijoux d'époque mycénienne voisinent avec d'autres qui s'échelonnent sur tout le début du premier millénaire. A vrai dire nous connaissons mieux la bijouterie fortement égypti-

(1) Doro Levi, *Arkadès*, p. 460 ; Bissing, *Stud. etruschi*, XI, p. 417.

(2) Au contraire, V. Müller, *ibid.*, p. 142, tend à restreindre le plus possible la fabrication en Grèce même.

(3) Kunze, *Kretische Bronzereliefs*, p. 263 ; sur cette petite plastique phénicienne, cf. surtout V. Müller, *ibid.*, p. 137-142.

(4) *Hist. de l'art.*, III, p. 812 sq.

sante des VII^e et VI^e siècles que celle des siècles antérieurs ; celle-ci serait peut-être représentée par quelques bijoux du Musée britannique¹. Les couronnes d'or de la collection Schiller (pl. VII), parures de quelque prêtresse orientale, l'une d'elles surtout avec son décor d'Astartés nues, de bouquetins parmi les plantes, sont bien dans l'esprit de l'art composite des Phéniciens, mais ni la date ni la provenance ne nous en paraissent assurées².

Nous mentionnerions ici le fameux trésor d'Égine³ qui nous donne peut-être la meilleure idée de ce que fut la bijouterie orientale ou orientalisante en un temps tout proche encore des migrations. Ce trésor est peut-être le seul ensemble pour lequel n'ait pas encore été résolue l'alternative : fabrication d'époque mycénienne ou fabrication d'époque archaïque ? Les uns comme F. H. Marshall, frappés de tant de survivances mycéniennes, le font remonter à la période de 1200-1000, c'est-à-dire aux confins du Bronze et du Fer, les autres, avec A. Evans, attentifs surtout à une certaine stylisation géométrique, à certains apports étrangers, placeraient la fabrication vers 800 dans un centre comme Égine même, non encore atteint d'après lui par l'invasion dorienne, mais déjà ouvert au commerce oriental⁴. Mêmes hésitations du reste pour l'origine de ce trésor : si l'on peut songer à un centre de la Grèce insulaire, on peut penser aussi que ce trésor fut apporté sur les navires phéniciens⁵.

En Crète on a signalé la présence de deux éléments de collier, l'un en forme de faucon aux ailes déployées, l'autre fait de deux têtes de lion accolées ; Fr. Poulsen les attribue tous deux à la bijouterie phénicienne, tandis qu'ailleurs le premier est donné pour égyptien, le second pour mycénien⁶. On voit

(1) Marshall, *BM Cat. of the jewellery*, nos 1485-8 par ex.

(2) R. Zahn, *Sammlung Baurat Schiller*, Berlin, p. 12 et 50-2, nos 106 A-B (plus l'anneau 106 C), pl. 39-40 : VIII^e-VII^e siècles, Phénicie ou Chypre ; — V. Müller, in H. Bossert, *Geschichte des Kunstgewerbes*, IV, p. 149, 1 : fin du 2^e millénaire, Syrie (?). Nous pencherions plutôt pour la date tardive.

(3) Evans, *JHS*, 1892-3, p. 195 sq. ; Marshall, *o. l.*, p. xviii-xx et 51-56.

(4) Marshall, *l. c.* ; Bissing de même (*Jahrb.*, 1923-4, p. 220) voit dans la tasse d'or du trésor d'Égine un antécédent des coupes phéniciennes. Contra, Evans, *l. c.*, p. 224-6.

(5) Poulsen, *Der Orient*, p. 60 ; de même Watzinger, *Denkm. Palästinas*, I, p. 37-8, appelle l'attention sur certains traits phéniciens et syriens du nord ; il rapproche une des pièces d'un bijou philistin, *ibid.*, p. 84.

(6) Marshall, *o. l.*, nos 816-817, p. 62-3 et pl. VIII ; Poulsen, *o. l.*, p. 61.

dans quelles incertitudes nous sommes encore en ce domaine fort peu exploré. Quel put être le rôle de cette bijouterie phénicienne ? Dans un intéressant article, G. Karo a montré, à propos des bijoux de Vetulonia, comment la bijouterie étrusque se rattachait beaucoup moins à celle de l'Asie mineure (Sardes, Éphèse), qu'à celle de la Syrie et de la Mésopotamie par l'intermédiaire phénicien¹. On peut se demander si la bijouterie de la Grèce archaïque, spécialement en Crète, n'appartiendrait pas au même courant. Cette dernière est malheureusement trop mal connue encore pour qu'on puisse l'ordonner chronologiquement et la comparer aux autres séries archaïques, ioniennes et rhodiennes surtout. Doro Levi, partant de ses trouvailles d'Arkadès, a signalé qu'elle utilisait tous les procédés connus déjà de l'époque préhellénique : feuille d'or découpée, or massif, travail au repoussé, grènetis². Dans l'état de nos connaissances il est impossible de prouver que ces procédés ont survécu en Grèce ou qu'au contraire ils ont été réimportés d'Orient : c'est un problème qu'on pourrait étudier par exemple à propos du grènetis qui après être apparu, on le sait, vers le début du MM sous des influences asiatiques, se répandit à l'époque mycénienne, se maintint jusqu'à l'extrême fin de celle-ci et reparut à une date peu sûre encore, vers le même temps où il paraissait dans la bijouterie étrusque³. Quelques jalons crétois nous sont justement signalés : un anneau de Mouliana, à l'extrême fin de l'époque mycénienne⁴ ; à l'Ida, dans un milieu orientalisant ancien, un élément de collier en forme de disque, décoré de triangles au grènetis, qui a ses pendants à Chypre et à Cumes, et pourrait bien être phénicien⁵.

Il faudrait tenir compte de cet ensemble précieux des bijoux de l'Ida, qui demeure encore à peu près inédit⁶ ;

(1) *Studi etruschi*, VIII, 1934, p. 49 sq.

(2) Arkadès, p. 475-6 et pl. XII.

(3) P. Demargne, *BCH*, 1930, p. 416-421 ; *RA*, 1936, II, p. 87-8. Un article d'ensemble nous avait échappé, celui de C. Densmore Curtis, *Ancient granulated jewellery, in Memoirs of the American academy in Rome*, I, p. 63 sq.

(4) *Εφ. ἀρχ.*, 1904, col. 50, fig. 13.

(5) *Museo italiano*, II, col. 750 ; cf. Myres, *Cesnola collection*, p. 381 ; *Mon. ant.*, XXII, 1914, col. 295, fig. 114 et 115 a ; Marshall, *o. l.*, p. XXI et n° 1240.

(6) Fabricius, *AM*, 1885, p. 67-8 ; *Museo italiano*, II, col. 749-753. Dans un travail récent (1942), W. Reichel, *Griechisches Goldrelief*, p. 46-8 et 58, a étudié ces bijoux, mais sans en donner encore une véritable publication : seul est reproduit pour la première fois, pl. XIV, n° 47, un très intéressant bijou déda-

il y faudrait joindre deux bijoux du Musée britannique, achetés en Crète, une abeille d'or¹ qu'on peut rapprocher de l'abeille d'Arkadès² et un bouquetin couché auquel sont suspendus des pendeloques³ : l'un et l'autre doivent être de fabrication crétoise. Le même travail qu'on a déjà fort avancé pour d'autres séries d'objets (ivoires et bronzes par exemple) ne pourra ici être amorcé qu'après publication complète des documents ; il devra tendre à classer ceux-ci, par ordre chronologique, en importations étrangères et imitations locales.

c) L'art phénicien a été longtemps considéré comme l'art composite et intermédiaire par excellence, le seul dont on ait envisagé l'influence sur l'archaïsme grec orientalisant ; à côté de lui il faut faire place non seulement à l'art chypriote — nous aurons l'occasion d'y revenir —, mais à un *art syrien du nord*, héritier de l'art hourrite du second millénaire, aux frontières incertaines comme les états où il se développe, mais dont l'importance apparaît de mieux en mieux. Autour de l'an 1000 c'est peut-être, de tous les arts du Proche-Orient, le plus vivant ; il marque profondément et l'art de la côte phénicienne en un temps où celle-ci échappe à la tutelle égyptienne⁴, — et l'art naissant de l'Assyrie dont le développement vers cette date fut partiellement dû à l'importation d'objets syriens⁵, — et l'art de la Grèce géométrique et archaïque : les Phéniciens durent faire connaître à la Grèce

lique (vers 650) qui prouve que les fabrications crétoises valaient celles de Camiros. On n'oubliera pas la plaquette de l'Ida figurant une triade divine (Ch. Picard, *RHR*, XCVIII, 1928, p. 60 sq. ; Doro Levi, *Arkadès*, p. 708, fig. 670). Nous venons de prendre connaissance des pages consacrées par Doro Levi, *AJA*, 1945, p. 313-329, à ceux de ces bijoux qui sont conservés au Musée national d'Athènes : deux menus fragments s'ajoutent à la plaquette précédente ; le bijou reproduit par Reichel est étudié et commenté ; une protomé de femme, comme à Camiros, est signalée. Mais ce n'est pas là encore la publication définitive qui permettra de situer à sa juste place la bijouterie crétoise.

(1) Marshall, *o. l.*, p. xxv et 104-5, n° 1239 et pl. XIV ; cette abeille avait été donnée comme venant de Rhodes par Perrot, *o. l.*, III, p. 829, fig. 592.

(2) *Arkadès*, p. 94, 475-6 et pl. XII.

(3) Perrot, *o. l.*, III, p. 838-9, fig. 610 ; Marshall, *o. l.*, p. 62, n° 815 et pl. VIII (attribué à l'art mycénien).

(4) C'est précisément son caractère égyptisant qui distingue le plus aisément l'art phénicien de l'art syrien : cf. V. Müller, *Frühe Plastik*, p. 114, 137.

(5) St. Przeworski a montré (*Klio*, 1930, p. 473 sq.) que de nombreux objets provenant de la Syrie du nord avaient été trouvés dans les fouilles assyriennes ou babyloniennes : ce sont là les fruits d'un butin militaire ou d'un commerce qui remonte haut (*supra*, p. 73 : cf. les faïences d'Assur.). Ainsi s'explique que

les produits de la Syrie intérieure en même temps que les leurs ; mais un trafic direct reprit aussi assez tôt par la vallée inférieure de l'Oronte, puisqu'on a trouvé aux bouches mêmes du fleuve, à Al Mina et à Sabouni des tessons grecs insulaires remontant au IX^e siècle¹. N'oublions pas que Chypre reprit évidemment alors son rôle d'intermédiaire entre la Syrie et le monde occidental ; or l'art chypriote des débuts du Fer est fortement marqué par l'influence de la Syrie du Nord, qu'il s'agisse des ivoires ou de la plastique.

Que fut cet art syrien ? Ni l'extension géographique, ni l'extension dans le temps n'en sont très faciles à mesurer. Politiquement, nous l'avons dit, la Syrie du nord, à cheval sur le cours moyen de l'Euphrate, se distribue alors en royautes indépendantes, hittites ou araméennes ; les principaux sites archéologiques sont de même à Tell Halaf, le vieux site « hourrite » de Haute-Mésopotamie, à Carchémish, Til Barsip, Arslan Tash, sur l'Euphrate ou à son voisinage immédiat ; à Sendjirli, Saktché-Gözü, Marash, dans les vallées qui descendent du plateau anatolien. Mais cette civilisation pousse des prolongements et vers le haut Euphrate (Malatya), et vers la vallée de l'Oronte, de Tell Tayinat à Hama, vers la Cilicie peut-être, encore si mal connue ; vers Damas plus proche toutefois du monde phénicien de la côte : autant de variétés d'une même grande civilisation². Nous sommes là dans un pays de passage, en un temps où les races se mêlent : au vieux fonds sémitique et asianique se sont superposés, dès l'âge du Bronze, des éléments hittites, puis araméens, enfin, à la surface, des envahisseurs indo-européens de l'an 1200, Phrygiens, Mushki et tribus apparentées.

L'extension dans le temps semble aujourd'hui plus nettement précisée, elle a été étudiée récemment par V. Christian³ qui a montré que la grande époque de cet art, des sculptures en particulier, va de la migration égéenne à la conquête

l'art assyrien qui ne se développe guère qu'au IX^e siècle, ait souvent utilisé les exemples de l'art syro-hittite.

(1) L. Woolley, *JHS*, 1938, p. 9 et 16-7 ; M. Robertson, *JHS*, 1940, p. 2 sq.

(2) Pour la bibliographie de ces sites, on se reportera à notre bibliographie générale. Signalons seulement que Tell Tayinat, aux IX^e-VIII^e siècles, prolonge le site immédiatement voisin de Tell Atchana (Bossert, *AN Anatolien*, fig. 870-3). L'album de Bossert, paru en 1942, rassemble une illustration abondante pour l'ensemble de ces sites (pl. 181-250).

(3) *AfO*, IX, 1933-4, p. 1 sq.

assyrienne, du XII^e au VIII^e siècle. Sur les sites « néo-hittites » les souvenirs de la « koiné » mycénienne ne sont pas absents, témoin ce thème de l'arbre de vie entre les animaux affrontés¹. A Tell Halaf le milieu submycénien est très caractéristique : entre l'Euphrate et le Tigre, aux confins syro-mésopotamiens, ce site a révélé une curieuse civilisation provinciale qui ne remonte pas comme on l'a cru au quatrième millénaire, mais bien à cette même période des débuts de l'âge du Fer (*supra*, p. 72-3). Or, tandis que la céramique présente des analogies avec le géométrique grec, plusieurs aspects de cette civilisation s'expliquent nettement comme des survivances d'un art composite à forte prédominance mycénienne : ainsi certaines figurines en terre cuite de la déesse de la fécondité, ainsi un couvre-bouche en or, une plaque d'or décorée de deux animaux affrontés de chaque côté d'un motif floral semblent bien l'héritage attardé de cet art composite ; il en est de même, sur un relief de pierre, du combat d'un taureau et d'un lion². L'art de Tell Halaf fait curieusement figure d'intermédiaire entre l'art mycénien et l'art grec archaïque, mais ne se prolonge pas au delà du règne de l'araméen Kapara (XII^e siècle). A l'autre extrémité du domaine syrien, dans la vallée de l'Oronte, Hama présente au contraire un niveau correspondant au submycénien et au protogéométrique (environ 1200 à 950-900) et un autre correspondant au géométrique et se prolongeant jusqu'à la fin du VIII^e siècle et à la conquête assyrienne (720)³. Hama mériterait d'être étudiée de très près comme pourrait l'être Damas si ce site était fouillé, comme peut l'être Megiddo pour la Palestine, puisque la liaison y est faite, par des trouvailles représentatives, entre le XIII^e et le VIII^e siècle.

Comme nous l'avons fait pour le domaine phénicien, passons en revue quelques-unes des fabrications caractéristiques de la Syrie du nord ; le nombre ne pourra que s'en accroître, avec la convergence des recherches actuelles vers ce pays. Ces indications seront reprises dans nos chapitres comparatifs. On sait l'importance des *reliefs* dans cet art

(1) A Sendjirli, à Tell Halaf : Bossert, *o. l.*, fig. 938; von Oppenheim, *Tell Halaf*, pl. XIX, 2 et XXXIX, b 4.

(2) Von Oppenheim, *Tell Halaf*, pl. XXXIX, 2 et 4 (cf. l'orthostate, pl. XIX b, évidemment contemporain), et pl. XXI b.

(3) H. Ingholt, *Rapport préliminaire sur les fouilles de Hama*, p. 68-118.

syrien dit néo-hittite (pl. V, 1-4) ; ils ont été fort étudiés ces derniers temps et V. Christian, disions-nous, a essayé de les échelonner dans le temps¹. Il semble que l'influence de ces reliefs ait été très forte sur l'art grec ; elle fut naturellement indirecte, les figures principales en étant vulgarisées par des ivoires, des plaquettes de terre cuite, de petits bronzes qui voyagent facilement. Ainsi quand H. Payne voit dans tel lion des reliefs hittites l'ancêtre des lions crétois et proto-corinthiens, on peut imaginer la transmission par l'intermédiaire de tel ivoire qui nous est parvenu². Quand nous retrouverons, sur les plaquettes crétoises de terre cuite, le thème de la déesse au miroir ou celui du dompteur de bêtes, nous nous demanderons si les représentations analogues sur les reliefs néo-hittites ne sont pas venues indirectement à la connaissance des Grecs archaïques, parce qu'ils ont été reproduits en bronze, ou en ivoire, ou en terre cuite : la déesse au miroir par exemple nous apparaît sous la forme d'un petit bronze³.

Dans notre troisième partie, à propos de telle ou telle série de documents, nous essaierons de distinguer entre les modèles syriens et les modèles phéniciens qui furent proposés à la Crète archaïque ; c'est là une discrimination que nous croyons féconde. Ainsi, le problème des ivoires devant être abordé plus loin, signalons dès maintenant qu'on a essayé de faire la distinction entre les ivoires plus proprement phéniciens, soumis à l'influence égyptienne, et ceux où prévalent les éléments syriens ou hittites⁴. On a pensé que ces derniers avaient pu être fabriqués à Damas. Y eut-il des ateliers dans la Syrie du nord, continuant une fabrication qui remonte, semble-t-il, à l'âge du Bronze ? L'achèvement de la publication de Sendjirli vient seulement de nous faire connaître des ivoires auxquels on avait souvent fait allusion. Successivement les ivoires chypriotes d'Enkomi, à l'extrême fin du Bronze, les ivoires d'Arslan Tash et autres lieux vers les

(1) V. Christian, *l. c.* ; cf. von Bissing, *A/O*, VI, 1930-1, p. 159.

(2) Poulsen, *Der Orient*, fig. 50.

(3) Contenau, *Manuel*, p. 212-3, fig. 130 ; cf. p. 1067.

(4) Nous n'avons pu lire l'article de R. D. Barnett, *Phoenician and Syrian ivory carving*, in *PEF QS*, 1939, p. 4-19, qui tente cette distinction : l'école syrienne hériterait de la tradition mycénienne, mais sa prospérité ne dépasse pas le IX^e siècle.

IX^e-VIII^e siècles, ceux de Sendjirli qui ne remonteraient qu'au VII^e, présentent des traits proprement syriens pour lesquels on a invoqué des rapprochements avec la sculpture « néo-hittite » (*infra*, p. 201).

Des coupes et objets divers en bronze, nous ne dirons pas davantage. Là encore nous sommes réduit à des suppositions. Les coupes de Ras Shamra d'une part, certaines patères dites phéniciennes de l'autre, présentent des traits qui les différencient des fabrications proprement phéniciennes ; il y a chance qu'elles soient syriennes du centre ou du nord (*infra*, p. 221-2). En d'autres domaines, céramique et plastique, nous avons au contraire à notre disposition des documents plus nettement syriens (*infra*, p. 176). On a cherché à définir les caractères essentiels de cet art. Les uns, comme A. Götze¹, soutiennent que l'influence des envahisseurs n'a guère dépassé le Taurus et, dans cet art de l'âge du Fer, ils voient l'héritier de l'art hittite de l'âge du Bronze, ils l'appellent néo-hittite. Il conviendrait assurément de voir aussi en lui l'héritier des vieilles civilisations indigènes, asianique et hourrite. Quoi qu'il en soit, s'il est bien vrai qu'il prolonge dans ses thèmes et dans ses formes la civilisation antérieure, enrichie, ne l'oublions pas, d'apports égéens, il ne la prolonge pas, croyons-nous, aussi directement, aussi uniment que la civilisation phénicienne ou *a fortiori* l'égyptienne de l'âge du Fer prolonge celles de l'âge du Bronze. La Syrie a senti l'invasion beaucoup plus près d'elle. Il semble que V. Christian, suivant d'ailleurs D. G. Hogarth et L. Woolley², ait eu raison de faire leur part à certains éléments envahisseurs ; tels rapprochements faits par lui entre les sculptures de Bogaz-Köy et celles de Sendjirli par exemple sont absolument décisifs³ : au relief arrondi, parfois mou, de tendance naturaliste, succède un relief plat, sec, schématique (pl. V, 1-4 ; pl. VI, 3) ; des oppositions du même ordre apparaissent dans les autres techniques : glyptique, petite plastique du bronze. Dans son étude sur les ivoires de Nimroud, R. D. Barnett note pareillement que, sur les ivoires de son groupe syrien, les musculatures

(1) *Kulturgeschichte des alten Orient*, III, p. 187, n. 6.

(2) Par ex. L. Woolley, *Liverpool annals*, IX, p. 41-56 ; V. Christian, *l. c.*, p. 9 sq., 27-8.

(3) *Ibid.*, pl. I.

ne sont pas rendues plastiquement, mais par une stylisation superficielle et linéaire¹. L'opposition serait la même, selon V. Christian, qu'entre le mycénien et le géométrique grec². Ces tendances à la géométrisation seraient la marque propre des envahisseurs indo-européens. Si cette théorie est juste, il faut se garder de la pousser à l'excès. Sans doute l'esprit de cette civilisation est géométrique, mais, à la différence du géométrique grec, elle garde tout le répertoire iconographique de l'âge du Bronze : imagine-t-on en Grèce à cette époque la série des reliefs de Sendjirli et de Carchemish ? C'est pourquoi d'ailleurs cet art syrien peut exercer sur la Grèce géométrique une action fécondante, lui procurer en particulier des images et des thèmes. Retenons toutefois que les premières influences orientales reçues par l'art géométrique émanent d'une civilisation elle-même géométrique : l'orientalisation ne s'accroîtra décidément que quand entreront en jeu des éléments phéniciens, égyptiens, assyriens, plus proches par leur esprit du naturalisme de l'âge du Bronze.

Ne tiendrions-nous pas là un chaînon essentiel à notre argumentation ? Nous nous demandions au chapitre précédent si le géométrique — sous sa forme crétoise — ne devait pas quelque chose à l'Orient. Ne serait-ce pas plus précisément à cette Syrie du nord où le style géométrique s'insère dans une civilisation qui garde les traditions de l'âge du Bronze, et dont l'influence est la première en date à s'exercer sur la Grèce archaïque ? N'aurions-nous pas là la possibilité d'expliquer à la fois et le géométrique et le premier art orientalisant, celui du VII^e siècle, beaucoup moins riche et exubérant que celui qui s'affirma au siècle suivant grâce à l'entrée en jeu de l'Égypte et de la Phénicie.

(1) *Iraq*, 1935, p. 195.

(2) Il emploie la formule même par laquelle A. Furtwängler traduit le contraste frappant entre le mycénien et le géométrique : *Antike Gemmen*, III, p. 57.

CONCLUSIONS DE LA DEUXIÈME PARTIE

Nous avons peut-être réussi, non sans tâtonnements, à planter quelques jalons sur ce terrain difficile. Il nous a paru que la civilisation protogéométrique — si l'on peut associer ces deux termes — n'avait rien à faire avec les Doriens, qu'elle prolonge très nettement aux mêmes lieux et avec la même universalité la civilisation mycénienne et submycénienne ; s'il n'était inutile et même dangereux de mettre en liaison trop étroite une notion de culture et une notion de race, nous verrions volontiers en elle la civilisation étéocrétoise, d'abord maintenue par toute la Crète, puis refoulée en quelques refuges. Elle est une fin, un prolongement, non pas un début, une renaissance : les sites étéocrétois de l'est mènent une vie somnolente et attardée, leurs habitants vont s'effaçant, se fondant dans la population nouvelle. Seront-ils capables un jour de susciter un nouveau départ ? Il nous semble difficile de le croire. Leur rôle dut être plutôt négatif qu'actif : ils se défendirent moins que d'autres contre l'influence de l'Orient, ils freinèrent dans une mesure appréciable la réaction proprement grecque aux modèles orientaux et par là donnèrent sa couleur propre à l'archaïsme crétois.

Quant à la civilisation géométrique, que représente-t-elle en Crète ? Les Doriens en sont-ils les auteurs ? On serait tenté de le nier, en voyant le géométrique crétois si proche de celui de Chypre qui, elle, n'a vraiment rien à faire avec les Doriens. N'apparaît-il pas dépendant dans une certaine mesure de ce géométrique asiatique, particulièrement syrien, des débuts du premier millénaire, que nous évoquions à la fin du chapitre précédent ? Il faut avouer que jadis W. Helbig et A. Dumont manquaient singulièrement d'arguments pour asseoir leur théorie de l'origine phénicienne du géométrique

grec et recouraient tout bonnement à l'axiome « *ex Oriente lux* »¹. Depuis l'apparition, au début de ce siècle, des céramiques géométriques de Suse, depuis qu'entre les deux guerres des intermédiaires possibles se sont multipliés dans le temps et dans l'espace, les vieilles théories redeviennent séduisantes, pour rendre compte non pas certes du Dipylon attique, mais du géométrique des îles (*infra*, p. 179-81). Celui de Crète, sur le site de Cnossos au moins, se transforme si aisément en orientalisant que la coupure est moindre entre ces deux phases qu'entre protogéométrique et géométrique. Ajoutons que les relations avec l'Orient sont reprises dès le ix^e siècle : la date proposée pour le plus ancien des boucliers de l'Ida tendrait à le prouver (*infra*, p. 230). L'Orient avec lequel on renoue ainsi est celui-là même, rappelons-le, qui a gardé et enrichi le trésor de la civilisation mixte de l'âge précédent, tout en accueillant et faisant sien l'apport des migrations.

En doit-on conclure que l'esprit dorien n'a joué aucun rôle, alors que sur le plan politique la cité crétoise deviendra la cité dorientienne par excellence ? La réaction grecque en face de l'Orient doit être mise au compte des Doriens, mais elle tardera à se faire jour et n'ira jamais en Crète aussi profondément qu'ailleurs. L'élaboration du dédalisme est un fait dorien, en Crète comme à Camiros : qu'on mesure ce qui sépare les terres cuites de Lato ou de l'Anavlochos (fig. 49-52) de leurs modèles syriens ou chypriotes (fig. 46-7), de leurs rivales ioniennes. Et toutefois le dédalisme crétois n'aboutira jamais à une plastique aussi pleinement grecque que l'argienne ou la corinthienne. C'est ce que nous verrons plus loin.

(1) Par opposition aux théories « aryennes » de Semper ou de Conze, Helbig (*Annali*, 1875, p. 221), Dumont et Chaplain (*Les céramiques de la Grèce propre*, I, p. 87-92) invoquent l'influence orientale, mais ne peuvent mentionner que quelques fragments de poteries minivites, palestiniennes, phéniciennes et chypriotes, du reste mal datés (cf. Pottier, *Catalogue des vases du Louvre*, I, p. 220-1).

ТРОИСІЄМЪ ПАРТІИ

ÉTUDES COMPARATIVES

ХАНІОН

Nous interrompons là le cours de nos considérations historiques. C'est le rapprochement, c'est la comparaison des documents qui les autorisent peut-être. Ainsi ces chapitres comparatifs auraient dû, logiquement, passer en tête, disions-nous dans l'avant-propos. C'est pour plus de clarté que nous avons adopté un autre plan, les hypothèses devant et éclairant les faits qui les justifient.

On va lire une suite d'études plus ou moins poussées, selon l'état de la recherche et aussi de nos recherches. Beaucoup de voies restent encore ouvertes, nous avons laissé de côté des séries importantes, comme celle des pithoi à reliefs. Nous avons choisi un certain nombre d'exemples, les plus intéressants à notre point de vue, ceux qui permettaient selon nous d'apporter une solution au problème qui nous occupe.

Le plan suivi dans chaque chapitre sera à peu près celui-ci : nous nous placerons d'abord à l'âge du Bronze, et surtout en cette dernière phase du Bronze qui correspond à l'âge mycénien ; nous considérerons les fabrications au style mêlé, caractéristiques de la « koiné » du temps, qui ne s'expliquent que par elle, par les rapports intimes établis entre civilisations.

Nous nous placerons ensuite aux premiers siècles de l'âge du Fer, nous demandant si les fabrications de l'âge précédent ne se prolongent pas en certains domaines, tandis qu'ailleurs elles s'éteignent plus ou moins brusquement.

Nous nous placerons enfin aux temps « dédaliques », en Crète, nous interrogeant sur ces fabrications « orientalisantes » qui, à des siècles de distance, ont un air de famille avec les mycéniennes.

Cette série s'ouvrira par un chapitre consacré aux « écritures », pour la raison simple qu'elles offrent un exemple très clair et que la solution que nous étendrons ensuite à d'autres cas apparaît là avec un relief particulier.

CHAPITRE PREMIER

ÉCRITURES PRÉHELLENIQUES, ÉCRITURES ORIENTALES ÉCRITURES GRECQUES ARCHAÏQUES

Le problème des écritures peut sembler assez éloigné des problèmes artistiques ; de plus, comme les moins « orientalistes » des historiens reconnaissent que les Grecs ont emprunté l'alphabet aux Phéniciens¹, ce chapitre pourrait paraître inutile. Nous voudrions cependant, sans entrer dans les détails techniques de ce problème, montrer qu'il se pose dans les mêmes termes que les autres, qu'il est pareillement complexe, montrer également que le rôle joué par la Crète est sensiblement le même.

Dans la seconde moitié du second millénaire, d'importants systèmes d'écriture correspondent aux grandes civilisations et ils commencent comme elles à entrer au contact les uns des autres. La langue accadienne, écrite en cunéiforme, a eu la même extension que la civilisation mésopotamienne ; elle est devenue la langue officielle de la correspondance diplomatique entre les Pharaons et leurs vassaux ou alliés d'Asie² ; le système cunéiforme est utilisé par ailleurs pour transcrire et certains dialectes sémitiques comme le cananéen, et le hittite, et les diverses langues qui se rencontrent à Ras Shamra³. Le système égyptien est utilisé par les gens du pays, à Byblos

(1) Par exemple Glotz, *Hist. grecque*, I, p. 146.

(2) Dhorme, *Langues et écritures sémitiques*, p. 7-10 (cf. surtout les archives d'Amarna).

(3) Dans les archives d'Amarna se rencontrent des gloses en cananéen, Dhorme, *ibid.*, p. 13. Sur la transcription du hittite en cunéiforme, cf. par exemple Contenau, *La Civilisation des Hittites*, p. 29 sq. (archives de Bogaz Kôy).

et en d'autres lieux dépendant de l'Égypte¹ ; nous verrons aussi que plusieurs systèmes locaux d'écriture sont dérivés de l'égyptien. Le système hiéroglyphique hittite n'est connu que pour une date assez tardive².

Venons-en au système minoen ; sous sa forme hiéroglyphique il a été créé, croit-on, à l'imitation du système égyptien vers le début du Minoen moyen, mais il est devenu très vite original³, il a évolué, peut-être sous des influences nouvelles ; il apparaît simplifié sous la forme dite linéaire, le nombre des signes ne cessant de se réduire : c'est sans doute qu'il tend vers un état syllabique, peut-être même alphabétique⁵. En même temps, comme l'art minoen, ce système linéaire passe dans les îles, Théra, Mélos, Égine, puis sur le continent, à Mycènes, à Tirynthe, à Orchomène, à Thèbes, à Éleusis, à Asiné, à Pylos⁶. Alors qu'il n'est plus connu de documents écrits en Crète dans la dernière phase du Bronze, ces inscriptions continentales n'apparaissent au contraire que dans la période 1400-1200. D'autre part, il est possible que le système crétois, sur le continent, transcrive déjà du grec⁷.

(1) Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 297.

(2) Bissing, in W. Otto, *Handbuch der Archäologie*, I, p. 158-9 : débuts au XIV^e siècle (par ex. H. G. Güterbock, *Siegel aus Bogazköy, AfO, Beiheft 5*, 1940) ; premiers longs textes à Carchémish au IX^e. Pour Bossert, *Ein hethitisches Königsiegel*, p. 272-3, ce système remonte à Naramsin, peut-être sous l'influence crétoise (?).

(3) Sur cette influence égyptienne à la naissance de l'écriture minoenne cf. Evans, *Scripta Minoa*, I, p. 239 sq. ; Sundwall, *Acta Acad. Aboensis*, 1920, I, 2, p. 3 sq. ; F. Chapouthier, *Mallia, Écritures minoennes*, p. 62-67. Au contraire, von Bissing par exemple, *l. c.*, p. 155, ne croit pas à une profonde influence égyptienne.

(4) Les rapports entre les divers systèmes crétois et les systèmes asiatiques sont encore très loin d'être clairs. On imaginerait volontiers, à la fin du MM (c'est l'époque du disque de Phaistos et aussi des débuts du système linéaire), une influence de l'Asie sur la Crète.

(5) Sur l'évolution et la simplification de l'écriture crétoise, cf. Evans, *P. of M.*, IV, p. 682. La publication par G. Pugliese Carratelli des inscriptions de Hagia Triada, *Mon. ant.*, XL, 1944-5, col. 421-610, constitue une étude très importante sur les systèmes linéaires de la Crète et du continent. On sait enfin que B. Hrozný vient de proposer un déchiffrement du crétois : *Archiv. orientale*, XIV, 1943, p. 1-117 ; *Archiv orientální*, XV, 1946, p. 158-302.

(6) *P. of M.*, IV, p. 715-16 (Mélos et Théra), p. 737 sq. (inscriptions du continent). Sur celles-ci on se reportera en dernier lieu à l'article de G. E. Mylonas, à propos de l'inscription d'Éleusis : 'Εφ. ἀρχ., 1936, col. 61-100. Déchiffrements proposés par B. Hrozný, *Archivum orientale*, XIV, 1943, p. 10-75. Sur la découverte de Pylos, cf. *AJA*, 1939, p. 563-570 ; P. Meriggi, *Die Antike*, 1941, p. 170-6.

(7) Ce fait nié par Evans (*P. of M.*, IV, p. 752) est le principe des diverses tentatives de déchiffrement (celle de A. W. Persson, pour l'inscription d'Asiné,

En ce temps de grande expansion égéenne, le système minoen d'écriture se répand dans le Proche Orient. Alors se constitue à Chypre un système dit cypro-minoen qui combine sans doute, comme l'art chypriote, aux éléments égéens des éléments locaux et peut-être asiatiques¹. Signalons dès maintenant que ce système survivra à Chypre alors qu'il sera mort partout ailleurs depuis longtemps : on retrouve là le caractère essentiellement conservateur de toute la civilisation chypriote. Les signes égéens voyagèrent plus loin encore que Chypre : Evans croit avoir retrouvé un graffito crétois sur un animal en terre cuite provenant d'Amissos près de Samsoum dans le Pont² et, fait plus important encore, sur un bol d'argent provenant des fouilles de Ras Shamra³. Par l'intermédiaire du système chypriote dérivé de lui, le système égéen parviendrait même en Palestine⁴. Comme les objets de l'art égéen, l'écriture égéenne est donc, dans la dernière phase du Bronze, bien connue des pays de la Méditerranée orientale : les sites comme Ras Shamra ou Byblos connaissent du reste tous les systèmes d'écriture alors en usage.

On ne s'étonnera pas que dans les mêmes régions où s'élabora l'art composite dit d'Amarna, plusieurs tentatives aient été faites pour créer des systèmes d'écriture simplifiée, fondés sur la connaissance d'un ou de plusieurs des grands systèmes voisins. Dès le Moyen Empire, au temps des Hyksos, à qui fut attribué cet essai, les inscriptions du Sinaï paraissent

Uppsala universitets arskrift, 1930, programm 3; du même Persson pour l'inscription de Thèbes, *Symbolae philologicae O. A. Danielsson dicatae*, p. 272; de Mylonas, *l. c.*, pour celle d'Éleusis). Au contraire B. Hrozny (*o. l.*, XIV, 1943, p. 8 sq.) se refuse à lire du grec, même dans les inscriptions continentales. Celles-ci seraient en langue crétoise, du reste indo-européenne dans son fonds.

(1) Sur ce système cypro-minoen. cf. Evans, *P. of M.*, IV, p. 758-763; St. Casson, *Ancient Cyprus*, p. 72-107; et surtout le gros article de J. F. Daniel, *AJA*, 1941, p. 249-282, véritable corpus des inscriptions cypro-minoennes, très accru par les fouilles américaines de Kourion : des tableaux rapprochent les signes chypriotes des signes minoens et de ceux du syllabaire chypriote classique; l'influence du système minoen à l'origine de celui-ci, vers 1500, est justement soulignée. La langue n'est ni minoenne, ni grecque, mais certaines inscriptions peuvent cependant recouvrir du grec : cf. A. Persson, *o. l.*, p. 269 sq.; J. F. Daniel, *AJA*, 1938, p. 261-275; 1939, p. 102-3.

(2) *P. of M.*, IV, p. 768-9.

(3) *Syria*, 1932, p. 22-3 et pl. XVI; *P. of M.*, IV, p. 782-3, fig. 762.

(4) St. Casson, *Ancient Cyprus*, p. 108-9 (inscription de Tell Abu Hawam). Pour R. Weill, *Rev. d'Égyptologie*, 1938, p. 81 sq., l'inscription de la stèle de Balu'ah en Moab serait en linéaire B.

bien simplifier le système hiéroglyphique égyptien, simplification suggérée par la valeur alphabétique de certains hiéroglyphes¹. A Byblos, sous l'influence de la XII^e dynastie, des inscriptions encore énigmatiques paraissent utiliser un système pareillement simplifié, à la fois idéographique et phonétique, encore encombré de déterminatifs². En Palestine, ici et là, de courtes inscriptions ont suggéré des hypothèses analogues³. On reconnaîtra, comme l'a fait J. Sundwall⁴, que la recherche d'une écriture simplifiée était à l'ordre du jour chez les Sémites occidentaux dès le milieu du second millénaire. Après tant d'essais qui n'aboutirent pas, les Phéniciens connurent, vers le XIII^e siècle, un succès définitif en inventant un alphabet qui est encore le nôtre. Nous mentionnerons au passage la très curieuse invention, à Ras Shamra, d'un alphabet issu du système cunéiforme, tentative exactement parallèle à celle des gens de Byblos⁵.

C'est à Byblos en effet que fut créé l'alphabet universellement connu comme phénicien. Les plus anciennes inscriptions phéniciennes sont celles du sarcophage d'Ahiram et remontent au XIII^e siècle⁶ : cette découverte fameuse, due à P. Montet, reporte donc notre connaissance de l'alphabet du IX^e siècle au XIII^e, tout comme dans le domaine artistique l'art phénicien de l'âge du Fer a vu ses origines reportées à l'âge du Bronze. On sait la controverse à laquelle a donné lieu le

(1) Sur les inscriptions du Sinaï cf. surtout le mémoire de Sethe, *Nachr. Gött. Gesellschaft*, 1917, p. 454-475, et l'article, le plus juste de ton sans doute, de Ch. F. Jean, *Syria*, 1928, p. 278 sq.

(2) *Syria*, 1930, p. 1-10 (Dunand) ; dix de ces inscriptions « pseudo-hiéroglyphiques » sont groupées et étudiées par M. Dunand, *Byblia grammata*, p. 71-138 ; ce système aurait été conçu, à l'imitation de l'égyptien, pour noter soit du sémitique, soit une autre langue ; une inscription « linéaire » (*ibid.*, p. 135-8) serait intermédiaire entre les précédentes et les inscriptions alphabétiques. E. Dhorme vient de proposer un déchiffrement de ces inscriptions.

(3) Inscriptions de Beth Semès (*RB*, 1930, p. 401-2 et pl. XV bis), de Tell El Hesy-Lachisch (*AJA*, 1930, p. 71 ; 1940, p. 93-104), de Gezer (*AJA*, 1934, p. 360). Mais la date de ces inscriptions n'est pas toujours absolument fixée : ainsi R. Dussaud fait descendre aux X-IX^e siècles celle de Beth Semès (*Syria*, 1930, p. 392).

(4) *Acta acad. Aboensis*, 1931, VII, 4, p. 8-10.

(5) Virolleaud, *Syria*, 1931, p. 15 sq. ; von Bissing, in W. Otto, *Handb. der Archäologie*, I, p. 154 et n. 1.

(6) R. Dussaud, *Syria*, 1924, p. 135 sq. ; Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 236-8, etc. La date du XIII^e siècle est très généralement acceptée. M. Dunand fait remonter maintenant l'écriture alphabétique aux XVIII^e-XVII^e siècles, avec plusieurs inscriptions antérieures à celle d'Ahiram, *Byblia grammata*, p. 139-171.

problème passionnant des origines de l'alphabet phénicien. R. Dussaud a affirmé l'originalité de l'invention phénicienne, tout en reconnaissant qu'à Byblos étaient en usage tous les systèmes d'écriture des pays voisins¹. On a plus généralement accepté la dérivation de cet alphabet de l'écriture égyptienne, soit par l'intermédiaire de l'hieratique², soit par l'intermédiaire d'un système déjà simplifié comme celui du Sinaï ou celui qu'ont révélé les textes archaïques de Byblos³. Mais on a envisagé aussi une dérivation de l'écriture égyptienne à travers les signes minoens. A. Evans, en un temps où l'on ne connaissait pas encore d'inscription phénicienne antérieure au IX^e siècle, imaginait assez naturellement que les Philistins avaient fait connaître l'écriture minoenne aux populations sémitiques⁴. Mais l'on sait aujourd'hui que, bien avant les Philistins, les Égéens fréquentèrent la côte syrienne. Dès lors ne peut-on être sensible à l'argumentation développée en dernier lieu par F. Chapouthier⁵, aux ressemblances frappantes entre certains signes du linéaire crétois et certains signes phéniciens ? ne peut-on admettre que la Crète transforma les hiéroglyphes égyptiens, les rendant de plus en plus cursifs, de plus en plus linéaires, en même temps qu'elle en diminuait le nombre et tendait vers un système purement alphabétique ? Porté à la connaissance des Phéniciens, ce système ne pouvait que faciliter l'invention définitive qui reste cependant leur. Cette hypothèse n'est que difficilement vérifiable mais, loin d'être en contradiction avec l'histoire ni avec la logique, elle s'accorde avec les processus analogues que nous allons décrire dans le domaine artistique.

De l'âge du Bronze passons à l'âge du Fer. Les vieux systèmes d'écriture subsistent et tendent toutefois, sauf l'égyptien, à céder la place aux nouveaux : les hiéroglyphes

(1) *Syria*, 1924, p. 155-6 ; 1927, p. 186. Sur la nature exacte de l'invention phénicienne, cf. les remarques de R. Weill, *Journal asiatique*, 220, 1932, p. 83-6.

(2) C'est la théorie développée en dernier lieu par P. Montet, *o. l.*, p. 294-305.

(3) Dunand, *o. l.* p. 171-195.

(4) *Scripta Minoa*, 1, p. 77-94.

(5) *Mallia, Écritures minoennes*, p. 67-74 ; M. Dayet, *RA*, 1931, 1, p. 29 sq., soutient la même thèse tout en ignorant l'étude de F. Chapouthier. La thèse « minoenne » a rencontré un certain nombre de contradicteurs, par exemple Bissing, *Handb. der Archäologie*, 1, p. 160, n. 5 ; Dunand, *o. l.*, p. 173, n. 4. Mais B. Hrozný en fait une des bases de son déchiffrement, puisqu'il admet que la plupart des signes phéniciens ont été empruntés au crétois, avec leur valeur phonétique, *Archivum Orientale*, XIV, 1943, p. 9.

hittites se maintiendront jusqu'au VII^e siècle, le cunéiforme plus longtemps encore¹. Mais de même que la Phénicie exporte les œuvres de son art dans toutes les directions, elle répand pareillement son écriture alphabétique, dont l'évolution est jalonnée par une série d'inscriptions, du XIII^e à la fin du VIII^e siècle². A partir du IX^e siècle elle sert à noter et l'araméen, destiné à supplanter les autres dialectes sémitiques occidentaux³, et l'hébreu⁴, et le moabite⁵, et les langues sud-sémitiques⁶. Elle va surtout être transmise aux Grecs ; mais, si nous avons tenu à noter la diffusion de cette écriture dans toute l'Asie occidentale, c'est pour bien marquer qu'on a là un phénomène parallèle au phénomène de diffusion artistique des œuvres phéniciennes, et qu'on ne peut isoler l'emprunt de l'alphabet des Grecs aux Phéniciens.

Passons en Grèce. Nous noterons d'abord que le vieux syllabaire minoen ne survit pas sur place, puisqu'en Crète même, là où demeure un temps la langue éteocrétoise, elle est transcrite en caractères grecs à Praisos, à Dréros (*supra*, p. 102-3) ; ce syllabaire survit seulement, comme tant d'autres traditions égéennes, à Chypre où il sert à noter tantôt le grec, tantôt la vieille langue indigène⁷. Il y a là un fait particulièrement intéressant qui montre qu'il ne faut point abuser dans l'interprétation de l'art archaïque des survivances préhelléniques. Précisément au temps où les théories « occidentalistes » étaient le plus ardentes, on fut tenté de dériver l'alphabet grec du linéaire crétois⁸. Cette

(1) Bissing, *ibid.*, p. 159.

(2) L'évolution du phénicien archaïque a été étudiée par R. Dussaud, *Syria*, 1924, p. 147 sq. ; les inscriptions essentielles, après celles d'Ahiram, sont celles de Yhimilk (Dunand, *RB*, 1930, p. 321 sq. : 2^e moitié du XI^e siècle), d'Abibaal et d'Elibaal (*Syria*, 1924, p. 145 ; 1925, p. 101 sq. : toutes deux du X^e siècle). Pour les inscriptions phéniciennes postérieures, cf. Dhorme, *Langues et écritures sémitiques*, p. 17-21.

(3) Sur les plus anciennes inscriptions araméennes, celles de Sendjirli, cf. Dhorme, *ibid.*, p. 27-28.

(4) Sur les ostraca de Samarie et le calendrier de Gezer qui remontent au IX^e siècle, cf. Dhorme, *ibid.*, p. 24-5.

(5) Sur la stèle de Mesa qui demeura longtemps le plus ancien texte alphabétique connu (vers 850), cf. Dhorme, *ibid.*, p. 17.

(6) *Ibid.*, p. 39 sq.

(7) Sur ce syllabaire cypriote de l'époque archaïque et classique, cf. Larfeld, *Griech. Epigraphik*, p. 200-203 ; Schwyzer, *Griech. Grammatik*, I, p. 138-9.

(8) Lidzbarski, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, II, 1903-7, p. 371 sq., va jusqu'à expliquer les signes phéniciens par des mots grecs, selon le principe acrophonique, imaginant que les signes crétois ont été faits pour la langue grecque. E. Kalinka a longuement réfuté cette théorie (*Klio*, 1920, p. 303-305).

théorie a été facilement réfutée et plusieurs arguments concordants permettent d'affirmer l'origine phénicienne de l'alphabet grec : la forme des lettres, leur classement dans l'alphabet, leur nom même, la direction de l'écriture, les traditions enfin qui rapportent aux Phéniciens l'invention de l'alphabet¹. Toutefois, s'il n'y a point liaison directe entre l'écriture crétoise et l'écriture grecque, on admettra volontiers qu'il y a eu, comme si souvent dans le domaine artistique, liaison indirecte, grâce à l'action exercée par l'écriture crétoise sur la naissance de l'alphabet phénicien².

Il n'est donc plus guère contesté que les Grecs, à un moment quelconque entre la fin du XII^e siècle et la fin du VIII^e, aient emprunté l'alphabet aux Phéniciens. Mais à quelle date exactement ? R. Carpenter a soutenu avec d'assez bons arguments que l'emprunt s'était fait à date très basse (vers 720-700) : en effet, selon lui, les lettres grecques du type le plus ancien correspondent à celles des inscriptions phéniciennes et araméennes du VIII^e siècle (coupe phénicienne de Chypre ; inscription de Sendjirli) ; d'autre part, en fait, aucune inscription grecque ne remonte plus haut que la fin du VIII^e siècle ; enfin on ne voit pas, puisque la Grèce des IX^e et VIII^e siècles n'a possédé ni architecture ni plastique monumentale, pourquoi elle aurait eu connaissance de l'écriture. La Grèce géométrique, pour Carpenter, est parfaitement illettrée, elle n'aurait emprunté l'écriture aux Phéniciens qu'à l'époque des contacts orientaux ; ceux-ci n'auraient pas commencé avant la fin du VIII^e siècle³. D'autres savants américains ont engagé une controverse sur ce sujet avec Carpenter ; ainsi B. L. Ullman a essayé de montrer que, l'alphabet étant connu en Asie depuis le XIII^e siècle et même beaucoup plus tôt, l'emprunt par les Grecs était possible et probable très tôt, vers le XII^e ou le XIII^e siècle, que le linéaire crétois et l'alphabet ont très bien pu coexister ; il ajoutait que la forme des premières lettres grecques évoquait les caractères phéniciens les plus anciens, que les inscriptions

(1) Schwyzer, *o. l.*, I, p. 139-141.

(2) La possibilité de cette influence indirecte est signalée par A. Rehm, in W. Otto, *Handb. der Archäologie*, I, p. 193 et n. 1, qui d'ailleurs la repousse comme fort peu sûre.

(3) *AJA*, 1933, p. 8-29 ; 1938, p. 58-69 (ce dernier article est une réponse à celui de Ullman).

les plus archaïques ont pu se perdre, que, du reste, à Corinthe et à l'Hymette, des tessons encore géométriques portent des inscriptions qui remontent dès lors au milieu du VIII^e siècle, sinon plus haut¹. Dans cette controverse il est assez difficile d'arriver à une solution certaine. Mieux vaut sans doute adopter une date moyenne pour l'emprunt de l'alphabet, celle de 900 environ qui concorde avec la reprise des relations entre Grecs et Orientaux (Carpenter méconnaît en effet l'influence orientale sur l'art géométrique), qui laisse par ailleurs à l'alphabet grec primitif le temps de se subdiviser en plusieurs systèmes, tels qu'ils nous sont connus par les plus anciennes inscriptions².

Demandons-nous maintenant quel rôle put jouer la Crète dans cet emprunt, quelle qu'en soit la date. Carpenter désigne Rhodes et la Crète comme ayant possédé les plus anciens alphabets³. On a remarqué en effet que l'alphabet « vert », selon la classification de Kirchhoff, c'est-à-dire celui de la Crète et des Cyclades méridionales, Théra et Mélos, ne possédait pas encore les lettres complémentaires Φ , X , Ψ et Ξ et qu'il demeurerait par là tout proche de l'alphabet phénicien et de l'alphabet primitif que l'on suppose : notons là encore une frappante concordance avec les fabrications crétoises, elles aussi plus proches que toutes autres des modèles orientaux⁴. Carpenter développe encore l'idée que l'alphabet dut être emprunté par un Rhodien ou un Crétois dans une ville bilingue de Chypre, Citium par exemple, où l'on connaissait à la fois l'alphabet phénicien et le vieux syllabaire⁵. Ainsi

(1) *AJA*, 1934, p. 35 sq.; cf. Mrs Stillwell, *AJA*, 1933, p. 605-10 (inscription de Corinthe; contra, Carpenter, *AJA*, 1938, p. 58-61); G. Blegen, *AJA*, 1934, p. 10-28 (contra, Carpenter, *AJA*, 1938, p. 61-2).

(2) Cette solution moyenne est proposée par exemple par J. Penrose Harland, *AJA*, 1934, p. 84 sq.; Schwyzer, *o. l.*, I, p. 141, ne se prononce pas; A. Rehm, *o. l.*, I, p. 195-197, se prononce pour le IX^e, le X^e, ou même le XI^e siècle.

(3) *AJA*, 1933, p. 27-9.

(4) A. Rehm, *o. l.*, I, p. 200, constate le fait, mais considère que cette partie de la Grèce ne peut prétendre ni à une direction intellectuelle, ni à une prépondérance économique : on reconnaît là le préjugé ionisant contre la Crète archaïque et les Cyclades doriennes (*infra*, p. 308 sq.); Hiller von Gärtringen, *Eberts Reallexikon der Vorgeschichte*, XI, p. 358, désigne par contre Théra et la Crète comme la patrie du premier alphabet.

(5) *AJA*, 1938, p. 67-8 : ce serait selon lui le syllabaire chypriote qui aurait donné l'idée de noter les voyelles qu'ignorait l'alphabet phénicien; d'autre part la confusion fréquente dans certains alphabets grecs du B et du Π s'explique aussi par le fait que le syllabaire chypriote ne distinguait pas ces deux consonnes. Cf. G. Hill, *A history of Cyprus*, I, p. 53.

est mis en lumière une fois de plus le rôle particulier de Chypre qui lui vient de sa civilisation composite, ainsi est mise en lumière aussi l'importance de la région insulaire Chypre-Rhodes-Crète aux origines de la Grèce archaïque. La Crète aurait enseigné ensuite l'alphabet aux Cyclades doriennes, puis à Corinthe, tout comme elle leur avait jadis fait part de son écriture linéaire, tout comme elle leur transmettait, déjà demi hellénisés, les thèmes de l'art oriental¹. N'oublions pas que plusieurs des inscriptions grecques les plus archaïques proviennent de Crète.

Au terme de ce premier chapitre comparatif, notons les résultats obtenus :

L'alphabet phénicien est né dans le milieu composite du Bronze récent, sous les influences combinées de l'Égypte, de l'Asie et sans doute aussi de l'Égée.

Cette écriture s'est maintenue et diffusée aux premiers siècles de l'âge du Fer, dans toute l'Asie antérieure, tandis que la Grèce perdait son vieux système d'écriture.

La Grèce a reçu cet alphabet, comme tant d'autres, dès le temps géométrique, par le canal des navigateurs phéniciens ou grecs des îles.

Elle l'a élaboré, marqué de son propre génie, et la Crète a été dans cette élaboration particulièrement active, et de très bonne heure.

Cependant le vieux système préhellénique ne se maintenait qu'à Chypre, conservatoire par excellence du passé ; peut-être en retrouvera-t-on un jour les traces sur quelque site étéocrétois, pour noter la vieille langue. Mais ce ne sera qu'une survivance, sans influence sur le nouveau système.

Tels sont les termes de notre démonstration, dans toute sa rigueur. Avec plus de nuances, nous les retrouverons au fil des chapitres suivants.

(1) Sur cette transmission, cf. Carpenter, *AJA*, 1938, p. 68-9, qui se réfère d'ailleurs aux théories de Payne. Hiller von Gärtringen, *l. c.*, voit dans la notation de Σ par M un des caractères du plus vieil alphabet grec, commun à la Crète et à la région Argolide-Corinthe-Achaïe.

CHAPITRE II

UN PROBLÈME D'ARCHITECTURE COMPARÉE : LA NAISSANCE DES ORDRES

Si nous nous bornons ici à étudier un problème particulier, selon la méthode que nous venons de définir à propos des écritures, ce n'est pas que nous méconnaissions ni celui des frises architectoniques¹, ni celui des plans barlongs, si obscur encore², ni tant d'autres. La thèse récente de R. Vallois sur l'*Architecture hellénique et hellénistique à Délos* a bien fait ressortir l'importance de la Crète archaïque pour l'élaboration des formes architecturales.

Le problème de la naissance des ordres appartient à l'histoire des arts décoratifs tout autant qu'à celle des monuments, car il est évident que les petits objets eurent un rôle

(1) Dans sa *Frise ionique*, R. Demangel ne manque pas de mentionner et les frises préhelléniques et celles de la Crète archaïque, en pierre à Prinias, en terre-cuite à Palaikastro (p. 92 sq., 156 sq.) ; mais ne peut-on admettre que la Crète et l'Ionie aient connu, indépendamment l'une de l'autre, le principe oriental de la frise continue ? R. Demangel l'accepterait par endroits (p. 158, n. 1). La publication par L. Kjellberg et A. Akerström des terres-cuites architectoniques de Larisa (*Larisa am Hermos*, II, 1940 ; cf. aussi I, p. 136 sq.) obligera à reprendre le problème ; la position des deux auteurs à l'égard du problème crétois est marquée ici et là, II, p. 11 et 141, n. 2 ; cf. *infra*, p. 315.

(2) Selon la théorie bien connue qui remonte à F. Noack, *Homer. Paläste*, p. 4 sq., le plan barlong serait minoen, par opposition au plan mycénien du mégaron. Mais les plans minoens ne sont-ils pas infiniment variés ? Cf. aussi les objections de Sp. Marinatos, *BCH*, 1936, p. 237. Le plan barlong se retrouve dans la Crète archaïque, au Pythion de Gortyne, à Phaistos, à Sta Lénika (C. Weickert, *Typen der archaischen Architektur*, p. 62-3 et 77 ; J. Bousquet, *BCH*, 1938, p. 389, pl. XLIII), mais un peu partout aussi dans la Grèce archaïque (par ex. pour Délos, R. Vallois, *L'architecture hellénique et hellénistique à Délos*, I, p. 137) et classique (par ex. *Larisa am Hermos*, I, p. 77-81), dans l'Occident sicilien (P. Marconi, *Agrigento arcaica*, p. 137-8) ou latin (je ne connais le sanctuaire de Véjovis, récemment découvert au Capitole, que par Marchetti Longhi, *RM*, 1943, p. 34 sq. et fig. 6, et Ch. Picard, *RA*, XXV, 1946, I, p. 70-5). Croit-on pouvoir rendre compte de tout par l'influence crétoise ou par le culte des divinités chthoniennes ? J'ajouterai que l'Orient dut jouer son rôle dans la

de premier plan dans la formation des ordres architecturaux. Il semble qu'on doive admettre l'origine égyptienne des chapiteaux dits plus tard ioniques et éoliques. L'Égypte a donné à ses colonnes florales des chapiteaux en forme de corbeilles, lotiformes, palmiformes, papyrifformes, ancêtres



Fig. 4. — Motif de lys crétois
(Cnossos, maison des fresques)

directs des chapiteaux éoliques¹. Quant aux chapiteaux ioniques à volutes l'idée première en dut être empruntée non pas à l'architecture, mais aux arts du relief et du dessin : ainsi des piliers de granit sont décorés de tiges de papyrus ou d'iris qui ont pu être le point de départ des formules ioniques².

Cependant l'art préhellénique, qui ne possède pas, on le sait, d'architecture monumentale, utilisait lui aussi à des fins décoratives la corbeille de palmes, pour une lampe à Cnossos³, tandis que diverses combinaisons

végétales étaient utilisées par les peintres de fresques et de vases (fig. 4), les fabricants de miroirs en ivoire, les bronziers,

diffusion et le maintien de ce plan, non seulement parce que la salle à front large y est traditionnelle, mais parce que le « hilani » semble caractéristique de l'architecture des Hourrites et de leurs successeurs, dans la Syrie du Nord, par exemple à Sendjirli (E. W. Andrae, in *Handbuch der Archäologie*, I, p. 703 et fig. 65). De ce « hilani » hourrite, il serait fait mention, selon B. Hrozný, au col des amphores thébaines, *Archivum orientale*, XIV, 1943, p. 31 sq.

(1) Jéquier, *Manuel d'arch. égyptienne, Les éléments de l'architecture*, p. 196 sq.; O. Puchstein, *Die ionische Säule*, p. 10-30. Sur l'ensemble du problème que nous traitons ici on consultera encore E. et F. Wurz, *Die Entstehung der Säulenbasen des Allertums*.

(2) Par ex. Jéquier, *o. l.*, fig. 85 ; sur ce point, cf. R. Demangel, *Frise ionique*, p. 129, n. 3.

(3) *P. of M.*, I, fig. 249.

les graveurs de cachets¹. Nous aurons plus loin l'occasion de parler d'un très curieux ivoire, plus syrien peut-être que grec, trouvé à Mycènes et sur lequel un arbre sacré, tronc de palmier sans doute, s'épanouit en volutes superposées (*infra*, p. 193-4) (pl. I) ; c'est peut-être le meilleur exemple de l'emploi décoratif d'un motif qui se fixera dans l'architecture ionique, mais ce



Fig. 5. — Tesson de Tal Atchana

n'est pas le seul : A. W. Persson signalait récemment, à Midéa, qu'un coffret de bois avait un revêtement d'ivoire aux volutes pré-ioniques, tandis que sur un coffret similaire, à Zafer Papoura, des fleurs de lys annonçaient le chapiteau éolique². Un seul monument, dans l'architecture continentale, utilise la corbeille de palmes dans un chapiteau : le trésor d'Atrée³. C'est une fois de plus dans le domaine artistique

(1) *P. of M.*, II, fig. 285 ; Tsountas, *Μυθῶνα*, pl. VI, fig. 1-3 ; *AM*, 1930, p. 132, fig. 4 ; Bossert, *Athkreta*³, pl. CCXXXII. a et b.

(2) A. W. Persson, *New tombs at Dendra, near Midéa*, p. 47-8 et 129-132 ; Evans, *Archaeologia*, LIX, 1905, p. 434, fig. 40. A. W. Persson, *ibid.*, p. 131-2, conclut, exactement comme nous, à la survivance de ces éléments égéens dans le Proche-Orient, en Syrie, à Chypre, et peut-être en Asie Mineure, d'où ils seraient repassés dans l'archaïsme ionien (j'ajouterais : et dans l'archaïsme crétois !).

(3) Pryce, *British Museum, Cat. of sculpture*, I, 1, p. 20, fig. 15. A. J. B. Wace et Sp. Marinatos ont utilisé les fragments du musée d'Athènes pour une

syro-phénicien que s'élaborèrent sous des formes multiples les motifs végétaux d'où sortirent les thèmes ioniques et éoliques (fig. 5 et 33). J. Przyluski a utilement montré comment s'était constituée dans cette région une colonne de type symbolique empruntant ses éléments au lotus égyptien et au dattier babylonien¹ ; il semble qu'on puisse élargir ses



Fig. 6.
Ivoire d'Arslan Tash

conclusions, par lui restreintes à un seul type de colonne et au début du premier millénaire. Nous croyons que dès le dernier âge du Bronze des motifs décoratifs très divers se constituèrent en soumettant à des combinaisons abstraites les thèmes naturalistes égyptiens, mais aussi ceux de l'Égée. Chypre semble avoir joué un rôle important dans cette élaboration : les cylindres chypriotes, les plaques d'or du trésor d'Enkomi nous font connaître soit des motifs d'arbres sacrés, soit de simples thèmes décoratifs ainsi constitués selon les recettes connues de l'art composite².

Au temps du passage du Bronze au Fer, c'est dans l'Asie antérieure que se multiplient les exemples de volutes ou de palmettes qu'on peut appeler pré-ioniques, au x^e siècle, à Tell Halaf (pl. V, 2), au viii^e siècle, à Saktché Gözü, sur des reliefs de pierre, au ix^e siècle à Arslan Tash et Samarie sur des plaquettes d'ivoire³ (fig. 6).

Chypre encore, un peu plus tard, semble avoir transposé dans la pierre et à des fins architecturales le type du chapiteau à volutes d'abord élaboré par les arts

reconstitution plus exacte des demi-colonnes du trésor d'Atrée, *JHS*, 1941, p. 14-16.

(3) *RA*, 1936, I, p. 3-15.

(4) Contenau, *La glyptique syro-hittite*, p. 154-6 ; Murray, *British Museum, Cat. of the jewellery*, pl. II, n^{os} 134, 136, 140, pl. III, n^o 194, etc. Chapiteaux papyrifères à Beth-Shan (niveau de Séti I^{er}), A. Rowe, *The four Canaanite temples*, p. 16.

(5) Von Oppenheim, *Tell Halaf*, pl. XIX b ; Bossert, *All Anatolien*, pl. 225, n^o 885 ; Thureau-Dangin, *Arslan Tash*, pl. XXVII et XLV, 97. A Samarie ce ne sont pas seulement des palmettes ou volutes, mais un véritable chapiteau d'ivoire qui a été découvert, Crowfoot, *Early ivories from Samaria*, p. 42-3 et pl. XXII.

mineurs : c'est à Chypre en effet, puis dans des cités palestiniennes, dépendantes de l'art phénicien ou chypriote, à Samarie encore et Megiddo, qu'apparaissent les premiers chapiteaux de caractère monumental ; cette transposition doit dater des débuts du premier millénaire, mais elle avait été préparée par les recherches décoratives de l'âge précédent¹.

De cette région centrale, les mêmes combinaisons décoratives se répandent dans toutes les directions, vers l'Assyrie et Babylone (fig. 7), plus tard vers la Perse et l'Inde². Les mêmes motifs vont passer dans l'art géométrique grec ; c'est ainsi que la colonnette ionique qui du reste semble s'être maintenue dans le décor des trépieds (*infra*, p. 238-9) (fig. 39), reparaît dans un contexte tout géométrique, à l'Ida, sur un support de bronze³ ; dans le même temps se répandent divers éléments végétaux, diverses déformations du thème de l'arbre sacré, dans la métallurgie comme dans la céramique crétoise. C'est dans ce milieu géométrique, déjà soumis aux influences orientales, que vont apparaître les ordres architecturaux ; jusque-là l'art géométrique proprement dit semble bien les avoir ignorés. Un document des plus intéressants à ce point de vue a été découvert en Crète ; c'est le chapiteau « éolique » d'Arkadès qui est peut-être



Fig. 7. — Tesson d'Assur

(1) Dussaud, *Civil. préhelléniques*², p. 322-3, fig. 232 et 235 ; Barrois, *Manuel*, I, p. 498-9 et fig. 195. Pour les chapiteaux palestiniens, cf. C. Watzinger, in *Handbuch der Archäologie*, I, p. 815 et n. 4, 816, pl. 196, 1-2. On peut imaginer d'après eux les chapiteaux de colonnes au temple et au palais de Salomon.

(2) Puchstein, *o. l.*, p. 30-40. E. W. Andrae, in *Handbuch der Archäologie*, I, p. 704, signale la présence, à Assur, aux x^e-ix^e siècles, dans le butin du pays hourrite, de piliers à chapiteaux évoquant l'ionique et même le corinthien (!).

(3) Kunze, *Kret. Bronzereliefs*, p. 97 sq., attribue assez souvent ces motifs à l'influence assyrienne ; celle-ci nous paraît moins vraisemblable à haute époque que l'influence syro-phénicienne ; les ressemblances entre le répertoire décoratif assyrien et celui de la Grèce peuvent s'expliquer par une origine commune. Sur ces thèmes végétaux, cf. encore Kunze, *ibid.*, p. 147-8, fig. 22 ; Johansen, *Les vases sicyniens*, p. 58-9.

d'ailleurs un support d'offrande plutôt qu'un élément architectural ; il est constitué d'une corbeille de type floral serrée à la base par un tore en forme de corde enroulée, et, au-dessus, d'un abaque très large¹. C'est probablement le plus ancien de ces chapiteaux ; ceux qui offrent avec lui le plus de ressemblances sont les chapiteaux « éoliques » de Delphes qui appartiennent au trésor dit de Clazomènes et au trésor de Marseille² ; celui d'Arkadès doit remonter au VII^e siècle, tandis que les autres ne datent que de la fin du VI^e. On admettra facilement que ce chapiteau crétois dérive du chapiteau égyptien³. Mais on s'est demandé si son apparition en Crète n'était pas due à un début d'influence ionienne⁴ ; on reconnaît là la théorie suivant laquelle toute influence orientale, en particulier dans le domaine de l'architecture, a dû passer par l'Asie mineure. Doro Levi suggère une dérivation à travers des modèles chypriotes, par analogie avec celle du chapiteau ionique, mais il faut avouer que ces modèles manquent encore complètement.

Reconnaissons que le problème des ordres architecturaux est pour la Crète particulièrement mal connu. A côté de ce chapiteau d'Arkadès on a signalé à Amnisos, port de Cnossos, dans un sanctuaire de la fin de l'époque géométrique, un chapiteau de poros dont nous ne savons encore rien⁵. A Priniás, C. Weickert serait tenté d'attribuer à des chapiteaux peut-être analogues au type proto-ionique de Néandria ou de Larissa les fragments de volutes dont L. Pernier faisait des acrotères⁶ ; si cette hypothèse est fondée, nous sommes

(1) *Arkadès*, p. 178, 187, 450-2, 700, fig. 198 c, 206, 586 ; cf. Karo, *AA*, 1931, col. 301-2, fig. 38 ; R. Vallois, *REG*, 1932, p. 40-41 et fig. 1 (restitution plus exacte).

(2) Sur les chapiteaux delphiques, cf. G. Daux, *Delphes*, II, *Sanct. Ath.*, I, p. 63-5 et fig. 65-6 ; la superposition des deux corbeilles a été reconnue fautive par Dinsmoor, *AJA*, 1923, p. 164 sq. et P. de La Coste, *Au Musée de Delphes*, p. 283 et 457, fig. 13 et 19. Daux s'est rallié à cette opinion, *Pausanias à Delphes*, p. 62, n. 2.

(3) *Arkadès*, p. 451-2.

(4) G. Karo, *l. c.* ; R. Demangel, *Frise ionique*, p. 166, n. 3, semble du même avis.

(5) *AA*, 1933, col. 295 ; 1934, col. 246.

(6) L. Pernier, *Annuario*, I, p. 64, fig. 28 ; C. Weickert, *Typen*, p. 58-9 ; L. Pernier, *AJA*, 1934, p. 176, maintient son explication. Sur les chapiteaux de Larissa, on consultera maintenant K. Schefold, *Oest. Jahresh.*, XXXI, 1939, p. 42 sq., qui insiste justement sur le caractère vivant, non encore fixé, du chapiteau « éolique » ; cf. *Larisa am Hermos*, I, p. 122-3, pl. 19-22, 40-1.

en présence à Prinias d'un temple « ionique » du VI^e siècle, ce qui serait d'une grande importance et poserait d'ailleurs de nouveaux problèmes. Nous devrions alors nous demander si doubles volutes et frises continues sont forcément venues d'Asie mineure, comme semble le prétendre R. Demangel¹, qui reconnaît toutefois que l'évolution de la colonne fleurie se fait dans un vaste domaine incluant Chypre et la Phénicie, d'où il peut y avoir, vers la Grèce, des voies de transmission indépendantes de l'Ionie.

D'autre part on a signalé ici et là en Crète des restes de chapiteaux doriques, dont on nous dit seulement qu'ils sont très archaïques, à Zaguriani (Elytnaia)², à Cnossos³. A Dréros un triglyphe dorique est mentionné par Kirsten⁴, mais celui-ci semble l'attribuer à un petit temple d'époque classique. On aimerait savoir si en Crète les chapiteaux doriques particulièrement archaïques semblent dérivés de chapiteaux mycéniens, selon l'hypothèse généralement adoptée pour l'origine de ce chapiteau⁵. Nous ne voyons pas en tout cas de modèle oriental pour le chapiteau dorique.

Le problème de l'origine des ordres se pose en Crète de façon très énigmatique. C. Weickert signale des rapprochements tantôt avec le Péloponèse, tantôt avec l'Ionie ou l'Eolide⁶. Ne serait-ce pas que les édifices crétois en question ont été construits et décorés aux temps géométriques ou orientalisants, quand il n'est pas encore d'ordres séparés, quand sous l'influence de l'Orient un même temple peut combiner des éléments qui deviendront ensuite contradictoires ? Le chapiteau de la tombe d'Atrée connaissait déjà pareille indétermination. N'a-t-on pas remarqué que Chypre n'avait possédé non plus ni temple dorique ni temple ionique⁷ ? Il ne serait pas surprenant que la Crète fût demeurée à ce stade des

(1) *O. L.*, p. 129.

(2) *'Αρχ. Δελτ.*, 1918, παρ. II, p. 24.

(3) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 231.

(4) *Die Antike*, XIV, p. 7 ; *RE*, Suppl. band VII, col. 131.

(5) G. Rodenwaldt, *AM*, 1919, p. 183 ; *Korkyra*, II, p. 151 admet pareillement l'influence des frises des tombes mycéniennes sur l'archaïsme argivo-corinthien ; C. Weickert, *o. l.*, p. 74. Signalons la publication par R. Demangel, *BCH*, 1940-1, p. 151 sq., d'un triglyphon mycénien à Delphes, incunabule protodorique.

(6) *Ibid.*, p. 77.

(7) Casson, *Ancient Cyprus*, p. 162 et 178. Il ajoute que les Chypriotes rejetèrent successivement toutes les formes d'architecture étrangère.

expériences, jusqu'au jour où les autres provinces grecques, adoptant tel ou tel système, exercèrent sur elle un choc en retour qui fixa son choix. Le temple de Dictynna, élevé par les Samiens à Kydonia, ne pouvait être que de style ionique¹, mais les temples proprement crétois durent être doriques et prendre pour modèles ceux de la région argolido-corinthienne, véritable créatrice du type dorique². Dans l'histoire de la céramique, nous constaterons un phénomène exactement analogue, la même hésitation prolongée de la Crète entre les techniques les plus diverses : à d'autres il appartiendra de faire un choix définitif.

(1) Hérodote, III, 59 ; R. Demangel, *o. l.*, p. 247, n. 10. Au promontoire du Dictynnaion les fouilles allemandes de 1942 ont révélé un temple corinthien (de l'époque d'Hadrien) ; le plus ancien de ses prédécesseurs remonterait, nous dit-on, à la haute époque archaïque : *AA*, 1943, col. 334-7.

(2) On a retrouvé une métope (Héraclès et le sanglier d'Erymanthe) du Delphinion de Knossos au milieu du v^e siècle (S. Benton, *JHS*, 1937, p. 38-43, pl. III-IV et Kirsten, *o. l.*, p. 24-5, vers 430) ; les fragments de sculpture dédalique retrouvés au même lieu appartiendraient au temple antérieur ; mais nous renseignent-ils sur le caractère de l'édifice ? — Pour Gortyne, c'est à tort que Halbherr (*AJA*, 1897, p. 243 sq.) voyait dans certains fragments des métopes du v^e siècle (Kirsten, *ibid.*, p. 25, n. 53).

CHAPITRE III

CÉRAMIQUES COMPARÉES

La céramique mycénienne du dernier âge du Bronze a été souvent étudiée¹. Elle marque en un sens une décadence qui nous fait aboutir par étapes au submycénien du début de l'âge du Fer ; celui-ci se prolonge assez avant dans cet âge, au moins sur certains sites écartés, Vrokastro ou Courtès par exemple (*supra*, p. 98 sq.). Nous reviendrons un peu plus loin sur telles survivances mycéniennes qui apparaissent ainsi en pleine période archaïque.

Nous ne pensons pas que cette étude soit suffisante ; il y a autre chose dans la céramique mycénienne qu'une décadence continue et sans retour ; des éléments nouveaux y préfigurent parfois, dès la fin de l'âge du Bronze, certaines tendances qui ne s'accompliront que dans la période géométrique ou orientalisante : nous aurons ainsi à reconnaître dans le décor céramique une succession d'apports étrangers. N'oublions pas qu'en revanche la céramique mycénienne, pénétrant abondamment en milieu asiatique, y a provoqué des réactions, diverses combinaisons avec les traditions indigènes, qu'il y est né des céramiques de caractère mixte qui, par la suite, n'ont pas manqué de réagir à leur tour sur les fabrications égéennes.

(1) L'étude la plus récente est celle de Arne Furumark : *The Mycenaean pottery*, Stockholm, 1941 ; cf. *supra*, bibliogr., n° 227 bis et p. 35, n. 38.

A) *Problèmes de l'âge du Bronze*

La céramique dite philistine, aux débuts de l'âge du Fer, est à la fois submycénienne et asiatique : impossible d'en rendre compte par le seul jeu des influences égéennes¹, elle hérite d'un très vieux passé oriental qu'il convient d'évoquer ; elle n'est pas la première, loin de là, à combiner les traditions de l'ouest avec celles de l'est. Nous ne saurions sur ce point trop élargir notre perspective. L'influence mésopotamienne sur la peinture céramique de Palestine a été brillamment étudiée par le P. Vincent², et on peut la considérer comme certaine, aujourd'hui que de fervents occidentalistes se sont ralliés à cette primauté de la Mésopotamie. Sans étudier dans le détail ce réseau d'influences mésopotamiennes qui s'exercent sur l'Asie et qui viennent parfois aboutir aux rives de l'Égée, considérons quelques faits qui intéressent notre sujet. Il en est un qui paraît dominer dès ses origines tout le débat : c'est la diffusion, dès le quatrième millénaire, d'une céramique peinte, qui ne fut longtemps connue qu'à Suse, et qui combine un répertoire géométrique avec un répertoire naturaliste stylisé³. Les recherches conduites entre les deux guerres ont révélé que cette céramique, issue probablement du plateau iranien, s'est répandue et vers l'est, jusqu'aux confins de l'Inde, et vers l'ouest, par Tell Halaf et Carchemish jusqu'à Ras Shamra et Chypre, car Chypre semble bien avoir été atteinte par cette grande vague, à l'époque énéolithique⁴. Au troisième millénaire cette influence des céramiques mésopotamiennes n'a certainement rien perdu de sa force⁵.

Laissant là les origines, plaçons-nous au temps du *Bronze moyen* (2000-1600). Ed. Pottier, suivant un mémoire de

(1) R. Dussaud, *Civil. préhelléniques*², p. 293-4, ne recourait guère qu'à l'influence mycénienne, mais c'est là un point de vue évidemment dépassé aujourd'hui.

(2) Dans une série d'articles de *Syria*, 1924 ; cf. *infra*, p. 160.

(3) La grande publication de la céramique de Suse remonte à 1912 : Ed. Pottier, *Mem. Délég. en Perse*, t. XIII, p. 27-103.

(4) Nous ne pouvons songer ici à donner une bibliographie de cette question ; nous renverrons seulement à quelques articles généraux qui signalent et rassemblent les découvertes : Ed. Pottier, *Suse I, Suse I bis, Suse II, Mélanges Maspero*, I, p. 939-950 = *Recueil Ed. Pottier*, p. 113-127 ; R. Dussaud, *Syria*, 1935, p. 365-392 ; Cl. Schaeffer, *Syria*, 1941, p. 92-101 et 192-4.

(5) Par ex. V. Christian, *Altérumskunde des Zweistromlandes*, I, p. 286 sq., pl. 156 sq. (céramique dite de Tel Billa).

V. Christian¹, a signalé, dans des régions fort éloignées l'une de l'autre, des céramiques présentant des traits communs : répartition du décor en métopes ; peinture noire ou bichrome noire et rouge, le noir servant le plus souvent à cerner une surface rouge ; union enfin d'un répertoire géométrique avec un répertoire naturaliste comportant des oiseaux, des quadrupèdes, des plantes. Il se peut que les Aryens aient été les diffuseurs de cette céramique dont les ressemblances seraient dues au grand mouvement de peuples que nous désignons commodément du nom d'invasion aryenne, qui doit commencer au troisième millénaire pour s'achever au temps des Hyksos, et qui vient toucher la Grèce, l'Asie antérieure tout entière et finalement l'Égypte. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse ethnographique, contentons-nous de relever des faits d'ordre archéologique.

C'est peut-être en Palestine que cette céramique du Bronze moyen est jusqu'ici le mieux étudiée, grâce au P. Vincent². Le décor y est alors disposé soit en frise continue, soit en frise de métopes ; la polychromie à deux tons y est caractéristique, comme aussi les thèmes, du reste peu nombreux : bouquetins et capridés, oiseaux et poissons alternés, oiseau sur le poisson, groupes antithétiques de bouquetins accostant l'arbre sacré, une fois un taureau paissant, plus rarement un motif géométrique. L'exemple le plus souvent cité et le plus représentatif de cette période est un petit cratère de Gezer, attribué par Macalister à la seconde période sémitique, vers le XVIII^e siècle : avec ses poissons et ses oiseaux alternant dans des cadres de métopes, il annonce de la façon la plus frappante

(1) Pottier, *L'Art hittite*, II, p. 64 sq. ; V. Christian, *Mill. der anthrop. Gesellschaft in Wien*, 1928, p. 210-229 ; cf. un point de vue analogue chez Frankfort, *Studies*, II, p. 83, qui prête, notons-le, à la Syrie une importance extrême dans l'élaboration de cette céramique, contre l'opinion de Pottier qui la fait dépendre de Suse (*ibid.*, p. 43 et *CVA, Louvre*, II, Cb, p. 21). La bichromie en noir et rouge remonte à Suse II (*Recueil Edmond Pottier*, p. 125).

(2) Cf. les articles de *Syria*, 1924, déjà cités, par exemple p. 82-3 et 306 ; et la *Classification des céramiques antiques*, n° 8, p. 12-14 ; notons que le P. Vincent semble porté à exagérer les influences égéennes sur l'Asie au temps du Cananéen moyen, 2000-1600 : ainsi les premiers essais de représentation humaine ne peuvent guère être attribués à cette influence, la représentation humaine étant plus que rare dans la céramique égéenne de cette époque ; quant aux motifs marins et floraux ils s'expliqueront assez aisément dans le cadre d'une céramique naturaliste asiatique qui semble se révéler aujourd'hui.

les documents philistins postérieurs de six siècles¹ (fig. 8). Une céramique analogue a été signalée du sud au nord de la Palestine, à Gaza, à Tell el Hesi, à Ascalon, enfin à Megiddo, en dehors de ce qui sera plus tard le domaine philistin².

En Syrie le site de Ras Shamra a fourni à son deuxième niveau une céramique géométrique à bichromie rouge et



Fig. 8. — Cratère de Gezer

noire et même, à la limite inférieure du premier niveau (XVI^e-XV^e siècles), un vase tout analogue aux vases de Palestine, présentant dans ses métopes l'oiseau seul, puis l'oiseau dressé sur le poisson³ (fig. 9).

L'Égypte connaît aussi les vases à métopes et oiseaux au

(1) Macalister, *Exc. Gezer*, II, p. 163, fig. 324 ; Vincent, *Syria*, 1924, p. 187 et pl. XLIV A ; Watzinger, *Denkmäler Palästinas*, I, p. 47-8 et fig. 4, qui songe à un atelier sud-palestinien et écarte la dérivation mésopotamienne.

(2) Fl. Petrie, *Anc. Gaza*, IV, d'après Barrois, *Syria*, 1936, p. 87, fig. 1 et 2 (deux grands cratères à décor bichrome ; métopes avec oiseaux, oiseaux sur poissons, etc.) ; *PEF, QS*, 1923, p. 73-4, par ex. pl. III, 31 (Ascalon ; probablement Bronze moyen, bien que les couches soient sur ce site fort confuses, « telescoped », dit Frankfort, *Studies*, II, p. 165, n. 4) ; *AJO*, XI, 1936-7, p. 270, d'après *Ill. London News*, 20 juin 1936, p. 1108-11 (Megiddo, neuvième couche ; céramique bichrome, oiseaux « amorites », poissons). Nous n'avons pu prendre connaissance du répertoire très complet de la céramique bichrome palestinienne dû à M. Engberg, *Orient. inst. publ.*, XXVI, Chicago, 1935, p. 35-9, pl. XXXIX-XL (diffusion due à l'élément « hourrite » des Hyksos). Sur cette série cf. encore Barrois, *Manuel d'arch. biblique*, I, p. 425-8 et 508 ; W. A. Heurtley, *Quart. depart. antiq. Palestine*, VIII, 1938, p. 21 sq.

(3) *Syria*, 1932, fig. 12 et p. 17 ; 1935, pl. XXX, 2. Les caveaux de la basse ville ont fourni de cette céramique bichrome (*Syria*, 1938, p. 211-12, fig. 11 Z et fig. 15 ; p. 218, fig. 19 N ; p. 242, fig. 36 Q) en même temps qu'un fragment

temps de la seconde période intermédiaire ; il est difficile de n'en pas lier l'apparition à l'invasion des Hyksos, bien que ces fabrications se prolongent jusque sous Thoutmès III¹.



Fig. 9. — Motif sur un vase de Ras Shamra

En Asie Mineure, des traits analogues, là encore attribués par V. Christian et Ed. Pottier aux envahisseurs aryens, se retrouvent dans la céramique cappadocienne qui n'est malheureusement qu'assez mal étudiée encore².

Passons à Chypre qui, au temps du Bronze moyen, est déjà en relations d'échanges avec la Syrie et la Palestine d'une part, les îles égéennes de l'autre. Déjà l'on avait signalé des cruches à décor géométrique rouge et noir, disposé en métopes,



Fig. 10. — Motif sur un vase de Miléa (Chypre)

de Camarès (*Syria*, 1937, p. 144, fig. 16) et des imitations locales de formes MM (*Syria*, 1938, p. 242-4 et pl. XXIV). Sur la céramique de ce 2^e niveau (époque dite hyksos), cf. Cl. Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 54-67.

(1) Frankfort, *Studies*, II, p. 166-7 et pl. XIII, 1-7 (Sedment, Qau el Kebir).

(2) Pottier, *L'art hittite*, II, p. 65 ; Woolley, *Liverpool annals*, IX, p. 51, renvoie à un fragment de Kara Euyuk publié par Chantre, *Mission de Cappadoce*, pl. XI, 1. Les fouilles de Bogaz Kôy n'ont fourni pour cette époque que de rares tessons polychromes (K. Bittel, *Bogaz Kôy*, p. 37-8).

sans qu'on pût encore trouver trace d'un motif naturaliste¹. Mais les indications qu'a données Cl. Schaeffer sur des vases trouvés près de Miléa, tout proche d'Enkomi et de la côte orientale de l'île, sont d'une importance capitale. Entre le xv^e et le xiv^e siècle, donc à la limite du Bronze moyen et du Bronze récent, dans le même temps qu'à Ras Shamra, apparaît une poterie bichrome rouge et noire dont les motifs géométriques et naturalistes (poissons, oiseaux, etc.) sont disposés en métopes : trouvaille étonnante, que rien ne

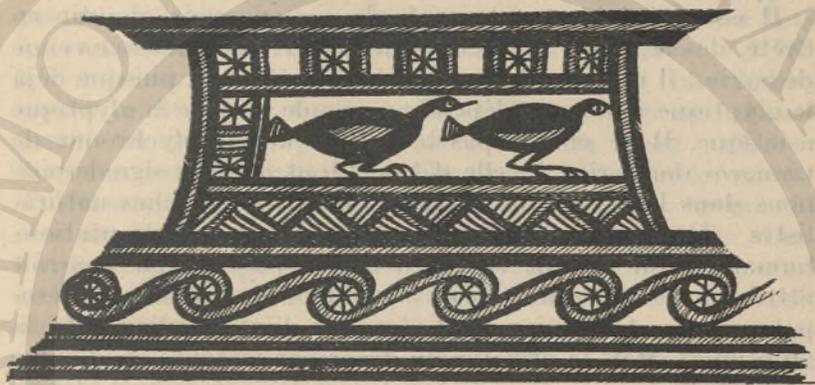


Fig. 11. — Motif sur un vase de Miléa (Chypre).

semblait préparer à Chypre, qui vient peut-être de la Syrie voisine² (fig. 10-11). Elle pose, dans ce chapitre comparatif, plus nettement encore que les séries précédentes, le plus intéressant des problèmes. Si le rattachement à la vieille tradition mésopotamienne est extrêmement probable, le caractère propre de cette céramique — qui annonce de façon si étonnante le géométrique de l'âge du Fer — ne lui vient-il pas d'une élaboration en milieu syro-palestinien, dans la première moitié du second millénaire ? La spirale ne met-elle pas à Chypre la note égéenne dans cet ensemble asiatique ? Le

(1) Frankfort, *o. l.*, II, p. 167 et pl. XIII, 8-9; G. Hill, *A history of Cyprus*, I, p. 30-1 et n. 1. La petite cruche du British museum (*BM Cat. vases*, I, 2, 732) avec des oiseaux rouges et noirs serait submycénienne.

(2) Cl. Schaeffer, *Missions en Chypre*, p. 49-58, fig. 20-22 et pl. XXVII; E. Sjöqvist, *Problems of the late Cypriote Bronze age*, p. 91-2; R. Dussaud, *Syria*, 1940, p. 355-7, avec références à d'autres travaux.

rapprochement à Ras Shamra de cette poterie et de tessons Camarès rend la chose vraisemblable. Mais là ne s'arrêtent pas les perspectives possibles : cette céramique typiquement géométrique s'est-elle prolongée jusqu'à rejoindre celle de l'âge du Fer, a-t-elle exercé une influence sur les fabriques proprement égéennes, et à quel moment ? C'est tout le problème des influences orientales sur les phases mycénienne, géométrique, et archaïque, qu'elle nous oblige à poser. On trouvera sur ces différents points des indications dans les pages qui suivent.

Il eût été intéressant, on le devine, de voir aboutir en Crète, dès le milieu du second millénaire, une influence venue de Syrie : il n'y aurait pas lieu de s'en étonner, puisque déjà la glyptique minoenne dépend en grande part de la glyptique asiatique. Il ne semble pas toutefois que la polychromie de Camarès doive rien à celle d'Asie¹; tout au plus signalerons-nous dans la céramique MMI de curieuses ébauches naturalistes (bouquetins, hérons) et quelques représentations humaines qui restent isolées à cette époque : on pourrait attribuer ces quelques motifs à une lointaine influence mésopotamienne, transmise peut-être par l'intermédiaire de la glyptique². Mais le principe du décor par métopes et, d'autre part, la bichromie si caractéristique des céramiques d'Asie demeurent absolument étrangers à la Crète des premiers palais.

On admettra volontiers au contraire que les Cyclades et le continent grec aient participé dès le Bronze moyen à certaines tendances asiatiques, dues peut-être à une communauté d'origine ethnique³. Ainsi dans les Cyclades, à Phylakopi de Milo, des oiseaux rouges et noirs ne peuvent sans doute être séparés des oiseaux de la série syro-palestinienne⁴ : ces vases méliens furent d'ailleurs importés tant à Cnossos qu'à Mycènes⁵. Sur le continent, la céramique bichrome à peinture mate, décorée tantôt de motifs géométriques

(1) Comme semble le suggérer Watzinger, *o. l.*, I, p. 47-8, qui allègue un vase de Camarès, *Mon. ant.*, VI, 1895, pl. 9-8.

(2) *Annales de Gand*, II, p. 60-61.

(3) C'est ce que suppose Pottier, *L'art hittite*, II, p. 66-7.

(4) *Excav. at Phylakopi*, p. 118-123 et 262.

(5) *P. of M.*, I, p. 656 sq., fig. 404 h, 405 d (Cnossos); *BSA*, XXV, 1921-2 et 1922-3, p. 173-4 et pl. XXX; Karo, *Schachtgräber*, p. 164 sq., 302 et 305, nos 945 sq.; fig. 80-81, 124-125, pl. CLXXIV-V (Mycènes) Evans appelle l'attention sur des représentations de griffons dans des sortes de cadres à

triques, tantôt de motifs animaux, les répartit en métopes, à Korakou et Égine, comme dans les tombes à fosses de Mycènes¹.

Venons-en à la période du *Bronze récent* (environ 1600-1200). La première partie de cette période, jusque vers 1400, correspond à la grande époque des palais crétois : une civilisation originale s'épanouit en Crète, dont la céramique naturaliste semble parfaitement indépendante de toute influence asiatique ; le continent grec et les Cyclades ne sont plus que des dépendances de la Crète. Cette céramique ne se répand pas encore comme elle va le faire un peu plus tard sur tous les confins du monde égéen ; elle apparaît pourtant à Milet, à Rhodes et en Égypte, probablement aussi à Ras Shamra (*supra*, p. 60, n. 3 ; 61, n. 1 ; 65, n. 3 et 76), et une découverte comme celle de Tal Atchana, dans la basse vallée de l'Oronte, atteste une combinaison particulièrement curieuse d'éléments égéens et d'éléments locaux encore insuffisamment étudiés. La technique et certains thèmes sont crétois, d'environ 1600-1550, selon Evans. Toutefois le naturalisme n'est pas forcément égéen, puisque des travaux récents ont révélé en Asie même des céramiques de ce type ; pour certains motifs, un oiseau par exemple de type conventionnel, ou un groupe de bouquetins, des rapprochements sont possibles avec des thèmes analogues en Syrie ou Palestine² : voilà donc une première céramique de caractère mixte égéo-asiatique.

Quand nous arrivons à la date de 1400, nous constatons d'une part que la céramique mycénienne inonde l'Asie antérieure³, à ce point que les traditions indigènes sont à peu près

Mycènes (*P. of M.*, I, p. 559 et fig. 106 a-b) et souligne les rapports que présente cette peinture mate rouge et noire avec des fabrications asiatiques qui survivent dans la poterie philistine (*ibid.*, p. 559, n. 5).

(1) C'est le groupe III de la céramique à peinture mate, dans le classement de Wace-Blegen, *BSA*, XXII, 1916-7, 1917-8, p. 185-6. Cf. Blegen, *Korakou*, p. 28-30 et 114, fig. 40-43 ; G. Welter, *Aigina*, p. 15-18, fig. 19-21 ; Karo, *o. l.*, p. 252 ; de même, H. Goldman, *Excavations at Eutresis*, p. 144 sq. Une poterie similaire aurait été trouvée à Orchomène de Béotie.

(2) *JHS*, 1936, p. 125-134 et pl. 6-8 ; cf. Schaeffer, *Syria*, 1938, p. 30-7 ; F. Schachermeyr, *Klio*, 1940, p. 117. Sur cette céramique, maintenant qualifiée de hourrite, cf. *supra*, p. 72-4.

(3) Le répertoire des sites d'Asie où fut trouvée de la céramique mycénienne doit sans cesse être tenu à jour ; le plus récent me paraît être celui de G. Monaco, *Clara Rhodos*, X, p. 169 sq. Celui de A. Furumark, *The Mycenaean pottery, Analysis*, p. 634-644, n'est qu'un index, non exhaustif. Cf. *supra*, p. 58 sq.

étouffées pour un temps ; que, d'autre part, dans les pays de l'Égée, la céramique, tout comme les autres arts, se voit peu à peu pénétrer par des tendances hétérogènes. La céramique de Chypre est tout particulièrement intéressante à étudier, mais celle de Crète, comme celle du continent, présente la même évolution dont nous essaierons de donner une idée. Ni la date, ni le lieu de fabrication de la céramique chypriote ne sont parfaitement assurés, elle remonte sans doute à 1400 environ, mais pourrait bien se prolonger au delà de 1200, tout comme la fabrication des ivoires. Quant à l'emplacement des ateliers, la théorie de l'importation d'un centre continental ou de Rhodes a beau avoir été soutenue par E. Gjerstad et Ed. Pottier¹, elle nous paraît assez contraire aux probabilités ; il paraîtrait du reste qu'E. Gjerstad lui-même emploie aujourd'hui en parlant de cette céramique le terme de « levanto-mycénien », tandis que son collaborateur E. Sjöqvist préfère le terme « levanto-helladique », qui ont tous deux une extension plus grande que celui de « cypro-mycénien » : ils impliquent qu'Enkomi, mais aussi Ras Shamra et peut-être d'autres sites syriens eurent des ateliers de fabrication de cette céramique². Nous supposons que l'immigration mycénienne en Chypre renforça les liens déjà existants entre Chypre et l'Égée et qu'un art mixte naquit en céramique comme ailleurs. En dehors de Chypre la céramique évolue parallèlement, mais de façon moins marquée.

Rappelons que la céramique crétoise du MR III prolonge les fabrications antérieures : le naturalisme qui survit si tard dans les diverses manifestations de l'art mixte de cette époque ne devait s'éteindre que lentement dans le décor céramique, crétois par excellence. Ainsi on notera, à propos du décor végétal, que, si les motifs en règle générale s'abâtardissent ou se figent, ils demeurent ici et là assez frais et

(1) *Studies on prehistoric Cyprus*, p. 218-20 et 326 ; Pottier, *CVA, Louvre* (fasc. 4), II, C, p. 3 ; de même Forsdyke, *Essays in Aegean archaeology*, p. 29, et C. Watzinger, in W. Otto, *Handbuch der Archäologie*, I, p. 828.

(2) Gjerstad localiserait aujourd'hui en Cilicie, de façon bien hypothétique, l'atelier de fabrication (*RA*, 1934, I, p. 155) ; Sjöqvist, *o. l.*, p. 30, 65 sq., donne dans ses fig. 19-21 une illustration typique de ce décor céramique. Sur l'ensemble de cette question, cf. en dernier lieu St. Casson, *Ancient Cyprus*, p. 43-54 ; F. Matz, *Gnomon*, 1943, p. 326, considère lui aussi comme assurée la fabrication orientale de cette céramique.

vivants jusqu'à la fin du MR III b¹. Cette tradition indigène qui remonte haut en Crète paraît rencontrer une tradition égyptienne qui s'est affirmée au temps d'Amarna, en particulier dans la fresque² (fig. 12). Cette tradition renaîtra ou peut-être survivra dans certains décors orientalisants de la céramique chypriote ou crétoise-archaïque qui nous présentent



Fig. 12. — Larnax d'Anoja

à nouveau des oiseaux voletant parmi les arbres (*infra*, p. 184-5).

Nous voudrions ici étudier surtout les éléments nouveaux de cette céramique : transposition de motifs empruntés à d'autres arts ; apparition de schémas décoratifs, de thèmes et de motifs. Certains ne sont nouveaux à cette époque que sur la panse des vases. Il semble qu'en ce temps soient détruites les barrières qui séparaient les domaines artistiques ; la céramique s'adresse alors au répertoire de la glyptique, mais surtout à celui de la grande peinture. Prenons dans

(1) Cf. par ex. la larnax de Phanourios, près Milatos, *Ἀρχ. Δελτ.*, VI, p. 257 sq., fig. 4, ou le tesson de Cnossos, *BSA*, XXXI, 1929-30, p. 90, pl. XIX, 9 (oiseau sur une branche).

(2) Sur l'art de la fresque au temps d'Amarna cf. surtout le volume de H. Frankfort, *The mural painting of el Amarnah*; cf. *supra*, p. 78, n. 1.

la céramique chypriote un exemple assez frappant, celui des scènes où figurent des cerfs : comme l'a noté G. Rodenwaldt¹, elles dérivent sans aucun doute des fresques de Tirynthe ou de fresques analogues². Les thèmes sont les mêmes, imités toutefois de façon passablement grossière. Ainsi le cerf tournant la tête, ainsi le personnage tenant les chiens de chasse en laisse se correspondent étroitement ; par hasard, les cerfs paissant ne se rencontrent pas à Tirynthe, mais seulement à Chypre³. D'autres thèmes appellent la même remarque : les sphinx ou griffons ou bouquetins encadrant l'arbre sacré rappellent avec des variantes ceux qui décorent la salle du trône à Cnossos : de la peinture de fresques le motif est passé à la peinture de vases, et aussi, dans le même temps, à la glyptique. Quant aux scènes avec chars, si caractéristiques de la céramique chypriote⁴, mais qui se retrouvent aussi à Ras Shamra et sur des sites syriens et palestiniens, à Rhodes, à Mycènes, à Tirynthe⁵, elles dérivent certainement des scènes de chasse de la grande peinture, de même que quelques autres scènes à représentations humaines⁶. Mais G. Rodenwaldt s'est peut-être trop hâté de dire que cette céramique était totalement étrangère à la Crète : des scènes de chasse figurent sur une larnax de Zafer Papoura, à l'Ashmolean museum⁷, et, d'autre part, les chars attelés de griffons et de

(1) *Tiryns*, II, p. 153-4 et 220-221 ; de même Furumark, *Mycenaean pottery. Analysis and classification*, p. 247 et fig. 28 (motif 5), p. 442-3.

(2) Celles de Mycènes par exemple, *BSA*, XXV, 1921-2 et 1922-3, pl. XXVII.

(3) Cf. *Tiryns*, II, fig. 60, avec *CVA, Br. Mus.*, II Cb, pl. 8, 10 ; *Tiryns*, II, fig. 47, avec *CVA, ibid.*, pl. 6, 16 ; des cerfs paissant sont figurés sur des vases de Chypre, *CVA, ibid.*, pl. 9, 5.

(4) *CVA, Br. Mus.*, II, Cb, pl. 6, 9 ; pl. 7, 4, 6, 8 ; pl. 8, 12 ; pl. 9, 6 ; pl. 10, 8, 11 ; pl. 11, *passim* ; Sjöqvist, *Problems of the Late Cypriote Bronze age*, fig. 19, 20.

(5) *Syria*, 1933, p. 105, fig. 8 (Ras Shamra) ; Wace-Blegen, *Klio*, 1939, p. 142 et n. 1 (Atchana et sites palestiniens) ; *Annuario*, VI-VII, p. 151 sq., fig. 74-5 ; p. 234, fig. 150 ; *CVA, Rodi*, II Ac, pl. 4, 5, et deux autres exemples d'après Casson, *o. l.*, p. 50, n. 2 ; cf. Doró Levi, *Arkadès*, p. 655 (Rhodes) ; Furtwängler-Löschke, *Myk. Vasen*, pl. 38, 389-392 ; pl. 41, 429 a b (Mycènes) ; Schliemann, *Tiryns*, pl. XV (Tirynthe) ; Furtwängler-Löschke, *o. l.*, pl. 15, 97 (Nauplie). Casson, *o. l.*, p. 50, n. 2, constate une différence de style entre la série chypriote et les exemplaires du continent. La découverte de treize fragments de vases au chariot dans l'atelier céramique de Berbatí peut renouveler le problème du lieu de fabrication, A. Akerström, *Berliner Kongressbericht*, p. 297.

(6) *Tiryns*, II, p. 153. Cf. Furumark, *Mycen. pottery, Analysis and classification*, p. 332-4 et 433-8.

(7) *Prehistoric tombs*, p. 419 et fig. 26 a ; *P. of M.*, II, p. 499 et n. 4 ; IV, p. 659, n. 1. Contra, Furumark, *ibid.*, p. 438, n. 1.

chevaux sur les petits côtés du sarcophage de Hagia Triada sont probablement empruntés aussi à la grande peinture. Reconnaissons toutefois que le thème ne s'est imposé que dans la céramique continentale et chypriote. Nous pouvons nous demander si ces divers thèmes, apparus à l'époque mycénienne, ne revivront pas, soit dans la céramique, soit dans d'autres domaines de l'art archaïque : ainsi les frises d'animaux qui reparaissent si tôt dans la série des bronzes de l'Ida, puis au temple de Prinias et dans la céramique protocorinthienne, ne procèdent-elles pas en définitive de ces frises cypro-mycéniennes, par l'intermédiaire sans doute des ivoires phéniciens ?

Considérons maintenant le principe même de la frise ; très probablement il est dû à une inspiration étrangère, égyptienne ou plutôt asiatique¹ ; l'emploi en remonte au moins aux grandes fresques du type de la procession ; aujourd'hui que sont connues à Mari des fresques contemporaines des premiers palais crétois, l'origine de plusieurs schémas décoratifs pourra être étudiée de façon neuve. Quoi qu'il en soit, la frise se répand à l'époque mycénienne dans le décor céramique ; nombreuses sont les frises d'oiseaux ou de poissons en Crète² (fig. 13), à Mycènes³, à Spata⁴, à Rhodes⁵, à Chypre⁶. Parfois ces frises évoquent à l'avance celles de la céramique archaïque⁷ ; à ce point de vue comme à d'autres le « close style » de Crète ou de Mycènes apparaît souvent comme un style orientalisant avant la lettre, qui aurait réussi

(1) V. Müller, *Jahrb.*, 1927, p. 13-14.

(2) Par exemple sur la larnax d'Anoja (MR III a), *Mon. ant.*, 1, 1889, p. 23 et pl. 1 ; *P. of M.*, IV, p. 338, fig. 28.

(3) A Mycènes la frise apparaît surtout dans la série céramique de l'HR III que Wace appelle « granary class » et qui était en usage au temps de la destruction de Mycènes (*BSA*, XXV, 1921-2 et 1922-3, p. 29-30 et 40-41) ; on trouvera des frises d'oiseaux aquatiques : *ibid.*, pl. VII b et p. 52 ; pl. X g et p. 53 ; de même dans les anciennes fouilles, Furtwängler-Löschke, *o. l.*, pl. XXXVIII, 393.

(4) *Ibid.*, pl. XVII, 111.

(5) A Ialysos frise de poissons et oiseaux affrontés (*Ibid.*, pl. X, 63 B = *CVA*, *Br. mus.*, III A, pl. 5, 13) ; frise d'oiseaux volant (Maiuri, *Annuario*, VI-VII, p. 29, fig. 31 = *P. of M.*, IV, fig. 231 e).

(6) A Chypre se rencontrent des frises analogues mais beaucoup plus rapidement traitées, par ex. *CVA*, *Br. mus.*, II C b ; pl. 8, 1 ; pl. 9, 3-4 ; elles sont combinées avec des frises de gros animaux, *ibid.*, pl. 9-10, *passim*.

(7) Ainsi Evans (*P. of M.*, IV, p. 338) rapproche la frise d'oiseaux de la larnax d'Anoja, d'un motif crétois orientalisant, *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 286 et 290, pl. XIV-XV.

de façon moins durable¹. Il n'apparaît du reste pas à Chypre dont le style est beaucoup moins composé, beaucoup plus « lâché », comme l'ont montré J. L. Myres et St. Casson².

Les réflexions que nous a suggérées l'apparition, dans la céramique mycénienne, du schéma décoratif de la frise, s'apparentent à celles que provoqueront deux autres schémas ; l'encadrement du motif dans ce qu'on peut appeler une métope, et le groupement antithétique. Très caractéristique du « close style » est le style que les Anglais appellent « panelled », et que nous appellerons style à métopes. On en trouvera de bons exemples à Korakou, mais aussi dans la Crète du MR III b et peut-être dès le MR III a³ (fig. 12) ; parfois la métope prend la forme d'un arceau au-dessus d'un oiseau⁴. Fréquemment ces métopes ne sont plus que des cadres à peu près vides ou meublés de quelques motifs dégénérés⁵ : le principe reste toutefois le même. A. Evans a étudié ce schéma et conclu qu'il s'inspirait des conceptions architecturales du MR II ; il a d'ailleurs noté que les Philistins adoptèrent ce style vers 1200⁶. Mais notre jugement ne sera-t-il pas modifié si nous remarquons qu'en Asie ce schéma est en fait bien antérieur aux Philistins ? B. Schweitzer a insisté sur le caractère tout asiatique de cette construction, qui apparaît dans le géométrique prémycénien, reparaît, après la disparition du style naturaliste crétois, dans la céramique mycénienne, surtout chypriote, s'affirme enfin dans le géométrique grec, et tout d'abord dans celui de Chypre⁷.

Le schéma antithétique se combine assez souvent avec le précédent quand deux oiseaux par exemple sont affrontés

(1) Sur ce « close style » qu'Evans qualifie de « late revival », cf. *P. of M.*, IV, p. 295 sq. ; il ne se confond pas avec le majestueux style du palais qui est beaucoup moins serré.

(2) Sur ce caractère du style chypriote, cf. Myres, *Essays in Aegean archaeology*, p. 88-9, et St. Casson, *Ancient Cyprus*, p. 44, n. 3.

(3) Blegen, *Korakou*, p. 62, fig. 86 ; *Palaiakastro*, I, p. 106, fig. 90 ; *BSA*, IX, 1902-3, p. 319, fig. 19 ; *Mon. ant.*, XIV, 1904 ; pl. 37-8. F. Schachermeyr caractérise même toute une période mycénienne (1250-1220) par le style à métopes (*Klio*, 1939, p. 271 ; 1943, p. 129) ; c'est assurément le localiser à l'excès. Cf. *supra*, p. 57). Sur le « panelling », cf. Furumark, *o. l.*, p. 416-420.

(4) Par ex. Ialysos : *CVA, Br. Mus.*, III A, pl. 7, 16 b.

(5) Par ex. *CVA, Br. Mus.*, III A, pl. 7, 14, 17, 21 (Ialysos) ; *ibid.*, pl. 8, 22, 25 (Calymnos) ; *Korakou*, p. 61, fig. 85.

(6) *P. of M.*, IV, p. 295 et 349-352.

(7) *AM*, 1918, p. 55-8.

de part et d'autre des « triglyphes » ou de ce qui en tient lieu. C'est à Chypre encore, plus directement exposée aux influences orientales, qu'il apparaît le plus fréquemment¹; mais on le rencontre aussi dans la Crète du MR III b, en particulier sur un cratère de Ligortyno décoré de bouquets encadrant l'arbre sacré²: à ce thème sont consacrés d'importants articles d'Ed. Pottier et du P. Vincent³. Il en résulte que l'origine du thème comme du schéma antithétique sont très vraisemblablement chaldéo-élamites. On peut suivre



Fig. 13.
Vase de Phaistos

aisément les étapes de la transmission; là encore il s'agit d'une influence orientale retardée, la céramique n'accueillant que tout à la fin de l'âge du Bronze un motif et une composition que les autres arts et en particulier la glyptique avaient admis au MM I⁴. Dès la première moitié du second millénaire, au contraire, ils apparaissent sur un tesson palestinien⁵. Au Bronze récent ils sont devenus si courants dans toutes les branches de la « koiné » artistique que, le jour où ils reparaitront à l'âge du Fer (*infra*, p. 174), on ne pourra vraiment dire qu'ils procèdent d'une tradition plus que d'une autre.

Ainsi en est-il de bien des motifs qui, s'amalgamant au vieil héritage naturaliste de la Crète, lui donnent dès lors figure nouvelle. Nous avons vu combien haut remontait le groupement de l'oiseau et du poisson (*supra*, p. 160); adopté par la céramique mycénienne de Crète (fig. 12-13), conservé par les céramiques submycénienes

(1) *BM Cat. vases*, I, 2, C 390, 397, 400, 417-8, 425 : sphinx affrontés de chaque côté d'un palmier ou d'un arbre stylisé, avant-trains de taureaux affrontés, griffons attelés à des chars de chaque côté d'un arbre stylisé, oiseaux de chaque côté d'un damier, etc.

(2) *BCH*, 1907, p. 117-8, fig. 1-2. Cf. le même sur un vase crétois du *Br. mus.*, *Cat. vases*, I, 1, A 719, p. 119 et pl. IX; cf. *P. of M.*, IV, p. 370 et 374, fig. 309 et 312 a.

(3) *BCH*, 1907, *l. c.*; *Syria*, 1924, p. 91 sq. Même point de vue chez Furumark, *Mycen. pottery, Analysis and classification*, p. 199-200.

(4) Cf. P. Demargne, *Mélanges syriens*, p. 114 sq.

(5) *Syria*, 1924, pl. XXIV, 1.

d'Asie, il reviendra plus tard en Crète¹. Cette filiation est si complexe qu'il faut se garder, on le voit, de conclure trop vite. Un autre exemple nous le fera voir : l'apparition (ou peut-être la réapparition) du décor géométrique a été expliquée par des raisons bien différentes. Trois hypothèses sont possibles. Ou bien l'évolution qui, en Crète, conduit du MR I au style du palais, se poursuit, tendant à substituer un goût géométrique au goût naturaliste. On a noté que la peinture murale avait toujours connu ces motifs linéaires qui ne sont nouveaux que dans la céramique mycénienne : ainsi le motif de damier figure dans la fresque des « Temple repositories »². Ou bien c'est l'influence des styles géométriques du continent, antérieure à l'influence crétoise, celle de la peinture mate par exemple, de l'HM, qui s'impose, une fois disparu le naturalisme de l'époque des seconds palais³. Ou bien enfin c'est une influence orientale qui s'exerce par l'intermédiaire



Fig. 14. — Tesson mino-cilicien

de Chypre, car il ne faut pas oublier que toute la tradition géométrique, née à Suse, pourrait bien réagir sur le style mycénien par l'intermédiaire des Syriens. Tel tesson cilicien, de l'extrême fin de l'âge du Bronze, illustrerait cette ultime géométrisation d'un motif mycénien par excellence (*supra*, p. 62 et fig. 14).

En fait, ces diverses hypothèses ne sont pas inconciliables, si l'on admet des contacts, aujourd'hui attestés, entre le géométrique pré-mycénien et le géométrique oriental. Prenons l'exemple du motif dit du damier ou de l'échiquier⁴ : il fait partie, semble-t-il, d'un répertoire primitif qui remonte à

(1) Furumark, *The Mycenaean pottery, Analysis and classification*, p. 196-9, se prononce contre l'origine orientale de ce groupement, un peu vite selon nous.

(2) *P. of M.*, II, fig. 371 ; Furumark, *ibid.*, p. 183 et 203.

(3) Ce point de vue est, semble-t-il, celui de Gotsmich, *Studien zur ältesten griechischen Kunst*, p. 86, 92, etc.

(4) Cf. B. Schweitzer, *AM*, 1918, p. 131 et 132, n. 1.

l'époque néolithique, de l'Iran à la Grèce du nord et à la Sicile. Si nous nous en tenons à l'âge du Bronze moyen et récent, il nous apparaît fréquemment dans le géométrique d'Asie et parallèlement dans le géométrique de l'Helladique moyen¹; nous ne le rencontrons que tardivement dans le créto-mycénien, à Isopata, au MR II, puis au MR III² (fig. 12). Vient-il de Chypre³? Dérive-t-il du géométrique continental? Est-il issu de la technique de l'architecture? Nous n'en savons trop rien. Toujours est-il qu'il survit dans la céramique philistine comme dans le protogéométrique crétois⁴, pour ne reparaitre qu'assez tard dans le style proprement géométrique où il aurait donc toutes chances de parvenir par l'effet d'une influence orientale⁵.

B) *Céramiques des débuts de l'âge du Fer :
du submycénien au géométrique*

La céramique dite philistine est de beaucoup la plus curieuse des céramiques des débuts de l'âge du Fer. Elle a suscité des controverses qu'il serait fort intéressant de retracer. La notion même d'une céramique attribuée aux Philistins, parce que trouvée sur le domaine qui fut le leur et parce que datée du temps où ils s'établirent sur la côte de Palestine, cette notion n'apparaît qu'en 1908 et elle a fait fortune, puisqu'elle est acceptée aujourd'hui encore⁶. Dans cette hypothèse, cette poterie n'a pas d'antécédents en Palestine, elle ne serait que submycénienne et la présence en serait

(1) Furtwängler-Löscheke, *Myk. Vasen*, pl. XXIV, 138 a b; le même motif décore un vase de Mycènes à l'HR I, *Archaeologia*, t. 81-2, p. 152, pl. 41.

(2) *Prehist. Tombs*, p. 549, fig. 144 = *P. of M.*, IV, fig. 291; *Mon. ant.*, XIV, 1904, pl. 37, 1.

(3) *BCH*, 1907, p. 230, fig. 7.

(4) Par ex. R. Macalister, *Excav. Gezer*, III, p. CLVIII, 1; *BSA*, VI, 1899-1900, p. 84, fig. 26.

(5) Là encore Evans avait proposé une origine égyptienne du motif, *P. of M.*, II, p. 600.

(6) C'est sous la plume d'H. Thiersch que cette expression apparaît pour la première fois, *AA*, 1908, col. 378. Cette hypothèse est adoptée par Watzinger (*Jericho*, p. 135), Macalister (*The Philistines*), Mackenzie (*PEF QS*, 1913, p. 819), Fimmen (*Kret.-Myk. Kullar*, p. 107 et 195-7), Phytian Adams (*PEF QS*, 1923, p. 71 sq.), Hall (*Civil. of Greece*, p. 246), Albright (*AASOR*, XII, p. 53 sq.), Watzinger (*Denkm. Palästinas*, I, p. 80-81); Furumark (*o. l.*, *Chronology*, p. 118).

liée à celle d'un peuple d'origine égéenne ayant fait partie de la grande migration des peuples de la mer ; en même temps que cette poterie les Philistins auraient apporté avec eux le fer et l'armure dite achéenne. Naturellement, elle ne se serait pas rencontrée hors des limites du territoire philistin et ne peut remonter plus haut que l'installation des Philistins en Palestine, soit vers le début du XII^e siècle. L'on est donc conduit à lui assigner comme dates limites celle de 1200 ou même 1150 d'une part, celle de 1000 d'autre part¹. Une confirmation serait apportée par le fait qu'on aurait trouvé de la poterie philistine au palais de Ramsès III, à Tell el Yahudieh².

Des objections ont été présentées à cette théorie, par R. Dussaud d'abord qui constate que cette céramique remonte bien avant 1200³, puis par E. Saussey⁴ qui montre qu'elle trouve sa place dans l'évolution normale de la céramique palestinienne, que si la présence d'éléments mycéniens y est indéniable, du fait de l'importance des influences égéennes (forme du vase à étrier ; motif de spirale), ils s'incorporent à un fonds d'éléments locaux, connus en Palestine depuis le Bronze moyen. Il nous paraît en effet impossible de ne pas insister sur la continuité frappante de la bichromie en rouge et noir, sur la combinaison d'éléments naturalistes et géométriques qui est le propre de toute céramique asiatique (damier, cervidé, poisson, oiseau), enfin sur la composition dans le cadre de la métope. La céramique philistine prolonge bien en un sens la céramique mycénienne, mais aussi et plus nettement encore la céramique palestinienne de l'âge du Bronze. Il faut se garder d'expliquer tout rapprochement entre vases philistins et mycéniens par une influence de l'ouest sur l'est ; une commune origine orientale est souvent beaucoup plus logique : ainsi du thème de l'oiseau retournant la tête⁵ (fig. 15).

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette céramique, il nous

(1) Albright, *AASOB*, XII, p. 53 sq. ; Furumark, *ibid.*, p. 120-2.

(2) Fl. Petrie, *Hyksos and Israel. cities*, pl. XII, 6, 10, 2, 13.

(3) Cette objection est présentée par R. Dussaud, *Civil. Préhelléniques*², p. 301-2 ; Thiersch lui-même accordait à la céramique philistine le dernier tiers du second millénaire, *AA*, 1908, col. 379.

(4) Saussey, *La céramique philistine, Syria*, 1924, p. 169 sq.

(5) Watzinger, *o. l.*, I, p. 81, n. 1, attribue l'origine de ce thème à l'influence occidentale, à tort suivant nous.

semble évident que, comme les ivoires et les patères de bronze, elle fait le lien entre le monde égéen d'avant et d'après l'an 1000. Après la mort de la civilisation mycénienne, elle mêle à des traditions locales les souvenirs mycéniens. Ainsi, pour reprendre le même thème de l'oiseau retournant la tête, il reparaitra dans la céramique crétoise orientalisante et H. Payne note la ressemblance entre ce thème et le thème palestinien des 2^e et 3^e périodes sémitiques ; il n'est pas impossible, ajoute-t-il, qu'il se soit maintenu en Palestine



Fig. 15.
Vase « philistin »

ou ailleurs jusqu'à la date des vases crétois en question (VII^e siècle)¹. L'accord est souvent frappant entre les traditions palestiniennes, chypriotes et crétoises : le thème des oiseaux, mais aussi celui des arbres leur sont communs, comme aussi — ce qui est plus caractéristique encore — la polychromie rouge et noire qui du reste ne reparait en Crète qu'à Cnossos et pour un demi-siècle. Notons que ces thèmes et cette technique se retrouvent en Crète durant la période orientalisante, sans que rien indique qu'ils s'y soient maintenus durant le géométrique, que par conséquent tout porte à croire que c'est ailleurs qu'ils se sont conservés, à Chypre et en Asie².

La céramique philistine ne semblait pas jusqu'ici dépasser les limites du territoire philistin : on la rencontrait à Ascalon, à Gezer, à Lakish, à Ainschems (Beth Schemesch), à Tell el Safi (Gath), à Tell Zakarija, à Tell Bet Mirsim, à Tell Schemmé, à Tell el Faré³. Il semblerait aujourd'hui qu'on en ait rencontré des exemplaires en dehors de ce domaine, dans les huitième et septième couches de Megiddo ; cette découverte serait évidemment de grande importance⁴.

(1) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 288-9 et pl. XIX.

(2) Sur le thème des oiseaux dans les arbres, ajouter aux références données par Payne, *ibid.*, p. 284, *PEF, QS*, 1923, pl. IV, 28 (Ascalon, début du Fer).

(3) Références bibliographiques dans l'article de Saussey, *Syria*, 1924, p. 170 sq.

(4) Sur cette découverte cf. P. Thomsen, *AJO*, XI, 1936-7, p. 270, d'après *Ill. London News*, 20 juin 1936, p. 1108-11. Nous n'avons pu avoir connaissance

Parallèlement à la céramique « philistine », et tandis que sur le continent grec règne un style submycénien qui évolue peu à peu, mais non pas partout, en protogéométrique, un phénomène du même ordre se produit dans le Proche Orient, où il semble bien que les survivances mycénienes soient plus fortes que dans les pays mêmes héritiers de Mycènes, étroitement fondues avec la tradition géométrique remontant à Suse. Le fait apparaît aujourd'hui évident d'un bout à l'autre de la Syrie, en liaison avec le site palestinien de Megiddo et celui aussi de Beth-Shan¹. Ainsi à Hama les céramiques du niveau F sont bien dans la ligne des traditions d'Asie auxquelles sont mêlés les souvenirs des apports égéens : les représentations de cervidés, de poissons, superposées dans des métopes, alternent avec des scènes géométriques plus ambitieuses faisant appel au décor humain ; or, ce niveau est certainement contemporain des phases submycénienne et protogéométrique, au temps de l'introduction du fer et de l'incinération². Au niveau E, superposé au précédent, la même tradition se maintient — témoin un palmier encadré de cervidés —, concurremment avec des importations chypriotes et des ivoires « phéniciens »³ (fig. 16). Parmi les sites « syro-hittites », Sendjirli n'a guère fourni que de la poterie géométrique très simple des VIII^e-VII^e siècles, mêlée à des importations chypriotes et grecques⁴.

Mais à Carchemish L. Woolley a exploré autrefois des tombes de la période qu'il appelle « Late hittite I » (1100-718)⁵. Il fut frappé de ce qu'on avait renoncé à toutes les traditions de l'âge du Bronze : l'emploi du fer, la pratique de l'incinération vont de pair avec la présence de nouvelles formes et d'un nouveau décor céramique. Il s'agit d'une céramique géométrique sur laquelle la lumière est loin d'être faite :

des récentes publications de Megiddo. Watzinger, *o. l.*, I, p. 81, signale sur les plus récents vases philistins l'apparition de motifs orientalisants, comme n'en connaît pas la céramique chypriote avant le début du premier millénaire. On consultera sur ce point la publication de Fl. Petrie, *Beth Pelet*.

(1) Décors céramiques du temps de Ramsès III, A. Rowe, *The four Canaanite temples of Beth-Shan*, pl. XIV-XVII, *passim*.

(2) Ingholt, *Rapport sur sept campagnes de fouilles à Hama*, p. 70-2, pl. XXI-XXIII.

(3) *Ibid.*, p. 93-94, pl. XXX. Pour les ivoires, cf. *infra*, p. 207.

(4) *Ausgrabungen in Sendschirli*, V, p. 42-6 ; voir cependant fig. 34.

(5) *Liverpool annals*, VI, 1914, p. 94 sq.

on peut songer à la vieille tradition géométrique d'Asie qui remonte à Suse¹, mais aussi à l'esprit géométrique des nouveaux envahisseurs ; on peut imaginer enfin par Chypre un contact avec le géométrique grec ; mais dans ce dernier cas s'agit-il d'une communauté d'inspiration due à une communauté d'origine ? ou bien y a-t-il influence, et dans quel sens, d'un groupe sur l'autre ? A Carchemish d'ailleurs on est en présence de séries assez différentes les unes des autres ; tantôt une céramique apparentée à celle qu'on désigne du nom de phrygienne, mais qui en fait recouvre



Fig. 16. — Motif d'un vase de Hama

alors toute l'Asie mineure², combine des éléments géométriques et des motifs animaux et végétaux stylisés : de ces deux aspects nous avons à Carchemish des exemples isolés. Tantôt, à côté de ces fabrications qui rattachent Carchemish au grand courant géométrique d'Asie, d'autres marquent une orientation vers Chypre et vers l'ouest ; la fameuse bichromie reparaît ici et l'on croira volontiers que, de Syrie, elle passa à Chypre, quitte à penser qu'un peu plus tard le courant se renversa : à Carchemish L. Woolley lui-même signale en effet de la céramique proprement chypriote et aussi des fibules « cypro-asiatiques » et des terres cuites pastillées de type chypriote. On se rappellera que les produits chypriotes ont connu une très forte expansion dans toutes les directions aux VIII^e et VII^e siècles.

(1) La liaison est proposée par Götze, *Kulturgesch. des alten Orient*, 111, p. 45.

(2) Bossert, *All Anatolien*, fig. 1968, reproduit un vase phrygien de Carchemish.

Le rôle de Chypre semble en effet avoir été fort important dans cette transmission, et cela tout au long de la période qui va de la fin du Bronze à l'archaïque orientalisant. La céramique bichrome rouge et noire, installée au temps du Bronze moyen, est devenue traditionnelle; elle n'a même pas disparu totalement devant l'afflux égéen du répertoire naturaliste, mais survit tant bien que mal : il est possible que certains types de Miléa approchent de l'âge du Fer¹. Arrivera-t-on à faire la liaison avec les fabrications dites cypro-géométriques où reparaittent et la technique bichrome et le décor à la fois



Fig. 17

Motif d'une amphore chypriote

linéaire et naturaliste? c'est probable, étant donné le conservatisme bien connu des Chypriotes. S'il était absolument prouvé que la grande amphore du Louvre, récemment publiée par M^{lle} Rutten², remontât assez haut dans le Fer ancien ou cypro-géométrique, jusqu'aux x^e ou ix^e siècles, on pourrait dire que cette liaison est désormais faite : le décor d'oiseaux et de poissons, réparti dans des cadres de

métopes est vraiment traité dans le même esprit que celui de Miléa (fig. 17-18). Il conviendrait du reste d'étudier d'ensemble cette période, abondamment représentée et par des céramiques strictement géométriques³, et par ces vases au décor humain ou animal très lâché et parfois barbare qui garde toujours quelques traits des derniers dessins mycéniens, celui du cratère de Mouliana par exemple⁴. Nous ne pou-

(1) Cl. Schaeffer, *Missions en Chypre*, p. 57, fig. 22. Quelle est la date exacte du vase de Maroni (*BM Cat. vases*, 1, 2, C 732, p. 138, fig. 271), si proche de la série de Miléa et classé submycénien par H. Walters ?

(2) *Mélanges syriens*, p. 435 sq., pl. I.

(3) En attendant la publication d'un volume de synthèse, il n'est pas facile d'utiliser le tome II de la *Swedish Cyprus expedition*, et de se faire une idée de la céramique des débuts du Fer (Cypro-géométrique). Cf. d'autre part Myres, *Cesnola collection*, p. 65, nos 501 sq.; Schweitzer, *Untersuchungen*, 1, p. 40-3 (tombe de Citinon), etc.

(4) H. Walters, *BM Cat. vases*, 1, 2, C, 736-7, pl. V et fig. 273 (Tamassos); Myres, *Cesnola collection*, p. 67, nos 512-15; *Essays in Aeg. archeology*, p. 72 sq.,

vons songer à étudier ici en détail ce géométrique chypriote dont B. Schweitzer par exemple a justement montré qu'il procédait de la double tradition mycénienne et orientale et qu'il s'opposait de la façon la plus nette au Dipylon attique¹.

Ainsi, une liaison étant assurée par Chypre et la Syrie avec les fabrications du Bronze et avec toute la tradition géométrique de l'Asie, nous nous trouvons amené à reposer la question des influences orientales à la naissance du géométrique crétois, laissant assurément de côté le cas du Dipylon qui ne subit les premières influences orientales par Chypre qu'en son ultime phase et qui doit donc en son principe être expliqué tout autrement².

Le géométrique crétois a été souvent sévèrement jugé, du point de vue esthétique, parce qu'on l'a toujours comparé à l'attique. Historiquement il présente un intérêt de premier ordre, du fait que, dans la dépendance immédiate de Chypre, il nous donne un exemple de géométrique orientalisant, et parfois mycénisant, mycénisant



Fig. 18
Motif d'une amphore chypriote

peut-être parce qu'orientalisant. Le protogéométrique crétois, avons-nous déjà dit, ne représente qu'une suite abâtardie du submycénien, et se prolonge avec monotonie dans les coins reculés de l'île. Mais le géométrique de Cnossos, s'il ne ressemble guère assurément au géométrique attique et n'admet point les grandes scènes à personnages³, a du moins

passim. P. Dikaios a présenté, *BSA*, XXXVII, 1937-8, p. 56-72, une amphore du Musée de Chypre qu'il date du début du IX^e siècle, et à propos de laquelle il étudie le mélange des survivances mycéniennes et des traits orientaux (syriens) dans cette céramique et dans les fabriques contemporaines d'ivoires, de bronzes, etc.

(1) *AM*, 1918, p. 55 sq., 128, 145 sq.; cf. E. Pfuhl, *M. u. Z.*, I, p. 89-91. Sur la liaison du cypro-géométrique avec le mycénien, cf. A. Furumark, *o. l.*, *Chronology*, p. 122-8.

(2) Schweitzer, *l. c.*, p. 134 sq., 139 sq.

(3) L'importation attique n'est du reste pas exclue à Cnossos et de là dans l'intérieur, à Vrokastro (*supra*, p. 99), pas plus qu'à Rhodes (*Vroulia*, p. 171,

une consistance réelle et on ne doit pas le confondre avec le protogéométrique qui se perpétue dans l'intérieur de l'île ; il s'apparente au géométrique insulaire, à celui de Rhodes, à celui de Chypre, et il a une syntaxe moins lâche que le style rhodien par exemple. Quoi qu'on pense de l'origine du répertoire géométrique, H. Payne a montré que beaucoup de formes, aryballes, oenochés, alabastres lui viennent de Chypre et, par delà, du monde oriental ou égyptien ; comme nous l'avons suggéré ailleurs, la même forme égyptienne, demeurée immuable pendant des siècles, aurait fourni le même modèle aux rhyta globulaires de l'époque minoenne et de nouveau aux alabastres subgéométriques ou orientalisants : exemple parfait de recommencement¹. Chypre n'a-t-elle pas du reste importé en Crète tel ou tel vase des débuts de l'âge du Fer² ? Dans le cas du pithos ovoïde sur trépied, l'origine en est nettement cypro-palestinienne, et la Crète l'a transmis ensuite au géométrique des Cyclades et de l'Attique³.



Fig. 19. — Zone de motifs d'un vase géométrique crétois

Si des formes nous passons au décor, on admettra, croyons-nous, que la plupart des vases publiés tant par S. Wide que par H. Payne⁴, qui proviennent de Cnossos et de sa région, s'apparentent aussi nettement que possible à leurs contemporains chypriotes, avec leurs losanges quadrillés, leurs oiseaux dans des métopes, l'esprit même de la composition réduite à l'épaule du vase (fig. 19). Il est faux de dire, comme on l'a trop répété, que le vrai géométrique n'a jamais pris pied en Crète⁵ : c'est concevoir tout géométrique à l'image du Dipylon.

n° 3, fig. 54 ; *Lindos*, I, col. 262, nos 898-900) ou à Théra (*Thera*, III, p. 179 sq.).

(1) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 254-7 ; *REA*, 1940, p. 107, n. 2.

(2) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 256 ; par ex. une petite cruche globulaire, *GVA*, Louvre, IIC b, pl. VI, 4.

(3) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 239.

(4) *Jahrb.*, 1899, p. 36 sq., fig. 13-15 et surtout 21 ; *BSA*, XXIX, 1927-28, fig. 9, pl. VII, 5 et 9.

(5) Poulsen, *Dipylongraber*, p. 64, entre beaucoup d'autres.

Celui de Crète procède d'abord du géométrique oriental, même s'il admet timidement quelques motifs purement grecs comme le méandre¹. La Crète nous apparaît ainsi une fois de plus au carrefour de deux mondes et de deux traditions.

Les innovations proprement orientalisantes ne vont dès lors qu'accentuer le caractère déjà oriental du style ; le passage du géométrique à l'orientalisant sera plus facile en Crète que partout ailleurs.

C) Céramiques crétoises orientalisantes

Nous ne pouvons étudier dans le détail tout le processus de transmission des céramiques orientales aux céramiques orientalisantes ; nous en voudrions seulement marquer le point d'aboutissement en Crète, par dessus la phase géométrique. On s'est beaucoup intéressé ces derniers temps aux céramiques orientalisantes, céramique chalcidienne, céramique protoattique ; surtout les ouvrages de Fr. Johansen et de H. Payne ont abordé l'étude détaillée et le classement chronologique du style protocorinthien et du corinthien, si importants, nous le verrons, pour la comparaison avec le style crétois. Il est encore difficile et certainement prématuré de tenter une monographie de la céramique crétoise, qu'elle soit géométrique ou orientalisante² : si les publications se sont multipliées depuis le grand ouvrage d'E. Pfuhl³, grâce aux articles de H. Payne et de Miss Hartley, grâce au gros volume de Doro Levi sur Arkadès où quantité de documents sont reproduits et étudiés, nous ne savons encore à peu près rien des trouvailles faites en 1933 à Cnossos, où 500 vases, nous dit-on, furent découverts⁴, et qui nous rappellent que le site grec de Cnossos attend encore des fouilles systématiques. En particulier un classement chronologique — que nous aurions voulu tenter — demeure encore impossible, d'autant plus qu'il devrait s'accompagner d'un classement topologique :

(1) Par ex. Payne, *BSA*, XXIX, 1927-8, pl. VII, 3, 7, 8 ; pl. VIII, 5 et 10.

(2) Nous n'avons pu consulter qu'après rédaction de ce texte l'article de Doro Levi, *Early Hellenic pottery of Crete*, *Hesperia*, 1945, p. 1 sq. : nous sommes heureux de constater l'accord entre ses conclusions et les nôtres.

(3) *M. u. Z.* (1923), I, p. 101-2.

(4) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 224-298 et XXXI, 1929-30, p. 56-114 ; *Annuario*, X-XII (Arkadès) ; *JHS*, 1933, p. 292 ; *AA*, 1933, col. 304-312.

pour cette période, comme pour les précédentes, le site de Cnossos doit être distingué des autres sites crétois ; Arkadès, avec ses fabrications souvent barbares, en face de celles de Cnossos, représenterait bien les autres sites de l'intérieur. La chronologie crétoise devra se fonder sans doute sur les concordances avec la série protocorinthienne¹, mais sans exclure la possibilité de recoupements par la trouvaille d'objets orientaux datables, ou de vases d'autres écoles, de la rhodienne par exemple.

Nous étudierons d'abord la série de Cnossos dite polychrome, qui n'était connue jusqu'à 1929 que par de brefs signalements, qu'un article de H. Payne a révélée, mais dont la connaissance doit être renouvelée par la publication des tombes explorées en 1933. Celles-ci ont fourni, nous dit-on, une trentaine de vases polychromes dont l'un est repeint dans la technique nouvelle sur un décor antérieur blanc sur noir². Peut-être pourrons-nous même localiser cette série dans le temps, grâce à la trouvaille de vases protocorinthiens dans ces tombes, comme dans celles qui étaient précédemment connues³ ; entre autres une belle olpé appartient, nous dit H. Payne, au même groupe que l'oenoché Chigi, c'est-à-dire au Protocorinthien récent (650-640)⁴ ; trouvée à l'extrémité du dromos elle donnerait un terminus *ante quem* pour l'ensemble de la tombe qui fut en usage plusieurs générations et dont la céramique remonte à la période protogéométrique ; les autres vases protocorinthiens, ainsi qu'une oenoché rhodienne, seraient antérieurs ; il n'y a aucune importation corinthienne⁵.

La technique polychrome, bien avant la fin du VIII^e siècle, apparaît dans la série géométrique des pithoi ovoïdes portés sur un trépied ou sur un pied légèrement débordant : il s'agit d'une trichromie, en rouge et noir sur fond clair, engobe

(1) Mais il ne faut pas méconnaître les réserves renouvelées, à propos de cette chronologie protocorinthienne, par P. de La Costa-Messelière, *Au Musée de Delphes*, p. 224-5, et J. Audiat, *REA*, 1938, p. 173-6.

(2) Johansen, *o. l.*, p. 59, n. 1 ; Pfuhl, *o. l.*, I, p. 87 ; *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 280 sq. ; *AA*, 1933, col. 308 ; des trouvailles plus récentes encore sont signalées, *AA*, 1939, col. 267 sq. ; 1940, col. 298-9.

(3) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 265-7 ; *Necrocorinthia*, p. 27.

(4) *BSA*, XXIX, 1927-8, pl. XXV.

(5) Sur les vases protocorinthiens ou corinthiens trouvés en Crète, cf. *Necrocorinthia*, p. 186 ; sur les imitations crétoises de ceux-ci, *ibid.*, p. 205.

blanc ou couleur naturelle de l'argile ; le noir mat va du gris à l'indigo, le rouge du vermillon au carmin ; un jaune de diverses nuances figure parfois comme couleur supplémentaire. Naturellement, comme chaque fois qu'un décor polychrome reparaît dans la céramique grecque, on a invoqué l'influence possible de Camarès¹. Cette hypothèse n'a rien pour elle que la plus vague analogie de principe, tout au plus peut-on alléguer le goût héréditaire des Crétois pour la couleur ! Mais le polychrome de Camarès est blanc, rouge et jaune sur fond sombre, celui-ci noir et rouge sur fond clair, et d'autre part on ne voit absolument pas pourquoi la polychromie aurait reparu après avoir disparu pendant un millénaire. Au contraire elle nous a semblé aussi antique que permanente dans la tradition asiatique : là comme en Crète le noir paraît subordonné au rouge ; là comme en Crète aussi la technique est liée, nous le verrons, à un certain type de répertoire décoratif, à la fois géométrique et naturaliste,



Fig. 20.
Vase orientalisant de Chios

enfin à la composition par métopes. Tout au long du 2^e millénaire, jusque dans la période « philistine », nous avons reconnu en Asie la prééminence de cette polychromie qui a pu filtrer dans l'Helladique moyen, mais non dans la Crète minoenne à l'esthétique trop contradictoire. Passé l'an 1000, c'est dans la céramique géométrique de Chypre qu'elle reparaît

(1) Par ex. encore, E. Langlotz (*Corolla Curtius*, p. 61), qui déclare cette série étéocrétoise, avec des nuances toutefois (*infra*, p. 260-1).

d'abord¹ ; de là le chemin est aisé vers la Crète. Autant le style du Dipylon est monochrome, abstrait, avec ses pures et simples silhouettes, sans rien de pictural, autant la céramique orientale garde le goût des oppositions de couleurs ; on lui devrait un peu partout, vers la fin du géométrique, l'apparition de la réserve sur le fond qui introduit une seconde couleur, en même temps que de la composition par métopes². Il n'est pas surprenant que la Crète soit allée beaucoup plus loin dans le sens de l'Orient, du reste de façon toute transitoire³, et sur un seul point, l'atelier de Cnossos (fig. 20-21).

Nous avons déjà noté, à propos de la céramique géométrique, comment le répertoire de motifs du groupe polychrome de Cnossos présente les analogies les plus frappantes avec le répertoire asiatique (*supra*, p. 180). Un bon exemple est fourni par les motifs

géométriques étudiés par H. Payne, qui remontent à la Chypre mycénienne⁴. Quant aux curieux motifs naturalistes combinant des arbres et des oiseaux, on peut noter que si

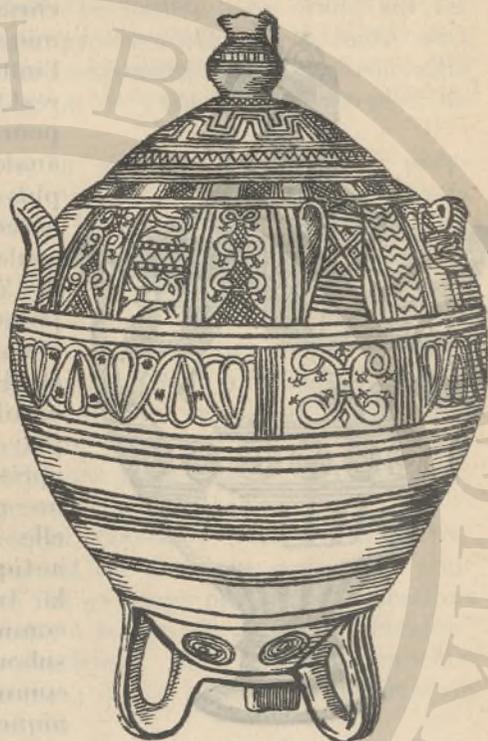


Fig. 21
Vase orientalisant de Cnossos

(1) Myres, *Cesnola Collection*, p. 289 ; cf. aussi la poterie géométrique peinte de l'Italie du Nord.

(2) B. Schweitzer, *AM*, 1918, p. 128 sq.

(3) Selon Payne (*BSA*, XXIX, 1927-8, p. 282), cette série ne dura guère qu'une cinquantaine d'années, ce qui est sans doute un chiffre un peu bas, si elle remonte à la fin du géométrique et se prolonge jusqu'au Protocorinthien récent.

(4) *Ibid.*, p. 294-6.

l'esprit en apparaît déjà au MR III¹, c'est à Chypre seulement que le motif de l'arbre à traversé sans se perdre les temps géométriques, que les scènes pittoresques avec arbres et oiseaux, arbres et serpents, ne sont pas rares un peu plus tard². Étudiant le type de l'oiseau retournant la tête, H. Payne a montré qu'apparu dans le monde mycénien sous des influences orientales, il a persisté à Chypre ou en Palestine, d'où il est revenu en Crète avant la fin du géométrique³.

Tel est ce groupe polychrome, aussi orientalisant qu'il est possible, dans le sens d'une très vieille tradition asiatique. Les céramiques ionienne et rhodienne en représenteront une autre, tout aussi orientale, mais dans un esprit tout différent⁴. La technique du polychrome crétois ne fera, semble-t-il, école dans aucun style grec. Mais la Crète archaïque est fort loin de se contenter de cette unique série ; nous avons noté ailleurs le caractère inventif et du reste anarchique de la céramique orientalisante en Crète ; elle essaie de tous les procédés pour diversifier la silhouette du géométrique, le décor de couleur blanche, la silhouette au trait, l'incision des contours et des détails, les retouches de couleur. Comment expliquer ces essais en toutes directions autrement que par les traditionnelles facultés d'invention des Crétois⁵ ? En particulier, nulle part ailleurs l'emploi de la couleur blanche n'est aussi développé⁶ (fig. 22). L'origine de cette technique demeure problématique ; à notre connaissance elle n'apparaît pas en Orient. S'il ne s'agissait que de retouches de couleur blanche, on pourrait admettre une transmission sur place

(1) *Ibid.*, p. 283-5 (Anoja) ; cf. le fragment tardif reproduit figure 36 (*supra*, p. 167).

(2) *CVA, British mus.*, II, Cc, pl. V, 1, 4, 6 ; cf. à Camiros de Rhodes, Jacopi, *Clara Rhodos*, IV, p. 27 et p. 358, fig. 400-401 et pl. VII.

(3) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 290 (*supra*, p. 174) ; cf. l'oiseau à deux têtes, *ibid.*, p. 288-9 ; les motifs floraux, *ibid.*, p. 292 ; l'abeille, *ibid.*, p. 295 et Casson, *Ancient Cyprus*, p. 175, n. 3.

(4) Nous croirions volontiers que la céramique crétoise est dans la dépendance d'une tradition asiatique plus proprement syrienne, de caractère plus géométrique, la céramique ionienne au contraire, dans la dépendance d'une tradition phénicienne plus récente et fortement égyptisante, plus naturaliste (sur cette opposition, cf. *supra*, p. 132-3).

(5) *REA*, 1940, p. 108, avec références diverses.

(6) *BSA*, XXXI, 1929-30, p. 62, pl. XII (Cnossos) ; *BSA*, VIII, 1901-2, pl. IX (Praisos) vient sûrement du même atelier (cf. *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 276). A Arkadès des scènes entières sont peintes fort maladroitement dans cette même technique, *Arkadès*, fig. 76, 80, 114, etc.

depuis l'époque mycénienne, puisque l'emploi en est bien connu encore au MR, et qu'après une interruption totale dans le protogéométrique, elles se retrouvent dans le géométrique préorientalisant; mais à côté des simples retouches on rencontre de véritables motifs et même des compositions en blanc, si bien que la dérivation pure et simple paraît plus difficile à établir¹. On pourrait croire à l'influence de la fresque murale, si celle-ci avait déjà reparu.

Certains documents, une curieuse oenochoé d'Arkadès, l'assiette bien connue de Praisos², nous offrent des exemples de toutes les techniques juxtaposées³: sur une face de cette assiette un dessin assez maladroit figure un cavalier en silhouette opaque sur fond clair, tandis que le vernis dilué permet de noter les détails sur le vernis plus sombre. L'autre face est d'un dessin beaucoup plus vivant: Héraclès apparaît en silhouette au



Fig. 22
Motif d'un vase orientalisant
de Fortezza, près Cnossos

trait avec la barbe, les cheveux et quelques détails au vernis; le monstre qu'il étreint est traité en véritable figure noire, avec incisions et retouches blanches; sous le monstre enfin apparaît une forme bizarre en couleur blanche. Ces documents, entre beaucoup d'autres, attestent l'ingéniosité des céramistes crétois. Il nous est d'ailleurs impossible d'élucider l'origine de ces techniques, elles sont assez simples pour qu'elles puissent naître ou renaître spontanément dans un atelier⁴. Peut-être faut-il admettre, comme on l'a souvent

(1) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 275-6. Cette dérivation est pourtant admise, semble-t-il, par F. Johansen, *o. l.*, p. 70, 108 sq.

(2) *Arkadès*, fig. 443 a; *BSA*, X, 1903-4, pl. III; Pfuhl, *M. u. Z.*, III, n° 57.

(3) Pour l'utilisation de ces diverses techniques isolément, cf. *Arkadès*, fig. 431, 518 a-b; fig. 89 a-b, 176, 192; fig. 309.

(4) Nous avons signalé (*REA*, 1940, p. 108, n. 1) que l'incision des contours pratiquée à l'époque orientalisante, était déjà en usage sur un fragment MM I de Cnossos (*JHS*, 1906, p. 247, pl. IX, 3). Mais nous n'avons naturellement pas imaginé la moindre dérivation.

supposé, que l'incision est empruntée par la technique de la céramique à celle du métal, si développée en Crète.

Il devient aujourd'hui plus aisé de fixer les rapports entre les techniques crétoises et celles des autres écoles, bien qu'il faille sans doute attendre l'amélioration des cadres chronologiques pour rendre ces conclusions définitives. Fr. Johansen est porté à croire que la céramique protocorinthienne n'a pas seulement puisé dans le répertoire des motifs crétois, mais doit à la Crète l'usage de la couleur blanche pour des retouches, des ornements et même exceptionnellement pour la frise de chiens et de bouquetins du vase Chigi¹. Nous pourrions par ailleurs céder à la tentation de grandir la mission de l'école crétoise, en supposant que c'est elle qui la première imagina le principe de la figure noire, non seulement à Praisos, mais encore à Arkadès : sur ce site en effet apparaissent des figures noires sur fond clair, l'incision notant les détails intérieurs, tandis qu'une tête de lion, gueule ouverte, présente des retouches blanches et rouges². Un des alabastres enfin, découverts en 1933 à Cnossos, avec son dessin extrêmement fin, avec l'emploi normal de l'incision est, au dire de Payne, de tous les vases crétois celui qui se rapproche le plus d'un vase protocorinthien³ : faut-il entendre qu'il a subi l'influence de la céramique protocorinthienne, ou au contraire qu'il lui a servi de modèle, ou bien encore que les deux groupes ont eu des initiatives parallèles ? Il faudrait disposer de documents plus nombreux, en même temps que d'une chronologie plus serrée, pour qu'on pût choisir entre ces hypothèses. Ce que nous savons jusqu'ici paraît suggérer que la céramique protocorinthienne fut seule capable de généraliser la figure noire, de constituer un style avec ce qui en Crète demeurerait tentative isolée. Il semble en effet que dans le domaine de la céramique, comme ailleurs, en architecture par exemple ou en plastique, l'art crétois ait succombé par incapacité de choisir entre des possibilités très diverses. Nous croirions volontiers que la céramique protocorinthienne, comme la statuaire péloponésienne, de Sicyle ou de Corinthe ou d'Argos, profita des initiatives crétoises, leur fit porter leurs fruits dans la maturité de l'archaïsme.

(1) F. Johansen, *o. l.*, p. 104.

(2) *Arkadès*, fig. 89 a-b, et 309.

(3) *JHS*, 1933, p. 291 sq., fig. 17 ; cf. G. Rodenwaldt, *Korkyra*, II, p. 153, fig. 147 et 148 a-c.

CHAPITRE IV

IVOIRES COMPARÉS

On pourrait écrire une passionnante histoire des ivoires antiques¹ ; comme à d'autres époques, comme dans le haut Moyen Age en particulier, les ivoires ont été des intermédiaires de premier ordre entre l'Orient et l'Occident. Nous ne prétendons point ici écrire cette histoire, mais seulement utiliser les séries d'ivoires travaillés comme un des éléments les plus utiles à notre démonstration : en effet, après tant de trouvailles qui se sont multipliées au cours des dernières années, il devient possible de jalonner avec eux, presque sans interruption, la période qui sépare le mycénien du grec.

A) Ivoires préhelléniques avant l'époque mycénienne

Il convient de signaler d'abord que plusieurs savants cherchent en Asie dans la région de l'Euphrate le principal lieu de production de l'ivoire² ; même si la question d'origine reste controversée, il ne paraît pas douteux que la Syrie et Chypre jouèrent le rôle d'intermédiaires dans le commerce de l'ivoire. D'autre part nous avons cru pouvoir démontrer³ que les sceaux d'ivoire, si nombreux en Crète à la fin du MA et au début du MM, qu'une tête d'ivoire récemment décou-

(1) Ch. Picard, *GBA*, 1938, I, p. 191.

(2) Par ex. von Bissing, *Der Anteil der ägyptischen Kunst am Kunstleben der Völker*, p. 5 et 45 ; Wace-Blegen, *Klio*, 1939, p. 142-3 ; Crowfoot, *Early ivories from Samaria*, p. 1 et 54-5 ; *contra*, par ex. Dussaud, *Mélanges Glotz*, I, p. 341-2.

(3) *Annales de Gand*, 11, p. 50-4.

verte dans le Lassithi trahissent presque certainement l'influence mésopotamienne.

Les sceaux d'ivoire disparaissent après le MM I, sauf exception, mais l'ivoire n'en est pas moins abondamment employé dans la Crète des seconds palais, plus rarement sur le continent, au temps des tombes à fosses de Mycènes. Dans les dépôts de cette époque, à Cnossos, figurent non seulement des statuettes dont le nombre s'est étonnamment accru ces derniers temps¹, mais des objets divers, boîtes, peignes, dont quelques-uns seulement nous intéressent ici, parce qu'ils annoncent l'art d'ivoires postérieurs : la lutte du griffon contre le taureau apparaît sur un de ces objets, au modelé expressif²; d'autre part, A. Evans reconstitue avec quelques débris un sphinx, prédécesseur des sphinx mycéniens³. De même, soit dans les tombes à fosses, soit dans les tholoi les plus anciennes de Mycènes, apparaissent, entre autres objets d'ivoire, des manches de miroir comme nous en verrons par la suite⁴.

B) Ivoires mycéniens

C'est à l'époque mycénienne que se produit un véritable afflux d'ivoire et que se répand l'usage des ivoires travaillés; on expliquera ce développement par la multiplication des rapports avec l'Asie. En même temps le caractère des représentations se modifie singulièrement : les ivoires mycéniens, comme les ivoires contemporains d'Égypte et d'Asie, sont les meilleurs représentants de cet art mixte où nous trouverons la source de l'art dit phénicien et de l'art grec archaïque.

La Crète malheureusement ne nous offre guère qu'un seul exemple de cette catégorie d'ivoires. Au cimetière de Zafer Papoura dont A. Evans a justement noté qu'il correspondait à la fois à la fin de la civilisation du palais de Cnossos et au début de la période suivante, a été trouvé dans la

(1) *P. of M.*, III, p. 428-433, 436 sq.; IV, p. 29 sq., 468 sq.

(2) *Ibid.*, II, p. 388, fig. 222 et pl. suppl. XIX.

(3) *Ibid.*, III, p. 415 sq.

(4) Karo, *Schachtgräber*, n° 785, p. 141 sq., fig. 58-9 et pl. CXXXVI (Karo considère que ce manche de miroir a été exécuté en Crète). Dans les tholoi HR I - HR II (chronologie fixée par Wace, *BSA*, XXV, 1921-2 et 1922-3, p. 387-393) des restes d'ivoire annoncent les thèmes postérieurs, ainsi deux lions dans une attitude héraldique, *ibid.*, p. 304, fig. 58.

tombe 49 un manche de miroir décoré de l'image d'un sphinx couché¹ : celui-ci est l'héritier d'une tradition complexe qui remonte à des modèles orientaux, asiatiques plutôt qu'égyptiens², mais avec sa coiffure à plumet, avec ses grandes boucles sur le cou, il est devenu bien minoen dès le temps des seconds palais³ ; et toutefois l'attitude déjà conventionnelle et figée annonce l'âge mycénien (fig. 23). Ce type de sphinx se retrouve tel quel sur le continent, ce qui nous permet de supposer que les ivoires crétois, s'il doit s'en rencontrer d'autres, ressembleront fort à ceux de



Fig. 23
Manche de miroir
de Zafer Papoura

Grèce. A Mycènes, à Spata, à l'Acropole d'Athènes, ce sphinx apparaît en ivoire, mais aussi sur pâte de verre et sur feuille d'or⁴.

Le griffon, qui si souvent fait paire avec le sphinx, apparaît à Mycènes avec les mêmes boucles et les mêmes ailes que lui, soit en ronde bosse, soit en relief dans un paysage d'arbres fleuris, soit dans un thème de lutte contre un autre animal⁵ ; le cas du griffon est le même que celui du sphinx ; né à l'étranger, il a été élaboré en Crète, puis insensiblement le

type s'est figé, a perdu la souplesse de l'impressionnisme minoen : tel, il repassera en Égypte et en Asie (fig. 24).

(1) Evans, *Prehistoric tombs*, in *Archaeologia*, 1906, p. 453-4, fig. 69 ; *P. of M.*, II, p. 778, fig. 506 a ; d'après celui-ci Evans restitue un sphinx d'ivoire au palais de Cnossos, *ibid.*, III, p. 415-7, fig. 281.

(2) Bissing, *o. l.*, p. 81, attribue ce miroir à des ateliers cypro-mycéniens ; d'autre part, *ibid.*, p. 49-50, il montre que le type égyptien du miroir n'a pas été reproduit tel quel dans le monde égéen, comme le suggérait Evans, mais modifié peut-être à Chypre ; en particulier la plaque décorée de reliefs n'existe pas dans le miroir égyptien.

(3) Cf. *P. of M.*, III, p. 415-418 (mais la restauration est faite d'après le sphinx de Zafer Papoura). Ce type de sphinx mycénien aura la vie longue puisque nous le retrouverons encore à Praïsos au VII^e siècle (*BCH*, 1930, p. 208, pl. XI). Cependant des sphinx d'autres types sont connus isolément en Crète (*P. of M.*, III, fig. 283), peut-être sous l'influence hittite qu'atteste une importation aussi curieuse que celle d'Hagia Triada.

(4) Bossert, *All Kreta*³, pl. 38, n^o 56 a-b (Mycènes) ; *BCH*, 1878, pl. XVII, 1 et XVIII, 1 (Spata) ; *Éφ. ἀρχ.*, 1887, pl. XIII b (Athènes) ; *ibid.*, 1888, col. 167 et pl. IX, 13 (feuille d'or de Mycènes) ; *BCH*, 1878, pl. XIX, 2 (pâte de verre de Spata).

(5) *Éφ. ἀρχ.*, 1888, pl. VIII, 14 ; Bossert, *All Kreta*³, pl. 37, n^o 53 ; *Éφ. ἀρχ.*, 1888, pl. VIII, 6.

Le thème du combat de bêtes a été étudié historiquement par A. Evans¹ : là encore l'origine est probablement asiatique ; l'art minoen, et plus particulièrement la glyptique minoenne, lui ont donné vie et mouvement ; Mycéènes, et à sa suite l'art mixte, l'utilisent fréquemment, mais sans grande adresse ; ainsi la scène du lion s'attaquant au bouquetin décore tant bien que mal une plaque d'ivoire de Spata², tout comme un manche de miroir d'Enkomi (*infra*, p. 196) d'où elle passera dans la glyptique phénicienne³, toute prête dès lors à revenir dans l'art égéen au terme d'une longue évolution : tel est le circuit type. Pour d'autres scènes le seul hasard veut qu'on n'ait pas tous les éléments : ainsi, dans le cas de la vache allaitant son veau — dont on sait les origines orientales mais aussi le succès dans la Crète des seconds palais — c'est l'étape des ivoires mycéniens qui manque ; le motif se retrouvera à Nimroud comme à Arslan Tash (*infra*, p. 211 sq.)⁴.



Fig. 24. — Griffon de Mycéènes

Une tête de guerrier casqué, représentée à Mycéènes par deux exemplaires de profil et un de face, celui-ci malheureusement très abîmé⁵, à Spata, à Enkomi, peut paraître d'allure assez étrangère, mais on a montré de façon irréfutable que ce casque remontait en fait à des modèles minoens du MR I⁶.

(1) *P. of M.*, IV, p. 528 sq.

(2) *BCH*, 1878, pl. XVI, 4 ; *P. of M.*, IV, p. 533, fig. 484.

(3) Par ex. *P. of M.*, IV, fig. 488 et 490.

(4) Étude de ce motif dans *P. of M.*, IV, p. 552 sq.

(5) *Ép. ἀρχ.*, 1888, col. 16, 5-6, pl. VIII, 12 (Mycènes, exemplaire de profil) ; Stais dans son *Catalogue de la collection mycénienne du musée national d'Athènes*, p. 90, nos 2468 à 2470, signale les trois têtes. Les ivoires trouvés à Mycéènes dans les fouilles de l'éphorie grecque ne sont malheureusement que très imparfaitement publiés.

(6) *BCH*, 1878, pl. XVIII, 2 (Spata) ; pour Enkomi cf. *infra*, p. 196. Sur la reconstitution de ce type de casque, cf. Reichel, *Hom. Waffen*, p. 101 sq. ; Karo, *Schachtgräber*, p. 217-219 ; Wace, *Chamber tombs*, *Archæologia*, LXXXII, p. 212-13 et pl. XXXVIII ; *P. of M.*, IV, p. 867-871. — Un très beau guerrier de ce type, complet, figure parmi les ivoires trouvés en 1946 sous l'Artémision délien (renseignement de Ch. Picard).

C'est ici qu'il convient de mentionner le beau groupe en ronde bosse, découvert en 1939 sur l'acropole de Mycènes, qui doit provenir du sanctuaire : deux femmes sont assises, ou accroupies, dont l'une passe son bras au cou de l'autre, un enfant s'appuie aux genoux de l'une d'elles. La liberté de la pose nous paraît toute crétoise : au moins l'inspiration égéenne l'emporte-t-elle encore sur toute autre¹.

Arrivons-en à des ivoires où se devinent des courants étrangers. Diverses statuettes féminines, peut-être images divines, les mains supportant les seins, s'expliquent par l'évolution générale des types, dans le sens oriental, sur laquelle nous reviendrons plus loin. Plusieurs de ces exemplaires sont abîmés ou inédits². Une de ces images, provenant d'une tombe de Mycènes, nous intéresse particulièrement³ : il s'agit d'une femme assise, habillée de la grande robe minoenne à volants, poitrine nue, coiffée d'un curieux bonnet à mèche, à moins qu'il ne s'agisse d'une boucle de cheveux en forme de volute. De la main gauche, la seule conservée, elle élève une fleur (?). C'est cet ivoire mycénien qu'on a rapproché de celui de Ras Shamra (*infra*, p. 199) : en tout cas l'esprit est le même. Les uns diront que l'ivoire de Ras Shamra est purement mycénien, les autres, comme Sp. Marinatos, prétendront que l'ivoire de Mycènes, comme celui de Ras Shamra, a été fabriqué dans un centre « colonial » tel que la Lycie (pourquoi d'ailleurs la Lycie plutôt que la Cilicie ou Chypre ou la côte syrienne ?)⁴. Ces hésitations sont aisément explicables : dans l'état de nos connaissances, il est impossible

(1) Trouvé par A. J. B. Wace dans les nouvelles fouilles de Mycènes, cet ivoire n'a encore été signalé que dans les diverses chroniques (par ex. *BCH*, 1939, p. 296 et pl. LVII). Ch. Picard lui a consacré plusieurs notes (*Ἐπιταφίον* Xρ. Τσοῦντζ, 1940, p. 446-451, non vu ; *RA*, 1942-3, II, p. 83-6, fig. 1 ; 1945, I, p. 141-2). Cf. sur le thème, *infra*, p. 302.

(2) Stais, *Catalogue*, p. 93, nos 2472, 5897, 2578 (Mycènes) ; une statuette analogue, à l'Héraion d'Argos, a été publiée par C. W. Blegen, *Prosymna*, p. 461-3, fig. 729-731.

(3) *Ἐφ. ἀρχ.*, 1888, col. 162, pl. VIII, 1 ; restaurée dans Bossert, *o. l.*, p. 36, n° 52 ; Dussaud-Schaeffer, *GBA*, 1930, II, p. 6-7, fig. 8, signalent qu'il subsiste contre le bras droit un élément de la patte du bouquetin de gauche, avec l'amorce du sabot. C'est donc, comme à Ras Shamra, une « potnia thérôn ».

(4) L'origine mycénienne des deux ivoires est défendue par Dussaud et Schaeffer, *l. c.*, comme par Kunze, *AM*, 1935-6, p. 226, n. 1 ; l'opinion contraire, par Marinatos, *Ἀρχ. Δελτ.*, 1928, p. 86, n. 3. Evans et Picard hésitent à localiser les ateliers d'où proviennent ces ivoires (*P. of M.*, IV, p. 57 ; *Manuel*, I, p. 116-117).

de situer les ateliers de fabrication à une époque de fusion comme celle-ci ; tout au plus peut-on distinguer tant bien que mal l'origine des éléments composants. Ainsi, tandis que la pose peut être à la rigueur minoenne, le bonnet et la volute terminale nous font songer à la coiffure des déesses de la Haute Syrie, sur des sites comme Sendjirli ou Marash¹.

Une curieuse collection de manches de miroirs pose un problème du même ordre : quatre au moins proviennent de Mycènes², un autre, en bois, de Dendra³. Au sommet du manche proprement dit, traité à la façon d'un palmier, des plaques offrent sur leurs deux faces un motif de femmes, mollement assises, tenant dans leurs mains tantôt des oiseaux, tantôt des feuillages, tantôt un miroir. On peut songer, comme le fait A. Evans, à les rapprocher des femmes assises, peintes sur les fresques de la grande époque de Cnossos, et toutefois le style s'est modifié, autant qu'on en peut juger sur ces reliefs extrêmement abîmés⁴. Les attributs en tout cas sont nouveaux : à tort peut-être on songe aux déesses de la région syro-hittite qui elles aussi tiennent des oiseaux, brandissent des miroirs ou des branches de feuillage⁵.

Parmi les ivoires qui restent inédits, le plus intéressant est sans doute la corne d'ivoire, décorée de reliefs, qui fut trouvée en 1892 dans une tombe de la ville de Mycènes et qui n'est encore que rapidement signalée dans le catalogue du musée d'Athènes⁶ (pl. I). On y voit la représentation de l'arbre sacré, tronc de palmier sans doute comme sur les manches de miroirs,

(1) Le rapprochement était déjà fait par Tsountas, 'Εφ. ἀρχ., 1888, col. 162, n. 1 ; il l'est de nouveau par Pottier, *L'art hittite*, I, p. 28, fig. 29 et 67.

(2) Deux proviennent de la tombe de Clytemnestre (BSA, XXV, 1921-2 et 1922-3, p. 369-370, pl. LIX), deux autres, qui proviennent des tombes de la ville basse, sont publiées dans 'Εφ. ἀρχ., 1888, col. 163, pl. VIII, 3 et IX, 19, et dans l'ouvrage de Tsountas, *Μυκηναί*, pl. VI, 1-3.

(3) Persson, *The royal tombs at Dendra*, p. 96-97, fig. 71-72 et pl. XXXIII, 1 ; un autre manche de miroir en bois (*ibid.*, p. 97, pl. XXXIII, 2) n'est que très médiocrement conservé. Notons que le bois n'est dans ce cas qu'un substitut pauvre de l'ivoire. Par ailleurs bien des fragments d'ivoire ont été trouvés à Dendra (*ibid.*, p. 59, fig. 36 et pl. XXVI).

(4) Evans, *P. of M.*, III, p. 61 et n. 4.

(5) Par ex. Bossert, *All Anatolien*, fig. 810, 845. Des sceaux peuvent transmettre le motif, par ex. Delaporte, *Catalogue des cylindres orientaux* (Louvre), II, p. 90, n^{os} 15-16 (déesse au miroir). Cf. A. W. Persson, *The religion of Greece in prehistoric times*, p. 44-6.

(6) Stais, *Catalogue*, p. 133-4, n^o 2916. La publication de cet objet, par Kurt Müller, est annoncée depuis longtemps.

qui s'élève entre des fleurs et des boutons de lotus et s'épanouit en volutes superposées ; d'après la description de Staïs deux bouquetins encadrent l'arbre en lui tournant le dos, la tête dirigée vers un personnage humain. Il est évident que le thème de l'arbre sacré entre des animaux remonte aux origines babyloniennes¹ ; mais nous en avons ici une forme toute conventionnelle, combinant aux éléments naturalistes (rejets divers de plantes) des éléments stylisés (volutes). A. Evans avait eu tort d'attribuer autrefois une origine égyptienne à cette combinaison² ; ne reconnaissait-il pas du reste qu'elle n'apparaissait en Égypte que sous le Nouvel Empire ? Il se pourrait qu'elle se fût opérée en Syrie comme a essayé de le montrer P. Montet³. Très caractéristique est ici le double mouvement des volutes, celle d'en dessous s'épanouissant vers le bas, celle du dessus s'enroulant vers le haut ; un motif analogue se retrouve sur la côte syrienne, à Ras Shamra, puis dans l'art syrien, phénicien et chypriote de la fin de l'âge du Bronze et du début de l'âge du Fer⁴. On a estimé que cette corne d'ivoire ne pouvait être mycénienne et devait être de travail syrien⁵ ; ce n'est pas absolument certain à une époque comme celle-ci : le schéma antithétique, oriental d'origine, s'est, nous l'avons vu, fort répandu dans le monde égéen dès les débuts du MR, et en particulier sous la forme de l'arbre sacré encadré d'animaux gardiens⁶. D'autre part, l'art mycénien comme l'art chypriote connaissent toutes sortes de combinaisons intermédiaires entre la colonne et l'arbre. Achéons cette revue des principaux ivoires mycéniens, en signalant celui qui fut découvert à la veille de la guerre au flanc de l'Aréopage d'Athènes (pl. III). C'est l'un des plus caractéristiques, des plus complexes aussi ; ces deux griffons s'attaquant à une troupe de cerfs, parmi des éléments de paysage, ont bien gardé le mouvement effréné de l'art égéen, mais, si on les rapproche par exemple des taureaux de Vaphio, on sent qu'une nouvelle esthétique est née : à la vivante harmonie des courbes se substitue un jeu de

(1) *Supra*, p. 160.

(2) *JHS*, 1901, p. 146-150 et fig. 28.

(3) *Les reliques de l'art syrien dans l'Égypte du Nouvel Empire*, p. 82-3.

(4) Cf. *supra*, p. 151 sq., nos remarques sur l'origine de la colonne ionique.

(5) Karo, *RE*, XI, s. v. *Kreta*, col. 1787 ; Kunze, *AM*, 1935-6, p. 226, n. 1.

(6) Par ex. : Nilsson, *Minoan-mycenaean religion*, p. 245-6.

lignes qui n'est pas sans beauté. De nouveau se pose à nous le problème de la géométrisation des formes : doit-on parler d'un style du nord, doit-on invoquer l'évolution parallèle du style oriental, et classer cet ivoire, comme les précédents, dans une catégorie « levanto-mycénienne », au même titre que la céramique¹ ?

C) *Ivoires mycéniens ou submycéniens
de Chypre et de Ras Shamra*

Des grands centres mycéniens du continent nous passons à ce qu'on peut appeler les centres coloniaux. Si large qu'ait été dans toutes les directions la diffusion de la civilisation mycénienne, ce n'est guère que sur la grande voie qui joint la Grèce à la côte syrienne qu'on rencontre de véritables centres artistiques où se mêlent aux influences mycéniennes des influences étrangères. Rhodes, dont l'art est d'autre part si intéressant, n'a guère fourni jusqu'ici d'ivoires travaillés². Chypre au contraire, et en particulier la nécropole d'Enkomi, sur la côte est, a fourni une des collections d'ivoires les plus importantes qui soient, parce qu'intermédiaire dans l'espace entre la Grèce et l'Asie, dans le temps entre la fin du Bronze et les débuts du Fer. Nous ne séparerons pas du site d'Enkomi celui de Ras Shamra sur la côte syrienne, qui lui était lié par les plus étroites relations commerciales, dont on a pu supposer qu'il avait été colonisé par les Chypriotes, et qui, en tout cas, a souvent fourni des documents exactement semblables à ceux d'Enkomi³.

Il importe d'abord de situer les ivoires d'Enkomi ; les premiers explorateurs⁴ dataient l'ensemble de la trouvaille de la période 900-800, par l'effet d'une erreur chronologique

(1) Cet ivoire n'a encore été signalé que dans des chroniques, par ex. *BCH*, 1939, p. 291-2, fig. 6, pl. LV ; et surtout T. L. Shear, *Hesperia*, 1940, p. 274-291. Ch. Picard lui a consacré quelques pages in *Mon. Piot*, XL, 1944, p. 111-6.

(2) Toutefois une « Entenschale » est signalée par Bissing (*Anteil...*, p. 45), à Ialysos (Furtwängler-Löschke, *Myk. Vasen*, p. 15).

(3) Dussaud, *Syria*, 1929, p. 302-3 ; *La Lydie et ses voisins*, p. 101 ; Evans, *P. of M.*, IV, p. 557 et 770, parle d'avant-postes « minoens » sur la côte syrienne. A « minoen » nous substituerions volontiers « mycénien ».

(4) Le site d'Enkomi fut exploré en 1896 pour le compte du British Museum ; la publication par Murray dans *Excavations in Cyprus*, date de 1900. Depuis le site a été de nouveau exploré par la mission suédoise (*Swedish Cyprus exped.*, I, p. 467 sq.) et par Cl. Schaeffer (*Missions en Chypre*, p. 67 sq.).

que nous avons relevée au début de cette étude¹. L'art d'Enkomi tenant du passé et annonçant l'avenir, on peut excuser A. S. Murray et d'autres après lui, d'avoir surtout senti les analogies avec des œuvres postérieures. Des articles d'A. Evans et Fr. Poulsen² rectifièrent cette erreur et échelonèrent les trouvailles du règne d'Aménophis IV à celui de Ramsès III, soit de 1400 à 1100 environ ; les études d'E. Gjerstad profitant des dernières fouilles suédoises ont confirmé ces dates³. C'est, selon la chronologie de ce dernier, au Chypriote récent III (1200-1100) qu'appartiennent tous les ivoires, qui seraient donc postérieurs à la fin de l'âge du Bronze et aux grands mouvements de peuples de cette époque ; un objet de fer a du reste été trouvé dans la même tombe que la boîte d'ivoire dont nous parlerons plus loin.

Certains motifs sont purement mycéniens, tant par le thème que par les détails du style. Ainsi une tête de guerrier reproduit celles que nous avons signalées à Mycènes et à Spata et pourrait être antérieure à 1200⁴ ; ainsi un sphinx⁵, ainsi encore, sur un manche de miroir provenant des récentes fouilles suédoises, une femme, les mains sous les seins⁶. Nous appellerons particulièrement l'attention sur la juxtaposition de motifs mycéniens et de motifs d'un autre style. Sur un manche de miroir encore, figure d'un côté le lion attaquant un taureau⁷ ; sans doute, nous l'avons dit, c'est là un très vieux thème asiatique, mais que l'art mycénien a si bien marqué qu'il apparaît mycénien même sur le sol d'Asie. L'autre face est décorée d'un motif beaucoup plus complexe et difficile à apprécier : on y voit un guerrier égor-

(1) *Supra*, p. 36. Hogarth (*Excav. Ephesus*, p. 242, n. 1) date la trouvaille des x^e-ix^e siècles, en insistant, justement d'ailleurs, sur les rapports possibles entre documents d'Enkomi et documents archaïques. R. Dussaud date encore la boîte d'ivoire d'Enkomi du ix^e siècle (*Civiltis. préhell.*², p. 278).

(2) Furtwängler, *Ant. Gemmen*, III, p. 437, 439 sq. ; Evans, *Journal of the anthropol. institut.*, 1900, p. 199 sq. ; Poulsen, *Jahrb.*, 1911, p. 215 sq.

(3) *Studies on prehist. Cyprus*, p. 282-5. Ces dates ont été adoptées par Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*², II, 1, p. 552, n. 1.

(4) *Excavations Cyprus*, pl. II, n° 1340 ; Poulsen, *l. c.*, fig. 9 et p. 231, placerait cette tête avant les autres ivoires, mais la tombe 16 où elle se trouvait ne paraît pas, étant donné son contenu, antérieure aux autres (Gjerstad, *o. l.*, p. 284).

(5) *Excav. Cyprus*, pl. II, n° 1126.

(6) *Swedish Cyprus expedition*, I, pl. CLII (en même temps que d'autres objets d'ivoire).

(7) *Excav. Cyprus*, pl. II, n° 872 b ; Poulsen, *l. c.*, p. 224, fig. 7.

geant un griffon, motif du reste familier à l'art d'Enkomi, puisqu'il décore non seulement ce manche de miroir, mais encore une boîte d'ivoire (fig. 25)¹. Cet ivoire a provoqué une discussion entre Fr. Poulsen et R. Dussaud, le premier insistant sur le caractère asiatique et syrien du thème, l'autre le



Fig. 25
Manche de miroir d'Enkomi

réclamant pour Chypre et Mycènes. R. Dussaud a peut-être tort de soutenir² « que ce thème est une survivance à Chypre de l'époque mycénienne », puisqu'il apparaît à Enkomi pour la première fois ; Fr. Poulsen y discerne à bon droit une édition nouvelle du vieux combat chaldéen contre Tiamat³ : ce ne serait pas la première fois qu'un thème mycénien serait emprunté à l'iconographie asiatique, mais jusqu'ici nous ignorons les intermédiaires. Nous accorderions d'autre part à R. Dussaud, que le griffon est nettement mycénien, que le casque est un casque mycénien, mais en signalant immédiatement après, comme A. Evans et F. Poulsen, le caractère asiatique, syrien peut-être, du bouclier rond, alors que le bouclier minoen a la forme traditionnelle en huit⁴.

Une boîte d'ivoire appartenant déjà au début de l'âge

(1) *Eccan. Cyprus*, pl. 11, n° 883, et non pas deux manches de miroir comme le dit Dussaud, *Civ. préhell.*, p. 313, n. 4.

(2) Dussaud, *ibid.*, p. 313.

(3) Poulsen, *l. c.*, p. 226.

(4) Pour le type du griffon, cf. Poulsen, *l. c.*, p. 225-6 ; pour le casque, *ibid.*, p. 224-5 ; pour le bouclier rond et la cuirasse, cf. Evans, *Scripta Minoa*, 1, p. 25 ; *P. of M.*, IV, p. 533, n. 5 et p. 804.

du Fer présente les mêmes mélanges de styles (pl. II)¹ : les petits côtés sont décorés de scènes toutes mycénienes, chèvres affrontées de chaque côté d'un arbre, taureau accroupi dans la verdure. C'est l'esprit des gobelets de Vaphio qui continue de vivre à Chypre, quand, sur le continent, la civilisation mycénienne est déjà morte. Sur les longs côtés se développent des scènes de chasse. On les a assez souvent étudiées pour que nous nous bornions à quelques remarques rapides : le mouvement général de la scène, quelques détails aussi appellent la comparaison avec des scènes de l'art syrien, particulièrement avec celle qui décore le plat d'or de Ras Shamra (*infra*, p. 221-2). On a surtout étudié le motif du char monté par les chasseurs ; de façon quasi unanime on lui a marqué sa place parmi les chars hittites de la Syrie du nord, tels qu'ils apparaissent sur les reliefs égyptiens ou syriens² (pl. V, 3). En outre Fr. Poulsen a fait ressortir que tels détails opposent les longs aux petits côtés : non représentation du terrain, lignes incisées sur le corps du chien courant, enfin et surtout couronne de plumes portée par un personnage que l'on verrait volontiers figurer dans l'invasion des peuples de la mer³. L'on a peut-être négligé à l'excès le mouvement effréné de la chasse qui paraît assez dans la tradition égéenne ; il n'en reste pas moins que nous n'avons plus là un pur style mycénien, mais la manifestation d'un style nouveau, à prédominance syrienne.

Tel est en effet l'intérêt majeur des ivoires d'Enkomi, comme d'autres documents du même site : ils attestent d'une part que les thèmes mycénienes, une fois parvenus en ces confins orientaux, s'y maintiennent passée la fin de l'âge du Bronze, d'autre part qu'ils s'y combinent ou s'y juxtaposent à des éléments asiatiques, particulièrement de la Syrie du nord. Notons en passant que l'influence égyptienne est pour ainsi

(1) *Excav. Cyprus*, pl. I ; Poulsen, *l. c.*, p. 228 sq., fig. 11-13 ; Evans, *Journal anthrop. institute*, 1900, p. 210-12 ; *P. of M.*, IV, p. 533, n. 5 ; Studniczka, *Jahrb.*, 1907, p. 161-2 ; Poulsen, *Jahrb.*, 1911, p. 229 ; Karo, *AM*, 1920, p. 131, n. 1, etc.

(2) Par ex. Bossert, *All Anatolien*, fig. 764, 767 (Malatya).

(3) Sur la coiffure « philistine », cf. en dernier lieu R. Herbig, *Jahrb.*, 1940, p. 79. R. Dussaud, dans ses *Civil. préhell.*, p. 278, parle encore de pur style mycénien, mais Hall, *Civiliz. of Greece in the Bronze age*, p. 229, attribue ces ivoires à un art « cilicien », jusqu'ici hypothétique, des XIV^e et XIII^e siècles. Evans enfin parle couramment d'un art cypro-minoen que nous appellerons plus volontiers cypro-mycénien.

dire absente dans la collection des ivoires d'Enkomi ; on ne signale qu'une nageuse qui peut être de travail égyptien¹.

D'Enkomi passons sur la côte voisine, à Ras Shamra ; parmi les abondantes trouvailles de ce site, les ivoires ne sont pas encore bien nombreux. On connaît surtout un couvercle de pyxis qui est de tous l'ivoire le plus mycénien² ; nous y avons déjà fait allusion à propos des ivoires correspondants de Mycènes, nous avons dit quel était le motif traité : une déesse de la fécondité et de la fertilité, assise sur la montagne, accostée de bouquetins, la poitrine nue, brandissant des épis. C'est là, remarquons-nous, un thème asiatique, très fortement mycénisé, dont on pense en général qu'il fut traité dans un atelier du continent grec (*supra*, p. 192-3) ; chronologiquement cet ivoire appartient à la période qui n'est pas représentée à Enkomi, XIII^e ou même XIV^e siècle³.

La même tombe où fut trouvé cet ivoire en a fourni d'autres, jusqu'ici moins connus, parce qu'ils n'ont pas été publiés avec le premier⁴ : sur le corps d'une seconde pyxis cylindrique se développe une composition dont il reste peu de chose. Vers un dieu ou roi assis sur un trône, de type égyptien ou asiatique, se dirige un personnage tenant un vase. Derrière le trône on voit un lion se précipiter sur un taureau ; si ce motif peut être mycénien, le thème de l'offrande, traité de façon aussi hiératique, est un thème asiatique : nous abordons là une série d'ivoires de caractère purement syrien ou syro-égyptien, qui s'inspirent peut-être des modèles de la sculpture.

D) Ivoires phéniciens et palestiniens

Sans être aussi proche de Chypre, Byblos joue à peu près le même rôle que Ras Shamra, mais n'a jusqu'ici fourni que peu d'ivoires. Si nous ne tenons compte que de ceux qui datent de l'époque mycénienne, seule nous intéresse une

(1) *Excav. Cyprus*, p. 14, fig. 21 et p. 43 ; cf. Bissing, *o. l.*, p. 35.

(2) *Syria*, 1929, p. 292-3, et pl. LV1 ; Cf. Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 32, Frontispice et pl. XI.

(3) XIII^e siècle d'après Dussaud et Schaeffer ; XIV^e siècle d'après le P. Vincent, *RB*, 1932, p. 436, n. 1.

(4) Ils ne sont encore publiés qu'in *GBA*, 1930, II, p. 1 sq. ; l'ivoire dont nous parlons p. 3 et 4, fig. 7.

plaquette provenant du puits du tombeau d'Ahiram¹ : on y voit un taureau attaqué à la fois par un griffon et un lion. P. Montét, en la publiant, n'a guère appelé l'attention que sur le caractère syrien de cette scène et R. Dussaud s'est rallié à la théorie qui veut que cet ivoire ait été fabriqué en Syrie². Nous touchons là un problème délicat : nous ne nions pas que l'image du griffon et qu'en particulier le thème de l'attaque du griffon contre d'autres animaux ait eu de lointaines origines asiatiques ; nous admettons que la Syrie à la fin de l'âge du Bronze ait eu des ateliers florissants où ces vieux thèmes ont été repris, avec quelque lourdeur et maladresse, et qui exercèrent une grosse influence sur l'Égypte du Nouvel Empire ; mais nous tenons pour assuré, comme l'a montré F. Chapouthier dans le cas particulier de la plaquette de Byblos³, que cet art syrien tardif dépend des élaborations minoennes du MM et du MR, et c'est là ce que méconnaît P. Montét.

De la côte phénicienne pénétrons à l'intérieur du pays, dans la Palestine toute dépendante déjà de l'art phénicien. Jusqu'à ces derniers temps il ne nous était point parvenu pour cette région d'ivoires remontant au second millénaire. Mais l'on a trouvé récemment à Megiddo, dans la vieille forteresse cananéenne qui commande la plaine de Jezréel, tout un trésor d'ivoires sculptés, 250 pièces environ datant de la période 1250-1150 (niveau VII A de Megiddo). Il conviendrait d'y doser exactement la part des éléments égéens, égyptiens, syriens, hittites même, qui se sont combinés sur ce site au temps de la « koiné » mycénienne : telles pièces, avec un griffon allongé, ailes déployées, ou avec le combat d'un chien et d'une gazelle, proviennent évidemment des mêmes ateliers qui ont fourni des ivoires à Mycènes ; d'autres sont fortement égyptisantes, avec toutefois la note phénicienne qui permet de les attribuer à un atelier syrien de la côte ou de l'intérieur⁴. Une fois mieux

(1) Montét, *Byblos et l'Égypte*, p. 220-224, n° 878, pl. CXLII ; sur la date des trouvailles du puits, cf. Vincent, *RB*, 1925, p. 181 (XIII^e siècle).

(2) *Mélanges Glotz*, p. 346.

(3) *REA*, 1930, p. 215-17, et fig. 4 : ivoire de Gossos, MR I, en face de l'ivoire de Byblos.

(4) Nous ne pouvons malheureusement avoir connaissance de la publication définitive de ces ivoires (G. Loud, *The Megiddo Ivories*, *Oriental Inst. Public.*, LII, 1939). Quelques uns sont figurés in *AJA*, 1938, p. 333-6, fig. 2-7 (cf.

connus, ces ivoires permettront d'opposer les fabrications de la fin du second millénaire à celles du début du premier, telles que nous les font connaître les trouvailles de Nimroud, d'Arslan Tash et de Samarie.

E) Ivoires de la Syrie du nord

On arrivera sans doute aussi à discerner les ivoires proprement phéniciens de ceux qui appartiennent à l'art syrien du nord — Damas servant peut-être d'intermédiaire —. Ici et là nous avons déjà noté de ceux-ci, soit à Enkomi, soit à Ras Shamra. Il existe certainement dans les collections, par exemple au Metropolitan Museum de New York, des ivoires provenant d'un atelier quelconque de la Syrie du nord, qui combinent l'imitation des modèles amarniens ou mycéniens à de fortes traditions locales, mais on mesure à ce propos la difficulté qu'il y a à distinguer, en l'absence de tout contexte archéologique, les ivoires de la fin du Bronze de ceux du début du Fer¹. Heureusement les fouilles commencent de fournir des documents plus sûrement datés : ainsi les niveaux supérieurs de Tal Atchana (niveau II : 1475-1350) nous ont déjà donné quelques ivoires dont l'un se rattache aux plus vieilles traditions sumériennes². A Tell Halaf d'autre part toute une série semble s'échelonner sur plusieurs siècles, certaines pièces étant sans doute importées d'Occident ou subissant du moins une forte influence occidentale, ceci à l'époque de Kapara, c'est-à-dire au niveau araméen du XIII^e siècle³.

Ainsi, d'un bout à l'autre du grand domaine syrien, nous avons vu se succéder dans le temps les ivoires de Ras Shamra au XIV^e siècle, de Byblos au XIII^e, de Megiddo au XII^e, d'Enkomi aux XII^e et XI^e : la liaison est faite ou peu s'en faut, avec ceux du premier millénaire.

fig. 3 en haut à droite avec Bossert, *Alt Kreta*², fig. 50, 53, Mycènes). G. Loud a publié un ivoire hittite de Megiddo, *Mélanges syriens*, p. 557-8.

(1) *Bull. Metrop. Museum New York*, 1933, p. 24 ; 1936, p. 221 ; 1937, p. 88 ; 1938, p. 42.

(2) *The antiquaries journal*, 1939, p. 5 et pl. XIV.

(3) Von Oppenheim, *Tell Halaf*, p. 240-241, mais aucune reproduction n'est encore donnée.

F) Ivoires égyptiens

Au voisinage immédiat de l'Égypte, sur le site de Tell Fara, au sud de Gaza¹, a été trouvé, dans la résidence d'un prince ou gouverneur local, un ivoire égyptisant qui remonterait à la XIX^e dynastie : un prince assis boit et s'amuse ; plus loin des porteurs transportent un veau et des oiseaux. La scène est égyptienne, mais on sent que l'artiste avait aussi la connaissance des œuvres égéennes². L'Égypte, comme la région syro-palestinienne, a connu dans la seconde moitié du second millénaire des fabrications d'ivoire et de bois dont le style ne s'explique que par des influences étrangères. Il est du reste dans tout l'art égyptien du Nouvel Empire, et surtout depuis le XIV^e siècle, une liberté de dessin et de mouvement acquise au contact des Syriens et Égéens. Mais nous ne voulons signaler ici que des exemples un peu plus précis. Quelques boîtes en bois ou en ivoire ont été rassemblées par P. Montet, après avoir été précédemment étudiées ici et là, et sont mises par lui au compte de l'importation syrienne³. De son côté R. Dussaud signale un ivoire dans les mêmes termes à peu près⁴ : sur tous ces objets reparaissent les scènes et motifs auxquels nous sommes habitués, dans le même style mouvementé et maladroit. Il fut un temps où l'on rangeait tous ces objets indistinctement au compte du travail mycénien⁵ ; aujourd'hui on met mieux en lumière le rôle intermédiaire des Syriens⁶. A vrai dire les deux domaines sont encore trop mal délimités, l'originalité de chacun encore trop mal assurée en ces temps d'échanges, pour qu'on puisse se prononcer en toute certitude. Syrien ou mycénien, l'art de cette époque révèle un schématisme croissant, une maladresse accrue du dessin, qui demeure

(1) Flinders Petrie, *Beth Pelet*, I, p. 19, pl. LV ; l'ivoire est reproduit par Watzinger, *Denkmäler Palästinas*, I, p. 42, fig. 72 ; C. de Mertzendorf, *Mél. syriens*, p. 588, fig. 1.

(2) Cf. compte-rendu dans *PEF QS*, 1931, p. 48-49.

(3) *Les reliques de l'art syrien*, p. 157-161.

(4) *Mélanges Glotz*, p. 341 sq.

(5) Par ex. Finmen, *Kretisch-myken. Kultur*, p. 207 ; Glotz, *Civil. égéenne*, p. 244 et 370-371.

(6) Ainsi Dussaud qui, dans ses *Civil. préhelléniques*², p. 289, ne parlait que d'imitation des produits égéens, songe maintenant (*Mélanges Glotz*, p. 346) à des produits du travail phénicien subissant l'influence de l'art mycénien.

ependant mouvementé. On pourrait d'ailleurs imaginer diverses catégories : il y eut sans doute des ivoires mycéniens importés en Égypte, comme le furent aussi des ivoires syriens à forte influence mycénienne (ce serait le cas de la boîte du musée de Berlin¹) ; il y eut enfin des imitations égyptiennes d'ivoires mycéniens ou syriens², comme la boîte Mac Gregor.

Quoi qu'il en soit de ces dosages d'influences, il est évident que, du XIV^e au XII^e siècle et encore au XI^e, sous la XX^e dynastie, dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, les ciseleurs d'ivoires s'inspirèrent d'un art complexe dans lequel vécurent longtemps des souvenirs de l'impressionnisme égéen ; à mesure qu'on s'éloigne de l'âge du Bronze, cet impressionnisme tend à se schématiser dans une rigidité assez orientale, comme à Enkomi.

G) Ivoires phéniciens et syriens du premier millénaire

Dirons-nous que peu de temps après l'an 1000 les fabrications d'ivoire reprirent dans les ateliers syriens ? Il s'avère de plus en plus évident que celles-ci ne se sont point arrêtées : seuls quelques jalons manquent encore. Déjà la série de Megiddo mordait sur le XII^e siècle, et pareillement celle de Tell Halaf ; celle d'Enkomi descendait plus bas encore dans le temps, jusqu'à rejoindre sans doute, ou peu s'en faut, celle de Nimroud dont nous allons parler ; à Hama, dans la vallée de l'Oronte, un gobelet d'ivoire dont l'anse affecte la forme d'un bouquetin, maintient dans la période de transition du Bronze au Fer les traditions du naturalisme antérieur³. On sait par la Bible que dans le travail de l'ivoire les Phéniciens et les Syriens étaient passés maîtres⁴. Il se trouve que d'abondants et précieux documents sont venus sur ce point confirmer les textes : aux ivoires trouvés en 1845 par Layard, en 1853 par Loftus, dans le palais assyrien de

(1) Cette boîte provient du reste de la tombe d'un Syrien, comme le notait déjà Naville, *RA*, 1898, II, p. 2 et 4 et fig. 5. Sur cette boîte, cf. en dernier lieu : Montet, *Les reliques de l'art syrien*, p. 159.

(2) Cette boîte combine dans sa décoration des éléments égyptiens aux éléments égéens ou syriens (Naville, *l. c.*, p. 1 sq., fig. 1 et 3, 4).

(3) Ingholt, *Rapport préliminaire sur les fouilles de Hama*, p. 78 et pl. XXIV, 1.

(4) Les maisons d'ivoire, les lits d'ivoire de Samarie (Amos, III, 15 ; VI, 4) sont certainement dus aux Phéniciens, cf. Wace-Blegen, *Klio*, 1939, p. 142-3.

Nimroud, sont venus s'ajouter récemment les dépôts d'un autre palais assyrien, celui de Khorsabad, en 1934, de la résidence princière d'Arslan Tash en 1928, du palais de Samarie en 1931. A ces ivoires trouvés sur le sol d'Asie en répondent d'autres tout analogues qui, découverts jadis dans la grotte de l'Ida en Crète, viennent seulement d'être publiés.

L'importance de ces documents est grande, maintenant surtout que commencent de s'éclaircir les problèmes obscurs concernant la date et les ateliers de fabrication. Le dépôt de Nimroud, sans avoir été encore intégralement publié, a provoqué bien des études et des discussions¹. Comme ces ivoires avaient été trouvés dans un palais d'Assurnasirpal II (884-860), restauré par Sargon (722-705), on pouvait hésiter pour les dater entre le début du IX^e siècle et la fin du VIII^e². D. Barnett, qui vient de reprendre l'étude de ces ivoires et en annonce enfin la publication prochaine³, les répartit en plusieurs groupes, qui s'échelonnent entre les deux dates extrêmes, le plus ancien étant très proche de la série d'Enkomi. On a de même hésité sur le lieu d'origine de ces ivoires ; on a songé à les donner à l'Ionie en un temps où celle-ci semblait à l'origine de tout l'art grec⁴ ; mais en général on a situé les ateliers soit en Égypte, soit en Phénicie ou à Chypre, soit plus récemment en Syrie, maintenant que tend à s'affirmer la notion d'un art syrien autonome⁵. Là encore les récentes recherches de D. Barnett semblent permettre de préciser cette question d'origine : certains ivoires seraient plus nettement phéniciens et subiraient une forte influence égyptienne (ce serait aussi le cas de ceux de Khorsabad⁶) : ils

(1) Un certain nombre de pièces ont été publiées dans l'ouvrage de Layard, *The monuments of Nineveh*, pl. 88-91 ; sur les fouilles elles-mêmes, cf. du même auteur : *Nineveh and its remains*, I, p. 391 sq. ; II, p. 205-211 et p. 420 ; des ivoires inédits ont été publiés par Hogarth-Smith, *Excav. at Ephesus, The archaic Artemisia*, p. 182 sq. ; par Poulsen, *Jahrb.*, 1911, p. 226, fig. 10 et 229, fig. 14 ; *Der Orient*, fig. 28, 31-32 et 43 ; par P. M. Schuhl, *RA*, 1930, II, p. 58 sq.

(2) On trouvera une discussion sur la date dans l'article de Bissing, *Jahrb.*, 1923-4, p. 180-9 ; dans celui de Löwy, *Sitzungsber. Wien*, 213, fasc. 4.

(3) *Iraq*, II, 1935, p. 179-210.

(4) Smith, *Excav. Ephesus*, p. 184 ; mais Hogarth, dans la même publication, p. 243, n. 1, suggère un centre d'art oriental, en Lydie par exemple.

(5) Sur les diverses hypothèses formulées, cf. *RB*, 1932, p. 637, n. 1 ; Contenu, *Manuel*, p. 1333-9.

(6) La trouvaille de Khorsabad est signalée par Frankfort, *Illustr. London news*, 14 juillet 1934 ; *Iraq excav. of the Oriental Institute*, 1932-33, Third preliminary report (*Oriental Institute communications*, n° 17), p. 87-8, fig. 78-9 (femme à sa fenêtre). Frankfort date ces ivoires d'environ 700.

seraient en même temps les plus récents (VIII^e siècle) ; d'autres proviendraient de la Syrie du nord et se rapprocheraient même de la série d'Enkomi¹. Les uns et les autres seraient le produit des conquêtes assyriennes vers l'ouest qui furent justement reprises par Assurnasirpal II et se poursuivirent jusque sous les Sargonides². Souhaitons que la publication définitive des ivoires de Nimroud nous apporte des lumières sur les centres d'art asiatique au début du premier millénaire, sur les divers courants qui s'y sont croisés, parmi lesquels se maintiennent de vieilles traditions égéennes en même temps que s'y développe une très forte influence égyptienne, d'autant plus remarquable qu'elle était à peu près absente, nous l'avons vu, des ivoires de la fin du second millénaire³. Naturellement ces courants ont pu se combiner selon des proportions différentes dans une ville de la côte comme Tyr, si puissante à cette époque, ou dans une ville de l'intérieur comme Damas ; différentes aussi selon les temps, puisque ces fabrications s'échelonnent sur deux ou trois siècles (1000 ou 900 jusqu'à 700).

Sur la grande voie qui conduit de l'Assyrie aux pays de l'ouest, Arslan Tash a fourni à la mission Thureau-Dangin une belle collection d'ivoires qui, à la différence de celle de Nimroud, forme un ensemble homogène, bien que là encore se rencontrent les courants d'art les plus divers (fig. 26-27)⁴. Une inscription araméenne, sur une des lamelles d'ivoire, atteste que le mobilier revêtu de ces ivoires fut fabriqué pour Hazaël, roi de Damas dans la seconde moitié du IX^e siècle : voilà enfin une indication précise dans une période obscure. Si F. Thureau-Dangin incline à penser que la plus grande partie de ces ivoires fut fabriquée pour Hazaël « dans des centres plus accessibles que Damas aux influences du dehors » et les attribue à l'art phénico-chypriote, d'autres ont admis

(1) Un signe d'écriture araméenne est signalé sur un fragment par Barnett : *Iraq*, 1935, p. 197.

(2) Moret, *Histoire de l'Orient*, p. 674 sq.

(3) Cette influence remonte pourtant au Nouvel Empire et s'est exercée dans divers domaines de l'art syrien ou palestinien ; sur les ivoires mycéniens au contraire (et peut-être sur tout l'art mycénien) elle agit à retardement.

(4) Ces ivoires sont publiés par Thureau-Dangin, *Arslan Tash*, p. 89 sq., pl. XIX sq.

que Damas même pouvait avoir été le centre de fabrication¹ ; on supposerait alors que ces ivoires furent emportés par Adad-Nirâri III (809-782) qui contraignit Ben-Hadad III, successeur d'Hazaël, à lui livrer un butin parmi lequel figuraient, nous le savons, des lits et tabourets d'ivoire² ; le butin aurait été abandonné, on ne sait pourquoi, dans la résidence d'Arslan Tash. Si cette théorie est exacte — et elle doit l'être à peu de chose près —, voici que se trouve situé



Fig. 26
Sphinx d'Arslan Tash

dans l'espace et dans le temps un de ces ateliers syriens qui héritèrent des traditions du second millénaire, les transformèrent sans les oublier, et propagèrent dans toutes les directions (mais surtout vers l'Assyrie et la Grèce) de nouveaux modèles orientaux : l'art assyrien, comme l'art grec orientalisant, dépendraient pour une part de ces modèles.

A Samarie, capitale du royaume d'Israël, une découverte analogue³ est venue confirmer l'exactitude des traditions relatives à la maison d'ivoire d'Achab (873-851),

maudite par le prophète Amos, évoquer aussi la magnificence du palais de Salomon, due un siècle plus tôt à des artistes phéniciens⁴. Les ivoires de Samarie ont été trouvés dans la couche

(1) Thureau-Dangin, *o. l.*, p. 138-141 ; de Vaux, *RB*, 1934, p. 517 ; Moret, *o. l.*, p. 600-601, 653-655 ; Barrois, *RB*, 1932, p. 638, parlent d'un centre syrien, peut-être Damas ; de même Kunze, *AM*, 1935-6, p. 225.

(2) Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*², II, 2, p. 417, n. 1.

(3) Nous avons pu consulter pendant la correction des épreuves la publication définitive, *Early ivories from Samaria*, par J. W. et G. M. Crowfoot. Quelques débris d'ivoire avaient déjà été trouvés au niveau d'Achab lors des fouilles de 1906-10 : G. A. Reisner, *Harvard excav. at Samaria*, 1924, p. 368 et p. 56, e et f. ; pl. 66, f. 3-4 et h. 1.

(4) On sait qu'Achab transforma le palais de ses pères et en décora d'ivoire les salles, à la mode phénicienne ; il continua les relations avec le roi de Damas et le roi de Tyr dont il épousa la fille : Ed. Meyer, *o. l.*, II, 2, p. 327 sq. D'après E. L. Sukenik, in Crowfoot, *o. l.*, p. 6-8, quelques lettres, hébraïques ou araméennes, permettent de dater ces ivoires du IX^e siècle.

israélite des IX^e-VIII^e siècles ; il semble, d'après les comptes-rendus de fouilles, qu'on doive diviser ces ivoires en deux séries dont l'une subirait plus fortement l'influence égyptienne, l'autre aurait un caractère asiatique plus marqué. Mais tandis que les fouilleurs considèrent ces deux séries comme contemporaines, C. Watzinger date la première du VIII^e siècle, il l'appelle phénicienne et l'attribue à une ville comme Tyr, tandis qu'il fait remonter au IX^e-siècle la série dite araméenne et l'attribue à Damas, tout comme la collection d'Arslan Tash¹. Pareillement les plaquettes d'ivoire du niveau E de



Fig. 27. — Cerf d'Arslan Tash

Hama s'apparenteraient, par leur rendu plus linéaire que plastique, à la série syrienne de Nimroud². Il est en tout cas un courant d'art qui n'a point pénétré encore dans ces centres phéniciens ou syriens, c'est le courant assyrien³ ; ainsi s'explique que les premières influences orientales qui s'exercèrent sur la Grèce et particulièrement sur la Crète, à l'époque géométrique et à la haute époque archaïque, ne participent pas encore de l'art assyrien.

Qu'en marge des fabrications d'ivoire syriennes (Damas) et phéniciennes (Tyr), il en ait existé d'autres légèrement divergentes, la chose est plus que probable, et par exemple dans les villes néo-hittites de la Syrie du nord, Carchémish

(1) Crowfoot, *o. l.*, p. 49 sq. (IX^e siècle ; ateliers en Phénicie, ou vers Damas-Hama) ; *Denkmäler Palästinas*, I, p. 113-114.

(2) Ingholt, *Hama*, p. 104-5 et n. 4, pl. XXXIV.

(3) C. Watzinger, *o. l.*, I, p. 114 ; Crowfoot, *o. l.*, p. 49, mais très forte influence égyptienne de la 22^e dynastie.

ou Sendjirli, si florissantes aux IX^e et VIII^e siècles, avant que les conquérants assyriens aient mis la main sur elles. On attendrait qu'elles eussent fourni des ivoires travaillés. En fait, les ivoires de Sendjirli, qui viennent seulement d'être publiés, ne remonteraient qu'au VII^e siècle¹; d'autres, de provenance inconnue, mais très probablement hittite, se trouvent au Louvre². Dans ce domaine de nouvelles découvertes demeurent possibles.

H) Ivoires phéniciens trouvés en Crète

Il est temps de nous tourner vers la Grèce. On connaissait jusqu'ici bien des collections d'ivoires travaillés, d'âge archaïque, dont les principales sont celles d'Éphèse, de Camiros et de Sparte : mais il s'agissait là non pas d'œuvres orientales importées, mais seulement d'œuvres grecques souvent du reste très proches des modèles orientaux. Or du moment qu'étaient parvenus en Grèce des bronzes orientaux, on devait s'attendre un jour ou l'autre à rencontrer les ivoires correspondants.

Ceux-ci se dissimulaient en fait dans les magasins des musées, et c'est là encore la Crète archaïque, si longtemps négligée, qui a fourni la révélation attendue. Dans la grotte de l'Ida avaient été mis au jour, entre autres objets, des débris d'ivoires dont les uns passèrent de la collection Mitsotakis au musée d'Athènes et demeurèrent inédits, tandis que les autres, provenant des fouilles régulières de F. Halbherr et P. Orsi, parvenaient au musée de Candie et étaient rapidement signalés dans le *Museo italiano*³; mais seul F. von Bissing semble avoir attaché quelque importance à ces objets⁴ et

(1) Von Luschan-Andrae, *Sendschirli*, V, p. 124-135, pl. 71-72.

(2) Par exemple le peigne du Louvre publié par Perrot, *o. l.*, II, p. 787, fig. 418, puis par Poulsen, *Der Orient*, p. 55, fig. 50, qui est décoré d'un lion aux lourdes proportions (on opposera ce lion hittite aux lions élancés qui décorent des peignes assyriens, *ibid.*, fig. 51-2). Sur cette opposition entre le lion hittite et le lion assyrien, cf. *infra*, p. 346.

(3) *Museo italiano*, II, p. 754 sq. et pl. XII. Sur l'histoire des trouvailles de l'Ida, cf. Kunze, *Kretische Bronzereliefs*, p. 1.

(4) *Jahrb.*, 1923-24, p. 187, 212-3; par ailleurs Kunze lui-même, dans sa publication des bronzes de l'Ida, semble ignorer l'existence de ces ivoires, Doro Levi ne mentionne qu'en passant quelques débris d'ivoires (*Arkadès*, p. 704) et je n'ai moi-même nullement mentionné ces ivoires où j'aurais dû le faire, *REA*, 1934, p. 508, n. 6.

E. Kunze donna enfin une publication complète de tous ces ivoires, ceux d'Athènes et ceux de Candie, dont il mit en valeur l'importance archéologique¹. Ces ivoires sont beaucoup plus fragmentaires que ceux d'Arslan Tash, de Nimroud ou de Samarie, mais procèdent exactement de la même inspiration et du même courant d'art. Il n'est pas question de les attribuer à un atelier crétois, ils sont évidemment importés de l'étranger; avec eux, comme avec les « patères » phéniciennes (*infra*, p. 223 sq.), nous essaierons de fixer quelles influences présidèrent au développement de l'iconographie archaïque dès le IX^e et le VIII^e siècle.

Mettons de côté d'abord quelques plaques portant des dessins incisés, dont l'origine égyptienne, sinon la date (Nouvel Empire?), semble assurée²: la présence de ces plaques prouve — ce que nous savions déjà — que des importations égyptiennes pouvaient cheminer jusqu'en Crète avec les produits asiatiques.

En dehors de ces plaques, tous les ivoires trouvés à l'Ida sont orientaux et, plus précisément, syro-phéniciens; nous marquerons ici l'importance des principales pièces. Un sphinx d'abord est rapproché par Kunze de ceux d'Arslan Tash (fig. 25) et de Nimroud³; on a là un type syro-phénicien (la répartition des ateliers entre la côte et l'intérieur étant encore impossible à préciser) que l'on connaît aussi par les « patères » de métal et qui dut s'élaborer en milieu syrien dès avant la fin de l'âge du Bronze (fig. 28). Ce n'est pas le sphinx égyptien, qui est masculin et dépourvu d'ailes; ce n'est pas le sphinx mycénien, qui est ailé, mais nullement égyptisant (*supra*, p. 190); celui-ci représente une élaboration syrienne d'un modèle égyptien (notons seulement la présence, sur la tête du sphinx, du disque solaire qui était certainement joint à l'uraeus, tandis qu'à Arslan Tash apparaît la double couronne). Nous avons dit l'importance de l'influence égyptienne sur Canaan et la Syrie dès le Moyen Empire, mais surtout sous le Nouvel Empire, au temps des XVIII^e, XIX^e et XX^e dynastie; après un intervalle, dû à l'état troublé de l'Égypte autour

(1) Kunze, *AM*, 1935-36, p. 218 sq.

(2) Bissing, *l. c.*, p. 212 sq.; Kunze, *l. c.*, p. 219, pl. 84 A, n° 8.

(3) Kunze, *ibid.*, p. 219-220, pl. 84, n° 1; rapprochements et bibliographie, p. 220, n. 2 et 3.

de l'an 1000, cette influence reprendra d'ailleurs dans la seconde moitié du x^e siècle¹. Il suffit de feuilleter la publication d'Arslan Tash pour relever quantité de motifs mythologiques de caractère égyptisant, naissance d'Horus, faisceau symbolique, uraeus ailé, assez déformés du reste par leur passage en pays syrien². Toute cette mythologie, si florissante au début de l'âge du Fer, dont s'inspirent les principaux produits de l'art syro-phénicien, remonte certainement, au moins en partie, au dernier âge du Bronze. La collection des ivoires de Megiddo (*supra*, p. 200), maintenant publiée, nous éclairera sur ce point. Remarquons que ces motifs égyptisants sont encore inconnus du monde mycénien (cf. le type du sphinx); celui-ci en règle générale ignore singulièrement cette influence égyptienne qu'on a prétendu si longtemps retrouver tout au long de l'histoire des civilisations préhelléniques; elle ne parviendra en fait au monde égéen qu'avec les boucliers de l'Ida, et encore, nous le verrons, par l'intermédiaire syrien. On finirait par se demander s'il y a eu contact direct entre la Grèce et l'Égypte avant la fondation des comptoirs de Naucratis!



Fig. 28. — Sphinx de l'Ida

Après le sphinx, l'ivoire qui nous retiendra le plus longtemps figure un bouquetin paissant, aujourd'hui perdu³;

(1) Moret, *Histoire de l'Orient*, p. 591, 608, 667-8; sur les influences étrangères qui s'exerçaient en Palestine au temps de la royauté israélite, cf. Watzinger, *o. l.*, I, p. 105 sq.; Crowfoot, *o. l.*, p. 49 sq.

(2) Thureau-Dangin, *Arslan-Tash*, p. 92 sq. *passim*; sur la formation de ce type de sphinx, *ibid.*, p. 107-8; le motif de la naissance d'Horus a été souvent étudié, cf. par ex. Moret, *J. Asiatique*, 1917, p. 499; Perdrizet, *Terres cuites Fouquet*, p. 27 sq.; Aimé Giron, *BIFAO*, 1934, p. 39. — Même iconographie égyptisante à Samarie, Crowfoot, *o. l.*, p. 12 sq.

(3) Cet ivoire est décrit et reproduit in *Museo italiano*, II, col. 754-5, pl. XII, 7; les éditeurs y voient à tort un taureau, erreur qu'a relevée Bissing, *l. c.*, p. 187; cet ivoire se perdit, paraît-il, au temps des révolutions crétoises; il est étudié par Kunze, *l. c.*, p. 220, n° 2, qui donne les rapprochements.

il ressemble fort au cerf paissant de Nimroud et d'Arslan Tash ; celui-ci, qu'on eût pu trouver à l'Ida, est évidemment le modèle des nombreux cerfs paissant de l'art grec, géométrique et archaïque¹, et Kunze note justement que les cerfs comme les bouquetins sont familiers à l'art oriental, mais que celui-ci ignore complètement les défilés d'animaux paissant qui sont une création grecque². On voit que ces défilés apparaissent du moins dans la catégorie des ivoires phéniciens, mais l'on admettra volontiers qu'ils y sont les héritiers d'un thème mycénien. En effet si, d'une façon générale, les cerfs sont familiers à l'art préhellénique, une suite de cerfs paissant décore déjà un vase d'Enkomi³ ; assurément cette représentation est fort schématique, mais, ici comme ailleurs, le décor de cette céramique tardive doit sans doute reproduire les motifs empruntés à d'autres branches de l'art, peinture de fresque ou glyptique⁴ ; si ce thème vient de l'art égéen, on s'en expliquera du même coup la liberté et la vérité d'allure sur les ivoires d'Asie⁵. Et dans ce cas, l'histoire de ce thème reproduirait celle d'un autre thème fort étudié, celui de la vache allaitant son veau⁶, dont les origines peuvent être égyptiennes ou asiatiques, mais que le naturalisme crétois a fait sien au temps des faïences de Cnossos et qui se maintient avec la même vivacité sur les plaquettes de Nimroud et d'Arslan Tash, avant de reparaître dans la numismatique de la Grèce archaïque.

Les restes de trois statuette⁷, dont l'une était d'ailleurs faite de deux figures adossées l'une à l'autre (fig. 29), doivent

(1) Kunze, *Kr. Bronzereliefs*, p. 154 sq. ; cf. à Samarie, Crowfoot, *o. l.*, p. 26, pl. X, 8 et 8 a.

(2) *Ibid.*, p. 157.

(3) Sur les cerfs dans l'art préhellénique, cf. Kunze, *ibid.*, p. 156, n. 16 ; Rodenwaldt, *Tiryas*, II, p. 140 sq., et surtout p. 151, n. 1 ; le vase d'Enkomi est publié ; *BM Cal. vases*, I, 2, C 408 ; *CVA, Br. mus.* II, Cb, pl. 9, 5 et 10.

(4) Une chasse au cerf figure dans les fresques de Tirynthe, Rodenwaldt, *l. c.*

(5) Liberté mise par Thureau-Dangin au compte de l'art égéen, *o. l.*, p. 119.

(6) Cf. en dernier lieu l'intéressant chapitre d'Evans, *P. of M.*, IV, p. 552 sq. Le thème avait déjà été mis en rapport par Evans avec le culte de la grande déesse crétoise, celui de la déesse égyptienne Wazet et celui d'Ishtar ; il l'a été par Dussaud avec le culte d'Aliyan Baal et d'Anat (*Syria*, 1936, p. 291-2) ; d'autre part Barnett (*Iraq*, 1935, p. 198 sq.) a reconnu que ce motif, à Nimroud, faisait partie du décor d'un lit cultuel d'Ishtar (sur ces lits cultuels cf. *infra*, p. 271-2).

(7) Kunze, *AM*, 1935-6, p. 221-2, nos 11-13, pl. 84, 84 A, 86.

être rapprochés de statuette analogues trouvées à Nimroud¹ : il s'agit de femmes nues, ou plutôt de déesses nues, debout, qui tiennent le rôle de colonnettes : la collerette de feuilles qui s'épanouit à la base des statuette de l'Ida comme au-dessus des statuette de Nimroud souligne ce rôle quasi architectonique². Ces statuette décoraient sans doute à l'Ida un lit cultuel analogue au lit d'Ishtar. La vogue de ces représentations de déesses nues dont nous dirons qu'elles remontent en Asie à la plus haute antiquité, alors qu'elles n'apparaissent dans le monde grec qu'à intervalles irréguliers, ne cesse pas avec les débuts de l'âge du Fer, plus particulièrement dans la région syro-palestinienne³ ; elles exerceront à leur tour leur influence, et jusque dans le détail (le polos qui les coiffe), sur les statuette de la Grèce et de la Crète archaïque.



Fig. 29
Ivoire de l'Ida

Dans le catalogue dressé par E. Kunze, le n° 14 est passablement énigmatique (fig. 30)⁴ : F. von Bissing le considérait comme de travail égyptien et le rapprochait de vases d'albâtre de la fin de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie, mais il est plus probable que ce type est d'origine syrienne comme tant d'éléments de l'art du Nouvel Empire. E. Kunze a évidemment raison de rapprocher cet objet des encensoirs syriens de pierre étudiés par St. Przeworski⁵ : il s'agit là d'un objet de culte en forme de coupe au bout d'un bras plus ou moins long. On peut dire aujourd'hui que ces encensoirs ont été en usage dès les XIV^e et XIII^e siècles, sinon même plus tôt, à Bogaz-Köy, à Ras Shamra, en Palestine, à Chypre et, chose intéressante,

(1) Poulsen, *Der Orient*, p. 41-2, fig. 26, 7.

(2) Cette collerette, dérivée du chapiteau palmiforme égyptien (Poulsen, *ibid.*, p. 41 ; Kunze, *l. c.*, p. 222), est très familière à l'art phénicien comme à l'art palestinien de cette époque. Nous y avons fait allusion à propos des origines du chapiteau « éolique » d'Arkadès, *supra*, p. 155.

(3) Par ex. pour l'époque de la royauté israélite, Watzinger, *o. l.*, I, p. 117 et fig. 96-8 ; cf. *infra*, p. 274-5.

(4) *Musco Italiano*, II, col. 754 ; Bissing, *Jahrb.*, 1923-4, p. 212 ; Kunze, *l. c.*, p. 222 et pl. 84.

(5) *Syria*, 1930, p. 133 sq. ; ajouter à la liste de Przeworski un exemplaire provenant de Tell bel Mirsim en Palestine (Watzinger, *o. l.*, I, p. 108-9, pl. 39, fig. 89).

à Mycènes¹; puis qu'ils continuèrent à être utilisés en Syrie aux XI^e-IX^e siècles : c'est à cette série que se rattacherait notre ivoire. Mais l'on notera, ce qu'E. Kunze ne dit pas, que la forme en est toute particulière. Ce type de femme obèse ou enceinte a été connu de bonne heure en Égypte, en Syrie et Palestine, à Enkomi; A. Evans le qualifie de syro-égyptien². De ce domaine oriental il passa en Crète où il apparaît au MR sous forme de rhyton. Il reparait tardivement en Palestine, à Gezer, puis repasse à Amalonte de Chypre à l'époque de transition du géométrique à l'archaïque³, et vers le même temps, en Crète où nous le voyons à l'Ida. Qu'il s'agisse donc de la forme de cet objet de culte ou du thème décoratif, la Syrie nous apparaît une fois de plus comme le centre de diffusion de l'une et de l'autre.

Arrêtons là notre revue des principaux ivoires phéniciens de Crète; divers fragments (restes de volutes, de palmettes, bordures avec motif de la tresse⁴, etc.) ne surprennent point dans ce milieu syro-phénicien, et pas davantage la tête de taureau n° 15 à laquelle E. Kunze ne trouve pas de pendant oriental absolument précis; à propos du fuseau n° 21, on songera que le fuseau apparaît aux mains d'une déesse, à Nimroud comme à Éphèse et à Prinias (fig. 53)⁵.

Telle est la précieuse collection des ivoires de l'Ida, que permettent seuls de mettre en valeur les rapprochements



Fig. 30
Ivoire de l'Ida

(1) Sur cette première série, cf. surtout K. Bittel, *Bogaz-Köy, die Kleinfund der Grabungen*, 1906-1912, p. 25-6 et pl. 16. 1-5; K. Bittel et H. G. Güterbock, *Bogaz-Köy, Neue Untersuchungen in der helhitischen Hauptstadt*, p. 38-39 et pl. 6-9. L'exemplaire de Mycènes est décrit mais non reproduit par Stais, *Coll. mycénienne*, p. 118, n° 2633.

(2) Evans, *P. of M.*, II, p. 255 sq.

(3) *Swedish Cyprus exp.*, II, p. 11, pl. VI a, n° 8 et pl. CLX, n° 13.

(4) Ce motif qui selon Bissing (*l. c.*, p. 212) a un caractère nettement assyrien se retrouve en bordure sur des ivoires de Nimroud et d'Arslan Tash; Kunze a fait l'histoire de ce motif (*Kret. Bronzereliefs*, p. 90-2): essentiellement oriental il apparaît tardivement dans l'art mycénien et ne reparait qu'à l'époque orientalisante.

(5) Sur ce sujet, cf. Schuhl, *RA*, 1930, II, p. 58 sq.; cf. à Marash le relief publié par Bossert, *Alt Anatolien*, n° 814. Pour Prinias, cf. *Mem. Ist. lomb.*, 1910, pl. IV, 9.

avec les séries similaires. A l'Ida pas d'inscription, sauf un signe, non araméen, qui rappellerait un signe de la vieille écriture préhellénique¹; impossible donc d'assigner une date ou un lieu d'origine à ces ivoires sans recourir à ces éléments de comparaison. Deux repères nous sont précieux : d'une part la mention du règne d'Hazaël (seconde moitié du ix^e siècle) sur un ivoire d'Arslan Tash, d'autre part la fameuse inscription de Bocchoris (734-728) sur le vase de faïence de Tarquinia², qui permet de dater par contre-coup d'autres trouvailles, en particulier les ivoires des tombes de Préneste. C'est autour de ces points fixes qu'on disposera nos ivoires pour des motifs purement stylistiques. Tous sont sans aucun doute antérieurs aux ivoires de Préneste; E. Kunze admet que, dès 800, quelques-uns étaient déjà parvenus en Crète, ceux du moins qui ont leur pendant à Arslan Tash; pour quelques-uns il suggère une date plus haute (début du ix^e siècle) d'après les trouvailles de Nimroud; pour le n^o 4 il évoque même une analogie avec les ivoires d'Enkomi³. Ces dates hautes ne nous étonneront pas, maintenant qu'on reconnaît que des influences orientales s'exerçaient déjà sur l'art géométrique⁴; de ces influences les Phéniciens furent évidemment les agents, qui apportaient aux Grecs les produits de tout l'Orient, mais plus particulièrement de la région syro-phénicienne⁵.

1) Ivoires crétois orientalisants

Ces ivoires phéniciens transmirent des motifs, inspirèrent un style; un ensemble comme celui des bronzes crétois de l'Ida ou encore les séries de terres cuites crétoises en portent témoignage. On pouvait penser toutefois que ces ivoires orientaux auraient servi de modèles immédiats à des ivoires crétois, dédaliques et orientalisants, qui ressembleraient, avec leur note particulière, à ceux de Camiros et de Sparte,

(1) Kunze, *AM*, 1935-6, p. 223, n^o 4.

(2) Sur ce vase, cf. *infra*, p. 220.

(3) Kunze, *l. c.*, p. 227 et 221.

(4) Kunze, *Kret. Bronzereliefs*, p. 247 sq.

(5) Kunze, *AM*, 1935-6, p. 229-230.

qui s'opposeraient peut-être aux ivoires ioniens ou ionisants d'Éphèse et de Delphes¹.

En fait nous ne possédions jusqu'à présent qu'un tout petit nombre d'ivoires crétois : quelques fibules et épingles, une petite statuette provenant de la grotte de Psychro, avec les mains à la poitrine, qui n'a pas encore été reproduite², enfin une statuette publiée par Doro Levi³, qui proviendrait de la région de Mirabello, mais qui paraît à E. Kunze si semblable aux ivoires de Sparte⁴ qu'il se demande si elle est bien de provenance ou du moins de fabrication crétoire. En l'absence de documents caractéristiques, nous nous représentons volontiers les ivoires crétois comme ceux de Sparte dont on a souligné l'indépendance à l'égard des modèles phéniciens et dont en même temps les analogies avec des terres cuites crétoises sont souvent si frappantes.

Mais voici que nous pouvons signaler au dernier moment, grâce à la publication de G. Richter⁵, un groupe en ivoire du Metropolitan Museum : deux femmes sont figurées côte à côte dont l'une est la déesse nue, la main entre les seins, se dévoilant aux yeux de ses fidèles (*infra*, p. 274, n. 1) ; sa compagne a le sein droit découvert (Aphrodite et Peitho, ou deux déesses jumelles ? cf. *infra*, p. 299 sq.). Ce groupe traité

(1) Les ivoires de Camiros ne sont encore publiés que par D. G. Hogarth, *British Museum, Excav. at Ephesus, The archaic Artemisia*, 1908, p. 179-181 et pl. XXVIII, XXX-XXXI. Pour ceux de Sparte, cf. *Artemis Orthia*, p. 203 sq. Pour ceux d'Éphèse, cf. D. G. Hogarth, *ibid.*, p. 155 sq., pl. XXI sq. Sur ces trois séries, cf. aussi F. Poulsen, *Der Orient*, p. 83-5, 100-6, 111-6. La splendide découverte de Delphes n'est encore publiée que de façon provisoire par P. Amandry, *BCH*, 1939, p. 90 sq., pl. XIX sq. ; 1940-1, p. 272, pl. XVIII-XIX. Les nos 4-6, *BCH*, 1939, p. 92-3, pl. XXI-XXII, représenteraient le dédalisme ionien ; mais l'ensemble est évidemment ionisant du VI^e siècle. Dans l'article si riche de P. Amandry, les conclusions font selon nous la part beaucoup trop belle à l'ionie du VI^e siècle. Nous croyons avoir démontré que la Grèce refit l'apprentissage du travail de l'ivoire bien avant le VI^e siècle, et par d'autres voies que celle de l'ionie. [P. Amandry vient de donner, *Syria*, 1944-5, p. 151-174, une publication définitive de la statuette du dormeur de lion ; il envisage très justement selon nous les relations de cet ivoire ionien avec le monde oriental et le dédalisme grec : l'artiste aurait travaillé dans la seconde moitié du VII^e siècle, en milieu gréco-oriental (Éphèse-Samos-Milet ou même Sardes)].

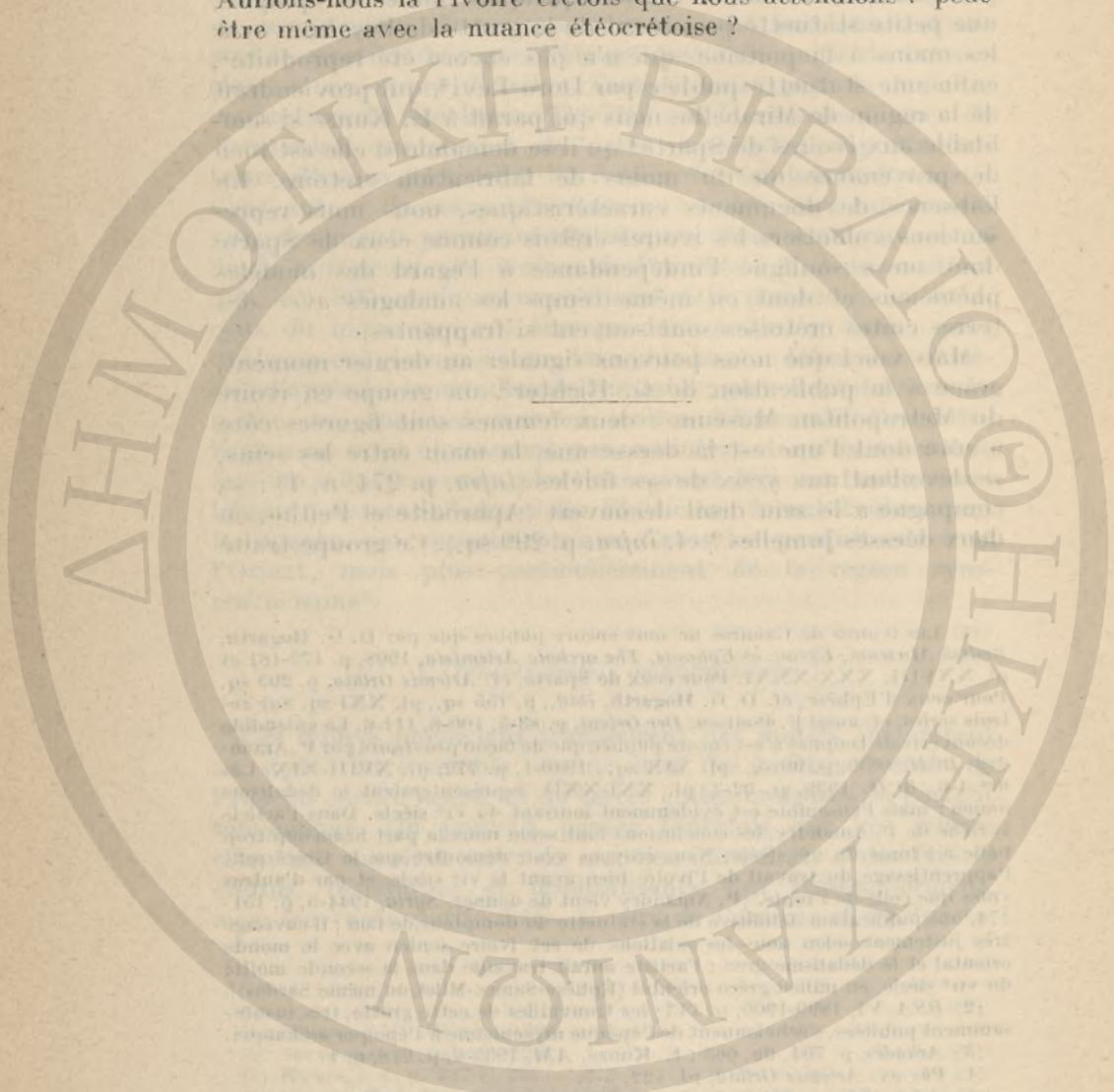
(2) *BSA*, VI, 1899-1900, p. 113 ; les trouvailles de cette grotte, très insuffisamment publiées, s'échelonnent de l'époque mycénienne à l'époque archaïque.

(3) *Arkadès*, p. 704, fig. 663 ; E. Kunze, *AM*, 1935-6, p. 218, n. 1.

(4) Par ex. *Artemis Orthia*, pl. 122, 5-7.

(5) *AJA*, 1945, p. 261-9, fig. 1-4, 6-9 ; cf. Ch. Picard, *RA*, 1946, II, p. 93-6. Ce document nous a été indiqué par P. de La Coste-Messelière.

en relief et appartenant peut-être à une composition d'ensemble, prend place dans le grand courant dédalique, au troisième quart du VII^e siècle, selon le classement de Jenkins. Aurions-nous là l'ivoire crétois que nous attendions ? peut-être même avec la nuance étéocrétoise ?



CHAPITRE V

BRONZES A RELIEFS

Il conviendrait de mener à propos des bronzes une étude parallèle à celle que nous avons proposée pour les ivoires, d'autant plus que bronzes et ivoires se trouvent fréquemment associés dans l'utilisation des mêmes thèmes. Toutefois il nous est impossible de suivre ici la même ligne simple, tant les documents sont nombreux et variés. Nous ne pouvons que faire quelques sondages dans des séries particulièrement intéressantes, sans nous dissimuler que les diverses phases chronologiques y sont inégalement représentées.

C'est ainsi que nous manquons jusqu'ici de bronzes mycéniens qui soient aussi nettement orientalisants que certains ivoires. Est-ce par hasard ? Ou bien la tradition égéenne était-elle en ce domaine plus solidement enracinée ? Issus des travaux crétois du MR I, tels que les gobelets de Vaphio ou la coupe de Dendra¹, ceux de l'époque mycénienne n'admettent point les thèmes orientaux qui rencontrent sans doute une trop forte résistance de la vieille technique crétoise du métal travaillé. Ainsi nous ne pouvons mentionner, pas plus en Crète qu'à Mycènes, de fabrication orientalisante qui

(1) Bossert, *Alt Kreta*², fig. 70-6. Des détails peuvent toutefois être empruntés au domaine égyptien ou syro-phénicien, par ex. l'anse affectant la forme d'un bouquet de papyrus, A. W. Persson, *New tombs at Dendra*, p. 141-4. Ce n'est pas à dire non plus que le hasard des fouilles ne puisse nous donner un jour quelque travail orientalisant. Les importations d'objets de métal ne sont pas rares, on le sait, à Mycènes : Karo, *Schachtgräber*, p. 94, 182, 231, 300, 306, 311, n. 1, 317 ; Bossert, *Alt Anatolien* : cf. fig. 8-9 (Mycènes) avec fig. 397-8, 402-3 (Kültepe).

annonce celles de l'époque archaïque : le décor de l'épée de Zafer Papoura demeure dans la plus pure tradition crétoise (fig. 31).



Fig. 31
Motif décorant une poignée d'épée de Zafer Papoura

A) Coupes et palères

A défaut d'exemplaires mycéniens, les coupes de métal d'Égypte et de Syrie représentent cet art mixte du Bronze récent, dont l'action fut si grande sur les œuvres de l'archaïsme. On pourrait assurément, dès le Bronze moyen, signaler les contacts entre la Crète et la côte syrienne, entre celle-ci et l'Égypte : ainsi le motif de la spirale voyageait entre ces centres, comme nous le constatons aux trésors de Byblos et de Tôd¹. Contentons-nous de remonter à l'époque d'Amarna.

En Égypte un certain nombre de coupes de métal appartiennent au même courant artistique que les peintures d'Amarna ; aussi les mêmes problèmes se posent-ils à leur sujet qu'à propos de l'ensemble de cet art, et les possibilités d'interprétation sont les mêmes : développement interne de l'art égyptien², transformation sous une influence étrangère, soit créto-mycénienne, soit syrienne³. F. von Bissing a groupé un certain nombre de coupes de métal trouvées en Égypte, et datant de la seconde moitié de la XVIII^e dynastie ou de la

(1) P. Demargne, *Annales de Gand*, 11, p. 59 et n. 3.

(2) M. Wegner, *Aegyptische Mitteilungen*, 1933, p. 157 sq.; cf. AA, 1934, col. 318.

(3) Sur les influences mycéniennes dans l'art d'Amarna cf. l'ouvrage de Frankfort, *The mural painting of El Amarna*, p. 1 sq.; sur les influences syriennes, celui de P. Montet, *Les reliques de l'art syrien dans l'Égypte du Nouvel Empire*.

XIX^e (1400-1200)¹ : 1^o une coupe de bronze trouvée à Scheick Abd el Gurnah² pour laquelle Bissing ne repousse pas, semble-t-il, l'intervention de l'influence mycénienne, tandis que P. Montet la revendique pour l'art syrien³ ;

2^o une coupe d'argent du Caire, probablement sans représentation⁴ ;

3^o une coupe d'argent du musée de Berlin, provenant de Chypre⁵, fort intéressante parce que le problème chronologique se pose à son propos en même temps que celui de l'atelier de fabrication : a) du point de vue *chronologique* elle est attribuée tantôt à l'époque ramesside (XIII^e siècle)⁶ tantôt au VII^e siècle parce que Cesnola l'aurait trouvée dans un tombeau de cette époque, mais surtout parce qu'il y a des ressemblances frappantes entre le décor de cette coupe et celui d'exemplaires qui, comme la coupe de Préneste, ne remontent évidemment pas plus haut que le VII^e siècle⁷ ; b) du point de vue de *l'origine* la coupe de Berlin est attribuée tantôt à l'art égyptien, dans lequel Bissing reconnaît d'ailleurs que se sont insinués nombre d'éléments syriens⁸, tantôt à l'art phénicien du VII^e siècle ou à l'art syrien du Nouvel Empire⁹. Il ne nous paraît pas très facile de distinguer entre produits égyptiens subissant une forte influence syrienne, et produits syriens à base de représentations égyptiennes. Quant au problème chronologique (qui nous paraît devoir être résolu à l'avantage du Nouvel Empire), il a le même intérêt que nous lui avons déjà reconnu ailleurs : les racines de l'art

(1) Bissing donne comme tête de file à cette série une coupe d'or du Louvre, datant du règne de Thoutmès III (Boreux, *Antiquités égyptiennes, Cat. guide du Louvre*, II, p. 341 et pl. XIV) qui ne comporte qu'un décor réduit : zone de poissons et guirlande de papyrus (*Jahrb.*, 1898, p. 37-8). Montet rapprocherait déjà cette coupe d'objets syriens (*o. l.*, p. 168-9).

(2) *Jahrb.*, 1898, p. 28 sq., fig. 1 et pl. II (Aménophis III ou IV).

(3) *Ibid.*, p. 33 ; Montet, *o. l.*, p. 149-150.

(4) *Jahrb.*, 1898, p. 34.

(5) Cesnola-Stern, *Kypros*, pl. XIX.

(6) Bissing, *Jahrb.*, 1910, p. 198 ; 1923-4, p. 190, n. 1 ; Montet, *o. l.*, p. 151 ; Casson, *Ancient Cyprus*, p. 133.

(7) Studniczka, *Jahrb.*, 1907, p. 175 ; Schaefer-Moeller, *Aeg. Goldschmiedearbeiten*, p. 65 ; Fimmen, *o. l.*, p. 207, n. 2. Pour la coupe de Préneste cf. Perrot-Chipiez, *o. l.*, III, p. 97, fig. 36.

(8) *Jahrb.*, 1910, p. 198-9 ; Schaefer l'attribue aussi à l'art égyptien, *l. c.*

(9) Studniczka, *l. c.* ; Montet, *o. l.*, p. 151-7.

phénicien du premier millénaire sont dans l'art égyptien, disons plutôt dans l'art mixte du Nouvel Empire⁶ ;

4^o l'ensemble du trésor de Tell Basta⁷ appartient à la XIX^e dynastie, sans contestation ; il prend la suite des patères de la XVIII^e dynastie et, comme le fait remarquer C. C. Edgar, annonce les patères phéniciennes. Mais le problème du lieu de fabrication se pose à nouveau : si Bissing comme Edgar admettent de fortes influences syriennes sur cet art égyptien (motif du sphinx ailé à la coiffure toute particulière, bouquetins affrontés)¹, et en même temps une influence égéo-crétoise sensible dans le réalisme du style, P. Montet tend à montrer, en attirant l'attention sur certains détails, que ce trésor provient de Syrie même².

C'est dans un long article du *Jahrbuch*³ que F. von Bissing, pour répondre à une objection faite par G. Karo⁴, à savoir qu'il demeurerait toujours une lacune de deux siècles au moins entre les modèles égyptiens et les imitations phéniciennes, développa une indication qu'il avait déjà donnée précédemment⁵, en essayant de montrer que la période 1200-700, de la XIX^e à la XXVI^e dynastie, pouvait être représentée par des vases de faïence avec un décor à reliefs, inspiré de modèles métalliques, dont un des derniers serait le vase de Bocchoris (XXIV^e dynastie, 734-728), découvert dans une tombe de Tarquinia et si précieux pour l'établissement de la chronologie grecque archaïque⁶. Ainsi apparaîtrait en Égypte cette continuité dans l'art, sans rupture aucune, dont nous avons cru trouver la trace également en Syrie et Palestine. Nous n'avons pas ici à étudier cette série, dont il ne semble pas

(1) C'est la vieille opinion de Helbig, *Question mycénienne*; cf. Bissing, *Jahrb.*, 1898, p. 38 ; 1910, p. 198-9.

(2) Edgar, *Musée égyptien*, II, 1907, p. 93 sq. ; *Revue de l'art ancien et moderne*, 1908, II, p. 33 ; *Annales serv. antiq. Égypte*, 1925, p. 256 sq. ; Bissing, *Jahrb.*, 1910, p. 195 sq. ; Vernier, *Cat. Caire, Bijoux et orfèvreries*, pl. XIV-XVI.

(3) Sur le thème des bouquetins affrontés, cf. Vincent, *Syria*, 1924, p. 95-6, qui admet à la fois une origine asiatique du thème et une influence égéo-crétoise, à l'époque mycénienne, dans le réalisme du traitement ; c'est là une théorie qui nous paraît vraisemblable dans beaucoup de cas iconographiques.

(4) Montet, *o. l.*, p. 138-149.

(5) *Jahrb.*, 1923-4, p. 189 sq.

(6) *AM*, 1920, p. 150.

(7) *Jahrb.*, 1910, p. 198.

(8) Sur ce vase cf. *Mon. ant.*, VIII, 1898, col. 89 sq., pl. II-IV ; XXXVI, 1937, col. 222, fig. 55 ; *AM*, 1920, p. 108 sq. et Beilage.

qu'elle ait exercé une forte influence sur l'Occident, puisque l'Égypte vécut assez à l'écart jusqu'à l'époque saïte, avec laquelle reprennent les importations en Grèce. C'est alors seulement qu'on peut envisager une influence égyptienne sur les coupes phéniciennes les plus récentes ; jusque là l'art du Nouvel Empire entre seul en ligne de compte. Notons cependant que cette série égyptienne subit vraisemblablement les réactions de l'art phénicien : le style évolue, les zones d'animaux se multiplient, des scènes de bataille apparaissent¹. Dans le domaine syro-palestinien, nous n'avons longtemps connu aucune coupe analogue aux coupes égyptiennes du Nouvel Empire, bien que des vases de métal, de toutes formes, aient figuré sur les murs des tombeaux égyptiens, aux mains d'envoyés asiatiques. On ne pouvait guère signaler qu'une coupe en faïence (substitut du métal) à Gezer, des débuts de l'époque ramesside², puis une coupe d'argent en forme de fleur de lotus ouverte, à Tell el Faré, des débuts du premier millénaire, mais qui se rattache aux traditions du Nouvel Empire³.

Aussi la découverte à Ras Shamra d'un plat et d'une coupe en or⁴ a été très heureusement accueillie ; ces pièces remonteraient au XIV^e siècle et annoncent les coupes phéniciennes du premier millénaire. Ni l'une ni l'autre ne rappelle même de loin les objets égyptiens prétendus syriens par P. Montet ; c'est peut-être qu'il y eut plusieurs groupes d'ateliers, de même que pour la fabrication des ivoires, les uns proprement phéniciens de la côte et plus égyptisants, les autres dans la Syrie du nord et subissant des influences asiatiques et hittites plus profondes. Plat et coupe de Ras Shamra du reste, bien que trouvés ensemble, sont loin de se ressembler.

Le plat d'or a une forme égyptienne, celle des plats de la XVIII^e dynastie ; mais le thème de chasse est proprement asiatique : le personnage monté sur le char, son vêtement, son cheval, et jusqu'à la manière dont il chasse, sont même, si l'on peut risquer cette conjecture, plus particulièrement

(1) Sur ces réactions de l'art phénicien, cf. Bissing, *Jahrb.*, 1923-4, p. 197, 199.

(2) Macalister, *Exc. Gezer*, II, p. 338 et pl. CCV b ; Bissing, *Jahrb.*, 1923-4, p. 203.

(3) Watzinger, *o. l.*, I, p. 109 et fig. 90.

(4) *Syria*, 1934, p. 124 sq. et pl. XV-XVI ; Dussaud, *Les découvertes de Ras Shamra*, p. 36-40.

« mitanniens »¹. Ce thème de chasse exercerait d'ailleurs une influence sur l'art égyptien contemporain². Les quatre bouquetins du centre seraient aussi d'inspiration asiatique, tandis que la galopade des animaux rappelle l'art égéen par la maîtrise de la composition et la liberté de l'allure³. On fera naturellement le rapprochement avec l'ivoire d'Enkomi, lui aussi décoré d'une scène de chasse (*supra*, p. 198).

Alors que ce plat nous paraît représenter un art proprement syrien du nord à influence égéenne, la coupe annonce les coupes phéniciennes par cette horreur du vide que ne connaît pas la pièce précédente ; la combinaison d'éléments égyptiens très importants à des éléments égéens et locaux est frappante (qu'on se reporte à la description donnée dans *Syria*, 1934, p. 124-5). La palmette entre les animaux affrontés a toutes chances d'être syrienne, mais dérive d'éléments égyptiens⁴ ; le rang de grenades au bord du deuxième registre est particulièrement aimé en Syrie⁵. Le nombre des animaux affrontés, le caractère de ces animaux (sphinx, lions ailés à cornes de taureaux, bouquetins, griffons, lions, etc.) sont éminemment asiatiques. R. Dussaud croit même reconnaître dans ces scènes le thème de l'exaltation de l'arbre sacré et attribue les divers animaux à certains dieux d'Asie⁶. Mais, ainsi que l'a noté Schaeffer, un détail comme le motif de l'antilope terrassée par le lion (fig. 32) est traité dans le même esprit que sur la poignée d'une épée de Zafer Papoura (fig. 31)⁷. L'inspiration égéenne vivifie le répertoire oriental.

L'on aboutirait aux mêmes conclusions si l'on étendait l'enquête à d'autres documents de métal : comment rendre compte, sans recourir à l'influence occidentale, des bouquetins parmi des plantes stylisées, sur une couronne syrienne (*supra*, p. 126) ? Comment expliquer le décor d'une plaque de bronze du Louvre, provenant, paraît-il, de Tyr ? Rien de plus banal que cette lutte d'un lion et d'un griffon au-dessus

(1) Dussaud, *ibid.*, p. 38.

(2) Montet, *o. l.*, p. 39.

(3) Dussaud, *o. l.*, p. 37-8.

(4) Montet, *o. l.*, p. 81 ; Dussaud, *o. l.*, p. 40, dit que cette palmette est inspirée des stylisations égyptiennes ou asiatiques.

(5) Montet, *o. l.*, p. 86.

(6) Dussaud, *o. l.*, p. 39-40 ; le sphinx serait à El, le lion à la déesse parèdre, le griffon à Baal.

(7) Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 33 et fig. 25-6.

du corps d'un bouquetin, rien de plus caractéristique non plus de l'art de ce temps (fig. 33)¹.

C) Les coupes « phéniciennes » de l'âge archaïque sont les héritières des coupes syriennes, à la fois syro-égyptiennes et syro-mycéniennes. Nous ne pouvons étudier toutes ces coupes et ne considérerons que celles qui furent importées



Fig. 32. — Motif de la coupe d'or de Ras Shamra

en Crète ; après quoi nous passerons aux bronzes plus ou moins orientalisants de Crète, inspirés des modèles orientaux. Le nombre des coupes phéniciennes parvenues en Grèce s'est sensiblement accru depuis que Fr. Poulsen en dressait la liste². Bornons-nous à celles de Crète : deux et les fragments

(1) A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. XXI, 4 ; Montet, *Reliques de l'art syrien*, p. 131.

(2) *Der Orient*, p. 20 sq. : 6 à Chypre (signalons que l'exemplaire d'Amathonte, au British Museum — et non à New York, — a été publié et étudié par Myres, *JHS*, 1933, p. 25 sq., pl. I-III), 2 en Crète, 1 à l'Acropole d'Athènes, 1 à Delphes, 2 à Olympie. Sur les documents connus depuis cette date, cf. Kunze, *AM*, 1935-6, p. 229, n. 2 : ce sont, outre les documents crétois mentionnés ci-dessous, deux coupes à Rhénée, au musée de Mykonos, encore inédites (cf. Kunze, *Kret. Bronzereliefs*, p. 159, n. 35), une à Perachora (*AA*, 1932, p. 138).

d'une troisième ont été trouvés autrefois à la grotte de l'Ida¹, deux autres, dans ces dernières années, l'une à Arkadès, l'autre à Cnossos². Sauf les deux premières qui forment groupe, ces coupes ne se ressemblent guère ; il y avait assurément des ateliers bien divers à l'intérieur du domaine dit phénicien ; et il faudrait aussi, mieux que nous ne pouvons le faire encore, échelonner ces fabrications dans le temps.



Fig. 33. — Lamme de bronze phénicienne

Laissons de côté la coupe de Cnossos, encore inédite, qui appartient au mobilier d'une tombe dont la céramique va du

(1) 1° *Museo italiano*, II, col. 721-2 et 865-8, pl. VI, 1 = Milani, *Studi e materiali*, I, p. 26-7 et fig. 28 = Poulsen, *o. l.*, n° 7 ;

2° *Museo italiano*, II, col. 722 et 865-8, pl. VI, 2 = Milani, *ibid.*, p. 27-8 et fig. 29 = Poulsen, *o. l.*, n° 8 ;

3° *Museo italiano*, II, col. 722-3 et 856-61, pl. IX, 3 = Milani, *ibid.*, p. 28-9 et pl. II, 13 (il s'agit de deux fragments, plus un éclat non reproduit, qui permet de les réunir). — Le fragment reproduit, *Museo italiano*, pl. IX, 2 = Milani, *ibid.*, p. 11, 12, est classé par Kunze avec les bronzes crétois (*o. l.*, n° 70, pl. 48).

(2) *Arkadès*, fig. 408 et pl. XX ; *JHS*, 1933, p. 292 = *AA*, 1933, col. 308 (pas de reproduction).

style protogéométrique à l'orientalisant : elle nous est décrite avec un décor de bouquetins (« goats »), de palmettes et une frise de bœufs. La coupe d'Arkadès est attribuée par E. Kunze à l'art phénicien¹, mais il en note justement les traits particuliers, le désordre de la représentation, et il souligne la divergence absolue du style par rapport au style phénicien ordinaire². D'autre part Doro Levi en faisait une œuvre crétoise³, en insistant à son habitude sur les traits minoens qui demeurent dans l'art crétois archaïque (agitation, mouvement désordonné, thème du galop volant). Il y a là évidemment une œuvre appartenant à un groupe particulier : on ne retrouve pas ici l'ordre, la clarté sèche du style phénicien ; la palmette d'autre part est fort lourde et grossière. On évoque le désordre et la vie de ces coupes de l'époque amarnienne où prédomine soit l'élément mycénien, soit l'élément syrien. Puisque la coupe provient d'Arkadès, où l'art semble si souvent attardé, on pourrait imaginer une survivance sur place de ces traits amarniens (théorie de Doro Levi) ou supposer un centre d'art qui connaisse les mêmes survivances⁴.

Avec les deux coupes complètes de l'Ida (fig. 34 et 35) nous rentrons dans un domaine mieux connu ; elles s'apparentent à plusieurs coupes de Nimroud, souvent de la façon la plus étroite, et aussi au fragment de l'Acropole⁵. On imaginera, comme dans le cas des ivoires, que ces œuvres, parvenues tantôt en Babylonie, tantôt en Grèce, proviennent d'un même centre, quelque part en Syrie. Le décor n'est constitué que de symboles religieux appartenant à la mythologie égyptienne courante, transposée par des Syriens ou des Phéniciens : sphinx fortement égyptisants⁶ alternant sur une des coupes avec des colonnettes en forme de tige de papyrus, surmontées de scarabées ou d'uraeus (faucons ailés sur le fragment de l'Acropole), sur l'autre coupe avec des bœufs

(1) *Krel. Bronzereliefs*, p. 38.

(2) *AM*, 1935-6, p. 229, n. 2.

(3) *Arkadès*, p. 458-9.

(4) Kunze rapproche de cette coupe celle de Nimroud reproduite par Layard, *Mon. Nineveh*, II, pl. 67 ; il ajoute que ce désordre du style ne se retrouve pas ailleurs en Crète, sinon peut-être dans la Crète préhellénique.

(5) Cf. Layard, *ibid.*, pl. 58 D et E, 63 et 68 ; *JHS*, 1892-3, p. 248, fig. 19.

(6) Ces sphinx portent la double couronne, mais ils ont entre les pattes une sorte de tablier d'où sort l'uraeus, qu'on retrouve sur les ivoires de Nimroud et de Samarie et qui est purement syrien (*Bissing, Jahrb.*, 1923-4, p. 224-5).

(Apis ?) debout sur des corbeilles ou autels fleuris. Il semblerait que ces coupes, comme les coupes égyptisantes de Nimroud, proviennent d'un site phénicien, à l'écart des influences de la Syrie du nord ; quant à la date, il nous paraît difficile de séparer ces coupes des ivoires pareillement égyptisants de Samarie ou d'Arslan Tash au IX^e ou au VIII^e siècle¹, mais difficile aussi d'en séparer les motifs de ceux qui décorent, relégués cette fois au second plan, une coupe comme celle d'Amathonte, qu'elle soit d'ailleurs phénicienne ou chypriote : or, le dernier éditeur de celle-ci, J. L. Myres, tendrait à en rabaisser la date jusqu'aux temps de la renaissance saïte, sous la XXVI^e dynastie (VII^e siècle), parce qu'il hésite à faire remonter les influences égyptiennes qui y paraissent à des phases plus anciennes de l'histoire de l'Égypte. C'est méconnaître qu'en fait cette influence égyptienne dans le domaine syro-palestinien a repris bien avant la XXVI^e dynastie ; cette méconnaissance conduirait à abaisser du même coup de façon excessive des ivoires égyptisants comme ceux de Samarie (*supra*, p. 206-7 et 210). Quant aux fragments trouvés à la grotte de l'Ida², ils rappellent de façon frappante, comme l'a noté F. von Bissing³, le style d'une coupe d'Olympie au musée d'Athènes⁴. Celle-ci porte, il convient de le rappeler, une inscription araméenne comme plusieurs des ivoires étudiés dans le précédent chapitre (*supra*, p. 205, n. 1 ; 206, n. 4)⁵ ; l'on peut dès lors songer avec Bissing à un centre de fabrication dans la Syrie du nord, où les éléments égyptisants sont davantage mêlés d'éléments asiatiques. La coupe d'Olympie permet de donner une idée de ce que devait être celle de l'Ida. Il s'agit d'une scène d'offrande et d'une procession aboutissant à un autel : l'autel⁶ est de forme asiatique ; la personne faisant l'offrande (prêtresse ?) tient dans sa main droite levée un

(1) Poulsen, *o. l.*, p. 28, attribue les coupes de Crète au IX^e siècle, comme les coupes correspondantes de Nimroud, mais nous savons que la date des trouvailles de Nimroud ne peut être aussi aisément fixée.

(2) *Supra*, p. 224, n. 1, n^o 3.

(3) *Jahrb.*, 1923-4, p. 227-9, D 3 du catalogue de la p. 214 (et non D 2 comme le dit Bissing, p. 229).

(4) *Olympia*, IV, pl. 52 = Perrot, *o. l.*, III, p. 783, fig. 550.

(5) A propos de ces inscriptions sur les patères, cf. Dussaud, *Civil. préhell.*, p. 310-11, qui rectifie une erreur de Poulsen sur la langue de ces inscriptions et ajoute qu'une inscription ne renseigne pas forcément sur le lieu de fabrication.

(6) Sur cet autel, cf. Bissing, *l. c.*, p. 227, n. 1.

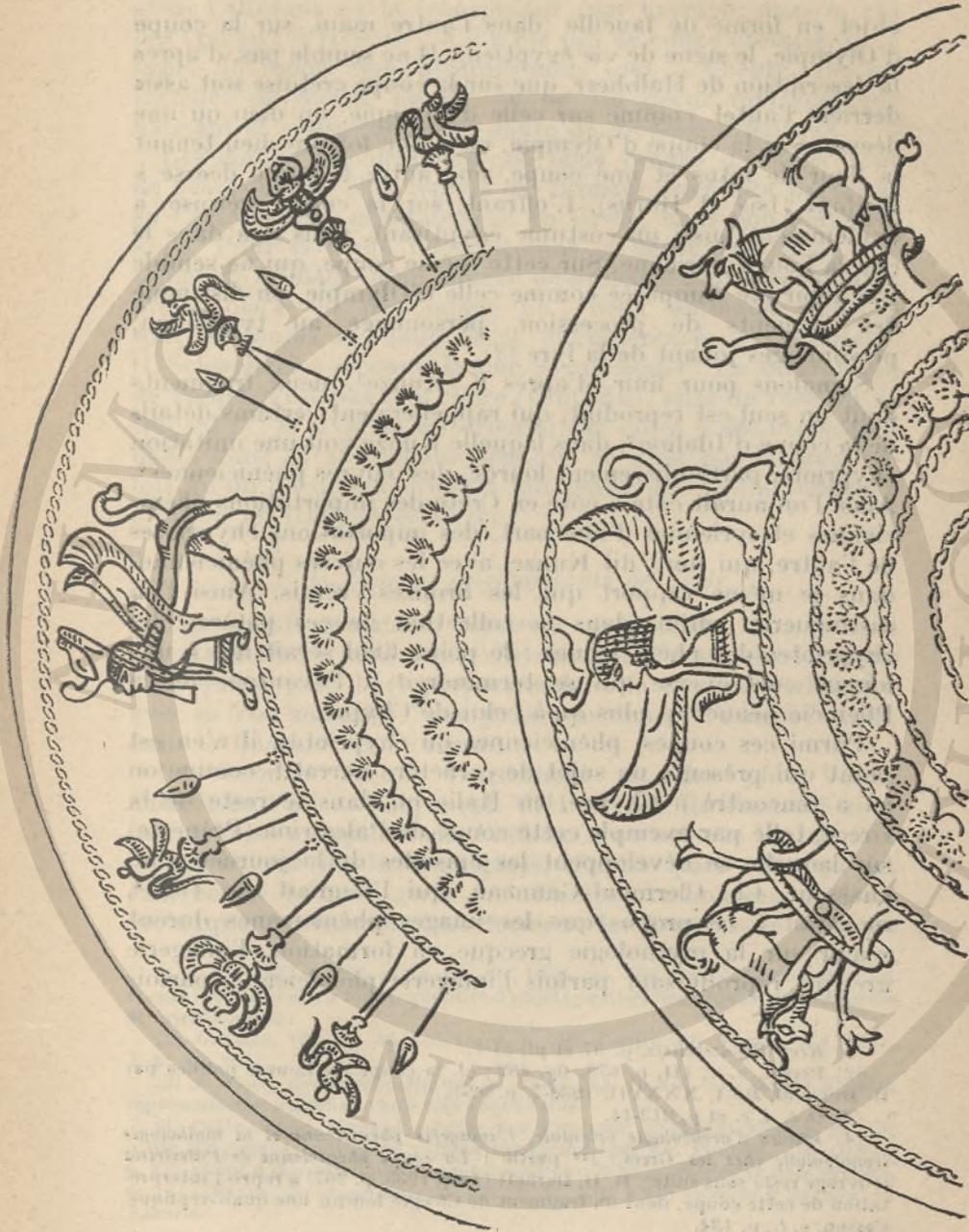


Fig. 34 et 35. — Coupes phéniciennes de l'Ida

objet en forme de faucille (dans l'autre main, sur la coupe d'Olympie, le signe de vie égyptien). Il ne semble pas, d'après la description de Halbherr, que sur la coupe crétoise soit assis derrière l'autel, comme sur celle d'Olympie, un dieu ou une déesse. Sur la coupe d'Olympie, on a une fois un dieu tenant la fleur de lotus et une coupe, une autre fois une déesse à l'enfant (Isis et Horus). L'offrant, sur la coupe crétoise, a évidemment aussi un costume égyptisant, mais il a dans le cou la boucle syrienne. Sur cette même coupe, qui ne semble pas avoir été composée comme celle d'Olympie, on distingue des éléments de procession, personnage au tympanon, personnages jouant de la lyre (?).

Signalons pour finir, d'après E. Kunze¹, deux fragments dont un seul est reproduit, qui rappelleraient certains détails de la coupe d'Idalion², dans laquelle Kunze voit une imitation chypriote, particulièrement lourde, des œuvres phéniciennes³. Ainsi l'on aurait côte à côte en Crète des importations phéniciennes et syriennes d'une part, des importations chypriotes de l'autre, qui sont, dit Kunze, avec les œuvres phéniciennes dans le même rapport que les bronzes crétois. Ainsi l'on distinguerait enfin, dans la collection de ces patères, les chypriotes des phéniciennes : le point final serait mis à une longue controverse qui se terminerait à l'avantage de la Phénicie beaucoup plus qu'à celui de Chypre.

Parmi ces coupes, phéniciennes ou chypriotes, il n'en est point qui présente un sujet de caractère narratif, comme on en a rencontré à Chypre, en Italie ou dans le reste de la Grèce, telle par exemple cette coupe de Palestrina (Préneste) sur laquelle se développent les épisodes de la journée d'un chasseur. Ch. Clermont-Ganneau, qui l'étudiait dès 1880⁴, montrait à ce propos que les images phéniciennes durent réagir sur la mythologie grecque en formation, l'imagerie grecque reproduisant parfois l'imagerie phénicienne, parfois

(1) *Kret. Bronzereliefs*, p. 37 et pl. 51 c.

(2) Perrot, *o. l.*, III, p. 673, fig. 482 ; cf. la coupe du Louvre publiée par R. Dussaud, *BSA*, XXXVII, 1936-7, p. 92-5.

(3) *O. l.*, l. c. et p. 213-14.

(4) *Études d'archéologie orientale. L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs*, 1^{re} partie : *La coupe phénicienne de Palestrina* (ouvrage resté sans suite). R. D. Barnett (*Iraq*, 1935, p. 207) a repris l'interprétation de cette coupe, dont un fragment de Chypre fournit une quasi-réplique, Casson, *o. l.*, p. 134.

aussi l'altérant ou la transposant (par exemple dans le cas des travaux d'Hercule). S'il n'est pas de coupe crétoise de ce type, du moins rencontrerons-nous tout à l'heure, sur les lamelles de métal, bronze ou or, un décor mythologique naissant et s'inspirant sans doute de modèles orientaux.

Les coupes phéniciennes que nous venons d'étudier sont de beaucoup les plus connus des bronzes orientaux parvenus en Crète et plus généralement en Grèce, mais non point les seuls. Pour la Crète nous citerons la découverte dans une tombe de Gnosso¹ d'un anneau de bronze à l'intérieur duquel prend place un personnage nu ; deux animaux (lions ?) sont accroupis en haut de la circonférence, à l'extérieur. B. Schweitzer a reconnu là une *πρότυπα θηρῶν*². La destination de l'objet n'est pas très claire (pendentif, anse de vase ou de trépied ?) ; le style en est oriental. Cet objet a des correspondants dans l'Italie villanovienne³ : ce n'est pas la première fois qu'un document oriental fait sentir une même influence à la fois en Italie et en Grèce.

B) Bronzes orientalisants de Crète

Les coupes orientales servirent de modèles aux coupes orientalisantes ; mais nous n'avons pas d'équivalent crétois à ce qu'est pour l'art protocorinthien la coupe Tyszkiewicz avec sa frise animale⁴. Nous passerons donc à d'autres formes, mais la filiation est la même.

Les bronzes crétois constituent un des plus beaux ensembles d'art archaïque (pl. VIII et IX) ; ils illustrent avec une richesse exceptionnelle l'influence qu'ont eue les travaux orientaux sur les bronzes grecs, d'autre part celle qu'ont exercée les bronzes grecs sur d'autres techniques de l'art archaïque. L'ensemble que forment les bronzes de l'Ida et

(1) *JHS*, 1933, p. 292, et fig. 19 ; *AA*, 1933, col. 308, fig. 16. Cette tombe est encore inédite et elle a fourni quantité d'objets protogéométriques, géométriques et orientalisants.

(2) *Gnomon*, 1934, p. 351, cf. *infra*, p. 292. Contra, Ch. Picard, *RA*, 1947, I, p. 85, n. 1.

(3) A. Roes, *Greek geometric art*, p. 18-19, fig. 10 a-b, qui donne à cette représentation un sens solaire très contestable.

(4) Cette coupe, d'abord publiée par Froehner, *Coll. Tyszkiewicz*, pl. 15, a été longtemps considérée comme rhodienne (par ex. Poulsen, *Der Orient*, p. 87), avant d'être attribuée au protocorinthien (Kunze, *Kretische Bronzereliefs*, p. 111 ; Payne, *Necrocorinthia*, p. 271, n. 1). Elle a été trouvée à Sovana, en Etrurie.

de quelques autres lieux (Palaikastro, Phaistos, Arkadès) a été à nouveau étudié et analysé par E. Kunze¹ : l'origine en peut être fixée vers la fin du IX^e siècle, le terme au début du VII^e². Il appartient donc essentiellement à l'époque où l'influence orientale s'exerça avec le plus de fougue ; Kunze a montré comment les dernières manifestations de cette série s'hellénisent décidément : les têtes d'hommes, les têtes de sphinx, par exemple, au profil parfaitement oriental d'abord, accusent ensuite le nez pointu, les traits « dédaliques » du haut archaïsme grec³. Une certaine dureté, une recherche un peu pénible succèdent à une imitation servile du modèle oriental, elles annoncent l'effort archaïque vers une traduction plus exacte du réel. Ainsi les sphinx du bouclier de Palaikastro, ni par les traits, ni par la coiffure, n'ont plus rien de commun avec les sphinx orientaux (pl. IX, 2). Le plus récent des fragments de l'Ida⁴ fait la transition avec le groupe des bronzes du VII^e siècle ; celui-ci n'est encore que mal connu par des exemplaires isolés, mais on le devine très important :

(1) *Kretische Bronzereliefs*, 1931 ; l'étude des bronzes de Palaikastro vient d'être reprise par S. Benton, *BSA*, XL, 1939-40 (1943), p. 52-4.

(2) Kunze, *o. l.*, p. 247 sq. Des dates aussi hautes, d'ailleurs présentées sans dogmatisme excessif, ne pouvaient manquer de soulever des objections. Déjà H. Payne, dans le compte rendu qu'il donnait de cet ouvrage (*JHS*, 1933, p. 122), montrait que d'une part les vases rhodiens d'Arkadès descendaient à la seconde moitié du VII^e siècle (contre Kunze, p. 41), que d'autre part il était bien difficile de faire remonter au IX^e siècle les premiers boucliers. Miss Benton (*BSA*, XXXV, 1934-5, p. 117) souligne les difficultés qu'il y a selon elle à faire contemporains les boucliers de l'Ida et les bronzes géométriques, et pour cette raison serait tentée de faire descendre les premiers à la fin du VIII^e et au VII^e siècle (C'est méconnaître sans doute qu'il peut coexister dans la Grèce géométrique des produits purement locaux et des produits déjà orientalisants). Elle vient de reprendre ce problème, *BSA*, XXXIX, 1938-9 (1942), p. 52-64, en instituant des comparaisons entre le décor des boucliers et celui de la céramique crétoise ou protocorinthienne ; elle aboutit à répartir ces boucliers au VII^e siècle, de la fin du premier quart au début du dernier. Tout le problème est de savoir si ces boucliers ont servi de modèles aux autres œuvres, ou s'ils ne sont que contemporains. Ceci dit il pourrait être commode historiquement de retarder dans le temps l'apparition de ces bronzes : est-il possible en particulier qu'il y ait eu des bronzes assyrianisants dès le IX^e siècle ? L'influence assyrienne n'est-elle pas une des plus tardives parmi les influences orientales ? Kunze reconnaissait lui-même qu'il est difficile dans l'état de nos connaissances d'établir la chronologie des styles géométriques (*Götting. GA*, 1937, p. 291). Une récente trouvaille de Delphes (*infra*, p. 233 et n. 4) nous engagerait à ne pas faire descendre trop tard dans le temps même la dernière série de ces boucliers.

(3) *Kretische Bronzereliefs*, p. 229 sq., p. 241-2 ; cf. les sphinx des fragments de Delphes mentionnés *infra*, p. 233.

(4) *Ibid.*, n° 76, pl. 37 ; sur la date, p. 245.

ce sont les casques et mitrai d'Axos (pl. XI, 2), de Rethymno (fig. 36), de Dréros¹, et d'autre part les plaques découpées que possèdent divers musées².

E. Kunze a eu beau jeu à signaler combien les bronzes du VIII^e siècle doivent peu à l'art créto-mycénien ; alors que la

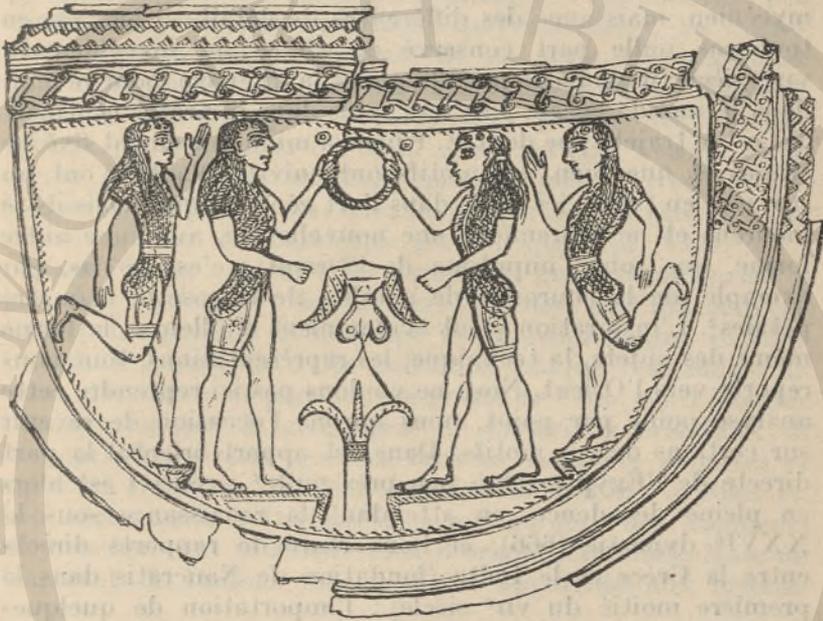


Fig. 36. — Mitra de Rethymno

céramique a suivi un développement continu du mycénien récent à l'archaïque, et conservé certains motifs d'un bout à l'autre de l'âge géométrique, la technique et la forme même

(1) Sur l'ensemble des bronzes d'Axos, cf. Doro Levi, *Annuario*, XIII-XIV, 1933, p. 57 sq. ; sur la mitra de Rethymno, *AM*, 1906, p. 373 sq. ; *Annuario*, XIII-XIV, p. 138-9 et fig. 35-6 ; sur les bronzes de Dréros, *Ἀρχ. Δελτ.*, IV, παρ., p. 27, fig. 12 et *Annuario*, *ibid.*, p. 78-82 et fig. 28-9. Dans les derniers tomes du *BSA*, S. Benton a consacré plusieurs articles aux bronzes du haut archaïsme : *BSA*, XXXIX, 1938-9 (1942), p. 52-64, sur la date des boucliers crétois ; XL, 1939-40 (1943), p. 51-9 : bronzes de Palaikastro et de Praisos ; p. 78-82, sur la date des casques et corselets dans la Grèce archaïque.

(2) Sur ces plaques découpées, cf. Lamb, *Greek and Roman bronzes*, p. 59-60 ; E. Langlotz vient toutefois de ranger ces plaques dans son groupe « étéocrétois » (*Corolla L. Curtius*, p. 61), cf. *infra*, p. 260).

de ces bronzes sont sans précédent, issues directement d'Orient.

Les frises d'animaux sont visiblement empruntées aux coupes phéniciennes, même si le principe en remonte aux temps mycéniens. Ainsi par exemple le galop des bouquetins, sur un bouclier de l'Ida (pl. IX, 1), évoque sans doute le galop mycénien, mais avec des différences de détail ; il ne s'est en tout cas nulle part conservé en Grèce du mycénien au VIII^e siècle, il est passé par Chypre et la Phénicie, pour revenir dans le monde égéen, en Crète, puis dans le protocorinthien. Tel est le trajet type dont E. Kunze a minutieusement fixé les étapes et que bien des motifs ont suivi¹. D'autres ont pu survivre en Crète, ici et là, dans l'art géométrique, mais ils se meurent et ne reprennent une nouvelle vie, avec une autre forme, que sous l'impulsion de l'Orient : c'est le cas, par exemple, de la couronne de pétales, de la rosette à quatre pétales². L'inspiration vient évidemment d'ailleurs ; la forme même des objets, la technique, les représentations, tout nous reporte vers l'Orient. Nous ne voulons pas ici reprendre cette analyse point par point, nous aurons l'occasion de revenir sur certains de ces motifs. Dans cet apport oriental la part directe de l'Égypte est à peu près nulle³ : celle-ci est alors en pleine décadence, en attendant la renaissance sous la XXVI^e dynastie (666), et l'ouverture de rapports directs entre la Grèce et le Delta (fondation de Naucratis dans la première moitié du VII^e siècle) ; l'importation de quelques objets égyptiens⁴ de petite taille ne semble pas avoir exercé d'influence. Au contraire l'art assyrien et surtout l'art, mal connu encore, que l'on peut appeler syro-phénicien, ont présidé au développement de cette série de bronzes. Kunze a montré que ces bronzes, à l'exception de quelques exemplaires phéniciens⁵, étaient de facture crétoise⁶, mais que

(1) Kunze, *o. l.*, p. 162 sq. ; sur un autre motif comme celui de la tresse, *ibid.*, p. 90 sq.

(2) *Ibid.*, p. 113-14 ; 124-6, 220, n. 72.

(3) *Ibid.*, p. 263. Mais il ne faut pas oublier que l'art phénicien est constitué pour une large part d'éléments égyptiens.

(4) Pendlebury, *Aegyptiaca*, par ex., n^{os} 58-65 (Vrokastro) ; à Gnosso a été découvert un anneau de faïence portant des hiéroglyphes, importation ou imitation (*JHS*, 1933, p. 289). Cf. *supra*, p. 111-3.

(5) *Supra*, p. 251 sq.

(6) On a longtemps hésité sur le lieu d'origine comme sur la date des bronzes de l'Ida ; sur les attributions successives, cf. Kunze, *o. l.*, p. 1-3. R. Dussaud

la marque orientale, très prononcée, de certains groupes, allait s'affaiblissant, ou plutôt que l'initiative créatrice des Grecs réagissait de plus en plus pour leur imposer un caractère personnel. La succession chronologique n'est pas absolument sûre ; il semble toutefois que les caractères le plus nettement orientaux vont s'atténuant : quelques exemplaires peu nombreux sont très fortement assyrianisants¹, les autres porteraient plutôt la marque de ce style syro-phénicien qui emprunte de toutes parts, à l'Égypte comme à l'Assyrie². Il n'est peut-être pas d'œuvre plus proche des modèles syriens que le bouclier dit de la chasse au lion, avec la maladresse de sa narration aux épisodes mêlés ; c'est probablement aussi un des plus anciens, car certains des thèmes s'en retrouvent sur des bandeaux géométriques (pl. VIII)³.

Vers 700 au contraire les caractères grecs commencent à prévaloir nettement : les derniers boucliers de l'Ida peuvent être contemporains de la coupe Tyszkiewicz (*supra*, p. 229). Le grand intérêt de cette collection unique rassemblée au cours d'un siècle et plus dans la grotte de l'Ida, est d'illustrer l'élaboration par le génie grec de matériaux orientaux. Il se pourrait du reste que ces bronzes aient été exportés et aient eu ainsi une diffusion assez considérable : à Milet et, tout récemment, à Delphes on a mis au jour des fragments de boucliers qui semblent bien d'origine crétoise⁴. Mais un fragment de Dodone est au moins apparenté aux bronzes

attribuait encore à l'art vannique le principal bouclier de l'Ida (*La Lydie et ses voisins*, p. 80, n. 2).

(1) Groupe A de Kunze, *o. l.*, p. 246 sq. ; les importations assyriennes en Grèce sont du reste extrêmement rares (*ibid.*, p. 263 : sceau assyrien d'Olympie, *Olympia*, IV, p. 187). Mais la série des bronzes assyrianisants de Grèce ne semble pas limitée à la Crète : cf. Kunze, *ibid.*, p. 238-9 et Beil. 5, A-B (statuette de Samos) ; cf. aussi la série des attaches en forme de buste d'homme ailé, *ibid.*, p. 237 et 267 sq. Tout ce groupe assyrianisant paraît appartenir au VIII^e siècle : les attaches sont d'avant 750, 700 au plus tard (*ibid.*, p. 279) ; la statuette de l'Héraion de Samos est au plus tard du début du VII^e siècle. Seuls les bronzes de l'Ida remonteraient au IX^e, ce qui peut sembler bizarre (cf. *supra*, p. 230, n. 2).

(2) Groupes B et C de Kunze, *ibid.*, p. 239. Pour les importations syro-phéniciennes en Grèce, cf. *ibid.*, p. 263, et en dernier lieu : *AM*, 1935-6, p. 228-230.

(3) Kunze, *ibid.*, p. 204 sq.

(4) Kunze, *ibid.*, p. 281 (addendum à la page 5) ; P. Amandry, *BCH*, 1944-5, p. 45-9 et pl. III, 1 ; ces fragments proviennent, notons-le, d'un dépôt de l'époque géométrique ; or le style est celui du groupe C de Kunze, tout à la fin de l'évolution qui libérera les ateliers crétois de l'influence orientale.

crétois du groupe B¹ ; et d'autre part des bronzes crétois (du groupe A) ont pu servir de modèles à des bronzes italiens comme le support de la tombe Barberini, à Préneste², et la coupe Capena³, eux aussi très fortement assyrianisants, sans compter d'autres rapprochements possibles⁴.

Notons en passant que les arts du métal ont régulièrement inspiré ceux de la terre cuite. Certaines formes du métal sont transcrites dans la céramique ; certains procédés techniques passent de l'un à l'autre, des motifs sont transmis par l'intermédiaire de ces objets métalliques qu'on semble avoir exportés volontiers. Des transcriptions de formes du métal dans le domaine de la terre cuite, on a de nombreux exemples dans la Crète même, comme dans les régions qui subissent son influence artistique. Si l'on n'a trouvé en Crète aucune de ces protomés de bronze en forme de personnage ailé, si fréquentes à Olympie et à Delphes, on en a trouvé, du moins, une imitation en argile⁵ ; de même les boucliers de bronze ont, en Crète même, leurs pendants assez grossiers, en argile, vers la fin de l'époque géométrique, avec la tête de lion faisant pareillement saillie au centre⁶ ; si le type même du bouclier est certainement une imitation des exemplaires de bronze, la tradition de la céramique géométrique crétoise prévaut dans le traitement. Les vases plastiques en forme de lion de l'époque proprement orientalisante empruntent à leurs modèles de bronze certains détails de traitement⁷. Nous reviendrons sur l'origine de ce type de lion ; les modèles hittites prévalent dans sa formation ; mais le type assyrien a aussi ses héritiers ; on ne peut discuter que sur l'antériorité relative d'un type sur l'autre⁸.

(1) Kunze, *ibid.*, p. 36 (pl. 51 d) ; cf. p. 212, 232 et surtout 253.

(2) *Ibid.*, p. 36, Beil. 7 et p. 236-7 ; cf. Poulsen, *Der Orient*, p. 128 sq., fig. 141-2 ; C. Densmore Curtis, *Mem. American Acad. Rome*, 1925, p. 44-5.

(3) Kunze, *ibid.*, p. 36, Beil. 4 a et p. 236-7 ; cf. Poulsen, *ibid.*, p. 120, fig. 126.

(4) Kunze, *ibid.*, p. 261, n. 53 (bronzes de la tombe Regolini Galassi, situle d'Este).

(5) Signalé *ibid.*, p. 268 ; *CVA, Oxford, Ashmolean museum*, pl. 2, 4-7.

(6) Kunze, *ibid.*, pl. 52 a et b, p. 62 sq., p. 187 (l'un de Prinias, l'autre de l'Ida).

(7) H. Payne, *Necrocorinthia*, p. 172-3.

(8) Kunze, *ibid.*, p. 186 et pl. 29, et surtout Payne, *ibid.*, p. 67 sq., 170 sq. G. Rodenwaldt, *Korkyra*, II, p. 144 sq., fig. 139-140, voit dans ce lion assyrianisant le modèle de la lionne de Ménécrotès à Corfou.

En outre beaucoup de vases à cette époque ont un complément plastique : un bassin d'Arkadès, par exemple¹, présente en saillie une série de têtes de griffons, le reste du corps étant peint sur l'argile : on a là quelque chose de très analogue à ces aigles dont la tête en forte saillie se détache au centre des boucliers de l'Ida, tandis que les corps et les pattes se fondent dans le faible relief de l'ensemble². En Crète du reste, les motifs plastiques en saillie, têtes d'animaux ou même de personnages humains, sont fort abondants dans la céramique géométrique et orientalisante ancienne,

Un second problème est celui de l'influence de la technique du métal sur celle de la céramique. On a attribué par exemple l'emploi de l'incision qui vient détailler la silhouette géométrique à l'imitation des modèles métalliques³, tandis que le dessin au trait avec retouches de couleurs semble venir de la peinture. On sait que la constitution du premier style à figures noires, avec emploi régulier de l'incision, peut être revendiqué par le groupe protocorinthien, à un moment où les autres styles, l'attique tout le premier, hésitent entre les techniques diverses. La Crète orientalisante a connu elle aussi des essais d'incision⁴. On a voulu encore attribuer à l'influence du métal la technique des points qui sèment les corps des animaux ou les vêtements des personnages dans tous les groupes de la céramique orientalisante⁵. Si l'influence n'en est pas certaine, il s'agit du moins d'une technique commune à tous les arts orientalisants et qui se perd avec le développement de la figure noire.

Il resterait à traiter de l'influence qu'eurent les objets de métal dans la transmission de certains motifs. E. Kunze a relevé le parallélisme du métal et de la céramique dans plusieurs cas ; et Fr. Johansen a signalé aussi pour toute une part du répertoire protocorinthien des correspondances avec les bronzes crétois. Il faudrait replacer ce sujet dans une étude d'ensemble de la transmission des motifs.

(1) *Arkadès*, p. 323 sq., fig. 240 a-d.

(2) Kunze, *ibid.*, p. 274.

(3) Par ex. Johansen, *Les vases sicyoniens*, p. 10.

(4) Par ex. : *Arkadès*, p. 534 ; cf. *supra*, p. 185-7.

(5) Kunze, *ibid.*, p. 106-7, se prononce contre cette influence du métal.

C) *Lamelles et plaques à reliefs*

Comme les boucliers de l'Ida, les lamelles de métal représentent un style qui, d'abord très fortement orientalisant, va s'hellénisant peu à peu. Deux lamelles ont été trouvées, l'une à Kavousi (fig. 37), l'autre à Cnossos (fig. 38) : le style en est si fortement orientalisant qu'elles pourraient presque passer pour orientales. La première provient d'une tombe géométrique, probablement d'époque géométrique tardive¹.

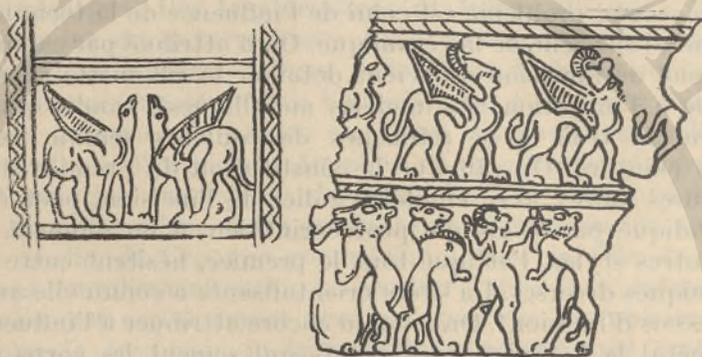


Fig. 37. — Plaque de bronze de Kavousi

Ces griffons disposés selon le vieux schéma antithétique, ces défilés de sphinx casqués, ces héros dompteurs de lions nous paraissent aussi proches que possible des modèles d'Asie, bien qu'E. Kunze trouve déjà à ces sphinx un caractère grec et, pour cette raison, rapproche ce document de ses boucliers les plus récents. Une tombe de Cnossos² a fourni deux lamelles issues probablement du même atelier que les précédentes (on peut supposer que cet atelier se trouvait à Cnossos et exportait ses produits dans la Crète orientale comme le faisaient les fabricants de vases) : l'une porte pareillement des files de sphinx casqués et un guerrier qui égorge des lions ;

(1) *AJA*, 1901, p. 147-8 et fig. 11 ; Kunze, *o. l.*, p. 251-2, fig. 31 et pl. 56 e ; le contenu de cette tombe est décrit in *AJA*, *l. c.*, p. 145, n. 1, mais n'est malheureusement illustré que de façon sommaire, comme toutes les trouvailles de Kavousi.

(2) *JHS*, 1933 p. 290-1, fig. 16.

l'autre une scène à trois personnages encadrée de lutttes entre des archers et des guerriers en char. On a là certainement l'imitation de quelque thème de combat dans une narration orientale, comme on en rencontre sur les coupes phéniciennes (*supra*, p. 228-9). Ces lamelles orientalisantes se distinguent fort nettement des lamelles géométriques, attiques ou corinthiennes¹ : la différence de style s'explique soit par la différence d'âge, soit parce que les secondes proviennent d'ateliers

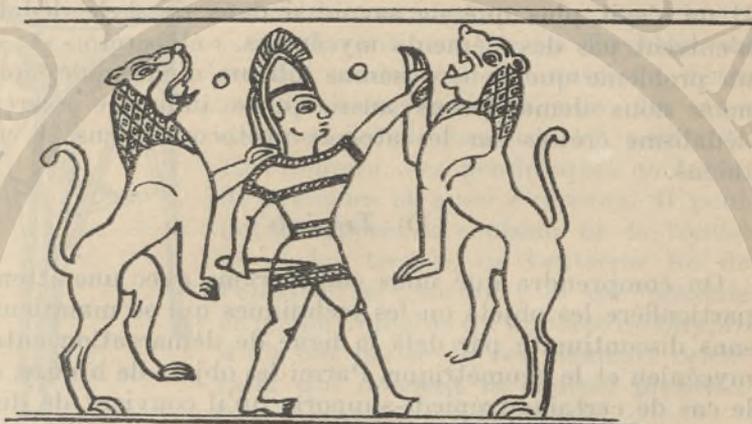


Fig. 38. — Plaque de bronze de Cnossos

plus éloignés des modèles orientaux. Des plaques d'Éphèse se rapprocheraient davantage des nôtres, bien que le style en soit beaucoup plus lourd².

De même que les boucliers de l'Ida nous faisaient passer par étapes d'un style orientalisant à un style archaïque grec, de même il existe des lamelles proprement archaïques. Celle qui fut trouvée à l'Ida et qu'ont publiée quasi simultanément Ch. Picard et Doro Levi³ est d'un style déjà très purement

(1) Kunze, *o. l.*, p. 265-6.

(2) Hogarth, *Excav. Ephesus*, pl. 8, 2 et 7 = Marshall, *BM Cat. jewellery*, p. 69, fig. 11 et 14. Le rapprochement est fait par Kunze, *o. l.*, p. 259.

(3) *RHR*, 1928, 11, p. 60-77, pl. I, 1 ; *Arkadès*, p. 708-9, fig. 670. De menus fragments complémentaires sont signalés par Doro Levi, *AJA*, 1945, p. 313, fig. 23 et 29. Une autre lamelle d'or est signalée par Halbherr, *Museo Italiano*, 11, col. 751. Cf. sur les plaquettes d'or à relief, W. Reichel, *Griechisches Goldrelief*, p. 46-8, pl. XIV, n° 47 ; Doro Levi, *AJA*, 1945, p. 317 sq.

dédalique. D'autre part, Payne a reconnu le style crétois dans une série de lamelles, en or comme la précédente, provenant d'une tombe de Corinthe¹; le dompteur de bêtes y prend place entre des files de guerriers, comme aussi une scène à trois personnages : Ariane et Thésée devant le Minotaure². Nous sommes parvenus à un stade de l'art crétois qui ne peut être antérieur au VII^e siècle. Si le souvenir de l'influence orientale est encore présent dans les thèmes, le style n'a plus rien d'oriental, et pas davantage d'ailleurs de géométrique. Il ne s'agit plus que de savoir si dans ce style dédalique n'entrent pas des éléments mycéniens, « étéocrétois »³; c'est un problème que nous poserons ailleurs d'ensemble, comme nous nous demanderons aussi quelle influence exerça le dédalisme crétois sur les ateliers protocorinthiens et corinthiens.

D) Trépieds

On comprendra que nous considérons avec une attention particulière les objets ou les techniques qui se maintiennent sans discontinuité par delà la ligne de démarcation entre le mycénien et le géométrique. Parmi les objets de bronze, c'est le cas de certains trépieds-supports qu'il convient de distinguer des trépieds proprement dits⁴. Un groupe important est constitué par des exemplaires chypriotes, d'époque mycénienne tardive ou submycénienne, provenant de Curium et d'Enkomi⁵. L'un d'eux provient de la tombe 58 d'Enkomi, des débuts de l'âge du Fer, qui renferme la boîte d'ivoire étudiée plus haut (*supra*, p. 197 sq.); celui de Curium est décoré d'une frise de boucs et de lions galopant⁶, mais la particu-

(1) *Necrocorinthia*, p. 222; pour d'autres la série serait corinthienne ou péloponésienne, Reichel, *ibid.*, p. 41, n. 44.

(2) Furtwängler, *Arch. Zeitung*, 1884, pl. VIII, 3 = *Kleine Schriften*, I, pl. XV, 3, 5 et 7.

(3) Furtwängler rapproche ces lamelles, au point de vue du style, du criophore de Berlin et d'une plaque de bronze découpée du Louvre (*in/ra*, p. 256 et *Bronzes antiques du Louvre*, I, n° 93, pl. 11).

(4) Sur cette série, cf. Lamb, *Greek and Roman bronzes*, p. 32-5; Karo, *AM*, 1920, p. 128 sq.; S. Benton, *BSA*, XXXV, 1934-5, p. 124-6.

(5) Lamb, *o. l.*, p. 33, n°s 1, 3, 6; cf. Gjerstad, *Studies on prehistoric Cyprus*, p. 238, n°s 1-3; Casson, *Ancient Cyprus*, p. 55, (références : n. 2-4).

(6) Il n'y a pas de raisons pour faire remonter cet exemplaire jusqu'au XV^e siècle comme le fait S. Benton, *l. c.*, p. 125; cf. sur sa date Karo, *l. c.*, p. 130; Hall, *Civil. of Greece*, p. 135. Furtwängler attribuait au contraire ce

larité la plus notable, commune à tous ces trépieds, est la présence de volutes ioniques qui s'épanouissent au sommet de chacun des pieds. On sait — nous l'avons constaté dans le chapitre consacré à la formation des ordres — que dès l'époque mycénienne paraît une façon d'ordre ionique dans un domaine qui comprend Chypre, la Syrie et la Palestine. Au groupe chypriote, qui peut être du XII^e siècle, on rattachera naturellement un trépied de Ras Shamra, du même type, avec des pendeloques en forme de grenades¹.



Fig. 39
Trépied de Vrokastro

Sur le continent grec, à Tirynthe, un trépied analogue a lui aussi un décor de colonnettes ioniques, avec des têtes de boucs et de taureaux et, comme à Ras Shamra, des pendeloques en forme de grenades et aussi d'oiseaux. Il peut dater, d'après le contenu de la tombe où il fut trouvé, de l'extrême fin de l'époque mycénienne ; il est possible et même probable qu'importé de Chypre il ait fait partie de ces éléments orientaux qui donnent sa couleur propre à la civilisation mycénienne².

Cette forme se maintint à peu près telle quelle : à Vrokastro, en Crète, il s'en trouve un exemple en plein milieu protogéométrique, dans une tombe où figuraient des objets de fer, une céramique encore fortement submycénienne, des sceaux de faïence, égyptiens ou égyptisants, dont les pendants appartiendraient aux XX^e-XXII^e dynasties (fig. 39)³. En Crète deux autres trépieds ont été

trépied à l'art orientalisant archaïque, par l'effet de la confusion chronologique si instructive que nous avons signalée tant de fois (*Kleine Schriften*, II, p. 305-6).

(1) *Syria*, 1929, p. 295-6 et pl. IX, 1. Sur la grenade comme symbole religieux, cf. Bossert, *Orientalist. Literaturz.*, 1931, col. 321-8.

(2) *AM*, 1930, p. 131-3, fig. 4 et Beil. XXXIII (la reconstitution avec un bassin de bronze sur le trépied donne une idée de l'usage qu'on faisait de ces supports). Sur ce trépied, cf. encore S. Benton, *l. c.*, p. 95, n. 1 et 124.

(3) E. Hall, *Vrokastro*, p. 132, pl. XXXIV et fig. 80. Sur le contenu de cette tombe, cf. Hall, *ibid.*, p. 123 sq. Sur les sceaux égyptiens, cf. Hall, *ibid.*, p. 135-6, fig. 81 et pl. XXXV ; Hall, *Civil. of Greece*, p. 263, fig. 342 ; Pendlebury, *Aegyptiaca*, n^{os} 58-65.

trouvés à Cnossos : l'un vient d'une des tombes Hogarth dans laquelle la céramique était déjà plus nettement protogéométrique qu'à Vrokastro¹. On peut donc penser, avec Schweitzer et Payne, que ce trépied date de la fin du protogéométrique, soit, d'après les évaluations habituelles, de la fin du x^e au début du ix^e siècle². B. Schweitzer ajoute que le trépied de Cnossos fut peut-être importé de Chypre, et Chypre est en effet un des lieux par excellence où se maintiennent le plus vivantes les traditions mycéniennes, jusqu'en pleine époque géométrique et plus tard encore ; mais c'est peut-être oublier que la Crète connut de pareilles survivances et que les produits crétois et chypriotes sont parfois bien proches les uns des autres. Le second trépied de Cnossos fut trouvé en 1935 dans une tombe également protogéométrique, et lui aussi peut être, si on le veut, de fabrication chypriote³.

Le dernier en date de ces trépieds-supports serait celui qui provient d'une tombe des environs de la Pnyx à Athènes⁴ ; le type en est quasi identique, mais le milieu déjà géométrique nous autorise à dater cet exemplaire du milieu du ix^e siècle⁵. Il serait à mettre au nombre de ces importations orientales, chypriotes aussi peut-être, qui viennent dès l'époque géométrique proposer des modèles à l'art grec ; et dans ce cas particulier il semble que le décor des trépieds géométriques s'inspira de celui de ces vieux supports remontant à l'âge du Bronze⁶.

Voilà donc une série de documents qui restent les mêmes de la fin de l'âge mycénien au début de l'âge géométrique et sont ainsi capables de transmettre des motifs décoratifs de l'un à l'autre. Mais s'agit-il là d'une transmission sur place ? Ces trépieds sont-ils grecs ? Ils ne peuvent point l'être, répond justement E. Kunze⁷, parce qu'ils se maintiennent presque

(1) *BSA*, VI, 1899-1900, p. 83 ; et Hall, *Vrokastro*, pl. XXXIV, 2 et p. 132-3.

(2) Schweitzer, *Untersuchungen*, p. 39 ; Payne, *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 269 ; S. Benton, *BSA*, XXXV, 1934-5, p. 125, date ce trépied des xi^e-vii^e siècles ; si imprécise que soit encore la chronologie de cette époque, il est évident qu'au vii^e siècle, à Cnossos, cette céramique protogéométrique était depuis fort longtemps hors d'usage.

(3) *JHS*, 1935, p. 167 ; S. Benton, *l. c.*, p. 113.

(4) *AM*, 1893, p. 414, pl. XIV.

(5) Schweitzer, *o. l.*, p. 40 ; d'après Benton, *l. c.*, p. 125, n. 4, on a pu identifier au musée d'Athènes quatre des vases trouvés avec ce trépied.

(6) Lamb, *o. l.*, p. 46 ; Benton, *l. c.*, p. 80 et 113, n. 1.

(7) *AM*, 1935-6, p. 228, n. 1.

sans changements par delà l'invasion dorienne. La formule est peut-être un peu bien absolue ; il a pu y avoir des transmissions sur place, au moins en Crète et peut-être dans d'autres centres mycéniens. Mais elle concorde dans la majorité des cas avec la thèse que nous soutenons, que les ressemblances entre objets mycéniens et grecs archaïques s'expliquent par une survivance orientale ou gréco-orientale, par une influence extérieure exercée à deux reprises sur la Crète et la Grèce. Kunze songe lui aussi à Chypre comme patrie de ces trépieds. Toutefois la découverte, à Beth Shan, dans une couche qui correspondrait à l'époque de Ramsès III (xii^e siècle, débuts du Fer), d'un trépied du même genre, avec le même décor stéréotypé de volutes ioniques¹, montre que ces trépieds étaient connus dans un vaste domaine oriental, même s'ils étaient originaires de Chypre², et qu'ils se rattachent de toute évidence à un ensemble de fabrications de métal, florissant en ces temps là en Orient et s'inspirant de formules artistiques égyptiennes auxquelles se mêlaient des courants asiatiques et mycéniens. Ces fabrications sont représentées, par exemple, en dehors des trépieds, par des supports de lampes trouvés à Megiddo, dans une couche datée du Pharaon Sheshonk, vers 930³. C'est d'après ces documents qu'on peut imaginer ce que fut l'art du métal dans le palais et le temple de Salomon. La Palestine de l'époque des premiers rois, toute dépendante d'ailleurs de l'art phénicien et peut-être de l'art chypriote, est précisément une de ces terres orientales où se sont attardées les fabrications mycéniennes de l'art mixte du Nouvel Empire.

Ces réflexions nous conduisent à examiner un groupe curieux de documents ; il s'agit de supports à roulettes qui portaient des vases, comme les trépieds, mais présentaient une forme rectangulaire ; les quatre que nous connaissons proviennent de Larnaka, d'Enkomi et de Curium, en

(1) *PEF, QS*, 1934, p. 133-4, pl. VII, 3.

(2) On sait que la diffusion des produits chypriotes en Asie paraît avoir été très importante au début de l'âge du Fer.

(3) Watzinger, *Denkm. Palästinas*, I, p. 105-7. Sur la date, cf. Moret, *Histoire de l'Orient*, p. 667 ; C. Watzinger, in W. Otto, *Handbuch der Archäologie*, I, p. 806, n. 3, ferait remonter à 1050 ce niveau de Megiddo.

Chypre, de Megiddo en Palestine¹; ils servent à illustrer la description que nous donne le livre des Rois d'un instrument du culte dans le temple de Salomon, fabrication, nous est-il dit, de Hiram de Tyr². Le décor s'en apparente étroitement au décor des trépieds; on retrouve en particulier l'épanouissement terminal des supports en volutes ioniques. L'un de ces objets, à Enkomi, fut d'ailleurs trouvé en compagnie d'un support à trois pieds courbes³. Ces supports rectangulaires à roues appartiennent aussi nettement que les premiers à ce courant d'art, à la fois submycénien et phénicien, qui se prolonge à Chypre et en Syrie jusqu'à la fin du second millénaire, et qui s'épanouit dans les œuvres que Salomon commanda aux artistes de Tyr. N'oublions pas que cet art est très fortement orientalisant; au temps où régnait « l'occidentalisme », Furtwängler, étudiant le premier cette catégorie d'objets, insistait au contraire sur le caractère européen, occidental, nullement orientalisant de cet art⁴. Sans nier une certaine saveur mycénienne, sans méconnaître le caractère mycénien des femmes à leur fenêtre, sur le support de Larnaka, il nous paraît que la plupart des thèmes sont au contraire nettement orientalisants: ainsi les colonnettes ioniques, les sphinx, la roue à six rayons. L'exemplaire de Curium ne fait que renforcer cette impression: les personnages qui, sur trois faces, apportent des offrandes (corne d'ivoire, lingot de cuivre, poisson?), le joueur de harpe assis qui apparaît sur la quatrième ont une apparence plus orientale encore.

Ces supports mycénien tardifs vont servir de modèles, au bout d'un temps fort court, à un support monté sur roues qu'il serait possible de reconstituer en partie avec des fragments de bronze provenant de la grotte de l'Ida en Crète,

(1) Furtwängler, *Kleine Schriften*, II, p. 298 sq.; Lamb, *Greek and Roman bronzes*, p. 34-5, pl. 12 a-b. L'exemplaire de Curium est publié par Barnett, *Iraq*, 1935, p. 209, et par St. Casson, *Ancient Cyprus*, p. 128-9 et pl. VIII (La date est une fois de plus controversée, comme l'avait été celle des premiers: art mycénien tardif pour Casson; art phénicien du premier millénaire pour Barnett). L'exemplaire de Megiddo, *Oriental. Instit. Publications*, XXVI, p. 19 sq., pl. XVIII, est reproduit par C. Watzinger, in W. Otto, *Handbuch der Archäologie*, I, p. 806, et pl. 191-2.

(2) *Rois*, I, VII, 27-37; cf. Furtwängler, *Kl. Schriften*, II, p. 301-4.

(3) *AM*, 1920, p. 129.

(4) *O. l.*, p. 308.

selon une hypothèse formulée par G. Karo¹. Si nous acceptons cette reconstitution qui doit être exacte en gros, mais qu'il est impossible de préciser tant que n'ont pas été publiés tous les fragments de l'Ida, nous aurions là un exemple typique de l'influence orientale sur l'art géométrique : si nous retrouvons les colonnettes ioniques, le répertoire de guerriers, de chars, de navires est bien géométrique ; les animaux sont ceux du pays : pas de sphinx, mais un chien et une vache². Or les restes d'un support analogue ont été découverts, il y a quelques années, à Delphes : les traditionnelles colonnettes ioniques y sont flanquées de taureaux et de bouquetins parfaitement grecs et encore géométriques. Nous y verrions volontiers une fabrication crétoise du VIII^e siècle³. Sous l'influence ionienne au contraire le modèle oriental s'imposera dans tous ses détails, même les plus étrangers : ainsi le support offert à Delphes encore, mais par Alyattès de Lydie, vers la fin du VII^e siècle, dont nous possédons des descriptions, présentait un décor animal et végétal fortement orientalisant et ionisant⁴. Si l'archaïsme grec s'attache à mettre sa marque propre sur l'apport oriental, il faut avouer que l'Ionie est sur ce point singulièrement en retard sur la Crète et que l'archaïsme ionisant représente à nouveau une phase très orientalisante, déjà largement dépassée ailleurs.

(1) *Museo Italiano*, II, col. 730, pl. XI, 1 et 5 ; G. Karo, *ARW*, VIII, *Beiheft gewidmet H. Usener*, 1905, p. 62 sq., fig. 1-9 ; cf. déjà Petersen, *RM*, 1897, p. 21 sq., qui ne connaît pas les exemplaires chypriotes. S. Benton (*BSA*, XXXV, 1934-5, p. 89, n. 2 et 98, n. 7) fait des critiques de détail à cette reconstitution : ces fragments, dit-elle, pourraient appartenir à un support triangulaire à trois roues ; toutes les figures d'autre part n'appartiennent peut-être pas au même objet, étant donné la différence d'échelle ; enfin une roue à quatre rayons figure parmi les fragments de l'Ida, qui s'adapterait peut-être mieux à l'objet que la roue à six rayons. Elle interpréterait le couple qui s'embarque comme celui de Thésée et Ariane quittant la terre de Crète où ils aperçoivent encore un chat et un oiseau. E. Kunze qui semble adopter la reconstitution de Karo (*Kret. Bronzereliefs*, p. 42) interpréterait la même scène comme l'enlèvement d'Hélène (*Götting. GA*, 1937, p. 296).

(2) S. Benton (*l. c.*, p. 89, n. 2) fait toutefois justement observer que certains traits ne sont pas géométriques : dans le traitement des animaux apparaît un certain naturalisme réaliste. Doit-on dissocier quelques fragments qui ne seraient pas de même date ? Doit-on admettre que la date de ces fragments est trop haute ? ou que l'art géométrique crétois s'est, plus tôt qu'ailleurs, laissé pénétrer d'influences divergentes ?

(3) P. Amandry, *BCH*, 1944-5, p. 56-61 et pl. IV, 1.

(4) Karo, *l. c.*, p. 55, n. 2 et 64-5.

CHAPITRE VI
DE LA PLASTIQUE MYCÉNIENNE
A LA PLASTIQUE ARCHAÏQUE :
LE « DÉDALISME »

Quand on parle d'art plastique, on songe immédiatement à la sculpture monumentale, ronde bosse ou relief. Or la grande sculpture demeura probablement inconnue de l'époque géométrique comme elle l'avait été de la civilisation préhellénique¹ : il n'est pas de statue antérieure au VII^e siècle, ni même à la seconde moitié du VII^e siècle. Mais toute une plastique de petite taille, en bronze ou en terre cuite, a précédé l'apparition de la grande sculpture : c'est à l'étude de ces petits objets, rarement intéressants au point de vue esthétique, qu'est consacré l'ouvrage important de V. Müller, *Frühe Plastik in Griechenland und Vorderasien*² ; l'auteur est entré dans des développements qui ne nous retiendront pas ; nous voudrions, nous bornant à ce qui dans ce livre concerne la Crète, profiter de ses observations, y ajouter aussi quelque peu, pour mieux définir ce qu'a été la petite plastique crétoise et la place qu'elle tint dans la plastique grecque. Les pro-

(1) Cf. par ex. Deonna, *Dédale*, II, p. 160-2. Toutefois on admet assez souvent aujourd'hui que l'époque géométrique (et aussi la mycénienne) a connu une plastique monumentale : ainsi V. Müller qui, dans sa *Frühe Plastik*, p. 223, n'en admettait pas l'existence, déclare lui-même avoir changé d'avis sur ce point : *Metrop. Mus. studies*, V, 1936, p. 157 sq. ; *Gnomon*, 1937, p. 79-80. De même Matz se rend aux arguments de Müller, *Gnomon*, 1937, p. 408, et se représente ces statues géométriques, telles l'Apollon d'Amyklées et l'Athéna Lindia, comme des statues-blocs dont les bras toutefois seraient divergents. Sur ce problème qui est fort actuel, cf. Jenkins, *Dedolica*, p. XIV.

(2) Ouvrage publié en 1929.

blèmes concernant la statuaire proprement dite se grefferont à leur tour sur ceux de la petite plastique.

Devons-nous, pour la plastique aussi, reprendre les cadres utilisés dans les chapitres précédents, passer de la Crète mycénienne à l'Orient pour revenir à la Crète archaïque ? Le livre que nous avons mentionné de V. Müller traite si longuement et si justement de toutes ces questions que nous ne voudrions retenir que les grandes lignes du problème.

De la plastique crétoise nous ne dirons rien, sinon que l'esthétique en est strictement opposée à ce qu'on verra par la suite : tout y est subordonné à l'expression du momentané. Celle du MR III serait particulièrement intéressante à étudier : il en ressortirait qu'en face de la barbarie continentale la plastique crétoise de cette époque demeure singulièrement riche. Mais cette étude est difficile, parce que, les meilleures époques ayant davantage attiré les regards, les publications restent rares : les trouvailles d'Hagia Triada, si riches en documents plastiques, sont encore à peu près inconnues¹.

Sans doute un retour s'opère au primitif, à l'inorganique : de même que sur les vases le poulpe allait se stylisant, puis se barbarisant, de même la statuette perdait peu à peu sa vie (fig. 40). Cette tendance se fait jour à partir du MR II, le bas du corps devenant cylindrique². Il ne s'agit pas seulement d'une évolution interne dans l'art crétois, mais d'une influence de la « tectonique » continentale. Non seulement des statuettes mycénienes furent importées en Crète, mais les types crétois subirent l'influence mycénienne³.

Cependant dans ces imitations mêmes quelque chose demeure de l'esprit crétois. Que l'on compare seulement la statuette courante sur le continent⁴ avec la série qui est

(1) Quelques-uns de ces documents ont pourtant été reproduits par Doro Levi, *Arkadès*, fig. 646-8, 649 b, 653, ainsi que d'autres venant d'autres sites. De même L. Banti étudiant les cultes minoens et grecs à Hagia Triada, reproduit un certain nombre de terres cuites, *Annuario*, Nuova serie, III-IV, 1941-2, p. 50 sq.

(2) Par ex. *Mon. ant.*, XIV, 1904, fig. 37-40 (Hagia Triada) ; *P. of M.*, 11, fig. 193 a et pl. XXI B (Cnossos et Mavro Spelio) ; cf. aussi Müller, *o. l.*, p. 54 et pl. XII, nos 227-230.

(3) Müller, *o. l.*, p. 45, cf. par ex. pl. XIII, fig. 233 (Phaistos, *Mon. ant.*, XII, 1903, p. 124, fig. 52, n° 5).

(4) Müller, *o. l.*, pl. XVI-XVII.

en train de se constituer autour des déesses de Gazi, mycéniennes ou même submycéniennes (pl. XIII, 1)¹, qui se prolonge dans le protogéométrique avec les idoles du Lassithi (pl. XIII, 2)² : sur le socle cylindrique s'épanouit un torse encore modelé, surmonté d'un visage qui cherche encore l'expression.

L'Orient exerce-t-il son influence sur cette plastique contemporaine des ivoires et des céramiques levanto-helladiques ? Sans doute des statuettes de dieux ou de guerriers syriens parviennent-elles tant en Argolide qu'en Crète (*supra*, p. 83-4). Mais, si elles provoquent quelques imitations, ce n'est que tardivement et de façon très limitée³. Il n'y a point de compénétration réelle de ces deux styles trop différents. Ce que la plastique mycénienne emprunte alors à l'Orient, ce sont des thèmes iconographiques (*infra*, p. 264 sq.) qu'elle traitera dans son style propre : ainsi la déesse à l'enfant de Mavro Spelio présente un sujet oriental sans être aucunement orientalisante. Pareillement nous constatons à Ras Shamra que les quelques terres cuites mycéniennes importées sur ce site, du type d'ailleurs le plus barbare⁴, y demeurent étrangères au contexte.

Toute la tradition asiatique à travers les âges, du sumérien à l'assyrien et au delà, traduit le volume en masse compacte, immobile, refermée sur elle-même (pl. VI, 1-3) : c'est le principe même de ce que Müller appelle « Blockstil » en opposition évidente avec le principe minoen qui recherche avant tout l'expression du mouvement, évidente aussi avec le



Fig. 40
Terre cuite de Gnosso

(1) Sp. Marinatos, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1937, p. 278-291, fig. 1, pl. 1-11 ; Pankalochori, *AA*, 1933, p. 299, fig. 6-8, et les documents cités *supra*, p. 245, n. 2.

(2) *BCH*, 1937, p. 475, pl. XXXIX ; Pendlebury, *The archaeology of Crete*, p. 312 et pl. XL1, 1-2.

(3) Müller, *o. l.*, p. 53, pl. XV, n° 248.

(4) Schaeffer, *Syria*, 1932, p. 7, fig. 5 ; *Ugaritica*, 1, p. 9, fig. 94.

principe géométrique du « Spreizstil » (*infra*, p. 250). Déjà la Syrie, la Phénicie, sous des influences occidentales et égyptiennes, détendent quelque peu la rigidité de ces formes. Dès la première moitié du second millénaire nous voyons s'adoucir de quelque grâce et raffinement une figure de déesse « hourrite », figée par ailleurs dans sa pose hiératique¹. La Phénicie surtout, au Bronze récent et dans les débuts du Fer, adoucit les lignes, creuse la taille, à l'instar des statuettes égyptiennes (pl. VI, 4-5) ; à ce titre le rôle de la plastique égyptienne a son importance dans la formation du dédalisme, l'Ionie demeurera plus purement asiatique².

V. Müller a essayé de mettre de l'ordre parmi les innombrables petits bronzes syriens qui jalonnent la longue période qui va du milieu du second millénaire au début du premier, parmi leurs contemporains phéniciens ou palestiniens³. Là encore c'est une série continue qui s'offre à nous, sans que rien rappelle la coupure grecque entre mycénien, géométrique et archaïque. Bornons-nous, sans pousser plus loin l'étude, à noter un fait décisif : il est frappant de voir une plaquette de Ras Shamra, au XIII^e siècle, nous offrir le schéma même qui sera quelques siècles plus tard le schéma dédalique (fig. 42), et cela au voisinage immédiat des statuettes mycéniennes importées — on mesure d'ailleurs à les voir côte à côte la différence des deux esthétiques —, frappant aussi de voir ce schéma, apparu dans l'art composite de la Phénicie au carrefour de l'Orient, de l'Égypte et de l'Occident, se maintenir en Palestine, sans interruption, de la fin du Bronze au début du Fer⁴ : preuve évidente, semble-t-il, de la justesse de la thèse que nous développons. Déjà ce schéma asiatique

(1) Schaeffer, *Syria*, 1938, p. 321-3, pl. XXXIV, 3 ; *Ugaritica*, I, p. 128 sq., pl. XXVIII-XXX ; sur la possibilité d'influences égéennes, *ibid.*, p. 143.

(2) P. Amandry a récemment insisté sur ce qui sépare de la plastique dédalique la plastique ionienne naissante, peut-être héritière des traditions hittites, *Syria*, 1944-5, p. 164-5, 173-4.

(3) Müller, *o. l.*, p. 103 sq., pl. XXXVI sq.

(4) *Syria*, 1931, pl. XIII, 4, à droite ; 1932, p. 8-10, pl. IX ; 1938, p. 321-3, fig. 48-9, pl. XXXIV, 3. A Beth-Shan (A. Rowe, *The four Canaanite temples of —*, par ex. pl. XXXV) on discerne fort bien l'influence des figurines égyptiennes au point de départ de ces représentations « dédaliques ». M. Ch. Picard, à la soutenance de cette thèse, a toutefois appelé l'attention sur une plastique, très libre et fantaisiste dans ses ébauches, qu'illustrent de nombreux exemplaires, sur tous les sites palestiniens (pays philistin, mais aussi Beth Shan).

aurait pu exercer son influence sur la plastique mycénienne ; elle est toutefois demeurée toujours très réduite dans le domaine de la plastique, à cause de la vigueur de la tradition préhellénique. Ce schéma « dédalique » avant la lettre apparaît plus nettement encore que partout ailleurs sur la couronne d'or syrienne qui est passée d'une collection privée à l'Antiquarium de Berlin¹, et dont on ne sait du reste si elle remonte à la fin du second millénaire ou au début du premier (pl. VII) (*supra*, p. 126). Si d'ailleurs on accepte la date tardive, la preuve n'est-elle pas faite que ce schéma s'est si bien installé en Syrie qu'il est demeuré sans changement pendant plusieurs siècles ? Faut-il chercher ailleurs la preuve que le schéma dédalique par excellence vient d'Orient ?

La plastique chypriote a pu servir d'intermédiaire, toute dominée qu'elle est par les apports syriens dans sa phase archaïque, aujourd'hui mieux connue grâce aux classements de l'expédition suédoise². Mais les petits bronzes syriens eux-mêmes ont certainement beaucoup circulé à cette époque comme à l'époque préhellénique ; ils sont parvenus en Crète comme ailleurs³, et l'on peut se demander si telle curieuse statuette de Lato, avec sa forte tête en avant, n'est pas une libre imitation de l'un d'entre eux⁴ ; mais, avant d'en venir à la petite plastique orientalisante de Crète, il convient de s'attarder un peu à celle des temps géométriques pour mieux apprécier les différences.

Dans le classement, certes trop systématique, de V. Müller, on peut distinguer les grandes divisions suivantes auxquelles nous nous attacherons, telles qu'il les établit à la fin de son livre⁵ :

1° Une période géométrique dans laquelle la plastique cherche sa voie, indépendamment de toute influence étrangère,

(1) *Sammlung Schiller*, p. 12, pl. 39-40 ; Bossert, *Geschichte des Kunstgeverbes*, IV, p. 149, fig. 1.

(2) Toutefois il ne faut pas se dissimuler que les statuettes d'Ajia Irini (*Swedish Cyprus exp.*, II, pl. 189 sq.) qui dépendent si étroitement de la Syrie du Nord, ne remontent pas au delà de 600 (Gjerstad, *Die Anlike*, 1933, p. 270).

(3) Par ex. *AA*, 1937, col. 223, fig. 3, à droite (grotte près de Phanéroméni). G. Hanfmann a signalé de même la présence de bronzes syriens en Étrurie et à Rome et insisté sur le rôle qu'ils ont joué à la naissance de la plastique étrusque, *AA*, 1935, col. 50-58, fig. 1, 3, 5, 6 ; *Alteetruskische Plastik*, I, p. 32-4 et Nachtrag, p. 125.

(4) *BCH*, 1929, p. 406, n° 57, pl. XXIX, 1, et fig. 17.

(5) Müller, *Frühe Plastik*, p. 329.

où prévaut l'effort individuel, anarchique et mal réglé ; l'influence orientale n'apparaît que dans la seconde partie de cette période, au cours du VIII^e siècle, et de façon discrète ;

2^o Une haute époque archaïque, en gros le VII^e siècle, dans laquelle apparaît un style nouveau, le « Blockstil », sous une influence étrangère puissante, dont la Grèce se délivre peu à peu vers la fin du même siècle. C'est l'époque de la formation des types plastiques, vers le milieu de laquelle apparaît la statuaire ainsi que le relief monumental : c'est la période dite dédalique, du nom du légendaire Dédale, celle qui voit se poser les problèmes les plus importants, touchant la naissance de cet art dédalique, ses rapports avec la plastique orientale, la possibilité de survivances préhelléniques, les liens qui peuvent exister entre le style crétois de cette époque et les autres styles grecs : problèmes encore neufs, bien qu'ils aient été fort étudiés ces derniers temps¹ ;

3^o La basse époque archaïque qui correspond au VI^e siècle, au cours de laquelle se perfectionnent et se détendent les types plastiques, mais qui voit la décadence sans retour de la Crète.

A) La plastique géométrique

V. Müller a montré que dans toutes les régions de la Grèce a régné à l'époque géométrique un style absolument primitif qui dut naître un peu partout à la fois. Il est impossible le plus souvent de parler d'influence d'une province sur une autre, et pas davantage de survivance préhellénique. C'est bien dans ce domaine qu'on peut parler de conventions primitives et d'art spontané. Dans la revue que fait Müller de ces figurines ne sont mentionnés que quelques documents crétois² ; des publications nouvelles permettent d'en accroître la liste³. Il s'agit dans tous les cas de statuettes faites à la

(1) Cf. en dernier lieu, A. Gotschich, *Probleme der frühgriechischen Plastik*; Jenkins, *Dedolica*, 1936 (avec les comptes rendus qu'ont donnés de ces ouvrages V. Müller et F. Matz dans *Gnomon*, 1937, p. 79-84 et 401-414 ; P. de la Coste vient encore d'apporter quelques réserves, *RA*, 1947, I, p. 88) ; P. Knoblauch, *Studien zur archaisch-griechischen Tonbildnerci in Kreta, Athen und Bœotien*, 1937.

(2) *O. l.*, p. 60 sq., pl. XVIII sq.

(3) Par ex. nos trouvailles de Lato et de l'Anavlochos, *BCH*, 1929, p. 406, n^o 57 et 1931, p. 389-394, comprenant à côté des types dédaliques un certain nombre d'ébauches géométriques fort barbares, souvent amusantes. P. Kno-

main, avec un minimum de détails. Dans son effort pour rendre le corps humain, l'artiste primitif obéit à plusieurs tendances qui durent se développer côte à côte. Ainsi, dans ce que Müller appelle « Spreizstil », l'artiste réduit le corps à presque rien et ne s'attache qu'à rendre les membres, simples moignons divergents ; il est rare que la statuette puisse tenir debout. Tantôt les jambes sont détaillées¹, tantôt elles sont réunies et les bras seuls sont figurés². Dans ce cas la statuette affecte soit la forme aplatie d'une planchette, soit la forme arrondie d'une colonne.

On peut sans doute se poser, dès ce stade, les questions qui dominent toute cette étude ; il est loisible à chacun de reconnaître ou de dénier les survivances mycéniennes dans cet art primitif ; et il est vrai que la forme cylindrique a régné sans contredit parmi les idoles mycéniennes, avant qu'on la retrouve ici³. Les mêmes procédés, d'autre part, apparaissent, comme l'emploi de pastilles d'argile, pour noter certains détails, ou l'indication du nez par une boulette d'argile pincée entre les doigts. Mais ce sont là formes et procédés de tous les temps et il semble vain de chercher des ressemblances là où il n'y a que communauté de techniques élémentaires et ignorance de tous raffinements. Doro Levi peut bien faire des rapprochements entre les statuettes provenant de ses fouilles d'Arkadès et des exemplaires mycéniens ou même minoens⁴ : les rapprochements sont par la force des choses trop vagues pour être concluants. Les types de ces figurines géométriques ne semblent pas continuer ceux de la période mycénienne : la plupart sont trop rudimentaires pour traduire aucune attitude, celles qui ébauchent un mouvement ne rappellent guère les gestes mycéniens⁵.

Rien n'est plus difficile à situer dans le temps que ces ébauches ; presque toutes proviennent de dépôts insuffisamment datés, et les plus grossières ne sont pas forcément les plus anciennes. Il a dû toujours se trouver des artisans mala-

blanch, *o. l.*, p. 18 sq., illustre grâce à elles la phase de transition du géométrique à l'archaïque (cf. son catalogue, p. 116-7).

(1) Par ex. : Müller, *o. l.*, pl. XIX, n^{os} 267-9 ; *BCH*, 1929, pl. XIV, 1.

(2) Par ex. : *BCH*, 1931, fig. 24-25.

(3) Müller, *o. l.*, pl. XVI-XVII.

(4) *Arkadès*, fig. 217, 224.

(5) Par ex. le geste de la main portée aux cheveux, *ibid.*, fig. 587.

droits ou pressés pour revenir à ces procédés expéditifs. Tout au plus arrive-t-on à déceler dans quelques détails une influence étrangère qui n'a pu s'exercer qu'à partir d'un certain moment : nous y reviendrons plus loin. Nous voudrions marquer auparavant l'importance de ce qu'on peut appeler la plastique populaire qui demeure longtemps une plastique primitive. Ailleurs on se tient à des types fixés par la tradition, dont la fabrication au moule multipliera les exemplaires. Par contre une plastique libre se plaît à imaginer des types souvent malhabiles, mais amusants, qui échappent à toute classification ; celle-ci commence par des ébauches informes ou monstrueuses, puis simplement barbares, dont on trouvera des exemples parmi les trouvailles de Lato et de l'Anavlochos¹ ; on en trouverait beaucoup plus et dans toutes les régions, si fort peu n'avaient été jugées dignes d'être publiées². Les dernières manifestations de cette plastique libre descendent fort tard dans le temps : ainsi à Sparte les masques, bien que faits au moule, participent de cette liberté d'invention ; or le plus grand nombre doit dater du vi^e siècle ; à Lato et à l'Anavlochos il est évident qu'en partie du moins les terres-cuites faites à la main sont contemporaines de celles qui sont faites au moule, et appartiennent donc déjà au vii^e siècle ; les terres-cuites provenant de tombes rhodiennes n'ont pas un âge plus grand.

Nous avons attiré l'attention sur le développement autonome auquel obéit une certaine catégorie de types plastiques ; c'est celle-là qui devrait *a priori* conserver le plus de traits de l'ancienne plastique mycénienne, et nous avons vu combien ces héritages étaient limités et douteux. Par contre l'influence de l'Orient commence à s'exercer dès l'époque géométrique : c'est ce qu'on reconnaît aisément en étudiant les différents arts, de la céramique aux techniques de la terre-cuite et du bronze³. V. Müller a montré que l'imitation est moins servile alors qu'elle ne le sera plus tard : elle se traduit par la fixation

(1) Par ex. *BCH*, 1929, pl. XXIX, 1 ; 1931, pl. XIV, 1-2, fig. 29-30.

(2) Cf. toutefois à Rhodes, *Lindos*, I, pl. 80-88, *passim* ; *Clara Rhodos*, III, fig. 36, 52, 59, 94, 142 ; IV, fig. 313 ; *Vroulia*, pl. 19 en bas. Sur une série parallèle en Palestine, cf. *supra*, p. 247, n. 4.

(3) V. Müller étudie cette influence orientale sur la plastique géométrique, *o. l.*, p. 88-9 et 175 ; il est certain que des ivoires comme ceux du Dipylon (E. Kunze, *AM*, 1930, p. 147 sq.) témoignent de la plus forte influence orientale ; ils offrent à l'avance des exemples de « Blockstil » en plein âge géométrique.

de certaines attitudes succédant à la primitive diversité, par des détails de vêtements ou d'armements. Ainsi on rencontre en Crète comme ailleurs de ces petits guerriers, casque en tête, bouclier au bras, qui semblent bien dériver de types chypriotes tout à fait analogues¹.

Mais c'est dans une autre série que se manifesterait le plus clairement l'influence orientale naissante, dans celle dite par Müller « säulenförmig ». Il y a à l'origine de cette classe une série de représentations encore à demi aniconiques qui tiennent à la fois du pilier et de la statuette vivante². On en a de nombreux exemples au sanctuaire d'Artémis Orthia à Sparte ; il n'en manque pas non plus en Crète sous des aspects très divers, celui de la statuette adossée au pilier, du cylindre à peine dégrossi, de la planchette montée sur deux pieds³, puis à Lato une série aussi abondante que celles de Rhodes et d'Argos du type proprement « säulenförmig », qui peu à peu se perfectionne et perd de son caractère schématique⁴. Müller a-t-il eu raison d'attribuer à l'influence orientale la diffusion de ce type ? Ce n'est pas absolument sûr, car il peut s'expliquer par une des tendances de toute plastique primitive, et les idoles mycénienne affectent exactement la même forme. C'est à cette classe en tout cas qu'il faudrait rattacher le groupe si nombreux en Crète des vases-statuettes.

B) *La plastique du haut archaïsme, dite « dédalique »*

On s'accorde à reconnaître que de l'art géométrique à l'art archaïque les différences sont considérables ; pas plus dans le domaine de la plastique que dans celui de la céramique et de l'architecture le second ne continue le premier. Il est assez courant aujourd'hui de distinguer dans l'histoire des arts plastiques une phase dite dédalique, du nom du légendaire Dédale, sans qu'on se prononce le plus souvent sur la réalité historique de ce personnage. A. Rumpf a essayé de montrer comment l'existence historique d'un Dédale crétois, tête

(1) *BCH*, 1929, p. 383, n. 1, pl. XXIV, 1 ; p. 409-10, nos 62, 64, 65, pl. XXVIII, 1, 2, 4 et fig. 230 ; cf. à Delphes, *BCH*, 1944-5, p. 40-1, pl. 1, 2.

(2) Sur cette série considérée comme annonçant le type de l'Hermès, cf. R. Lullies, *Die Typen der griechischen Herme*, p. 38 sq.

(3) Par exemple *BCH*, 1931, n° 30, p. 393, fig. 29 c ; n° 29, fig. 29 b.

(4) *BCH*, 1929, p. 387 sq.

d'une école de Dédalides, s'accordait très précisément avec ce que nous savons du grand mouvement artistique du VII^e siècle, et que ce Dédale historique pouvait se distinguer du Dédale de la mythologie¹. Pareillement toute une légende s'est formée autour des Dactyles de l'Ida, les premiers, nous disent Strabon et Diodore, à travailler le fer, autour des Courètes de Crète qui inventèrent le travail du bronze². La légende, historiquement interprétée, appelle l'attention sur ce foyer vivant de la métallurgie que fut la Crète, dès le Bronze moyen, mais à nouveau au début du premier millénaire, dans les deux cas peut-être parce que mise en liaison avant toute autre province grecque avec les grandes régions métallurgiques de l'Asie antérieure, premières à connaître le bronze d'abord, le fer ensuite. Si le dédalisme crétois évoque d'abord une plastique de terre cuite et de pierre, il ne faut pas oublier que le bronze y dut avoir sa très large place, quelques exemples l'attesteront plus loin.

La phase dédalique correspond dans certains traités à la période 650-600, mais parce qu'on ne la fait commencer qu'avec l'apparition de la grande sculpture³. Peut-être un jour celle-ci se révélera-t-elle beaucoup plus ancienne, rejoignant l'hypothétique statuaire de l'époque géométrique ; dès maintenant nous pouvons considérer le VII^e siècle tout entier comme dédalique, puisque les œuvres de la petite plastique sont aujourd'hui légitimement étudiées avant celles de la grande ; c'est probablement même avant la fin du VIII^e siècle que l'on placera le début de cette phase. Il conviendrait de définir d'abord la plastique dédalique, et ensuite de préciser ce que fut le dédalisme crétois entre les autres, car il faut renoncer à qualifier de crétois tout ce qui est dédalique, E. Loewy a pu commettre autrefois cette méprise qui aujourd'hui serait injustifiée. R. J. H. Jenkins a tenté récemment une étude critique des principaux styles dédaliques en

(4) *Bonner Jahrbücher*, 1930, p. 74 sq. ; Rumpf note que ces noms parlants ne sont point rares, par exemple Stesichoros, Ergotimos, etc. ; au contraire, sur la « fable » de Dédale, cf. Carl Robert, *Archäologische Märchen*, p. 1 sq. ; Pottier, s. v. *Daedalus* dans le *Dict. des antiquités* ; sur Dédale « nom collectif », cf. Lechat, *Sculpture attique*, p. 6.

(1) Textes rassemblés par Overbeck, *Schriftquellen*, p. 5 sq., nos 27-65 ; Hoeck, *Kreta*, I, p. 260 sq.

(2) Rumpf, *Griechische und römische Kunst* (in Gercke-Norden, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, II, 3), p. 6-8.

pays dorien. Les définitions qu'il donne au début de son livre¹ correspondent aux descriptions moins systématiques de M. Collignon² : il s'agit d'une plastique à deux dimensions (la conquête de la troisième est post-dédalique), de caractère schématique, mathématique, monumental, avec des structures carrées, de grands plans rigides. La loi de frontalité est appliquée rigoureusement, sans déviation, par opposition à la fantaisie et à la divergence de la plastique géométrique. Ces définitions ne sont pas inconciliables avec celles que donne Müller de son « Blockstil »³.

Le livre de Jenkins nous offre une étude stylistique, mais aussi un classement chronologique qui par contre-coup aidera à mettre de l'ordre dans toutes les productions crétoises du VII^e siècle ; il est fondé non plus uniquement sur la présence d'un scarabée de Psammétique I^{er} (663-609) au voisinage des bijoux dédaliques de Rhodes, mais sur le classement de la céramique protocorinthienne par Fr. Johansen et H. Payne. Ce sont les vases à détails plastiques qui permettent de faire le joint entre céramique et plastique⁴. Dans le détail, Jenkins raffine un peu trop sur les dates, mais sa chronologie doit être exacte dans l'ensemble et substituée, pour longtemps, croyons-nous, des cadres solides à l'imprécision d'autrefois : ainsi la statuette d'Auxerre, datée par Collignon de la période 600-575, trouve sa place au milieu du VII^e siècle dans l'ensemble des œuvres crétoises qui permettent seules d'en apprécier l'originalité.

Dans ce classement, le « protodédalique » (vers 680-670) succède au subgéométrique ; il pourrait sans doute être remonté jusque vers 700⁵. La tête crétoise du musée de New York⁶ est protodédalique. Au dédalique ancien (670-655) appartiennent deux exemplaires du Dicté, au musée de Candie⁷ ; Jenkins y ajoute des plaquettes au type de la Vénus

(1) *Dedolica, A study of Dorian plastic art in the seventh century*, 1936, p. 16-22.

(2) *Mon. Piot*, XX, 1913, p. 5 sq. ; cf. encore les réflexions de P. Knoblauch, *o. l.*, p. 29-33.

(3) Toutefois nous n'aimons guère le mot « bloc » qui évoque des œuvres à trois dimensions, comme il en apparaît à partir de 600, alors que la plastique dédalique ne connaît encore que deux dimensions.

(4) Par ex. l'aryballe du Louvre à tête de femme dédalique, Johansen, *Les vases sicyoniens*, pl. XXXV, 1.

(5) Jenkins, *o. l.*, p. 61, n. 5 ; cf. Matz, *Gnomon*, 1937, p. 407.

(6) Dohan, *Metrop. Mus. Studies*, III, p. 217, fig. 16 ; Jenkins, pl. I, 5.

(7) Jenkins, pl. 11, 5 et 6, Candie, nos 2186-7.

pudique, des sphinx sur un pithos à reliefs, une tête de Lato, une autre au musée d'Oxford¹. Déjà apparaîtrait une statue, la statue assise de Mallès².

Le dédalique moyen (655-630) est par Jenkins subdivisé un peu arbitrairement en trois phases. De la première relèvent la tête du Petit Palais de Cnossos et celle d'Arkadès, les moules de plaques à reliefs trouvés à l'Héraion d'Argos et à Perachora que Jenkins déclare plutôt crétois qu'argiens; il en rapproche une plaque de Tarente, un peu plus ancienne, celles de Lato, celle du Louvre figurant la scène debout (fig. 49)³. C'est là que nous rattacherions la plupart des terres cuites de l'Anavlochos (fig. 45 et 50). La tête de bronze de Carlsruhe, trouvée à Olympie, prendrait place ici (pl. XIV), et, à sa suite, la tête de Klagenfurt, récemment publiée par C. Praschniker⁴; Matz, dans le compte rendu qu'il donne du livre de Jenkins, range encore dans cette catégorie la triade de Dréros (pl. XV). Il souligne l'importance de cette phase dédalique en Crète, mais ces œuvres ne représentent point, pense-t-il, le véritable dédalisme, car le leur est mâtiné d'éteocrétois. Vers le milieu du siècle seulement l'influence du Péloponèse s'exercerait pour parfaire le dédalisme. Nous reviendrons sur ce problème à la fin du chapitre⁵.

La Dame d'Auxerre, vers 645, représente la seconde phase du dédalique moyen, en même temps que deux têtes de terre cuite⁶. La troisième phase — sur le continent, celle de la tête de Mycènes⁷ — est représentée dans la petite plastique crétoise par la tête d'Arkhanès, une tête béotienne subissant l'influence crétoise, des têtes de sphinx sur des vases à reliefs,

(1) Jenkins, pl. II, 7, sans référence; Arkadès, p. 73, fig. 50; *BCH*, 1929, pl. XXVII, 1; Payne, *Necrocorinthia*, pl. XLVII, 1.

(2) *Annuario*, II, 1916, p. 312; Arkadès, p. 701, fig. 662.

(3) Jenkins, p. 33 et pl. IV, 5 = *BSA*, XXXI, 1930-1, p. 105, fig. 31; Arkadès, p. 197, fig. 218; *Arg. Heraeum*, II, pl. XLIX, 1; *Perachora*, pl. 102, n° 180; Langlotz, *Antike Plastik*, p. 113 sq.; Kunze, *o. l.*, Beil. 2 b; *BCH*, 1929, pl. XXV, 2.

(4) Studniczka, *Antike Plastik*, p. 245 sq., pl. XX; C. Praschniker, *Wiener (= Oest.) Jahreshfte*, XXXII, 1940, p. 60 sq., accepte de son côté la chronologie de Jenkins, et situe cette tête, d'origine mal connue, par rapport aux autres œuvres du Dédalique moyen.

(5) Matz, *Gnomon*, 1937, p. 409-410.

(6) Collignon, *Mon. Piot*, XX, 1913, p. 1 sq.; Jenkins, pl. V, 1 = Poulsen, *Der Orient*, fig. 197; Jenkins, pl. V, 3 = Candie, n° 1796, de Phaistos.

(7) Aujourd'hui publiée à nouveau par G. Rodenwaldt, *Corolla Curtius*, p. 63 sq.

enfin la « pilgrim flask » de Berlin (fig. 41), qui pourrait nous fournir un point de repère pour l'établissement d'une chronologie de la céramique¹. Dans la grande plastique c'est l'époque du couros de Delphes², certainement crétois, c'est aussi à cette époque que Matz rattacherait les sculptures de Prinias, tout au moins la déesse assise, alors que Jenkins y verrait une œuvre déjà postdédalique³. Enfin, avec le dédalique récent (630-620) nous atteignons l'époque du torse d'Eleutherne ainsi que d'une terre-cuite du Louvre et d'une autre de Tarente⁴. Puis tout au terme du mouvement dédalique, vers 600, nous rencontrons le Criophore de Berlin qui profite d'un siècle d'effort (pl. XVI)⁵.

L'évolution que jalonnent toutes ces œuvres au cours de la période dédalique, nous a conduits d'un primitivisme austère, schématique, sans modelé ni profondeur, à un archaïsme déjà expressif, en voie de conquérir l'expression du volume par une troisième dimension. Ainsi, d'un repère à l'autre, s'esquisse tout un développement de la plastique qui, au VI^e siècle, va exploiter les conquêtes de Dédale et des Dédalides. Dans le même temps la petite plastique de terre cuite ou de bronze se hausse aux dimensions monumentales : la Dame d'Auxerre est encore de proportions réduites, le torse d'Eleutherne, les personnages de Prinias élargissent aux dimensions de la grande statuaire les thèmes de la petite plastique. A Prinias, comme à Mycènes, le VII^e siècle voit naître la plastique décorative en terre cuite et en pierre. Si le temple de la toute petite ville qu'était Prinias a livré une œuvre de cette importance, que ne peut-on attendre des

(1) Jenkins, p. 46, pl. VI, 1 (Candie, n° 6639) ; Karouzos, *Tò Μουσείο τῆς Θήβας*, fig. 44-5 = H. Goldman, *Hesperia*, 1940, p. 424, n° 5, fig. 76 ; *Arkadès*, p. 67, fig. 46 ; *AM*, 1897, pl. VI = Jenkins, pl. VI, 6.

(2) *Fouilles de Delphes*, V, p. 34-5 et pl. III ; Payne, *Necrocorinthia*, p. 233, n. 3 ; P. Perdrizet suggérait déjà une provenance crétoise, notant la ressemblance avec une statuette de l'Ida (*Museo ital.*, II, pl. XII, 1).

(3) L. Pernier, *Annuario*, I, 1914, p. 21 sq. ; Jenkins, p. 79-82 ; Matz, *Gnomon*, 1937, p. 407.

(4) *RA*, 1893, pl. III = Jenkins, pl. VII, 8 ; *BSA*, XXXI, 1930-1, p. 107, fig. 32 = Jenkins, pl. VII, 6 ; Jenkins, pl. VII, 5.

(5) Jenkins, p. 82-5 ; Neugebauer, *Ant. Br. Stat.* (Berlin), I, n° 158, p. 61-2, pl. XIX, ainsi que Kunze, *AM*, 1930, p. 161, n. 1, le placent au contraire au début de l'ère dédalique, vers 650, ce qui semble peu justifié. Cf. une comparaison de Payne-Young entre le moschophore de l'Acropole et le criophore de Crète : *Archaic marble sculptures from the Acropolis*, p. 2.

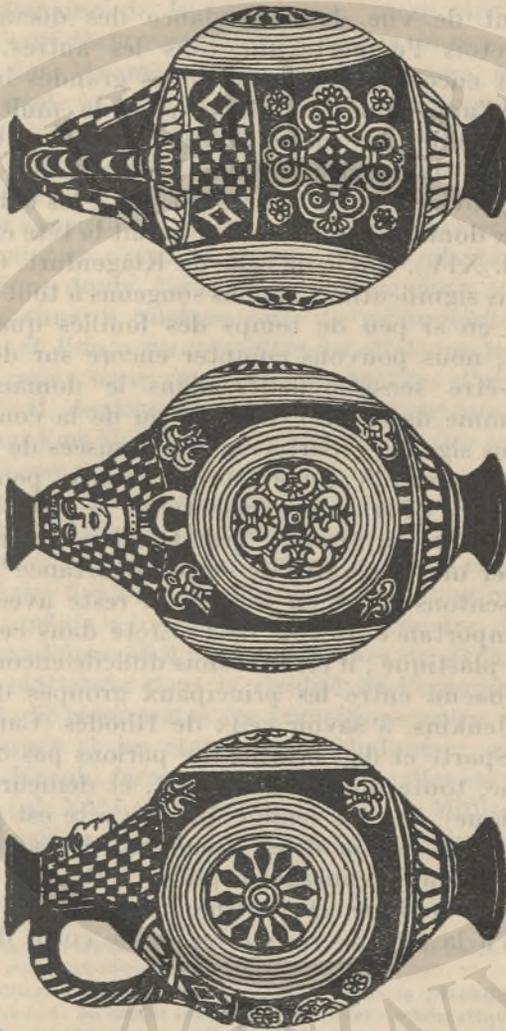


Fig. 41. — Vase plastique crétois

temples archaïques de Cnossos et de Gortyne ? Le hasard des fouilles vient de révéler qu'eux aussi possédaient une sculpture décorative du VII^e siècle aux formes dédaliques¹. Du seul point de vue de l'abondance des documents, le dédalisme crétois l'emporte sur tous les autres. Mais le VII^e siècle est encore en Crète celui des grandes inventions techniques : l'apparition du moule pour la multiplication facile des images de terre cuite, utilisée plus tôt en Crète que partout ailleurs, la fabrication des « sphyrelata », dont les plus anciens proviennent de Dréros (pl. XV), les débuts de la fonte en creux dont le premier modèle serait la tête crétoise de Karlsruhe (pl. XIV), suivie de celle de Klagenfurt. Ce sont là autant d'essais significatifs². Si nous songeons à tout ce qu'ont procuré déjà en si peu de temps des fouilles quelque peu désordonnées, nous pouvons compter encore sur des découvertes, peut-être sensationnelles, dans le domaine de la technique comme dans celui du style ou de la composition. Ainsi l'on nous signale, répartis entre les musées de Candie et d'Oxford, les fragments d'une tête de bronze, peut-être un rhyton, trouvée à l'Ida, qui représenterait la première tentative de la statuaire en bronze : grande est notre impatience de voir publier une trouvaille de cette importance³.

Nous pressentons donc, en accord du reste avec toute la tradition, l'importance du rôle de la Crète dans ce développement de la plastique ; il est toutefois difficile encore de fixer la part de chacun entre les principaux groupes dédaliques étudiés par Jenkins, à savoir ceux de Rhodes (Camiros), de la Crète, de Sparte et de Corinthe (ne parlons pas de la plastique ionienne, toute différente d'esprit, et demeurée parfaitement asiatique). Il nous semble que la Crète est plus détachée que Rhodes des modèles orientaux, les a davantage élaborés, qu'elle a davantage inventé : Rhodes, toujours hésitante entre ionisme et dorisme, ne donnerait l'aspect dédalique qu'à la tête de ses statuettes, le corps demeurant

(1) Cnossos : AA, 1936, col. 160-1 ; Gortyne : *Annuario* (Nuova serie), 1-11, 1942, p. 236-8, fig. 10.

(2) Sur l'apparition du moule, cf. Jenkins, *o. l.*, p. 26 ; sur les sphyrelata et la fonte en creux, Ch. Picard, *Manuel*, I, p. 176-177 et 215-16 ; sur la technique de la sculpture, Casson, *Technique of early Greek sculpture*, p. 66 sq.

(3) Doro Levi, *Arkadès*, p. 709, n. 1 ; Kunze, *Kret. Bronzer.*, p. 32-3, n. 74 bis.

oriental¹. En face de Sparte il semble que la Crète ait fait preuve d'une plus grande maturité. Le cas le plus délicat est évidemment celui de Corinthe ; de ce côté est l'avenir, comme dans le domaine de la céramique ; alors que la Crète du vi^e siècle, sauf découvertes imprévues, va rentrer dans l'ombre, Corinthe dans le même temps développera les conquêtes du vii^e siècle. Le jour où serait définitivement attestée l'antériorité de la Crète dédalique sur le groupe corinthien du même temps, on pourrait la considérer comme la tête de toute la plastique grecque.

En quoi consista cette tâche des sculpteurs crétois ? Est-ce dans le maintien opiniâtre des traditions plastiques préhelléniques ? Sans doute, l'esthétique mycénienne, à la différence de la minoenne, a quelque sens du monumental, comme la dédalique, et l'on a pu admettre en effet que les deux séries n'étaient point sans rapport². V. Müller, d'accord en cela avec R. J. H. Jenkins, soutient le point de vue tout opposé, selon lequel l'art dédalique ne devrait rien au mycénien³. La vérité doit sans doute être plus nuancée : le schéma élémentaire du « bloc » a pu apparaître à plusieurs reprises sans qu'il y ait contact⁴. Surtout l'hypothèse étéocrétoise demeure toujours valable : sur des sites écartés, pourquoi ne trouverait-on pas l'héritage figé ou dégénéré de la plastique mycénienne⁵ ? Pourquoi, même en des régions progressistes, le sang étéocrétois n'expliquerait-il pas telle nuance du dédalisme crétois, tel détail inattendu dans la rigidité de l'ensemble ? Certains s'efforcent de reconnaître les transitions entre les statuette préhelléniques et les statuette archaïques : ainsi les trouvailles de Karphi feraient le lien entre celles de Gazi et celles de Dréros (pl. XIII et XV)⁶. En face de V. Müller qui, dans ce domaine aussi, ne cesse d'affirmer la rupture et qui attribue

(1) Matz, *Gnomon*, 1937, p. 403.

(2) Gotsmich, *Formprobleme der frühgriechischen Plastik* ; réfutation par Müller dans son compte-rendu de *Gnomon*, 1937, p. 81.

(3) V. Müller, *Frühe Plastik*, p. 63 sq. ; dans la plastique mycénienne le haut du corps tout au moins échappe à la rigueur schématique de l'ensemble.

(4) Par ex. *BCH*, 1929, p. 385-7, nos 7-10, pl. XXIV, 3, 6 ; cf. *Thera*, II, p. 305, fig. 492 a-b.

(5) Par ex. *Arkadès* p. 612 sq. : type non fixé très caractéristique d'une plastique primitive.

(6) *BCH*, 1937, pl. XXXIX ; *BSA*, XXXVIII, 1937-8 (1940), p. 75-6, pl. XXXI.

sans réserve son « Blockstil » dédalique à l'influence orientale¹, d'autres sont tentés d'insister sur l'héritage du vieux sang crétois. Irons-nous jusqu'à prétendre que la Crète a ignoré le véritable dédalisme qui ne se serait réalisé que dans le Péloponèse, selon E. Langlotz ou F. Matz² ?

E. Langlotz a voulu montrer qu'il existait en Crète une plastique « étéocrétoise » qui maintenait en plein âge dédalique les traits de la plastique mycénienne³. C'est ainsi qu'on rencontre en un temps qui n'a plus rien de géométrique, à la fin du VIII^e ou au VII^e siècle, ou même plus tard encore, des statuettes dont l'inspiration diffère profondément de l'esprit « dédalique » que représente pour Langlotz la déesse d'Auxerre par exemple. Celui-ci publie un curieux sphinx, dont il fait l'œuvre d'un Étéocrétois, vers la fin du VIII^e siècle, soit en Crète, soit à Chypre, et qui décora peut-être un support de trépied : avec sa chevelure éparse sur les épaules, avec la coupe de son visage (nez saillant, menton fuyant), avec la disposition étonnante des ailes, il rappelle singulièrement les tendances de la petite plastique minoenne ; nous en avons dit autant des petites statuettes trouvées à Dréros⁴. Je crois en effet qu'on peut fort bien désigner du nom d'éteocrétoise cette plastique qui a quelque chose de désordonné, de fantaisiste, en face de l'austérité dédalique. Reste à savoir quelles œuvres de cette époque doivent entrer dans cette catégorie. Langlotz a tendance à allonger la liste en y faisant entrer le criophore de Berlin (pl. XVI), le buste en terre cuite de Praisos, les casques et mitrai d'Axos (pl. XI, 2), la frise de Palaikastro (et non point Praisos comme il est dit à tort), les plaques de bronze découpées, les pithoi à reliefs enfin dans lesquels l'héritage minoen est si sensible. Langlotz étend sa théorie au domaine de la céramique, puisqu'il insère dans sa liste, comme appartenant au courant étéocrétois,

(1) *Frühe Plastik*, par ex. p. 172 sq.

(2) Pour Langlotz, *Corolla Curtius*, p. 61, le Criophore de Berlin serait tout à fait « undädalisch » ; pour Matz, *Gnomon*, 1937, p. 414, il serait le dernier représentant du style étéocrétois.

(3) *Corolla Curtius*, p. 60-62. Avec beaucoup plus de nuances, Doro Levi, *AJA*, 1945, p. 280-293, à propos de la sirène qui décore un fragment de Praisos, conclut aussi à la survivance prolongée du canon mycénien de la figure humaine, à la très lente apparition en Crète du canon hellénique.

(4) *BCH*, 1937, p. 12-13, fig. 6, pl. II.

les vases polychromes de Cnossos et de Praïsos et enfin l'assiette de Praïsos.

Chacun de ces monuments demanderait un examen approfondi et nous aurons l'occasion de revenir sur certains d'entre eux. E. Langlotz cède évidemment à la tentation d'élargir trop vite son groupe étéocrétois. Peut-on rassembler dans une même catégorie les vases de Cnossos et ceux de Praïsos si différents les uns des autres, à moins qu'on ne considère comme représentative de Praïsos une oenochoé visiblement importée de Cnossos¹? D'autre part nous avons dit déjà pourquoi aucune liaison ne nous paraît possible entre la céramique de Camarès et la série polychrome de Cnossos. La céramique des Étéocrétois nous a paru bien plutôt devoir être cherchée dans cette céramique submycénienne qui se maintient si pauvrement sur les sites les plus reculés de l'île. Au contraire seules des relations suivies avec Chypre et l'Orient peuvent rendre compte de ce qu'a d'original la céramique proprement cnossienne. N'est-ce pas d'ailleurs ce qu'avoue implicitement E. Langlotz un peu plus loin à propos de la forme même des pithoi à décor polychrome? Ne suppose-t-il pas que les influences orientales furent particulièrement actives dans la région des Étéocrétois, que ceux-ci, serrés de près par les Doriens, resserrèrent leurs rapports avec leurs colonies de Chypre, déjà si orientalisées à la fin du second millénaire comme le montrent les trouvailles d'Enkomi? Il se peut, bien qu'à vrai dire les Étéocrétois, refoulés dans les régions montagneuses, aient eu probablement moins de facilités que les gens de Cnossos à garder le contact avec Chypre, bien qu'il faille aussi se garder de lier trop étroitement les formes artistiques aux races : Doriens et art dédalique, Étéocrétois et art non dédalique. En tout cas nous prenons acte de ce que Langlotz considère comme indispensable la contribution de l'Orient pour expliquer son art étéocrétois. Quand ensuite il attribue au même art les boucliers de l'Ida sous prétexte qu'il n'est point de lien entre leur décor et l'art géométrique ou dédalique, son raisonnement nous paraît erroné. Est-ce une raison pour y retrouver un héritage mycénien? En fait, nulle part les formes orientales

(1) C'est probablement le cas de Langlotz qui ne donne de référence qu'à l'article de Payne (*BSA*, XXIX), consacré à la céramique de Cnossos.

ne prévalent aussi nettement : où a-t-on jamais vu en domaine mycénien ces sphinx, cette déesse nue, ce dieu déchirant des bêtes? Le rituel korybantique du Zeus crétois est peut-être dans la ligne des croyances mycéniennes, mais dans la mesure justement où Mycènes procède de l'Orient, et jamais du reste, à notre connaissance, l'art mycénien n'est allé aussi loin dans le sens de l'Orient.

Le même problème a été traité dans le même esprit par F. Matz, dans le compte rendu qu'il a donné du livre de Jenkins ; et le sphinx publié par E. Langlotz, et la tête de Karlsruhe et le criophore de Berlin seraient profondément étéocrétois, n'accueillant le dédalisme qu'en surface. A propos des figures de Dréros, Matz suggérerait même que d'après le traitement des têtes ces statuettes appartiendraient à la périphérie du domaine dorien, quelque chose d'un peu mou évoquant Chypre et Éphèse ! Sous sa forme extrême cette théorie étéocrétoise obligerait à mettre au compte de l'influence péloponésienne, laconienne ou protocorinthienne, non seulement tout ce qui est dédalique dans les statuettes d'Auxerre, de Prinias ou d'Éleutherne, mais même toutes les terres cuites ou à peu près¹. Nous pourrions dire plutôt — et ceci donnerait au Dédale crétois un rôle primordial — que le vieux sang étéocrétois a permis, comme à Chypre, un contact plus aisé avec l'Orient, mais qu'en même temps le dorisme crétois a réagi plus vigoureusement que celui de Rhodes, moins toutefois que celui du Péloponèse, qu'ainsi la Crète n'est point allée jusqu'au bout de son dédalisme, qu'elle est restée en chemin : ainsi s'expliqueraient tant d'incertitudes, l'incohérence d'une production qui admet mal aucun classement. Ainsi chaque province du monde grec aurait eu ses réactions propres dans l'élaboration du dédalisme.

Comme toujours c'est par la voie des régions intermédiaires, Syrie d'Alep et Syrie phénicienne, que les innovations sont parvenues à la Grèce ; c'est ainsi que l'usage du moule à terres cuites qui remonte haut en Mésopotamie et en Égypte, qui apparaît sur la côte syrienne et palestinienne dans la période

(1) Matz, *Gnomon*, 1937, p. 409-414. Le point de vue que Kirsten a développé à propos des terres cuites de Lato (*RE*, Suppl. Band VII, s. v. *Lato*, col. 345-6) me paraît plus juste : juxtaposition d'œuvres étéocrétoises, surtout en bronze, et d'œuvres pleinement dédaliques.

1500-1350, n'apparaît à Chypre qu'au milieu du VIII^e siècle¹. De même Chypre et l'Ionie, chacune de son côté, connaîtront les premières le schéma du « bloc », Chypre avant l'Ionie, croyons-nous, mais ni pour Chypre, ni pour l'Ionie nous ne songerons encore à parler de schéma dédalique²; celui-ci n'apparaîtra qu'à partir d'une certaine élaboration du schéma oriental, laquelle commence à se réaliser à Rhodes, et encore, avons-nous dit, la tête seule des statuettes rhodiennes est dédalique. L'originalité crétoise réside précisément en ce que la Crète est première à faire œuvre grecque; le Péloponèse aussi, et plus profondément, mais après elle. Cette originalité s'est de très bonne heure manifestée par le goût de la structure claire, du rythme introduit profondément dans la masse, alors que l'Ionie préférera toujours les formes rondes et grasses simplement égayées en surface par d'amusants détails. C'est évidemment dans ce groupe créto-péloponésien que sont les promesses d'avenir qui fleuriront dans l'archaïsme tardif du VI^e siècle; mais dès la fin du VII^e siècle, la Crète est hors de jeu, ayant épuisé sa mission.

(1) Par ex. A. Rowe, *The four Canaanite temples of Beth-Shan*, pl. XLII A, 1 (moule du niveau antérieur à Aménophis III); Myres, *Cesnola coll.*, p. 350.

(2) C'est ce qui rend difficiles à soutenir certains rapprochements d'œuvres crétoises et chiotas par E. Loewy, *Oest. Jahreshfte*, 1909, p. 243-7; contra, déjà Poulsen, *Der Orient*, p. 167; cf. P. Amandry, *supra*, p. 247, n. 2.

CHAPITRE VII

ICONOGRAPHIE COMPARÉE

Dans ce dernier chapitre comparatif, nous voudrions aborder l'étude de quelques thèmes iconographiques ; nous aurions pu, pareillement, d'un âge à l'autre, faire l'histoire d'un ornement, palmette ou torsade, d'un motif, le combat du lion et du griffon, d'un mode de représentation, la silhouette humaine par exemple. Nous préférons nous arrêter à des thèmes liés étroitement aux idées et aux croyances. Jusqu'ici, au cours de cette étude, nous nous sommes tenu volontairement dans le monde des formes, afin de ne point risquer des hypothèses aventureuses qui compromettraient la valeur des conclusions. Nous y demeurerons encore dans ce chapitre, sans pourtant nous défendre de poser des questions qui nous lanceraient sur des voies nouvelles : si les formes dédaliques sont si fortement liées aux formes mycéniennes, soit du fait d'une disposition héréditaire, soit par l'effet d'un commun contact avec l'Orient, les pensées religieuses que traduisent ces formes ne sont-elles pas elles-mêmes héritières du passé préhellénique ? Nous serions ainsi ramené au problème tant étudié déjà des survivances préhelléniques, minoennes et mycéniennes, dans la religion de la Crète archaïque¹. Nous devrions sans doute aussi revenir à l'étude, trop vite abandonnée et condamnée pour ses excès, des relations de la religion préhellénique et archaïque avec les

(1) On consultera en dernier lieu M. P. Nilsson, *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 281 sq. ; A. W. Persson, *The religion of Greece in prehistoric times*, p. 125 sq.

religions sémitiques et asianiques¹. Mais nous nous contenterons pour le moment de choisir quelques représentations divines, les considérant tour à tour à l'époque mycénienne et à l'époque orientalisante, signalant au passage les rapprochements qui s'imposent avec Chypre et avec l'Orient.

A) DÉESSE NUE ET THÈMES ASSOCIÉS OU DÉRIVÉS

A) Crète préhellénique et monde oriental

Le thème de la déesse nue a été assez souvent étudié² pour que nous puissions passer assez rapidement et nous arrêter plus longuement aux gestes et attributs qui le particularisent. Il paraît en Crète et dans le monde égéen — comme aussi en Égypte — par intermittences, alors qu'il se retrouve sans interruption tout au long des civilisations asiatiques³. On en conclura normalement, croyons-nous, que la déesse nue ne paraît en Égypte et dans l'Égée qu'aux temps où ces pays subissent l'influence asiatique; cette conclusion s'oppose à la théorie occidentaliste, jadis soutenue à fond par S. Reinach dans son mémoire sur *Les déesses nues dans l'art oriental et dans l'art grec*⁴, mais elle n'exclut assurément pas la possibilité de réactions égyptiennes ou égéennes sur le type asiatique.

(1) Nilsson, *o. l.*, p. 486, n. 2; Persson, *o. l.*, p. 105 sq. Ce sont surtout les découvertes de Ras Shamra qui ont remis à la mode ces recherches, mais aussi l'analyse du panthéon hittite en ses divers éléments (« protohittite », « hittite », « hourrite »). Mon collègue E. Laroche a appelé mon attention sur les récents articles de von Brandenstein, H. G. Güterbock, H. Bossert (*Bull. de la Fac. des Lettres de Strasbourg*, 1947, p. 62-3). On voit venir le temps où l'étude de la religion préhellénique profitera de cette double recherche.

(2) Citons seulement le mémoire de S. Reinach, *Les déesses nues dans l'art oriental et dans l'art grec*, paru dans la *RA*, 1895, I, p. 367-394, réimprimé dans les *Chroniques d'Orient*, II, p. 566-584, et l'étude de G. Contenau, *La déesse nue babylonienne* (1914).

(3) L'erreur de Dussaud (*Civil. préhelléniques*², p. 371) consiste, selon nous, en ceci, qu'il croit pouvoir suivre pendant deux millénaires l'évolution du type dans le monde égéen; il n'y parvient qu'à grand renfort d'exemples chypriotes; or, si Chypre est une étape entre l'Asie et l'Égée, elle ne fait pas partie à proprement parler du monde égéen.

(4) La thèse de S. Reinach est extrême. C'est l'art égéen qui, créant de très bonne heure le type de la femme nue (exemples des Cyclades et d'Hisarlik), l'aurait transmis à l'Asie où il n'apparaîtrait qu'assez tard, dans l'art syrien, tout dépendant de l'Égée suivant la théorie occidentaliste. Les découvertes

Remontant à l'époque néolithique et au MA, A. Evans a reconnu justement qu'une image primitive et grossière de la déesse nue apparaît dans une aire extrêmement vaste qui va du Danube, à travers le monde égéen et l'Asie mineure, jusqu'au Caucase, au Turkestan et à l'Élam¹. Mais, plutôt que de considérer avec S. Reinach cette image comme particulièrement égéenne, il vaudrait mieux dire qu'elle appartient à la grande communauté égéo-anatolienne, dite encore asiatique, ou, mieux encore, admettre avec G. Contenau et R. Dussaud la théorie polygéniste d'Ed. Pottier².

Au contraire il nous semble évident que l'élaboration du type primitif de la déesse nue appartient aux arts orientaux dont l'action s'exerça ensuite sur les grossières idoles chypriotes ou égéennes³ : au MM I la déesse nue, incisée sur un vase de Mallia, nous apparut étrangère à la Crète, explicable seulement par l'action de Troie ou de l'empire babylonien⁴. Au MM III-MR I la déesse nue n'apparaît de façon certaine qu'à Mycènes, peut-être sous une influence anatolienne⁵ ; il se peut qu'on la rencontre un jour ou l'autre en Crète.

Au MR III enfin la Crète apprend à connaître par les cylindres syro-hittites et cypro-minoens un type de déesse nue, immobile, aux jambes jointes, qui n'a assurément rien de commun avec le style impressionniste minoen ; aux influences asiatiques se sont mêlées dans la formation de cette image des influences égyptiennes, surtout sensibles dans les

orientales ont aujourd'hui ruiné cette thèse. Blinkenberg (*Le temple de Paphos*, p. 27) soutenait de même que la déesse nue venait à Chypre du monde mycénien. Sur la thèse orientaliste cf. Contenau, *o. l.*, p. 7 sq. ; Nilsson (*Minoan-mycenaean religion*, p. 340-341 et 341, n. 3) prend résolument parti lui aussi pour la thèse orientaliste.

(1) *P. of M.*, I, p. 43-52 et IV, p. 426-9. Aux exemplaires orientaux cités par Evans, *o. l.*, p. 428, n. 1, on peut ajouter un exemplaire cycladique trouvé à Tépé Gawra au début du III^e millénaire, *Syria*, 1936, p. 186.

(2) Contenau, *o. l.*, p. 103 ; Dussaud, *o. l.*, p. 369.

(3) Contenau, *o. l.*, p. 79-81 et 111.

(4) P. Demargne, *Mélanges Glotz*, I, p. 307-314 ; *Nécropoles de Mallia*, I, p. 20-2 et pl. XXXI, n° 8660. L'influence babylonienne s'est exercée et vers l'ouest et vers l'est, s'il est vrai que sur un sceau de Harappa figure la déesse aux jambes écartées : Ch. Picard, *RA*, 1938, II, p. 5 sq.

(5) Nils Aberg a rapproché de la déesse nue de Mycènes (Karo, *Schachtgräber*, p. 48 et 332 sq., pl. XXVII) un motif d'Alishar en Anatolie (*Bronzezeitliche und früheisenzeitliche Chronologie*, IV, p. 100-101, fig. 196-7 ; Erich F. Schmidt, *Anatolia through the ages*, p. 85, fig. 124, fait de ces statuettes des divinités masculines).

boucles de la coiffure hathorique. Ce type est parvenu en Crète par l'intermédiaire de tel cylindre que nous avons cité (*supra*, p. 81) ; nous le connaissons maintenant en Syrie non seulement par des cylindres, mais encore par une plaquette en terre cuite de Ras Shamra et surtout par les curieux pendentifs d'or du même site (fig. 42 et 43) ; nous le connaissons aussi par des plaquettes analogues en Palestine. A ces déesses syriennes nous donnons maintenant un nom : ici



Fig. 42. — Plaquette d'or de Ras Shamra

Ashérat, et là Qadesh ou Astarté¹. Ces images, au schéma « dédalique » (*supra*, p. 247), nous annoncent celles de l'art crétois archaïque qui, plus orientalisant, les admettra à peu près telles quelles (*infra*, p. 274-6) ; jusqu'ici du moins, le hasard des fouilles n'a pas révélé dans la Crète du MR III d'imitations aussi serviles, mais seulement, dans le petit sanctuaire de Cnossos, un exemplaire d'une barbarie toute primitive (fig. 40)². Que si maintenant nous désirons apprécier les réactions égéennes sur le type asiatique, nous n'aurons qu'à renvoyer pour le MR I à la déesse aux serpents de Cnossos, pour le MR III à l'ivoire « mycénien » de Ras Shamra³ : la « décence » minoenne n'a laissé à la déesse que la poitrine nue.

Certains gestes destinés à appeler l'attention, sans pudeur aucune, sur les organes de la fécondité nous apparaissent pareillement d'origine orientale. Si l'art créto-mycénien n'a pas accueilli

(1) Contenau, *Glyptique syro-hittite*, p. 105-7, fig. 124 sq. ; Frankfort, *Cylinder seals*, p. 270-1 ; *Syria*, 1931, pl. XIII, 4, à droite ; 1929, p. 290 et pl. LIV, 2 ; 1932, p. 8 sq. et pl. IX, 1. Myres (*Cesnola collection*, p. 350) signale déjà des plaquettes de la déesse-mère sur la côte syrienne pour la période 1500-1350 ; de même, dans la vallée du Jourdain, A. Rowe, *The four Canaanite temples of Beth-Shan*, pl. LVIII A, 2-3, 6-7 (niveau de Thoutmès III). Sur les noms de ces déesses, cf. R. Dussaud, *Les découvertes de Ras Shamra*², p. 57-8, 106 sq.

(2) *P. of M.*, I, p. 52, fig. 14 ; II, p. 342 et fig. 189-190. Cette statuette a été volée, cf. V. Müller, *Frühe Plastik*, p. 207 et n. 84.

(3) *P. of M.*, I, frontispice ; *Syria*, 1929, p. 292 sq. et pl. 56 (cf. *supra*, p. 199).

le type de la « Vénus pudique »¹ et pas davantage celui de la déesse se dévoilant devant ses fidèles — montrant là plus de réserve que l'art orientalisant d'époque grecque (*infra*, p. 274) — il a peut-être admis au MM I une déesse aux jambes écartées et sûrement la déesse portant les mains aux seins, les désignant d'ailleurs ou les soutenant plutôt que les pressant². Ainsi les vases plastiques du MA III, à Mochlos et à Mallia, seraient dus, avons-nous dit ailleurs, à l'influence syrienne³, comme sont dus à une influence orientale la déesse nue de Mycènes, au MM III, et enfin au MR III de nombreux exemplaires, nus ou vêtus, dont H. Prinz a donné la liste⁴. Il suffit de feuilleter le volume de Contenau sur *La déesse nue babylonienne* pour recueillir de Suse à Tello et à Tell Ta'annek, en Canaan, les modèles des statuettes égéennes⁵. Chypre comme toujours constitue l'étape nécessaire entre Asie et Égée⁶.

La déesse portant l'enfant — autre expression iconographique de l'idée de fécondité — correspond à une conception probablement ancienne en Crète de la Déesse-mère, mais l'expression plastique en semble d'origine étrangère. Elle y est en tout cas fort rare



Fig. 43
Plaquette d'or de
Ras Shamra

(1) V. Müller, *o. l.*, p. 58 et pl. XVII, fig. 259, donne un exemple mycénien qui ne nous paraît pas caractéristique.

(2) Nilsson, *o. l.*, p. 253. Mais la plupart des statuettes orientales n'ont pas davantage les mains pressant les seins.

(3) *Mélanges Glotz*, I, p. 89 et n. 2 ; *Nécropoles de Mallia*, I, p. 14, pl. XXXI, n° 8665.

(4) *AM*, 1910, p. 155-6 : Type I ; ajouter le vase plastique de *Gournia*, pl. X, n° 11. Evans considère une statuette MR III de Hagia Triada comme *πολύμαστος* (*P. of M.*, I, p. 567, fig. 413), ce qui nous semble comme à Prinz impossible à admettre.

(5) Contenau, *Déesse nue babylonienne*, p. 33-4, 46-7, 109. A l'époque classique l'Atargatis syrienne est encore la déesse qui se presse les seins et dont le sein est figuré isolément (Perdrizet, *Syria*, 1931, p. 267 sq.). Comme Prinz, *l. c.*, p. 169, nous croyons à l'importance de la région syro-hittite pour la diffusion de ce type.

(6) Dussaud (*o. l.*, p. 370) n'écarte pas l'influence orientale sur les exemplaires chypriotes, mais admet l'originalité du type égéen ; il englobe comme d'habitude Chypre dans le monde égéen, ce qui nous paraît contestable, avons-nous dit.

alors qu'elle est fréquente dans le monde asiatique¹; elle n'apparaît de façon certaine qu'au MR III à Mavro Spélio, dans un cimetière de Cnossos, et ici et là dans le monde mycénien²; l'étape intermédiaire est encore à Chypre. On sait que le culte de l'enfant divin s'associait très probablement en Crète au culte de la Déesse-mère; A. Evans a développé cette idée et l'a illustrée à l'aide de documents dont nous ne ferons pas usage parce que l'authenticité en est contestée³. On sait d'autre part comment M. Nilsson a magistralement montré dans les cultes classiques de dieux enfants un héritage de la Crète préhellénique⁴; les légendes touchant la naissance de Zeus sont, on le sait, partiellement localisées en Crète⁵. On ne s'étonnera donc point qu'un culte si proche par certains aspects du culte d'Adonis et des dieux ou demi-dieux associés en Orient à la grande Mère, ait été traduit en images voisines des images orientales⁶.

L'enfant nourri par la déesse devient parfois un satellite, plus jeune qu'elle et qui lui demeure subordonné, dieu-fils encore, à moins qu'il ne soit déjà son amant ou son époux (fig. 44). A. Evans a très justement marqué comment, vers la fin de l'époque minoenne, le dieu mâle prenait de l'importance, jusqu'à devenir l'associé de la déesse sur pied d'égalité, et il reconnaît dans cette évolution l'influence de l'Orient, surtout peut-être du pays hittite ou de la Syrie du nord où prévalait le culte d'un dieu de la lumière et de l'orage, le Teshoub

(1) Contenau, *Déesse nue*, p. 128 et fig. 54 et 55 (Mésopotamie), fig. 78 (Chypre); *Syria*, 1931, pl. XXII, 1 (bronze du Mitanni); A. Rowe, *The four Canaanite temples of Beth-Shan*, pl. LVIII A, 3 (terre-cuite, au niveau de Thoutmès III), etc.

(2) *P. of M.*, II, p. 556-7 et pl. suppl. XXI B; III, p. 469-70, fig. 327. Là encore la forme figée du type n'est point admise par l'art égéen, bien qu'elle se rencontre dès lors en Orient. Seul l'art grec orientalisant du VII^e siècle l'admettra (*infra*, p. 278-9).

(3) *P. of M.*, III, p. 454-7, 468-474.

(4) Nilsson, *o. l.*, p. 461 sq.; *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 293 sq.

(5) A. B. Cook, *Zeus*, I, p. 148 sq.; Nilsson, *Minoan-mycenaean religion*, p. 463; l'enfant nourri par une chèvre se retrouve sur un cachet crétois (*P. of M.*, I, p. 515, fig. 373), mais sans qu'on sache naturellement s'il s'agit d'un personnage divin.

(6) A Ras Shamra Alein et Môt sont les prédécesseurs d'Adonis (Viroilleaud, *Syria*, 1931 à 1934, *passim*; *La déesse 'Anat'*); de même en Asie Mineure le Télipinu « proto-hittite » (H. Otten, *Die Überlieferungen des Teli-pinu-Mythus*) est celui d'Attis.

hourrite et hittite ou le Hadad syrien¹. Nous étudierons plus loin le type du dompteur d'animaux associé à la *πότνια θηρῶν*. Signalons ici deux terres cuites inédites mentionnées par G. Karo, dont l'une figure sur un lit un personnage nu (collection Vlasto, provenant de Marcopoulos) l'autre, sur un lit également, un couple (musée de Budapest)². G. Karo ne semble pas attacher d'importance à ces représentations fort rares, et pourtant ne convient-il pas de songer aux légendes crétoises concernant le *ἱερὸς γάμος*?³. Ce qui survit sans doute dans cette vieille conception minoenne apparentée aux conceptions naturistes de l'Orient, c'est l'idée primitive que les noces divines favorisent la fécondité animale et l'éveil de la végétation. Assurément la religion préhellénique a gardé dans ses représentations une décence que ne connaissent pas toujours les religions orientales, mais ne peut-elle parfois, sous une influence orientale plus agissante, enfreindre cette réserve ? Si les cylindres syro-hittites se contentent de figurer côte à côte le grand dieu ou le dieu-fils et la déesse nue⁴, les reliefs de Iasili Kaïa de célébrer la rencontre des cortèges nuptiaux, si à Mari sur l'Euphrate l'homme se borne à tenir de sa main gauche le poignet droit d'une femme qu'il enlace du bras droit, geste qui apparaîtra dans la Crète hellé-



Fig. 44
Impression d'un cachet de Cnossos

(1) *P. of M.*, IV, p. 46 et *infra*, p. 281 ; signalons, avec toutes les réserves nécessaires, que Hrozny croit déchiffrer, sur les inscriptions crétoises et continentales, les noms de Zeus (Zajas) et de Léta (Lâta) : *Archivum orientale*, XIII, p. 56-8.

(2) *RE*, Suppl. Band. VI, col. 600, s. v. *Mykenische Kultur*.

(3) Sur ce sujet, cf. la dissertation de Klinz (Halle, 1933) résumée in *RE*, Suppl. Band. VI, col. 107-113 ; et Nilsson, *o. l.*, p. 346 et 480-2 ; *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 110-2 ; Ch. Picard, *REG*, 1927, p. 344 sq. ; M. Launey, *RA*, XVIII, 1941, II, p. 22 sq. (à propos de l'Héraklès thasien). Sur le mythe d'Europe, cf. *infra*, p. 288, n. 4.

(4) Contenau, *Manuel*, p. 948-950, fig. 655 sq. ; *Glyptique syro-hittite*, p. 103 sq.

nique (*infra*, p. 281-2)¹, les représentations beaucoup plus crues ne manquent pas. On a trouvé à Suse des lits votifs avec figures de femmes nues ou de couples enlacés²; à Assour, dans le temple du XIII^e siècle, un phallus d'argile, de 1 m. 12 de long, se trouve dans le naos d'Ishtar, offrande de l'organe mâle à la déesse, et des scènes érotiques sont figurées sur des objets en plomb de la même époque, qui ont rapport au *ἱερὸς γάμος*, bien que trouvés en dehors du sanctuaire d'Ishtar³; à Ras Shamra un phallus est signalé à côté d'idoles féminines, et l'on offre un mâle aux déesses pour pratiquer le *ἱερὸς γάμος*⁴. Nous croyons pouvoir rapprocher de ces images et représentations d'Asie les terres cuites mycéniennes signalées plus haut. Là encore l'intermédiaire serait chypriote : à Lapithos, dès le Chypriote moyen, on signale un lit, avec deux personnages côte à côte⁵. L'Orient continuera dans ce sens réaliste : on connaît soit par les textes, soit par les monuments, au IX^e siècle, un lit cultuel d'Ishtar⁶ et plus tard le lit d'Adonis, destiné au mariage sacré de Cypris et d'Adonis, dans les Syracusaines de Théocrite⁷, le lit d'Attis⁸, celui du dieu Bel, etc⁹. La Grèce connaîtra exceptionnellement cette

(1) Sur l'interprétation à donner à la procession hittite, cf. en dernier lieu, K. Bittel, etc., *Yazilikaya*, p. 146 sq.; pour Mari, cf. *Syria*, 1935, p. 118-9 et pl. XX, 2; des lits-autels, destinés aux rites de hiérogamie, ont été dégagés dans la ziggurat de Mari, *Syria*, 1938, p. 23 et pl. IX, 2-3.

(2) Pottier, *Cat. antiq. Susiane*, n^{os} 306-8; Contenau, *Manuel*, p. 843 et fig. 597; des lits votifs ont été trouvés aussi en Palestine, à Ay et Gezer, *Syria*, 1935, p. 333; un lit sacré à Megiddo est signalé, *REG*, 1938, p. 89 (décoré d'appliques d'ivoires).

(3) R. Dussaud, *Syria*, 1935, p. 406-7, commente W. Andrae, *Die jüngeren Ishariempel in Assur*, p. 33-4, fig. 10 et pl. 15, p. 103-4 et pl. 45. Il s'agit du même temple où ont été trouvés les objets de fritte mentionnés *supra*, p. 73.

(4) R. Dussaud, *RHR*, 1935, I, p. 27-9.

(5) *Swedish Cyprus exp.*, I, p. 112, pl. XXX, 2, n^o 28; dans des tombes contemporaines, plaquettes de la déesse mère, *ibid.*, pl. XIX, 2, n^o 13; pl. XXVI, 2, n^o 40.

(6) A Nimroud, revêtu d'ivoire; la plupart des symboles (femme à la fenêtre, vache allaitant) seraient à rapporter au culte de la déesse (Barnett, *Iraq*, 1935, p. 198 sq.).

(7) Théocrite, XV, 84, 127, 131; Glotz, *REG*, 1920, p. 196.

(8) Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, n^{os} 982, l. 9 sq., 985, l. 15, cité par Glotz, *ibid.*, p. 196, n. 2. L'hiérogamie d'Attis et Cybèle serait représentée sur un relief anatolien, au-dessous de deux sphinx accostant la plante sacrée, Ch. Picard, *RA*, 1946, II, p. 67-8 et fig. 1.

(9) Seyrig, *Syria*, 1933, p. 260-3; ce lit ne doit pas être confondu avec le lit d'exposition du dieu mort (Dagon-Adonis à Doura Europos, *GBA*, 1935, II, p. 200), ni avec le lit des banquets sacrés (Heuzey, *Cat. terres cuites*, p. 32-4, pl. III, 2-4; Perdrizet, *Terres cuites Fouquet*, p. 119-120 et pl. C, n^o 322).

représentation, se contentant en général d'images moins grossières (*infra*, p. 281 sq.).

B) Crète archaïque et monde oriental

Nous avons cherché à montrer que le thème de la déesse nue, traduction plastique d'une croyance, était traditionnel en Asie, sous les formes les plus crues, qu'il s'y était maintenu sans interruption à travers les âges ; que par contre l'iconographie crétoise ne l'adoptait qu'en ses phases les plus orientalisantes, entre autres la mycénienne. Nous nous transporterons maintenant en cette autre phase orientalisante qu'est l'archaïsme : nous devons nous attendre à y rencontrer à nouveau le thème asiatique de la déesse nue.

Notons d'abord que le culte d'une divinité féminine prévaut nettement sur tous les sites crétois. Elle a toutes chances, quel que soit son nom (cf. *infra*, p. 279-280) d'être en Crète l'héritière de la grande déesse minoenne ; comme elle, elle ne nous apparaît que peu différenciée par des poses ou attributs caractéristiques. Nous n'en sommes pas encore au temps où les représentations vont se diversifier, par l'effet de légendes locales ou de mythes divins. Les survivances de la religion préhellénique ont été étudiées avec curiosité ces derniers temps ; il semble qu'elles aient été particulièrement fortes à l'aube de l'hellénisme, surtout dans un vieux pays préhellénique comme la Crète, au même titre que les traditions artistiques ou linguistiques des Étéocrétois. Il n'est pas impossible d'ailleurs que ces survivances religieuses aient coïncidé avec l'action de religions étrangères, sémitiques ou asianiques : si le rôle de la Lydie paraît avoir été grand aux origines de la religion grecque, pourquoi n'en aurait-il pas été de même de la Syrie ? N'oublions pas qu'une communauté existait depuis longtemps entre l'Asie et l'Égée : les influences nouvelles pouvaient fort bien ne faire que renforcer des relations déjà établies.

Or précisément cette grande divinité féminine est souvent représentée nue, du moins aux premiers temps de l'archaïsme¹ ; rien n'est plus faux que l'hypothèse que

(1) Cf. Kunze, *Kretische Bronzereliefs*, p. 201 ; très vite d'ailleurs les représentations drapées viendront doubler les représentations nues, puis se substitueront à elles (laissant la nudité à la seule Aphrodite).

présentait autrefois S. Reinach, à savoir que l'art hellénique a longtemps hésité à représenter la nudité féminine ; qu'en particulier celle-ci fut longtemps proscrite par la sévérité de l'esprit dorien¹. Au même titre que l'art ionien primitif², l'art dédalique des pays doriens a connu au contraire d'innombrables représentations de la déesse nue : nous classerons les principaux exemples crétois par types et par attitudes ; les gestes sont avant tout destinés à appeler l'attention sur les organes de la fécondité³ :



Fig. 45
Terre cuite
de l'Anavlochos

- 1° Déesse nue, strictement frontale⁴, les bras collés au corps, coiffée du polos (fig. 45)⁵ ;
- 2° Même type sans polos⁶ ;
- 3° Déesse nue portant une main ou les deux mains à la poitrine⁷ ;
- 4° Déesse nue, une main sur le ventre (type dit de la Vénus pudique)⁸ ;
- 5° Combinaison des deux gestes précédents⁹ ;
- 6° Déesse nue, assise, une main sur le ventre, l'autre sur la poitrine¹⁰ ;

(1) *Les déesses nues*, *Chroniques d'Orient*, II, p. 568 et 583.

(2) Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 85-7 ; pour Samos, D. Ohly, *AM*, 1941, p. 5 sq. •

(3) Nous ne distinguerons pas entre statuettes et plaquettes à relief ; les types sont exactement les mêmes : cf. Jenkins, *Dedolica*, p. 9.

(4) V. Müller, *AM*, 1925, p. 62, note la valeur quasi magique des figures de face sur les plaquettes de terre cuite.

(5) Praïos : *AJA*, 1901, p. 385-6 et pl. X, 1 et 2 ; *BCH*, 1902, p. 574, n° 3, et probablement aussi *BSA*, XI, 1904-5, p. 244-5, n° 2 et 3 ; cf. Müller, *Frühe Plastik*, pl. XXXII, fig. 347. — Anavlochos : *BCH*, 1931, p. 400, n° 51-4, pl. XVI, 3-4.

(6) Praïos : *AJA*, 1901, p. 385-6, pl. X, 4 ; *BSA*, XI, 1904-5, p. 244, n° 1 ; *Metrop. Mus. studies*, III, 1931, p. 215, fig. 14, 15, 22, 24, 25 (Mrs Dohan tente un classement chronologique de ces représentations d'après le style ; il convient d'utiliser maintenant les *Dedolica* de Jenkins). — Lato : *BCH*, 1929, p. 398, n° 31-2, pl. XXVI, 41. — Anavlochos : *BCH*, 1931, p. 401, n° 55-6, pl. XVI, 1. — Phanéroméni (près Lyttos) : *AA*, 1937, col. 223, fig. 2 au milieu.

(7) Sur ce type, cf. Müller, *o. l.*, p. 202. — Anavlochos : *BCH*, 1931, p. 401, n° 57, fig. 32.

(8) Sur ce type, cf. Müller, *o. l.*, p. 207-8 ; Blinkenberg, *Knidia*, p. 205 sq. : ce sera le thème de l'Aphrodite de Cnide, aux origines probablement chypriotes. — Lato : *BCH*, 1929, p. 398-9, n° 30, pl. XXV, 3 (avec polos) ; n° 33-4, fig. 14 (sans polos). — Dréros : *Ἀρχ. Δελτ.*, IV, πρ., p. 28.

(9) Krusonias : *Mon. ant.*, VI, 1895, col. 188, fig. 25, n° 1, 4, 5.

(10) Lato : *BCH*, 1929, p. 400, n° 37, pl. XXVI, 1.

7° Déesse drapée mais relevant son vêtement pour laisser voir le ventre¹ : c'est le geste de l'ἀνάστυμα ;

8° Déesse nue, en πόντια θηρῶν (fig. 57) ; ce type n'est pas connu dans la plastique, mais seulement par les bronzes de l'Ida (*infra*, p. 292) ;

9° Déesse nue, brandissant des branches ou des fleurs ; ce type n'est connu que par la céramique (*infra*, p. 298-9).

La Crète a donc fourni la plus abondante série qui soit de déesses nues, analogues du reste à celles qui sont connues, en moins grand nombre, sur les autres sites dédaliques². Il nous semble évident que l'abondance de ces représentations au VII^e siècle s'explique par la dépendance où se trouve alors la plastique dédalique à l'égard de l'Asie. L'insistance même avec laquelle sont soulignés les organes de la fécondité n'est certainement pas grecque et s'atténuera par la suite³ ; nous avons dit que l'art préhellénique n'avait admis ces représentations qu'avec réserve, tout comme il se refusait à accueillir le schéma dédalique : c'est qu'il était moins orientalisant que l'art grec en sa période archaïque. Un geste comme celui de l'ἀνάστυμα ne se retrouvera guère qu'à basse époque sous des influences à nouveau orientales⁴. Que la déesse nue, connue de tout temps en Orient (*supra*, p. 265), se soit maintenue sans interruption aucune, au temps où l'art géométrique grec l'ignore à peu près, quelques exemples le montreront. Dès la fin de l'âge du Bronze, en Syrie comme en Palestine, des plaquettes de terre cuite, déjà faites au moule, lui donnent l'attitude compacte, figée, qui annonce

(1) Axos, inédit (musée de la Canée, n° 292) : nous avons mentionné cette statuette, *Mélanges Gloiz*, I, p. 310 ; de même, d'après nous, Ch. Picard, *Eranos Jahrbuch*, 1938, p. 105. P. de La Coste-Messelière nous signale la publication dans *AJA*, 1945, p. 204, d'un ivoire dédalique, du Metropolitan Museum : une femme nue se débarrasse d'un grand manteau qui ne lui couvre plus que les jambes : à côté d'elle, une femme drapée commence de se dévoiler (*supra*, p. 215).

(2) Ainsi à Sparte : *Artemis Orthia*, p. 152 et pl. XXXVI ; à Corinthe : Jenkins, *Dedolica*, p. 28, pl. II, 10 (*AJA*, 1906, p. 160, pl. X) ; à Camiros, *Eccav. at Ephesus*, pl. XXX-XXXI et p. 179 sq.

(3) Ainsi que le note Kunze à propos de la déesse des bronzes de l'Ida, *Kret. Bronzereliefs*, p. 191.

(4) Le type de Vénus relevant ou écartant sa draperie se retrouvera en Égypte, à Carthage ou en Tunisie, en terre phénicienne. Cf. par ex. Perdrizet, *Terres cuites Fouquet*, p. 546 et pl. V ; cf. *Bronzes Fouquet*, p. 6, et, sur le geste de Baubô, Lagrange, *RB*, 1919, p. 196 sq. ; 1929, p. 76 sq. ; Ch. Picard, *RHR*, 1927, I, p. 220 sq.

le schéma dédalique (fig. 46 et 59)¹ ; les plaquettes d'or de Ras Shamra donnent à la déesse les attributs qui seront siens dans les séries que nous étudions (fig. 42 et 43)². La déesse qui s'y trouve figurée, Asharat, Anat, ou Astarté est celle-là même qui apparaîtra quelques siècles plus tard sur les boucliers de l'Ida (fig. 57)³. Autour de l'an 1.000 le type de la déesse nue apparaît en Assyrie, aux environs de Ninive⁴.



Fig. 46
Plaquette de Tell
Beit Mirsim

Vers la Grèce le type doit être transmis, soit par l'importation directe de statuettes asiatiques, soit par l'intermédiaire des bronzes et des ivoires phéniciens ou syriens⁵. Chypre aussi joue son rôle habituel d'intermédiaire ; des statuettes chypriotes, et même des images découpées dans des feuilles d'or, comme à Ras Shamra

(1) Une plaquette de Ras Shamra (*Syria*, 1931, pl. XIII, 4 à droite), au voisinage immédiat de statuettes mycéniennes importées, reproduit déjà le type qui sera dédalique ; la ressemblance est frappante. C'est assurément en Phénicie et en Syrie que ce type s'est constitué sous des influences mésopotamiennes, mais aussi égyptiennes ; son adoption par la Grèce sera retardée jusqu'au moment où elle admettra l'apport orientalisant (cf. *supra*, p. 247-8). En Palestine des statuettes ou plaquettes analogues se maintiennent sans interruption de la fin de l'âge du Bronze au début de l'âge du Fer (Watzinger, *Denkmäler Palästinas*, I, p. 117, fig. 96-8 ; W. F. Albright, *Mélanges syriens*, p. 107 sq.), à Beth Semes, Megiddo, Gezer, Tell Beit Mirsim. Dans la plaine de Jezréel la déesse nue porte une haute couronne à la manière hittite, qui annonce

le polos grec. Des plaquettes de Jérusalem et de Gezer, au musée de Constantinople sont rapprochées par Schaeffer (*Syria*, 1929, p. 288) de la déesse de son premier pendentif d'or.

(2) *Syria*, 1929, pl. LIV, 2 ; 1932, pl. IX, 1 et XVI, 2 (déesse nue à la coiffure hathorienne (*infra*, p. 299), des fleurs de lotus à la main, ou brandissant des bouquetins ou des serpents, une fois debout sur un lion).

(3) Ainsi se trouve justifiée l'appellation donnée, il y a quelques cinquante ans, aux déesses grecques de type oriental, d'Astarté phénicienne ; ce n'est pas la seule fois que nous aurons eu à rendre justice aux théories « phéniciennes » de jadis.

(4) Contenau, *Manuel*, p. 1032, fig. 723.

(5) *Lindos*, I, p. 400 sq., pl. 64, n° 1582 ; *AM*, 1930, pl. 5 sq., Beilage 40 sq. (Athènes) ; *AM*, 1935-6, p. 131, n° 12 (Ida), etc. On n'a naturellement pas à attendre les importations de faïences égyptiennes au type de la Vénus pudique (Annisos par ex., *AA*, 1934, p. 247 ; Kirsten, *RE*, Suppl. band VII, s.v. *Annisos*, col. 36).

(fig. 47 et 48)¹, purent être connues de l'art crétois qui d'après elles élabora le type dédalique de la déesse nue.

Nous ouvrirons ici une parenthèse, pour jeter les yeux au passage sur un type de déesse drapée qui apparaît à côté de la déesse nue, par l'effet sans doute d'une réaction hellénique contre une iconographie trop asiatique, peut-être aussi parce que l'effort de la mythologie naissante tend à spécialiser les fonctions divines ; déjà à l'époque préhellénique la grande Mère minoenne commençait sans doute à répartir ses fonctions entre plusieurs formes divines, différenciées par leurs attributs² ; là encore l'archaïsme grec représente un recommencement :



Fig. 47. — Plaquette d'or de Lapithos (Chypre).

1° Déesse drapée, strictement frontale, les bras collés au corps, coiffée du polos (fig. 49) ; à côté de statuettes rapidement exécutées³, quelques-unes détaillent avec une précision toute archaïque, le costume féminin, ici en relief, ailleurs incisé ou peint, long chiton au décor géométrique⁴, pélerine jetée sur les épaules⁵. Dans la grande plas-



Fig. 48. — Plaquette d'or de Lapithos (Chypre).

(1) Plaquettes d'or de Lapithos : *Swedish Cyprus exp.* I, p. 228, nos 1, 13, 15, pl. IV en couleur, LI, CLV ; p. 187, nos 40 et 92, pl. XLIV et CLV. Date : Cyprogéométrique I et III, la première période correspondant au x^e siècle.

(2) La question est encore controversée, A. W. Persson, *o. l.*, p. 123-4.

(3) Lato, *BCH*, 1929, p. 394, nos 21-24, fig. 10. — Anavlochos, *BCH*, 1931, p. 397-8, n° 48, pl. XVI, 1.

(4) Il peut être intéressant de noter que sur un cylindre syro-hittite trouvé à Vari, dans un milieu du MR III a (*P. of M.*, IV, p. 409, fig. 339), un personnage debout sur une bête et brandissant un animal, porte une robe pareillement décorée d'un quadrillage : c'est ici le costume orientalisant qui s'annonce plusieurs siècles à l'avance. — Sur ce costume orientalisant, cf. M. Collignon, *Mon. Piot*, XX, 1913, p. 12 sq. ; P. Demargne, *BCH*, 1929, p. 392.

(5) Lato, *BCH*, 1929, p. 390-3, nos 17-20, pl. XXV, 1 et fig. 8-9. — Anavlochos : *BCH*, 1931, p. 396-7, nos 45-7, pl. XV, 2-3. — Krousonas, *Mon. ant.*, VI, 1895, col. 188, fig. 25. — Louvre : inv. *AM*, 1698 (provenance exacte

tique le même type, dédalique par excellence, est celui des figures en très faible relief qui décorent par en dessous les linteaux de Prinias¹, celui des déesses de bronze de Dréros (pl. XV)².

2° Déesse drapée portant une main ou les deux mains à la poitrine. Ce type est plus fréquent que le type correspondant nu. L'art crétois paraît revenir à la conception minoenne d'une déesse vêtue, mais poitrine découverte, après quoi le geste se maintiendra comme une survivance, alors même que la statuette sera entièrement vêtue³. C'est le type que rendra célèbre, vers le milieu du siècle, la Dame d'Auxerre⁴.

3° Déesse drapée au type de la Vénus pudique. Pareille transformation apparaît comme un non sens qui ne s'explique que par une évolution du type primitif⁵.

4° Déesse drapée, assise, les mains sur



Fig. 49
Terre cuite crétoise
du Louvre

inconnue) : Collignon, *CRAI*, 1914, p. 243 sq. = V. Müller, *Frühe Plastik*, pl. XXX, fig. 232 = *BCH*, 1931, p. 397, pl. XV, 1, etc. — Axos, *Annuario*, I, 1914, p. 103-4, fig. 58-9.

(1) Pernier, *Annuario*, I, 1914, p. 60, fig. 23 ; Ch. Picard, *Manuel*, I, p. 449, fig. 128.

(2) *BCH*, 1936, pl. LXIII, A et C.

(3) Une seule main à la poitrine : Lato, *BCH*, 1929, p. 395, n° 27, fig. 11. — Les deux mains : Praisos, *AJA*, 1901, pl. X, 5 ; *BSA*, XI, 1904-5, p. 245, fig. 1 a ; Lato, *BCH*, 1929, p. 395, n° 25-6, pl. XXV, 2 ; les plaquettes de ce type trouvées à Égine (Ἐφ. ἀρχ., 1895, pl. 12 ; Furtwängler, *Aegina*, p. 384, pl. III, 2-3) peuvent fort bien être crétoises, étant donné les rapports bien connus par ailleurs entre Égine et la Crète : elles sont attribuées par Jenkins (*BSA*, XXXII, 1931-2, p. 26, n. 2 ; *Dedalica*, p. 29) au groupe rhodien de Camiros, par F. Matz (*Gnomon*, 1937, p. 403) à un groupe dédalique du nord-est du Péloponèse qui subirait une légère influence insulaire ; Matz fait à ce propos la juste remarque qu'à Rhodes les têtes seules, mais non pas les corps, sont dédaliques.

(4) Collignon, *Mon. Piot*, XX, 1913, p. 5 sq., pl. I-II = J. Charbonneaux, *La sculpture grecque au Musée du Louvre*, pl. I = Ch. Picard, *Manuel*, I, p. 450-51, fig. 129 et pl. III.

(5) Praisos : *BSA*, XI, 1904-5, p. 246, fig. 2. — Gnosso (Oxford, Ashmol. Museum) : Poulsen, *Der Orient*, p. 149, fig. 175. Sur ce type cf. V. Müller, *o. l.*, p. 207.

les genoux. Là encore les statuettes¹ annoncent les œuvres de la grande plastique².

Ces déesses drapées nous semblent dériver en Crète même des types nus correspondants, non pas sans doute que l'Orient et Chypre les aient ignorés complètement, mais la Crète crée et développe ce type dédalique de la déesse drapée³, qui aboutira, dans la grande plastique, aux corés les plus raffinées.

Dieu et déesse : la déesse et le dieu-enfant

Dans la série des terres cuites dédaliques de Lato, nous avons reconnu qu'un fragment figurait une déesse « courrotrophe » donnant le sein à un enfant⁴. C'est, je crois, le seul exemplaire dédalique connu, soit en Crète, soit ailleurs. Par contre ces « courrotrophes » ne sont pas rares pour la période post-dédalique : ainsi dans la région de l'Anavlochos⁵ on en connaît plusieurs images, d'un type ionisant représenté ailleurs⁶. Il est naturel que la représentation de la déesse courrotrophe dérive de celle de la déesse mère ; dans le monde préhellénique elle était apparue fort tard, même si l'idée en avait été familière plus tôt (*supra*, p. 268-9). Nous admettons que cette image réapparut par la suite, venant comme la première fois d'Asie par Chypre. Il ne semble pas qu'elle ait été répandue de bonne heure ni que, passée une période de vogue relative, elle soit demeurée au premier plan dans la

(1) Lato : *BCH*, 1929, p. 400-401, n° 38, pl. XXVI, 2, n'est plus dédalique, pas plus sans doute qu'une figurine creuse de l'Anavlochos : *BCH*, 1931, p. 404, n° 64, fig. 36 ; la figurine de Praïsois, *AJA*, 1901, p. 389, fig. 17, serait la reproduction tardive d'un type ancien ; l'exemplaire publié *Metrop. Mus. Studies*, III, 1931, p. 221, fig. 26, est douteux et d'origine inconnue, peut-être avec un lion sur les genoux.

(2) Statues assises de Priniias : *Annuario*, I, 1914, p. 21 sq. = Ch. Picard, *Manuel*, I, p. 448-9, fig. 127-8 = Jenkins, *Dedolica*, p. 79-82, pl. X, 3 ; le torse d'Eleutherne appartenait sans doute à une statue assise vêtue : *RA*, 1893, I, pl. III = Ch. Picard, *Manuel*, I, p. 445, fig. 124 = Jenkins, *Dedolica*, p. 51, 72, 74, 76, pl. VII, 8 ; VIII, 1 ; IX, 1 ; X, 2.

(3) Ainsi un type dédalique de Samos, pays ionien, est attribué par Buschor à l'influence des modèles de l'ouest dorien (*Altsamische Standbilder*, p. 23 et fig. 72, 73-75), c'est-à-dire selon nous aux modèles crétois, par l'intermédiaire des Cyclades, où la Nikandrè de Naxos est d'un type franchement dédalique.

(4) *BCH*, 1929, p. 396, fig. 12.

(5) *BCH*, 1931, p. 404-6, pl. XIV, 3.

(6) Cf. par exemple les abondantes séries rhodiennes, *Lindos*, I, n°s 2125, 2226-7, 2229-30, 2242-3.

Grèce classique. Les déesses courotrophes se sont peu à peu effacées derrière d'autres : ainsi Eileithyia, jadis grande déesse, n'est plus en général que la modeste protectrice des accouchements, à moins qu'elle ne se fonde en une Artémis Eileithyia¹ ; ce n'est guère qu'en Crète qu'elle demeure la déesse principale de la cité, à Lato par exemple ou à Amnisos : on a pu publier une statue romaine, provenant d'Amnisos, une Eileithyia tenant un enfant, copie d'un original de la fin du v^e siècle².

Quant aux légendes concernant l'enfant divin, elles sont mieux qu'ailleurs localisées en Crète autour de la figure de Zeus enfant. A cet enfant divin un chapitre entier est consacré dans l'ouvrage de M. Nilsson, quand il traite des survivances préhelléniques dans la religion grecque³.

Le dieu mâle

Nous avons montré qu'un dieu mâle faisait figure de satellite aux côtés de la déesse minoenne et que les images s'en étaient multipliées vers la fin de l'âge du Bronze, sous l'influence probable des religions asianiques et sémitiques, à moins que ce ne fût par l'effet de la première apparition des croyances indo-européennes. On devait attendre, quand se manifesta à nouveau l'influence orientale, qu'apparût un dieu du même ordre aux côtés de la grande déesse archaïque. Car il semble bien qu'en Crète comme ailleurs une divinité féminine ait gardé la primauté sur la plupart des sanctuaires archaïques : Héra à Argos, Tirynthe et Samos, Aphrodite à Corinthe, Athéna à Mycènes et Athènes, Artémis à Sparte et Éphèse, Aphaia à Égine, Gâ précédant Apollon à Delphes sont autant d'héritières de la grande déesse préhellénique⁴ ;

(1) Dans la Sparte archaïque que tant de liens unissent à la Crète, Eileithyia est une antique déesse dont le sanctuaire touchait à celui d'Artémis Orthia, s'il ne se confondait avec lui, et plusieurs terres cuites trouvées dans l'Artemision peuvent se rapporter à son culte (*Artemis Orthia*, p. 51). Sur le caractère préhellénique de cette déesse cf. Nilsson, *o. l.*, p. 446-451 ; *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 290-1.

(2) *Festgabe zur Winkelmannsfeier des arch. Seminars der Universität Leipzig*, am 9. Dezember, 1933.

(3) Nilsson, *Minoan-mycenaean religion*, p. 461 sq. ; de même *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 293 sq.

(4) Sur les divinités grecques d'origine préhellénique, cf. surtout M. Nilsson, *Minoan-mycenaean religion*, p. 415 sq. ; *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 286 sq.

Rhêa à Phaistos, Athéna à Prinias, Eileithyia à Lato, une Grande Mère des dieux à l'Ida et au Dicté¹, Dictynna, Britomartis ailleurs leur répondent en Crète. Mais très tôt le dieu fut associé à cette grande déesse. Sur certains sites il dut demeurer subalterne, ceux-là sans doute qui gardaient plus fidèlement les souvenirs préhelléniques ; sur d'autres, où s'affirmait davantage l'élément dorien, il obtint l'égalité avec elle ou prit même la première place, tels le Zeus de l'Ida ou l'Apollon de divers lieux. Ne précisons pas davantage ; nous touchons là aux problèmes les plus délicats de l'origine de la religion grecque. Contentons-nous de nous demander, à propos des diverses images du dieu dans la Crète archaïque, ce qu'elles peuvent devoir aux survivances préhelléniques ou aux influences orientales.



Fig. — 50
Terre cuite de
l'Anavlochos

A l'Anavlochos apparaît une image de dieu nu, parallèle à celle de la déesse nue, comme elle coiffée du polos, mais portant la jambe gauche en avant (fig. 50)². Nous avons là un premier témoin de la série des courroi, dont quelques-uns, sinon tous, durent bien représenter le dieu lui-même. Citons encore le courroi de bronze provenant de l'Ida³, et surtout celui qui fut exporté à Delphes et qu'on tient en général pour crétois⁴. Nous imaginons volontiers qu'il figure cet Apollon Delphinios dont la primauté sur la Terre Mère s'établit peut-être en Crète, à Gnosso, à Dréros,

(1) L. Pernier, *Saggi Beloch*, p. 251 sq. ; M. Guarducci, *Historia*, 1933, p. 369 ; *BCH*, 1929, p. 427. Kunze suggère qu'à l'Ida comme au Dicté, la Mère des dieux dut jouer d'abord un rôle plus grand qu'il n'y parut par la suite (*Kret. Bronze-reliefs*, p. 202).

(2) *BCH*, 1931, p. 401-2, nos 58-9, pl. XVI, 2.

(3) *Museo italiano*, II, p. 733 et pl. XII, 1 ; *Arkadès*, fig. 666, II porte comme la statuette suivante la coiffure étagée caractéristique du vi^e siècle. La publication de *Perachora*, p. 202, souligne la rareté des exemples de courroi au vi^e siècle : les premiers pourraient bien être crétois.

(4) *Fouilles de Delphes*, V, p. 34-5 et pl. III ; Kunze, *AM*, 1930, p. 162, fait cette statuette contemporaine du vase Chigi ; Jenkins, *Dedolica*, p. 46, la date de 640-635 ; W. Lamb, *Greek and Roman Bronzes*, p. 75, est seule à proposer une origine corinthienne qu'écarte H. Payne, *Necrocorinthia*, p. 233, n. 3. La récente trouvaille à Delphes de fragments de bronzes orientalisants crétois (*supra*, p. 233, n. 4 et 243) ne fait que renforcer la thèse de l'origine crétoise.

à Olous¹, avant de se confirmer à Delphes². Nous apprécions mal encore dans quelle mesure la Crète archaïque, succédant dans ce rôle à la Crète minoenne, contribua à la formation du polythéisme hellénique, dans quelle mesure aussi l'Apollon archaïque nu continue les statuettes géométriques d'homme nu, images des dieux hyperboréens, ou au contraire représente un élément neuf, oriental ou préhellénique.

Dieu et déesse : le couple divin

Nous avons signalé l'intérêt que présentait à l'époque préhellénique le couple formé de la grande déesse et d'un dieu satellite, dont l'importance grandissait, sous l'influence probable des dieux d'Asie (*supra*, p. 269 sq.). Nous retrouvons dans la Crète archaïque un processus analogue : la précellence de la grande déesse dans le couple nous semble dûment constatée aux origines de la religion grecque, du moins dans la Crète archaïque, l'importance du dieu ne s'affirmant que peu à peu sous l'influence de l'Orient sans doute, mais aussi sous celle d'un autre dieu de la lumière, l'Apollon ou le Zeus hellénique.

Nous rencontrons d'abord à Praïos, en deux exemplaires³, l'image d'un couple, un homme nu coiffé du polos, saisissant de la main gauche le poignet droit d'une femme vêtue, coiffée elle aussi du polos (fig. 51). A Axos une image

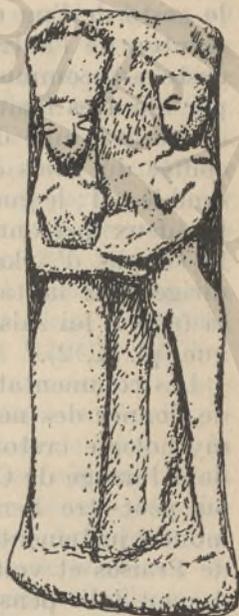


Fig. 51
Plaquette de Praïos

(1) Sur cet Apollon Delphinios honoré dans la région nord de la Crète, cf. W. Aly, *Der kreische Apollonkult*, p. 13-16 ; le culte d'Apollon Pythios a son centre à Gortyne mais a rayonné de là dans toute la Crète (*ibid.*, p. 2-8) ; sur le Delphinion de Dréros, récemment découvert, cf. *BCH*, 1936, p. 253-5 et 1937, p. 31.

(2) Sur les origines de l'Apollon delphique, cf. les justes remarques de Ch. Picard, *Origines du polythéisme hellénique*, II, p. 25, qui montre qu'un même dieu a pu combiner des ascendances divergentes, en l'espèce des traits créto-anatoliens et d'autres « hyperboréens ».

(3) *BCH*, 1902, p. 573, fig. 2 ; 1931, p. 408-12, pl. XVII, 2 ; *Arkadès*, p. 542-3, fig. 610. Poulsen (*Der Orient*, p. 165) et nous-même (*BCH*, 1930, p. 197 et pl. X à droite) avons faussement interprété ce groupe comme un couple de deux femmes.

analogue demeure encore inédite¹. Le geste est celui-là même que faisait à Mari un couple identique (*supra*, p. 270). Nous avons toutes raisons de voir là une des plus vieilles images d'un de ces couples divins que connut la religion grecque.

Dans le même temps, à Cnossos et à Arkadès², d'autres couples apparaissent sur des vases orientalisants : cette fois le geste de l'un des deux personnages qui porte la main au menton de l'autre, traduit l'intime union du couple³. Si ce geste est commun aux deux représentations, elles diffèrent par d'autres traits. A Cnossos c'est un guerrier casqué, sans doute avec une dague au côté, qui s'approche d'une femme coiffée du polos ou peut-être d'un diadème, la poitrine nue, semble-t-il ; le guerrier porte la main vers la taille de celle-ci ; les deux personnages sont debout sur des socles⁴. Dans le couple d'Arkadès, tandis que la main de l'homme se dirige vers la taille de la femme et l'autre à son menton, la femme lui saisit les deux poignets ; tous deux ont la tête nue (pl. X, 2).

Les commentateurs de ces deux documents ont été tentés de donner des noms à ces deux personnages, en utilisant la mythologie crétoise ou préhellénique ; ainsi H. Payne voit dans l'image de Cnossos la rencontre d'Hélène et de Ménélas, ou peut-être l'enlèvement d'Hélène par Pâris ; Doro Levi montre justement la parenté de ces représentations avec celles de Praisos et voit dans toutes un Thésée séduisant Ariane⁵. A. von Salis pense que le document de Cnossos rassemble et fond les divers thèmes de la légende de Thésée et d'Ariane : séduction, lutte contre le Minotaure, enlèvement sur un navire⁶. D'un autre côté G. W. Elderkin a cru reconnaître sur le vase de Cnossos le mariage de Zeus Teleios et d'Héra Teleia,

(1) Nous l'avons signalée in *BCII*, 1930, p. 209, p.-s.

(2) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 286-8, pl. X, 10 et 11 et pl. XII ; *Arkadès*, p. 339-40, fig. 443 a et d et pl. XXIII.

(3) Sur ce geste (qui est celui du signe hittite pour « nous ») comme sur l'ensemble de la représentation, cf. A. von Salis : *S B Heidelberg*, XXVI, 1935-6, 4, p. 6 sq.

(4) Sur ces socles cf. le long développement de A. von Salis, *ibid.*, p. 8 sq. ; l'auteur voit dans ces socles la représentation de parties du navire sur lequel Thésée enlèverait Ariane.

(5) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 287-8 ; *Arkadès*, p. 543.

(6) Von Salis, *ibid.*, p. 33-4, reconnaît dans le simple point noir qui se trouve entre les têtes des deux personnages le fameux peloton de fil d'Ariane.

figurés sur des cimes, à la façon des dieux hittites¹. Ch. Karusos interprète la même image comme le couple d'Arès et d'Aphrodite².

Il y a quelques années déjà³, nous avons cru pouvoir accorder les interprétations mythologiques diverses en les rattachant toutes à une conception plus générale et plus simple. Nous admettons encore que tel couple divin ou héroïque, aux traits individualisés, doit dériver d'un couple ancien, aux traits encore imprécis, celui d'une déesse et d'un dieu qui dépend d'elle, à la façon préhellénique et orientale. Les plaquettes de Praïsos, le motif d'Arkadès, ne présentent pas encore le moindre attribut caractéristique ; l'image de Gnossois est déjà enrichie de particularités : appareil guerrier du personnage masculin, socles sur lesquels sont dressées les deux figures, peut-être pelotes de fil. L'on a déjà le droit de donner des noms aux personnages de ce couple, mais il importe peu encore de faire un choix entre ces désignations multiples, Zeus et Héra, Arès et Aphrodite, Hélène et Ménélas, Hélène et Pâris, Thésée et Ariane : nous sommes arrivés au temps où les mythes aux épisodes multiples se greffent sur le simple thème de la déesse et du dieu ; un attribut de plus et la légende va se préciser en un sens donné, les histoires vont diverger. La présence toutefois de la grande déesse préhellénique demeure sensible à l'origine de toutes : Aphrodite, on le sait, demeure dans la mythologie grecque la déesse la plus orientale, tandis qu'Héra s'est complètement hellénisée ; quant à Ariane et Hélène on a pu montrer aisément qu'elles n'étaient que des formes déchues de la même divinité préhellénique⁴. Deux exemples nous montreront comment la même divinité se retrouve en fait dans des mythes de plus en plus divergents.

(1) *AJA*, 1937, p. 424-435.

(2) *Jahrb.*, 1937, p. 181, n. 4.

(3) *BCH*, 1931, p. 411-12 ; cf. les réflexions de W. Technau, *Jahrb.*, 1937, p. 97-9, sur le passage des croyances préhelléniques aux légendes helléniques, et les récentes mises en garde de M. Nilsson comme de Doro Levi contre la tentation de retrouver des mythes grecs sous l'iconographie préhellénique, *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 332, n. 1 ; *AJA*, 1945, p. 277-8.

(4) Nilsson, *ibid.*, p. 291-3 ; *Minoan-mycen. Religion*, p. 451 sq. Sur la parenté d'Hélène et d'Aphrodite, cf. Chapouthier, *Les Dioscures*, *passim*, par ex. p. 143 sq.

Si l'imagination grecque insiste davantage sur le caractère guerrier du personnage masculin, nous nous trouverons orientés, sur le plan divin, vers le mythe d'Arès et d'Aphrodite, qui à Olous seront réunis dans le même temple, sur le plan héroïque, vers celui de Pâris et d'Hélène, symbole de scènes



Fig. 52
Dame au fuseau de Prinias

d'enlèvement plus banales : un des bronzes les plus connus de l'Ida nous offre une scène de ce genre pour laquelle n'ont pas manqué les interprétations diverses que nous avons déjà mentionnées¹. Si par ailleurs le personnage masculin est un dompteur de bêtes, si la déesse d'autre part est une de ces vieilles déesses porteuses d'un fuseau, comme en connaissent l'Orient et à son tour la Crète archaïque (fig. 52), nous verrons se développer le mythe de Thésée et d'Ariane sur le même tronc primitif. L'image de Cnossos en est déjà à ce stade, si du moins l'hypothèse de von Salis est exacte. Une plaquette tarentine dont nous n'avons pas encore parlé va nous orienter définitivement en ce sens : elle est assurément de style crétois, le moule venant peut-être de Crète (fig. 53)². Les

gestes sont tout à fait comparables à ceux des couples précédents : Thésée porte la main au menton d'Ariane, celle-ci

(1) *Museo italiano*, II, col. 729-730 et atlas, pl. 11 ; Orsi, *ibid.*, col. 894, voit dans la figure en question un xoanon de l'Aphrodite phénicienne ; Karo, *ARW*, VIII, 1905, *Beiheft*, p. 63, n. 1, voit dans cette scène un banal enlèvement par un pirate ; von Salis l'enlèvement d'Ariane par Thésée, *o. l.*, p. 29, de même miss Benton, *BSA*, XXXV, 1934-5, p. 98, n. 7 ; Kunze, *Götting. GA*, 1937, p. 296, penche pour l'enlèvement d'Hélène. On voit que se présentent toujours les mêmes hypothèses.

(2) E. Langlotz, *Antike Plastik*, p. 113-117, fig. 1. Von Salis signale, *o. l.*, p. 34, n. 1, qu'il existe deux répliques inédites du même type : l'une, au musée

la sienne au front de Thésée. De plus ils semblent tenir ensemble le fuseau (l'extrémité de la quenouille serait en outre visible sur le fragment analogue de Bruxelles). Désormais l'élément mythologique s'est dégagé et ne fera que s'amplifier. Sur une autre image, déjà mentionnée, on verra Ariane protéger Thésée dans la lutte contre le Minotaure, tout comme, sur la métope de Sélinonte, Athéna se tiendra aux côtés de Persée égorgeant la Gorgone, ou Athéna encore, sur la métope d'Olympie, aux côtés d'Héraclès.

Nous pourrions dire que la forme primitive de la croyance tend à se diversifier sous l'aspect de plusieurs légendes. Tantôt la déesse garde la prééminence et le personnage masculin est réduit à la condition d'un héros ; ce n'est qu'exceptionnellement que le vieux rite de l'hiérogamie survit dans une aventure où la déesse déroge en s'unissant à un personnage de condition inférieure, comme dans l'aventure crétoise de Déméter avec le laboureur Iasion¹. Tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, la déesse devient l'égal du dieu : tel doit être le vieux couple passablement obscur d'Hellos et Hellotis². Ou même le dieu finit par l'emporter sur la déesse, comme on peut s'y attendre dans la religion hellénique : le couple de Zeus et d'Héra



Fig. 53
Plaquette de Tarente

du Cinquantenaire à Bruxelles, fut achetée en 1907 à Tarente par F. Cumont ; la partie supérieure en est seule conservée. Elle provient du même moule que la plaquette Langlotz, et ceci paraît lever tous les doutes exprimés sur l'authenticité de celle-ci (par exemple par Ch. Picard, *Manuel*, I, p. 444, n. 6 ; P. Wuilleumier, *Tarente*, p. 424). L'autre réplique, dans une collection de New-York, pourrait au contraire être moderne. La publication de *Perachora* (p. 230, n° 179 et pl. 102) vient de fournir un nouvel argument en faveur de l'authenticité : la moitié inférieure d'une plaquette rappelle la plaquette tarentine, et le moule en serait pareillement crétois. Là aussi sont figurés une femme et un jeune homme qu'elle semble protéger (Héra ou Médéc et Jason ?).

(1) Ch. Picard, *REG*, 1927, p. 344 sq.

(2) Sur ces couples cf. Nilsson, *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 300.

devient, comme on sait, le couple divin par excellence. Comme à Samos, où une plaquette archaïque commémore le *ἱερός γάμος*¹, à Cnossos même étaient célébrées, nous dit Diodore², les noces sacrées de Zeus et d'Héra, après l'avoir été peut-être dans quelque grotte de la montagne³.

B) MAITRESSE ET MAÎTRE DES ANIMAUX

A) Crète préhellénique et Orient

On désigne sous le nom de *πότνια θηρῶν*, maîtresse des animaux, une déesse associée à un ou plusieurs animaux sur lesquels elle exerce son pouvoir, qu'elle leur donne la chasse, ou qu'elle les dompte, qu'ils la suivent, ou qu'ils la portent, ou encore qu'ils traînent son char. Ce type iconographique, qu'on ne peut guère séparer de celui du dieu mâle, lui aussi dompteur de bêtes, a été assez souvent étudié⁴ pour que nous nous préoccupions surtout ici, selon notre dessein, de mettre un ordre historique dans les réflexions que nous présenterons.

Il n'est plus contesté, je pense, que le type mésopotamien ait, dans le temps, la priorité sur les autres⁵. On attendrait qu'il apparût en Crète dès le *MM I*, comme tant d'autres types divins, et parmi eux justement le dompteur de bêtes (*infra*, p. 289). Sur le cylindre babylonien, auquel nous avons déjà renvoyé (*P. of M.*, IV, fig. 350) la déesse, si elle ne dompte les lions à proprement parler, est du moins dans leur

(1) *AM*, 1933, p. 123, fig. 69 ; 1941, pl. 33, n° 392 : le dieu s'approche de la déesse nue.

(2) V, 72-3.

(3) Elderkin, *AJA*, 1937, p. 424-435 ; cf. Klinz, *RE*, s. v. *ἱερός γάμος*, Suppl. band VI, col. 108.

(4) Par ex. Radet, *Cybébé* ; Thompson, *JHS*, 1909, p. 286 sq. ; Picard, *Mélanges Holleaux*, p. 175 sq. ; *Éphèse et Claros*, p. 499 sq. ; Nilsson, *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 274-5, 286 sq., etc. Ajoutons que la dompteuse de bêtes commence par être une chasseresse, la Dictynna ou Britomartis des légendes crétoises, l'Artémis de la mythologie hellénique.

(5) Ch. Picard (*Éphèse et Claros*, p. 507) parle d'apparition quasi simultanée en Crète et en Mésopotamie ; en fait les représentations des cylindres « syro-hittites » sont à peu près contemporaines des représentations mycéniennes, mais on serait embarrassé de citer des représentations crétoises remontant au troisième millénaire, tandis qu'Ishtar, maîtresse des fauves, est bien connue dans la Babylonie de cette époque.

voisinage immédiat. C'est donc par hasard que l'image de la *πότνια* ne se rencontre pas encore au MM I.

Au MM III-MR I, dans les collections de Zakro, de Hagia Triada, des « Temple repositories » de Cnossos¹, ces images apparaissent en grand nombre ; ainsi la déesse, armée de la lance, est accompagnée d'un lion, animal asiatique par excellence, qui ne pénètre guère qu'à cette époque dans les scènes religieuses minoennes. Même les « occidentalistes » les plus ardents ont reconnu l'influence orientale sur ce type de la déesse aux lions².

Dans les derniers temps de la vie du palais de Cnossos (MR Ib-MR II) Evans a signalé la diffusion du schéma antithétique de la déesse entre les lions³, et l'on en pourrait multiplier les exemples sur les autres sites égéens⁴. La déesse ne figure pas seulement entre les lions, elle est associée aussi, ici et là, aux capridés, au bélier, au taureau, aux divers oiseaux, comme aussi aux animaux fantastiques, sphinx et griffons⁵. Le nombre de ces exemples pourrait être facilement accru si l'on tenait compte des cas où se substitue à la déesse une représentation aniconique, colonne ou tas de pierres⁶. Tous ces groupements seront considérés comme d'inspiration orientale ; Chypre fournirait sans doute là encore l'intermédiaire attendu. Mais nous n'oublierons pas qu'une fois élaboré dans le monde égéen, tel ou tel thème peut faire retour sur le sol asiatique : le meilleur exemple en sera le célèbre ivoire de Ras Shamra, dont le double est à Mycènes⁷.

(1) *P. of M.*, I, fig. 363 a ; II, fig. 546 (Cnossos, Temple repositories) ; *BSA*, XVII, 1910-1, p. 265, fig. 2 (Zakro). C'est à cette époque que selon Evans apparaît pour la première fois le lion gardien (*P. of M.*, IV, p. 526).

(2) Ainsi Dussaud, *Civil. préhell.*², p. 375 ; au contraire Evans (*o. l.*, I, p. 505, n. 1), invoque l'exemple égyptien de la déesse sémitique assimilée à Hathor. Sur l'association du lion à la grande déesse dans le domaine syro-hittite, cf. Prinz, *AM*, 1910, p. 167 ; mais le lion est traditionnellement associé à l'Ishtar babylonienne : ainsi, sur le site de Mari, viennent d'être mis au jour des lions de bronze, gardiens du temple de la ziggurat (*Syria*, 1938, p. 25-6, et pl. X) ; ils annoncent et précèdent les lions hittites.

(3) *P. of M.*, IV, p. 585, 596, fig. 597 A, a, c, e.

(4) Prinz, *o. l.*, p. 158-161 ; Nilsson, *Minoan-mycen. religion*, p. 308-310.

(5) Par ex. : *P. of M.*, IV, p. 570-1, fig. 545 (bélier) ; Prinz, *o. l.*, type VI, 6-8 (bouquetin).

(6) Par ex. *P. of M.*, IV, p. 610, fig. 598 a (Mycènes) ; 613, fig. 600 (Porte aux lionnes).

(7) Schaeffer, *Ugaritica*, I, Frontispice ; cf. Bossert, *All Kreta*³, fig. 51.

Au *MR III* on trouverait des exemples du même thème¹, avant qu'il ne s'évanouisse vers la fin de l'époque minoenne. On le retrouvera à l'époque grecque archaïque, nous dirons plus loin dans quelles conditions. Signalons immédiatement que la *πότνια* de l'époque archaïque est le plus souvent pourvue d'ailes, alors que celle des temps préhelléniques n'en a point². C'est dans la période intermédiaire et, semble-t-il, dans la région syro-hittite qu'apparaîtra pour la première fois la *πότνια* ailée. Notons par ailleurs que la *πότνια* est très régulièrement vêtue dans l'art préhellénique ; seule la déesse aux oiseaux de Mycènes est nue, mais il n'est pas sûr qu'on la doive mettre au rang des *πότνιαι* ordinaires. C'est là aussi dans le domaine syro-hittite et à la fin de l'âge du Bronze que vont se multiplier les *πότνιαι* nues dont l'influence ne s'exercera que sur l'art grec archaïque, notablement plus « orientalisant » que l'art mycénien³.

L'art oriental a exprimé autrement encore que par le thème de la dompteuse la domination de la divinité sur l'animal : il l'a figurée debout sur lui ou traînée par lui. La déesse apparaît bien une fois sur un cachet de Mycènes, assise sur une tête de lion (et peut-être assise sur un taureau, sur une pâte de verre de Midéa)⁴ ; d'autre part il est très

(1) Par ex. *P. of M.*, IV, p. 402, fig. 333-4 (Mycènes).

(2) Evans avait cru distinguer de courtes ailes aux épaules d'une déesse debout entre des griffons (*P. of M.*, I, p. 708) mais il ne voit plus aujourd'hui dans ces appendices que des nœuds (*JHS*, 1925, p. 24, fig. 28). Les figures ailées de Zakro, un bouquetin ailé sur une gemme de Cydonia (*P. of M.*, I, fig. 532) suggèrent qu'une déesse ailée pourrait apparaître un jour dans le monde mycénien, d'autant plus qu'elle apparaît à cette époque pour la première fois dans la région syro-hittite.

(3) Déesse nue, ailée, de face, debout sur une bête : cylindre syro-hittite (Contenau, *La glyptique syro-hittite*, pl. XXVI, n° 182) ; dieu ailé debout sur des colombes, à Malatya (Bossert, *All Anatolien*, pl. 183, n° 768) ; dieux ailés de Iasili Kaia (Güterbock, *Bellelen*, 1943, p. 297, 312-3), etc. Les divinités ailées sont très nombreuses sur les reliefs de la Syrie du nord ; cf. dans les textes de Ras-Shamra les allusions aux ailes des divinités et surtout des déesses comme Anat, *Syria*, 1936, p. 158 et 287.

(4) *P. of M.*, IV, fig. 333 ; à Hagia Triada (*Annuario*, VIII-IX, 1929, p. 132, fig. 148) la déesse (?) est assise en amazone sur un monstre. Il semble qu'à Midéa la déesse apparaisse, portée sur le taureau (Persson, *The royal tombs at Dendra*, p. 65 ; Technau, *Jahrb.*, 1937, p. 99, fig. 12) ; mais ici, plutôt que la déesse en *πότνια*, c'est la déesse unie au taureau divin selon le vieux rite de l'hierogamie qui transparait encore dans les transcriptions helléniques des mythes crétois d'Europe ou de Pasiphaé ; là-dessus cf. Technau, *o. l.*, p. 89, 97, etc. Sur le caractère syrien de ce couple (El-Elat), cf. Dussaud, *RHR*, CXVIII, 1938, p. 154 sq. ; *Les découvertes de Ras Shamra*¹, p. 95 et 111-2.

vraisemblable qu'elle ait été ici et là transportée dans un char attelé de bêtes ; un cachet d'Avdou, un motif du sarcophage de Hagia Triada offrent des indices qui ne sont pas assez sûrs pour que nous y insistions longuement¹. Alors que dans le monde oriental ces images sont demeurées traditionnelles, par exemple dans le culte de Jupiter et de Junon Dolichéniens, debout sur un taureau et sur un daim, dans celui de Cybèle traînée par des lions², elles ne sont jamais devenues populaires à aucune époque dans le monde égéen³.

Après avoir traité de la *πότνια*, il est naturel de suivre les destinées du *maître des animaux*, son parèdre. On sait que, dans la religion crétoise, comme dans les religions asianiques, il joue aux côtés de la déesse un rôle secondaire, subordonné, qui prend toutefois plus d'importance vers la fin de l'âge du Bronze, sous l'influence probable de religions d'un autre type.



Fig. 54. — Cachet de Mycènes.

Par un curieux hasard le *maître des animaux*

apparaît plus tôt que la *πότνια*, dès l'époque des premiers palais. Nous avons décrit ailleurs la pierre de Mallia, dont il décore une des faces⁴, nous avons montré qu'à cette date il ne pouvait procéder que d'influences mésopotamiennes transmises par la Syrie et Chypre : c'est un Gilgamesh accommodé à la mode égéenne, isolé, schématisé, qui règne sur des bouquetins crétois.

Puis, au temps des seconds palais, la nouvelle vague d'influence asiatique apporte à côté de la déesse aux lions, l'archer ou le guerrier accompagné d'une lionne ou d'une panthère, très hittite d'apparence⁵, et, plus précisément, un

(1) *P. of M.*, IV, p. 823, fig. 803.

(2) Seyrig, *Syria*, 1931, pl. XXII, 2-5 ; 1933, p. 368 sq. ; Cumont, *Syria*, 1920, p. 133 sq. ; A. H. Kan, *Jupiter Dolichenus*, p. 1-13, etc.

(3) Cf. pourtant *infra*, p. 291.

(4) P. Demargne, *Mélanges syriens*, p. 121 sq., fig. 1.

(5) H. Th. Bossert (*AfO*, IX, 1933-4, p. 106-8 et fig. 9, a, b) insiste justement sur le caractère hittite de cette représentation de Cnossos : bonnet pointu à

dompteur de lions à Mycènes dont les traits et la barbe rappellent directement le Gilgamesh oriental (fig. 54), ou encore un jeune dompteur sur une pierre de Cydonia (fig. 55)¹. Nombreux sont par ailleurs — et nous nous en tenons aux exemples d'une authenticité incontestée — les épisodes de lutte de l'homme contre l'animal, mais l'on ne doit appeler l'attention que sur ceux qui ont quelques chances d'être de nature divine ou semi-divine.

A la fin du MR I et au MR II, dans les derniers temps de la vie du palais de Cnossos, on voit se multiplier les images d'ivoire de jeunes dieux, assistants de la Grande Mère, ou celles du jeune dieu encadré de deux animaux, sur lesquels il exercera son pouvoir². C'est le temps du



Fig. 55
Cachet de Cydonia



Fig. 56. — Cylindre de Chypre

reste où vont se multiplier aussi les images du Reshef syrien (*supra*, p. 83-4), où, sur le cachet cypro-minoen déjà mentionné, un jeune dieu apparaît entre des bêtes dans une attitude rigide qui annonce certains thèmes archaïques, où à Byblos le dieu-fils apparaît en dieu de la végétation entre des bouquetins. En Chypre, à Enkomi, Cl. Schaeffer a découvert un cylindre, sur lequel le jeune dieu est accosté

visière (à moins que ce ne soit, dit Bossert, la corne divine mal interprétée); geste et démarche; panthère. Le même dieu sera traité à la crétoise, très contourné, sur le sceau de Hagia Triada (*Mon. ant.*, XII, 1903, p. 44, fig. 40 et pl. VI). Ce serait le dieu Dadas, dieu céleste de l'orage, au troisième rang de la hiérarchie divine des Hittites, protecteur aussi des souverains, qui apparaît debout sur la panthère à Jasilikaya (*AfO*, VIII, 1932-3, p. 290-300).

(1) P. Demargne, *o. l.*, p. 126-7, fig. 2-3 = *P. of M.*, IV, p. 584, fig. 573; p. 467, fig. 392 (schéma antithétique); *P. of M.*, II, fig. 547-8, archer au lion.

(2) *P. of M.*, III, p. 442 sq.; IV, p. 468 sq., fig. 597 Aa, et peut-être 597 Bb, et aussi fig. 566. Sur toutes ces représentations, cf. M. Nilsson, *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 272 sq.

de lions, dans la pose même qui est ailleurs celle de la déesse crétoise (fig. 56)¹. Mais l'image la plus caractéristique est celle que nous propose un cylindre du musée de Beyrouth (pl. IV) : un dompteur de lion alterne avec un dompteur de griffons ; ces vieux thèmes traditionnels de l'Asie sont maintenant traités à l'égéenne, mais n'annoncent-ils pas par ailleurs les motifs de l'archaïsme orientalisant² ?

B) Crète archaïque et Orient

La *πότνια θηρών* est à nouveau, comme on le sait, un des types les plus courants de l'iconographie archaïque. Essayons de distinguer les formes diverses que prend en Crète ce thème général :

1° L'image de la déesse montée sur l'animal, ou assise sur son dos, est particulièrement familière à l'Orient³ ; les déesses jumelées de l'Anavlochos sont figurées au-dessus d'un bandeau que décorent des sphinx. Doit-on les considérer comme portées par ces animaux, à la mode orientale, ou bien n'est-ce que par simplification que les sphinx sont placés au-dessous des déesses alors qu'ils devraient en fait les encadrer ? Même l'image de la divinité portée par l'animal (à plus forte raison debout sur lui) semble avoir répugné à l'esprit de la religion grecque, sinon transposé sous la forme héroïque, dans des légendes comme celle de Pasiphaé ou d'Europe ; celle-ci du reste est, on le sait, familière à la numismatique crétoise⁴ ;

2° Au contraire l'image de la divinité accostée de bêtes affrontées est très fréquente dans la religion archaïque :

(1) *BIFAO*, 1934, p. 37, fig. 3 ; *Missions en Chypre*, p. 89-90, fig. 48-9.

(2) *Supra*, p. 70 et n. 2. Sur le thème du dompteur aux griffons (doublé d'un dompteur de dauphins), cf. Ch. Picard, *Bulletin de la Société royale d'archéologie d'Alexandrie*, n° 32, 1938, p. 8 sq.

(3) Il suffit de feuilleter le recueil de Bossert, *All Anatolien*, pl. 122 sq., pour en rencontrer d'innombrables exemples, de la Cappadoce à la Syrie du nord, du Bronze récent au Fer. La représentation restera traditionnelle en Asie, à travers toutes les époques.

(4) Sur la plaquette de l'Anavlochos, cf. *infra*, p. 299-300. Sur cette transposition cf. en dernier lieu l'article de W. Technau, *Jahrb.*, 1937, p. 76 sq. Ce n'est guère que sur un disque de bronze trouvé à Tégée, qu'une déesse nue, brandissant des tiges de pavots et encadrée de deux grands oiseaux, est debout sur un animal (taureau ?) : *BCH*, 1921, p. 384, fig. 45 ; Kunze, *o. l.*, p. 201 et 250 ; Hampe, *Sagenbilder*, p. 40, n. 4 ; *Jahrb.*, 1937, p. 89 et fig. 9.

tantôt la déesse les saisit par le col, tantôt elles ne lui servent que de gardiens ; dans les deux cas elles sont sous sa domination. On s'explique ainsi que les plaquettes où figurent des lions, des sphinx, des griffons, se soient rencontrées en si grand nombre, à Lato par exemple, au voisinage des images divines : elles devaient encadrer celles-ci aux murs de la chapelle¹. Plus souvent encore un même document groupe la divinité et les animaux sur lesquels elle a pouvoir. Sur les plus anciens elle apparaît nue et sans ailes. Ainsi un pendentif de bronze récemment trouvé à Cnossos a la forme d'un cercle que remplit l'image de la déesse, tandis que deux animaux, des lions sans doute, rampent sur la circonférence : B. Schweitzer a reconnu là une image de la *πότνια* nue, remontant à la fin du VIII^e siècle². De même, sur deux des boucliers de l'Ida et sur un bouclier de Phaistos, elle apparaît entre des lions et des sphinx (fig. 57)³. Cette forme rare de la *πότνια* étonnait quelque peu E. Kunze qui ne trouvait à comparer dans le domaine oriental que les représentations de trois sceaux hittites⁴. Il faudrait ajouter maintenant la déesse nue qui brandit des bouquetins sur un des pendentifs de Ras Shamra (fig. 42)⁵. Une fois de plus c'est à la civilisation syrienne des environs de l'an 1000 qu'il nous faut revenir, puisque la *πότνια* préhellénique n'est jamais nue, sauf la déesse à la colombe de Mycènes si fortement orientalisante (*supra*, p. 288). En fait c'est bien au temps où prévalent les influences syriennes, avant toute influence ionienne, que la *πότνια* nue règne en Crète et ailleurs⁶ ;

3° La déesse vêtue, mais sans ailes encore, apparaît sur le vase d'Arkadès entre deux grands oiseaux (pl. X, 1) ; nous reviendrons à cette *πότνια*, qui est en même temps une déesse

(1) *BCH*, 1929, p. 418-422 ; cf. à l'Anavlochos, *BCH*, 1931, p. 402 ; à Praïsos, *BCH*, 1930, p. 204-208 ; *Mon. ant.*, VI, 1895, col. 181-2, fig. 18.

(2) *AA*, 1933, col. 304, fig. 16 ; *Gnomon*, 1934, p. 351. B. Schweitzer reconnaît dans le disque le prototype de ceux qui nous présentent des hommes (?) flanqués d'oiseaux, par exemple : A. Roes, *Greek geometric art*, p. 19, fig. 10.

(3) Kunze, *Kret. Bronzereliefs*, n^{os} 2, 5, 7 (Ida) ; 9 (Phaistos) ; à l'Ida encore (n^o 40), un buste de *πότνια* est inséré dans une frise de cerfs paissant.

(4) Kunze, *o. l.*, p. 193.

(5) *Syria*, 1932, pl. IX, 1.

(6) Exemples de représentations analogues dans la Grèce archaïque rassemblés par Kunze, *o. l.*, p. 201-2. Kunze considère comme des *πότνια* les types d'Arkadès et de Lato que nous considérons quant à nous comme des dompteurs mâles.

aux rameaux, et marquerons qu'il s'agit là d'une élaboration crétoise du type orientalisant ; il en est de même pour la *πότνια* à la longue robe, entre deux chevaux, qui apparaît sur un pithos à reliefs de Prinias¹ ;

4° Reste la curieuse Niké volante de Lato², dont nous avons montré qu'elle dérivait du type habituel de la *πότνια* ; tenant encore les cygnes par le cou, elle fait transition, en effet, entre la déesse immobile qui dompte les animaux et la déesse volante qui s'est déjà débarrassée des siens³ ; la



Fig. 57. — Détail d'un bronze de l'Ida

chimère, figurée dans le registre inférieur de la plaquette, peut être rattachée comme les autres animaux fantastiques au culte de la *πότνια*. L'apparition des ailes, en forme de faucille, doit être due à une influence orientale relativement tardive, s'il est vrai que les ailes de cette forme se trouvent

(1) *Arkadès*, fig. 431 ; *Annuario*, 1, 1914, p. 66 sq., fig. 36-38.

(2) *BCH*, 1929, p. 424-6, fig. 36, et pl. XXX, 2 ; une image analogue décorait probablement le polos, *ibid.*, fig. 13, e.

(3) Cette plaquette est mentionnée à plusieurs reprises par W. Deonna (*Genava*, 1935, p. 145, 170) qui par erreur substitue le nom de R. Demangel, comme auteur de l'article, à celui de P. Demargne. La Niké de Délos et les types analogues sont à rattacher au type crétois (cf. Radet, *REA*, 1908, p. 153-7). On en trouvera plusieurs exemples à Sparte.

pour la première fois sur des cylindres syro-hittites et chypriotes¹.

Nous avons essayé de situer la *πότηνια* archaïque de Crète dans un schéma de l'évolution générale du type, comme l'avait tenté Ch. Picard à propos des exemplaires d'Éphèse² : nous croyons qu'une même influence orientale s'exerça à deux reprises par la même voie, par la Syrie et par Chypre, à l'époque mycénienne et à l'époque archaïque, beaucoup plus nettement dans le second cas. Il n'est pas besoin d'imaginer que l'Ionie ait joué un rôle dans cette transmission, sauf, si l'on veut, pour modifier tardivement le type originel ; il est possible, en effet, que soit due à l'influence ionienne de la fin du VII^e ou du début du VI^e siècle le type de la Niké volante : quand il apparaît, nous avons sans doute dépassé le plus haut archaïsme.

Au-dessus du palais de Phaistos fut élevé un sanctuaire archaïque d'abord, hellénistique ensuite, qu'on sait avoir été consacré à Rhéa, la Grande Mère³ : c'est à cette figure divine que s'apparente le plus exactement la vieille *πότηνια*.

A la dompteuse de bêtes répond, comme aux temps préhelléniques, un dompteur de bêtes. Nous l'avons vu apparaître au MM I et prendre une particulière importance à la fin de l'âge du Bronze. S'il reparait dans l'archaïsme, après une éclipse, c'est évidemment du fait que les contacts avec l'Orient ont été renoués, un Orient où Gilgamesh remonte à la plus haute antiquité, où à sa suite les dieux de toute l'Asie antérieure manifestent leur puissance sur les animaux. Bornons-nous à quelques exemples, entre beaucoup, de l'époque qui a pu par l'intermédiaire des Phéniciens fournir des modèles aux Crétois. A Sendjirli un dieu est debout sur une base faite de deux lions qu'un petit dompteur tient en laisse (pl. VI, 3) ; à Carchémish un dompteur mâle, barbu, est représenté au milieu des fauves⁴. Vers l'an 1000 le héros

(1) G. Radet, *ibid.*, p. 146-8, explique ces ailes par une influence ionienne. Mais d'autres ont montré (F. Poulsen, *Der Orient*, p. 103 ; Ch. Picard, *Mélanges Holleaux*, p. 182 ; *Éphèse et Claros*, p. 506, n. 2) que cette forme d'ailes apparaissait d'abord sur des cylindres syro-hittites. Là encore la possibilité d'une dérivation indépendante du domaine ionien doit être signalée.

(2) *Éphèse et Claros*, p. 499 sq.

(3) L. Pernier, *Saggi Beloch*, p. 251-3 ; Kunze, *o. l.*, p. 200-201 ; cf. toutefois les réserves de M. Nilsson, *Minoan-mycenaean religion*, p. 396 sq.

(4) *Ausgrabungen in Sendschirli*, IV, pl. 365, fig. 265 ; *Carchemish*, I, pl. B, 10 a.

combattant les fauves est très fréquent dans la série des bronzes du Louristan¹. A Byblos, sur un manche de poignard en or, un dieu (Adonis ?) est représenté à côté de bouquetins héraldiquement disposés². Sur la route de transmission, Chypre nous propose le dompteur entre deux chevaux ailés³. Nous nous expliquerons donc aisément que les plus anciennes représentations crétoises du dompteur d'animaux soient à ce point orientales : ainsi, sur un tympanon de l'Ida, paraît une sorte de Gilgamesh assyrianisant debout sur un taureau et brandissant un animal⁴ ; ce serait, si l'on veut, un Zeus entouré de ses Courètes, de l'époque la plus fortement orientalisante. De même à Kavousi, à Cnossos, sur des plaques de métal, un héros casqué apparaît en dompteur de lions (fig. 37 et 38)⁵ : quand il aura abandonné ses lions trop orientaux, ce dompteur casqué ne deviendra-t-il pas le dieu guerrier auquel on dédiait des armes en miniature, à Praisos, à Dréros, ailleurs encore (pl. XI, 2)⁶, l'Arès particulièrement honoré à Cnossos et à Olous, celui qui est peut-être représenté sur un vase orientalisant de Cnossos⁷ ?

Plus tard le dompteur, comme la dompteuse, recevra des ailes : ainsi le maître des chevaux à Lato⁸, ainsi à Arkadès l'homme ailé courant entre deux sphinx⁹, ainsi peut-être à

(1) Contenau, *RA*, 1937, I, p. 158-160.

(2) *BIFAO*, 1934, p. 37, fig. 3.

(3) *AA*, 1934, col. 91-2, fig. 9 (la date est probablement assez tardive, mais le type doit remonter plus haut).

(4) Kunze, *Krel. Bronzereliefs*, n° 74, pl. 49 ; Kunze croit à une représentation de Zeus entouré de ses Courètes, *ibid.*, p. 202-3 et n. 103.

(5) Kunze, *ibid.*, fig. 31 et pl. 56 e = *AJA*, 1901, p. 147 sq., fig. 10-11 ; *JHS*, 1933, p. 290-1, fig. 16. Cf. *supra*, p. 236-7.

(6) A la bibliographie donnée *Arkadès*, p. 468, ajouter pour Dréros *BCH*, 1936, p. 276, 278 et fig. 41. Notons que le Palladion de Dréros, divinité armée découpée dans une feuille de bronze pourrait bien être un Apollon plutôt qu'une Athéna (*BCH*, 1936, p. 276, fig. 42 et pl. XXX). L'Apollon d'Amyclées était pareillement armé (Pausanias, III, 19). Un Apollon armé, debout sur le trépied prophétique, figure sur la mitra d'Axos (pl. XI, 2) : *Annuario*, XIII-XIV, 1933, pl. XIII ; M. Guarducci croit voir là une Athéna armée, *Riv. del R. Istituto d'archeologia*, 1937, p. 7-12 ; contra, Doro Levi, *AJA*, 1945, p. 293 sq.

(7) Pour Olous, cf. maintenant le sanctuaire commun d'Arès et d'Aphrodite qui remonte à l'époque archaïque, *BCH*, 1937, p. 474-5. Sur le vase de Cnossos, cf. *supra*, p. 282 ; c'est Ch. Karusos, *Jahrb.*, 1937, p. 181, n. 4, qui veut reconnaître le couple Arès-Aphrodite.

(8) *BCH*, 1929, p. 422-4, fig. 35 et pl. XXX, 1 et 3 ; W. Deonna, *Genava*, 1935, p. 169, n. 5. E. Kunze, *o. l.*, p. 202 et Beil. 2 b croit le personnage féminin.

(9) *Arkadès*, fig. 76 et p. 529. E. Kunze là encore croit le personnage féminin.

Dréros l'énigmatique génie ailé figuré sur une stèle¹. Le dompteur d'animaux, contrairement à ce que croyait M. Nilsson², est donc loin d'être isolé dans l'art de la Crète archaïque.³ Ce thème n'a point encore été étudié dans l'ensemble de ses dérivations ; on peut noter qu'il survivra surtout dans les thèmes héroïques d'Héraclès et de Thésée en lutte contre les bêtes : au Delphinion même de Cnossos, vers le milieu du ^{ve} siècle, Héraclès, chargé du sanglier qu'il apporte à Eurysthée, apparaît dans une métope⁴ ; il est significatif d'autre part que la lutte de Thésée contre le Minotaure soit localisée dans le palais de Cnossos, tout comme la rencontre de Thésée et d'Ariane⁵. Dans la légende divine le souvenir du dompteur d'animaux est moins net ; nous n'oublierons pas toutefois que le Kératôn de Délos, et maintenant celui de Dréros, étaient faits des cornes des chèvres, victimes des chasses d'Artémis et sans doute aussi d'Apollon son frère⁶.

C'est le lieu ici de noter que les dieux de la Crète hellénique, même quand ils acquièrent leur personnalité de dieux grecs, ne se dégagèrent jamais complètement de leurs origines. Le Zeus orientalisant du tympanon de l'Ida survit dans le

(1) *BCH*, 1933, p. 299, fig. 47 ; 1937, p. 13, fig. 7.

(2) *Minoan-mycen. Religion*, p. 442 ; et encore *Gesch. der griech. Religion*, I, p. 287-8 (bien que soit mentionnée là, p. 288, n. 5, la plaquette de Lato).

(3) Un dompteur de lions — non ailé — apparaît sur une des bandes de métal du trésor orientalisant de Corinthe, probablement de facture crétoise (Furtwängler, *Kl. Schriften*, I, p. 404-5, pl. 15, 5 et 7 ; Payne, *Necrocorinthia*, p. 222, tient aussi pour la fabrication crétoise). Ajoutons que sur des plaquettes, probablement crétoises elles aussi, trouvées à l'Héraion d'Argos et à Pérachora (*The Argive Heraeum* II, p. 49 et pl. XLIX, 1 ; *Perachora*, p. 230-1, pl. 102, nos 180-1 ; Jenkins, *Dedalica*, p. 36-7) le génie ailé ressemble au génie crétois, mais les bêtes sont remplacées par un motif ornemental. Sur le thème du dompteur de bêtes dans la Grèce archaïque en général, cf. par exemple, Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 512-514 ; Schweitzer, *Gnomon*, 1928, p. 190-1 ; P. Amandry, *Syria*, 1944-5, p. 166-172.

(4) *JHS*, 1937, p. 38-42 et pl. III. Ce Delphinion pourrait remplacer vers cette date le Delphinion archaïque auquel sont attribuables quelques débris de sculpture en poros.

(5) Sur ce thème, cf. *supra*, p. 282 sq. Ariane et Thésée tuant le Minotaure apparaissent sur une des bandes à reliefs du trésor de Corinthe (Furtwängler, *l. c.*, p. 463, pl. XV, 3).

(6) Sur le Kératôn de Dréros, cf. Ch. Picard, *CRAI*, 1935, p. 486-8 ; Sp. Marinatos, *BCH*, 1936, p. 241-4. Une chasse aux chèvres était représentée à Dréros sur une plaque fort primitive, mais sans qu'on puisse dire si elle avait un rapport quelconque avec le mythe : *BCH*, 1936, p. 279-80, fig. 44 ; 1937, p. 14, fig. 8. Sur le Kératôn de Délos, cf. R. Vallois, *L'architecture... à Délos*, I, p. 30-3 et 414-22. Cf. encore W. Deonna, *REA*, 1940, p. 111 sq.

Zeus de l'hymne fameux de Palaikastro ; il demeure là encore μέγιστος κούρος entre les κούροι qui sont autant de génies de la fertilité animale et végétale¹. Ce Zeus crétois naît et meurt, et sans doute aussi ressuscite ; et cette naissance et cette mort se situent mieux qu'ailleurs au Dicté et au Iouktas. Il fait donc partie de cette catégorie de dieux naissants et mourants qui sont autant de dieux de la végétation, frères des dieux de Syrie ou d'Asie mineure, frères peut-être aussi du dieu préhellénique. N'est-ce point encore à la Crète qu'on peut rattacher le culte de Dionysos Zagreus, dont le nom apparaît



Fig. 58
Motif sur un couvercle de vase
de Cnossos

pour la première fois dans les Crétois d'Euripide² ? Si le Zeus du reste de la Grèce, dieu du ciel qui lance la foudre, n'est pas inconnu en Crète et, sans doute sous l'influence dorienne, apparaît peut-être dès l'époque géométrique sur un vase de Cnossos (fig. 58)³, le Zeus crétois demeure l'héritier véritable du dieu de la végétation, dompteur de bêtes, dont le culte resta en Crète essentiellement naturiste et mystique. Il est reconnu qu'à la haute époque

archaïque la Crète demeura un foyer de vie religieuse d'où est issue sans doute une part du courant mystique qui, à l'époque archaïque, orientalisante et postorientalisante, vint animer et fertiliser la première religion grecque : à cette influence, portée par des purificateurs et des prêtres crétois, Épiménide, Carmanor, Onomacrite, on doit tant d'aspects mystiques des cultes de Zeus, d'Apollon ou de Dionysos, on

(1) *Inscriptiones Creticae*, III, II, 2, p. 12 sq.

(2) Nilsson, *Minoan-mycen. religion*, p. 462 sq.; *Gesch. der griech. Religion*, I p. 296 sq.

(3) *AA*, 1933, col. 310, fig. 21 ; cf. encore Eilmann, *AM*, 1933, p. 121, qui date ce document du vi^e siècle et le rapproche d'un guerrier figuré sur un vase de Samos (*ibid.*, fig. 66 et Beil. 37, 1) comme aussi des pithoi à reliefs rhodiens (cf. Buschor, *AJA*, 1934, p. 128). Ce document est encore étudié dans le même sens par Doro Levi, *AJA*, 1945, p. 310-2.

doit aussi peut-être une bonne part du mouvement orphique¹. Quand on parle de survivances minoennes, d'une reviviscence de l'esprit minoen dans la religion, il faut se rappeler qu'au VII^e siècle la Crète archaïque, héritière de l'autre, a encore autant de puissance en ce domaine qu'en celui de l'art.

C) *La déesse porteuse de rameaux ou de fleurs*

C'est à propos de la déesse qui, sur un vase d'Arkadès, porte dans ses mains deux rameaux stylisés (pl. X, 1), que V. Müller a posé avec le plus de netteté le problème qui nous occupe ici : « survivance minoenne ou influence orientale »². Il paraît difficile, à dire vrai, de voir dans cette image, sinon dans ce thème, une survivance minoenne. Quand la déesse préhellénique est associée au culte de l'arbre, ou présente à ses fidèles un rameau ou une fleur, c'est dans une attitude beaucoup plus libre que celle-ci. Nous croyons, comme l'a montré V. Müller, que l'origine directe de cette représentation doit être recherchée dans le monde syro-palestinien de la fin de l'âge du Bronze et des débuts de l'âge du Fer. E. Pils a rassemblé un certain nombre d'images de la déesse nue tenant des tiges de lotus, qui appartiennent aux séries palestiniennes du XVII^e au VIII^e siècle (fig. 59)³; la déesse de Qadesch, telle que nous la connaissons par les monuments égyptiens, debout sur une lionne, tient dans ses mains une



Fig. 59. — Plaquette de Tell Beit Mirsim

(1) Sur ce courant mystique, cf. Nilsson, *Minoan-mycen. Religion*, p. 134 sq. Dans sa *Gesch. der griech. Religion*, I, par ex. p. 577-8, Nilsson ne cesse de souligner le réveil de la religion préhellénique à l'époque archaïque.

(2) *AM*, 1925, p. 58 sq.

(3) *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, 1924, p. 137-140, 155-6 et 158-161; il ne cite d'ailleurs aucune représentation égéenne appartenant à ce type. Les reproductions les meilleures de ces terres cuites palestiniennes se trouvent dans V. Müller, *l. c.*, p. 60, fig. 5; cf. E. Kunze, *Kret. Bronzereliefs*, p. 192, fig. 29; W. F. Albright, *Mélanges syriens*, p. 111, pl. A, 1, 3, 5.

tige de lotus et un serpent¹; à Ras Shamra enfin la déesse nue est apparue sur de petits pendentifs en or, avec les mêmes tiges de lotus en main, associée à divers animaux; tandis que, sur l'ivoire tant de fois cité déjà, habillée à la crétoise, elle porte les épis, assise entre les bouquetins².

Pour aucun type peut-être la liaison n'est aussi étroite qu'entre les représentations crétoises de deux boucliers de l'Ida³ et ces images syriennes ou palestiniennes: même tige de lotus, même insistance à signaler le sexe, même coiffure «hathorique»; la dérivation nous paraît quasi immédiate. Quand V. Müller se demande, sans s'arrêter suffisamment à l'exemple de l'Ida dont il semble méconnaître la haute antiquité, si le motif est venu à la Crète en passant par l'Ionie ou par Chypre, il se laisse impressionner par les théories anciennes sur le rôle de l'Ionie, alors qu'il signale lui-même à Chypre deux sceaux portant cette image⁴. Quant à la figure d'Arkadès⁵, déjà mentionnée comme *πότνια*, elle correspond à une élaboration du type le plus archaïque: la déesse est vêtue à la mode crétoise, les rameaux stylisés prennent la forme de l'arbre sacré; cependant des oiseaux sont substitués aux lions et aux sphinx des images antérieures.

D) Les déesses jumelées

A l'Anavlochos nous avons mis au jour, côte à côte avec des statuettes de types déjà connus, une série de plaquettes sur lesquelles sont figurées debout, dans des poses absolument symétriques, deux femmes du type de la déesse drapée, les bras légèrement écartés du corps, le bras droit de l'une et le bras gauche de l'autre tendus l'un vers l'autre, les mains peut-être se touchant; ce groupe surmonte un bandeau orné

(1) Kunze, *ibid.*, p. 192, n. 67, signale qu'une représentation de la même déesse est maintenant connue en Palestine même, *PEF, QS*, 1929, p. 78 sq., pl. VIII, 5.

(2) *Syria*, 1929, p. 285 sq., pl. LIV, 2; *Ugaritica*, I, Frontispice. Cf. encore à Sendjirli, *Sendschirli*, V, p. 100, pl. 46 i et 47 c (date impossible à déterminer).

(3) Kunze, *o. l.*, nos 5 et 7, p. 191-3. Les sphinx pourraient être selon lui d'invention crétoise.

(4) *AM*, 1925, p. 68; pour les sceaux chypriotes, *ibid.*, p. 59.

(5) *Arkadès*, p. 330-1 et fig. 431, p. 608 et 612.

de sphinx affrontés (*supra*, p. 291)¹. Cette représentation a selon nous un très grand intérêt, du point de vue de l'iconographie religieuse naissante, d'autant plus qu'elle ne demeure pas isolée. Il est parfois délicat de distinguer si ce dédoublement a en soi-même une valeur religieuse ou s'il n'est que décoratif, imaginé pour la symétrie. Ainsi les deux déesses de Prinias ne sont peut-être qu'une même déesse symétriquement répétée². Seul un geste marquant l'union des deux figures nous paraîtra significatif, ici les mains tendues l'une vers l'autre, à Sparte, sur un ivoire qui nous offre un rapprochement précieux³, les deux mains serrées.

Il nous a semblé que ce dédoublement primitif annonçait un dédoublement bien connu en Grèce, celui des Deux Déesses d'Éleusis, lesquelles se différencient peu à peu par leurs fonctions et leurs attributs⁴, et qui demeurent toutefois, au duel, τῶ θεῶ, ἡ πρεσβυτέρα, ἡ νεωτέρα⁵, celles qui sont à Rhodes les Δαματέρες associées au Zeus Δαμάτριος⁶. Nous

(1) *BCH*, 1930, p. 195-204, pl. X à gauche ; 1931, p. 398-400, fig. 31 ; le document de Praios mentionné *BCH*, 1930, p. 197, pl. X, à droite, a en fait une tout autre signification : cf. le rectificatif *BCH*, 1931, p. 408-412 et *supra*, p. 281. Les plaquettes de l'Anavlochos sont mentionnées par Ch. Picard, *Manuel*, I, p. 317, fig. 92 (théorie du groupe primitif par simple juxtaposition des figures) et p. 449 (sens religieux conforme au nôtre).

(2) Ch. Picard, *Manuel*, I, p. 449, pose la question et songe à des déesses jumelles, peut-être à une triade féminine avec la figure en relief sous le linteau ; cette dernière hypothèse nous paraît impossible, cette figure en relief devant être pareillement doublée d'une autre.

(3) *BSA*, XIII, 1906-7, p. 96, fig. 28 = Poulsen, *Der Orient*, p. 165, et fig. 191-2 = *Artemis Orthia*, p. 221, pl. 124 et p. 51. Ce groupe représente non pas deux hommes comme l'a pensé le premier éditeur, mais deux femmes drapées, coiffées du polos bas, tenant leurs mains serrées l'une dans l'autre, assises sur un trône sous lequel se trouvent deux animaux et ceci encore offre un rapprochement symptomatique avec les sphinx affrontés des plaquettes de l'Anavlochos. Deux autres couples spartiates (*Art. Orthia*, p. 222, pl. 125, 1 et 2) nous paraissent avoir la même signification, à moins qu'il ne s'agisse là d'un homme et d'une femme (la main d'un des personnages est posée sur l'épaule de l'autre) ; deux derniers groupes (*ibid.*, p. 208, pl. 150, 1 et p. 233, pl. 96) semblent n'avoir qu'une valeur décorative.

(4) Les groupes de Déméter et Coré distinguées par leurs attributs sont de types bien connus, par ex. Winter, *Typen...*, I, p. 89, 8 ; *BM Cat. terracottas*, p. 51, fig. 9, A 326 ; à Dréros même le groupe hellénistique figuré, *BCH*, 1937, p. 22-3, fig. 14.

(5) Sur les déesses d'Éleusis, cf. en dernier lieu, M. P. Nilsson, *ARW*, XXXII, 1935, p. 79 sq. ; et particulièrement sur le dédoublement fonctionnel de ces déesses, proches l'une de l'autre à l'origine, p. 81 et 101 sq.

(6) Nilsson, *Min.-mycen. Religion*, p. 448, n. 5, mais surtout *ARW*, I, c., p. 87, n. 5, où sont publiées les inscriptions de Lindos et Siana à Rhodes ; cf. maintenant *Lindos*, II, 1, col. 449-450, n° 183.

avons cru pouvoir démontrer du reste que ce dédoublement primitif avait été extrêmement général dans la Grèce archaïque, que certains couples demeureront toujours indifférenciés sous le nom de Despoinai, de Semnai, de Potniai, de Métères¹ ou d'Eileithyiai (c'est ce dernier nom que nous donnerions volontiers à nos déesses crétoises, Eileithyia ayant été, on le sait, la grande déesse de Lato)²; que d'autres couples ne seront différenciés que par l'attribution d'une épithète cultuelle et banale à l'une des personnes du couple, épithète qui ne s'applique d'abord qu'à un des aspects de la divinité et ne donne naissance qu'ensuite à une personne distincte : ainsi, à côté de Déméter, Coré elle-même, « la jeune fille », ou encore Hagna, « la pure », à Andanie, ou Despoina, « la souveraine », en Arcadie³. On a retrouvé dans l'Héraion de Délos un groupe de terre cuite qui est interprété, sans doute à tort, comme le couple nuptial de Zeus et d'Héra, mais qui doit figurer en fait une double Héra, un même voile recouvrant les deux têtes ; des groupes identiques proviennent de Samos et de Rhodes⁴. Dans ces groupes toutefois le personnage de gauche est sensiblement plus grand que celui de droite, preuve que les groupes commencent à se différencier en Mère et Fille : nous songerons à ce propos que dans le culte d'Héra un aspect virginal de la déesse, "Ἡρα παρθένος (qui deviendra

(1) Sur ces couples, cf. les références données : *BCH*, 1930, p. 202, n. 5-7, sur les Métères, cf. Marinatos, *Ἐφ. ἀρχ.*, 1927-8, p. 37, n. 1.

(2) Cf. par ex. *BCH*, 1929, p. 427. Ch. Picard (*Eranos Jahrbuch*, 1938, p. 106, n. 2) signale que le culte des deux déesses, mère et fille, se maintient en Crète à l'époque classique, parfois en commun avec le culte d'une Eleusina ou Eleuthyia.

(3) Références : *BCH*, 1930, p. 202, n. 2, 3, 4.

(4) Ce groupe de Délos est publié par A. Plassart, *Les sanctuaires et les cultes du mont Cynthe*, p. 163, fig. 121 ; l'interprétation par une double Héra a été proposée par Ch. Picard, *Rev. art ancien et moderne*, XLV, 1924, p. 86 (il est maintenant revenu à la première interprétation) et Wilamowitz, *Götting. GA*, 1929, p. 456. Par les inventaires nous savons du reste qu'il y avait à l'Héraion deux statues cultuelles : Plassart, *o. l.*, p. 213. Pour les groupes de Samos et de Rhodes, cf. Winter, *o. l.*, I, p. 43, n. 3, p. 190, n. 1. Rhodes a par ailleurs fourni de petits groupes de déesses assises, drapées dans un seul himation : *Lindos*, I, pl. 102, nos 2232-35 et p. 199, n. 1-2 ; *Clara Rhodos*, IV, p. 106 et fig. 94 ; VI-VII, p. 89, fig. 101 (Camiros) ; Winter, *o. l.*, I, p. 52, 6 ; cf. encore un ivoire de Camiros : *Excav. at Ephesus*, pl. XXX, n° 13. Il n'y a pas de raison d'admettre a priori l'attribution de ces groupes aux Grandes Déesses comme le fait M. Guarducci, *AM*, 1928, p. 59 ; il semble du reste que les groupes de Lindos proviennent du sanctuaire d'Athéna (Blinkenberg et Kinch, *Explor. archéologique de Rhodes*, 3^e rapport, p. 110).

Hébé) est attesté à côté de l'aspect matronal et maternel, "Ἡρα τελεία, qu'un rite connu à Argos et Samos, celui du bain sacré, rendait sa virginité à la déesse¹. A côté du couple Déméter-Coré, est connu dans le Péloponèse un couple de vieilles divinités, justement crétoises d'origine, Damia et Auxésia, à Théra celui de Lochia et Damia²; enfin le couple Lété-Artémis est pareillement un culte de la mère et de la fille, inséré toutefois régulièrement dans la triade apollinienne : à Dréros, Lété et Artémis sont représentées dans le Delphinion archaïque, en déesses drapées debout, les mains collées au corps, encadrant Apollon, leur fils et frère; les statuettes de bronze sont, comme il se doit, de hauteur inégale (pl. XV).

Ainsi se trouve attesté en Crète, comme ailleurs, et peut-être plus tôt que partout ailleurs, un dédoublement très primitif de la divinité féminine. Était-il connu dès l'époque mycénienne? On peut le supposer : l'existence de « Diaskourai » reste problématique³, mais on a trouvé des idoles jumelées parmi les figurines mycéniennes; dans le groupe d'ivoire récemment découvert à Mycènes, les deux déesses, dont l'une passe son bras au cou de l'autre, sont enveloppées dans le même châle⁴. Le principe de ce dédoublement peut être oriental : des déesses jumelées apparaissent sur un cylindre hittite de la fin de l'âge du Bronze et le type remonte peut-être plus haut encore, aux grossières idoles accouplées de Kultépé⁵. Au début du premier millénaire les figures accolées dos à dos

(1) Wilamowitz, *Gölling. GA*, 1929, p. 456; *Glaube der Hellenen*, I, p. 240-246; *AM*, 1930, p. 2 (Samos). Sur le parti qu'a tiré St. Casson de ce double culte pour l'interprétation du trône Ludovisi, cf. *JHS*, 1920, p. 138 sq.

(2) Farnell, *Cults Greek states*, III, p. 113; *Thera*, I, p. 149 sq.; Lochia est d'ailleurs une épithète d'Artémis (Farnell, *ibid.*, II, p. 444 et n. 40).

(3) Doro Levi a repris récemment ce problème des « Diaskourai » qu'il qualifie du reste de « Dioskourai », *AJA*, 1945, p. 324 sq.

(4) Marinatos, *AA*, 1933, col. 301-2, fig. 12 (idole cycladique de Téké entre Héraclion et Cnossos); fig. 15 (idole mycénienne, sans indication d'origine). Sur le groupe de Mycènes, cf. *supra*, p. 192, n. 1; sur l'himation commun des deux déesses, cf. Ch. Picard, *RA*, 1945, I, p. 141-2. La présence de l'enfant associé transforme sans doute ce couple en triade divine. Nous aurions pu étudier ce thème de la triade qui irait du groupe de Mycènes à celui de Dréros. Selon Ch. Picard, *RA*, XX, 1942-3, II, p. 86, les idoles en cloche de Cnossos ou Tylissos, jumelées à la manière de celles de Téké, avec, entre elles deux, un avant-train de taurillon, nous feraient remonter plus haut encore.

(5) V. K. Müller, *AM*, 1918, p. 157-8, fig. 2 i (debout chacune sur un animal); Contenau, *Syria*, 1927, p. 193 sq., pl. 44-8.

de Nimroud et de l'Ida (fig. 29), ne sont peut-être que décoratives¹ comme semblent l'être les représentations égyptisantes de déesses ailées tenant la fleur de lotus sur un naos de Sidon, sur les ivoires d'Arslan Tash ou la patère d'Amathonte². Au contraire les deux femmes portant le polos, sur un bijou d'Amrith, pourraient bien être des déesses jumelées³; à Chypre d'autre part sont connues des terres cuites bicéphales qui font la transition avec les exemplaires archaïques déjà cités⁴.

(1) Poulsen, *Der Orient*, fig. 26-27; E. Kunze, *AM*, 1935-6, p. 221, pl. 84, n° 11.

(2) G. Mendel, *Cal. Sculpl. Constantinople*, I, n° 92, p. 243; N. Aimé Giron, *BIFAO*, 1934, p. 38-9 (Sidon); Thureau-Dangin, *Arslan Tash*, p. 93-99 et pl. XIX-XXV; *JHS*, 1933, pl. I (Amathonte).

(3) *AA*, 1891, col. 126, n° 1 a (provenance : Amathonte, style syrien ancien); V. K. Müller, *AM*, 1918, p. 157 (provenance rectifiée : Amrith).

(4) Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, pl. 36, n° 4; Winter, *Typen*, II, p. 20, n. 4.

CONCLUSIONS DE LA TROISIÈME PARTIE

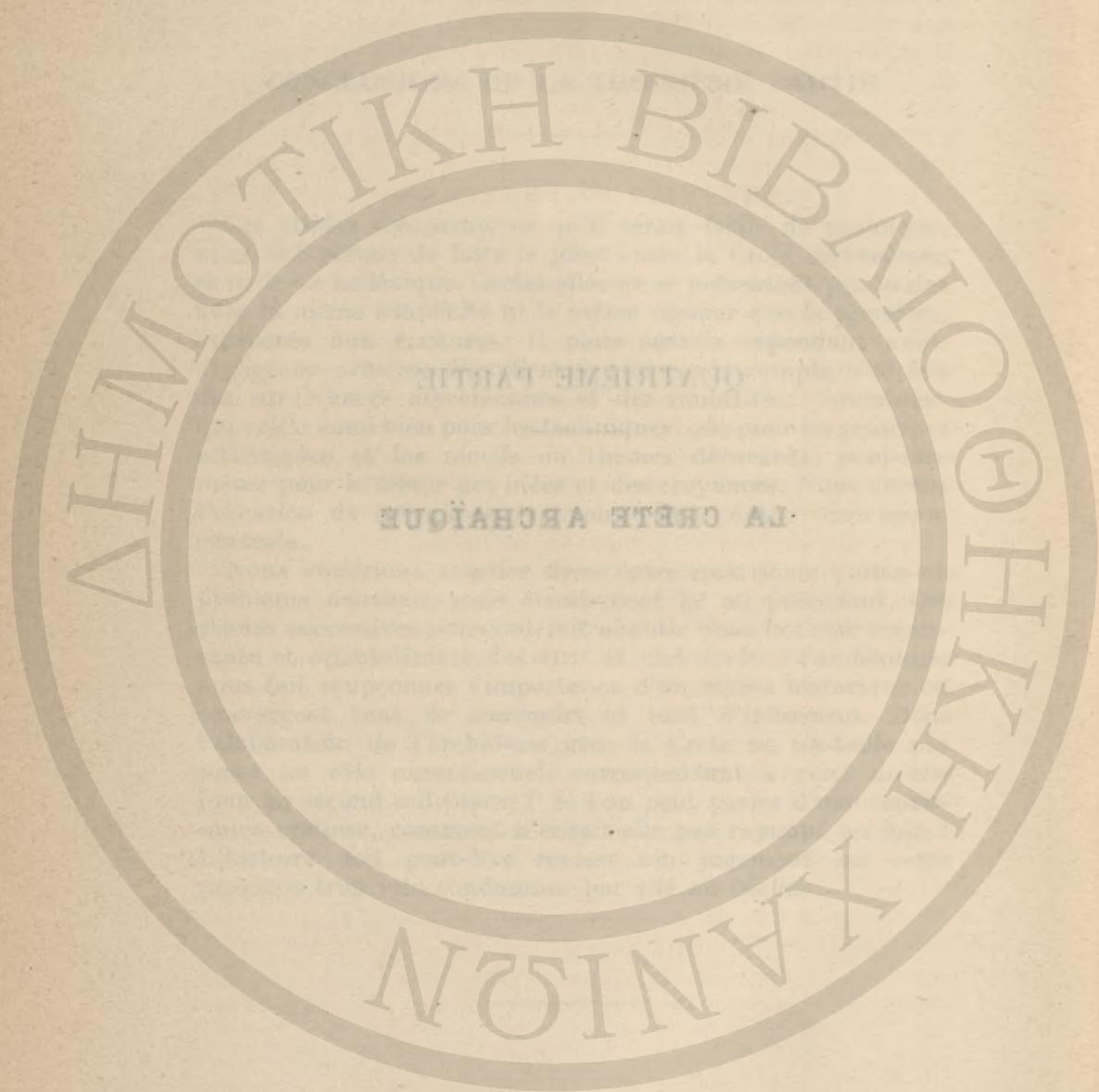
Ces études comparatives qu'il serait facile de prolonger, nous ont permis de faire le joint entre la Crète mycénienne et la Crète hellénique. Certes elles ne se présentent pas toutes avec la même simplicité ni la même rigueur que la première, consacrée aux écritures. Il nous semble cependant avoir dégagé un principe d'explication qui rende compte à la fois des survivances mycéniennes et des imitations orientales, qui vaille aussi bien pour les techniques que pour les principes esthétiques et les motifs ou thèmes décoratifs, peut-être même pour le trésor des idées et des croyances. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point dans notre conclusion générale.

Nous voudrions aborder dans notre quatrième partie un problème nouveau, mais étroitement lié au précédent. Ces études successives nous ont fait aboutir dans la Crète renaissante et orientalisante des VIII^e et VII^e siècles : l'archéologie nous fait soupçonner l'importance d'un milieu historique où convergent tant de souvenirs et tant d'influences. Dans l'élaboration de l'archaïsme grec la Crète ne va-t-elle pas jouer un rôle exceptionnel, correspondant à celui qu'elle joua au second millénaire ? Si l'on peut parler d'une renaissance crétoise, comment n'aurait-elle pas rayonné au loin ? L'histoire doit peut-être reviser son jugement sur cette province trop vite condamnée par elle au déclin.

ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΧΑΝΙΩΝ

QUATRIÈME PARTIE

LA CRÈTE ARCHAÏQUE



CHAPITRE PREMIER

THÉORIES ET PROBLÈMES

Ce chapitre pourrait faire pendant à celui que nous avons consacré à la question mycénienne : de même qu'on a discuté longtemps sur la part respective des influences occidentales et orientales dans la formation de la « koiné » mycénienne, avant d'arriver à un équilibre du reste instable, de même on a diversement apprécié l'importance relative des provinces grecques dans la formation de l'art archaïque.

La Crète archaïque, depuis les invasions helléniques, est partie du monde dorien en même temps qu'héritière de son passé préhellénique, et c'est pourquoi nous sommes obligé d'évoquer à son sujet le « problème de l'art dorien ». Il fut un temps où le dualisme du dorien et de l'ionien, reconnu sans discussion, expliquait la naissance de l'art grec. Ainsi M. Collignon, en 1892, dans son *Histoire de la sculpture grecque*, ne cesse d'opposer écoles ioniennes et écoles du Péloponèse. De la Crète archaïque, toutefois, on ne connaissait presque rien à cette époque, sinon le torse d'Éleutherne, et les plaques de bronze ajourées¹. Quant aux trouvailles de l'Ida, elles passaient alors pour phéniciennes, ou du moins pour des imitations directes de l'art phénicien². M. Collignon range l'art crétois, à côté de l'art cycladique, de l'art ionien, parmi ceux qui firent l'éducation de la Grèce continentale en lui proposant les modèles orientaux et égyptiens ; c'est dans ce sens qu'il interprète les traditions relatives aux Dédalides

(1) M. Collignon, *Sculpture grecque*, 1, p. 99-100 et 239, n. 2.

(2) *Ibid.*, p. 69-72.

crétois¹. Plus nettement G. Perrot, onze ans plus tard, en 1903, distingue les écoles doriennes des écoles ioniennes ; les monuments crétois (y compris les figurines de Praisos alors trouvées par Halbherr)² viennent selon lui confirmer les traditions dédaliques, selon lesquelles les sculpteurs de Crète furent les éducateurs de ceux du Péloponèse.

Contre les théories qui mettaient à égalité école ionienne et école dorienne s'élevèrent certains apologistes de l'art ionien ; pour ceux-ci il était impossible de mettre sur le même plan l'art ionien et l'art très primitif des populations doriennes qui seraient restées au stade géométrique si leur rudesse n'avait été fertilisée au VI^e siècle par des artistes ioniens comme Bathyclès de Magnésie ; naturellement ils minimisaient la valeur des traditions dédaliques relatives à la Crète, par eux rangées au nombre des « contes archéologiques »³. Parmi ces défenseurs de l'Ionie figuraient A. Furtwängler en Allemagne⁴ et, chez nous, A. de Ridder par exemple qui s'attachaient à conjurer les fantômes de l'art dorien et auraient nié volontiers l'existence des écoles péloponésiennes avant le V^e siècle ; jusque-là on se serait borné, suivant eux, à imiter plus ou moins habilement dans le Péloponèse les œuvres ioniennes⁵. C'est Ed. Pottier qui devait prendre la position la plus nette à ce sujet, déjà dans son *Catalogue des vases du Louvre*⁶, mais surtout dans une conférence faite en 1908 sur *Le problème de l'art dorien*⁷. Cet art dorien, il le nie purement et simplement ; l'éveil de l'art coïncide dans le Péloponèse avec l'affaiblissement du joug des Doriens, avec l'influence politique et artistique de l'Ionie. Aux Doriens n'est attribué qu'un rôle tout négatif ; ils furent les destructeurs de la civilisation préhellénique, mais sans rien apporter à la civilisation hellénique, sinon peut-être le principe de l'art géométrique. Les législations elles-mêmes empêchaient du reste les vrais

(1) *Ibid.*, p. 222 sq.

(2) *Histoire de l'art*, VIII, p. 426-435.

(3) Cf. l'étude de Carl Robert, *Archäologische Märchen* (1886), p. 1-27 : critique des traditions relatives aux Dédalides.

(4) *Meisterwerke der griechischen Plastik*, p. 712-13 ; *Antike Gemmen*, III, p. 80-81 : « Das Neue und Schöpferische ist fast ganz Eigentum des Ioniers ».

(5) *Cat. des bronzes de l'Acropole*, p. XVIII sq. ; *Mélanges Perrot*, p. 301 ; et à propos des jumeaux d'Argos, *REG*, 1902, p. 384-5.

(6) II, p. 486 sq. et surtout p. 520-21.

(7) *Annales du musée Guimet*, Bibl. de vulgarisation, XXIX, p. 123-187.

Doriens de se livrer aux arts manuels, si bien qu'une œuvre réalisée en pays dorien (Crète, Argos, Sparte, etc.) ne peut s'expliquer que par des influences étrangères, ioniennes ou préhelléniques. Ainsi, dans la sculpture, le « canon élancé » s'explique par les souvenirs de l'idéal préhellénique, tandis que le « canon trapu » vient des artistes ioniens immigrés en pays dorien : jusqu'aux couroï argiens de Delphes, jusqu'à l'école de Polyclète qui échappent ainsi aux Doriens¹. Corinthe est naturellement dans le Péloponèse le centre principal de cette influence ionienne ; et, quant à la Crète, le mélange de ses populations, son passé préhellénique suffisent à justifier chez elle n'importe quelle renaissance de l'art, sans qu'on doive faire appel à l'élément dorien. En fin de compte l'Ionie d'une part, Athènes de l'autre apparaissent à Ed. Pottier « comme les deux pôles entre lesquels se meut l'esprit grec »². Dans cet article des idées justes, comme on pouvait s'y attendre, se mêlent aux excès du « panionisme ». Et d'abord, parce que nous ne savons au juste dans quelle mesure les envahisseurs s'étaient mélangés aux populations précédemment établies, on fera bien, après Pottier, de ne plus lier art et race, mais à vrai dire pas plus en pays ionien qu'en pays dorien ; nous parlerons plus justement aujourd'hui d'un art créto-péloponésien et d'un art auquel nous gardons le nom d'ionien, mais en n'entendant le mot Ionie qu'au sens géographique et en y comprenant du reste et la Doride et l'Éolide. En second lieu nous tiendrons toujours compte, comme le faisait Pottier, de la possibilité de survivances égéennes et nous nous préoccupons de faire la suture entre le monde archaïque et le monde mycénien, mais sans faire comme lui de l'Ionie l'héritière par excellence, « directe et légitime », de la civilisation mycénienne³ ; nous avons déjà vu que celle-ci ne fit qu'effleurer la côte asiatique, tandis qu'elle jeta les racines les plus profondes dans le monde qui sera dorien, en Crète et en Argolide. En dernier lieu, si l'influence orientalisante fut seule capable de renouveler l'art grec, figé dans les conceptions géométriques, n'est-il pas erroné de confondre influence orientale et influence

(1) *Ibid.*, p. 181-2.

(2) *Ibid.*, p. 184.

(3) *Ibid.*, p. 162.

ionienne ? L'influence orientale ne peut-elle venir par d'autres voies que par l'Ionie ? C'est un point sur lequel nous reviendrons et qui est de première importance.

Nous croyons donc qu'il faut s'opposer résolument à ce « panionisme » qui voudrait tout faire dépendre en Grèce de l'Ionie ; ne pourrait-on soutenir, sans trop de paradoxe, que l'art de l'Ionie ne doit pas plus aux Ioniens que l'art des pays doriens aux Doriens, l'expliquer tout entier comme le fruit de l'héritage préhellénique et des exemples de l'Orient ? L'architecture ionique doit-elle plus son origine aux Ioniens que l'architecture dorique aux Doriens et, si celle-ci remonte aux Préhellènes, celle-là n'existait-elle pas en puissance dans l'art syro-phénicien de la fin du Bronze (*supra*, p. 151 sq.) ?

Une thèse aussi extrême, qui fut fort répandue¹ et le demeure encore, devait provoquer des réactions les unes légitimes, les autres à leur tour excessives. Th. Homolle se contentait fort raisonnablement, tout en reconnaissant la force de l'influence ionienne², de réaffirmer, à propos des jumeaux argiens de Delphes l'originalité et l'activité de l'école argienne au début du vi^e siècle et la dépendance de cette école argienne à l'égard de la Crète, dépendance affirmée par la tradition et confirmée par les monuments³. En 1909, au moment où il donnait de ces statues delphiques une publication définitive, il pouvait déjà se référer à d'importants monuments crétois qu'on venait de découvrir, non plus seulement le torse d'Éleutherne, mais la mitra de bronze de Rethymno étudiée par Fr. Poulsen⁴, la Dame d'Auxerre signalée par M. Collignon et qui allait passer au Louvre⁵, et enfin les importantes trouvailles de Prinias annoncées par L. Pernier⁶. Ces découvertes allaient naturellement donner un corps à toutes les traditions relatives aux Dédalides dont

(1) Ainsi, entre beaucoup d'autres, G. Radet faisait de l'Ionie « au vi^e et au vi^e siècle le centre où conflua toute la sève intellectuelle et artistique du monde civilisé », « où se transplantèrent, pour y reflleurir en gerbes magnifiques, les débris de l'art mycénien », etc. (*REA*, 1908, p. 146-7).

(2) Au point qu'il déclare que les conclusions de Pottier se rapprochent des siennes (*Fouilles de Delphes*, IV, 1, p. 40, n. 1 à droite). C'est beaucoup dire !

(3) *BCH*, 1900, p. 449, 456-8, 458-462 ; *Fouilles de Delphes*, IV, 1, p. 9, 14-17 (1909).

(4) *AM*, 1906, p. 373, 391, pl. XXI11.

(5) *RA*, 1908, XI, p. 153-170, pl. X.

(6) *Boll. d'Arte*, agosto 1907, p. 29 sq., fig. 4 ; 1908, p. 459 sq., fig. 13-14.

beaucoup jusque-là avaient tendance à diminuer la valeur. Désormais on parlera d'une école créto-péloponésienne, mais sans pour cela répudier l'influence ionienne. C'est alors qu'au panionisme vint s'opposer, avec E. Loewy, un « pancrétisme », peut-être moins justifié encore, puisque l'Ionie a du moins pour elle sa prépondérance incontestée dans le domaine littéraire et scientifique¹. Invoquant précisément les découvertes récentes du musée d'Auxerre et de Prinias et leur correspondance avec la tradition, Loewy affirmait la dérivation des types archaïques d'un art unique, pour lui l'art crétois ; de façon souvent paradoxale, il aboutit de proche en proche à rattacher à cette source non seulement les œuvres péloponésiennes, cycladiques et attiques, mais encore des œuvres au premier abord aussi éloignées de l'idéal crétois que les statues samiennes ou milésiennes². Bien qu'il s'en défende, il cède à la tentation dangereuse d'expliquer par une dérivation unique des similitudes superficielles, dues à de communes conventions primitives. Il nous semble que Loewy a déconsidéré une thèse qui demandait à être défendue avec plus de discernement : tout art d'apparence dédalique n'est pas forcément d'origine crétoise ; si l'on admet, sur un type archaïque donné, des variations locales absolument indépendantes les unes des autres, on n'en aura que plus de force pour affirmer au contraire la possibilité de certains rapports.

Les mises au point qui devaient suivre les articles de Loewy cherchèrent du reste à définir l'originalité de chaque école, inclinant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. H. Lechat réaffirma alors « l'hypothèse d'une double croissance et d'une double floraison, à peu près simultanée et indépendante, l'une pour l'Ionie et la Grèce orientale, l'autre pour la Crète et le Péloponèse et le reste de la Grèce occidentale »³. Fr. Poulsen à son tour, dans le meilleur ouvrage consacré aux rapports de la Grèce archaïque et de l'Orient, reconnaissait à l'art crétois une certaine influence sur le Péloponèse, mais ne voulait voir dans la Crète archaïque que survie et reflet du passé préhellénique : la Crète n'aurait point eu une véritable force créatrice, l'Ionie seule avait les promesses de

(1) *Oest. Jahresh.*, 1909, p. 243-304 ; 1911, p. 1-34.

(2) *Ibid.*, 1909, p. 294-5.

(3) *REA*, 1910, p. 329-333 ; cf. déjà *Sculpture attique avant Phidias*, p. 150.

l'avenir¹. C'est à juste titre sans doute que Poulsen constate que, passée une certaine date, l'art crétois se flétrit ; la Crète ne jouera plus aucun rôle désormais jusqu'à l'ère hellénistique ; mais tout le problème est à reprendre, croyons-nous, pour la haute époque archaïque, VII^e siècle inclus. La Crète a alors une véritable vitalité créatrice ; au même titre et mieux peut-être que l'Ionie, elle combine l'apport des populations nouvelles à l'héritage du passé et aux influences orientales. Parmi celles-ci, Poulsen fait très justement leur part, mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, aux influences syriennes et hittites, mais ne conçoit pas qu'elles puissent être transmises par une autre voie que celle de Rhodes et de l'Ionie, réservant à la Crète la transmission de l'influence égyptienne² : quand donc il rencontre dans l'art crétois un détail d'origine syrienne, il ne manque pas d'y voir un apport de l'Ionie. Il conviendra de mieux distinguer les voies de transmission de ces apports orientaux.

C'est M. Collignon qui, en 1913, donnant de la statuette d'Auxerre une publication définitive, s'attacha à définir, avec une précision encore non atteinte, les traits propres de l'art crétois archaïque³. Cet article demeure le point de départ, aujourd'hui encore, de toute étude sur celui-ci, bien que, à la différence de Poulsen, il exagère selon nous la part de l'Égypte dans la formation de cet art. L'originalité du moins en est nettement affirmée et Collignon serait prêt à admettre que les ateliers crétois fournirent des modèles à ceux des Cyclades, sinon à ceux de l'Ionie. Vers le même temps L. Pernier consacra de son côté une longue étude aux temples archaïques de Prinias et aux sculptures qui les décorent⁴ : désormais notre connaissance de la Crète archaïque était solidement fondée, son importance devra être reconnue ou discutée⁵.

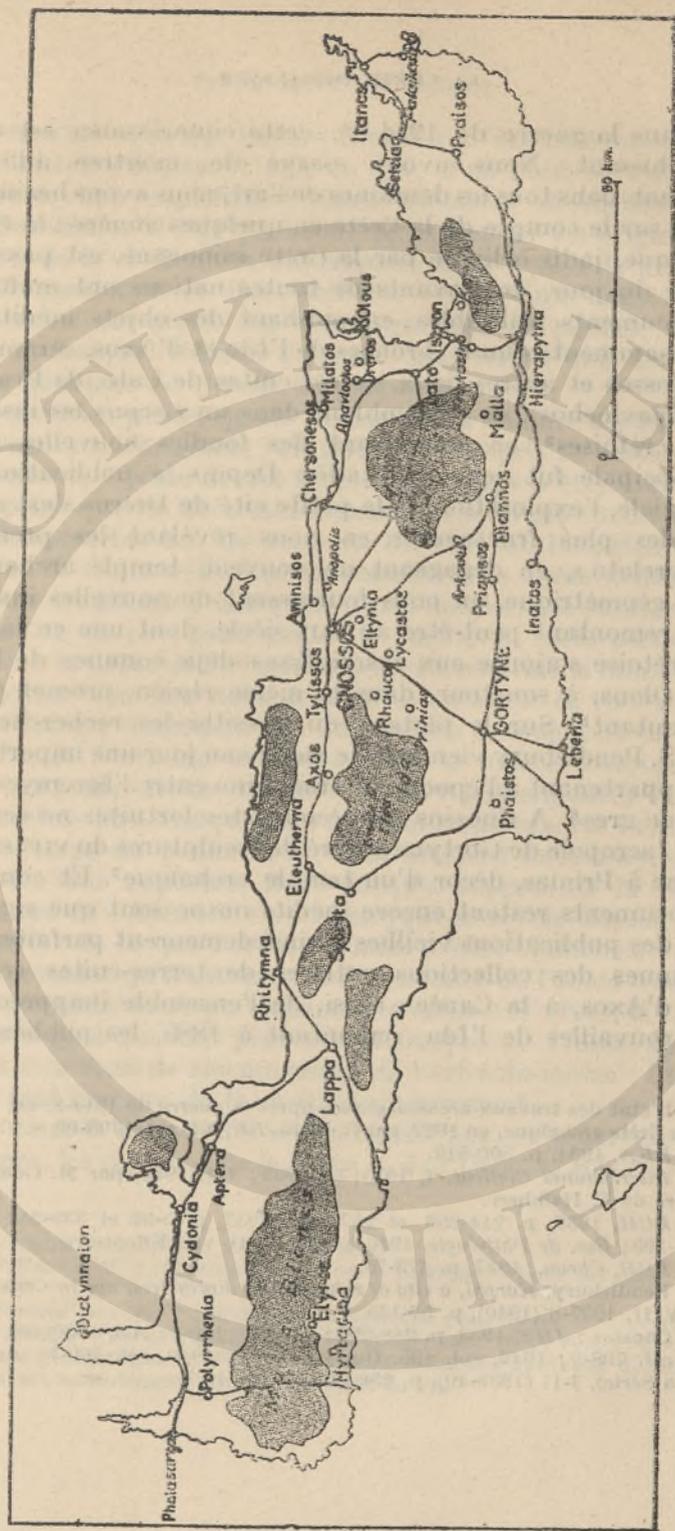
(1) *Der Orient*, p. 161-168. Fr. Poulsen compare là (et déjà *AM*, 1906, p. 390-1, à propos de la mitra de Rethymno) l'art de la Crète archaïque à l'art byzantin ; tous deux n'auraient été que des reflets de l'art précédent. La comparaison nous paraît aussi injuste pour l'un que pour l'autre.

(2) *Ibid.*, p. 161.

(3) *Mon. Piot*, XX, 1913, p. 5 sq.

(4) *Annuario*, I, 1914, p. 18 sq. ; cet article tient lieu de publication d'ensemble pour les temples, mais pour l'ensemble du site et les nécropoles (d'où proviennent les stèles incisées) il faut se reporter au *Boll. d'arte*, 1908, p. 459 sq. et aux *Mem. del R. Ist. lombardo*, 1910, p. 53 sq. et 1912, p. 213 sq.

(5) Elle est reconnue par E. Buschor, *Griechische Vasenmalerei*, p. 43 ; en 1917, A. Piganiol (*Essai sur les origines de Rome*, p. 26, 53, etc.) invoque une « renaissance minoenne du VII^e siècle », expression du reste un peu vague.



Carte C. — La Crète à l'époque archaïque

Depuis la guerre de 1914-8¹, cette connaissance est allée s'enrichissant. Nous avons essayé de montrer ailleurs² comment, dans tous les domaines de l'art, nous avons beaucoup appris sur le compte de la Crète en quelques années ; la Crète archaïque, jadis éclipsée par la Crète minoenne, est passée à l'ordre du jour, des savants de toutes nations ont multiplié les documents utilisables, en publiant des objets inédits ou insuffisamment connus (bronzes de l'Ida et d'Axos, céramique de Cnossos et autres lieux, terres cuites de Lato, de Praisos, de l'Anavlochos), en rassemblant dans un *Corpus* les inscriptions crétoises³, en conduisant des fouilles nouvelles dont la principale fut celle d'Arkadès. Depuis la publication de cet article, l'exploration de la petite cité de Dréros s'est montrée des plus fructueuses en nous révélant les premiers « sphylrelata », en dégagant un nouveau temple archaïque, sinon géométrique, en nous fournissant de nouvelles inscriptions remontant peut-être au VII^e siècle, dont une en langue étéocrétoise s'ajoute aux inscriptions déjà connues de Praisos⁴. Olous, à son tour, dans la même région, promet peut-être autant⁵. Sur le plateau du Lassithi les recherches de J. D. S. Pendlebury viennent de mettre au jour une importante cité appartenant à l'époque de transition entre l'âge mycénien et l'âge grec⁶. A Cnossos les découvertes fortuites ne cessent pas. L'acropole de Gortyne a livré des sculptures du VII^e siècle, comme à Prinias, décor d'un temple archaïque⁷. Et combien de documents restent encore inédits ou ne sont que signalés dans des publications vieilles ! Ainsi demeurent parfaitement inconnues des collections entières de terres-cuites comme celle d'Axos, à la Canée ; ainsi, de l'ensemble inappréciable des trouvailles de l'Ida, remontant à 1885, les publications

(1) L'état des travaux archéologiques après la guerre de 1914-8, est donné, pour la Crète archaïque, en 1922, par G. Karo, *RE*, XI, col. 1793-99, s. v. *Kreta*.

(2) *REA*, 1934, p. 500-512.

(3) *Inscriptiones Crelicae*, I, 1935 ; II, 1939 ; III, 1942, par M. Guarducci, héritière de F. Halbherr.

(4) *BCH*, 1936, p. 214-256, et 257-285 ; 1937, p. 5-32 et 333-348 ; 1938, p. 194-195 ; *Rev. de Philologie*, 1946, p. 131-8 (H. van Effenterre).

(5) *BCH, Chron.*, 1937, p. 473-75.

(6) Pendlebury, *Karphi, a city of refuge of the Early Iron age in Crete*, *BSA*, XXXVIII, 1937-8 (1940), p. 57-145.

(7) Cnossos : *JHS*, 1933, p. 288-292 ; 1935, p. 166-8 ; *AA*, 1936, col. 160-1 ; 1940, col. 298-9 ; 1942, col. 195. Gortyne : *AA*, 1940, col. 300-1 ; *Annuario Nuova Serie*, I-II (1939-40), p. 236 et 238, fig. 10.

modernes ne nous ont encore révélé que des catégories bien déterminées d'objets. A voir ce que, d'un bout à l'autre de la Crète, une exploration assez décousue et menée sans grands moyens a déjà pu nous apprendre sur les origines de l'art et de la civilisation archaïques, on se demande avec un intérêt passionné ce que pourrait révéler une exploration exhaustive de toutes les cités, grandes et petites, de la Crète archaïque. Celle-ci demeure sans doute une des provinces grecques où il reste le plus à découvrir.

On pourrait penser que le panionisme a renoncé à s'annexer une terre aussi originale ; en fait, dans l'esprit de certains, la primauté de l'Ionie devait tarder longtemps à être ébranlée, à tel point que les doctrines régnantes survivent obstinément aux découvertes qui les ruinent. En 1925 un historien aussi sûr que G. Glotz veut bien reconnaître à la Crète hellénique quelques traditions artistiques, legs d'un glorieux passé, mais, ajoute-t-il, de ce « petit monde à part », de cette puissance déchuë, « la Grèce de l'avenir ne pouvait recevoir la lumière »¹. Ed. Pottier demeure fidèle à sa thèse ancienne et voit encore dans l'Ionie l'« héritière des admirables conceptions de l'art égéen..., la véritable éducatrice de la Grèce classique »². Avec beaucoup moins de nuances, L. Kjellberg mène contre l'art crétois une attaque en règle qui nous reporte aux plus beaux temps du panionisme ; à la manière de Loewy, mais pour des fins opposées, il va jusqu'à rapprocher la Dame d'Auxerre de l'Aphrodite de Lyon (qui se révéla depuis coréatique !) ; de ce que l'art de Prinias a subi l'influence orientale, il conclut qu'il est dans la dépendance de l'Ionie (comme si l'Ionie seule avait pu transmettre celle-ci !) : bref, la Crète demeure pour lui une province artistique de l'Ionie, appartenant à la zone de rayonnement de l'art éolo-ionien ; l'Ionie est le seul berceau de la civilisation grecque³.

Par ceux-là mêmes qui ne partagent pas ces points de vue extrêmes, les rapports de la Crète et de l'Ionie, le rôle de l'une

(1) *Histoire grecque*, I, p. 290 et 300-304.

(2) Préface à M. I. Maximova, *Les vases plastiques dans l'antiquité*, 1927, p. 10.

(3) *Panionismus oder Pankretismus*, in *Symbolae philologicae O. A. Danielsson dicatae*, 1932, p. 129. L. Kjellberg, *Larisa am Hermos*, II, p. 141, n. 2, a très loyalement reconnu par la suite que la connaissance des nouveaux documents crétois avait sensiblement modifié son point de vue.

et de l'autre dans l'histoire de la Grèce archaïque, ne sont pas toujours très justement envisagés. Ainsi, dans une histoire de l'art antique aussi bien informée que celle de P. Ducati, on constate que la période géométrique est suivie d'une période ionienne, puis d'une période ionienne-attique, et cela bien que l'auteur reconnaisse de la façon la plus franche l'opposition des tendances ioniennes et doriennes¹. N'est-ce pas admettre implicitement une des thèses essentielle du panionisme, à savoir qu'il n'est d'art orientalisant que dans la dépendance de l'Ionie ? Prenons un autre exemple : R. Demangel, à propos des origines de la frise ionique, pose à nouveau quelques problèmes fondamentaux de l'art archaïque. Il reconnaît sans doute à la Crète une certaine importance « dans le sens de ses anciennes traditions », et ajoute toutefois qu'« aux débris épars de la culture minoenne, mêlés d'éléments septentrionaux, ne cessèrent de s'ajouter des apports nouveaux, venus d'Asie mineure et d'Ionie »². C'est admettre une fois de plus qu'il n'est point d'art orientalisant en dehors de l'Ionie, c'est aussi faire remonter beaucoup trop haut le moment où celle-ci prend de l'importance ; les Ioniens ne sont pas, selon une formule employée dans le même livre³, les « Phéniciens de l'Anatolie », car ils n'étaient point comme eux les héritiers de la civilisation mycénisante de l'âge du Bronze, et l'arrière-pays lydien n'acquît que bien tard l'importance qu'avait depuis toujours l'arrière-pays syrien. De telles comparaisons ne peuvent selon nous qu'entraîner des confusions entre des phénomènes très différents⁴.

L'indépendance et, mieux encore, la vitalité et le rayonnement du centre crétois ont été au contraire affirmés de plus en plus souvent par des savants qui ont cherché à préciser ce qui faisait l'originalité de ce centre d'art. Parmi eux A. Rumpf s'est signalé à plusieurs reprises en définissant la Crète comme le centre le plus vivant du VII^e siècle, n'admet-

(1) *L'arte classica*², p. 131 par exemple.

(2) *La frise ionique*, p. 157 et n. 1.

(3) *Ibid.*, p. 122.

(4) L'emploi de termes composés comme créto-asiatique, asiatico-crétois (p. 167-8), créto-ionien (p. 162), n'est pas fait pour apporter de la clarté. Cf. aussi la n. 1, p. 133 : « le centre de diffusion supposé au style « protocorinthien » qui tendait à se rapprocher de l'Ionie (Sicyone, Argolide, Égine, Rhodes ; cf. Rumpf, *Chalkid. Vasen*, p. 148) vient d'être reporté à Corinthe par H. Payne, *op. cit.* »

tant à côté d'elle que la région du golfe saronique, nord-est du Péloponèse et Attique ; tout au plus verrait-il en Ionie une école de rang secondaire, à Chio, sous l'influence crétoise. La Crète de ce temps rayonnait, dit-il, de tous côtés, et non pas une Crète où domineraient les survivances égéennes, mais une Crète « dédalique », neuve¹. Il essayait en même temps de donner une consistance historique à la figure légendaire de Dédale dont il retrouvait l'art en la Dame d'Auxerre² ; puis, dans le tableau général qu'il donnait de l'histoire de l'art grec, il subdivisait l'époque orientalisante en phase « idéenne » et phase « dédalique » : le choix des deux termes disait assez son intention³. Quelques années plus tard, en 1933, en réponse à l'article de L. Kjellberg que nous signalions plus haut, A. Rumpf montrait que l'art ionien est aujourd'hui bien mieux connu que ne le disait celui-ci et que cette connaissance accrue n'autorise aucune primauté de l'Ionie. Il insistait au contraire sur le fait que les découvertes qui s'étaient multipliées en Crète permettaient de tracer l'image d'un art crétois parfaitement indépendant de l'Ionie et combien plus vivant que l'art ionien⁴ !

A. Rumpf verserait assez volontiers, on le voit, dans un nouveau « pancrétisme », puisqu'il ne reconnaît qu'à la Crète (et au nord du Péloponèse) la vie et l'invention. C'est H. Payne qui a donné sans doute la note la plus juste en montrant que les vues habituelles à la science du xix^e siècle étaient fort erronées, pour ce qui touchait aux rapports entre les centres artistiques du haut archaïsme : lui-même en reconnaissait trois principaux, la Grèce orientale (Milet, Samos, Éphèse, Rhodes), la Crète, enfin Corinthe et Sicyone (au temps du haut archaïsme c'est de ce dernier groupe qu'il faut, selon lui, faire dépendre l'art proto-attique)⁵ ; on se rappellera qu'Ed. Pottier, à vrai dire pour le vi^e siècle, ne distinguait que

(1) *Gnomon*, 1925, p. 328-9.

(2) *Bonner Jahrb.*, 1930, p. 74 sq.

(3) *Griech. und röm. Kunst* (Gereke-Norden, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, II, 3, 1931), p. 5-6 ; cf. *Jahrb.*, 1933, p. 65.

(4) *Jahrb.*, 1933, p. 55-9. La chronologie des trouvailles archaïques d'Éphèse ne cesse d'être remise en cause ; la fixation en serait de première importance pour notre problème.

(5) *Necrocorinthia*, p. viii. Il est probable qu'on donnerait aujourd'hui plus d'indépendance au proto-attique, après tant de découvertes, en tous domaines, celui de la plastique comme celui de la céramique.

deux centres : l'Attique et l'Ionie. Payne, spécialiste de l'art corinthien déclarait — et c'est là un point essentiel de sa démonstration — que Corinthe ne dépendit jamais de l'Ionie pour sa connaissance de l'Orient, que le style corinthien, quand même il subirait par quelques détails l'influence ionienne, est en fait l'antithèse du style ionien ; à la suite de Fr. Johansen¹, il affirmait la dépendance étroite du style dit protocorinthien ou sicyonien à l'égard de la Crète qui, vers la fin du géométrique, lui aurait transmis les thèmes orientaux, par elle déjà élaborés² ; quant au style proprement corinthien, il se rattacherait directement à l'Orient. Ainsi, jadis, la Crète minoenne avait fait l'éducation de l'Argolide, avant que celle-ci entrât en contact direct avec l'étranger.

L'Ionie au bout du compte, si elle garde son originalité propre, a perdu, il me semble, le privilège exclusif qui la faisait seule hériter des temps mycéniens, seule diffuser les modèles orientaux, seule enfin donner vie à l'archaïsme. Aujourd'hui se marque partout le souci de répartir plus justement les rôles³.

A la suite d'un exposé historique dont le seul but était de mettre en lumière les diverses faces d'un problème qui se sont éclairées tour à tour, revenant à la Crète, nous n'avons plus à examiner les caractères de son art (nos chapitres comparatifs nous les ont fait suffisamment connaître), mais à nous demander :

1° si l'histoire confirme — de façon plus ou moins nette —

(1) *Les vases sicyoniens*, p. 64-6, 160-161.

(2) *Necrocorinthia*, p. 5, 67, etc.

(3) Ainsi Ch. Picard ne manque pas de souligner l'originalité et le rayonnement du centre crétois, par ex. *GBA*, 1929, I, p. 299, 303-4 (critique de l'ouvrage de E. Langlotz, *Frühgriech. Bildhauerschulen* qui ne tient nul compte de la Crète) ; *Manuel*, I, p. 441-3, etc. De même W. Deonna, qui critique justement la notion traditionnelle d'« école », essayant de lui substituer une notion plus scientifique (*Dédale*, II, p. 34), reconnaît franchement l'indépendance des courants ionien, créto-péloponésien et attique ; il refuse toute prédominance de l'un sur l'autre, le panionisme comme le panécristisme (p. 87-90, 141-144) et rattache toutefois à l'art créto-péloponésien les œuvres de la Grande Grèce et de la Sicile (p. 153-156) ; il n'est pour lui d'influence ionienne généralisée qu'après 550. Ainsi encore, dans un article qui nous parvient pendant la correction des épreuves, *Syria*, 1944-5, p. 173, à propos d'un des ivoires delphiques, P. Aman-dry montre combien les productions ioniennes du VII^e siècle sont encore gréco-orientales, en face des productions « grecques » du continent, de la Crète, de Rhodes même. C'est exactement notre point de vue.

les données de l'archéologie touchant le rôle de la Crète dans l'archaïsme ;

2^o quelle place tient celle-ci entre les autres provinces du monde grec ;

3^o pourquoi enfin la « renaissance » crétoise fut de si courte durée.

Tel est l'objet de nos derniers chapitres.

CHAPITRE II

LA CRÈTE ARCHAÏQUE DANS L'HISTOIRE

Nous avons admis que le ix^e, le viii^e, le vii^e siècle avaient connu une nouvelle floraison de l'art crétois, que la Crète fut alors un centre d'art particulièrement vivant entre l'Orient et la Grèce propre. Justifiée aux yeux d'un archéologue, cette vue pourrait paraître bien audacieuse aux yeux d'un historien, car il n'est guère de textes sur lesquels elle puisse s'appuyer. Ainsi G. Glotz se refuse à voir dans la Crète rurale et aristocratique des siècles archaïques autre chose qu'un pays arriéré, à l'écart des grandes voies de communications et de commerce qui vont selon lui de la côte ionienne, par les Cyclades centrales, aux villes de l'isthme de Corinthe¹. C'est sans doute un peu simplifier les choses, car il se peut fort bien qu'une ville ou une région ait joué à ce moment un rôle important et que nous en ignorions presque tout. Nous soupçonnerions à peine l'importance d'Égine, si Pindare n'en avait célébré le passé glorieux ; que savons-nous de l'« empire argien », pour employer une expression de Glotz, dans la première moitié du vii^e siècle ? Quelques indices doivent suffire à confirmer ce que l'archéologie nous atteste par ailleurs. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour la Crète. Car on devine précisément qu'elle participa plus activement qu'on ne l'a souvent dit à la vie commerciale et politique de la Grèce.

Considérons quelques-uns de ces indices en les interprétant du mieux que nous pourrons. Nous prendrons deux exemples, fondés sur des études récentes, qui révèlent une activité

(1) G. Glotz, *Hist. grecque*, I, p. 290 et 300-304. Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*², III, p. 249-250, 333, souligne par contre en passant l'importance de la Crète, et son rôle dans le trafic maritime, aux côtés de Chypre et de Rhodes.

crétoise jusqu'ici insoupçonnée : le premier nous fera remonter à l'époque géométrique, IX^e siècle et première moitié du VIII^e. On admet généralement que les Grecs s'enfermèrent alors dans leurs cantons isolés les uns des autres, que seuls les Phéniciens sillonnaient la mer. Et l'on sait en effet que la colonisation grecque proprement dite ne commença dans l'ouest que vers 735, date traditionnelle de la fondation des premières colonies ; on sait aussi que ces dates traditionnelles ont été confirmées en général par les déductions de l'archéologie¹. Mais il apparaît aujourd'hui que, sur divers points des côtes de la Méditerranée occidentale, des poteries géométriques ont été importées ou que les fabrications indigènes ont subi l'influence du géométrique grec. En particulier un article d'Alan Blakeway, écrit sous l'inspiration de H. Payne, a mis en lumière ce fait qu'une phase de précolonisation avait précédé la phase de colonisation proprement dite, et que les historiens doivent tenir compte sur ce point des découvertes archéologiques² ; ce peut être du reste une phase de relations simplement commerciales, ne supposant pas forcément l'établissement de colonies. Or, d'après les indications de Blakeway, c'est le géométrique cycladique, et, après lui, le géométrique crétois, qui ont dû fournir des importations et provoquer des imitations. Ajoutons que les fabrications géométriques de Rhodes et de Chypre sont certainement parvenues aussi en Occident. Pour la Crète, signalons des importations ou imitations à Coppa Nevigata, près Manfredonia, et peut-être à Tarente, à Syracuse, à Géla et sur divers sites siciliens ; à Cumes et, ici et là, sur des sites étrusques, à Terni, Capodimonte, Vetralla, Veii, Tarquinia, Cervetri³. Sur les côtes gauloises on a trouvé à Marseille, précédant

(1) Par ex. F. Johansen, *Les vases sicyniens*, p. 179 sq.

(2) H. Payne, *Necrocorinthia*, p. 4-5 et p. 4, n. 2 et p. 5, n. 1 ; A. Blakeway, *BSA*, XXXIII, 1932-3 (1935), p. 170 sq. Celui-ci a le tort de ne guère citer les historiens auxquels il s'en prend. Sans doute ils laissent dans le vague ces origines de la colonisation, mais cependant plusieurs mentionnent la possibilité d'échanges commerciaux poursuivis sans grande interruption depuis l'âge mycénien à travers l'époque géométrique : Myres, *Cambridge hist.*, III, p. 670 ; Beloch, *Griech. Gesch.*, I, 1, p. 233-4 ; I, 2, p. 228. G. Glotz, *Hist. grecque*, I, p. 150-174, demeure très vague sur ce point et mentionne toutefois l'importation de poteries géométriques dans l'ouest, *ibid.*, p. 179, n. 112.

(3) A. Blakeway, *o. l.*, p. 175, 181-3, 183-4, 191, 202, 192-99. Même à l'époque historique, les plus anciennes tombes de Cumes qui fut fondée vers 750 (par exemple la tombe 103 bis, *Mon. ant.*, XIII, 1903, col. 263 sq.) attestent une forte

de cent ans au moins la fondation par les Phocéens, des poteries géométriques dont les affinités seraient surtout avec les Cyclades et avec la Crète ; à Hyères peut-être un vase crétois¹. A Saint-Blaise, d'autre part, site stratégique dominant la Crau, H. Rolland signalait tout récemment des tessons de vases rhodiens (fragments de skyphoi à l'oiseau) qui viendraient d'un établissement grec des débuts du VII^e siècle et témoigneraient pareillement d'une colonisation « dorienne », antérieure à l'ionienne².

Il nous faut donc bien admettre que ces premiers navigateurs semblent venir surtout des Cyclades, de la Crète, de Rhodes, de Chypre, à un degré moindre de Corinthe et d'Argos, tandis qu'à partir de 735 environ et pendant tout le VII^e siècle c'est Corinthe, avec le protocorinthien, qui domine le marché, prenant ainsi la succession des grandes îles du sud : le cycladique disparaît, nous dit Blakeway, sauf un exemple à Sélinonte ; on ne trouve un peu de crétois qu'à Géla, Veii et peut-être Cumes. Mais au VIII^e siècle encore la céramique de la Grèce orientale est extrêmement rare dans l'ouest³. Les pages de Blakeway sur l'histoire commerciale et les conquêtes de marchés par Corinthe et Chalcis, sans doute alliées, sont fort intéressantes ; il explique par là la colonisation des VIII^e et VI^e siècles.

Mais ce qu'il ne cherche pas à expliquer, c'est pourquoi le mouvement commercial antérieur vient de la direction que nous avons dite. A supposer que les relations de l'époque

influence crétoise dans la seconde moitié du VIII^e siècle ; petites cruches globulaires au décor encore protogéométrique, et même un bouclier au décor strictement géométrique rappelant le type des boucliers crétois (*Mon. ant.*, XII, col. 247, fig. 24). A ces fabrications crétoises sont couramment associés des vases protocorinthiens de l'époque de transition du géométrique à l'orientalisant, dont les prototypes sont nettement crétois (*infra*, p. 342). Le contenu de ces tombes anciennes de Cumes a été étudié en particulier par B. Schweitzer, *AM*, 1918, p. 43-4, et *passim*.

(1) A. Blakeway, *o. l.*, p. 199, n. 2. Sur les trouvailles grecques dans le midi de la France, cf. Jacobsthal et Neuffer, *Préhistoire*, II, 1933, p. 36 sq. (mais les trouvailles de la Major à Marseille ne sont pas encore publiées) ; des vases publiés par Vasseur, *L'origine de Marseille*, l'un (pl. VI, 11) serait crétois ou cycladique ; l'autre (pl. VI, 12), crétois orientalisant, est rapproché par Payne du skyphos, *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 262, pl. XI, 5, n. 159. Un rapprochement entre des fibules crétoise et théréenne, et une fibule de la grotte de Rousson (Gard), au VII^e siècle, est fait *l. c.* fig. 42.

(2) *REA*, 1943, p. 82.

(3) Blakeway, *o. l.*, p. 203-5 ; sur les trouvailles de vases crétois dans les colonies de Grande Grèce, cf. H. Payne, *Necrocorinthia*, p. 5, n. 1.

mycénienne avec la Grande Grèce aient été jamais interrompues, au cours de l'époque de transition¹, elles auraient repris dans la première moitié du VIII^e siècle, sinon plus tôt. Blakeway ne pose pas le problème des rapports de cette précolonisation grecque avec la colonisation phénicienne. Elles ont bien des traits communs, se contentant de relations commerciales avec les indigènes. Est-il bien sûr que cette colonisation phénicienne remonte beaucoup plus haut²? L'étude précise des trouvailles archéologiques permettrait de reprendre le problème : ne trouverait-on pas côte à côte objets phéniciens et produits grecs de l'époque géométrique³? Dans ce cas on pourrait penser que ce sont les Phéniciens qui ont entraîné d'abord ceux des Grecs qu'ils trouvaient sur leur route, Chypriotes, dont on retrouve l'influence dans certaines fabrications céramiques dites créto-chypriotes et qui ne cessèrent d'avoir contact avec la Crète géométrique, Rhodiens, Crétois, gens des Cyclades qui étaient en ce temps dans l'orbite de la Crète, et non pas encore de l'Ionie⁴. En particulier, si Rhodiens et Crétois s'unirent pour fonder Gêla au début du VII^e siècle, n'était-ce pas là l'aboutissement de longues courses menées ensemble depuis des siècles?

Les découvertes archéologiques correspondent sur ce point à la tradition légendaire, car on ne peut parler encore de tradition proprement historique. A vingt-quatre années de distance les thèses d'A. Piganiol et de J. Bérard⁵ ont souligné l'importance, pour l'histoire de l'Italie primitive, d'un courant commercial et même migratoire issu de la Méditerranée orientale avant l'époque de la colonisation, courant où les

(1) Blakeway, *o. l.*, p. 189, n. 1, signale la présence d'un vase dérivé du protogéométrique, ce qui prouverait des contacts au cours de l'âge de transition, si nous n'avions montré ailleurs que le protogéométrique survit très tard, au moins en Crète (cf. Blakeway, *o. l.*, p. 183, n. 2).

(2) Contre Beloch, *Griech. Gesch.*, I, 2, p. 245 sq. et G. Glotz, *Hist. grecque*, I, p. 144-5, qui naturellement sous-estiment l'influence des Phéniciens, la nuance juste me paraît donnée par Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, II, 2, p. 84, n. 1 et p. 113 sq.

(3) Sur les trouvailles d'objets orientaux en Italie, cf. Kahrstedt, *Klio*, XI, p. 461 sq., et, plus récemment, les études de Bissing, *Studi etruschi*, III sq.

(4) Pourquoi supposer (G. Glotz, *o. l.*, I, p. 225) que la lutte entre Grecs et Sémites commença dès l'origine? Il se peut bien qu'il y ait eu d'abord collaboration, l'opposition des races n'étant sentie que plus tard.

(5) A. Piganiol, *Essai sur les origines de Rome*, 1917; J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale, et de la Sicile dans l'Antiquité: l'histoire et la légende*, 1941.

Crétois se mêlent à d'autres Grecs et même à des Sémites. Entre le commerce mycénien de la fin du Bronze, prolongé par un commerce submycénien qui a pu se poursuivre lui-même au delà de l'an 900, et la renaissance « pélasgique » des tombes orientalisantes, A. Piganiol appelle l'attention sur ces « Protogrecs du groupe arcado-chypriote, auquel il n'est pas exclu que se soient unis des éléments phéniciens » et à qui on devrait l'apparition de la céramique italo-géométrique¹. Autant dire que les relations ne furent guère interrompues entre les rives orientales et occidentales de la Méditerranée. La tradition légendaire qu'étudie J. Bérard signale avec opiniâtreté des Crétois, et aussi des Rhodiens, dans un domaine qui déborde infiniment celui de la colonisation historique, non seulement en Sicile, à Engyon, à Minoa, à l'Éryx, mais en Iapygie, à Tarente, à Otrante et bien ailleurs encore². La venue de ces Crétois serait à échelonner dans le temps, dès la période antérieure à la guerre de Troie : ils furent, dit la légende, compagnons de Minos, puis d'Idoménée, au temps des *Nostoi*, puis d'autres sans doute après ceux-ci, mais nous ne pouvons reprendre dans le détail cette étude³.

Les traditions relatives aux thalassocraties successives viennent rejoindre ces données légendaires : faut-il si nettement distinguer l'une de l'autre dans le temps la thalassocratie rhodienne de la fin du x^e siècle⁴, la thalassocratie chypriote que l'on a placée tantôt au ix^e, tantôt au viii^e siècle⁵, la thalassocratie phénicienne enfin qu'Eusèbe date de la fin du ix^e et du début du viii^e siècle, mais qui connut évidemment une première phase de prospérité autour de 1100, date traditionnelle de la fondation d'Utique et de Gadès⁶ ? Ce découpage a quelque chose d'un peu arbitraire, et d'autre part convient-il d'oublier les Crétois, ces anciens thalassocrates de l'âge du Bronze ? Nous croyons que là encore ce fut un recommencement et qu'ils reprirent vite,

(1) A. Piganiol, *o. l.*, p. 40, 43.

(2) J. Bérard, *o. l.*, p. 177, 186-8, 189, 447.

(3) *Ibid.*, p. 339 sq., 403 sq., 437 sq.

(4) *Ibid.*, p. 75 sq., p. 507.

(5) J. Bérard parle fort peu des Chypriotes, dont l'influence sur l'Italie est pourtant évidente (Poulsen, *Der Orient.*, p. 128 sq., p. 134 sq.). Sur la thalassocratie chypriote, cf. Myres, *JHS*, 1906, p. 120 sq.; Burn, *Minoans, Philistines and Greeks*.

(6) J. Bérard, *o. l.*, p. 81 sq.

après les migrations, leurs anciennes courses maritimes, tantôt peut-être sous la direction des Phéniciens, tantôt se séparant d'eux, mais s'unissant à leurs frères de Rhodes et de Chypre. Cette poussée primitive des insulaires du sud nous paraît un fait quasi historique. Il la faut évidemment bien distinguer de la poussée colonisatrice postérieure, corinthienne ou ionienne (encore la poussée corinthienne doit-elle être liée probablement de façon très étroite à celle des Crétois) : nous sommes encore dans le plus haut archaïsme¹. Ce premier apport grec en Occident, antérieur à la colonisation historique, antérieur aussi à toute influence de l'Ionie, est seul capable, croyons-nous, d'expliquer les débuts de l'art étrusque comme de l'art italiote.

La communauté rhodo-crétoise qui, dans les premières années du VII^e siècle, présida à la fondation de Géla, et probablement encore un siècle plus tard à celle d'Acragas², cette communauté est le prolongement naturel de celle qui fut fondée au cours des siècles par tant d'entreprises menées ensemble ; car est-il bien juste de couper complètement la colonisation historique de la colonisation légendaire ? Simplement elle a des contours plus précis, un domaine plus limité. Au terme de cette rapide étude sur la part que dut prendre la Crète à la primitive colonisation de l'ouest, nous sommes très porté à admettre qu'à la différence du continent grec, les grandes îles du sud ne connurent à l'époque géométrique ni repliement ni cloisonnement, qu'on continua de circuler sur les vieilles voies maritimes, qu'en particulier vers l'ouest (mais très certainement aussi vers la côte syrienne) les expéditions ne cessèrent pour ainsi dire pas de l'époque mycénienne à l'époque archaïque : la migration étrusque trouvera place du reste d'autant plus aisément dans ce grand courant qui porta les hommes d'est en ouest.

Un second exemple, un peu plus tardif, essaie de faire revivre par delà l'épisode local dit « guerre lélantine » qui opposa Chalcis à Érétrie, les rivalités commerciales qui divisèrent la Grèce archaïque. A. R. Burn se représente

(1) Poulsen, *l. c.*, note bien, nous l'avons dit, l'importance de l'influence chypriote et aussi rhodienne en Italie, mais sans la bien dater et en l'associant trop étroitement à l'influence ionienne, qui ne s'affirma qu'au VI^e siècle.

(2) Géla : J. Bérard, *o. l.*, p. 240 sq. ; M. Feyel, *REG*, 1935, p. 371 sq. ; 1937, p. 42 sq. ; Acragas : J. Bérard, *o. l.*, p. 251-3.

d'ailleurs les débuts de la colonisation comme pacifiques¹ : Chalcis et Érétrie, Corinthe et Argos auraient collaboré ; Mégare inséra sa colonie sicilienne entre celles de Chalcis et de Corinthe. Dans cette colonisation et ce commerce de la première heure, la Crète et les Cyclades, Rhodes aussi jouèrent sans doute un rôle dont il n'est resté que bien peu de traces ; mais rappelons-nous qu'Égine n'a pas fondé une seule colonie ; les Crétois du moins collaborèrent à la fondation de Géla, à celle de Cyrène².

Ce serait vers la fin du VIII^e ou au début du VII^e siècle que les hostilités éclatèrent ; une vieille dispute locale en fut le prétexte, mais les cités commerçantes se partagèrent. Du côté d'Érétrie on trouve Milet, Égine, Chios, peut-être Mégare ; du côté de Chalcis, ses colonies, Samos, les Thessaliens, Corinthe, Paros, Erythrae ; Burn montre comment cette division dut s'étendre à presque toute la Grèce³. En Crète Lyttos aurait fait partie du groupe chalcidien⁴. Mais c'est plutôt du côté d'Érétrie et de Milet, groupe accru d'Argos et de la ligue béotienne, que pencheraient les Doriens du sud dont l'importance est soulignée à ce propos⁵ ; ils auraient eu une relative indépendance, contrôlant diverses routes de grande importance commerciale. Burn insiste surtout sur l'importance de Rhodes que nous avons nous-même déjà notée. Considérons ces routes, nous y reconnaitrons celles que suivit le commerce crétois :

1^o De Naucratis en Égypte (où Rhodes, Cnide, Halicarnasse, et Phaselis, mais aussi Égine avaient des comptoirs à côté des cités ioniennes) une route gagnait Rhodes puis se dirigeait par la côte sud d'Asie mineure vers Chypre ; elle se prolongeait, ajouterons-nous, jusqu'à la côte syrienne ;

2^o De Rhodes une route vers le nord-ouest, par Astypalaea et Mélos, gagnait Égine et Mégare, et aussi Argos par Nauplie. On peut imaginer qu'une route parallèle à celle-ci gagnait l'Argolide, des ports de Crète ;

3^o Toujours partant de Rhodes le commerce passant par

(1) *JHS*, 1929, p. 31 sq.

(2) Hérodote, IV, 161.

(3) *JHS*, 1929, p. 18-19.

(4) Aristote, *Politique*, II, 1272 A.

(5) Burn, *o. l.*, p. 26-31.

la côte crétoise rejoignait à Cydonia la route de Cyrène. Burn considère Cyrène comme l'étape principale du commerce est-ouest des Rhodiens ;

4° De Cyrène deux prolongements joignaient l'un, vers le nord, Tarente et au delà Sybaris ou encore le port adriatique cnidien « Black Corcyra » ; l'autre, vers le nord-ouest, Géla, colonie créto-rhodienne, et Acragas, Mégara Hyblaea et Sélinonte.

Ainsi nous apparaît un trafic important dans la Méditerranée méridionale, de Chypre et sans doute de la Syrie jusqu'à la Sicile, avec un embranchement particulièrement important vers Égine et l'Argolide ; ce schéma correspond assez bien à ce que nous a révélé l'archéologie. Tout au plus donnerions-nous à la Crète un rôle au moins aussi important qu'à Rhodes qui, selon nous, ne dut passer au premier plan qu'avec l'ouverture de la grande voie nord-sud Ionie-Naucratis, celle-ci venant couper à Rhodes l'antique voie est-ouest.

En somme c'est toute l'histoire du haut archaïsme qui serait à reprendre à propos de la Crète, mais aussi à propos d'Argos et d'Égine ; appliquer à cette période les méthodes de l'histoire des temps postérieurs, c'est se condamner à n'en rien connaître ou à la méconnaître, en transposant aux IX^e, VIII^e, VII^e siècles ce qui n'est vrai que du VI^e et du temps de l'archaïsme ionisant. Le haut archaïsme, tout comme l'âge préhellénique, relève, faute de textes, faute d'inscriptions, des méthodes de la protohistoire ; il demande qu'on interprète les indications obscures égarées dans les textes d'une époque postérieure qui ne les comprend plus, qu'on tienne surtout largement compte des suggestions de l'archéologie. Ainsi armé, on aboutira à des conclusions qui, pour demeurer souvent trop vagues à notre goût, n'en jetteront pas moins une lueur précieuse sur ces hautes époques.

CHAPITRE III

LA PLACE DE LA CRÈTE DANS LE MONDE ARCHAÏQUE

A) Crète et Chypre

Dans des ouvrages anciens, il arrive que Chypre et Rhodes soient groupées avec la Crète en une trinité insulaire aux communes destinées¹ ; et aujourd'hui encore il paraît naturel de voir dans ces îles, toutes trois quelque peu en marge du monde grec, les intermédiaires obligés entre l'Orient et la Grèce. Et toutefois chacune a ses caractères propres.

De Chypre nous avons déjà parlé en tant que province du monde oriental ; c'est une terre à double face, à la fois tournée vers l'Asie et vers l'Europe. Demandons-nous ce qui fait son originalité dans l'archaïsme grec. St. Casson, il y a quelques années, définissait justement Chypre comme la plus insulaire de toutes les îles de la Méditerranée orientale, la moins touchée par les événements qui se développent autour d'elle, l'île de la continuité et des survivances². Aux temps mycéniens elle restait marquée de son vieux passé indigène, aux temps helléniques elle demeura l'île achéenne, non atteinte par la poussée doriennne. Nulle part ailleurs, le passé, tout le passé, ne se conserve plus fidèlement et pendant de longs siècles, ceux précisément où la Grèce se transforma si profondément, Chypre continue de participer à une civilisation « étéo-chypriote », traditionnellement analogue à celle de la Syrie voisine, fortement teintée de mycénien, d'« achéen ». De cette continuité nous trouvons le symbole dans ces dynasties royales, ininterrompues des Ramessides aux Sargo-

(1) Par ex. Meursius, *Crete, Cyprus, Rhodus*, Amsterdam, 1675.

(2) Casson, *Ancient Cyprus*, p. 2-3, 69-71.

nides et aux Ptolémées¹. Dans la mesure où la Crète lie son sort à celui de Chypre, elle participe aussi à cette vieille culture; or nous croyons pouvoir dire qu'entre la Crète et Chypre une certaine communauté ne fut jamais rompue, même aux temps géométriques.

La période de 1200 à 1000 (Chypriote récent III) marque sans doute les débuts du Fer à Chypre, d'ailleurs avec un certain retard sur le monde environnant, mais E. Gjerstad, étudiant cette période, montre qu'à ce moment seulement se fait la fusion des apports mycéniens — jusque-là mal digérés encore par un art très conservateur — et du vieux fonds indigène: le type de la tombe devient mycénien; une chapelle mycénienne, à Dali, à Ajia Irini, remplace la chapelle chypriote à ciel ouvert. Si la céramique, coupée des sources d'inspiration égéenne, s'appauvrit, parallèlement à l'appauvrissement submycénien ou « philistin », nous sommes par contre en plein « âge de l'ivoire », selon l'expression de Gjerstad, et il est probable que les fabrications de luxe ne cessent pas plus à Chypre qu'en Phénicie et qu'on arrivera un jour, à la suite de F. von Bissing, à en jaloner ces siècles obscurs².

Or, il nous semble justement que les relations n'ont jamais été totalement rompues entre Chypre et la Crète; des formes céramiques, la « coupe à champagne » par exemple, se retrouvent semblables, à Vrokastro et à Citium; de part et d'autre on aperçoit les mêmes motifs de triangles hachurés, de croix inscrites dans un cercle³. Le commerce des trépieds chypriotes en bronze se prolonge assurément par delà 1200, dans l'entre-deux des raids qui tendent à ruiner le vieux système des communications. Rappelons-nous que, communiquant avec Chypre, la Crète maintient des rapports, sans doute intermittents, avec une « koiné » asiatique, réduction de la « koiné » plus large des temps mycéniens, au sein de laquelle commercent encore les divers pays riverains de la Méditerranée orientale⁴.

(1) *Ibid.*, p. 144 sq.

(2) *Ibid.*, p. 142-3; Gjerstad, *Studies on prehist. Cyprus*, p. 288-9 et 328-9.

(3) Cf. *BSA*, XXIX, 1927-8, pl. VI, 9 et *CVA*, *Brit. Mus.*, fasc. 2, II Cc, pl. I, 25 et *passim*. *BSA*, *ibid.*, pl. VI, 6 et *CVA*, *ibid.*, pl. I, 13; *BSA*, *ibid.*, fig. 4, n° 9 et *CVA*, *ibid.*, pl. II, 6.

(4) Sur cet état des relations au début de l'âge du Fer, cf. Barrois, *Manuel*, I, p. 456.

Le Fer ancien (1000-750) à Chypre correspond au géométrique grec et au début de la phase orientalisante, période capitale encore mal connue et difficile à étudier. D'une part il semble admis que la « koiné » asiatique dont nous parlions se maintient, qu'en particulier les rapports de Chypre avec toute la Syrie n'ont jamais été plus étroits ; Fr. Johansen a noté quelques exportations chypriotes du VIII^e et du VII^e siècle vers l'intérieur de l'Asie et l'on pourrait sans doute en rencontrer d'antérieures à cette période¹. En revanche l'influence de la Syrie du nord paraît avoir été décisive sur l'élaboration de la plastique chypriote².

D'autre part le VIII^e siècle encore représente l'apogée de la puissance maritime des Chypriotes (*supra*, p. 324), l'apogée aussi de l'influence chypriote vers l'ouest, depuis Rhodes jusqu'à l'Italie³ ; mais nous croirions volontiers que cette puissance et cette influence s'affirmèrent beaucoup plus tôt que le VIII^e siècle et se prolongèrent plus tard. Le rôle qu'ensuite remplirent les Ioniens dans la seconde phase orientalisante, celle du VI^e siècle, est tenu par Chypre aux temps géométriques et dans la première phase orientalisante, celle du VII^e siècle. Nous avons eu l'occasion, dans les chapitres consacrés à la céramique, aux bronzes, aux ivoires, d'évaluer l'influence de Chypre sur la Crète de cette époque, nous n'y insistons pas ici. Ainsi, entre l'Asie et la Crète, Chypre apparaît comme un relais essentiel dans la chaîne des étapes successives, mi-grecque, mi-asiatique, avec ses colonies phéniciennes écornant la vieille terre achéenne ; Chypre maintenait vivantes dans l'archaïsme les traditions du mycénien. Les « Étéochypriotes », au lieu d'être des arriérés comme les Étéocrétois, préservent la continuité de la tradition et sa richesse ; seulement, pour un esprit grec, le fameux Κύπριος χαρακτήρ gardera toujours quelque chose de trouble, de bâtard ; il faudra un milieu plus franchement hellénique pour purifier et assimiler les apports chypriotes.

(1) *Les vases sicyoniens*, p. 65.

(2) V. Müller, *Frühe Plastik*, p. 165 ; Gjerstad, *Die Antike*, 1933, p. 270.

(3) Dussaud, *Syria*, 1931, p. 381 sq. ; Clara Rhodos, III, p. 15 ; Lindos, I, col. 270 sq. ; Poulsen, *o. l.*, p. 128 sq.

B) Crète et Rhodes

Rhodes, entre Chypre et la Crète, n'affirme que difficilement son originalité : elle semble très accessible aux influences successives de ses voisins, son art est divers et volontiers changeant. La civilisation mycénienne est à Rhodes extrêmement riche et florissante, très semblable du reste à celle du continent, sans rien laisser deviner de ce que put être la civilisation indigène des âges antérieurs ; l'originalité de la fabrique rhodienne nous paraît avoir été fort surestimée. De nouveau la civilisation archaïque de Rhodes sera très florissante dans le cours du VII^e siècle. Sur la grande voie sud-nord qui mène alors de Naucratis à Milet, Rhodes est toute tournée vers l'Égypte et vers l'Ionie et développe le fameux style « camiréen » qui est rhodo-ionien, à son tour essentiellement différent de tout ce qui a précédé : pareille volte-face ne se retrouve en aucune autre province de l'archaïsme grec. Entre deux en effet, Rhodes a réellement fait partie de cette « koiné » créto-rhodo-chypriote, où survit petitement la « koiné » mycénienne. Chypre en est certainement d'abord l'élément le plus vivant ; Rhodes et la Crète sont l'une et l'autre dans sa sphère d'influence, suivant du reste un développement parallèle, qu'il s'agisse de protogéométrique, de géométrique ou de dédalique. Nous avons toutefois cru pouvoir supposer que c'était la Crète qui dirigeait le mouvement¹. En tout cas le protogéométrique de Rhodes est frère du crétois, avec son décor de cercles concentriques et de quadrillages ; comme en Crète, il survit du reste tandis que se développe un style géométrique plus évolué².

Le géométrique de Rhodes rappelle beaucoup à son tour celui de Crète, avec ses survivances mycéniennes, sa syntaxe un peu lâche comme à Chypre, l'influence orientale qui

(1) Sur l'importation chypriote à Rhodes, cf. note précédente et *infra*, p. 333, n. 2. Nous ne comprenons absolument pas comment Casson (*o. l.*, p. 64, 138, 159) peut parler de rupture des relations entre les deux îles, de barrière dressée entre elles après l'invasion dorienne. Sans doute Chypre garde un caractère achéen que Rhodes n'a plus. Mais il ne faut pas accorder, de ce point de vue, trop d'importance à la présence des Doriens, ils s'accoutument très bien des styles les plus divers.

(2) *Lindos*, I, col. 233 sq., pl. 33 et 34. Blinkenberg note l'absence de stratification à Lindos.

s'exerce directement sur lui¹. Ce géométrique simple qui paraît surtout à Camiros et dans la région voisine de Vizikia est en relation étroite avec le géométrique crétois ; ce sont des vases à la panse complètement vernie que ne décorent que des cercles concentriques, des zigs zags, des triangles² ; pour un vase de cette série on hésite même entre une fabrication locale et une importation crétoise³. Un style géométrique à fleuri à Rhodes, bien que le nombre des exemplaires en demeure assez réduit, il se développe exactement dans le même esprit qu'en Crète : même survivance de motifs mycéniens qui surprennent l'œil dans une ordonnance géométrique, même liberté d'allure. C'est ainsi que dans la tombe LIII de Ialysos, une des plus anciennes que l'on ait fouillées, se trouvait un stamnos de forme ovale, décoré de cercles concentriques et de lignes tremblées dont la dérivation mycénienne est évidente, comme celle des vases crétois de forme toute analogue ; pareillement des assiettes au décor purement géométrique de lignes tremblées, de spirales et de cercles concentriques, seront rapprochées d'exemplaires crétois⁴. Nous sommes déjà dans le VIII^e siècle, au temps où l'on devine les formes qui seront celles du protocorinthien (*infra*, p. 340-2). A cette époque encore le géométrique rhodien comme le crétois se contente souvent d'un décor très simple. Toutefois un style plus riche a pu se développer, qu'on ne confondra pas avec le crétois, mais qui se fonde sur des principes analogues⁵. Le motif de branches recourbées en T si caracté-

(1) Classement de ce géométrique par Ch. Dugas qui rattacherait Rhodes au groupe des Cyclades, *BCH*, 1912, p. 495 sq. Cf. Pfuhl, *M. u. Z.*, I, p. 91-3 ; *Lindos*, I, p. 240 sq. ; *Arkadès*, p. 688 sq.

(2) Furtwängler, *Jahrb.*, 1886, p. 135 sq. ; *Thera*, II, p. 181 ; Dugas, *l. c.* (groupe I) ; Schweitzer, *Untersuchungen zur Chronologie*, I, p. 73-74 ; Blinkenberg, *Lindos*, I, p. 240, rapproche ces vases de la série crétoise d'Anopolis, c'est-à-dire du groupe de Cnossos (*supra*, p. 179-180). Sur les relations traditionnelles entre Camiros et la Crète, cf. Blinkenberg, *Hermès*, 1913, p. 246-7.

(3) Berlin, n° 2949 (*Jahrb.*, 1886, p. 137) ; Ch. Dugas (*BCH*, 1912, p. 498, n. 2) considère ce vase comme crétois ; Doro Levi l'attribue à une fabrique rhodienne (*Arkadès*, p. 689).

(4) Sur cette tombe et son contenu très important pour la correspondance avec la Crète, cf. *Annuario*, VI-VII, 1926, p. 303 sq., fig. 200, 205 et 223 ; X-XII (*Arkadès*), p. 662-3, 678-9 et 689-91. Déjà toutefois une assiette orientalisante annonce ce que seront les plats « camiriens ».

(5) Par ex. *Annuario*, VI-VII, 1926, fig. 16 (tombe 3 de Ialysos) ; *BCH*, 1912, p. 506, fig. 12 ; *Clara Rhodos*, IV, 1931, fig. 380, 381, 386 (tombs 200 et 201 de Camiros) ; *Lindos*, I, col. 242 sq., pl. XXXV (tableau de motifs).

ristique de ce groupe paraît bien une dérivation mycénienne, et un regard rapide sur les motifs décoratifs qu'emploie ce style suffit à convaincre que l'empreinte laissée par l'époque mycénienne demeura à Rhodes aussi forte qu'en Crète; comme en Crète encore, le motif de la tresse a, dès le géométrique, une allure étrangère. Bref, la liaison du rhodien et du crétois apparaît constante¹, mais il ne faut pas oublier l'importance à l'arrière-plan de l'importation et de l'influence chypriotes². Ce géométrique des grandes îles méridionales n'exercera pas seulement une action sur le développement du style cycladique et du protocorinthien (*infra*, p. 335-6 et 340-1), mais encore en direction de l'Ionie, sur celui de Samos où les fouilles de l'Héraion ont révélé l'existence d'un géométrique samien qui a subi l'influence de Rhodes plus fortement encore que ne l'indique l'article de W. Technau³.

Dépassant la période géométrique, le style rhodien va s'orientaliser. On songe évidemment d'abord au style rhodionien, mais n'est-il pas possible de retrouver ici et là les traces d'une première orientalisation dans un tout autre esprit, contemporaine des essais dédaliques de la plastique rhodienne? C'est avec le développement parallèle de l'art crétois que l'on constatera encore les plus grandes ressemblances, surtout à Camiros, traditionnellement liée à la Crète, qui restera purement dorienne jusqu'à la fin du VII^e siècle, tandis que Lindos est beaucoup plus tournée vers Chypre

(1) La technique « claire sur sombre » qui apparaît dans quelques fragments subgéométriques décorés de fausses spirales ou d'un ornement végétal géométrisé, en blanc sur vernis noir (*Lindos*, I, col. 262-3, nos 934-6 et 944) peut être venue de l'art crétois qui la pratiquait, comme on sait, couramment; elle demeure en général étrangère au géométrique rhodien.

(2) *Clara Rhodos*, III, 1929, p. 5 et 85 (tombe 51 de Ialysos). Mais surtout à Lindos où l'importation ionienne ne supplanterait qu'en 525 l'importation éhyprïote, *Lindos*, I, col. 270 sq., 401 sq., 476 sq.

(3) *AM*, 1929, p. 9 sq. Que l'on compare les deux tableaux, *AM*, 1929, p. 18-19, fig. 10-11, et *Lindos*, I, pl. XXXV, on constatera la similitude de la plupart des motifs, losanges sous diverses formes, rosaces, et ces triangles ou losanges quadrillés, surmontés aux angles de volutes carrées qui sont un motif caractéristique de la céramique rhodienne. L'organisation du décor est la même pour beaucoup de vases, surtout pour les skyphoi au décor de métopes, *AM*, 1929, fig. 26, 2-3. Comme à Rhodes et comme en Crète, un géométrique très simple, avec décor de cercles concentriques se prolonge assez tard, *ibid.*, Beil. IV, p. 13-14; des filets de peinture blanche sillonnent çà et là le vernis, *ibid.*, nos 2-4. Quelques fragments sont d'ailleurs importés de Rhodes, *ibid.*, p. 17, Beil. XI, 5-6, fig. 9; un autre, décoré d'un étroit méandre, serait d'origine crétoise, *ibid.*, p. 13, Beil. II, 3; cf. *AM*, 1933, p. 53.

et l'Orient¹. Ainsi les terres-cuites et les statuettes de pierre demeurent à Lindos aussi primitives qu'à Chypre, mais, jusqu'à l'influence des types ioniens, le schéma dédalique s'affirme à Camiros dans la terre cuite comme dans la bijouterie²; les ivoires, bien qu'encore très primitifs, font bien figure d'œuvres grecques en face des modèles phéniciens³; nous avons dit ailleurs que, s'il se trouve un jour des ivoires crétois, ils ressembleront sans doute à ceux-là (*supra*, p. 214).

Dans le même temps les premières tentatives orientalisantes de la céramique, sans rapport aucun avec le futur style « camiréen », rappellent par leur étrangeté, leur maladresse, mais aussi leur caractère inventif, ce que produit la Crète de la même époque : ainsi ce sont, surtout à Camiros, des sphinx à poloi, des chèvres affrontées de chaque côté d'un arbre de vie qui porte des oiseaux, une sirène barbue, etc. Ce ne sont du reste que des tentatives qui aboutiront encore beaucoup moins qu'en Crète à la création d'un style orientalisant⁴.

En face de la Crète archaïque, Rhodes fait un peu figure de rivale ; avant qu'on ait reconnu l'importance de celle-là, c'est à Rhodes qu'on attribuait couramment et la tradition des survivances mycéniennes aux autres écoles, et la transmission des éléments orientaux, et l'élaboration première de l'archaïsme grec ; en particulier on a parfois attribué à Rhodes une action essentielle dans la formation du protocorinthien⁵. Rhodes étant aux frontières de l'Ionie, c'était peut-être

(1) *Lindos*, I, col. 462; Jenkins, *Dedalyca*, p. 1, n. 1. Et toutefois les rapports entre Lindos et la Crète n'ont point manqué : l'association des Crétois et des Lindiens à Géla (*supra*, p. 325) se trouve confirmée par plusieurs mentions de la fameuse Chronique du temple de Lindos : offrande de Minos (Blinkenberg, *Lindos*, II, 1, col. 161-2, B 18), razzias en Crète (*ibid.*, col. 167-8, B 106, col. 177-8, C 80).

(2) *Lindos*, I, col. 462; *Clara Rhodos*, VI-VII, 1932-3, p. 292 et fig. 20; Poulsen, *Der Orient*, fig. 186 et 195 (terres cuites); Jenkins, *o. l.*, p. 89-92; Marshall, *BM Cat. of jewellery*, p. 85-100; *Clara Rhodos*, VI-VII, p. 212-16 et fig. 253-8; W. Reichel, *Griechisches Goldrelief*, p. 49-54 et 58-62 (bijoux).

(3) *Excav. at Ephesus*, p. 178 sq.; Poulsen, *o. l.*, p. 81 sq.; Kunze, *o. l.*, p. 257; *Art. Orithia*, p. 246-7.

(4) *Annuario*, VI-VII, 1926, fig. 187; *Clara Rhodos*, IV, 1931, p. 358, fig. 400-401 et pl. VII (Camiros); Dugas, *BCH*, 1912, p. 502, fig. 9 (groupe III); cf. un fragment publié par Salzmann, *Nécropole de Camiros*, pl. LIV, et encore *Clara Rhodos*, VI-VII, p. 43 et 357, fig. 44 et 106 (Camiros).

(5) Par ex. Böhlau, *Jahrb.*, 1887, p. 61 sq. C'est le point de vue de Poulsen qui, dans son livre, fait grande place à l'influence de Rhodes, celui aussi de Doro Levi qui met l'art protocorinthien dans la dépendance de Rhodes; cf. cependant les réserves de ce dernier, *Annuario*, XIII-XIV, 1933, p. 104.

encore une façon détournée de professer le « panionisme ». Or c'est précisément cette hésitation de Rhodes entre des influences contradictoires, la facilité qu'elle a à se soumettre successivement, sans réagir, au courant chypriote d'abord, puis au dédalique, puis à l'ionien, qui affaiblit, croyons-nous, la position de l'art rhodien en face de la Crète et diminue ses possibilités d'influence sur les autres styles grecs.

C) Crète et Cyclades

Dès les temps les plus anciens la Crète avait eu la même civilisation que les Cyclades ; puis quand la Crète s'était élevée au-dessus de cette civilisation primitive, au début du deuxième millénaire, les Cyclades avaient vécu dans son orbite. Il semble qu'au premier millénaire les relations aient été très vite renouées. Les Cyclades jouèrent toujours le rôle d'intermédiaire entre les divers riverains de la mer Égée. Une île comme Théra fut touchée sans doute par les navires phéniciens ; le commerce corinthien ou éginète dut s'y rencontrer de très bonne heure avec celui de la Crète ou de Rhodes¹. Théra d'ailleurs, entre les Cyclades la plus proche de la Crète, reçut des importations de poterie crétoise, particulièrement abondante dans les nécropoles du VII^e siècle². Dans les autres îles l'importation fut beaucoup plus réduite ; à Délos on n'a guère retrouvé que de petits vases, de caractère commun³.

Il est une question beaucoup plus importante que celle des trouvailles de vases crétois dans les Cyclades, c'est celle de l'influence exercée par la Crète dans la formation et le développement des styles insulaires, de son rôle aussi dans la transmission des éléments orientaux qui, dès la fin de l'époque géométrique, en modifia profondément le caractère. Après avoir accordé à la Crète une part aussi importante que celle

(1) Payne, *Necrocorinthia*, p. 5, et sur l'exportation des vases crétois, n. 1.

(2) *Thera*, II, p. 177 sq. ; *AM*, 1903, p. 140-165 et 284-7. Sur les rapports entre Théra et la Crète à la fin du VIII^e et au VII^e siècle, cf. *Thera*, I, p. 144 ; II, p. 234, 313, etc. On remarquera que, comme dans le cas de la Crète, l'importance historique de Théra subit une éclipse quasi totale entre le VI^e siècle et l'époque lagide, *Thera*, I, p. 160.

(3) *BCH*, 1911, p. 351 ; Ch. Dugas, *Délos*, X, p. 59-60, nos 126-134, pl. XXXVII ; XV, p. 105-7, nos 1-17.

qu'il attribuait au Dipylon attique¹, Ch. Dugas l'a restreinte le plus possible dans l'ouvrage qu'il a consacré à la céramique des Cyclades, au profit surtout de Rhodes et de Chypre, considérant que la céramique crétoise d'alors avait eu trop peu de diffusion pour exercer une sérieuse influence². Les trouvailles récentes de l'archéologie crétoise permettent sans doute de reprendre cette question³. Nous pouvons suivre cette influence à travers la série insulaire la mieux connue, celle qu'on a volontiers attribuée à l'île de Paros⁴. Sous son aspect le plus ancien, le style géométrique des Cyclades⁵, s'il n'est pas sous l'influence de la Crète, appartient du moins au même ensemble que le géométrique crétois. De nombreux éléments, dans l'une et l'autre série, paraissent empruntés à la céramique du second millénaire. Le style crétois est assurément moins solidement construit que le cycladique, lequel a subi l'influence attique⁶; la délicatesse du trait est chez lui moins sûre⁷. En revanche il accueille plus de nouveautés, il accepte plus d'anciens motifs, il a en un mot plus de vitalité. De cette invention et de cette vie, il est passé quelque chose dans certains exemplaires. Ainsi l'oiseau, Ch. Dugas l'a reconnu⁸, est traité avec une souplesse qui manifeste une influence étrangère, chypriote selon lui; mais n'est-ce pas, comme nous l'avons vu si souvent, l'art crétois qui a joué le rôle d'intermédiaire? Il a connu des types d'oiseaux curieux et variés, apparentés à des modèles palestiniens et chypriotes (*supra*, p. 185); l'un d'eux avec l'aile apparaissant derrière le dos se retrouve fréquemment dans le groupe parien⁹. De même l'unique représentation de poissons dans ce groupe¹⁰, dessinée en silhouette sombre sur fond clair, semble bien empruntée

(1) *BCH*, 1911, p. 387 et 404-5.

(2) *Céramique des Cyclades*, p. 249, n. 3.

(3) L'influence crétoise sur la céramique cycladique a d'ailleurs été mise en lumière par Payne, *JHS*, 1926, p. 208, n. 25; Doro Levi, *Arkadès*, p. 676 sq.

(4) Buschor, *AM*, 1929, p. 142 sq.

(5) Sur les styles cycladiques et leur évolution, cf. la critique qu'a présentée H. Payne du classement de Ch. Dugas, *JHS*, 1926, p. 204 sq. (tableau, p. 212).

(6) Ch. Dugas, *Céramique des Cyclades*, p. 137 (par exemple l'amphore de la pl. II); cf. *JHS*, 1926, p. 205, n. 11.

(7) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 282-3.

(8) *Céramique des Cyclades*, p. 119.

(9) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 288-290; référence p. 289, n. 1 (Crète) et 290, n. 1 (Paros.)

(10) *AM*, 1903, Beil. XXXII, 2. Les poissons se retrouvent sur un vase insulaire orientalisant, *Délos*, XVII, pl. XXXI, 23.

à la Crète qui avait gardé ce thème de l'époque minoenne¹, à moins qu'elle ne l'ait réappris de l'Orient. Si nous passons aux motifs végétaux, nous constaterons que plusieurs qui sont vraiment étranges dans une ordonnance géométrique, une fleur portée sur une tige anguleuse² ou encore une branche garnie de feuilles³ remontent probablement à des modèles crétois⁴. Des fleurs de lotus surtout se retrouvent parallèlement dans le groupe polychrome de Cnossos et dans la série mélienne⁵.

Venons-en aux premiers exemplaires orientalisants du groupe insulaire : ce sont, d'après H. Payne, l'oenochéo Castellani d'Égine à tête de griffon⁶, puis divers vases provenant de Théra⁷. C'est dans ce premier groupe que serait le plus sensible l'influence du VII^e siècle crétois⁸. On sait l'importance qu'eurent alors en Crète les ateliers de bronziers, et c'est l'influence de leurs œuvres, au repoussé ou à la pointe, que l'on sent souvent dans le décor céramique de cette époque. Pour le lion dévorant un cerf, Ch. Dugas nous renvoie à ces patères cypro-phéniciennes dans le décor desquelles surgit souvent tel motif mycénien dégénéré⁹. Celles-ci sans doute ont pu parvenir aux îles sans l'intermédiaire crétois ; mais il ne faut pas oublier que l'art crétois hellénisa souvent ces modèles orientaux et répandit tout à l'entour ces transpositions qui servirent à leur tour de modèles : ainsi, dans le cas présent, on a pu retrouver le motif en question sur deux reliefs de bronze travaillés au repoussé et peut-être d'origine crétoise¹⁰. D'autre part le procédé qui consiste à semer de points le corps de l'animal¹¹ dérive peut-être du travail du métal ; il est en tout cas fort commun en Crète¹². Quant

(1) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 285-6, pl. XIV-XV.

(2) *AM*, 1903, Beil. XXVII, 3 ; Dugas, *Cér. des Cyclades*, p. 126, fig. 85.

(3) *BCH*, 1911, p. 377 ; Dugas, *ibid.*, fig. 84.

(4) Johansen, *Vases sicyoniens*, p. 60 ; *Arkadès*, fig. 599 b, 8^e ligne.

(5) *BSA*, XXIX, 1927-8, p. 292.

(6) *JHS*, 1926, pl. VIII.

(7) *AM*, 1903, Beil. XXVIII.

(8) *JHS*, 1926, p. 208 ; *Arkadès*, p. 680-682.

(9) *Cér. des Cyclades*, p. 129-131 et 137-8.

(10) *AM*, 1903, p. 191 (C. Friederichs, *Geräthe und Bronzen im allen Museum, Berlin*, nos 2174-5) ; Kunze, *Kret. Bronzereliefs*, p. 173-4 et n. 104, les considère comme grecs, sinon crétois, du VII^e siècle.

(11) Cf. un fragment de Délos, *BCH*, 1911, p. 381.

(12) *Arkadès*, fig. 281 et 443 a-d.

au type du lion dont l'étude a été de nouveau faite par H. Payne¹, c'est l'art crétois qui en a emprunté l'image à l'art « néo-hittite » de Carchemish et de Sendjirli et l'a transmis aux Cyclades et à l'art protocorinthien ; plus tard seulement l'art corinthien a connu le type assyrien, directement emprunté par lui à l'Orient.

L'emploi constant de la protomé de lion est caractéristique de la décoration insulaire. On a cité des modèles orientaux², mais là encore nous croyons que la Crète dut servir d'intermédiaire ; la protomé apparaît sur un plat d'Arkadès³ et il est probable que ce motif n'est que la transcription dans le dessin des magnifiques têtes de lion qui ornent les boucliers crétois⁴ ; les vases plastiques ont dû faire la transition d'une technique à l'autre⁵. Les mêmes influences se lisent aussi clairement sur l'oenochoé Castellani : le motif du lion au corps ponctué dévorant un cerf, les animaux paissant, d'autres motifs encore, sont communs à la céramique crétoise et aux céramiques insulaires : on citera en particulier la tête de griffon, gueule ouverte, avec de petits cercles figurant le pelage, qui s'inspire évidemment du travail du bronze.

Les cratères de Stockholm, de Leyde et de Paris appartiennent, selon H. Payne, à une étape plus avancée de l'orientalisation progressive du décor. Un style nouveau pour le traitement des animaux apparaît dans les deux derniers⁶. La tête du fauve change de caractère, le dessin est réservé sur le fond, le trait se fait plus sûr, plus fin que dans les exemplaires de la première phase orientalisante. Payne a vu dans ce progrès la marque de l'influence rhodienne qui se fait peu à peu prépondérante. Et toutefois certains motifs ne sont-ils pas encore empruntés à la métallurgie et à la céramique crétoises ? La protomé de fauve, si elle est traitée de façon plus habile, continue de meubler les métopes du style insulaire orientalisant⁷ ; la protomé de cheval, dans le même style, si fréquente sur les vases de cette série, est une création orientale

(1) *Necrocorinthia*, p. 67-8 et 170 sq., fig. 71-5.

(2) *Cér. des Cyclades*, p. 132, n. 1.

(3) *Arkadès*, fig. 309.

(4) *Ibid.*, p. 335, fig. 440 et pl. XXII.

(5) Sur des vases plastiques figurant des lions, cf. *Necrocorinthia*, p. 170 sq.

(6) Payne, *JHS*, 1926, p. 208.

(7) *Cér. des Cyclades*, pl. XV.

reprise par les Crétois qui l'ont transmise à peu près à tous les styles¹.

Dans la céramique insulaire, une série mélienne se développe côte à côte avec celle que nous appellerons, comme E. Buschor, parienne. H. Payne a insisté sur les différences qui les séparent². Nous n'avons pas abordé cette question et nous nous bornerons à constater que dans l'une et l'autre série paraissent ces motifs que Ch. Dugas considère à juste titre comme empruntés à l'art cypro-phénicien du métal, mais que nous croyons être passés dans l'intervalle par la Crète. Le cas le plus frappant est celui du cheval, si étranger aux Cyclades, comme l'a remarqué Ch. Dugas. La Crète dédalique en a répandu un type maladroit, raide et haut sur pattes, d'un bout à l'autre du monde grec, des Cyclades aux ateliers protocorinthiens et aux premières tombes étrusques³. Le cheval ailé de la céramique cycladique est lui aussi passé par la Crète⁴. Quant au motif du char attelé, avec le chien courant sous l'attelage, il vient directement de l'art crétois archaïque à l'art insulaire⁵.

Si du décor nous passons à la technique, nous rencontrons un domaine où la Crète semble avoir été l'initiatrice, c'est celui de la polychromie: La céramique crétoise, nous l'avons vu, a toujours connu (sauf à l'époque de transition dite protogéométrique) la technique claire sur fond sombre (*supra*, p. 185-6) et quelques vases déliens qui portent des motifs en couleur blanche peuvent, semble-t-il, être rapportés à une fabrique crétoise. Ne peut-on expliquer par cette même influence la polychromie très simple, aux détails rouges et blancs, qui paraît dans la céramique insulaire orientalisante⁶ ?

(1) Ce thème semble avoir d'abord été traité en relief dans le métal: *Arkadès* p. 527 et 681-2; *Annuario*, XIII-XIV, 1933, p. 104 sq.

(2) *JHS*, 1926, p. 209-10.

(3) Par exemple en Crète les chevaux de Prinias et un vase peint d'Arkadès, *Arkadès*, p. 529, fig. 76 et n. 12; l'influence crétoise sur ce thème a été signalée par Johansen, *o. l.*, p. 151-2 et Payne, *Necrocorinthia*, p. 71; cf. encore sur la tombe Campana de Veii, A. Rumpf, *Die Wandmalereien in Veii, passim*, particulièrement p. 10-1, 53-60; Poulsen, *Etruscan tomb paintings*, p. 7-8 et fig. 1.; Ducati, *Storia dell' arte etrusca*, p. 197-9.

(4) *BCH*, 1911, p. 383, fig. 47; *Annuario*, XIII-XIV, 1933, p. 102 sq., pl. X sq.

(5) Dugas, *Cér. des Cyclades*, p. 243, n. 3.

(6) Pfuhl le suggère, *M. u. Z.*, I, p. 131; Ch. Dugas, *ibid.*, p. 249, n. 3, attribue ce procédé à une influence rhodo-ionienne, jugeant que la céramique crétoise n'a pas alors assez de diffusion.

On sait que la fameuse assiette de Praisos, qui combine les procédés les plus divers, utilise entre autres les détails de couleur¹. Cet exemplaire aujourd'hui isolé, qui appartient encore sans doute au VII^e siècle, devait faire partie d'ensembles polychromes qu'on retrouvera peut-être et qui attesteront jusqu'où s'était alors élevée la peinture crétoise. On a même pu supposer² que la peinture murale fleurissait à nouveau dans la Crète de cette époque et qu'on en retrouverait l'écho dans les peintures des plus anciennes tombes étrusques³. L'oenoché d'Égine, figurant d'une façon maladroite encore l'évasion d'Ulysse hors de l'ancre de Polyphème, pourrait appartenir au même cycle crétois (*infra*, p. 350, n. 5).

Les données de la céramique nous ont suggéré la dépendance où s'est trouvée à l'égard de la Crète l'art cycladique, renaissant aux temps archaïques, comme jadis au temps de Phylakopi. L'étude d'autres techniques nous inclinerait sans doute dans le même sens : ainsi la statue offerte à Délos par la naxienne Nicandré ne dépendrait-elle pas, avec sa nuance provinciale, des modèles du dédalisme crétois ; ainsi la bijouterie archaïque, à Théra ou à Mélos, ne procéderait-elle pas, tout autant que de la rhodienne, de cette bijouterie crétoise dont nous devinons aujourd'hui l'importance (*supra*, p. 126-8)⁴ ?

D) L'art « protocorinthien »

On considère à juste titre la céramique « protocorinthienne » comme une des plus anciennes céramiques orientalisantes : elle précède à Rhodes les vases dits de Camiros, elle est associée à des vases encore géométriques⁵. Fr. Johansen, et après lui H. Payne, l'ont attribuée à un centre de l'Argolide

(1) Pfuhl, *ibid.*, p. 102 et pl. XI.

(2) Buschor, *Griech. Vasenmalerei*, p. 46 ; Pfuhl, *ibid.*, p. 102 et 497-8.

(3) *Supra*, p. 339, n. 3.

(4) Pour la statue de Nicandré, cf. Picard, *Manuel*, I, p. 567-570 ; Jenkins, *Dedalia*, p. 68-70. Pour Théra, cf. E. Pfuhl, *AM*, 1903, p. 225-9 et 284 ; W. Reichel, *Griechisches Goldrelief*, p. 46 et 64. Pour Mélos, cf. le trésor orientalisant et dédalique, redécouvert après quatre-vingts ans d'oubli, dont M^{lle} Constantinou annonce la publication, *BCH*, 1939, p. 285-6 et pl. XLVIII.

(5) *Arkadès*, p. 678-9.

du nord, Sicyone pour l'un, Corinthe pour l'autre¹. Tous deux ont mis en pleine lumière le rôle primordial qu'avait eu l'art crétois lors du passage du protocorinthien géométrique au protocorinthien orientalisant, c'est-à-dire à la fin du VIII^e et dans la première moitié du VII^e siècle. L'art crétois aurait eu alors pour fonction essentielle d'assimiler les influences orientales qui lui venaient surtout de Chypre et de les transmettre, déjà filtrées et hellénisées, dépouillées d'un caractère oriental trop prononcé². Rhodes aurait eu le même rôle que la Crète, mais son art moins personnel n'aurait exercé qu'une moindre influence de transformation. L'Ionie, à qui l'on attribuait autrefois un rôle si important, ne semble avoir eu qu'un rayonnement faible au moment où se forme le protocorinthien orientalisant³. Dernièrement Doro Levi, publiant les trouvailles d'Arkadès, a accordé plus encore à la Crète et aux îles voisines dans la formation du protocorinthien ; reprenant à son compte l'opinion qui faisait de Rhodes le foyer de ce style mais adjoignant la Crète à Rhodes, avec Chypre enfin à l'arrière-plan, il a vu dans ces trois îles sœurs les centres d'où rayonnèrent sur le continent grec les premiers essais orientalisants⁴. Nous voudrions revenir sur ce sujet, en exposant le point de vue de Fr. Johansen et de H. Payne qui accordent beaucoup à la Crète.

Du protocorinthien géométrique il y a peu à dire ici⁵ ; c'est un style qui n'est pas fortement caractérisé, ni comme formes ni comme décor ; il s'apparenterait au géométrique des îles. C'est un style aussi où les survivances mycéniennes sont assez rares⁶. Il vaut la peine de noter au passage ce fait

(1) Johansen, *Les vases sicyoniens*, p. 169 sq. ; Payne, *Necrocorinthia*, p. 35 sq. Égine peut aussi avoir été le centre de fabrication d'une partie de la céramique protocorinthienne : cf. A. Rumpf, *Chalkid. Vasen*, p. 148 ; Langlotz, *Gnomon*, 1934, p. 420 (centre à Corinthe, mais exécution aussi dans le voisinage, à Sicyone, Argos, Égine, peut-être Mégare) ; G. Welter, *AA*, 1937, col. 25-6. Sur les divers ateliers supposés pour le protocorinthien, cf. Ch. Dugas, *Cér. des Cyclades*, p. 150-154.

(2) Johansen, *o. l.*, p. 64-6, 159-160 et *passim* ; Payne, *o. l.*, p. 4-7 et *passim* ; *Protokorinthische Vasenmalerei*, p. 11.

(3) Johansen, *o. l.*, p. 64, 160 ; Payne, *o. l.*, p. 53.

(4) Pour Johansen, *o. l.*, p. 175, Rhodes n'est qu'un important centre d'imitation locale de son style sicyonien sub-géométrique ; Levi a développé cette idée, *Arkadès*, p. 661 sq.

(5) Cf. Johansen, *o. l.*, p. 4 sq. ; Payne, *o. l.*, p. 1 sq. ; Levi, *l. c.*, p. 661-2.

(6) Johansen, *o. l.*, p. 8-9.

étrange dans un pays comme l'Argolide qui fut le grand centre de la civilisation mycénienne sur le continent. Ce n'est guère en somme que dans les îles méridionales, Crète, Rhodes, Chypre, que l'art géométrique est encore imprégné de souvenirs mycéniens ou paraissant tels.

Si, du style géométrique, on passe au style de transition qui doit fleurir autour de 750, puisqu'il prédomine déjà dans les plus anciennes tombes de Cumès (*supra*, p. 321, n. 3), on constatera une sorte de révolution bien plus qu'une évolution naturelle d'un style à l'autre; c'est d'ailleurs le moment aussi où le champ d'exportation de la céramique protocorinthienne s'élargit et comprend en particulier la Grande Grèce et la Sicile; ne serait-ce pas peut-être que, dans cette grande activité du milieu du VIII^e siècle, les Crétois joints aux Rhodiens et aux Chypriotes purent montrer le chemin de l'ouest, prenant eux-mêmes la suite des Phéniciens¹? En tout cas le répertoire des formes s'accroît énormément: de toutes la plus fréquemment représentée est l'aryballe pansu, d'abord globulaire, puis très légèrement conique, plus tard enfin ovoïde². On peut considérer comme certaine l'origine créto-chypriote de cette forme, aboutissement des formes anciennes qui, dans les îles, remontent à l'âge du Bronze, tandis qu'elles sont à peu près absentes du continent grec³. Parmi ces formes qui préparent l'aryballe classique, on citera surtout l'aryballe à col long dont le principal centre de fabrication est la Crète et qui de là s'est répandu dans les Cyclades et même jusqu'à Cumès⁴; on citera aussi la petite cruche globulaire si fréquente dans le protogéométrique et dans le géométrique crétois. D'ailleurs la forme même de l'aryballe pansu sicyonien se rencontre en Crète et à Chypre au début de l'âge du Fer⁵. Dans toutes ces formes si proches l'une de l'autre, si portées à se confondre, prévaut jusqu'en plein VII^e siècle une tradition protogéométrique, familière au style

(1) Les vases crétois et cycladiques parviennent en Sicile et en Italie en même temps que des vases protocorinthiens, Payne, *o. l.*, p. 4, n. 2; cf. *supra*, p. 321 sq.

(2) Sur ces formes dont on suit très exactement le développement chronologique, cf. Johansen, *o. l.*, p. 16.

(3) Payne, *o. l.*, p. 56 et n. 3.

(4) Sur cette forme, cf. Johansen, *o. l.*, p. 42-3.

(5) Références données par Johansen, *o. l.*, p. 19; cf. Payne, *o. l.*, p. 6, fig. 3 A et B.

crétois : décor limité à l'épaule du vase, de triangles quadrillés, de cercles concentriques, qui sera celui des premiers aryballes sicyoniens. On suit aisément la voie par laquelle formes et décors seront passés du groupe chypriote au groupe protocorinthien : les Cyclades, Théra surtout, constituent les étapes où se sont croisés tant de styles à l'époque géométrique et à la haute époque archaïque¹. Cette céramique crétoise ou créto-chypriote aux caractères encore tout géométriques fut exportée vers l'Occident et nous pouvons la retrouver dans les tombes de Cumes, côte à côte avec les produits protocorinthiens les plus anciens. L'aryballe pansu n'est pas la seule forme dont l'origine doive être recherchée en Orient. L'oenochœ et le skyphos sont des formes héritées de l'époque géométrique, dont on peut dire seulement qu'elles sont communes à tous les styles grecs. Mais un type d'oenochœ à panse conique reposant sur une large base plate, auquel Fr. Johansen donne le nom de lécythe, dut avoir des parallèles en Crète². Le flacon annulaire (ring-vase) et le vase grenade remontent visiblement à des originaux chypriotes³ ; la haute pyxis enfin semble la réduction d'un pithos crétois à couvercle⁴.

Passons au décor, que Johansen a analysé dans le détail⁵ : beaucoup de motifs prolongent les motifs géométriques et n'ont que peu d'intérêt pour notre sujet ; notons seulement le caractère protogéométrique de la décoration des aryballes qui semble dû à l'imitation de modèles créto-chypriotes. Mais un fait nouveau est la réapparition d'anciens motifs qui n'avaient aucunement survécu dans le géométrique du continent, attique ou argien ; elle semble bien due à l'influence de styles égéens dans lesquels ils s'étaient maintenus : par exemple le motif du chien courant. D'autres, d'origine orientale, viennent par le même chemin ; ainsi la tresse, les cercles concentriques à la façon chypriote. Parmi les animaux représentés sur ces vases, les uns gardent de la tradition géométrique la raideur et le schématisme, tandis que d'autres apparaissent pour la première fois ou se transforment sous des influences nouvelles : certains types d'oiseaux, l'oiseau à

(1) Payne, *o. l.*, p. 5, n. 1.

(2) Johansen, *o. l.*, p. 21-3.

(3) Johansen, *o. l.*, p. 27-9.

(4) Payne, *o. l.*, p. 7, n. 4.

(5) Johansen, *o. l.*, p. 46 sq.

aigrette appelé héron par Johansen, le coq, un oiseau à ailes déployées, un oiseau volant, d'autre part le cerf avec les grands bois à plusieurs branches, le serpent, les protomés d'animaux. Dans le domaine végétal la frise d'arcs, avec insertion de palmettes, un motif à volutes étagées, une tige terminée par un bouton plat à forme de gland, sont autant de motifs venus d'Orient qui vivifient l'ornementation géométrique protocorinthienne, mais après être passés par le groupe créto-chypriote. Johansen s'appuie surtout sur les objets de métal, mais la céramique crétoise une fois mieux connue attestera sans doute que la traduction de ces motifs, du bronze dans la peinture de vases, s'était déjà effectuée en Crète. L'essentiel de la thèse de Johansen est résumé en quelques pages valables non seulement pour la période finale du géométrique, mais aussi pour la haute époque orientalisante : un courant d'idées et de motifs étrangers a envahi l'art géométrique, l'attique aussi bien que le protocorinthien ; certains d'entre eux sont empruntés à l'Orient, d'autres semblent d'origine mycénienne, mais les premiers sont déjà hellénisés quand ils parviennent sur le continent grec et, quant aux seconds, la transmission n'a pu s'en effectuer sur place, car les styles géométriques de ces régions n'en conservent à peu près aucune trace. Il faut chercher le point de départ de ces transformations « dans un domaine grec où les influences de l'art oriental ont pu rencontrer des survivances mycéniennes et se fondre avec elles »¹. Ce domaine qu'on a cru longtemps être l'Ionie s'identifie pour Johansen avec la Crète qui, à travers Chypre, subit l'influence de l'Égypte et de l'Orient et où se produit cet amalgame de souvenirs mycéniens et d'éléments orientaux déjà hellénisés.

La période archaïque du style orientalisant, dite des aryballes ovoïdes, s'ouvre vers 725 par un groupe subgéométrique² ; selon Johansen quelques aryballes de ce type se rencontrent en Crète³. Le motif principal de cette époque, celui de la chasse au lièvre⁴, déjà connu dans le répertoire mycénien, reparaît à la fin du géométrique sur des vases

(1) *Ibid.*, p. 62-66.

(2) *Ibid.*, p. 71 sq.

(3) *Ibid.*, p. 88, l'un du Dikté (*BSA*, VI, 1899-1900, p. 105), un autre de Kavousi, deux de Kisamos-Polyrrhenia.

(4) Johansen, *o. l.*, p. 86 ; *Arkadès*, p. 527.

attiques et dans le protocorinthien, où il acquiert une grande popularité ; c'est sans doute un emprunt renouvelé à l'Orient et qui, au passage, apparaît en Crète dans la céramique à reliefs¹.

Fr. Johansen a longuement et minutieusement étudié le style archaïque protocorinthien qui se développe de 700 à 640 environ d'après H. Payne² ; c'est une céramique extrêmement soignée qui a eu une grande diffusion et qui a agi sur la formation du style attique orientalisant³. L'action de l'art crétois, si vivant encore au VII^e siècle, se poursuit sur le protocorinthien⁴. Des formes nous n'avons rien à dire : l'alabastre seul qui apparaît dans le protocorinthien un peu avant 650 est une forme nouvelle que Corinthe aurait pu emprunter à l'Orient par l'intermédiaire de la Crète⁵. L'innovation principale du style archaïque protocorinthien est le développement progressif du style à figures noires, avec incision du détail et des contours ; dans cette voie les ateliers protocorinthiens devançant tous les autres styles, sauf peut-être le crétois, et s'opposent aux procédés favoris des ateliers ioniens et cycladiques, dessin au trait et emploi de la couleur⁶. Il semble évident que les lignes incisées reproduisent les lignes gravées sur les objets de métal : or ces objets de métal ont été répandus surtout par Chypre et par la Crète et nous ajouterons que l'incision des contours et des détails intérieurs est connue de bonne heure dans la céramique crétoise⁷. L'influence des objets de métal se retrouve dans le répertoire décoratif des potiers protocorinthiens. La guirlande de lotus, la guirlande mêlée d'entrelacs sont des motifs en honneur sur les bronzes et les terres cuites de Crète⁸, et Johansen s'est attaché à

(1) *AJA*, 1901, pl. XIV, nos 11-12 ; *Annuario*, I, 1914, p. 70, fig. 39.

(2) Johansen, *o. l.*, p. 90 sq., 184-5 ; Payne, *o. l.*, p. 7 sq.

(3) Johansen, *o. l.*, p. 87 sq. ; une olpé du protocorinthien récent a été trouvée en 1927 à Cnossos, Payne, *o. l.*, p. 27, pl. VIII, 1-6. A propos de l'influence sur la céramique attique, par exemple pour la formation du style à figures noires cf. Johansen, *o. l.*, p. 110-11, 114.

(4) *Ibid.*, p. 160-161.

(5) Payne, *o. l.*, p. 269-270 ; on ajoutera l'alabastre crétois que nous avons publié dans les *Mélanges Radet*, *REA*, 1940, p. 106 sq.

(6) Johansen, *o. l.*, p. 107 sq.

(7) Cf. *Mélanges Radet*, *l. c.*, p. 109 ; dans le protocorinthien l'incision apparaîtrait peu après 700, Johansen, *o. l.*, p. 112-5.

(8) Johansen, *o. l.*, fig. 80, 89, 105.

montrer qu'ils différaient des motifs analogues de l'ornementation ionienne.

Pareillement, dans le répertoire décoratif, dans le dessin des scènes ou des thèmes, ce sont presque toujours des modèles crétois que l'on reconnaît à l'arrière-plan et qui ont déjà filtré, purifié les originaux d'Orient. La démonstration est devenue classique pour certains motifs comme celui du lion, lion plastique ou lion peint sur les vases, carré, trapu : c'est le lion des palais « hittites », entendons des palais de la Syrie du nord, au début du 1^{er} millénaire, le lion gardien des portes de Carchémish ou de Sendjirli qu'à travers des ivoires ou des bronzes phéniciens copièrent les Chypriotes, puis les Crétois, puis les Protocorinthiens ; après 650 l'art corinthien se tournera vers un autre modèle, le lion assyrien¹. Mais la même démonstration vaut pour le cheval et le cavalier², pour le taureau³, pour le sphinx, et en particulier pour le sphinx coiffé du polos, si spécifiquement crétois⁴, peut-être aussi pour des scènes à personnages, files de guerriers en marche, courses de chars et chevaux, pour les détails plastiques qui enrichissent le vase, tête de lion ou tête de femme.

Mais il ne faudrait pas croire que l'art crétois ait fait autre chose que proposer des thèmes, des motifs souvent isolés, un style en formation. Nous ne prétendons point que l'extrême finesse du protocorinthien ait déjà été atteinte par les Crétois ; les inventions crétoises, nous l'avons dit ailleurs, ne portent leurs fruits que dans le protocorinthien, héritier et bénéficiaire. Nous le disons de la céramique, on le redirait de la plastique et peut-être de l'architecture. La région de l'isthme, autour de Corinthe, de Sicyone, d'Argos, d'Égine, est le cœur du monde dorien ; c'est elle qui voit la formation du temple dorique (Mycènes et Corinthe) et de la sculpture décorative, la formation encore de l'idéal plastique⁵. La Héra d'Olympie, les Jumeaux argiens de Delphes sont, autour de 600, les contemporains du Criophore de Berlin. La tête de

(1) Payne, *Necrocorinthia*, p. 67-70 et 170 sq., fig. 71 sq. ; cf. P. Demargne, *REA*, 1940, p. 109-110. G. Rodenwaldt, *Korkyra*, II, p. 143 sq., admettrait que certains lions crétois dérivent des modèles assyriens.

(2) Johansen, *o. l.*, p. 151-2 ; *Necrocorinthia*, p. 71 sq.

(3) *Necrocorinthia*, p. 70, n. 4.

(4) Johansen, *o. l.*, p. 130 ; *Necrocorinthia*, p. 89 sq.

(5) E. Buschor, *AM*, 1922, p. 54-5.

Mycènes¹, figure de fronton ou de métope, témoignerait des débuts de la plastique décorative en pierre, autour de 630-620. Les Dédalides de l'Isthme sont, selon la tradition, les héritiers du Dédale crétois qui avait, au milieu du VII^e siècle, paré de ses œuvres les sanctuaires de Delphes et d'Olympie. Ils sont sa postérité : le temps est venu où les écoles du Péloponèse vont poursuivre une glorieuse carrière qui s'arrête en Crète.

(1) Rodenwaldt, *Corolla Curtius*, p. 63 sq. Survit-il quelque chose du décor plastique du temple d'Apollon à Corinthe ? Des fragments pourraient lui appartenir : *AJA*, 1928, p. 489-490, fig. 10 ; 1930, p. 450-1, fig. 11 et n. 1. Mais c'est à Corfou, au temple de la Gorgone, qu'il faut trouver le reflet du grand art corinthien : cf. maintenant la très belle publication de G. Rodenwaldt, *Korkyra*, II, 1939.

CHAPITRE IV

LA CRÈTE DU VI^e SIÈCLE : L'ARRÊT BRUSQUE DE LA RENAISSANCE CRÉTOISE

Nous avons essayé de rendre vivante la renaissance crétoise du haut archaïsme, en renouant les liens qui la rattachent à son passé préhellénique, à ses voisinages orientaux, en précisant aussi son rôle inventif et quelque peu anarchique dans la renaissance grecque. Brusquement tout s'arrête : dès le début du VI^e siècle et probablement même un peu avant, la Crète cesse de jouer le moindre rôle. Tout ce que certains historiens disent de la Crète devient exact alors, tandis que nous le croyons erroné pour l'époque antérieure. La Crète n'est plus qu'un monde vieilli, qui se meurt à l'écart. Ou plutôt elle se fait le conservatoire politique et éducatif du passé : les réactionnaires du IV^e siècle, friands d'archaïsmes, y retrouveront l'image d'une vie abolie¹. Les textes juridiques se multiplient, au moment même où cette vie se fige². L'arrêt brusque de la renaissance crétoise est un des plus curieux problèmes de l'archaïsme grec, alors que le régime de la cité autonome continue de fleurir ailleurs tout au long du VI^e siècle. Après avoir constaté quelques faits, nous essaierons de donner une explication.

Il n'y a plus d'art crétois au VI^e siècle. Alors que, dans tous les domaines, la Crète avait au VII^e siècle multiplié les tentatives, non seulement aucune n'aboutit, mais à part quelques

(1) Kirsten, *Das dorische Kreta*, I, p. 179-180.

(2) La plus ancienne série des inscriptions de Gortyne, celle du Pythion, est aujourd'hui généralement rabaisée au VI^e siècle, *ibid.*, p. 46-48 ; Comparetti, le premier éditeur, les plaçait au VII^e siècle (*Mon. ant.*, III, 1893, p. 355 sq.).

prolongements rien ne subsiste. Ce sont d'autres qui mèneront à bien tant d'ébauches. La céramique crétoise avait essayé de tout pour varier la silhouette opaque, elle avait tâté de la figure noire. Y a-t-il encore une fabrique crétoise au vi^e siècle ? Le protocorinthien et le corinthien s'imposent en Crète, y sont imités dès la seconde moitié du vii^e¹. Le dédalisme crétois avait lui aussi multiplié les inventions techniques, devançant sans doute tous les autres centres. Au moment d'atteindre le but et la maturité de l'archaïsme, il s'arrête. Après le Criophore, aucune œuvre ne répond plus en Crète aux Jumeaux argiens de Delphes, au cours du Sounion, à leurs successeurs. L'effort des Dédalides, sculpteurs et bronziers, va porter ses fruits dans les ateliers de Sicione, de Corinthe et d'Argos. Même le modelage des terres cuites disparaît ; si l'industrie des pithoi à reliefs se prolonge quelque temps, partout on note l'influence prépondérante de rivaux, Rhodiens ou Corinthiens². Faut-il croire que l'activité religieuse de la Crète archaïque, toute liée à la fois au souvenir préhellénique et à l'influence orientale, s'endort elle aussi ? Dans le grand mouvement mystique du vi^e siècle, d'autres prendront la tête : Épiménide représente la Crète, mais sur le continent.

La Crète du vii^e siècle était entourée de rivaux, c'était entre elle et eux une émulation. Ils triomphent maintenant. Si l'on se souvient encore du dédalisme crétois, c'est par un intermédiaire : ainsi la figure noire attique ou chalcidienne en procède encore, mais à travers le protocorinthien ou le cycladique³. Si Corinthe et sa région ont recueilli l'essentiel de l'héritage dédalique, poursuivant seules l'effort commencé ensemble, Rhodes, l'ancienne associée, a déjà opéré un bien curieux retournement dont la Crète serait incapable. Camiros qui fut dédalique, *a fortiori* les autres sites rhodiens, se donne maintenant aux influences égyptiennes, au courant ionien, triomphant : les bijoux camiréens du vii^e siècle avaient été dédaliques, les vases camiréens sont pleinement ionisants⁴. Car vers la fin du vii^e siècle s'est ouverte une nouvelle phase

(1) Payne, *Necrocorinthia*, p. 186 et 205.

(2) Knoblauch, *Studien zur archaisch-griechischen Tonbildnerei*, p. 45, n. 120.

(3) Rumpf, *Chalkid. Vasen*, p. 147-8, 153 ; Pfuhl, *M. u. Z.*, 1., p. 234.

(4) Sur la chronologie des céramiques de la Grèce orientale, cf. par ex. A. Rumpf, *Jahrb.*, 1933, p. 61 sq. : le style « camiréen » débute vers 650.

de l'archaïsme : pour quelques générations tout devient ionisant et égyptisant. Comme les autres, la Crète connaît alors l'afflux des menus objets de faïence égyptienne, à l'Ida ou à Amnisos, elle reçoit aussi des marchandises de Rhodes et de l'Ionie¹. Mais elle reste passive et n'imité même pas.

Faut-il dire que seule l'activité artistique s'est éteinte ? Après tout, d'autres cités ont dans la suite des temps fermé leurs ateliers devant une concurrence imbattable, mais n'en ont pas moins conservé leur activité sur d'autres terrains. Les villes crétoises se retirent de tout ; elles perdent toute importance dans la colonisation occidentale² ; à Naucratis elles ne sont pas représentées : Égine y tient la place qu'elles auraient eue peut-être autrefois. Ce qui était jadis paradoxe devient réalité : « Le Crétois ignore la mer »³, et ne sert plus que de mercenaire aux états étrangers. Cydonia, vers 525, devient l'enjeu des compétitions entre Samiens et Éginètes⁴. L'attitude crétoise au temps des guerres médiques ne fera que consacrer cette abstention. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de considérer un moment les destinées d'Égine, si semblables en un sens, un siècle et demi plus tard, à celles de la Crète. On sait du reste que son alliance avec les Crétois était passée en proverbe, que d'autre part les influences crétoises sont notables et dans les cultes et dans l'art d'Égine⁵. Or il est incontestable qu'Égine « a gardé pendant deux siècles la primauté commerciale dans la péninsule grecque et

(1) Kirsten in *RE*, Supplement band VII, s. v. *Amnisos*, col. 36. A Arkadès, une onochœ rhodienne à frise d'animaux, du type le plus ancien, se trouve déjà dans la tombe L, qui serait du début du VII^e siècle (Doro Levi, *Arkadès*, fig. 462 et pl. XXIV). Sur la date, cf. Kunze, *Kret. Bronzereliefs*, p. 40-1.

(2) On suppose pourtant qu'à Acragas, colonie de Gêla, les Crétois sont encore représentés à côté des Rhodiens : J. Bérard, *La colonisation grecque*, p. 251-2. Sur l'influence crétoise à Acragas, cf. P. Marconi, *Agrigento arcaica*, p. 138.

(3) Kirsten, *o. l.*, p. 4.

(4) Hérodote, III, 59 ; cf. Kirsten, *ibid.*, p. 8.

(5) Là encore les relations du temps préhellénique annoncent celles de l'archaïsme. Sur les premières, cf. G. Welter, *Aigina*, p. 10-1, 21 sq. Sur l'intervention des Crétois dans la fondation de la cité et du culte d'Aphaïa, cf. A. Furtwängler, *Aigina*, p. 79 et 470 sq. La plaquette de terre cuite, ¹Εφ. ἀρχ., 1895, pl. XII, et les plaquettes analogues provenant des sanctuaires d'Aphaïa et d'Aphrodite sont probablement crétoises. On a attribué à la Crète le vase bien connu d'Ulysse et du bélier (Payne, *JHS*, 1926, p. 208, n. 25) mais il est revendiqué par toutes les écoles à peu près (par l'attique en dernier lieu, Cook, *BSA*, XXXV, 1934-5, p. 189). Sur Égine, patrie possible du protocorinthien, cf. *supra*, p. 341, n. 1.

dans les îles de la mer Égée »¹. Les « tortues » d'Égine² se rencontrent en Crète (la Crète garda du reste l'étalon éginétique), à Cnide, à Rhodes, à Chypre, tout le long de la côte pamphylienne et cilicienne, c'est-à-dire sur la grande voie de communication d'est en ouest, ainsi d'ailleurs que dans les autres îles de l'Égée, à Théra, dans tout le Péloponèse, en Grèce centrale, en Thessalie³. Cette primauté d'Égine vint à être contestée, au VI^e siècle, et par Athènes et par Samos ; on a gardé, disions-nous, le souvenir d'une lutte violente entre Samiens et Éginètes autour de Cydonia. Les Samiens avaient fait un gros effort, sous Polycrate, en direction de l'Argolide, de Siphnos, de la Crète : y possédant Cydonia, ils en furent chassés au bout de cinq ans par les Éginètes et les Crétois, vers 520⁴ : n'avons-nous pas là un épisode assez représentatif des luttes à la suite desquelles certains courants commerciaux se substituèrent à d'autres ?

Ajoutons qu'une attitude commune, à l'époque des guerres médiques, de demie ou complète indifférence à l'égard du sentiment national, de sympathie commerciale pour les barbares, fut adoptée par les cités qui avaient leurs relations principales avec l'Orient : Milet se montre persophile, les Doriens d'Asie ne semblent pas prendre part à la révolte de l'Ionie, les habitants de Phaselis résistent à la libération que leur apporte Cimon, Égine se soumet en 490 aux hérauts du grand roi, et, si les Éginètes se conduisent bravement à Salamine, un épisode montre qu'on les accusait en général de médisme ; les Crétois enfin s'abstiennent de participer au synédriion panhellénique de 481, et déclarent qu'ils ne feront

(1) Glotz, *Histoire grecque*, I, p. 316.

(2) Les Éginètes avaient été les premiers dans la Grèce continentale à émettre des monnaies, peut-être dès avant la fin du VIII^e siècle (IX^e siècle en Ionie). C'est d'accord avec le roi d'Argos Phidon qu'Égine, maîtresse du négoce égéen, contrôlait le prix de l'argent dont les îles étaient alors les grandes productrices et maintenait à sa monnaie une valeur stable : celle-ci eut cours forcé dans la majeure partie du Péloponèse (Cloché, *REA*, 1935, p. 129-130, c. r. de Milne, *The first stage in the development of Greek coinage*).

(3) Quatre monnaies éginétiques, du VII^e siècle au début du V^e, ont été trouvées par exemple au voisinage du temple grec édifié à Cnossos sur les ruines du palais, *P. of M.*, II, p. 5-6 ; cf. aussi Burn, *JHS*, 1929, p. 28 ; Babylon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, II, 1, p. 641-4 ; Hill, *Historical Greek coins*, p. 5.

(4) Glotz, *o. l.*, I, p. 284, 316, 419-420, 481 ; Hérodote, III, 59 ; V, 80 sq.

rien pour la Grèce : en fait les archers crétois à Salamine seront des mercenaires¹.

Le déclin d'Égine est dû sans doute à la perte du marché perse², mais son privilège avait été déjà durement atteint auparavant : en particulier le monopole éginétique de la monnaie fut battu en brèche dès la seconde moitié du VII^e siècle par Corinthe et dès lors sa monnaie cessa de paraître à l'ouest de l'Adriatique. Athènes à son tour secoua le monopole d'Égine en s'adressant d'abord à Corinthe, puis, au temps de Pisistrate, en donnant tout son essor à l'industrie du Laurion³.

On peut admettre que la ruine d'Égine s'explique par les mêmes causes que l'abaissement de la Crète. Le monde archaïque s'est transformé au VI^e siècle : Corinthe, qui avait jadis tant reçu de la Crète, Athènes, auparavant simple bourg agricole, les cités ioniennes supplantent désormais les îles du sud. L'explication en est sans doute dans la transformation complète des relations commerciales, dans le déplacement des centres économiques et des grandes voies de communication. En Asie, le temps des petits états indépendants est passé, les conquérants assyriens, puis babyloniens, ont occupé la côte syrienne et la côte phénicienne. Dans quelle mesure leur commerce en fut-il affecté ? On a mis en liaison avec la conquête de Nabuchodonosor l'arrêt de la fabrication des ivoires à Sparte vers 600 ; cet événement expliquerait-il aussi le déclin crétois à la même époque⁴ ? La période qui va du VI^e au IV^e siècle correspond aux hostilités entre Grecs et Perses, elle est aussi pour la Crète le temps d'un effacement presque complet⁵. Au contraire, quand, à l'époque hellénistique, le Proche Orient retrouvera son unité commerciale, quand de nouvelles voies s'ouvriront au commerce maritime vers l'Asie et vers l'Égypte, ce n'est pas Athènes qui profitera de ce renouveau, mais, à côté de cités neuves comme Alexandrie, les îles du sud, Rhodes, plusieurs ports crétois, qui entre-

(1) Burn, *o. l.*, p. 31 ; Glotz, *o. l.*, II, p. 28, 59 ; Kirsten, *ibid.*, p. 10-1, d'après Hérodote, VI, 49 ; VII, 169 ; VIII, 92.

(2) Burn, *ibid.*

(3) Cloché, *REA*, 1935, p. 129-130.

(4) Dawkins, *Artemis Orthia*, p. 203.

(5) E. Kirsten, *Die Antike*, XIV, p. 323-4. Théra, liée de tout temps avec la Crète (*supra*, p. 335) et dont le rôle historique semble épuisé au VI^e siècle, ne retrouve elle aussi d'importance que sous les Lagides, *Thera*, I, p. 160 ; III, p. 83.

ront en relations suivies avec l'Égypte, la Syrie, l'Asie mineure, la Macédoine¹.

Et toutefois cette explication est insuffisante, elle ne vaudrait que si toute relation cessait au vi^e siècle entre la Grèce et l'Orient. Au contraire, les relations avec l'Asie, avec l'Égypte, vont se multipliant, tout se passe comme si la Crète était devenue un intermédiaire inutile, Rhodes et l'Ionie se substituant à elle. L'art corinthien, de même, entre en relations directes avec le monde oriental, là où le protocorinthien passait sans doute par l'intermédiaire crétois. Incapable de maintenir le contact avec l'Orient, la Crète s'avère également incapable de participer à ces réactions de l'hellénisme en face de l'Asie qui commencent au vi^e siècle.

La faiblesse politique, le repliement sur les discordes intestines expliquent sans doute cet effacement, l'incapacité de lutter contre des concurrents mieux armés. Mais il est évident que ni l'explication politique ni l'économique ne suffisent. Si l'art crétois défaille, c'est peut-être qu'il est rongé par un mal intérieur, par cette lutte entre l'élément dorien et l'éteo-crétois qui le rend incapable de dépasser une certaine forme d'archaïsme orientalisant. Il ne s'élève pas aux réussites de l'art grec et quiconque l'étudie finit par s'en lasser. Tout son intérêt réside dans la préparation d'un grand art au niveau duquel il ne s'établira pas.

(1) Kirsten, *ibid.*, p. 329-330; Cardinali, *Rivista di storia antica*, IX, 1904, p. 69 sq.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Nous sommes arrivé au terme de cette recherche, dont nous savons les lacunes et les incertitudes. En particulier les questions posées dans notre seconde partie ne nous paraissent pas comporter encore de réponses satisfaisantes. L'art et la civilisation « géométriques » continuent de faire barrage entre le mycénien et l'archaïque ; nous ne savons encore apprécier à leur juste valeur ni l'apport dorien ni la tradition étéocrétoise. Du moins nous sommes-nous efforcé de cerner ces problèmes, de mordre sur eux, préparant ainsi peut-être les futures solutions : tel fait géométrique — mais non pas tous — nous paraît en relation avec le géométrique oriental ; la marque doriennne, ici reconnaissable, nous échappe ailleurs.

Sur le problème qui fut proprement le nôtre, celui des rapports entre la Crète mycénienne et la Crète archaïque, nous croyons au contraire avoir abouti à une solution. Essayons de faire le point, en notant les résultats acquis.

En matière d'archéologie crétoise, nous pensons qu'il faut désormais distinguer le centre de Cnossos, plus raffiné, plus progressiste, plus ouvert aux influences du dehors, et les centres de l'intérieur de l'île, plus rudes, plus conservateurs, plus repliés sur eux-mêmes, Cnossos pouvant d'ailleurs exporter ici et là. C'est là une loi constante : à la méconnaître, on jugerait mal, on a souvent mal jugé la Crète. Ce qui est vrai du temps des palais préhelléniques l'est aussi bien des époques postérieures. Le problème étéocrétois en particulier doit être apprécié de ce point de vue : gardons-nous de confondre les fabrications de Cnossos avec le submycénien attardé.

Les ressemblances entre mycénien et archaïque ne s'expliquent pas d'abord par des survivances sur place, mais par le

fait que l'une et l'autre phase sont orientalisantes : les mêmes techniques, les mêmes thèmes, les mêmes idées peut-être sont repris de l'Orient à des siècles d'intervalle. Et toutefois l'archaïque est beaucoup plus orientalisant que le mycénien. Dans les domaines les plus divers, le mycénien refuse ce que l'archaïque acceptera : ainsi la vieille bichromie asiatique, ainsi le « bloc » plastique, ainsi encore le thème particulièrement impudique de l'ἀνάσσυρα. La tradition préhellénique se défend mieux que l'étéocrétoise. De même l'orientalisant mycénien garde une souplesse, une vivacité qui lui viennent du climat égéen, « amarnien », en dernière analyse de l'impressionnisme crétois ; l'orientalisant du haut archaïsme a quelque chose de plus dur, de plus figé, qu'il doit sans doute au milieu plus asiatique de la Syrie du Nord.

Car notre connaissance du monde oriental s'est nuancée. Ou plutôt nous ne pouvons plus parler du monde oriental sans préciser. Tantôt c'est la Phénicie côtière qui exerça l'influence la plus forte, au temps d'Amarna et à la fin du Bronze, avec l'Égypte du Nouvel Empire derrière elle. Puis, au temps des petits états, la Syrie du nord, celle d'Alep, affirma sa prépondérance, accentuant la proportion des vieux éléments indigènes, hourrites ou soubaréens, se prêtant aussi à une certaine géométrisation des formes. La Phénicie repasserait au premier plan vers la fin du VII^e siècle, diffusant principalement les influences de l'Égypte saïte, d'un Orient à nouveau exubérant et un peu mou.

A ces trois phases orientales correspondraient trois phases orientalisantes. C'est le monde syro-phénicien qui dans la « koiné » mycénienne apporte un élément essentiel. A l'autre bout, des relations se noueront, particulièrement étroites, entre l'Égypte saïte et la Phénicie d'une part, Chypre et l'Ionie d'autre part : rapports bien connus, évidents, qu'il ne faut pas minimiser, mais replacer à leur vraie date, fin du VII^e siècle et VI^e siècle. Il faut cesser de confondre art orientalisant et art ionien.

Entre ces deux phases, il y a place pour celle qu'on peut qualifier de dédalique, qui s'annonce dès l'époque géométrique, pendant laquelle le centre le plus vivant de l'Orient est la Syrie « hittite » ou araméenne, Chypre l'intermédiaire par excellence, et la Crète la première terre grecque que touche la vague orientale.

Dans cette chaîne continue d'actions et de réactions, qui hellénisent peu à peu l'apport oriental, la Crète, nous l'avons vu, est un chaînon essentiel. On ne peut pas dire que les produits chypriotes soient encore vraiment grecs, ils sont trop proches de l'Asie. C'est en Crète que se juxtaposent pour la première fois, en un échantillonnage complet, produits orientaux et produits chypriotes, importés les uns et les autres (et qu'il est souvent difficile de distinguer), imitations orientalisantes, plus ou moins serviles, œuvres grecques enfin.

Aujourd'hui apparaissent de mieux en mieux l'esprit et les limites de cette renaissance crétoise des VIII^e et VII^e siècles. Elle est inventive plus qu'ordonnée, créatrice plus qu'artiste. Elle est capable de rayonnement, capable aussi de fournir l'excitant nécessaire à la Grèce géométrique. Mais elle ne dépassera pas un certain stade, elle ne saura point se stabiliser. Peut-être a-t-on eu raison de dénoncer dans le dédalisme de Crète un esprit étéocrétois qui l'empêcha de devenir aussi pleinement grec que le corinthien. Au total le Dédale crétois a du sang étéocrétois, sang noble, mais appauvri, qui lui interdit certaines démarches, qui lui en rend d'autres plus aisées ; par tradition de famille il a fréquenté assidûment les Orientaux et beaucoup appris à leur contact, retrouvant chez eux les débris d'un vieil héritage. Son sang grec fait cependant qu'il fut le premier à élaborer des œuvres vraiment helléniques : le siècle qui va de 750 à 650 aura été sa grande époque, il sera incapable de s'adapter aux temps nouveaux.

INDEX

- A**
- ACHÉENS** : en Crète, 48-52 ; à Chypre, 66, 328, 331 n. 1 ; et Doriens, 48 n. 4, 102 ; et Étéocrétois, 102 ; empire des —, 49-52, 91, cf. aussi MYCÉNIENNE (Koiné —).
- ACRAGAS** : fondation d' —, 325 et n. 2 ; influence crétoise à —, 350 n. 2.
- ALEP** : centre politique et artistique, 71, 114, cf. aussi SYRIE du nord.
- ALISHAR** : déesse nue (?), 266 n. 5 ; et Mycènes, 68 ; niveau phrygien, 109.
- AL MINA** : importations grecques, 71-2, 129.
- AMATHONTE** (Chypre) : coupe phénicienne, 223 n. 2, 303 ; type de femme obèse, 213.
- AMISSOS**, près Samsoun : graffito crétois, 143.
- AMNISOS** (Crète) : chapiteau, 155 ; Eileithyia à —, 279 ; faïences, 124, 275 n. 5, 350.
- AMRITH** (Phénicie) : couple de déesses, 303.
- ANATOLIE** : cf. ASIE MINEURE.
- ANAVLOCHOS** (Crète) : bibliographie, 14, n° 133 ; site refuge, 102 n. 2 ; terres-cuites, 135, 249 n. 3, 251, 255, 314 ; déesse courotrophe, 278 ; déesse drapée, 276 n. 3 et 5, 278, n. 1 : déesses jumelées, 291, 299-300 ; déesse nue, 273, n. 5, 6 et 7 ; dieu nu, 280.
- ANDANIE** : culte de Hagna, 301.
- ANOJA** (Crète) : larnax d' —, 79, 169 n. 2, 185 n. 1.
- ARAMÉENS** : inscriptions araméennes, 146-7 ; sur coupe, 226 ; sur ivoires, 205, 206 n. 4 ; poussée des —, 91-2.
- ARCADIE** : culte de Despoina en —, 301 ; groupe arcado-chypriote, 51 n. 6, 324.
- ARGOLIDO-CORINTHIENNE**, région — : bibliographie, 15, nos 138-143 ; architecture, 104, 156, n. 5, 157 ; plastique, 135 ; cf. aussi ARGOS, MYCÈNES, CORINTHE, PROTO-CORINTHIEN, SICYONE.
- ARGOS** : bibliographie, 15 n° 142, bain d'Héra, 302 ; empire argien, 320 ; Héra, 279 ; rareté des survivances mycénienes, 341-2 ; dédalisme et ses suites, 349 ; terres-cuites, 252. — *Héraion d' —* : imitation de cylindre oriental, 83 ; objets égyptiens, 76 ; plaquette à reliefs, 255, 296 n. 3 ; statuette d'ivoire, 192 n. 2.
- ARKADÈS** (Crète) : bibliographie, 10 n° 80, 11 n° 86 ; fouilles d' —, 314 ; bassin à têtes de griffons, 234 ; bijouterie, 127 ; céramique, 181-2, 185 n. 6, 186 ; chapiteau éolique, 154-5 ; chevaux, 339 n. 3 ; coupe phénicienne, 224-5 ; couple, 282-3 ; étéocrétois (mots), 103, n. 1 ; faïences, 124 ; homme ailé, 295 ; oenochoé rhodienne, 350 n. 1 ; potnia, 292-3, 298-9 ; protomé de lion, 338 ; scarabée, 121 ; statuettes, 250 ; survivances préhelléniques, 105, 250 ; tête de terre-cuite, 255 ; — et Vrokastro, 99.
- ARKHANÈS** (Crète) : tête d' —, 255.
- ARSLAN TASH** : bibliographie, 17 n° 175 ; Araméens à —, 92 ; ivoires, 117, 129, 131, 153, 191, 205-6, 209, 211, 213 n. 4, 214, 226, 303.
- ASIE MINEURE** : Côte occidentale, 50-1, 58-60, 108-9 ; côte méridionale, 61-3, 109 ; céramique cappadocienne, 162 ; communauté religieuse entre — et Égée, 44 n. 6, 266, 271 n. 8, 297. Cf. aussi CARIE, CILICIE, HITTITES, IONIE, LYDIE, PHRYGIE, TROIE.

ASINÉ : inscriptions préhelléniques, 142 ; objets égyptiens, 77.

ASSOUR : bibliographie, 18, n° 192 ; chapiteaux, 154 n. 2 ; faïences, 73-4 ; phallus, 271 et n. 3.

ASSYRIE : importations et influences assyriennes en Grèce, 207, 230 et n. 2, 232, 233 n. 1, 234, 295, 338, 346 ; influence occidentale sur l' —, 73-4, 128, n. 5, 133, 154 ; poussées assyriennes vers l'ouest, 42, 118, 352 ; type de la déesse nue en —, 275.

ATHÈNES, ATTIQUE : Athéna, 279 ; céramique attique en Crète, 99, 179 n. 3 ; céramique protoattique, 181, 317 n. 5 ; céramique à figures noires, 349 ; coupe phénicienne de l'Acropole, 223 n. 2, 225 ; — et la Crète, 51, n. 2 ; géométrie du Dipylon, 135, 179, 184 ; groupes lion et taureau à l'Acropole, 36 n. 7 ; ivoire de l'Aréopage, 53-4, 194-5 ; ivoire du Dipylon, 251 n. 3 ; lutte contre Égine, 351-2 ; objets égyptiens au niveau géométrique, 112 n. 6 ; rôle d' — dans l'archaïsme, 317-8 ; sphinx mycénien à l'Acropole, 190 ; trépied d'une tombe de la Pnyx, 240 ; type de la Vénus pudique, 275 n. 5.

AUXERRE (Dame d' —) : bibliographie, 10 n°s 73 et 77, 254-6, 262, 276, 310-2, 315.

AVDOU (Crète) : cachet, 289.

AXOS (Crète) : bibliographie, 11 n° 91, 14 n° 128 ; Apollon (ou Athéna), 295 n. 6 ; bronzes, 231 et n. 1, 260, 314 ; couple divin, 281-2 ; déesse drapée, 276 n. 5 ; déesse nue, 274 n. 1 ; terres-cuites inédites, 314.

B

BABYLONIE : rapports avec le monde égéen au temps du Bronze moyen, 39-40, 43, 64, 69, 80, 159-164, 171, 266 ; influence babylonienne sur le mycénien, 74, 171-3, 197 ; aux origines du dédalisme, 246, 275 n. 1 ; influence sur le monde syro-palestinien, cf. PALESTINE, SYRIE ; thèmes religieux, 197, 265-6, 286, 289 ; effet de la conquête de Nabuchodonosor, 352.

BERBATI (Argolide) : atelier céramique, 168.

BERLIN (Musée de —) : Criophore, 256, 260, 262, 346, 349 ; « Pilgrim-flask », 256.

BETH PELET : céramique philistine, 175 n. 4 ; importations mycénienes, 75.

BETH SHAN (ou BEISAN) : bibliographie, 18 n° 190 *ter* ; céramique, 176 ; chapiteaux, 153 n. 4 ; cylindres, 71 n. 1 ; importations mycénienes, 75 ; monuments égyptiens, 110 n. 1 ; moules à terres-cuites, 263 ; plaquettes de terre-cuite, 267 ; plastique (petite), 247 n. 4 ; temples, 116 n. 4 ; trépied, 241.

BEYROUTH : leçons égéens, 74 ; cylindre du musée de —, 70 n. 2, 291.

BOGAZ-KÖY : bibliographie, 17 n° 168 ; découvertes de —, 43 ; archives de —, 91 ; céramique, 162 n. 2 ; encensoir syrien, 212 ; — et Mycènes, 68 ; niveau phrygien, 109 ; reliefs (style des —), 132 ; rituel d'incinération, 96 n. 2 ; système d'écriture, 142 n. 2.

BYBLOS : bibliographie, 9, n° 43, 17 n° 167 ; découvertes de —, 43 ; attaque des Danuna, 92 ; dieu fils, 290, 295 ; ivoire, 199-200 ; — et monde égéen, 74 et n. 1 ; après la migration égéenne, 110, 118 et n. 2 ; et l'Égypte, 110 ; système d'écriture, 141, 143-6 ; trésor de —, 218.

C

CALAURIE : objets égyptiens à —, 77.

CAMIROS (Rhodes) : bibliographie, 16 n° 151 ; bijoux, 127 n. 6 ; céramique géométrique, 332 ; céramique orientalisante, 185, n. 2, 334 n. 4 ; céramique « Camiréenne », 349 ; — et Crète, 332 n. 2, 333 ; date des trouvailles, 36 ; dédalisme à —, 135, 258, 277 n. 3, 334 ; déesse nue, 274 n. 2 ; faïences, 124 ; ivoires, 208, 214, 215 n. 1, 334.

CANDIE (Musée de —) : fragments d'une tête de bronze (Ida ?), 258.

CARCHEMISH : bibliographie, 17 n° 74 ; centre politique et artistique, 69-70, 72, 114, 129, 207 ; céramique préhistorique, 159 ; céramique géométrique, 176-7 ; dompteur mâle, 294 ; écriture hiéroglyphique, 142 ; lion hittite de — 338, 346 ; reliefs, 133.

CARIE : et monde mycénien, 61 et n. 6 ; et Doriens, 94.

CARLSRUHE (Musée de —) : tête de bronze crétoise, 255, 258, 262.

CARTÉROS (Crète) : vase de verre multicolore, 85.

CHALCIS (Eubée) : céramique chalcé-

- dienne, 181 ; colonisation, 322 ; guerre lélantine, 325-6 ; objets égyptiens, 77.
- CHAN SCHEICHUN : objets mycéniens, 71 n. 3.
- CHIOS : et Crète, 50 ; objets mycéniens, 60 ; centre d'art archaïque, 317.
- CHYPRE : Bibliographie, 8 n^{os} 23 et 26, 16 n^{os} 155-165 ; caractères généraux, 63-4, 149, 328-330 ; liaison permanente avec Rhodes et la Crète, 47-8, 61, 148-9, 328-9, 331.
- Étape par excellence entre l'Orient et le monde grec : 47, 63, 129, 162, 177-9, 188, 198-9, 265 n. 3, 268, 270, 275 n. 1, 278, 287, 289, 294, 326, 330, 338, 341, 346, 355-6.
- Histoire et relations avec la Crète et l'Égée* : Préhistorique, 159 ; Bronze moyen, 64-5, 162-4 ; Bronze récent I et II, 65-6 ; Mycénien, civilisation cypro-mycénienne, 62, 66-7, 81-2, 87, 143, 166-172, 190 n. 2, 198 n. 3, 211, 239, 241 ; Submycénien, importance particulière à l'époque de transition : 29, 67, 97, 99 et n. 2, 101, 114, 153-4, 175, 178-9, 198-9, 203, 238-242, 329, 342 ; Cypro-géométrique, relations avec le géométrique grec : 107, 134, 170, 177-180, 183-5, 323, 330-1, 333-4 ; Thalassocratie chypriote, 324 et n. 5, 330 ; Chypre archaïque, 107, 127, 135, 213, 228, 248, 260-3, 330, 355 ; Chypre et protocorinthien, 341-6 ; Chypre et Cyclades, 336-8 ; Chypre et Ouest méditerranéen, 321-5, 330-342.
- Relations avec l'Asie en général*, *supra* ; Étape avec l'Anatolie, 64 ; la Cilicie, 62-3 ; Ras Shamra, 63, 66-7, 71, 195 ; la Syrie, 64, 71-2, 74, 129, 176-9, 212, 248 ; l'Assyrie, 73 et n. 5 ; la Phénicie, 40, 118 et n. 2, 119-120, 223 n. 2, 228, 241-2 ; la Palestine, 64, 74-5, 115-7, 154, 241-2 ; l'Égypte, 64-5, 77-8, 111, 113, 122, 199.
- Architecture, 156 ; bijouterie, 66, 97, 127, 153 ; bronzes, 66, 97 ; statuette de Resheph, 84 n. 2 ; supports à roulettes, 241-2 ; trépieds, 99, 101, 238-241 ; Céramique, *cf. supra*.
- Histoire ; Coupes de métal, 219, 223 n. 2, 226, 229 ; Cylindres, 81-2, 153, 166 ; Écriture, 66, 143, 146, 148-9 ; Elaboration des thèmes ioniques et éoliens, 153-5, 239 ; Ivoires, 66, 97, 131, 188, 191-2, 195-9, 203-4, 214, 222, 329 ; Plastique, 248, 252, 260, 262-3, 334 ; Terres-cuites, 135 ; Thèmes iconographiques ; couple divin, 271 ; déesse nue, 266, 275 ; déesse à l'enfant, 269, 278 ; maître des animaux, 289-291, 295 ; potnia, 287, 299 ; idole bicéphale, 303 ; technique du verre, 85.
- CILICIE : Et monde mycénien, 62-3, 172 ; et monde syrien, 129 ; colonisation grecque en —, 92 ; fabrication de céramique mycénienne en —, 166 n. 2.
- CITIUM (Chypre) : 148, 178 n. 3, 329.
- CNossos minoenne : Bibliographie, 8 n^o 25, 9 n^o 44 ; déesse aux serpents, 267 ; images de jeune dieu, 290 ; faïences, 211 ; idoles en cloche, 301 n. 4 ; objets d'ivoire, 189 ; lampe (corbeille de palmes sur —), 151 ; maître des animaux, 289 ; vases méliens à —, 164 ; images de la potnia, 287 ; technique du verre, 85 ; phases céramiques, 48 n. 2.
- CNossos mycénienne : Bibliographie, 12 n^o 105 ; destruction du palais, 48-9 ; continuité de culture du minoen au mycénien, 48 n. 5, 56 ; niveau mycénien mal connu à Cnossos, 28, 52, 55 ; phases du MR III à Cnossos, 56-7 ; cylindres, 80-1 ; influence des fresques sur la céramique mycénienne, 168 ; petite plastique, 245, 267. — *Cimetières de Cnossos* : 55 n. 2, 56-7 ; cylindres orientaux (imitation de —), 82 ; coffret de Zafer Papoura, 152 ; déesse à l'enfant à Mavro Spélio, 269 ; objets égyptiens, 76 ; épée de Z. P., 218, 222 ; ivoire de Z. P., 57, 79, 189-190 ; larnax de Z. P., 168 ; motif du damier à Isopata, 173 ; petite plastique, 246 ; scarabée de Z. P., 80 ; tombes d'Isopata et de Ras Shamra, 56 n. 2 67.
- CNossos submycénienne, protogéométrique et géométrique : Bibliographie, 13 n^o 117 ; phases successives, 100-1 ; liaison mycénien - protogéométrique, 96 ; Cnossos intermédiaire entre l'Orient et les sites de l'intérieur, 99 ; protogéométrique, 101 ; géométrique, 101, 106-7, 135, 179-180, 332 n. 2 ; groupe centre-nord de la Crète dirigé par —, 100 ; apparition du fer, 99, n. 1 ; géométrique attique à —, 179 n. 3 ; « Spring chamber », 99, 101 ; Zeus sur vase géométrique, 297.
- CNossos archaïque : Bibliographie, 14 n^o 126 ; encore mal connue, 29 ; décou-

- vertes successives, 314 et n. 7 ; céramique orientalisante, 101, 107, 181-5, 187, 261 ; chapiteau dorique, 156 ; coupe phénicienne, 224-5 ; couple guerrier-femme, 282-5, 295 ; Delphinion, Apollon Delphinios, 157 n. 1, 280, 296 ; faïences, 112, 123, 232 n. 4 ; monnaies éginétiques à —, 352 n. 3 ; noces de Zeus et d'Héra, 286 ; pendentif de bronze, 229, 292 ; plaques de bronze, 236-7, 295 ; protocorinthien à —, 345 n. 3 ; sculptures, 157 n. 2, 258 ; terres-cuites, 277, n. 5 ; tête du Petit Palais, 255 ; trépieds, 240.
- COLOPHON** : documents mycéniens, 60.
- CORFOU** : temple de la Gorgone, 347 n. 1.
- CORINTHE** : Bibliographie, 15 n° 143 ; alphabet à —, 148-9 ; Aphrodite, 279 ; centre « ionien », 309 ; céramique, 181 ; — et Crète, 182, n. 5, 318, 322, 325, 342, 349 ; dédalisme à —, 258-9, 349 ; déesse nue à —, 274 n. 2 ; lamelles d'or, 238, 296, n. 3 et 5 ; montée de — au vi^e siècle, 352 ; rôle de C. dans l'archaïsme, 317, 346 : temple dorique et son décor, 346-7. Cf. aussi **PROTOCORINTHIEN**.
- COS** : documents mycéniens, 60 ; Doriens à —, 94.
- COURTÈS (Crète)** : Fer à —, 99, n. 1 ; Incinération, 96 n. 2 ; prolongement du submycénien, 158 ; vases plastiques, 99 n. 2.
- CRÈTE** : L'ensemble du livre étant consacré à la Crète, nous nous contentons de renvoyer à la Bibliographie, 12-14 n°s 100-137, 19-21 n°s 197-247 ; à la table des matières ; et, dans cet index, aux sites crétois d'une part, aux sites non crétois, pour les rapports avec la Crète.
- CUMES** : bijou phénicien, 127 ; importations crétoises, 321 et n. 3, 322 ; protocorinthien à 342-3.
- CURIUM (Chypre)** : support à roulettes, 241-2 et 243 n. 1 ; trépied, 238-9.
- CYCLADES** : Bibliographie, 15 n°s 145-9 ; céramique préhellénique, 164 ; céramique grecque, 335-340 ; — et Crète, 165, 180, 335-340 ; commerce et colonisation vers la Méditerranée occidentale, 321-7 ; dédalisme, 340 ; écriture, 348 ; — et Phéniciens, 119, 323 ; rôle intermédiaire des — 335, 343 ; rôle particulier des Cyclades doriennes, 93-4, 120, 148-9.
- CYDONIA (Crète)** : bouquetin ailé, 288 n. 2 ; dompteur de lion, 290 ; enjeu de la guerre entre Samiens et Éginètes, 350-1 ; temple de Dictynna, 157.
- CYRÈNE** : Crétois à —, 325 ; rôle de —, 327.
- D**
- DAMAS** : Centre politique et artistique, 113-4, 117, 129, 131, 201, 205-7 ; tessons chypriotes, 71 ; Hazaël, roi de —, 205-6, 214 ; — et Jérusalem, 116 ; poussée araméenne à —, 92.
- DÉLOS** : Bibliographie, 15-16, n° 147 ; — et Crète, 335, 339 ; coupes phéniciennes de Rhénée, 223 n. 2 ; double Héra, 301 et n. 4 ; ivoires de l'Artémision, 191 n. 6 ; Kératôn, 296 et n. 6 ; Niké de —, 293 n. 3 ; plan barlong, 150 n. 2 ; statue de Nikandrè, 340.
- DÉLPHES** : Bibliographie, 15 n° 144 bis ; Apollon à —, 281 ; bronzes crétois à —, 230 n. 2 et 3, 233, 243 ; chapiteaux éoliens, 155 ; coupe phénicienne, 223 n. 2 ; couros crétois, 256, 280 ; couroi argiens, 309, 346, 349 ; — et Crète, 94, 233, 243, 256, 280 ; Gâ à — 279 ; ivoires, 215 et n. 1 ; protomés de bronze, 234 ; triglyphe, 156 n. 5.
- DENDRA** : Bibliographie, 15 n° 140 ; coupe de —, 217 ; objets égyptiens, 77 ; manches de miroirs, 193.
- DICTÉ** : Grande Mère des Dieux au —, 280 ; naissance de Zeus au —, 297. Cf. aussi **PSYCHRO**.
- DICTYNNAION (Crète)** : Temple, 157, n. 1.
- DJEZIREH (sites de la —)** : 73.
- DODONE** : Fragment de bouclier, 233.
- DORIENS** : Migration dorienne, 91-6 ; — en Crète, 93-6 ; à Rhodes, 61, 94, 331 n. 1 ; et Étéocrétois, 102, 261, 353 ; liaison Doriens-géométrique, Doriens-fer, Doriens-incinération, 95, 134 ; liaison Doriens-dédalisme, 135, 261 ; problème de l'art dorien, 307-9.
- DRÉROS (Crète)** : Bibliographie, 14 n° 129 ; découvertes de —, 29, 314 ; Apollon Delphinios, Delphinion, 280, 281, n. 1 ; armes miniatures, 295 ; bronzes (sphyrelata), 231 n. 1, 255, 258-9, 262, 277 ; chasse aux chèvres, 296 n. 6 ; déesse nue, 273 n. 8 ; génie ailé, 295-6 ; groupe des deux déesses, 300 n. 4 ; inscriptions, 103, 146, 314 ; Kératôn, 296 et n. 6 ; Palladion, 295 ; statuettes étéocrétoises, 260 ; triade, 302 n. 4 ; triglyphe dorique, 156.

E

ÉGÉENNE (migration —) : 91-6, 108, 173-4.

ÉGINE : Bibliographie, 16 n° 149 ; Aphaia (culte d' —), 279 ; — dans l'archaïsme, 320, 350-2 ; — et Crète, 350-2 ; inscriptions préhelléniques, 142 ; monnaies d' —, 351 ; peinture mate (céramique à —), 165 ; plaquettes de terre-cuite, 121, 277 n. 3, 350, n. 5 ; oenochoé Castellani, 337-8 ; — et protocorinthien, 341 n. 1 ; rôle dans les guerres médiques, 351 ; ruine d' —, 352 ; trésor d' —, 27, 37, 126 ; vase d'Ulysse, 340, 350 n. 5.

ÉGYPTE : Bibliographie, 18, nos 193-6 ; synchronismes égyptiens pour la chronologie égéenne, 35-6, 196, 254.

Histoire : XII^e dynastie, 144 ; époque hyksos, 162 ; XVIII^e dyn., 35, 76-8, 85, 218 ; Thoutmès III, 36, 162 ; Amenophis III, 77 ; Amenophis IV, 77 ; époque et art d'Amarna : 57, 78 n. 1, 85-7, 111, 143, 167, 218 n. 3, 355 ; XIX^e dynastie, 35, 77-8, 202, 218-220 ; XX^e dynastie, 35, 78 ; Ramsès III, 110 et n. 1 ; 111 et n. 2, 116 n. 4 ; Ramsès VI, 110, n. 1 ; XXI^e dynastie, 110 n. 3 ; époque tanite, 110 et n. 2 ; Sheshonq I^{er}, 110 et n. 4, 112 n. 6 ; Osorkon I^{er}, 110 n. 4 ; XX^e dynastie, 117 n. 3 ; XX^e-XXII^e dynasties, 112 ; XXIV^e dynastie, 220 ; Bocchoris, 111, 220 ; XXI^e-XXIV^e dynasties, 111 n. 3 ; XXVI^e dynastie, 111 ; XIX^e-XXVI^e dynasties, 220 ; Psammétique I^{er}, 254 ; époque saïte, 36, 117, 221, 226, 326, 355.

Relations avec la Crète et l'Égée : Époque minoenne, 43-4, 44 n. 6, 76-7, 86, 142 n. 3, 165, 190, 217 n. 1, 218 ; Époque mycénienne, 38-40, 47, 56-7, 77-8, 80, 85-6, 167, 194, 202-3, 218 n. 3, 355 ; Époque submycénienne et géométrique, 99, 101, 110-3, 122, 209-210, 212 ; Époque archaïque, 112-3, 210, 221, 225-8, 247, 275 n. 1, 312, 350, 355.

Relations avec Chypre : cf. CHYPRE ; avec la Syrie, 67, 71-2, 110-1, 117, 202-3, 209-210, 218-222, 225-6, 233, 303 ; avec la Phénicie, 74, 87, 110-1, 117-8, 120, 124-6, 128 n. 4, 141-5, 149, 207, 209-210, 218-220, 225-6, 233, 247, 303, 355 ; avec la Palestine, 71, 75, 87, 110, 116, 200, 209-210, 221 ;

avec l'Ouest méditerranéen, 111, n. 5.

Bijoux, 125-6 ; bronzes, 111-2, 218-220, 225-6 ; chapiteaux, 151, 153 ; céramique « hyksos », 161-2 ; déesse nue, 265 ; écriture, 141, 143-5, 149 ; faïences, 111-2, 122-4, 350 ; fresques, 78 n. 1, 167 ; ivoires, 111, 200, 202-4, 207, 209-210 ; moules à terres-cuites, 262 ; reliefs, 198 ; scarabées, 112 n. 6, 121-2, 254 ; statuettes, 247 ; tissus 121 ; verre, 85.

ELEUSIS : les Deux Déesses, 300 ; inscriptions préhelléniques, 142 ; objets égyptisants, 112 n. 6.

ELEUTHERNE (Crète) : secaux de faïence, 112 ; torse d' —, 256, 262, 278 n. 2, 307.

ELTYNAIA (Crète) : chapiteau dorique, 156.

ENKOMI (Chypre) : centre d'art mixte, 81 ; céramique (fabrication de —), 166 ; cerfs paissant sur un vase, 211 ; date des trouvailles, 27, 36 ; épanouissement de la civilisation d'Enkomi, 67 ; ivoires, 36, 131, 191, 195-9, 214 ; maître des animaux, 290-1 ; motif de l'arbre sacré, 153 ; — et Ras Shamra, 195 ; support à roulettes, 241-2 ; trépied de bronze, 238 ; type de femme obèse, 213.

ÉPHÈSE : Artémis à —, 279 ; chronologie, 317 n. 4 ; déesse au fuseau, 213 ; déesse nue, 273 n. 2 ; ivoires, 208, 215 ; plaque de bronze, 237.

ÉTÉOCRÉTOIS : dans Homère, 102 ; problème —, 102-7, 134, 260-2, 353, 356 ; survivances préhelléniques attribuées aux —, 103, 272 ; inscriptions, 102-3, 146 ; caractère conservateur des sites —, 134, 259 ; caractère étéocrétois des fabrications crétoises, 53, 216, 255, 259-262 ; opposition entre Doriens et Étéocrétois, 102, 261, 353 ; liaison des Étéocrétois avec Chypre et l'Orient, 106-7, 262, 356.

ÉTRURIE, ÉTRUSQUES : bijouterie, 127 ; importations et influences crétoises, 321, 325, 340 ; migration, 92.

G

GAZI (Crète) : déesses de —, 246, 259.

GÉLA : fondation créto-rhodienne, 322, 325-6 ; importations crétoises, 321-2.

GEZER : cratère de —, 160-1 ; femme obèse, 213 ; plaquette de terre-cuite, 275 n. 1.

GORTYNE (Crète) : Bibliographie, 14 n° 130 ; ville archaïque mal connue, 29 ; Pythion, 150 n. 2, 348 n. 2 ; sculptures archaïques, 258, 314.

H

HAGIA TRIADA (Crète) : Bibliographie, 12 n° 107 ; déesse en amazone, 288 n. 4 ; destruction du palais, 48 ; dieu sur un sceau, 289 n. 5 ; égyptiens (objets —), 76 ; inscriptions, 142 n. 5 ; plastique mycénienne, 245 et n. 1-2, 268 ; potnia, 287 ; sarcophage, 168-9, 289 ; sphinx, 190 n. 3.

HALICARNASSE : Doriens à —, 94.

HAMA, HAMATH : Bibliographie, 17 n° 180 ; Araméens à —, 92, 114 ; centre politique et artistique, 129-130, 176 ; céramique « hourrite », 73 ; ivoires, 203, 207 ; témoins mycéniens, 71.

HÉBREUX, ISRAËLITES : apogée de leur puissance, 113 ; art des — et art phénicien, 116, 241-2 ; monarchie unifiée, 113 ; scission du royaume, 110, 113.

HITTITES : Bibliographie, 17 n° 168-171 ; découvertes, 43 ; *Histoire et relations avec l'Égée* : époque préhittite, 68-9 ; époque minoenne, 43 ; époque mycénienne, 35 n. 2, 41 n. 2, 43 n. 3 ; 58-9, 68-9 ; ruine de l'empire, 108 ; liaison avec le phrygien, 109 n. 1 ; époque archaïque, 312, 346 ; divisions géographiques du monde hittite, 68 ; empire de Cappadoce, 68 ; monde syro-hittite de l'âge du Bronze, 68-70, 80, 114, 193, 268 n. 5, 287 n. 2 ; villes néo-hittites, 114, 117-8, 129-130, 132, 207, 346 ; panhethitisme, 58 n. 2 ; céramique, 69, 162 ; chars, 198 ; divinité ailée, 288 n. 3 ; fer, 96 ; glyptique syro-hittite, 70-1, 80-2, 266, 270, 288 n. 3 ; incinération, 96 n. 2 ; ivoires, 131, 200 n. 4, 207 ; potnia nue, 288 ; reliefs néo-hittites, 131-2 ; religieuse (influence), 193, 265 n. 1, 269 et n. 6, 270, 287 n. 2, 288 ; système d'écriture, 142, 145-6.

HOURLITES : céramique « hourrite », 72-4, 165 et n. 2 ; cylindres, 80-2 ; découverte de la civilisation des — 44 et n. 2 ; déesse, 247 ; dieu Teshoub, 269-270 ; hilani, 150 n. 2 ; Syrie hourrite et ses relations avec l'Égée, 69-73, 87 ; avec l'Assyrie, 73 ; civilisation prolongée par celle de la Syrie du Nord, 114, 128-9.

HYMETTE : inscription sur lesson géométrique, 148.

I

IALYSOS (Rhodes) : Bibliographie, 16 n° 150 ; fouilles de —, 60 n. 6 ; cylindre (imitation de —), 83 ; frise dans le décor céramique, 169 n. 5 ; géométrique à —, 332.

IAZILI KAIA : cortèges nuptiaux, 270 et 271 n. 1 ; dieux ailés, 288 n. 3 ; dieu sur panthère, 289 n. 5.

IDA (Crète) : Bibliographie, 14 n° 131 ; découvertes de l' —, 28, 307, 314-5 ; bijoux, 28, 127-8, 237 n. 3, bouclier d'argile, 234 n. 6 ; boucliers de bronze, 36, 106, 169, 229-234, 261-2, 284 ; coupes phéniciennes, 223-8 ; couros, 280 ; Dactyles de l' —, 253 ; déesse nue, 274 n. 3, 275, 292, 299 ; faïence (objets de —), 123-4, 350 ; figures accolées dos à dos, 211-2, 302-3 ; Grande Mère des Dieux, 280 ; ivoires, 208-214 ; lamelle d'or, 237 et n. 3 ; pierre gravée mycénienne, 104 ; support à roulettes, 154, 242-3 ; tête de bronze, 258 ; Zeus et Courètes, 280, 295-6.

IDALION (Chypre) : coupe d' —, 228.

IONIE : Relations de l'Ionie et du monde égéen ; colonisation préionienne, 50-1 ; civilisation préionienne et monde mycénien, 58-60 ; géométrique en — 109 ; colonisation ionienne, 94-5, 109 ; influence tardive de l'Ionie, 294, 330-1 ; phase ionisante de l'archaïsme, 349-350 ; dualisme dorien-ionien, 258, 307-8 ; panionisme, 58 n. 2, 120, 155-6, 204, 299, 308-312, 315-6 ; — et Crète, 150 n. 1, 155-6, 309-318 ; — et Lydie, 109 n. 1, 316 ; — et protocorinthien, 341 ; et Rhodes, 331, 334-5. Bijouterie, 127 ; céramique, 185 ; ivoires, 215 et n. 1 ; plastique, 247 et n. 2, 258, 263 ; terres-cuites, 235.

IOUKTAS (mont) (Crète) : tombe de Zeus, 297.

ITANOS (Crète) : — et Phéniciens, 119.

J

JÉRICHO : céramique mycénienne, 75. JÉRUSALEM : art du métal, 241-2 ; palais et temple, 116-7, 154 ; plaquettes de terre-cuite, 275 n. 1.

K

KAKOVATOS : imitation de cylindre oriental, 83.

- KARPHI (Crète) : idoles de — 246, 259 ; site-refuge des Étéocrétois, 102, 314 et n. 6.
- KAVOUSI (Crète) : Fer, 99 n. 1 : fragments de faïence, 112 ; incinération, 96 n. 2 ; plaque de bronze, 236, 295 ; proto-corinthien à —, 344 n. 3 ; survivances préhelléniques, 106.
- KHORSABAD : ivoires de —, 204 n. 6.
- KISAMOS-POLYRRHENIA (Crète) : proto-corinthien à —, 344 n. 3.
- KLAGENFURT (Musée de —) : tête de bronze crétoise, 255, 258.
- KORAKOU : céramique à peinture mate, 165 ; style à métopes, 170.
- KRUSONAS (Crète) : déesse drapée, 276, n. 5 ; déesse nue, 273 n. 9.
- KULTÉPÉ : idoles accouplées, 301.
- L**
- LAPITHOS (Chypre), céramique crétoise MA III à —, 64 ; lit cultuel, 271 ; plaquettes d'or, 275-6.
- LARISA de l'HERMOS : site préhistorique, 60 n. 2, 109 n. 1 ; chapiteau proto-ionique, 155 ; plan barlong, 150 n. 2 ; terres-cuites architectoniques, 150 n. 1.
- LARNAKA (Chypre) : support à roulettes, 241-2.
- LASSITHI (Crète) : tête d'ivoire mésopotamienne, 189.
- LATO (Crète) : Bibliographie, 14 n° 132 ; fouille, 29 : déesse courotrophe, 278 ; déesse drapée, 276 n. 3 et 5, 277 n. 3, 278 n. 1 ; déesse nue, 273 n. 6-8 et 10 ; Eileithyia à —, 279-280, 301 ; maître des chevaux, 295 et 296 n. 2 ; potnia, 292-3 ; statuette orientalisante, 247 ; terres-cuites, 135, 249 n. 3, 251-2, 255, 262 n. 1, 314.
- LESBOS : niveau mycénien, 60 n. 2.
- LIGORTYNO (Crète) : cratère de —, 171.
- LINDOS (Rhodes) : et Chypre, 333-4 ; et Crète, 334 n. 1 ; groupes des deux déesses, 301, n. 4 ; inscriptions des deux déesses, 300 n. 6 ; scarabée, 112 n. 6 ; statuette de Resheph, 84 ; type de la Vénus pudique, 275 n. 5.
- LOURISTAN : héros combattant les fauves, 294-5.
- LOUVRE (Musée du —) : plaquette crétoise, 255 ; 276 n. 5.
- LYCIE : et monde mycénien, 62.
- LYDIE : et Ionie, 109 n. 1, 316.
- LYON (Musée de —) : Aphrodite, 315.
- LYTTOS (Crète) : site, 29 ; — et Karphi, 102 n. 2.
- M**
- MALATYA : 114.
- MALLÈS (Crète) : statue assise, 255.
- MALLIA (Crète) : déesse nue, 266 ; maître des animaux, 289 ; vase plastique, 268.
- MARASH : site de —, 114, 129 ; Araméens à —, 92 ; coiffure des déesses, 193.
- MARI : et monde égéen, 69 n. 3, 169, 270 et 271 n. 1 ; geste du couple, 282 ; lions gardiens, 287 n. 2.
- MARONI (Chypre) : vase submycénien (?), 178 n. 1.
- MARSEILLE : géométrique grec à —, 321-2, 322, n. 1.
- MEGIDDO : Bibliographie, 18 n° 191 ; céramique mycénienne, 75 et n. 3 ; importance à l'époque de transition, 117, 130 ; influence égyptienne, 110 ; céramique bichrome, 161 et n. 2 ; céramique « philistine », 175-6 ; chapiteau, 154 ; ivoires, 200-1 ; lion de faïence, 123 ; lits volifs, 271 n. 2 ; plaquette de terre-cuite, 275 n. 1 ; scarabée, 122 ; support de lampe, 241 ; support à roulettes, 242.
- MÉLOS : Bibliographie, 15 n° 145 ; bijouterie, 340 ; caractère dorien, 94 ; céramique du Bronze moyen, 164 ; céramique mélienne archaïque, 339 ; écriture préhellénique à —, 142 ; écriture archaïque à —, 117, 148.
- MÉNIDI : objets égyptisants à — 77.
- MIDÉA : coffret, 152 ; déesse sur taureau 288.
- MILATOS (Crète) : — et Anavlochos, 102 n. 2 ; larnax de Phanourios, près —, 167.
- MILÉA (Chypre) : céramique, 163-4, 178.
- MILET : céramique MRI, 60 n. 3, 165 ; céramique mycénienne, 60 n. 3 ; fabrique de faïences, 124 ; fragment de bouclier crétois, 233.
- MOCHLOS (Crète) : vase plastique, 268.
- MOULIANA (Crète) : anneau d'or, 127 ; cratère, 101, 178 ; fer, 99 n. 1 ; incinération, 96 n. 2.
- MYCÈNES : Bibliographie, 15 n° 138 ; Athéna à —, 279 ; capitale du monde achéen, 49 ; cylindres orientaux ou imitations, 81-2 ; déesse assise sur une tête de lion, 288 ; déesse nue, 266, 268, 288, 292 ; dompteur de lion, 290

encensoir syrien, 212-3 ; frise dans le décor céramique, 169 ; griffon, 190 ; inscriptions préhelléniques, 142 ; ivoires, 189-194, 196 ; corne d'ivoire, 84, 152, 193-4 ; groupe d'ivoire, 192 n. 1, 301 et n. 4 ; objets égyptiens, 76-7 ; objets de métal, 41, 217 et n. 1 ; peinture mate (céramique), 165 ; poignards, 36 ; porte aux lionnes, 36, 287 n. 6 ; sphinx, 190 ; statuette de Resheph ; temple dorique, 346 ; tête archaïque, 255-6, 346-7 ; trésor d'Atrée, 152 et n. 3 ; vases au chariot, 168 ; vase des guerriers, 37 ; vases méliens, 164.

MYCÉNIENNE (civilisation) : Question mycénienne, 7 sq., n^{os} 1 sq. (bibliographie), 35-45 ; problème chronologique, 35-8 ; problème de l'origine, 38 sq. ; théories « orientalistes », 37 sq ; 86 ; théories « occidentalistes », 38 sq., 86, 105 ; origine crétoise, 36, 39 ; la « koiné » mycénienne, 49-53, 58, 60-1, 63, 73, 75, 78, 86-7, 96, 111, 139, 200 ; subdivisions à l'intérieur de la « koiné », 49 et n. 5 ; relations avec les civilisations étrangères, cf. CHYPRE, ÉGYPTE, PALESTINE, PHÉNICIE, SYRIE, etc. ; analogies entre mycénien et archaïque, 35, 37-8, 87, 104-5, 139 ; mycénien et submycénien, 57, 96-7, 130 ; mycénien et géométrique, 37, 53-4, 96, 250 ; mycénien et étéocrétois, 259-260 ; mycénien et ionien, 36, 58-60, 109, 309, 316, 318 ; mycénien et protocorinthien, 37.

Bronzes mycéniens, 217-8 ; céramiques, 55 n. 3, 158, 165 sq. ; élaboration des thèmes éoliens et ioniques, 151-2 ; iconographie, 266-272, 288-291, 302-3 ; ivoires, 189-203 ; plastique, 244-6, 259 n. 3.

N

NAUCRATIS : fondation de —, 112, 232 ; fabrique de faïence, 122 ; rôle de Naucratis, 326.

NAXOS : Nicandré de —, 278, 340.

NÉANDRIA : chapiteau proto-ionique, 155.

NÉZÉRO (Thessalie) : statuette de Resheph, 84.

NIMROUD : coupes phéniciennes, 225-6 ; ivoires, 36, 123, 132, 191, 203-5, 209, 211, 213 n. 4, 214, 302-3.

O

OLOUS : Apollon Delphinios à —, 281 ; Arès et Aphrodite à —, 284, 295 ; recherches à —, 314.

OLYMPIE : coupes phéniciennes, 223 n. 2, 226-8 ; Héra d' —, 346 ; protomés de bronze, 234 ; tête de bronze d' —, 255, 258.

ORCHOMÈNE : inscriptions préhelléniques, 142.

OXFORD (Musée d' —) : tête de terre-cuite crétoise, 255 ; fragments d'une tête de bronze, 258.

P

PALAIKASTRO (Crète) : Bibliographie, 13 n^o 111, 14 n^o 134 ; bouclier de bronze, 230 sq. ; frise de terre-cuite, 150 n. 1, 260 ; imitation de cylindre oriental, 82 ; Zeus de l'hymne de —, 297.

PALESTINE : Bibliographie, 18 n^{os} 187-191 bis ; *Histoire et relations avec le monde égéen*, Bronze moyen, 74 et n. 5 ; époque mycénienne, 63, 74-5, 87, 95, 168, 171 ; submycénien, 115-6, 173-6, 185 ; débuts du Fer, 113, 115-6, 185 ; apogée de la Civilisation palestinienne, 108, 113-4, 115-7 ; relations avec les autres civilisations, cf. CHYPRE, ÉGYPTE, PHÉNICIE, SYRIE ; subit l'influence mésopotamienne, 160-1.

Céramique, 160-1, 168, 173-5 ; élaboration des formules ioniques, 153, 239 ; encensoir syrien, 212 ; écriture, 143-4 ; ivoires, 200-1 ; plaquettes « dédaliques » en terre-cuite, 267, 274, 275 n. 1, 298-9 ; plastique (petite), 247 n. 4, 251 n. 2, 262, 267 ; thèmes religieux, 271 n. 2, 274-5.

PAMPHYLIE : et monde mycénien, 62.

PAROS : céramique de —, 336 sq.

PATSO (grotte de —) : statuette de Resheph, 84.

PAZARLI (Asie-Mineure) : plaques de terre-cuite, 109 n. 1.

PERACHORA : coupe phénicienne, 223 n. 2 ; objets égyptiens, 112 ; plaquettes à reliefs, 255, 284 n. 2, 296 n. 3.

PHAISTOS (Crète) : Bibliographie, 12 n^o 106, 14 n^o 135 ; destruction du palais, 48 ; — mycénienne mal connue, 28 ; bouclier de bronze, 230 sq. ; cimetières, 56 n. 3 ; disque de —, 142 n. 4 ; gourde de verre, 85 ; objets égyptiens, 76 ; plan barlong, 150 n. 2 ; potnia nue, 292 ; Rhéa à —, 280, 294.

- PHANÉROMÉNI** (grotte près —) (Crète) : bronze syrien, 248 ; déesse nue, 273 n. 6.
- PHÉNICIE** : Bibliographie, 16-17, n^o 166-7 ; *Histoire et relations avec la Crète et l'Égée* : Bronze moyen, 74 n. 5, 145, 147 ; Mycénien, 37, 41-5, 63, 74, 87, 118, 199-200, 222, 247, 355 ; submycénien, 99, 118 ; Apogée de la civilisation phénicienne, 113-4 ; thalassocratie, 324 ; colonisation phénicienne et colonisation grecque, 321 sq. ; — et Grèce archaïque, 111-128, 133, 147-9, 154, 208-214, 223-9, 232-3, 262, 323, 355 ; Phéniciens dans les îles grecques, 119.
- Relations avec les autres civilisations : avec la Palestine, 116-7, 200, 241 ; différences entre art phénicien et art syrien du nord, 69-74, 117-8, 128, 132-3, 204-5, 207 ; Phéniciens et Etrusques, 42, 127 ; cf. aussi CHYPRE, ÉGYPTE.
- Architecture, 116 et n. 4 ; bijouterie, 126-7 ; objets de bronze, 116-7, 125, 221 sq. ; écriture, 120, 141, 144-9 ; objets de faïence et fritte, 73, 122-5 ; ivoires, 117, 125, 131, 199-200, 203 sq., 208 sq. ; petite plastique, 125, 247, 262, 275 n. 1 ; scarabées et sceaux, 121-2 ; thèmes éoliques et ioniques, 153-6 ; tissus, 120-1 ; verre, 85.
- PHILISTINS** : rôle des —, 43, 75, 95, 108, 113, 145 ; céramique « philistine », 159, 170, 173-5 ; petite plastique, 274 n. 4.
- PHRYGIENS** : 108-9, 129, 177.
- PRAIOS** (Crète) : Bibliographie, 14 n^o 136 ; armes miniatures, 295 ; céramique, 185 n. 6, 186-7, 260 n. 3, 261, 340 ; couple divin, 281, 283 ; déesse drapée, 277 n. 3 et 5, 278 n. 1 ; déesse nue, 273 n. 5 et 6 ; inscriptions de —, 102-3, 146, 314 ; pierre gravée préhellénique, 104 ; terres-cuites, 260, 308, 314.
- PRÉNESTE** (Palestrina) : coupe, 219, 228-9 ; ivoires, 214 ; support de la tombe Barberini, 234.
- PRINIAS** : Bibliographie, 14 n^o 137 ; découvertes, 29, 310-2 ; Athéna, 280 ; bouclier d'argile, 234 n. 6 ; chapiteaux (?), 155-6 ; chevaux, 339 n. 3 ; déesse au fuseau, 213 ; déesses jumelées, 300 ; frise de pierre, 150 n. 1, 169 ; potnia entre chevaux, 293 ; sculptures, 256, 262, 277-8.
- PROTOCORINTHIEN** : généralités, 37, 42 ; céramique, 181-2, 187, 254, 315 n. 4, 340 sq. ; — et Crète, 182 et n. 5, 187, 235, 318, 338, 340 sq. ; coupe Tyzkiewicz, 229, 233.
- PSYCHRO** : protocorinthien à —, 344 n. 3 ; statuette d'Amon, 112 ; statuette d'ivoire, 215 ; têtes de terre-cuite, 254.
- PYLOS** : inscriptions préhelléniques, 142.
- Q**
- QADESH** : documents mycéniens, 71 ; déesse de —, 298-9.
- QATNA** : documents mycéniens, 71.
- R**
- RAS SHAMRA** : Bibliographie, 16 n^o 166 ; relations avec la Crète et le monde égéen, 56-7, 65, 67-8, 81, 165-6 ; avec Chypre, cf. CHYPRE ; céramique préhistorique, 159 ; du 2^e niveau, 161 ; chronologie, 195-6 ; coupe et plat d'or, 132, 198, 221-2 ; dieux, 265, 269 n. 6, 288 n. 3 ; encensoir syrien, 212 ; écritures, 143-4 ; ivoires, 84-5, 192, 199, 267, 287 ; langues, 141 ; pendentifs d'or, 267, 275, 292, 299 ; phallus, 271 ; plaquettes « dédaliques », 247, 267 ; statuettes mycéniennes, 246 ; statuette de Resheph, 83-4 ; trépied, 239.
- RETHYMNO** (Crète) : mitra, 231 et n. 1, 310, 312 n. 1.
- RHODES** : Bibliographie, 16 n^o 150-4 ; liaison permanente avec la Crète et Chypre, 47-8, 61, 148-9, 328-9, 331 ; *Histoire et relations avec la Crète et le continent grec* : époque minoenne, 60 n. 3, 61 n. 1, 165 ; époque mycénienne, 49-50, 56, 60-1, 77, 166, 168-9 ; au temps de la migration, 108 ; Doriens à — 61, 94 ; thalassocratie rhodienne, 324 ; — et Phéniciens, 118 ; importance de Rhodes dans l'archaïsme, 326-7, 334-5 ; — et la Crète archaïque, 182, 185, 325, 331-5 ; — et l'Ionie, 331 ; — et les Cyclades, 335 sq. ; — et protocorinthien, 334-341 ; et l'Ouest méditerranéen, 321 sq., 342 ; triomphe du VI^e siècle, 349.
- Emprunt de l'alphabet, 148-9 ; bijouterie, 61, 127, 254 ; céramique minoenne, 61 n. 1 ; mycénienne, 61, 77, 166, 168-9 ; géométrique, 331-3 ; orientalisante, 182, 185, 333-4 ; dédalisme rhodien, 254, 258, 262-3 ; objets

- égyptiens ou égyptisants, 77, 112 n. 6 ; faïences, 122-4 ; ivoires, 195 ; monnaies éginétiques, 351 ; petite plastique, 251 et n. 2 ; pithoi à reliefs, 297 n. 3 ; terres-cuites, 252.
- ROME : sanctuaire de Véjois, 150 n. 2.
- S**
- SABOUNI : tessons mycéniens, 72, 129.
- SAKTSCHÉ-GÖZÜ : 129, 153.
- SAMARIE : chapiteau monumental, 154 ; influence égyptienne, 110 ; ivoires, 117 et n. 3, 153 et n. 5, 203 n. 4, 206-7, 226 ; palais de —, 116 ; prise de —, 113.
- SAMOS : bain de la déesse, 302 ; type dédalique, 278 n. 3 ; déesse nue, 273 n. 2 ; groupe des deux déesses, 301 n. 4, 302 n. 1 ; géométrique samien, 333 et n. 3 ; guerrier sur un vase, 297 n. 3 ; Héra à — 279 ; hiéros gamos, 286 ; lutte contre Égée, 350-1 ; mycénien à — 60 ; statuette phénicienne, 125.
- SCHILLER (collection) : couronne d'or syrienne, 126, 248.
- SENDJIRLI : Bibliographie, 17 n° 172 ; centre politique et artistique, 70, 92, 114, 129, 207-8 ; céramique, 176 ; coiffure des déesses, 193 ; dieu debout sur des lions, 294 ; inscriptions, 146-7 ; ivoires, 131-2, 208 ; lion hittite à —, 338, 346 ; reliefs, 132-3.
- SICYONE : ateliers des Dédalides, 349 ; cf. PROTCORINTHIEN.
- SIDON : grande époque de —, 113-4, 118 et n. 2 ; faïences, 122-3 ; céramique mycénienne, 42, 74 ; naos avec déesses égyptisantes, 333 ; tissus, 120.
- SINAI : inscriptions du —, 143-5.
- SOUNION : Couros du —, 349.
- SPARTE : Bibliographie, 15 n° 144 ; Artémis à —, 279 ; — et Crète, 94, 215 ; dédalisme, 258-9 ; déesse nue, 274 n. 2 ; déesses jumelées, 300 et n. 3 ; objets égyptisants, 112 n. 6 ; Eileithya à —, 279 ; ivoires, 208, 214-5, 352 ; potnia, 293 n. 3 ; statuette adossée à un pilier, 123.
- SPATA : Frise dans le décor céramique, 169 ; plaque d'ivoire, 191 ; sphinx mycénien, 190 ; tête de guerrier, 196.
- STA LENIKA (Crète) : plan barlong, 150 n. 2.
- SUSE : céramique, 135, 159, 172, 176 ; lits votifs, 271.
- SYRACUSE : importations crétoises, 321.
- SYRIE : Bibliographie, 17 n° 172-186 ; rôle intermédiaire, 43-4, 47, 60, 69-73, 294 ; Syrie côtière, cf. PHÉNICIE ; Syrie intérieure et ses divers centres, 69-73, 113-4, 128-133 ; *Histoire et relations avec la Crète et le monde égéen*, époque mycénienne, 40 sq., 65, 69-73, 80-3, 87, 92-5, 168, 198-9, 200-1, 218, 223, 246, 267, 269-271, 355 ; effet de la migration, 91-2 ; époque de transition, 176-7 ; apogée de la civilisation syrienne, 108, 113-4, 116-7 ; époque géométrique et archaïque, 128-133, 185 n. 4, 206, 212, 228, 232-3, 246-8, 262-3, 274-5, 299, 355 ; Relations avec l'Assyrie, 73, 128, 206 ; cf. aussi CHYPRE, ÉGYPTE, HITITES, HOURRITES, PHÉNICIE.
- Bijouterie, 126-7, 246 ; bronzes à reliefs, 125, 132, 218-223, 226, 233 ; petits bronzes, 246-8 ; cachets, 80-3 ; céramique, 160 n. 1, 162-3, 168, 176-7 ; élaboration des thèmes éoliens et ioniques, 153, 239 ; encensoirs, 212-3 ; ivoires, 125, 131-2, 188, 192-5, 201, 203 ; petite plastique, 246, 262-3, 274-5 ; reliefs, 130-1 ; influence religieuse, 267, 269-271, 274-5, 288 n. 3, 289, 292, 297, 299 ; statuette de Resheph, 83-4 ; terres-cuites, 135 ; type de femme obèse, 213 ; verre, 84-5.
- T**
- TAL ATCHANA : — et Égée, 69 n. 3, 72, 165 ; ivoires, 201.
- TAMASSOS (Chypre) : céramique, 178 n. 4.
- TARENTE : — et Crète, 321 ; plaquette de —, 284 et n. 2, 285 ; terres-cuites, 256.
- TARQUINIA : — et Crète, 321 ; vase de Bocchoris, 111-2, 214, 220.
- TÉGÉE : disque de bronze, 291, n. 4.
- TÉKÉ (Crète) : idole cycladique, 301 n. 4.
- TELL BILLA : céramique, 159 n. 5.
- TELL el AMARNA : Bibliographie, 18 n° 193 ; archives, 141 n. 3 ; ateliers de verrerie, 85 ; fresques, 78 n. 1 ; — et monde mycénien, 77-8 ; cf. aussi ÉGYPTE.
- TELL FARA (près GAZA) : coupe d'argent, 221 ; ivoire, 202.
- TELL HALAF : Bibliographie, 17 n° 176 ; centre politique et artistique, 72-3, 92, 114, 129-130 ; céramique préhistorique, 159 ; ivoires, 201 ; palmette pré-ionique, 153.

TELL TAYINAT : 129.

THÈBES : inscription linéaire, 142 ; vase de verre, 85.

THÉRA : bibliographie, 15 n° 146 ; bijouterie, 340 ; caractère dorien, 94 ; — et Crète, 335, 337, 343 ; écritures, 120, 142, 148 ; objets égyptisants, 112 n. 6 ; monnaies d'Égine, 351 ; effacement au VI^e siècle, renaissance hellénistique, 352 n. 5.

TIL BARSIP : 129.

TIRYNTHÉ : Bibliographie, 15 n° 139 ; céramique, 168 ; cylindre oriental, 82 ; fresques, 168, 211 n. 4 ; Héra à —, 279 ; inscriptions préhelléniques, 142 ; statuette de Resheph, 84 ; trépied, 239.

TÔD : trésor de —, 218.

TROIE : objets de métal, 41 ; Troie II, 59 ; influence de — au MM, 266 ; Troie VI-VIIa et monde égéen, 59-60 ; incinération, 96, n. 2.

TYLISSOS (Crète) : Bibliographie, 13 n° 112 ; cylindre hittite, 80 ; idoles en cloches, 301 n. 4 ; incinération, 96 n. 2.

TYR : centre d'art supposé, 117, 122-3, 207 ; apogée, 113-4 ; — et Jérusalem, 116 ; plaque de bronze, 222 ; — et Rhodes, 61 ; tissus, 121.

V

VAPHIO : objets égyptisants, 76 ; gobelets, 41, 198, 217.

VARI : cylindre oriental, 82.

VEII : — et Crète, 322 ; type de cheval, 339 n. 3.

VROKASTRO (Crète) : Bibliographie, 13 n° 120 ; céramique et époques successives, 98-100, 329 ; faïence (sceaux de —), 99, 112, 122, 232 n. 4 ; fer, 98-9 ; incinération, 96 n. 2, 99 ; survivances mycéniques et submycéniques, 106, 158 ; trépied de bronze, 99, 239-240.

Z

ZAKRO (Crète) : Bibliographie, 13 n° 110 ; figures ailées, 288 n. 2 ; potnia, 287.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES CARTES

- A. — La Crète dans le monde méditerranéen.
- B. — Le Proche-Orient.
- C. — La Crète à l'époque archaïque.

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

- Fig. 1. — Développement d'un cylindre cypro-minoen d'Astrakous, près Cnossos. D'après *P. of M.*, IV, fig. 351.
- Fig. 2. — Cylindre crétois de Hagia Pelagia, près Candie. D'après *P. of M.*, IV, fig. 436.
- Fig. 3. — Cylindre crétois du port de Cnossos. D'après *P. of M.*, IV, fig. 437.
- Fig. 4. — Motif de lys crétois (maison des fresques). D'après *P. of M.*, II, fig. 266 C.
- Fig. 5. — Tesson de Tal Atchana. D'après *Arch. Mitt. aus Iran*, VIII, pl. XI, fig. 120.
- Fig. 6. — Ivoire d'Arslan Tash. D'après F. Thureau-Dangin, *Arslan Tash*, n° 98, pl. XLV.
- Fig. 7. — Tesson d'Assur. D'après *Arch. Mitt. aus Iran*, VIII, pl. VI, fig. 105 b.
- Fig. 8. — Cratère de Gezer. D'après Vincent, *Syria*, 1924, pl. XLIV A.
- Fig. 9. — Motif sur un vase de Ras Shamra. D'après Schaeffer, *Missions en Chypre*, fig. 24.
- Fig. 10. — Motif sur un vase de Miléa, à Chypre. D'après *ibid.*, fig. 20.
- Fig. 11. — Motif sur un vase de Miléa, à Chypre. D'après *ibid.*, fig. 21.
- Fig. 12. — Larnax d'Anoja. D'après *P. of M.*, IV, fig. 281.
- Fig. 13. — Vase de Phaistos. D'après *P. of M.*, IV, fig. 280 b.

- Fig. 14. — Tesson « mino-cilicien ». D'après *P. of M.*, IV, fig. 485.
- Fig. 15. — Vase « philistin ». D'après E. Saussey, *Syria*, 1924, pl. XLIII, 5.
- Fig. 16. — Motif d'un vase de Hama. D'après H. Ingholt, *Rapport préliminaire...* pl. XXX, 1.
- Fig. 17 et 18. — Motifs d'une amphore chypriote. D'après M. Rutten, *Mélanges syriens*, pl. I.
- Fig. 19. — Zone de motifs d'un vase géométrique crétois. D'après Doro Levi, *Arkadès*, fig. 639.
- Fig. 20 et 21. — Vases orientalisants de Cnossos. D'après Payne, *BSA*, XXIX, pl. XIV et XVIII.
- Fig. 22. — Motif d'un vase orientalisant de Fortezza, près Cnossos. D'après M. Hartley, *BSA*, XXXI, pl. XII.
- Fig. 23. — Manche de miroir de Zafer Papoura. D'après Evans, *Prehistoric tombs*, fig. 69.
- Fig. 24. — Griffon de Mycènes. D'après Bossert, *All Kreta*³, fig. 53.
- Fig. 25. — Manche de miroir d'Enkomi. D'après Bossert, *All Kreta*³, fig. 491.
- Fig. 26 et 27. — Sphinx et cerf d'ivoire d'Arslan Tash. D'après F. Thureau-Dangin, *Arslan Tash*, nos 31 et 61, pl. XXXI et XXXVI.
- Fig. 28, 29 et 30. — Ivoires de l'Ida. D'après Kunze, *AM*, 1935-6, pl. LXXXIV, nos 1, 11 et 14.
- Fig. 31. — Motif décorant une poignée d'épée de Zafer Papoura. D'après *P. of M.*, IV, fig. 851.
- Fig. 32. — Motif de la coupe d'or de Ras Shamra. D'après Schaeffer, *Ugaritica*, I, fig. 26.
- Fig. 33. — Lame de bronze phénicienne. D'après A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. XXI, 4.
- Fig. 34 et 35. — Coupes phéniciennes de l'Ida. D'après *Museo italiano*, II, pl. VI, 1 et 2.
- Fig. 36. — Mitra de Rethymno. D'après Poulsen, *AM*, 1906, pl. XXIII.
- Fig. 37. — Plaque de bronze de Kavousi. D'après H. A. Boyd, *AJA*, 1901, p. 148, fig. 11.
- Fig. 38. — Plaque de bronze de Cnossos. D'après *JHS*, 1933, p. 291, fig. 16.
- Fig. 39. — Trépied de Vrokastro, D'après E. H. Hall, *Vrokastro*, fig. 80.
- Fig. 40. — Terre cuite de Cnossos. D'après *P. of M.*, I, fig. 14.
- Fig. 41. — Vase plastique crétois. D'après S. Wide, *AM*, 1897, pl. VI.
- Fig. 42 et 43. — Plaquettes d'or de Ras Shamra. D'après *Syria*, 1932, pl. IX, 3 et 4.

- Fig. 44. — Impression d'un cachet de Cnossos. D'après *P. of M.*, IV, fig. 596.
- Fig. 45. — Terre cuite de l'Anavlochos. D'après *BCH*, 1931, pl. XVI, 4.
- Fig. 46. — Plaquette de terre-cuite de Tell beit Mirsim. D'après W. F. Albright, *Mélanges syriens*, p. 111, pl. A 5.
- Fig. 47 et 48. — Plaquettes d'or de Lapithos. D'après *Swedish Cyprus expedition*, I, pl. XLIV, n° 41, et CLV, n° 5.
- Fig. 49. — Terre-cuite crétoise du Louvre. D'après *BCH*, 1931, pl. XV, 1.
- Fig. 50. — Terre-cuite de l'Anavlochos. D'après *BCH*, 1931, pl. XVI, 3.
- Fig. 51. — Terre-cuite de Praisos. D'après *BCH*, 1931, pl. XVII, 2.
- Fig. 52. — Dame au fuseau de Prinias. D'après *Mem. Ist. lomb.*, XXII, 1910, pl. IV, 9.
- Fig. 53. — Plaquette de Tarente. D'après E. Langlotz, *Antike Plastik*, p. 114, fig. 1.
- Fig. 54. — Cachet de Mycènes. D'après *P. of M.*, IV, fig. 573.
- Fig. 55. — Cachet de Cydonia. D'après *ibid.*, fig. 391 bis.
- Fig. 56. — Cylindre de Chypre. D'après Schaeffer, *Missions en Chypre*, fig. 49.
- Fig. 57. — Détail d'un bronze de l'Ida. D'après *Museo italiano*, II, pl. II.
- Fig. 58. — Motif sur un couvercle de vase de Cnossos. D'après *Jahrb.*, 1933, col. 309-10, fig. 20-21.
- Fig. 59. — Plaquette de Tell beit Mirsim. D'après W. F. Albright, *Mélanges syriens*, p. 111, pl. A 6.

TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE

- Pl. I. Corne d'ivoire de Mycènes. Photo du Musée d'Athènes.
- Pl. II. Boîte d'ivoire d'Enkomi. D'après A. S. Murray, *Excav. in Cyprus*, pl. I.
- Pl. III. Pyxis d'ivoire d'Athènes. D'après *BCH*, 1939, pl. LV.
- Pl. IV. Cylindre du musée de Beyrouth. Photo du musée, communiquée par H. Seyrig.
- Pl. V. Reliefs de Tell Halaf (1, 2, 4) et de Malatya (3). D'après von Oppenheim, *Tell Halaf*, pl. XIX a et b, pl. V a; Ed. Meyer, *Reich und Kultur der Chetiter*, pl. VI.
- Pl. VI. Statues de Tell Halaf (1 et 2) et de Sendjirli (3), statuettes égyptiennes (4-5). D'après von Oppenheim, *Tell Halaf*, pl. XXXV, a et b; *Ausgrabungen in Sendschirli*, IV, fig. 265.

- Pl. VII. Couronne d'or de Syrie. D'après *Sammlung Baurat Schiller*, pl. XL.
- Pl. VIII. Bouclier de bronze de l'Ida. D'après Kunze, *Kretische Bronzereliefs*, Beilage I.
- Pl. IX. Boucliers de bronze de l'Ida et de Palaikastro (détails). D'après *ibid.*, pl. 27 et 23.
- Pl. X. Vases d'Arkadès. D'après Doro Levi, *Arkadès*, fig. 431 et 443 a.
- Pl. XI. Alabastre de Cnossos et mitra d'Axos, d'après *JHS*, 1933, p. 293, fig. 17 et *Annuario*, XIII-XIV, pl. XIII.
- Pl. XII. Vase en faïence d'Arkadès. D'après Doro Levi, *Arkadès*, pl. XXI.
- Pl. XIII. Déesse de Gazi et statuettes de Karphi. D'après 'Εφ. ἀρχ., 1937, pl. 2, fig. 1, et Pendlebury, *The archaeology of Crete*, pl. XLI, 1-2.
- Pl. XIV. Tête de bronze au musée de Karlsruhe. D'après F. Studniczka, *Antike Plastik*, pl. XX.
- Pl. XV. Statuettes de bronze de Dréros. D'après *BCH*, 1936, pl. LXIII et photo Marinatos.
- Pl. XVI. Criophore du Musée de Berlin. D'après K. A. Neugebauer, *Die minoischen und archaisch-griechischen Bronzen*, n° 158, pl. XIX.
-

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.....	7
TABLE DES ABRÉVIATIONS.....	23
AVANT-PROPOS.....	27

PREMIÈRE PARTIE

La civilisation mycénienne de la Crète

CHAPITRE PREMIER : Comment s'est posée et comment se pose la question mycénienne.....	35
CHAPITRE SECOND : La Crète mycénienne : données géographiques, historiques et archéologiques.....	46
CHAPITRE TROISIÈME : L'Orient « mycénisant » du Bronze récent.....	58
La côte occidentale de l'Asie mineure (58). Rhodes (60). La côte méridionale de l'Asie mineure (61). Chypre et Ras Shamra (63). Empire hittite (68). Syrie intérieure ou Syrie hourrite (69). Assyrie (73). Syrie côtière : Phénicie et Palestine (74). Égypte (76).	
CHAPITRE QUATRIÈME : La Crète « orientalisante » du MR III. Les cachets (80). Les statuettes de bronze au type du dieu Resheph (83). Techniques diverses (84).	79
CONCLUSIONS de la première partie.....	86

DEUXIÈME PARTIE

Problèmes de l'âge géométrique

CHAPITRE PREMIER : Migration égéenne et invasion dorienne..	91
Appendice : deux sites crétois, Vrokastro et Cnossos (98).	
CHAPITRE DEUXIÈME : Le problème étéocrétois.....	102

CHAPITRE TROISIÈME : Le monde oriental après la migration égéenne.....	108
L'Asie mineure (109). L'Égypte (110). Syrie et Palestine : point de vue historique (113). Syrie et Palestine : point de vue archéologique (115).	
CONCLUSIONS de la deuxième partie.....	134

TROISIÈME PARTIE

Etudes comparatives

INTRODUCTION.....	139
CHAPITRE PREMIER : Écritures préhelléniques, écritures orientales, écritures grecques archaïques.....	141
CHAPITRE DEUXIÈME : Un problème d'architecture comparée : la naissance des ordres.....	150
CHAPITRE TROISIÈME : Céramiques comparées.....	158
Problèmes de l'âge du Bronze (159). Céramiques des débuts de l'âge du Fer : du submycénien au géométrique (173). Céramiques crétoises orientalisantes (181).	
CHAPITRE QUATRIÈME : Ivoires comparés.....	188
Ivoires préhelléniques avant l'époque mycénienne (188). Ivoires mycéniens (189). Ivoires mycéniens ou submycéniens de Chypre et de Ras Shamra (195). Ivoires phéniciens et palestiniens (199). Ivoires de la Syrie du nord (201). Ivoires égyptiens (202). Ivoires phéniciens et syriens du premier millénaire (203). Ivoires phéniciens trouvés en Crète (208). Ivoires crétois orientalisants (214).	
CHAPITRE CINQUIÈME : Bronzes à reliefs.....	217
Coupes et patères (218). Bronzes orientalisants de Crète (229). Lamelles et plaques à reliefs (236). Trépieds (238).	
CHAPITRE SIXIÈME : De la plastique mycénienne à la plastique archaïque : le « dédalisme ».....	244
La plastique géométrique (249). La plastique du haut archaïsme, dite dédalique (252).	
CHAPITRE SEPTIÈME : Iconographie comparée.....	264
Déesse nue et thèmes associés ou dérivés (265). Maîtresse et maître des animaux (286). La déesse porteuse de rameaux ou de fleurs (298). Les déesses jumelées (299).	
CONCLUSIONS DE LA TROISIÈME PARTIE.....	304

QUATRIÈME PARTIE

La Crète archaïque

CHAPITRE PREMIER : Théories et problèmes.....	307
CHAPITRE DEUXIÈME : La Crète archaïque dans l'histoire....	320
CHAPITRE TROISIÈME : La place de la Crète dans le monde archaïque.....	328
Crète et Chypre (328). Crète et Rhodes (331). Crète et Cyclades (335). Crète et « protocorinthien » (340).	
CHAPITRE QUATRIÈME : La Crète du vi ^e siècle : l'arrêt brusque de la renaissance crétoise.....	348
CONCLUSIONS GÉNÉRALES.....	354
INDEX.....	357
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	369
TABLE DES MATIÈRES.....	373

—
Imprimerie A. Bontemps. Limoges

Dépôt légal. 4^e trimestre 1947
—



Corne d'ivoire de Mycènes



Boite d'ivoire d'Enkomi



Pyxis d'ivoire d'Athènes



Cylindre du Musée de Beyrouth



1



2



3



4

Reliefs de Tell Halaf (1, 2, 4) et de Malatia (3)



1



2



3

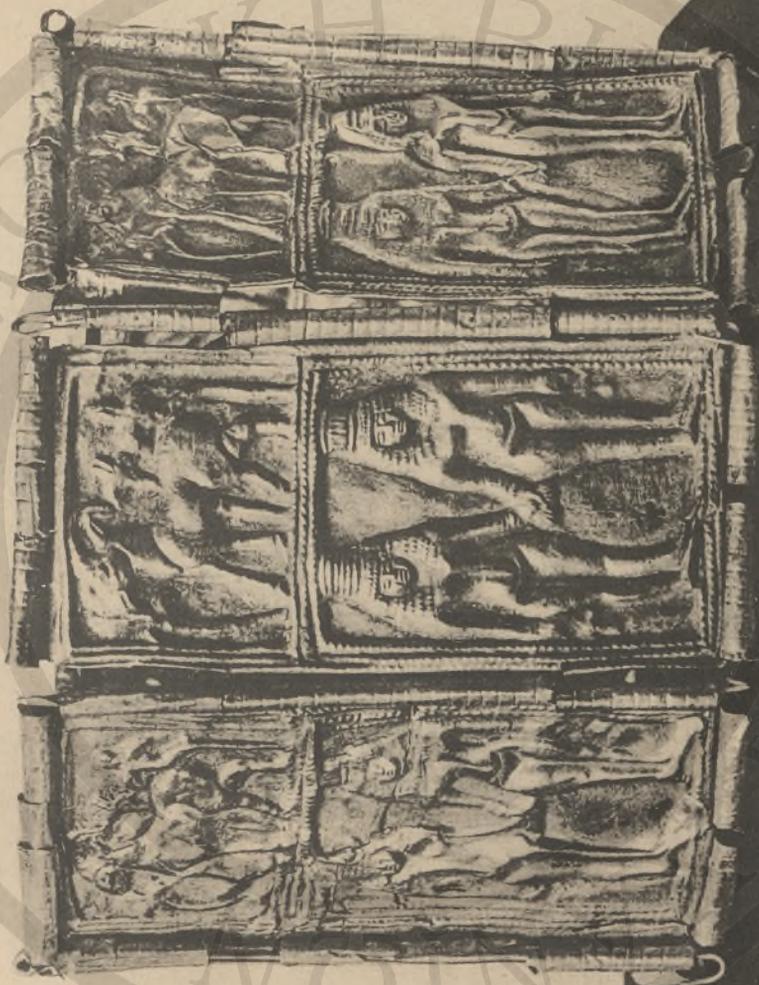


4



5

Statues de Tell Halaf (1 et 2)
et de Sendjirli (3)
Statuettes égyptiennes (4-5)



Couronne d'or de Syrie



Bouclier de bronze de l'Ida



Boucliers de bronze de l'Ida et de Palaikastro (détails)



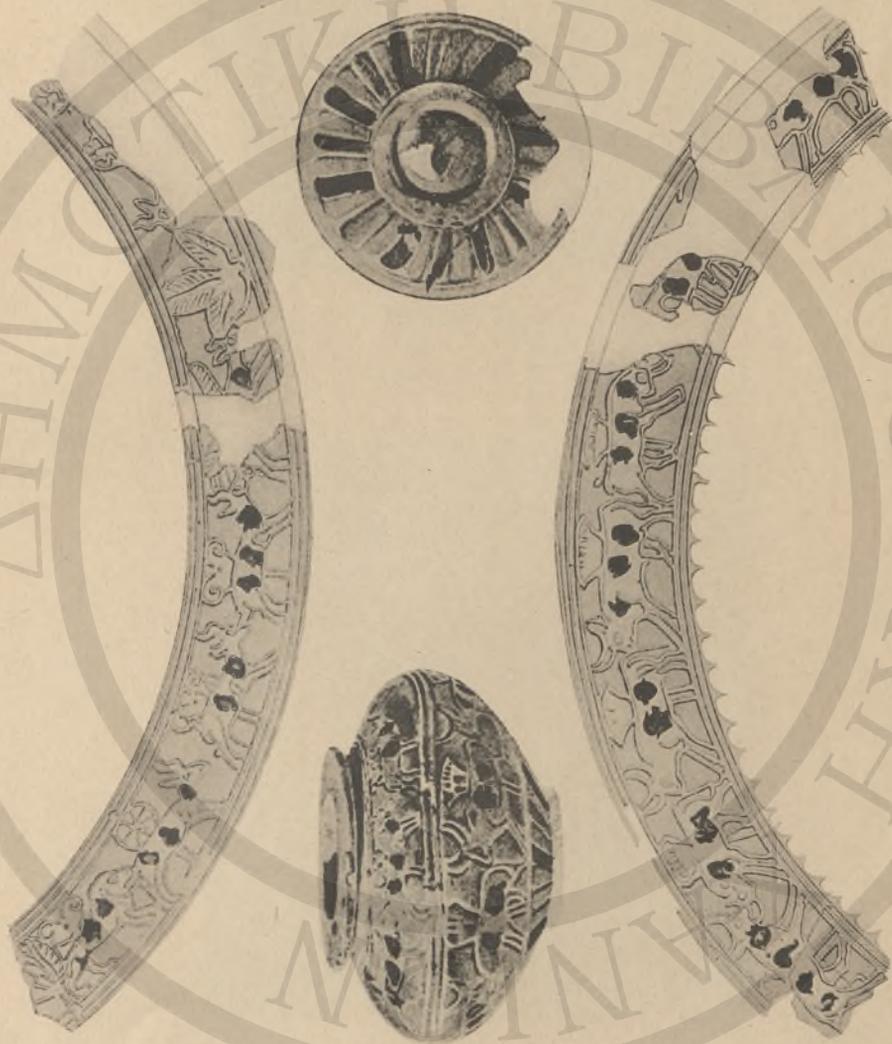
Vases d'Arkadès



Alabastre de Cnosos



Mitra d'Axos



Vase de faïence d'Arkadès



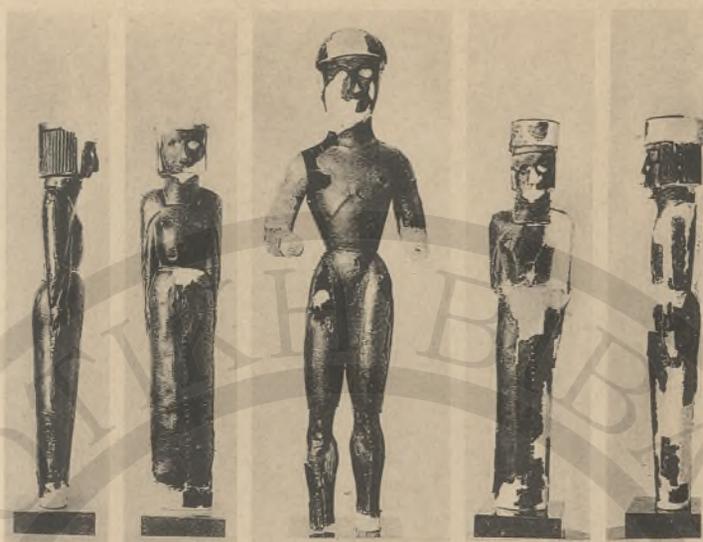
Déesse de Gazi



Statuettes de Karphi



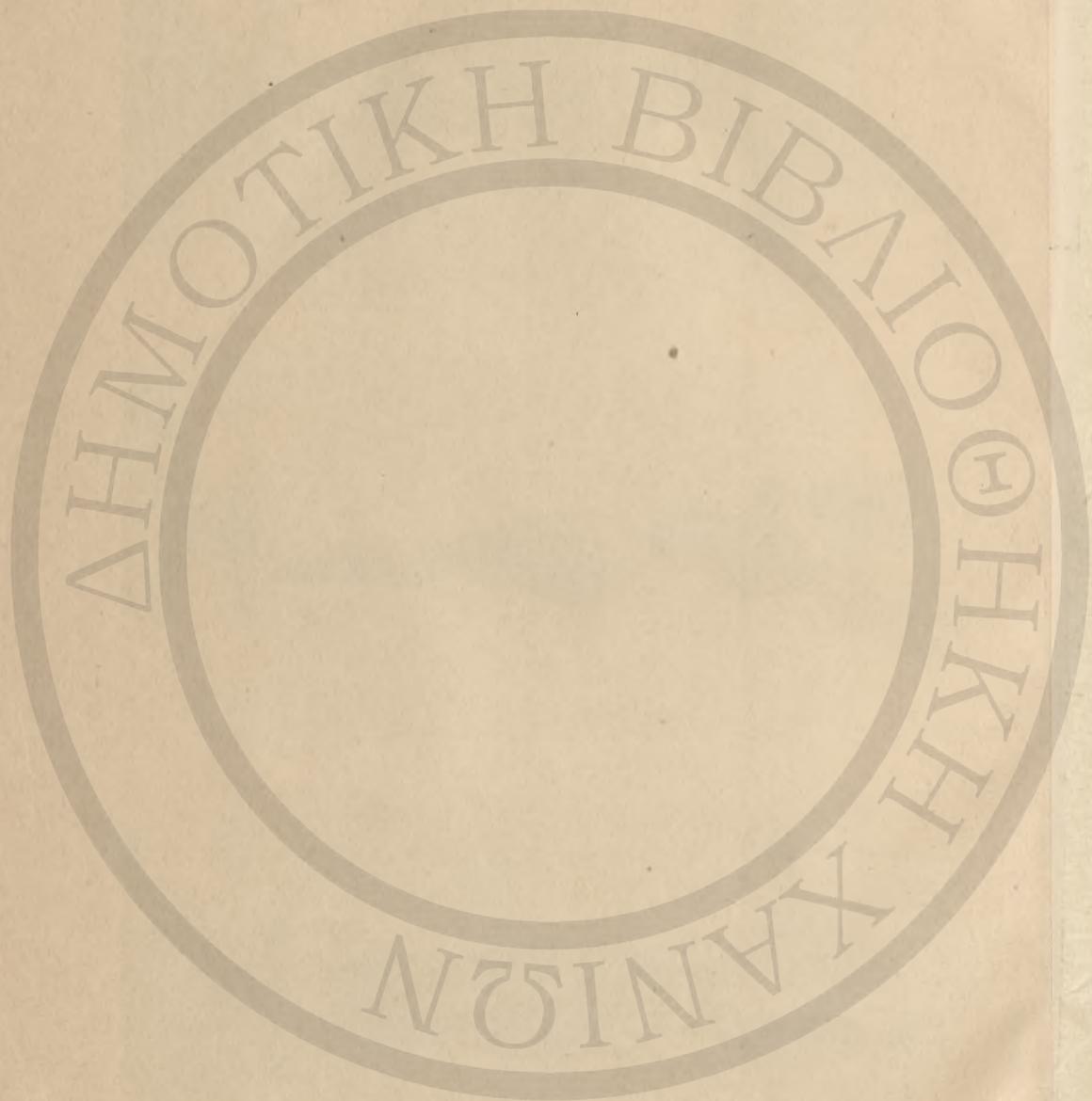
Tête de bronze du Musée de Karlsruhe



Statuettes de bronze de Dréros



Criophore du Musée de Berlin





E. DE BOCCARD, ÉDITEUR, 1, RUE DE MÉDICIS, PARIS

ÉTUDES ORIENTALES

publiées par l'Institut français d'Archéologie de Stamboul
sous la Direction de M. ALBERT GABRIEL

IX

RAYMOND JESTIN

LE VERBE SUMÉRIEN

PRÉFIXES, PARTICULES VERBALES ET NOMS VERBAUX

Un volume in-8° (16,5 × 25), 426 pages..... 6

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE - CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

GALLIA

FOUILLES ET MONUMENTS ARCHÉOLOGIQUES
EN FRANCE MÉTROPOLITAINE

Tome IV (1946)

Un volume in-4°, illustré..... 6

SUPPLÉMENT

H. ROLLAND

FOUILLES DE GLANUM
(SAINT-RÉMY DE PROVENCE)

Un volume in-4°, illustré..... 4

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROMES

FASCICULE 165

ÉTIENNE LAPALUS

LE FRONTON SCULPTÉ EN GRÈCE
DES ORIGINES A LA FIN DU IV^e SIÈCLE

Un volume in-8° (16,5 × 25), 485 pages, 38 figures, 23 planches... 6

IMPRIMERIE A. BONTEMPS, LIMOGES.